Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUILDING USE ONLY

Digitized by Google

The
University of California
Library

H. Morse Stephens.

University of California

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

BELGIQUE MILITAIRE.

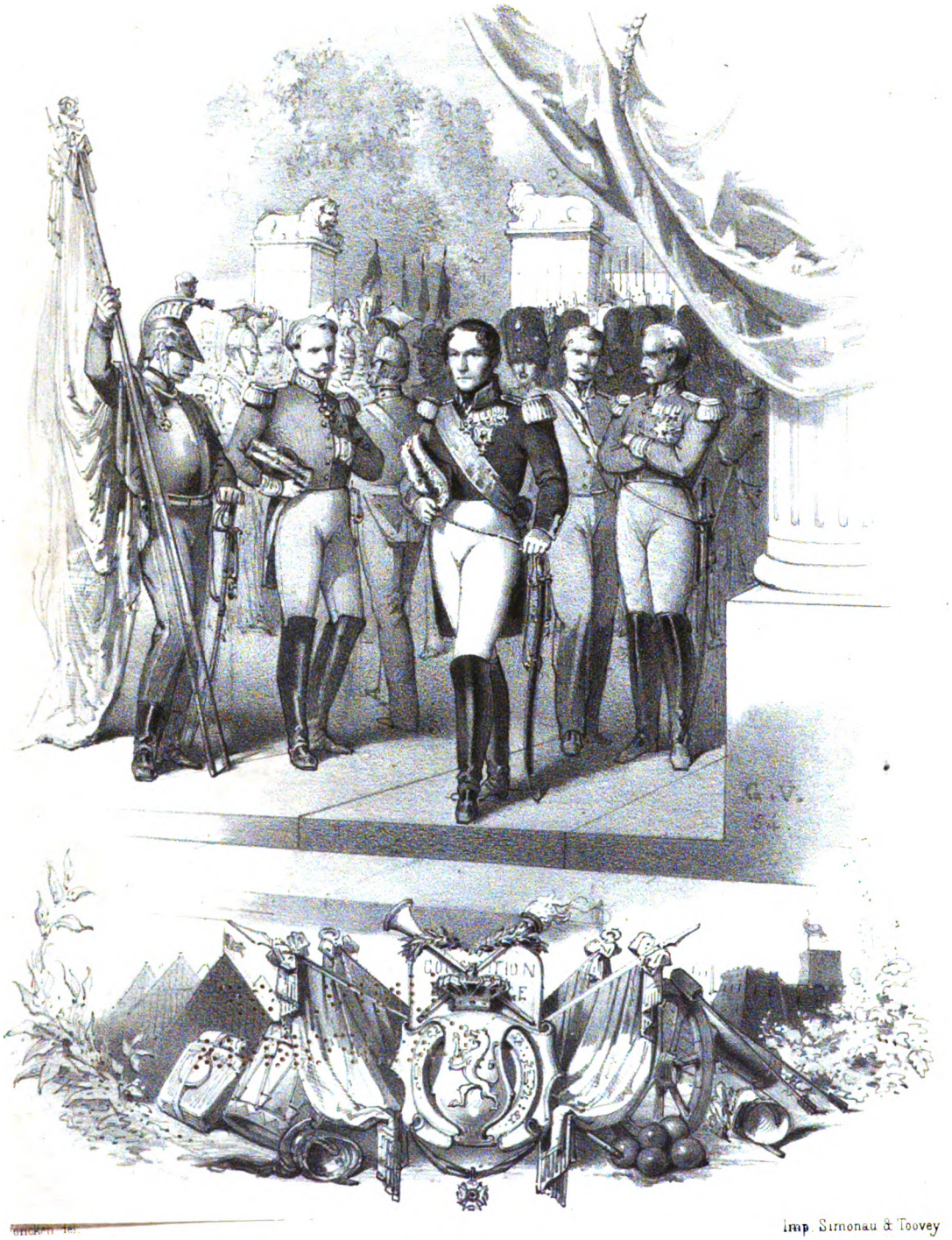
Digitized by Google

BRUXELLES. — IMP. DE G. STAPLEAUX.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google



Imp. Simonau & Toovey

Digitized by Google

DÉDIÉ AU ROI.

LA

BELGIQUE

MILITAIRE,

BIOGRAPHIES DU ROI, DES GÉNÉRAUX QUI ONT ÉTÉ REVÊTUS DE COMMANDEMENTS DANS L'ARMÉE DEPUIS 1830, ET DES OFFICIERS SUPÉRIEURS QUI ONT CONTRIBUÉ A FONDER L'INDÉPENDANCE NATIONALE,

PAR

HIPPOLYTE VIGNERON.

BRUXELLES.
E. RENIER, IMPRIMEUR MILITAIRE,
Rue du Houblon, 14.

Paris, DUMAINE, Libraire Militaire.

1855

UNIV. OF CALIFORNIA
Digitized by Google

DH515
V5
v.1

HENRY MORSE STEPHENS

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

ac.

UNIV. OF
CALIFORNIA

599484

Digitized by Google

...e, et Litr.

Imp. Simonau & Toovey

LÉOPOLD Ier

Digitized by Google

LA

BELGIQUE MILITAIRE.

Léopold Ier, Roi des Belges,

S'il était nécessaire, pour acquérir des droits à la reconnaissance de tout un peuple, de s'appuyer sur l'illustration de ses ancêtres, sur l'ancienneté de sa race, quelle maison princière pourrait invoquer des souvenirs plus grandioses, plus chers aux nations, que l'illustre descendant de la branche d'Ernestine de Saxe, que la Belgique a salué avec enthousiasme comme son bienfaiteur, comme l'homme marqué du sceau du Créateur pour rendre à la nation trop longtemps opprimée, une confiance entière dans ses droits, une persévérance inébranlable dans l'acte d'affranchissement qu'elle avait posé, en secouant le joug que la force et le mépris des nationalités lui avaient imposé.

Mais en saluant du titre de Roi le Prince dont je vais m'efforcer de retracer la brillante carrière, la Belgique pressentait que la noblesse du cœur de son monarque futur était plus grande encore que la noblesse et l'ancienneté de sa maison ; elle comprenait instinctivement qu'il chercherait moins à s'appuyer sur les souvenirs du passé que sur les bienfaits dont il espérait doter la nation, et que la posté-

Digitized by Google

rité dirait un jour, en parlant du premier Roi des Belges, qu'il dut ses plus beaux titres de gloire à l'énergie avec laquelle il embrassa la cause d'un peuple qui s'était donné à lui, au bonheur qu'il éprouvait en couvrant les arts et les sciences de son puissant égide, à la joie qui débordait de son âme lorsqu'il parvenait à découvrir et à soulager une infortune nouvelle.

Elle dira que la Belgique, sortie à peine des convulsions de 1830, avait besoin, pour la guider dans la voie régénératrice où elle s'était engagée, d'un cœur généreux et bon qui comprît la nation, sût prévenir ses besoins réels, et l'arrêter, si elle se trouvait entraînée sur une pente vicieuse. Elle dira que le monarque auguste qui préside à ses destinées, après avoir donné au peuple la conscience de ses droits, à l'armée une organisation militaire irréprochable, a su conserver à son pays le repos et la paix, lorsque les autres nations étaient livrées au désordre et à l'anarchie.

Fils du duc François de Saxe-Cobourg et de la duchesse Auguste, le Roi Léopold, Georges-Chrétien-Frédéric, prince de Saxe-Cobourg Gotha, naquit le 16 décembre 1790, dans la ville de Cobourg.

C'est vers cette époque que la France commença à secouer le manteau royal sous lequel elle avait été abritée pendant treize siècles; peu de temps après, la couronne des rois de France tombait avec Louis XVI, et la coalition européenne qui s'était avancée imprudemment sur les vieilles terres gauloises, succombait accablée par les ar-

Digitized by Google

mées de la république, qui ne tardèrent pas à leur tour à menacer l'indépendance des nations vaincues tant de fois.

Mais l'Empire avec ses gloires et ses conquêtes, venait de succéder à la fièvre républicaine qui avait envahi la France; le génie de Napoléon transformait la face du monde entier, et les armées françaises sous la conduite de leur illustre chef avaient planté leurs aigles victorieuses dans la plupart des capitales de l'Europe; des royaumes entiers disparaissaient pour agrandir les États du vainqueur, le duché de Cobourg paraissait destiné à subir le même sort, lorsque l'entrevue du Niémen et bientôt la paix de Tilsitt (7 juillet 1807) vinrent rendre à l'ancienne maison de Saxe-Cobourg la possession de ses États, si gravement compromise le lendemain de la célèbre journée d'Austerlitz.

Bercé au son du canon, et lorsque l'Europe entière était en armes, cet enfant qui devait un jour fonder une dynastie en Belgique, après avoir refusé la couronne que lui offrait la Grèce régénérée, reçut une éducation austère empruntée aux grands événements de cette époque gigantesque; mais son intelligence supérieure, son caractère à la fois ferme et délicat, lui permirent de cultiver avec succès les sciences les plus diverses, et il avait quinze ans à peine que déjà les langues anciennes et modernes, la philosophie, la littérature, l'histoire, lui étaient familières.

Une science plus ardue et qui devait le faire briller avec éclat un jour de bataille, était devenue l'objet de ses constants travaux. Jeune encore, Léopold comprenait qu'un

Digitized by Google

prince se doit à son pays, qu'il peut être appelé à le défendre, et que, lorsque cette hypothèse se réalise, c'est la science de la guerre qui devient sa première qualité. Aussi l'art militaire, la tactique des différentes armes, l'étude pour l'attaque et la défense des places, jointes à la précocité de sa raison, à la justesse de son jugement, lui valurent de bonne heure la gloire de combattre pour son pays, d'occuper une place élevée dans les conseils d'Alexandre, et d'obtenir plus tard des témoignages non équivoques du plus grand homme de guerre des temps modernes, contre lequel cependant il avait constamment combattu (Napoléon à Sainte-Hélène).

Nous touchons à l'instant où l'enfant devient homme; désormais nous aurons sous les yeux un modèle de bravoure et d'abnégation. Napoléon foule la vieille Europe de son pied vainqueur, et son empreinte ineffaçable est marquée de l'Orient à l'Occident. L'Allemagne entière semble devenue la vassale de la France; la Prusse est morcelée, l'Italie, la Belgique, la Hollande sont englobées dans l'empire Français; l'Espagne, le Portugal sont asservis aux volontés du nouveau Charlemagne devenu roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin. L'Angleterre seule, abritée par les flots, a pu se dérober jusque-là aux coups qui lui étaient portés; mais le blocus continental va la frapper dans ses intérêts les plus chers en la privant de tous les marchés européens.

Déjà la carrière s'est ouverte pour le prince Léopold; le duc Ernest, son frère aîné, a pris les rênes de l'État le 9 décembre 1806; forcé en 1808 de se rendre en Russie,

Digitized by Google

il a confié les soins du gouvernement à son frère ; la bonne organisation qu'il sut donner à l'État soumis alors à sa domination, dut faire concevoir la plus haute opinion de l'esprit de tact et de haute prévoyance du prince Léopold, et n'a pas peu contribué sans doute à l'appeler aux hautes destinées pour lesquelles il semblait être né.

Mais il vient de remettre à son frère l'autorité dont il a été investi. Ses affections, ses alliances, la cause des nations allemandes l'appellent dans le camp des coalisés, et à l'entrevue d'Erfurt (27 septembre 1808), qui devait consolider encore l'amitié des deux plus puissants monarques du continent, nous le voyons paraître à côté d'Alexandre, revêtu de l'uniforme de général de cavalerie russe, qu'il rehausse encore par la grâce de sa tournure, l'affabilité de son caractère et la distinction exquise de toute sa personne.

Napoléon, victorieux sur tous les champs de bataille de l'Europe, avait voulu consacrer encore les liens d'amitié qui semblaient être nés de sa première entrevue avec Alexandre sur les bords du Niémen. Jamais peut-être tant de souverains ou de princes régnants ne s'étaient trouvés réunis, et, en effet, quelle cause plus sainte que celle qui rassemblait tous ces monarques pouvait-on invoquer. Il s'agissait alors de donner à l'Europe une paix durable et certaine, et lorsque, réunis par une affection mutuelle qui paraissait être bien sincère, les deux empereurs vinrent applaudir Talma, qui ajoutait encore à l'œuvre de Racine plus de prestige et de puissance, lorsque ce roi de la scène prononça ces paroles :

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

Digitized by Google

et que l'on vit Alexandre saisir la main de Napoléon et lui dire : « Je ne l'ai jamais mieux senti, mon frère, » l'on dut supposer que désormais les nations se reposeraient à l'ombre des lauriers qu'elles avaient conquis au prix de leur sang et de leur repos (1).

L'airain ne tarda pas cependant à gronder encore dans

(1) Le 27 janvier 1807, peu après la mort du duc François de Cobourg, l'armée française avait pris possession de la principauté de ce nom. L'art. 12 de la paix de Tilsitt le rendit à ses princes légitimes, ainsi que les pièces ci-dessous le prouvent.

« HABITANTS DU PAYS DE COBOURG !

« Le duc que vous venez de perdre, vous avait donné la plus précieuse marque de son affection en procurant à ce pays l'avantage inappréciable d'être admis parmi les membres de la confédération du Rhin et placé sous la puissante protection de Napoléon le Grand.

« Vous n'avez pas pu vous réjouir longtemps de cet avantage. Le prince, que la naissance lui avait désigné pour successeur, est au service de la Russie, et comme il se trouve être, dans ce moment, personnellement notre ennemi, il est à considérer comme hostile à la France et aux États confédérés.

« Par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, notre illustre souverain, nous avons pris possession de votre pays, qui sera gouverné et administré au nom de S. M.

« Vos personnes et vos propriétés seront garanties ; vos autorités conserveront leurs fonctions ; l'union et la police seront maintenues ; l'administration paternelle continuera sa marche régulière et celle de la justice ne sera point troublée.

« Nous comptons sur ce que les pouvoirs constitués nous secondent de leur zèle, et les citoyens de leur bonne volonté.

« Tout perturbateur de l'ordre sera arrêté et puni selon la rigueur des lois militaires.

« AUGUSTE PARISOT, *Chef de bataillon.*

« VILLAIN, *Sous-Inspecteur aux revues.* »

ART. 12 de la paix de Tilsitt :

« La volonté de l'Empereur est que le Duc de Cobourg soit réintégré dans la pleine et entière possession de ses États, et soit désormais considéré comme un souverain, pour lequel Sa Majesté est animée d'une estime toute particulière. »

Digitized by Google

les champs de l'Allemagne. Wagram illustra les nouveaux triomphes des armées françaises, la monarchie autrichienne menacée dans son existence même, dut courber son front devant le soldat heureux qui sut conquérir une double couronne, et la fille de François II, l'archiduchesse Marie-Louise, vint partager la couche du César des Francs. La Russie vaincue jusque là, mais non soumise, frappée dans ses intérêts par le blocus continental auquel elle avait dû souscrire, se préparait sourdement à une lutte nouvelle. L'empereur des Français crut devoir détacher de son alliance les princes qui jusque-là étaient demeurés attachés à cette puissance, et la maison de Saxe-Cobourg subit la loi du vainqueur. Déjà le prince Ferdinand de Cobourg avait dû quitter le service de l'Autriche ; Napoléon étendit cette mesure au prince Léopold, qui toujours au service de la Russie reçut l'ordre d'abandonner le commandement dont il avait été investi par Alexandre.

Un refus formel accueillit cette prétention, mais les ordres de l'empereur des Français étaient précis, et ses armées toujours prêtes à appuyer ses moindres volontés, se préparèrent à envahir le duché de Cobourg, et à déposséder le duc Ernest, frère de Léopold.

Alexandre, impuissant à se garder lui-même, engagea vivement le prince à se conformer à la loi de la nécessité, et à sauver sa famille d'un naufrage certain. Il crut enfin devoir céder aux pressantes sollicitations de ses amis les plus dévoués, mais il se rendit à Paris, dans l'espoir de faire revenir l'empereur Napoléon sur une mesure qui puisait son origine dans une politique ombrageuse et inflexible.

Digitized by Google

Une fois déjà, en 1807, le prince Léopold avait habité la capitale de l'empire Français, et ses mœurs douces, jointes à un caractère chevaleresque, sa physionomie distinguée et sympathique, lui avaient acquis une réputation de bon goût et d'exquise délicatesse, qui dut faire naître bien des envieux. Napoléon, exilé de la France et du monde, se rappela sur le rocher brûlant de Sainte-Hélène la visite du jeune prince : « A ce voyage, dit-il, Léopold était un « des plus beaux hommes de Paris; brillant, plein d'élé- « gance, il avait dix-huit à dix-neuf ans à peine. » Sa détermination cependant ne put être ébranlée, et le prince, pour sauver son frère d'une déchéance inévitable, dut se résoudre à abandonner la carrière des armes, jusqu'à ce que les événements qui se pressaient chaque jour avec une ardeur nouvelle, lui permissent de tirer encore l'épée pour l'Allemagne et pour son pays.

L'année 1812, de funèbre mémoire, devait changer les destinées de l'Europe. Le vainqueur de l'Italie, de l'Égypte, de l'Allemagne, allait être vaincu par les éléments, et par un ciel inhospitalier; ses vieux bataillons, qui avaient élevé la gloire de la France si haut, allaient succomber de froid et de misère, et les débris de ses colonnes indomptables allaient avoir à combattre toute l'Europe en armes, avide de venger quinze années de défaites. L'empereur avait vu succomber sa vaillante armée dans les neiges de la Russie, et son génie immense avait dû se courber sous la volonté immuable du destin. Wilna, Smolensk, Moscou, pleines de terreur et d'admiration pour cette armée qui envahissait le sol de Pierre-le-Grand, devaient retrouver trois mois après, de tous ces beaux et fiers escadrons,

Digitized by Google

des colonnes éparses, démoralisées, laissant le sol jonché de nombreux vétérans, tués par un froid de 33 degrés, et traînant après elles toutes les horreurs de la faim et de la misère.

Cette heure, fatale à la France, devint le signal de la régénération de l'Allemagne. Écrasées jusque-là par le puissant génie de l'Empereur Napoléon, les populations allemandes virent dans le fléau qui frappait leurs ennemis, un décret de la providence; elles reprirent leurs armes pour reparaître dans l'arène des combats et les plaines de la Saxe vers lesquelles s'avançaient de nouvelles armées françaises, sorties comme par enchantement des entrailles de la terre à la voix de leur Empereur, allaient être témoins de nouveaux et terribles combats. Le prince Léopold avait, un des premiers, entendu et compris la voix des libertés allemandes, et de Cobourg où il vivait dans une retraite complète, ne s'occupant que d'étude et de science, il se rendit à Francfort auprès de l'Empereur Alexandre et des monarques alliés, où il reçut le commandement du 5e corps qui allait tenir la campagne contre les armées françaises.

Elle devait être et fut terrible; la France livrée à ses propres ressources, privée des vieux guerriers qui avaient fait sa gloire, mais illuminée encore par le génie de Napoléon, se trouva en présence des forces combinées de l'Europe entière. A la journée de Lutzen, 2 mai 1813, l'armée française remporta un nouveau, mais difficile triomphe. Le prince Léopold, à la tête du 5e corps de l'armée coalisée, parvint à force de courage et de volonté, après plusieurs

Digitized by Google

charges brillantes, à sauver une partie de l'armée prussienne menacée d'une destruction complète, et les combats de Gersdorf, de Waldheim et de Limbach, signalèrent son courage et la justesse de son coup d'œil.

L'armée française marchait chaque jour de succès en succès ; dans ces conjonctures malheureuses, le prince Léopold fut chargé de couvrir la retraite de l'armée russe, et il fallut des prodiges de valeur pour s'acquitter de cet honneur difficile. Il le fit cependant avec gloire et reçut à la suite de l'armistice du 4 juin 1813, les compliments les plus flatteurs et les éloges les mieux mérités.

Si, poursuivant ses triomphes, l'Empereur Napoléon ne se fût point laissé entraîner par l'espoir d'une paix prochaine à signer un armistice, car le cabinet de Vienne était resté jusque-là en dehors de la lutte, nul doute que l'Allemagne accablée encore n'eût été forcée de subir le joug de la France. L'Autriche comprit toute la gravité de la situation, elle se vit retomber sous la tutelle de Napoléon, et croyant qu'il était temps enfin de payer à la cause de l'Allemagne, et à son propre intérêt, la dette qu'elle devait aux nations qui combattaient dans les rangs alliés, elle se jeta dans les bras d'Alexandre, et vint chercher sa destinée dans les hasards des combats.

Ce fut un bien grand jour que celui qui se leva le 26 août 1813. La tactique habile de l'Empereur allait devoir suppléer à tout. Ses jeunes bataillons allaient dans ce terrible duel payer de leur sang leur dette à la France, et cette campagne qui avait moissonné déjà tant de héros

Digitized by Google

au premier rang desquels brillaient Bessières, duc d'Istrie, et Duroc, duc de Frioul (1) allait par un concours de circonstances malheureuses à la France, précipiter de son char de triomphe, celui qui avait vu l'Europe à ses pieds. Dresde, témoin déjà de tant d'actions héroïques, était devenue le point de concentration des armées belligérantes; la terrible journée du 26 août, fatale aux deux partis, mais plus particulièrement à l'armée autrichienne, qui coûta la vie au général Moreau (2), frappé d'un boulet

(1) Duroc, Michel, duc de Frioul, grand maréchal du palais de l'Empereur Napoléon, né en 1772, à Pont-à-Mousson, était entré dans les armées de la République en 1792. Chacun de ses grades fut le prix d'une action d'éclat; l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, témoignèrent de son grand courage. Grand maréchal du palais et ami de l'Empereur, il fut tué par un boulet à quelques pas de Napoléon, pendant la bataille de Wurtchen, le 23 mai 1813.

(2) Moreau, Jean-Victor, né à Morlaix, en 1763, avait dès ses plus tendres années embrassé avec ardeur la cause de la révolution. Chef d'un bataillon de volontaires, puis général sous Dumouriez et Pichegru, il se couvrit de gloire dans les Flandres belges. Plus tard, général en chef, il força les autrichiens sous l'archiduc Charles, à abandonner le Necker, pour se replier sur le Danube. L'année suivante, il prend Kell à l'ennemi et lui fait 4,000 prisonniers. Disgracié par le Directoire, il ne tarde pas à être replacé à la tête de l'armée d'Italie, bat les Russes, le 11 mai 1799, à Bassignano, le général Bellegarde, qu'il pousse jusqu'à Voghera et débloque Tortone. Dans la journée de Novi, qui a coûté la vie à Joubert, Moreau cherche en vain la mort sur le champ de bataille, ses habits sont criblés de balles, il a trois chevaux tués sous lui et son courage fait faire des prodiges à son armée. Le 3 décembre 1810, il écrase à Hohenlinden l'armée autrichienne à laquelle il enlève 11,000 prisonniers et 100 pièces d'artillerie; vingt-cinq jours après, il menace Vienne qui n'arrête le vainqueur qu'en sollicitant l'armistice de Steyer. Rentré dans la vie privée, il eut la faiblesse de nouer des intrigues avec Pichegru et Georges Cadoudal; condamné de ce chef à deux années d'emprisonnement, par le tribunal criminel de Paris, sa peine fut commuée en exil par le premier Consul, et il vécut en Amérique jusqu'en 1813. Ce fut alors qu'il apprit les désastres de Russie; des ouvertures lui furent faites de la part des monarques alliés, et ne consultant que son ressentiment contre l'Empereur des Français, oubliant et sa gloire et sa patrie, Moreau quitta l'Amérique le 21 juin 1813, et débarqua à Gothembourg, le 24 juillet, en compagnie de M. de Swinine. Il vit Bernadotte à Strasbourg trois jours après, traversa la Prusse, et rejoignit le quartier général des alliés. Le 26 août 1813, il parcourut avec Alexandre leur ligne

Digitized by Google

français dans le camp des alliés, devait assurer le triomphe de l'armée française, si Vandamme chargé par l'Empereur de fermer les défilés de la Bohême aux troupes alliées en pleine retraite, ne se fût laissé entraîner par un aveugle courage, à quitter la position qui lui avait été assignée, pour descendre dans les gorges de Kulm.

Le prince Léopold, qui dans cette rude campagne s'était couvert de gloire, avait encore été chargé de l'honorable mission de couvrir la retraite des armées alliées. Le 29 août, à Peterswalde, à la suite d'un engagement des plus meurtriers, il avait dû céder devant des forces supérieures animées encore par la victoire de Dresde; mais son énergique résistance avait sauvé l'armée alliée de désastres plus grands encore. Le lendemain 30, à Kulm, il cueillit de nouveaux lauriers; sa cavalerie, qu'il guidait au milieu du carnage le plus épouvantable, tomba comme la foudre sur les 15,000 français que Vandamme venait d'exposer si témérairement. En vain l'illustre général français fit-il des prodiges de valeur pour dégager ses braves, couvert de sang et de poussière il resta au pouvoir des alliés. Le célèbre général du génie français, Haxo, fut au nombre des prisonniers de cette journée. Corbineau seul, qui dans la retraite de russie avait sauvé l'armée de Moscou au passage de la Bérésina en découvrant le gué de Stoudzianka,

de bataille; le lendemain, pendant la fureur de l'action, un boulet français lui fracassa le genou droit et lui emporta le mollet de la jambe gauche. L'amputation ne put le sauver, il expira pendant la nuit du 1er au 2 septembre, laissant la réputation d'un des plus grands capitaines des temps modernes; mais n'eût-il pas mieux valu à la gloire de son nom, que ses talents militaires fussent moins éclatants, et que son amour de la patrie ait eu assez de pouvoir sur son âme, pour l'empêcher de jamais porter les armes contre elle.

Digitized by Google

parvint à rejoindre l'Empereur Napoléon, qui vit tous les fruits de la victoire de Dresde perdus sans retour, par la témérité de Vandamme. Le lendemain de cette journée qui sauvait les armées combinées, le prince Léopold, dont le courage avait été si grand, et dont les éclatants services avaient été d'un si puissant auxiliaire, reçut les ordres militaires de St.-Georges et de Marie-Thérèse, qu'il venait de conquérir à la pointe de son épée.

Mais la lutte n'est pas encore terminée; le lion pressé par des forces innombrables devient plus terrible dans sa retraite que lors de ses succès. Leipsick (1), nom qui, comme Waterloo, aura pour la France une signification lugubre, allait montrer aux siècles futurs un de ces combats de géants qui devait coûter la vie à 50,000 braves. Les journées du 16 et du 18 octobre virent 250,000 hommes se heurter avec une rage qui tenait du délire, et lorsqu'enfin les Saxons et les Bavarois tournèrent leurs armes contre les colonnes françaises, lorsque Bernadotte, à la tête de ses légions, vint jeter de nouvelles forces dans la balance, il fallut songer non plus à l'empire du monde, mais à la défense du sol sacré de la patrie; l'Empereur Napoléon

(1) Ce fut à la célèbre bataille de Leipsick que périt le prince Poniatowski. Fils d'André Poniatowski, le prince Joseph Poniatowski, surnommé le Bayard polonais, né à Varsovie, le 7 mai 1763, fit ses premières armes dans l'armée autrichienne. A la révolution polonaise de 1794, il combattit pour sa patrie sous Kosciusko; après une lutte glorieuse mais funeste à la Pologne, il dut s'expatrier et ne reparut qu'en 1806 sur la scène politique. Il embrassa avec ardeur la cause des Français, se couvrit de gloire à la bataille de Razin, fut nommé maréchal de France sur le champ de bataille de Leipzick, et chargé de soutenir la retraite de l'armée française, avec 700 hommes d'infanterie et 60 de cavalerie; il périt dans l'Elster, couvert de blessures, laissant une mémoire chère à toutes les nations qui estiment la loyauté et la valeur.

Digitized by Google

reprit la route de la France, et son âme inaccessible au découragement, créait déjà les moyens nécessaires pour préserver sa patrie des hordes du Nord, qui s'avançaient chaque jour plus menaçantes.

La première journée de la bataille de Leipsick fut peu favorable aux alliées ; le prince Léopold, brillant surtout dans les moments difficiles, parvint à couvrir avec succès l'artillerie russe, menacée par les colonnes françaises. Dans la journée du 18, il chargea avec impétuosité un corps d'infanterie, et parvint à refouler cette colonne assaillante ; le 19 il se mit à la poursuite des armées ennemies qui abandonnaient Leipsick, et prenant la tête des colonnes alliées, il traversa Erfurt et s'avança vers la vieille France, où bientôt un seul homme, soutenu par quelques glorieux débris, allait tenir le monde entier en échec, et n'abandonnerait le sceptre de Charlemagne, que lorsque des généraux qu'il avait comblés de bienfaits, tromperaient son génie et souilleraient leur gloire, en servant les projets des ennemis de la France.

La campagne de 1814 allait s'ouvrir avec ses innombrables péripéties. L'Empereur Napoléon devait faire briller dans ces terribles journées toutes les inspirations de son génie ; le général de l'armée d'Italie allait reparaître avec tout le feu, tout l'élan, qui tant de fois déjà l'avaient fait triompher des différentes armées de l'Europe. La Champagne, les provinces de l'Est animées contre l'invasion étrangère, allaient prêter à l'Empereur un concours généreux mais pourtant impuissant ; le 1er février 1814, le chef de la nation française rejoignait son armée à Bar-

Digitized by Google

sur-Aube. Les combats de Brienne, de Châlon, de Troye, de Reims suffiraient à l'illustration d'un général, elles ne firent qu'ajouter un fleuron inutile à sa gloire ; c'était le terme marqué par la providence.

Le prince Léopold avait pris une noble part des grandes journées de cette époque immense. Arcis-sur-Aube le vit commandant l'aile droite de l'armée alliée ; La Fère Champenoise le retrouva bouillant de courage et d'ardeur, chargeant à la tête de sa cavalerie d'avant-garde le flanc droit du duc de Raguse mal gardé, lui enlevant cinq canons, se rabattant ensuite sur le général Pacthod qui s'avançait, le défaire complétement, et conserver ce général au nombre de ses prisonniers.

Paris venait d'ouvrir ses portes aux alliés ; le prince Léopold y fit son entrée à la tête du 5e corps le 31 mars, en même temps que l'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse. On se préparait à de nouveaux combats, car l'Empereur Napoléon à Fontainebleau, pouvait encore tenir la campagne avec 50,000 hommes, et il se proposait de livrer aux alliés une bataille décisive, lorsque la défection du duc de Raguse vint le forcer à abdiquer, et à abandonner le trône de France pour la souveraineté dérisoire de l'Ile d'Elbe.

L'Europe et les anciennes monarchies allaient respirer enfin ; fatiguée de luttes et de combats, la coalition apprit avec une joie indicible la signature du traité de paix qui lui assurait du repos. Bientôt les monarques alliés se rendirent à Londres ; le prince Léopold y accompagna

Digitized by Google

l'Empereur Alexandre auquel il était vivement attaché ; après avoir goûté la gloire des combats, il allait être appelé à jouir du bonheur de posséder une femme aimée et accomplie, qui devait un jour posséder un des plus beaux trônes du monde.

•

La princesse Charlotte, âgée alors de dix-huit ans, fille du prince de Galles, régent de la Grande-Bretagne depuis George IV, et de Charlotte-Amélie de Brunswick-Wolfenbüttel, héritière du trône d'Angleterre, avait un esprit aussi élevé qu'une âme grande et noble. D'une beauté ravissante que rehaussaient encore toutes les grâces de sa personne, elle était appelée à combler de joie et de bonheur le mortel sur lequel elle daignerait arrêter un regard. De nombreux prétendants, au premier rang desquels brillaient le fils du roi des Pays-Bas, devenu plus tard Guillaume II, et le prince Paul de Wurtemberg, aspiraient à l'honneur de fixer son choix. Mais malgré les dispositions du vieux parti britannique favorable au prince d'Orange, la princesse avait déclaré qu'elle n'écouterait dans ce grand acte de la vie que les inspirations de son âme, et peu après l'arrivée du prince Léopold à Londres, l'on dut reconnaître que c'était bien lui qui avait fixé le cœur de la jeune princesse.

C'est qu'en effet deux âmes sympathiques et tendres se comprennent d'un seul regard ; un mot suffit pour unir éternellement deux cœurs que la providence semble avoir créés l'un pour l'autre, et les sentiments affectueux seuls font entendre leur voix dans ces organisations d'élite. Certain d'être aimé, le prince Léopold prolongea le séjour

Digitized by Google

heureux qu'il faisait à Londres, et ne partit pour le congrès de Vienne qu'un mois après Alexandre, lorsque les droits de sa famille, et plus particulièrement de son frère régnant, lui firent un devoir d'aller rappeler aux souverains alliés les services récents qu'il avait rendus à la coalition, soit en Saxe, soit en France, pendant les dernières luttes gigantesques qui avaient agité le monde.

L'Europe entière avait les yeux fixés sur la capitale de l'Empire d'Autriche. Les monarques, les princes y étaient accourus de tous les points de l'Allemagne, les uns pour reconquérir des droits acquis, les autres pour s'agrandir des lambeaux de territoire arrachés aux vaincus. L'on venait de faire droit aux justes demandes du prince Léopold, mais des germes de dissension, inséparables de toute question qui agite si puissamment le cœur humain, lorsqu'il s'agit de gloire ou de domination, commençaient à surgir dans cette assemblée de rois, lorsque soudain du golfe Juan où il a débarqué, à la tête du bataillon sacré, Napoléon vient troubler les monarques assemblés, leur montrer encore cet éternel péril contre lequel ils s'étaient armés tous, et en présence du danger commun, les obliger à relier le faisceau qui commençait à se rompre.

Vingt jours avaient suffi à Napoléon pour reconquérir et la France et son trône ; de Grenoble à Lyon, de Lyon à Paris, il marcha en triomphateur ; le peuple français semblait avoir retrouvé son élan de 1792. Louis XVIII, abandonné d'une grande partie de ses courtisans, incapable de résister au flot qui l'entraînait, vint chercher à Gand un abri qu'il ne trouvait plus en France. Mais la coalition

Digitized by Google

s'est émue, ses armées non encore dissoutes reprennent la route de l'Empire Français, huit cent mille hommes vont entrer en campagne, et dans la nouvelle lutte qui se prépare, malheur aux vaincus !

Le génie de l'Empereur semblait s'être retrempé sous le soleil de l'île d'Elbe. A sa voix, l'armée française licenciée par Louis XVIII, se reforme, elle a repris ses aigles tant de fois victorieuses et bientôt elle s'avance vers les provinces belges, car il faut empêcher les armées coalisées d'opérer leur jonction. Le 16 juin, Napoléon surprend et bat Blücher et ses Prussiens à Fleurus ; le 17, il s'avance vers les Quatre-Bras ; le 18, il attaque les Anglais dans les plaines de Waterloo ; il n'a que 67,000 hommes sous la main, Wellington compte 85,000 combattants et occupe des positions formidables, appuyant sa droite vers la route de Nivelles, tandis que sa gauche occupe les hauteurs de la Haie.

Une nuit détestable a empêché l'Empereur de commencer l'attaque avant onze heures du matin. Mais enfin la canonnade se fait entendre, Reille et Gérôme attaquent le bois et le château de Hougoumont ; à midi l'action devient générale, l'artillerie française fait taire l'artillerie ennemie ; Milhaut, à la tête de ses terribles cuirassiers, a fait des ravages épouvantables dans les rangs des Anglais ; Ney s'est emparé de la Haie-Sainte, les Prussiens de Bulow qui s'étaient avancés au secours de Wellington, par le bois de Freschenois, avaient été refoulés par le comte de Lobau, plusieurs carrés anglais avaient été enfoncés, et cette armée était en retraite sur Bruxelles. A sept heures et demie le

Digitized by Google

canon se fit entendre vers la droite de l'armée française ! C'est Grouchy, sans doute, qui, laissé avec son corps d'armée vers Wavre, à la poursuite des Prussiens, vient donner la main à Napoléon et couronner le succès de la journée.

Mais déjà les uniformes prussiens se dessinent ; Blücher, à la tête du corps entier de Ziethen, se présente sur le champ de bataille ; les Anglais de Wellington, les Prussiens de Bulow (30,000), à la vue de ce puissant secours reprennent courage, une attaque générale des armées combinées a lieu sur toute la ligne, l'armée française est fatiguée d'une journée de combat ; Ney, dans une attaque qu'il a dirigée sur l'armée anglaise, a entraîné à sa suite la division de cavalerie de réserve de la garde, huit bataillons de la garde sont encore disponibles, ils arrêtent l'élan des Prussiens ; mais deux nouvelles brigades de cavalerie ennemie se présentent encore sur le champ de bataille, elles tournent la droite de l'armée française dans laquelle le désordre commence à pénétrer, la confusion succède au désordre ; plus de ralliement possible, car la nuit est intervenue ; mais la postérité gardera le souvenir de cette armée qui mourut si vaillamment au poste de l'honneur, et si les paroles sublimes attribuées à Cambronne ne sont pas rendues textuellement, elles furent au moins dans le cœur de tous les braves.

Le prince Léopold n'assista point à la sanglante journée de Waterloo, qui ravit une second fois le trône à Napoléon. Il avait rejoint l'armée russe qui entrait en campagne, pour reprendre le commandement de son corps d'armée, et le 8 juillet il rentrait à Paris. Peu de mois après il se ren-

Digitized by Google

dait à Berlin, où un message solennel du prince régnant vint lui annoncer, qu'après lui avoir donné son cœur, la princesse Charlotte lui accordait sa main ; le prince se hâta de quitter Berlin pour se rendre à Londres, où tous ses rêves de bonheur semblaient devoir s'accomplir.

En accordant la main de la princesse Charlotte au prince Léopold, le Parlement anglais lui conféra le grade de général, le titre de duc de Kindal, l'assimila aux membres de la famille royale, et lui vota une pension de 50,000 livres sterlings (1,250,000 fr.). Le conseil communal le reçut bourgeois de Londres, les fêtes les plus spendides lui furent offertes aussitôt qu'il eut posé le pied sur le sol de la Grande-Bretagne.

Le 2 mai 1816, toute l'Angleterre tressaillait de joie et d'orgueil. La fille de ses rois allait unir son sort à un descendant de Jean-Frédéric le Magnanime ; jeunes, beaux et nobles tous deux de cœur et de caractère, les époux promettaient à la vieille Angleterre une race de rois pure et vaillante. La cérémonie nuptiale fut célébrée à Carlton-house, en présence de tout ce que la Grande-Bretagne renfermait de noble et de plus national ; mais la cérémonie était à peine terminée que, cherchant le bonheur et le repos loin des grandeurs et des tracas de la cour, le couple illustre se retira à Claremont, d'où il répandait des bienfaits sans cesse renaissants sur tous les malheureux que, dans leur inépuisable sollicitude, les jeunes époux parvenaient à découvrir.

Tant de vertus et de beauté ne purent conjurer la foudre

Digitized by Google

prête à frapper cette sainte union. Le 6 novembre 1817, l'Angleterre attentive apprit à la fois la naissance et la mort de l'enfant que la princesse Charlotte avait porté dans son sein ; peu d'heures après la mère épuisée rendait le dernier soupir, sans que les soins de son auguste époux pussent conjurer la mort prête à s'emparer de sa proie.

Une douleur profonde se répandit alors sur la Grande-Bretagne. Le peuple Anglais, fidèle à ses sympathies, porta pendant trois mois le deuil de la princesse dont la mort était une calamité publique. Mais le prince Léopold, frappé dans ses affections les plus chères, et qui perdait à la fois une épouse bien-aimée et un fils qui un jour sans doute eût fait son orgueil, devint inconsolable. Il résolut dès lors de ne plus quitter Claremont, de consacrer son temps à éterniser les souvenirs de l'épouse qu'il avait perdue, d'achever ses travaux de bienfaisance et de continuer à être la providence des malheureux, bonheur qui jusque-là avait été partagé avec elle. Un temple commencé par la princesse dans les jardins de cette charmante habitation, pour éterniser le souvenir de son bonheur, fut achevé par le prince Léopold, mais il transforma en mausolée ce monument de ses joies les plus intimes, et le buste de la personne qu'il pleurait vint décorer cet asile, dans lequel il s'entretint avec sa propre douleur pendant de si longues années.

Le gouvernement anglais partagea au plus haut degré l'affliction générale, et il s'efforça par des marques de la plus touchante sympathie, à consoler le prince de la perte immense qu'il venait de faire. Le titre de prince royal, le

Digitized by Google

grade de feld-maréchal, l'honneur de siéger au conseil privé lui furent conférés par le régent, qui l'autorisa, en outre, à porter comme siennes les armes de la Grande-Bretagne.

Dix années entières s'écoulèrent ; la Grèce, depuis 1821 déjà, avait voulu revendiquer son titre de nation. Forte de son droit et s'appuyant sur de glorieux souvenirs, elle rêva avec bonheur à l'époque mémorable pendant laquelle elle avait étonné les peuples par sa science souveraine, lorsqu'elle ne faisait point peser sur eux le poids de sa redoutable épée ; elle crut à la possibilité de reconquérir une indépendance chère à son cœur (1), mais le siècle des Léonidas et des Spartiates était passé, depuis six années déjà elle versait le plus pur de son sang dans les combats, et allait être écrasée par le Croissant, lorsque les cours de l'Europe s'émurent de cette lutte héroïque. L'Angleterre et la France, puis bientôt la Russie s'unirent pour reconstituer la Grèce. La bataille de Navarin, livrée le 19 octobre 1827 à la flotte Turco-Egyptienne, par les escadres combinées de France, d'Angleterre et de Russie, détruisit la puissance navale du sultan ; trois mois après, l'expédition française, en Morée, affranchissait la Grèce du joug de la Porte, rendait au commerce, aux arts et à l'industrie une vitalité perdue depuis des siècles, et faisait un peuple libre (2) d'une nation courbée sous le fer du despotisme le plus brutal.

(1) Combien d'analogie ne rencontre-t-on pas entre la conduite que tint alors la Turquie envers la Grèce, et celle adoptée aujourd'hui par le Czar dans cette pénible question d'Orient qui pèse sur l'Europe entière.

(2) Ce fut une armée française aux ordres du général Maison qui eut l'hon-

Digitized by Google

La Grèce se trouvait affranchie du joug musulman, mais quel allait être le sort que les puissances protectrices lui réservaient. Le bruit ne tarda pas à se répandre que cette nation régénérée serait érigée en royaume, et qu'au prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui se trouvait en ce moment à Paris l'hôte du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, était dévolu l'honneur de monter sur le trône des Hellènes.

Le prince Léopold auquel en effet des ouvertures avaient été faites à cet égard, crut ne pouvoir accepter la couronne qui lui était offerte, que dans l'hypothèse où elle lui permettrait d'assurer le bonheur de la nation qui devait lui être confiée. Pour bien s'identifier avec les intérêts et les besoins du peuple qu'il allait être appelé à gouverner, il s'attacha particulièrement à l'étude des questions militaires, commerciales et politiques de la Grèce, et le 4 février tous les doutes se dissipèrent lorsque l'on apprit qu'une note collective de la France, de l'Angleterre et de la Russie, lui offrait la couronne des Grecs indépendants. Les puissances protectrices s'exprimaient ainsi :

nour de rendre l'indépendance à la Grèce. Voici la proclamation de cet illustre général, adressée à son armée le 30 août 1828, jour du débarquement :

« Soldats!

« Vous êtes appelés à mettre un terme à l'oppression d'un peuple célèbre. « Pour la première fois, depuis le XVIIIe siècle, nos drapeaux, aujourd'hui « libérateurs, vont apparaître sur les rives de la Grèce. Soldats, la dignité de « la couronne, l'honneur de la patrie, attendent un nouvel éclat de vos triom- « phes, dans quelque situation que les événements vous placent, vous n'ou- « blierez pas que de si chers intérêts vous sont confiés. »

Digitized by Google

« Londres, le 3 février 1830.

« Les soussignés, plénipotentiaires des trois cours, si-
« gnataires du traité du 6 juillet 1827, ont reçu de leurs
« gouvernements respectifs, l'ordre de faire à Son Altesse
« Royale le prince Léopold de Saxe-Cobourg, la commu-
« nication suivante :

« Les puissances alliées désirant donner de nouveaux
« gages de stabilité à l'œuvre de paix dont elles s'occu-
« pent, et prenant en considération les déclarations émises
« par la Porte-Ottomane, sont convenues entre elles des
« bases de l'organisation définitive que recevrait la Grèce.
« Elles ont résolu de faire au prince Léopold de Saxe-
« Cobourg, l'offre de la souveraineté héréditaire de cette
« contrée, avec le titre de prince souverain de la Grèce.

« Les soussignés, en instruisant le prince Léopold, de
« cette détermination de leurs cours, ont l'honneur de lui
« communiquer confidentiellement les protocoles n°s 1, 2, 3,
« en date du 3 février 1830, dans lesquels sont consignées
« les intentions des hautes puissances, tant en ce qui con-
« cerne Son Altesse Royale, qu'en ce qui regarde l'orga-
« nisation de la Grèce ; ils se flattent que Son Altesse
« Royale donnera son adhésion aux dispositions arrêtées
« dans ces actes, et qu'elle acceptera le témoignage d'es-
« time et de confiance que l'alliance désire lui con-
« férer.

« Les soussignés se félicitent beaucoup d'être les in-
« terprètes de leurs augustes souverains, et ils en profitent

Digitized by Google

« pour avoir l'honneur d'offrir au prince Léopold l'hom-
« mage de leur profond respect.

« MONTMORENCY-LAVAL,
« ABERDEEN,
« LIEVEN. »

Les trois protocoles joints à cette note établissaient : le premier, les limites de la Grèce, l'explication de ses droits politiques et commerciaux et la création d'un gouvernement monarchique et héréditaire, les deuxième et troisième se rapportaient plus directement au prince Léopold, ils terminaient ainsi .

« Les plénipotentiaires des trois cours ont pris en con-
« sidération que parmi les personnes qui se recommandent
« le plus particulièrement au choix de l'alliance, par leurs
« qualités personnelles et leur existence sociale, le prince
« Léopold de Saxe-Cobourg offre à la Grèce et à l'Europe
« entière toutes les garanties possibles; que d'après les
« informations recueillies jusqu'à ce jour, il y a lieu de
« supposer que les Grecs le recevront pour souverain avec
« reconnaissance. »

A la suite de la démarche faite par les plénipotentiaires des trois puissances, le prince crut devoir poser au duc de Wellington les conditions de son acceptation. Dès le 9 février 1830, il lui déclara donc « qu'il n'accepterait la cou-
« ronne que si on laissait aux Grecs le droit de s'opposer
« à sa nomination, et qu'il réclamerait sur son élection
« leurs libres suffrages. » Il fit connaître, enfin, que les

Digitized by Google

limites de la Grèce devaient être établies sur une base plus solide que celle proposée, si l'on voulait donner à cet état une stabilité certaine, et dans la lettre ci-dessous, il posa ses réserves indispensables.

« Claremont, le 11 février 1830.

« Le soussigné a reçu le 4 février, la lettre que les plénipotentiaires des trois cours, signataires du traité du 6 juillet 1827, lui ont fait l'honneur de lui écrire, et par laquelle ils lui offrent, au nom des hautes puissances alliées, la souveraineté héréditaire de la Grèce.

« Le soussigné sent profondément tout ce qu'a de flatteur pour lui l'honneur que les augustes souverains ont daigné lui faire, en le choisissant pour mettre à exécution leurs généreuses intentions à l'égard du nouvel état Grec.

« Il accepte la carrière utile et honorable que lui ouvrent les hautes puissances.

« Cependant, il croirait mal répondre à la confiance qu'elles daignent placer en lui, si en donnant son adhésion aux protocoles nos 1, 2 et 3, en date du 3 février 1830, il ne leur soumettait les observations suivantes :

« 1° Que les hautes puissances signataires du traité du 6 juillet veuillent accorder au nouvel État grec une garantie complète, ainsi que la promesse d'un secours en cas d'agression étrangère.

Digitized by Google

« 2° Que les habitants grecs des îles de Candie et de « Samos, qui vont être rendues à la Porte, aient leur po- « sition civile et religieuse tellement améliorée par l'in- « tercession des hautes puissances, ainsi que par une « ample application du traité du 6 juillet, qu'ils puissent « se trouver à l'abri de toutes vexations, et protégés con- « tre tous les actes qui pourraient amener une effusion de « sang. Sur ce sujet, qui est purement dans l'intérêt de « l'humanité, le soussigné se réserve encore de plus « grandes communications avec les plénipotentiaires des « augustes souverains.

« 3° Qu'il plaise aux hautes puissances que la nouvelle « frontière à l'ouest soit fixée de manière à continuer de « remonter la rive gauche du fleuve Aspropotamos, jus- « qu'aux limites marquées au nord, comme celle du can- « ton de Vlochol, en suivant de là vers l'est, la limite « naturelle formée par les montagnes qui joignent le « Mont-OEta, frontière indispensable pour la sécurité de « cette partie importante du nouvel État.

« 4° Que les hautes puissances daignent assurer au « nouvel État grec, jusqu'à ce que ses propres ressources « aient repris leur vigueur, des secours pécuniaires pro- « portionnés à ses besoins, puisqu'il est notoire que le « gouvernement provisoire n'a pu exister jusqu'à présent « qu'au moyen des subsides qui lui ont été fournis par la « générosité des hautes puissances.

« 5° Que lesdites puissances veuillent bien accorder un « secours de troupes au nouveau souverain de la Grèce,

Digitized by Google

« jusqu'à ce qu'il ait pu organiser celles qui lui seront « nécessaires.

« 6° Qu'elles daignent convenir avec lui du nombre de « ces troupes, ainsi que du temps qu'elles pourront rester « à sa disposition, et lui donner quelque latitude s'il se « croyait dans la nécessité de les garder au delà du temps « fixé.

« Le soussigné saisit cette occasion pour offrir l'expres- « sion de ses sentiments les plus distingués aux plénipo- « tentiaires des hautes puissances.

« LÉOPOLD. »

Les plénipotentiaires des trois puissances protectrices s'assemblèrent neuf jours après la réception de cette lettre. Ils déclarèrent souscrire à quelques-unes des conditions posées par le prince Léopold. Un emprunt, indispensable du reste, fut promis, le pouvoir du monarque devait être libre, la constitution de la Grèce établie par lui seulement, et enfin une brigade de l'armée française demeurerait à sa disposition.

Mais, à côté de ces concessions, les puissances déclaraient ne pas pouvoir revenir sur la délimitation de la Grèce, et les plénipotentiaires se hâtèrent pour mettre de côté cette question qui menaçait de troubler la paix de l'Europe, de proclamer officiellement l'acceptation du prince, et de la notifier à la Porte-Ottomane et au gouvernement provisoire établi à Athènes. Avant de se prononcer

Digitized by Google

d'une manière définitive, le prince Léopold voulut consulter les vœux de la nation grecque, il chargea en conséquence des agents dévoués de se rendre dans ces contrées, de scruter l'opinion publique, et de lui rendre un compte exact de la disposition des esprits.

Deux factions puissantes agitaient alors la patrie des Hellènes : l'une voulait la république, tandis que la seconde, guidée par le comte Jean Capo d'Istria, président du gouvernement provisoire, faisait une opposition directe au pouvoir émanant des hautes puissances protectrices. L'opinion égarée par ces menées, divisée le lendemain d'une révolution sociale, lorsque l'union était si indispensable, laissa pressentir l'imminence d'une guerre civile. L'unanimité des citoyens ne se prononçant pas en faveur du prince Léopold, il crut devoir refuser la couronne qui venait de lui être décernée, et le 21 mai 1830, il adressa son abdication aux puissances alliées, s'appuyant plus particulièrement sur une déclaration du sénat et du peuple grec, déclaration dont Capo d'Istria était le promoteur.

« Londres, le 21 mai 1830.

« Le soussigné, après l'examen le plus approfondi, ne « peut changer l'opinion qu'il a communiquée aux pléni- « potentiaires des cours alliées. Il ne peut admettre que « la réponse du président de la Grèce renferme une adhé- « sion pleine et entière aux protocoles. Le soussigné pense « qu'elle annonce à peine une soumission forcée à la vo- « lonté des puissances ; cette soumission forcée est même « accompagnée de réserves de la plus haute importance.

Digitized by Google

« Le caractère et les sentiments du soussigné ne lui « permettent ni de se soumettre à être ainsi imposé à un « peuple mécontent, ni de se trouver rattaché dans l'es- « prit de cette nation à une diminution de territoire, à « l'abandon de ses forces militaires, et à l'évacuation de « la part des Grecs de leurs terres et maisons, d'où les « Turcs ne les avaient expulsés jusqu'à ce moment, que « par une incursion temporaire.

« Le soussigné redoutait toujours ce résultat. Dans sa « communication adressée au premier lord de la trésorerie, « le 9 février, il avait déclaré ne pouvoir gouverner les « Grecs, conformément à un traité qui pouvait avoir pour « résultat l'effusion du sang et le massacre de leurs frères ; « il avait élevé des objections contre les nouvelles fron- « tières, à cause de leur faiblesse sous le point de vue « militaire, et réclamé formellement pour les Grecs, le « droit de s'opposer à sa nomination.

« Le soussigné doit faire observer ici qu'à aucune épo- « que on n'a fait des démarches pour la rédaction d'un « traité dont il n'a regardé le protocole n° 1, du 3 février, « que comme les bases sur l'importance desquelles il a « appelé l'attention du duc de Wellington dans la même « note (1). Si ce traité a été retardé, il ne l'a pas été par « la faute du soussigné ; il n'a jamais caché aux plénipo- « tentiaires que, quelque disposé qu'il fût à faire de grands « sacrifices personnels à la Grèce, on n'avait pas le droit « d'exiger qu'il allât dans ce pays sans obtenir, pour lui

(1) Du 9 février.

Digitized by Google

« et les Grecs, cette sécurité que l'on ne peut trouver que « dans les dispositions d'un traité solennel. Dans un mé- « morandum du 8 mai, il s'est exprimé en termes aussi « positifs : il a annoncé qu'il faudrait conquérir les pro- « vinces cédées par les Grecs pour les livrer aux Turcs, « et que le nouveau souverain ne pouvait commencer son « règne par des mesures de police, pour faire abandonner « aux Grecs leurs propres foyers.

« Si le sénat grec n'eût manifesté aucune opinion, ou « du moins s'il l'eût manifestée en termes qui permissent « d'avoir l'espoir raisonnable qu'il adhérerait plus tard « à ces mesures, le soussigné eût pu, bien qu'involontai- « rement, se soumettre à devenir l'instrument de l'exécu- « tion des décisions des puissances alliées, et il se serait « efforcé d'en adoucir la rigueur, et d'en prévenir la ten- « dance; mais le langage du sénat est aussi franc que ses « sentiments sont naturels.

« Le soussigné se trouve ainsi par sa nomination, dans « la pénible position d'être rattaché, par le même acte, à « des mesures coërcitives. Il faudra donc que son premier « acte comme souverain soit, ou de forcer ses propres « sujets, par le secours des armes étrangères, à se sou- « mettre à la session de leurs biens et propriétés à leurs « ennemis, ou de se réunir à eux pour repousser ou éluder « l'exécution d'une partie de ce même traité qui le met « sur le trône de la Grèce.

« Il est certain qu'il sera placé dans l'une ou l'autre « alternative, parce que le pays situé entre les deux lignes,

Digitized by Google

« l'Acarnanie et une partie de l'Étolie, qui doit être aban-
« donné aux Turcs, est, ainsi que les forteresses, dans la
« paisible possession des Grecs ; c'est le pays d'où la Grèce
« peut, avec le plus d'avantages, se pourvoir de bois pour
« la construction des navires; c'est le pays qui a fourni les
« meilleurs soldats pendant la guerre. Les principaux chefs
« militaires grecs appartiennent à des familles de l'Acar-
« nanie ou de l'Étolie. Après l'arrivée en Grèce du pro-
« tocole du 22 mars 1828, et la publication de l'adhésion
« des Turcs, à l'extension des frontières fixées par le traité
« d'Andrinople, toutes les familles qui avaient survécu à
« la guerre, reparurent et commencèrent à reconstruire
« leurs maisons et leurs villes, à cultiver leurs champs.
« Ces peuples ne se soumettront jamais de nouveau au
« joug Turc, sans résistance, et les autres Grecs ne veulent
« ni ne peuvent les abandonner à leur sort.

« Dans ces circonstances, le devoir du soussigné envers
« la Grèce, est tout tracé. Dans toutes les transactions, il
« n'a vu que les intérêts du pays ; il a constamment pro-
« testé, dans ses communications écrites et ses entrevues
« personnelles avec les ministres d'Angleterre et les plé-
« nipotentiaires des cours alliées, contre le projet d'en-
« traîner les Grecs par la force dans un arrangement
« quelconque, qu'ils regarderaient comme contraire à
« leurs vœux, et destructif de ces droits sur lesquels,
« comme l'observe justement le président (1), leurs grands
« sacrifices leur permettent d'insister.

(1) Capo d'Istria.

Digitized by Google

« Lorsque le soussigné prévoyait qu'il deviendrait souverain de la Grèce, c'était dans l'espoir d'être reconnu librement et unanimement par la nation grecque, et d'être accueilli par elle comme l'ami qui récompenserait sa longue et héroïque lutte par la sûreté de son territoire, et l'établissement de son indépendance sur des bases permanentes et honorables.

« C'est avec le plus profond regret que le soussigné voit ces espérances déçues, et qu'il est forcé de déclarer que les arrangements arrêtés par les puissances alliées et l'opposition des Grecs, lui ôtant le pouvoir de parvenir à ce but sacré et glorieux, lui imposeraient un devoir d'une nature bien différente, celui de délégué des cours alliées pour tenir les Grecs dans la sujétion par la force des armes. Une telle mission serait aussi contraire à ses sentiments et injurieuse à son caractère, qu'elle est directement opposée au but du traité du 6 juillet, par lequel les trois puissances se sont réunies afin d'obtenir la pacification de l'Orient. En conséquence, le soussigné remet formellement entre les mains des plénipotentiaires un dépôt dont les circonstances ne lui permettent plus de se charger avec honneur pour lui-même, et avantage pour les Grecs ou les intérêts généraux de l'Europe.

« Léopold. »

Le Prince Paul de Wurtemberg, profitant du refus adressé par le Prince Léopold, rêva la possession de la couronne des Hellènes, mais il dut s'effacer devant le jeune Othon de Bavière, qui, âgé de 18 ans à peine, vint s'asseoir sur le trône des Grecs. C'était à la nation Belge qu'était réservée

Digitized by Google

la faveur de posséder le Prince, qui préféra le titre de citoyen, à l'acceptation d'une couronne entourée d'entraves qui pourraient par la suite rejaillir d'une manière fâcheuse sur les destinées de la nation.

La France, par la révolution du mois de juillet 1830, venait de renverser le trône des Bourbons. Charles X forcé d'abandonner Paris et bientôt la France, pour aller mourir dans l'exil, avait vu le drapeau tricolore effacer par son éclat le drapeau blanc, emblême des descendants de Saint-Louis. Une liberté grande et belle devait surgir de cet élan populaire, qui déchirait de son pied redoutable les traités de 1815. Le peuple Belge allait lui aussi conquérir par son courage une liberté et une nationalité chère à son cœur. Comme chez notre puissante voisine, le drapeau tricolore allait naître de l'affranchissement de la nation, et il faut bien le dire, la foudre qui devait éclater en 1830 grondait déjà sur la tête des Nassau dès 1828; mais la longanimité des Belges eût un terme, lorsqu'ils virent que leurs justes plaintes, loin de ramener le Roi des Pays-Bas à des sentiments plus équitables et plus conciliants, ne faisaient que l'engager davantage encore à persévérer dans la voie arbitraire suivie par son gouvernement depuis 1815.

Dès l'année 1829, une opposition formidable s'était organisée dans les provinces belges; le parlement lui-même portait dans son sein les germes d'un soulèvement prochain. Bruxelles semblait être le centre de cette ligue qui se formait contre la domination hollandaise, et le 24 août, jour de la naissance du Roi des Pays-Bas, une émeute, présage d'une révolution prochaine, éclata dans

Digitized by Google

Bruxelles. La maison du Bourgmestre, M. de Wellens, celle du directeur de la police, M. de Knyff, et enfin celles de MM. Van Maanen et du général Wauthier devinrent la proie des flammes. Le 25, l'émeute grossissant devint plus formidable encore, car les magasins des armuriers avaient été entièrement dévastés. Le gouvernement hollandais ne voulut croire à une révolution, que lorsque toute répression fut devenue impossible, et le 3 septembre l'armée hollandaise évacuait Bruxelles, tandis que le prince d'Orange se rendait à La Haye, pour conférer avec son père sur les dispositions à adopter en présence des événements graves qui venaient de surgir.

L'émeute, cependant, prenait chaque jour des proportions plus menaçantes; la garde bourgeoise débordée par les événements avait été entièrement désorganisée le 20 septembre, et le même jour, la population armée s'était emparée de l'hôtel-de-ville dont les portes avaient été enfoncées. Pour tout le monde, il devint évident que la cause du Roi de Hollande était perdue en Belgique; on proposa de nommer un gouvernement provisoire destiné à tenir les rènes du pouvoir en l'absence d'une autorité fortement et légalement constituée (1). Tandis que Bruxelles était en

(1) Pièce affichée a Bruxelles, le 20 septembre 1830.

« Un gouvernement provisoire s'organise; on dit qu'il sera composé de la manière suivante :

Messieurs :

Raikem, de Liége, *des états généraux*,
Félix De Mérode,
Gendebien,
Vande Weyer,
De Potter,
De Stassart, *des états généraux*,
D'Oultremont, de Liége. »

Digitized by Google

révolution, le prince Frédéric tenait la campagne dans les environs de Vilvorde à la tête de 13,000 hommes, et le 23 septembre, vers huit heures du matin, il dirigeait sur la capitale du Brabant, quatre colonnes destinées à opérer sur quatre points différents, mais reliées entre elles de manière à pouvoir se prêter un secours mutuel. Mais déjà les Bruxellois appuyés des Liégeois et des volontaires arrivés des différents points du royaume, s'étaient retranchés dans les rues de la capitale, les attaques de l'armée hollandaise furent repoussées et des cris de victoire ne tardèrent pas à retentir dans les masses populaires.

Le soleil du 24 septembre se montrait à peine à l'horison que le canon qui mêlait sa voix redoutable au tocsin de Sainte-Gudule, vint apprendre aux habitants que le combat était commencé entre les troupes ennemies et les défenseurs des libertés publiques. Les hôpitaux, les ambulances, ne tardèrent pas à être encombrés de blessés, car une action des plus vives était engagée aux abords de la Place royale; des volontaires courageux bravaient en effet la plus grande partie de l'armée hollandaise établie dans le parc. La rue Ducale était encombrée de caissons, de munitions de guerre et permettaient à l'artillerie ennemie d'entretenir vigoureusement son feu; mais le courage du peuple grandissait à mesure que le danger augmentait, il se familiarisait enfin avec le feu terrible commencé depuis 36 heures. Cette journée qui vit les deux camps en présence combattre animés d'une haine profonde portée à son comble dans les masses populaires, s'écoula cependant sans amener de résultat décisif, le sang versé le 24 ne fut compensé par la prise d'aucune position importante, mais déjà une autorité

Digitized by Google

se constituait, et ce pas était immense pour le parti de la révolution (1).

Incapable jusque là de réduire la ville de Bruxelles, le prince Frédéric avait ordonné le bombardement de cette place qu'il appelait encore rebelle. Dès le 24 au soir, les sinistres lueurs de l'incendie vinrent ajouter encore aux horreurs de la guerre civile ; mais cette calamité nouvelle, loin d'abattre le courage des habitants, vint les fortifier dans la résolution de se dévouer à la mort plutôt que de subir encore le joug de leurs oppresseurs. Les rues furent dépavées, les barricades renforcées, et des volontaires nombreux se présentèrent pour les défendre. Les nouvelles des autres points du royaume venaient donner plus d'élan encore à la bourgeoisie en armes ; dans les provinces de Liége, du Hainaut, de Namur, etc., l'émeute grondait et devenait chaque jour plus menaçante pour l'armée hollandaise, et un succès complet couronnait partout les efforts de nos volontaires. Mais il manquait une main habile qui sût diriger avec vigueur et ensemble les fils divers qui se rattachaient à la cause populaire, et le colonel Don Juan

(1) PROCLAMATION.

« Depuis deux jours, Bruxelles est dépourvue de toute autorité ; l'énergie et la loyauté populaire en ont tenu lieu, mais tous les bons citoyens comprennent qu'un tel état de choses ne peut durer sans compromettre la ville et le triomphe d'une cause dont le succès dès hier était assuré.

« Des citoyens guidés par le seul amour du pays, ont accepté provisoirement un pouvoir qu'ils sont prêts à remettre en des mains plus dignes, aussitôt que les éléments d'une autorité nouvelle seront réunis ; ces citoyens sont :

« MM. le baron Vanderlinden d'Hooghvorst de Bruxelles ; Ch. Rogier, avocat de Liége, et Joly, ancien officier du génie.

« Ils ont pour secrétaires MM. de Coppin et Vanderlinden de Bruxelles.

« Bruxelles, le 30 septembre 1830. »

Digitized by Google

Van Halen (1), belge d'origine, fut placé à la tête des colonnes qui combattaient pour reconquérir les droits imprescriptibles d'un peuple qui se levait à la voix de la liberté, au nom de ses ancêtres et de ses gloires passées.

Le 25 septembre, vers sept heures du matin, le tocsin se faisait entendre et bientôt la fusillade répondait à cet appel des citoyens courageux. L'armée hollandaise venait de reprendre les positions abandonnées par elle la veille au soir, et nos tirailleurs avaient ouvert le feu avec une vigueur et un aplomb admirables. A dix heures le combat prit des proportions plus grandes : l'artillerie hollandaise, qui occupait le parc, venait d'être renforcée par huit pièces nouvelles qui, pendant plusieurs heures tiraient à mitraille sur les tirailleurs hardis qui ne laissaient aucun instant de repos aux ennemis, et qui à différentes reprises déjà avaient pénétré dans l'enceinte occupée par l'armée de Nassau.

Le général Van Halen, commandant en chef des volontaires qui combattaient pour l'indépendance nationale, avait puissamment contribué à donner aux attaques de cette journée un ensemble qui avait fait défaut jusque là (2). A l'hôtel-de-ville, trois hommes aussi capables que courageux, MM. Rogier, chef des volontaires liégeois, E. d'Hooghvorst et Joly, étaient parvenus à inspirer à cette multitude

(1) La commission centrale nomme par le présent, M. Juan Van Halen commandant en chef des forces actives de la Belgique.

(2) Le général Van Halen ne se montra pas toujours à la hauteur de sa mission, mais secondé par quelques citoyens courageux et particulièrement par le colonel Pletinckx, fait prisonnier dans la soirée du 25 septembre, par le général Mellinet et par le baron Felner, tué au Parc, il contribua néanmoins à donner plus de vigueur aux attaques dirigées contre l'armée hollandaise.

Digitized by Google

en armes, un respect et une confiance qui devaient assurer le triomphe de la nationalité belge ; la ville de Bruxelles dut à ces hommes héroïques et aux mesures sages qu'ils adoptèrent d'être préservée des malheurs presque toujours inséparables des guerres civiles.

Le prince Frédéric vaincu par l'énergie de la révolution s'était décidé cependant à faire des tentatives pour négocier. Mais, nous l'avons dit déjà, les mesures sanguinaires qu'il avait adoptées en faisant bombarder la capitale du Brabant, avaient fait à son parti un mal considérable, et des hommes qui naguère encore étaient dévoués à sa cause, se trouvaient par suite de ces mesures rigoureuses mêlés aux rangs des volontaires. Aux paroles de paix qu'il fit apporter, la commission administrative répondit *qu'elle ne traiterait jamais avec des incendiaires ;* la lutte allait donc recommencer, mais le bon droit ne devait pas tarder à triompher de l'oppression et de la déloyauté.

Désormais la nationalité Belge ne pouvait même plus être mise en question. Le peuple venait de la sceller de son sang le plus pur qui coulait encore sur les différents points de la vieille Belgique. Le 26, un nouveau gouvernement provisoire se constitua (1), et tandis que nos volontaires

(1) « Vu l'absence de toute autorité, tant à Bruxelles que dans la plupart des villes et communes de la Belgique ;

« Considérant que dans les circonstances actuelles, un centre général d'opérations est le seul moyen de vaincre nos ennemis et de faire triompher la cause du peuple belge ;

« Le gouvernement provisoire demeure constitué de la manière suivante : MM. le baron Vanderlinden d'Hooghvorst, Ch. Rogier, le comte Félix de Mé-

Digitized by Google

bravaient la mort en combattant sans relâche contre une armée organisée et nombreuse, le pouvoir crut, de son côté, devoir frapper un grand coup sur l'opinion publique. En conséquence, la proclamation suivante, qui brisait nos liens avec la Hollande, fut affichée dans les rues de Bruxelles :

« Braves militaires Belges, depuis longtemps vous êtes « sacrifiés à la jalousie des Hollandais, qui, non contents « de s'emparer de tous les grades, saisissent toutes les « occasions de vous humilier et de vous maltraiter. Ce « régime odieux de partialité et d'injustice de toute « espèce qu'ils ont fait peser sur la Belgique, ne vous a « que trop longtemps opprimés. Braves soldats, le moment « est venu de délivrer notre patrie du joug que fait peser « sur vous cette nation dégénérée. Ils ont donné eux- « mêmes le signal de la séparation.

« Le sang belge a coulé ; il coule encore par les ordres « de celui qui a reçu vos serments ; cette effusion d'un « sang généreux a rompu tous les liens ; les Belges sont « déliés, Nous les délions de tous serments.

« Que tous les Hollandais qui sont dans vos rangs, en « sortent et rentrent dans leurs foyers ; la nation Belge est « assez forte et trop généreuse pour user de représailles.

« Braves soldats, continuez de vous ranger sous nos

rode, Gendebien, J. Vande Weyer, Joly ; Vanderlinden, trésorier ; baron F. de Coppin, J. Nicolay, secrétaires.

« Bruxelles, le 26 septembre 1830. »

Digitized by Google

« drapeaux ; le nom de Belge ne sera plus un motif d'in-
« justice, il deviendra un titre de gloire.

« Ont signé, MM. le baron Vanderlinden d'Hooghvorst,
« Ch. Rogier, le comte Félix de Mérode, Gendebien,
« S. Vandeweyer, Joly ; J. Vanderlinden, trésorier ; baron
« F. de Coppin, J. Nicolay, secrétaires.

« Bruxelles, le 26 septembre 1830. »

Le même jour, vers neuf heures du matin, le drapeau tricolore flottait sur Sainte-Gudule, et le combat, soutenu par nos tirailleurs, s'engageait aux environs du Parc. A midi, l'ennemi qui, dans ces escarmouches contre des tireurs habiles, perdait beaucoup de monde, conçut la pensée de s'emparer de la place Royale et des rues adjacentes ; une colonne serrée par pelotons en masse et appuyée par des batteries d'artillerie s'avança au pas de charge de la place des Palais et de la rue Ducale, et menaça notre droite, que commandait Mellinet. Ce brave général laissa avancer l'ennemi à portée de pistolet, et démasquant alors deux pièces chargées à mitraille, les seules qui fussent en son pouvoir, il fit pleuvoir sur l'armée hollandaise (1) une pluie de fer et de plomb qui la força à rétro-

(1) COMPOSITION DE L'ARMÉE HOLLANDAISE DEVANT BRUXELLES.

Infanterie. — Cinq bataillons de troupes d'élite, dont deux de grenadiers, deux de chasseurs et le bataillon d'instruction au complet. Les corps des lieutenants-colonels Antigh et Evers en faisaient partie. Ils étaient déterminés à se venger de leur triste rôle pendant les journées qui s'étaient écoulées depuis le 25 août jusqu'au 3 septembre 2,270

Les 5e, 6e, 9e, 10e et 15e divisions (*afdeeling*), la dernière formait d'abord la réserve. Les 9e et 10e étaient exclusivement formées de Hollandais. Le tout au complet 8,755

Le bataillon de punition 500

TOTAL. . . . 11,525

Digitized by Google

grader jusqu'au Parc. Quatre attaques successives subirent le même sort, mais le Parc résistait aux efforts de nos tirailleurs; il manquait un noyau organisé, qui, à un moment donné, pût enlever à l'arme blanche ce qui ne pouvait être détruit par le plomb meurtrier.

Cette journée, une des plus terribles, fut désastreuse pour l'armée hollandaise. La nuit elle-même ne put arrêter l'ardeur des combattants, car les flammes qui brûlaient plusieurs habitations du haut de la ville, permirent de renouveler les attaques jusqu'à dix heures du soir. Alors seulement on abandonna le combat pour songer aux blessés tombés en combattant pour les libertés publiques, pour préparer l'action du lendemain, qui, selon toutes les apparences, devait être plus meurtrière encore que celle du 26, pour fortifier notre ligne de bataille, qui se renforçait d'heure en heure par l'arrivée des volontaires envoyés des provinces, pour donner enfin un dernier coup à la domination hollandaise, frappée au cœur dès le début des journées de septembre.

Cavalerie. — Hussards n° 5.	400
Dragons	350
Lanciers	230
Détachements de deux régiments de cuirassiers.	480
TOTAL. . . .	1,480
Artillerie. — Cinq batteries de 8 pièces, à 6 chevaux d'attelage, du calibre de 6 et de 12 livres, et obusiers de 15 centimètres. Bouches à feu	40
Caissons, prolonges, forges de campagne, affûts de réserve, chariots de batterie, etc.	28
Artilleurs, pionniers, sapeurs, mineurs, génie, train	500
TOTAL. . . . 13,505 hommes, 40 bouches à feu et 28 voitures.	

Digitized by Google

Le 27, au lever de l'aurore, toutes les dispositions étaient prises. L'attaque principale allait être dirigée sur le Parc qui, jusque là, avait servi de refuge à l'armée batave; mais rien ne répondit au feu de nos tirailleurs; bientôt cette enceinte est envahie de toutes parts, l'ennemi a disparu; il fuit sur la route de Louvain et de Schaerbeek! La cause de la liberté triomphe de l'oppression, et quelques sentinelles perdues, abandonnées à leurs postes pour masquer la retraite du prince Frédéric, furent les seuls vestiges qui témoignaient encore de la domination hollandaise dans la capitale de la Belgique régénérée.

Mais le triomphe des défenseurs de la nationalité belge devait s'étendre au delà de Bruxelles. La nouvelle des victoires de Walhem et de Berchem vint ajouter à la confiance et à l'orgueil populaire; le 18 novembre, le Congrès national, convoqué dès le 4 octobre, proclama l'indépendance de la Belgique, le 22 il adopta la forme monarchique, héréditaire et représentative, enfin, le 24, la famille d'Orange-Nassau fut exclue à perpétuité des provinces belges (1), la Conférence de Londres devait reconnaître

(1) Le Congrès national se composait de 200 membres, divisés ainsi qu'il suit :

PROVINCE D'ANVERS, 18 DÉPUTÉS :

MM. Jacques *Bosmans*, le chanoine *Boucqueau de Villeraie*, Jean-Baptiste *Claes*, Albert *Cogels*, Henry *Cogels*, P. J. *Denef*, *d'Hanis Van Cannaert*, François *Domis*, Ferdinand *Dubois* père, Louis *Geudens*, Jean-Baptiste *Joos*, Ch.-T. *Lebon*, Gérard *Legrelle*, Léonard *Ooms*, baron *Osy*, Pierre Eugène *Peeters*, comte François *de Robiano*, *Werbroeck-Peeters*.

BRABANT MÉRIDIONAL, 27 DÉPUTÉS :

MM. le comte *d'Arschot*, le comte Joseph *de Baillet*, *Barbanson*, *Barthelemy*, *Baugniet*, le baron *Beyts*, le comte *de Celles*, le comte *Cornet-de Grez*, l'abbé *Corten*, *Deville*, *de Hemptinnes*, *Huysman-d'Annecroix*, Lucien *Jottrand*, *Kockaert*, *Lefebvre*, *Van Meenen*, *Nopener*, *Peemans*, J.-B. *Pettens*,

Digitized by Google

bientôt la séparation violente des deux pays, en déclarant, le 20 décembre, que « l'amalgame parfait et complet que « les puissances voulaient opérer entre la Belgique et la « Hollande, n'avait pas été obtenu, et qu'elles concerte- « raient les nouveaux arrangements les plus propres à « combiner l'indépendance future de la Belgique avec les « stipulations des traités, les intérêts et la sécurité des « autres puissances et la conservation de l'équilibre euro- « péen. »

L'autorité du Roi des Pays-Bas sur la Belgique était

Vandenhove, *Vanderbelen*, l'abbé *Vanderlinden*, le baron Joseph *Vanderlinden-d'Hooghvorst*, *Viron*, le baron *Van Volden de Lombeek*, Sylvain *Vande Weyer*, *Wyvekens*.

FLANDRE OCCIDENTALE, 28 DÉPUTÉS :

MM. le comte Félix *de Béthune*, Victor *Buylaert*, *Buyse-Verschuere*, François *de Coninck*, *Coppieters*, *Deman*, Paul *Devaux*, l'abbé *de Foere*, Jean *Goethals*, *Goethals-Bischop*, le vicaire Désiré *de Haerne*, le vicomte *de Jonghe*, François *de Langhe*, *Le Saffre* père, Jean *Maclagan*, *Morel-Danheel*, Félix *de Muelenaere*, Léon *Mulle*, le baron *de Pelichy Van Huerne*, le curé *Pollin*, François-Constantin *Rodenbach*, Pierre-Alexandre *Rodenbach*, *Roels*, *de Roo*, *Serruys*, Léon *Vandorpe*, l'abbé *Verbeke*, le curé *Wallaert*.

FLANDRE ORIENTALE, 36 DÉPUTÉS :

MM. le curé *Andries*, Louis *Beaucarne*, le comte *de Bergeyck*, *Blomme*, le baron Charles *Coppens*, l'abbé *Van Crombrugge*, Joseph *de Decker*, *Delehaye*, *Delwarte*, Camille *Desmet*, Eugène *Desmet*, l'abbé Joseph *Desmet*, Jean-Eugène *Fransman*, *d'Hanens-Piers*, Robert *Hélias d'Huddeghem*, Joseph *Van Hoobrouck de Mooreghem*, *Van Innis*, *Janssens*, le vicomte Gustave *de Jonghe*, *Lebègue*, *Liedts*, le baron *de Meer de Moorsel*, le marquis *de Rodes*, *de Rycker*, Ferdinand *Speelman-Rooman*, Charles-Surmont *de Volsberghe*, le baron *de Terbecq*, *Thienpont*, *Livin Vanderlooy*, *Verduyn*, Jean *Vergauwen*, *Goethals*, *Verwilghem*, le comte *Vilain XIIII* (de Basel), Hippolyte *Vilain XIIII* (de Wetteren), Constant *Wannaert*.

HAINAUT, 30 DÉPUTÉS :

MM. Lactance *Allard*, *Blargnies*, le vicomte *de Boussies de Rouvroy*, Léopold *Brédart*, *Cauvin*, Emmanuel *Claus*, Louis *Desebille*, François *Dubus*, Guillaume *Dumont*, *Duval de Beaulieu*, Eugène *de Facqz*, Alexandre *Gende-*

Digitized by Google

donc brisée; la citadelle d'Anvers seule était encore en son pouvoir, et le canon du maréchal Gérard allait leur ravir ce dernier boulevart. Mais la nation Belge, soumise à un gouvernement provisoire, s'inquiétait des menées des différents partis qui aspiraient à la suprématie. Les orangistes, malgré l'exclusion qui frappait leur domination, semaient du trouble dans les esprits et espéraient par cette tactique reconquérir un pouvoir qui venait de leur être arraché; les républicains, de leur côté, ne négligeaient aucun moyen pour faire dominer leurs opinions, qu'à un

bien, Jean-Baptiste *Gendebien*, *Gendebien* père, *Goffint*, Ch. *Lecocq*, Charles *Le Hon*, François *Lehon* (d'Antoing), le baron *de Leuze*, le comte *Werner de Mérode*, *Nalinnes*, Jean *Pirmez*, le marquis *Rodriguez-d'Evora-y-Vega*, le chevalier Édouard *de Rouillé*, le baron *de Sécus* père, le baron *de Sécus* fils, le marquis *de Trazegnies*, Pierre *Trenteseaux*, *Vansnick*, le marquis *d'Yves de Bavay*.

PROVINCE DE LIÉGE, 19 DÉPUTÉS :

MM. *de Behr*, *Collet*, *David*, *Davignon*, *Destriveaux*, *Fleussu*, *Forgeur*, *de Gerlache*, *Lardinois*, *Lebeau*, *Leclercq* fils, *de Leeuw-Dupont*, *Nagelmakers*, *Orban-Rossius*, *Raikem*, Charles *Rogier*, *de Sélys-Longchamps*, *de Stockem Méan*, *de Thier*.

LIMBOURG, 17 DÉPUTÉS :

MM. le comte *d'Ansembourg*, Charles *de Brouckere*, Henri *de Brouckere*, Charles *Destouvelles*, *Gelders*, *Hennequin*, le baron *de Liedel de Well*, le comte Félix *de Mérode*, *Olislagers de Sipernau*, le comte *de Renesse-Breidbach*, Louis *de Schiervel*, le baron *Surlet de Chokier*, *Teuwens*, le chevalier *de Theux de Meylandt*, *de Tieken de Terhoven*, le vicomte *Vilain XIIII* (de Leuth), le baron *de Woelmont d'Opleeuw*.

LUXEMBOURG, 16 DÉPUTÉS:

MM. *Berger*, *Dams*, *Fendius*, *François*, le baron *d'Huart-d'Étalle*, *Jacques*, Jean-Bernard *Marlet*, *Martiny*, *Masbourg*, *Nothomb*, *Roeser*, *Simons*, *Thorn*, *Thonus*, *Wallet*, Léopold *Zoude*.

NAMUR, 10 DÉPUTÉS :

MM. le baron *de Coppin*, le vicomte Charles *Desmanet de Biesme*, Théophile *Fallon*, *Henry*, *Justin de Labbeville*, *Pirson*, le comte *de Quarré*, Alexandre *de Robaulx*, *Seron*, le baron *de Stassart*.

Digitized by Google

moment donné ils espéraient faire prévaloir d'une manière définitive ; enfin, les partisans de la réunion à la France de juillet, entrevoyaient la possibilité d'ajouter un fleuron de plus à la couronne des vieux Rois francs ; il fallait conjurer ces trois dangers, qui, semblables à l'épée de Damoclès, étaient suspendus sur la tête de la Belgique

La Royauté héréditaire pouvait seule sauver la nation des convulsions qui semblaient se préparer, et déjà, vers la fin de décembre, tous les yeux s'étaient portés vers le prince Léopold, dont la carrière brillante, rehaussée encore par un caractère noble et bon, venait d'obtenir un nouvel éclat dans la question de Royauté soulevée en Grèce. Mais deux autres noms s'élevaient à côté du sien : l'un était celui du duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. La gloire Impériale était encore présente à tous les esprits, et l'Europe entière avait admiré les hauts faits du fils adoptif de Napoléon. Mais le nouveau gouvernement que la France venait de se donner, ne put admettre le choix de ce prince qui réveillait tous les souvenirs de l'épopée Impériale, dans un royaume qui touchait à ses frontières. Le duc de Nemours, second fils de Louis-Philippe, français de caractère et d'origine, sembla devoir réunir les suffrages du congrès national. Le 3 février 1831, à la suite d'une discussion qui n'avait pas duré moins de cinq jours, mais au second tour du scrutin seulement, il fut élu Roi des Belges par 97 suffrages sur 192 votants.

Le Roi Louis-Philippe craignit que le choix du duc de Nemours ne vînt porter ombrage aux puissances Euro-

Digitized by Google

péennes, et il crut devoir refuser la couronne qui était offerte à son fils. Son refus adressé à M. Surlet de Chokier, président de la députation Belge, est empreint du caractère de bienveillance qui a signalé sa longue carrière ; il disait à la Belgique :

« Si je n'écoutais que le penchant de mon cœur, et ma « disposition bien sincère de déférer au vœu d'un peuple « dont la paix et la prospérité sont également chères et « importantes à la France, je m'y rendrais avec empres- « sement. Mais quels que soient mes regrets, quelle que « soit l'amertume que j'éprouve à vous refuser mon fils, « la rigidité des devoirs que j'ai à remplir m'en impose la « pénible obligation, et je dois déclarer que je n'accepte « pas pour lui la couronne que vous êtes chargés de lui « offrir.

« Mon premier devoir est de consulter avant tout les « intérêts de la France, et par conséquent, de ne point « compromettre cette paix que j'espère conserver pour « son bonheur, pour celui de la Belgique et pour celui de « tous les états de l'Europe, auxquels elle est si précieuse « et si nécessaire. Exempt moi-même de toute ambition, « mes vœux personnels s'accordent avec mes devoirs. « Ce ne sera jamais la soif des conquêtes ou l'honneur de « voir une couronne placée sur la tête de mon fils, qui « m'entraîneront à exposer mon pays au renouvellement « des maux que la guerre amène à sa suite, et que les « avantages que nous pourrions en retirer ne sauraient « compenser, quelque grands qu'ils fussent d'ailleurs. Les « exemples de Louis XIV et de Napoléon suffiraient pour

Digitized by Google

« me préserver de la funeste tentation d'ériger des trônes
« pour mes fils, et pour me faire préférer le bonheur
« d'avoir maintenu la paix à tout l'éclat des victoires que,
« dans la guerre, la valeur française ne manquerait pas
« d'assurer de nouveau à nos glorieux drapeaux. »

Par suite de ce refus la Belgique retombait dans les alternatives qui effrayaient tous les esprits, et en effet les tiraillements intérieurs devenaient chaque jour plus violents. Un membre du congrès national avait voulu faire proclamer la république; le pouvoir perdait insensiblement son influence, et un malaise général, une inquiétude sérieuse se répandaient sur toute les villes du Royaume qui craignaient chaque jour de voir renaître les discordes civiles. Quelques hommes d'ordre et de courage résolurent de sauver le pays des éternelles incertitudes qui pesaient sur lui, et le 24 février, M. Surlet de Chokier, nommé régent de la Belgique, concentra tous les pouvoirs dans ses mains, et remplaça le gouvernement provisoire.

Cet acte important, qui donna plus de consistance à la nationalité Belge, ne tarda pas à amener des résultats favorables. Les factions se turent un instant devant la rigueur déployée par l'association nationale, le brave général Belliard, qui devait rendre de si grands services à l'indépendance de la Belgique, fut accrédité auprès du nouveau gouvernement; le nom du prince Léopold devint bientôt la sauve-garde de toute la nation, et l'on apprit que des commissaires Belges s'étaient rendus à Londres pour lui faire connaître les désirs d'un peuple libre qui lui offrait de régner sur la Belgique, et que le prince avait déclaré

Digitized by Google

que toutes ses sympathies étaient acquises à la nation Belge. Le 22 avril, il avait dit aux commissaires :

« Ma première ambition a toujours été de faire le bon-
« heur de mes semblables. Dès ma jeunesse je me suis
« trouvé dans des positions si singulières et si difficiles,
« que j'ai appris à ne considérer le pouvoir que sous un
« point de vue philosophique ; je ne l'ai désiré que pour
« faire le bien. Si certaines difficultés politiques qui me
« semblaient s'opposer à l'indépendance de la Grèce n'a-
« vaient surgi, je me trouverais maintenant dans ce pays,
« et cependant je ne me dissimulais pas quels auraient été
« les embarras de ma position. Je sens combien il est dési-
« rable pour la Belgique d'avoir un chef le plustôt possible
« la paix de l'Europe entière y est intéressée. »

Le 4 juin 1831, le congrès national s'était assemblé à l'effet de statuer sur la proposition relative à l'élection du prince Léopold, de laquelle allait dépendre le sort de la Belgique. L'assemblée était nombreuse et imposante, et l'on remarquait parmi les membres présents, tout ce que la Belgique renfermait de cœurs nobles et généreux. La nation entière avait les yeux fixés sur cette nouvelle urne du destin, qui répondit enfin à l'attente générale, en appelant sur le trône de Belgique, *par cent et cinquante-deux* suffrages sur *cent quatre-vingt-seize* membres présents, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui fut proclamé Roi des Belges.

L'Europe entière applaudit à cette sage résolution, car elle y voyait une garantie certaine de paix et de concorde. La Belgique prit bientôt une face nouvelle, la France témoi-

Digitized by Google

gna ses vives sympathies au prince qui venait d'être élu roi, et Georges IV, Roi d'Angleterre, annonça, à l'ouverture de la session du parlement Britannique, qu'un accord parfait régnait entre les quatre grandes puissances au sujet des affaires de Belgique.

Le 26 juin, le prince Léopold reçut officiellement à Londres la députation qui venait lui offrir la couronne de Belgique ; la voix du scrutin avait désigné comme membres chargés de cette mission délicate, MM. de Gerlache, Félix de Mérode, Van de Weyer, l'abbé de Foëre, d'Aerschot, H. Vilain XIIII, Osy, Destouvelle, Duval de Beaulieu et Thorn ; M. de Gerlache, président de la députation dont il rendait si bien la pensée, dit au prince :

« C'est un rare et beau spectacle, dans les fastes des « peuples, que l'accord de quatre millions d'hommes libres « déférant spontanément la couronne à un prince né loin « d'eux, et qu'ils ne connaissaient que par ce que la re- « nommée publiait de ses éminentes qualités. Pour prix « d'une noble résolution, prince, nous ne craignons pas « de vous promettre de la gloire, les bénédictions d'un bon « et loyal peuple, toujours attaché à ses chefs tant qu'ils « ont respecté ses droits, et enfin une mémoire chère à la « postérité la plus reculée. Ceux d'entre les Belges qui de- « puis quelque temps ont eu l'avantage d'approcher de « votre Altesse Royale, et d'apprécier les vues éclairées et « la fermeté de son âme, ont osé penser qu'un prince doué « de facultés si hautes, saurait franchir tous les obstacles, « s'il s'en rencontrait pour accomplir ses grandes des- « tinées. »

Digitized by Google

Le prince inspiré déjà par les grandes difficultés qu'il allait avoir à surmonter en acceptant le trône de la Belgique, répondit à la députation :

« Les destinées humaines n'offrent pas de tâche plus « noble et plus utile, que celle d'être appelé à maintenir « l'indépendance d'une nation et à consolider ses libertés.

« Une mission d'une si haute importance peut seule me « décider à sortir d'une position indépendante, et à me « séparer d'un pays auquel j'ai été attaché par les liens et « les souvenirs les plus sacrés, et qui m'a donné tant de « témoignages de sympathie.

« J'accepte donc, Messieurs, l'offre que vous me faites ; « bien entendu que ce sera au Congrès des représentants « de la nation à adopter les mesures qui seules peuven « constituer le nouvel État, et par là lui assurer la recon « naissance des États européens.

« Ce n'est qu'ainsi que le Congrès me donnera la faculté « de me dévouer tout entier à la Belgique, et de consa- « crer à son bien-être et à sa prospérité les relations que « j'ai formées dans le pays dont l'amitié lui est essentielle, « et de lui assurer, autant qu'il dépendra de mon concours, « une existence indépendante et heureuse. »

Après avoir exprimé toutes ses sympathies aux membres de cette députation nationale, le prince adressa la lettre suivante à M. Surlet de Chokier, régent de la Belgique :

Digitized by Google

« Londres, le 26 juin 1831.

« Monsieur le Régent,

« C'est avec une sincère satisfaction que j'ai reçu la « lettre que vous m'avez écrite, datée du 6 juin. Les cir- « constances qui ont retardé ma réponse vous sont trop « bien connues pour avoir besoin d'une explication.

« Quel que soit le résultat des événements politiques « relativement à moi-même, la confiance flatteuse que « vous avez placée en moi, m'a imposé le devoir de faire « tous les efforts qu'il a été en mon pouvoir, pour contri- « buer à mener à une fin heureuse une négociation d'une « si grande importance pour l'existence de la Belgique, « et peut-être pour la paix de l'Europe.

« La forme de mon acceptation ne me permettant pas « d'entrer dans des détails, je dois ajouter ici quelques « explications. Aussitôt que le Congrès aura adopté les « articles que la conférence de Londres lui propose, je « considérerai les difficultés comme levées pour moi, et « je pourrai me rendre immédiatement en Belgique.

« Actuellement, le Congrès pourra d'un coup d'œil « embrasser la position des affaires. Puisse sa décision « compléter l'indépendance de la patrie, et par là me « fournir les moyens de contribuer à sa prospérité.

« Léopold. »

Une condition était posée à l'acceptation du prince, elle

Digitized by Google

touchait à la fibre populaire toujours facile à s'émouvoir le lendemain d'une révolution, d'une victoire. Les dix-huit articles proposés par la conférence de Londres, avaient été communiqués au Congrès le 28 juin, et la discussion mémorable, qui pendant neuf jours devait en résulter, dut s'ouvrir le 1er juillet 1831. Tout présageait une lutte violente dans cette assemblée patriotique. La Belgique, frémissante encore des combats qu'elle venait de livrer à l'oppression étrangère, soulevée par les différents partis qui en ce moment relevaient la tête, envisageait avec horreur les conditions qui lui étaient imposées ; les hommes supérieurs seuls comprenaient que de leur acceptation dépendait l'avenir de la patrie. La séance était donc grosse d'orages au 1er juillet, et dans cette enceinte où se trouvait réunie l'élite de la nation, nulle voix n'osait s'élever pour déchirer le voile qui pesait sur l'assemblée entière.

Au milieu de l'attention la plus grande, de l'anxiété la plus complète, un député du Hainaut, M. Van Snick, crut devoir aborder franchement la question à laquelle personne encore n'avait osé toucher. « On a prétendu, dit-il, « qu'aucun député n'oserait assumer la responsabilité de « proposer au Congrès l'adoption des dix-huit articles ; « j'aime trop mon pays, Messieurs, pour ne point braver « de semblables menaces, et je viens en conséquence « demander la discussion et l'adoption des articles éla- « borés aux conférences de Londres. »

La foudre, tombant au milieu de l'assemblée, eût occasionné un tumulte moins grand que celui qui succéda à cette proposition hardie, si l'on se reporte à l'esprit fiévreux

Digitized by Google

et soupçonneux qui animait la nation entière. Mais enfin la voix du président domina l'orage qui grondait, la raison et sa logique irrésistible pénétrèrent dans les cœurs qui jusque-là avaient été guidés par l'amour de la patrie, le plus pur sans doute, mais qui peut-être n'envisageaient pas sous leur véritable point de vue toutes les difficultés qui auraient pu naître du rejet des dix-huit articles. La proposition fut donc appuyée. La discussion générale s'ouvrit au milieu de l'effervescence populaire toujours prête à se porter aux excès les plus déplorables, et après une lutte qui ne se termina qu'au 9 juillet seulement, l'assemblée adopta par 126 voix contre 30, les articles qui devaient assurer à la Belgique une indépendance et une liberté que toutes les nations lui ont enviées depuis (1).

(1) ANNEXE A *au vingt-sixième protocole du 26 juin, connu sous le nom des dix-huit articles.*

ART. 1er. Les limites de la Hollande comprendront tous les territoires, places, villes et lieux qui appartenaient à la ci-devant république des Provinces-Unies des Pays-Bas, en l'année 1790.

ART. 2. La Belgique sera formée de tout le reste des territoires qui avaient reçu la dénomination de royaume des Pays-Bas dans les traités de 1815.

ART. 3. Les cinq puissances emploieront leurs bons offices pour que le *statu-quo* dans le grand-duché de Luxembourg soit maintenu pendant le cours de la négociation séparée, que le souverain de la Belgique ouvrira avec le roi des Pays-Bas et avec la Confédération germanique, au sujet du grand-duché, négociation distincte de la question des limites entre la Hollande et la Belgique.

Il est entendu que la forteresse de Luxembourg conservera ses libres communications avec l'Allemagne.

ART. 4. S'il est constaté que la république des Provinces-Unies des Pays-Bas n'exerçait pas exclusivement la souveraineté dans la ville de Maestricht en 1770, il sera avisé par les deux parties aux moyens de s'entendre à cet égard sur un arrangement convenable,

ART. 5. Comme il résulterait des articles 1 et 2, que la Hollande et la Belgique posséderaient des enclaves sur leurs territoires respectifs, il sera fait à l'amiable entre la Hollande et la Belgique les échanges qui pourraient être jugés d'une convenance réciproque.

Digitized by Google

La question était donc tranchée, et le Congrès national venait de couronner dignement l'œuvre qu'il avait entreprise dans des circonstances si difficiles. Une députation de cinq membres, MM. Lebeau, Félix de Mérode, le baron Joseph d'Hooghvorst, de Muelenaere et Fleussu, choisie dans son sein, et nommée au scrutin secret, fut chargée de se rendre à Londres pour annoncer au prince Léopold l'adoption du décret. Reçue le 11 par le prince avec l'aménité qui toujours a distingué son caractère, elle arrivait à Calais le 16 du même mois, à la suite du Roi des Belges, qui reçut les félicitations que lui adressa le général Belliard, au nom de la France.

ART. 6. L'évacuation réciproque des territoires, villes et places aura lieu indépendamment des arrangements relatifs aux échanges.

ART. 7. Il est entendu que les dispositions des articles 108 jusqu'à 117 inclusivement, de l'acte général du congrès de Vienne, relatifs à la libre navigation des fleuves et rivières navigables, seront appliquées aux fleuves et rivières qui traversent le territoire hollandais et le territoire belge.

La mise à exécution de ces dispositions sera réglée dans le plus bref délai possible.

La participation de la Belgique à la navigation du Rhin par les eaux intérieures entre ce fleuve et l'Escaut, formera l'objet d'une négociation séparée entre les parties intéressées, à laquelle les cinq puissances prêteront leurs bons offices.

L'usage des canaux de Gand à Terneuzen et de Zuid-Willems-Vaart construits pendant l'existence du royaume des Pays-Bas, sera commun aux habitants des deux pays; il sera arrêté un règlement sur cet objet.

L'écoulement des eaux des Flandres sera réglé de la manière la plus convenable afin de prévenir les inondations.

ART. 8. En exécution des articles 1 et 2 qui précèdent, des commissaires démarcateurs hollandais et belges se réuniront dans le plus bref délai possible en la ville de Maestricht, et procéderont à la démarcation des limites qui doivent séparer la Hollande et la Belgique, conformément aux principes établis à cet effet dans les articles 1 et 2.

Ces mêmes commissaires s'occuperont des échanges à faire par les pouvoirs compétents des deux pays, par suite de l'article 5.

ART. 9. La Belgique, dans ses limites, telles qu'elles seront tracées conformément aux principes posés dans les présents préliminaires, formera un état

Digitized by Google

Le 17 juillet, la Belgique reçut le Roi dont le courage et la sagesse allaient consacrer l'œuvre de la révolution, et la régénération populaire. Les généraux d'Hooghvorst et Wautier, M. de Sauvage vinrent le complimenter à la frontière de la Flandre occidentale, et dès ce moment un cortége pompeux et national accompagna le prince dans les différentes contrées de son royaume, qui toutes rivalisaient de zèle et d'enthousiasme. Ypres, Furnes, Ostende, Bruges, Gand (1) surtout, prouvèrent au Roi des Belges que sa

perpétuellement neutre. Les cinq puissances, sans vouloir s'immiscer dans le régime intérieur de la Belgique, lui garantissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire dans les limites mentionnées au présent article.

Art. 10. Par une juste réciprocité, la Belgique sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres états, et de ne porter aucune atteinte à leur tranquillité intérieure ni extérieure, en conservant toujours le droit de se défendre contre toute agression étrangère.

Art. 11. Le port d'Anvers, conformément à l'article 15 du traité de Paris du 30 mai 1814, continuera d'être uniquement un port de commerce.

Art. 12. Le partage des dettes aura lieu de manière à faire retomber sur chacun des deux pays la totalité des dettes qui originairement pesait, avant la réunion, sur les divers territoires dont ils se composent, et à diviser dans une juste proportion celles qui ont été contractées en commun.

Art. 13. Des commissaires liquidateurs nommés de part et d'autre se réuniront immédiatement. Le premier objet de leur réunion sera de fixer la quote-part que la Belgique aura à payer provisoirement, et sauf liquidation, pour le service d'une portion des dettes mentionnées dans l'article précédent.

Art. 14. Les prisonniers de guerre seront renvoyés de part et d'autre, quinze jours après l'adoption de ces articles.

Art. 15. Les séquestres mis sur les biens particuliers dans les deux pays seront immédiatement levés.

Art. 16. Aucun habitant des villes, places et territoires réciproquement évacués, ne sera recherché ni inquiété pour sa conduite politique passée.

Art 17. Les cinq puissances se réservent de prêter leurs bons offices lorsqu'ils seront réclamés par les parties intéressées.

Art. 18. Ces articles, réciproquement adoptés, seront convertis en traité définitif.

(1) Le roi fut vivement ému de l'accueil qui lui fut fait à Gand, cette ville réputée jusque là orangiste ; après avoir bu le vin d'honneur qui lui fut présenté, il dit à l'assemblée des magistrats de cette antique cité :

Digitized by Google

renommée l'avait précédé dans nos provinces, et que désormais il aurait à gouverner un peuple franc et sincère dans ses affections, qui lui confiait le soin de veiller à son avenir, à ses intérêts, à son honneur.

Après une marche triomphale de trois jours, après avoir traversé une partie de nos villes de l'ouest, le prince Léopold arriva le 19 juillet à Bruxelles, qui lui avait préparé une réception rendue plus splendide encore par l'allégresse qui débordait de tous les cœurs. Dans la soirée du même jour, il se rendait au château de Laeken, qui redevenu domaine royal, allait bientôt reprendre un aspect de vie et de splendeur que les événements qui venaient de transformer la face de la Belgique, lui avaient fait perdre.

Le 21 juillet 1831, jour à jamais mémorable dans les fastes du nom Belge, lequel par la cérémonie qui se préparait allait retrouver son éclat et sa vieille gloire, trop longtemps obscurcis par des rivalités ou des dissensions fatales à tous les peuples, la ville de Bruxelles avait revêtu ses habits de fête et la Belgique entière prêtait une oreille curieuse et attentive aux nouvelles qui, émanant de sa capitale, devaient répandre la joie et l'espoir dans nos provinces

« Messieurs, je ne m'attendais pas à la réception que je reçois ici, et je ne puis vous exprimer combien j'y suis sensible. Je sais que la ville de Gand a beaucoup souffert dans son industrie depuis la révolution; quand j'aurai rempli le devoir que m'impose la Constitution belge, et que je serai définitivement le chef de l'État, je m'occuperai sans relâche de la prospérité de vos fabriques, comme des intérêts de tout le royaume. Le sang belge, je l'espère, ce sang si précieux à tout cœur généreux, ne sera plus répandu, et si la patrie exige un sacrifice, j'y joindrai tout le mien pour son indépendance et sa prospérité. »

Digitized by Google

libres désormais et qui naguère encore étaient asservies au joug des Nassau. A deux heures, le Prince, entouré de son état-major, arrivait de Laeken et se rendait sur la place Royale, où devait avoir lieu la prestation du serment. Arrivé, non sans peine, à l'estrade qui lui était réservée, car toutes les contrées du royaume semblaient être accourues dans la capitale pour jouir de cette fête à la fois populaire et nationale, il s'assit, ayant à ses côtés MM. de Chokier, régent du royaume; de Gerlache, président du Congrès; Raikem et Destouvelle, vice-présidents; Liedts, Charles Vilain XIIII, Henri de Brouckere et Nothomb, secrétaires.

M. Surlet de Chokier déposa les pouvoirs dont il avait été investi. Le noble vieillard ne put, en remettant au Roi des Belges les titres qui lui mériteront toujours l'estime et la considération publique, surmonter l'émotion heureuse qu'il éprouvait, car il entrevoyait pour son pays une ère de prospérité et de bonheur, et, d'une voix doucement émue: « J'ai vu l'aurore du bonheur se lever sur mon pays, » dit-il, « j'ai assez vécu. »

M. de Gerlache, président du Congrès, par une chaleureuse allocution, expliqua la révolution que le pouvoir despotique des Nassau avait fomentée: « Je ne sais, dit-il, « si les annales des peuples offrent beaucoup d'exemples « d'une révolution aussi promptement, aussi complétement, aussi heureusement terminée que la nôtre; on « nous contestait naguère encore notre nationalité et on « ne voit pas que c'est cette erreur qui a causé la perte « du souverain qui vient de tomber. Au lieu de se faire « Belge, il a voulu nous faire Hollandais; et le peuple

Digitized by Google

« Belge, se rappelant ce qu'il était, s'est levé tout à coup.

« Une nouvelle ère commence. Il y a deux siècles et « demi que la Belgique fut un instant détachée de l'Es- « pagne, et gouvernée comme État indépendant, par des « Princes distingués par leur sagesse et leur bonté, qui « surent gagner l'amour des Belges, et aujourd'hui les « noms d'Albert et d'Isabelle sont révérés. Puisse le nom « de Léopold figurer un jour dans le cœur de nos derniers « neveux, à côté de ceux que je viens de rappeler ! »

La Constitution Belge avait été élaborée déjà, et M. Charles Vilain XIIII, secrétaire du Congrès, la lut à l'Assemblée qui représentait la nation entière. La lecture à peine terminée au milieu du silence le plus religieux, commandé par la grandeur de la cérémonie qui décidait de tout un peuple, le Roi se leva, et d'une voix ferme et fortement accentuée : « Je jure d'observer la Constitution et les lois du peuple « Belge, dit-il, et de maintenir l'indépendance et l'inté- « grité de son territoire. »

Une immense acclamation et des cris enthousiastes de *vive le Roi!* répondirent à ce serment. La Belgique, longtemps domptée, jamais soumise, venait de prendre rang parmi les nations de l'Europe ; désormais le titre de Belge servirait de sauvegarde, lorsque les enfants de notre patrie se trouveraient sur le sol étranger.

Cette émotion s'appaisa enfin, et le Roi prononça les paroles suivantes, qui pénétrèrent dans toutes les âmes animées de sentiments patriotiques et vraiment nationaux :

Digitized by Google

« La promptitude avec laquelle je me suis rendu sur le « sol Belge, a dû vous convaincre que, fidèle à ma parole, « je n'ai attendu, pour venir au milieu de vous, que de voir « écarter par vous-mêmes les obstacles qui s'opposaient à « mon avènement au trône. Les considérations diverses, « exposées dans l'importante discussion qui a amené ce « résultat, feront l'objet de ma plus vive sollicitude.

« J'ai reçu, dès mon entrée sur le sol Belge, les témoi- « gnages d'une touchante bienveillance : j'en suis encore « aussi ému que reconnaissant. A l'aspect de ces popula- « tions, ratifiant par leurs acclamations l'acte de la Repré- « sentation nationale, j'ai pu me convaincre que j'étais « appelé par le vœu du pays, et j'ai compris tout ce qu'un « tel accueil m'impose de devoirs.

« Belge par votre adoption, je me ferai aussi une loi de « l'être toujours par ma politique.

« J'ai été également accueilli avec une extrême bien- « veillance dans la partie du territoire français que j'ai « traversée; et j'ai cru voir dans ces démonstrations, « auxquelles j'attache un haut prix, le présage heureux « des relations de confiance et d'amitié qui doivent exister « entre les deux pays.

« Le résultat de toute commotion politique est de froisser « momentanément les intérêts matériels. Je comprends « trop bien leur importance pour ne pas m'attacher immé- « diatement à concourir, par la plus active sollicitude, à « relever le commerce et l'industrie, ces principes vivifiants

Digitized by Google

S.A.R. LE DUC DE BRABANT.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

« de la prospérité nationale ; mais j'aime à croire que le « peuple Belge, si remarquable par son sens droit et par « sa résignation, tiendra compte au gouvernement des « difficultés d'une position qui se lie à l'état de malaise « dont l'Europe presque tout entière est frappée. Je veux « m'environner de toutes les lumières, provoquer toutes « les vues d'améliorations, et c'est sur les lieux mêmes, « ainsi que j'ai déjà commencé à le faire, que je me pro- « pose de recueillir les notions les plus propres à éclairer « sous ce rapport la marche du gouvernement.

« Messieurs, je n'ai accepté la couronne que vous m'avez « offerte qu'en vue de remplir une tâche aussi noble qu'u- « tile, celle d'être appelé à consolider les institutions d'un « peuple généreux, et de maintenir son indépendance. « Mon cœur ne connaît d'autre ambition que celle de vous « voir heureux.

« Je dois, dans nne aussi touchante solennité, vous « exprimer un de mes vœux les plus ardents. La nation « sort d'une crise violente : puisse ce jour effacer toutes « les haines, étouffer tous les ressentiments ! Qu'une seule « pensée anime tous les Belges ; celle d'une franche et « sincère union !

« Je m'estimerais heureux de concourir à ce beau ré- « sultat, si bien préparé par l'homme vénérable qui s'est « dévoué, avec un si noble patriotisme, au salut de son « pays.

« Messieurs, j'espère être pour la Belgique un gage de

Digitized by Google

« paix et de tranquillité ; mais les prévisions de l'homme « ne sont pas infaillibles. Si, malgré tant de sacrifices pour « conserver la paix, nous étions menacés de la guerre, je « n'hésiterais pas à en appeler au courage du peuple belge, « et j'espère qu'il se rallierait tout entier à son chef pour « la défense du pays et de l'indépendance nationale. »

La nation entière et plus particulièrement les classes nécessiteuses de la société avaient éprouvé déjà les bienfaits du monarque que la Belgique venait de se donner. Bruxelles, Gand, Liége, Anvers, etc., avaient vu leurs ateliers se rouvrir ; le 24 juillet, un arrêté royal créait un ministère composé d'hommes connus pour leur dévouement à la cause nationale ; les arts et les sciences furent encouragés. Mais, au milieu de tous ces soins que réclamait le bonheur du peuple belge, le Roi n'oubliait pas que pour assurer le repos de la nation qui venait de sortir d'une aussi longue léthargie, il fallait que la confiance revînt dans toutes les contrées, et que pour atteindre ce but, il était indispensable que l'armée fût organisée de manière à voler à leur secours, si nos libertés venaient encore à être menacées, ainsi que tout le faisait pressentir, résolut donc de se faire connaître à la fois à ses soldats et aux habitants des provinces qu'il n'avait pu visiter encore, et de donner une impulsion rapide à l'organisation des uns, tandis qu'il préparerait les autres aux sacrifices que les événements pourraient leur imposer.

Le Roi partit donc pour Malines le 26 juillet, se rendit à Anvers, à Liége et à Tongres, passa en revue les armées de l'Escaut et de la Meuse, comprit au premier coup d'œil

Digitized by Google

que de nombreuses améliorations étaient indispensables pour mettre ces colonnes, animées d'un bon esprit, mais à peine organisées, en état de faire face aux éventualités, recueillit sur son passage les témoignages d'affection et de dévoûment des populations qui allaient lui devoir le repos et le bonheur, lorsqu'il apprit qu'une armée hollandaise se préparait à envahir le territoire belge, malgré la suspension d'armes conclue en 1830.

En effet, les colonnes ennemies fortes de 40,000 hommes d'infanterie, placées sous le commandement supérieur du prince d'Orange, et aux ordres des généraux Van Gheen, Meyer, Cort-Heiligers, et du Duc Bernard de Saxe-Weimar, comptant en outre 4,000 sabres commandés par le général Trip, s'avancèrent le 2 août vers nos frontières, appuyant leur droite à l'Escaut, tandis que leur gauche s'étendait vers la Meuse; prenant pour point d'appui Maestricht, Bréda et Berg-op-Zoom, et menaçant déjà Bruxelles séparée de cinq journées de marche de leur point de concentration.

Le mouvement agressif du prince royal hollandais devait être appuyé en outre par le général Chassé, enfermé dans la citadelle d'Anvers, et qui, le 1er août, avait dénoncé au général Tabor, gouverneur de la province, l'armistice du 5 novembre. Le Roi reçut à Liége la dénonciation du 2 août, qui lui annonçait que les hostilités devaient être reprises le 4, à neuf heures et demie du soir. MM. Lehon et Van de Weyer, ambassadeurs belges à Paris et à Londres reçurent l'ordre de faire connaître aux cabinets français et anglais la déloyauté de l'attaque préméditée par le roi

Digitized by Google

Guillaume et de réclamer, le cas échéant, et aux termes des engagements contractés par les grandes puissances, l'intervention d'une armée française.

Mais il fallait prouver à notre puissante voisine et à l'Europe entière que si la Belgique était impuissante peut-être à contrebalancer des forces disciplinées et organisées, elle savait au moins verser son sang pour défendre l'indépendance qu'elle ne devait qu'à son courage et à son héroïque opiniâtreté. Le Roi, inspiré de la grandeur de sa mission et de l'amour de son peuple, partit immédiatement pour Bruxelles, afin d'adopter les mesures les plus propres à conjurer l'orage qui grondait; le ministère subit des modifications importantes, et la guerre qui était à nos portes, vint donner plus de force encore au courage civique des citoyens. Des ordres furent envoyés pour faire échelonner les troupes de manière à couvrir la capitale, et avant de se porter à leur tête, le roi adressa à la nation les paroles suivantes :

« Belges,

« En prenant possession du trône où la volonté nationale « m'a appelé, je disais, en m'adressant aux Représentants « de la Belgique :

« Si, malgré tous les sacrifices pour conserver la paix, « nous étions menacés de la guerre, je n'hésiterais pas à « en appeler au courage du peuple Belge, et j'espère qu'il « se rallierait tout entier à son chef pour la défense du « pays et l'indépendance nationale. »

Digitized by Google

« Ces paroles, je les adresse aujourd'hui à la nation en-
« tière.

« Sans déclaration préalable, les ennemis ont subite-
« ment repris les hostilités, méconnaissant à la fois les
« engagements qui résultent de la suspension d'armes, et
« les principes qui régissent les peuples civilisés.

« Ils n'ont point reculé devant la plus odieuse violation
« du droit des gens, et par la surprise, ils ont voulu se
« ménager quelques avantages momentanés. Ce sont les
« mêmes hommes que vous avez vus en septembre ; ils
« reparaissent au milieu de populations paisibles, précédés
« par la dévastation et l'incendie.

« Forts du sentiment de notre droit, nous repousserons
« cette agression inopinée ; nous repousserons la force par
« la force.

« Déjà une fois vous avez vaincu la Hollande ; vous
« avez commencé la révolution par la victoire, vous la
« consoliderez par la victoire.

« Vous ne serez pas infidèles à vos glorieux souvenirs;
« vos ennemis vous attendent aux lieux déjà une fois té-
« moins de leur défaite.

« Chacun de nous fera son devoir.

« Belge comme vous, je défendrai la Belgique.

Digitized by Google

« Je compte sur la garde civique, sur l'armée, sur le « courage et le dévouement de tous.

« Je me rends à mon poste ; j'y attends tous les Belges, « à qui la patrie, l'honneur et la liberté sont chers.

« Bruxelles, le 4 août 1831.

« LÉOPOLD. »

Le 4 août le Roi était à Anvers. Consternée des dangers qui la menaçaient, cette ville florissante puisa dans la présence de son monarque une lueur d'espoir que la rancune des Nassau avait effacée de son cœur. Le général comte Belliard, ambassadeur de France, dont le concours et la loyauté devaient être d'un si puissant auxiliaire à notre patrie, était entré déjà en pourparler avec le général Chassé, pour obtenir de son humanité que cette ville ne fût pas livrée aux horreurs d'un bombardement. Sans satisfaire en tous points à la demande de ce loyal soldat, le général hollandais prit l'engagement formel de solliciter de nouveaux ordres du cabinet de La Haye avant d'adopter un parti extrême. Entre temps le maréchal Gérard, à la tête de cinquante mille hommes, se portait à marches forcées vers nos frontières, pour prêter à l'indépendance belge menacée un instant, l'appui des baïonnettes françaises.

L'armée hollandaise s'était mise en marche. Deux colonnes servant d'avant-gardes, parties de Berg-op-Zoom et de Bréda, avaient été repoussées après quelques engagements où le courage avait triomphé du nombre, et la nou-

Digitized by Google

velle de ces légers succès était venue augmenter l'espoir de la nation. Le Roi, de son quartier général établi à Malines, attendait impatiemment l'arrivée du corps d'armée de l'Escaut aux ordres du général Tieken de Terhove, qui devait présenter un effectif de onze à douze mille combattants. Ce noyau sur lequel on fondait tant d'espoir, et qui comptait dans ses rangs un grand nombre de volontaires, n'était pas encore entré en ligne et laissait la capitale du royaume à découvert. Le général Daine, à la tête de douze mille hommes, gardait nos frontières de la Meuse depuis Liége jusqu'à Venloo, et cette colonne ainsi éparpillée ne pouvait présenter qu'un bien faible rempart contre l'agression étrangère. Les événements allaient se presser bientôt avec une rapidité qui pouvait devenir fatale à la nationalité Belge.

Le concours offert par la France et réclamé par la Belgique, avait fait naître certaines susceptibilités que les partis extrêmes encourageaient encore. La nation, ivre du triomphe de septembre, n'admettait que difficilement l'intervention d'une puissance amie, alors que notre armée n'avait pas tenu la campagne contre nos adversaires, et qu'elle aurait dû prouver à l'Europe qu'elle était prête à répandre son sang pour la défense de nos libertés. Le 8 août, le Roi rassemblait enfin à West-Meerbeek le corps du général Tieken; il avait sous la main une petite colonne de gardes civiques animés du meilleur esprit ; il espérait manœuvrer de concert avec le général Daine, et crut pouvoir soutenir avec avantage la lutte qui lui était offerte, se réservant d'en appeler à la France, si le petit nombre de ses troupes ne lui permettait pas d'arrêter l'ennemi, et de préserver le sol

Digitized by Google

belge ; en conséquence, il écrivit la lettre suivante au général Belliard :

« Aerschot, le 8 août 1831.

« Mon cher Général,

« Je suis arrivé ici d'assez bonne heure, j'ai pris 1500 « gardes civiques de différents cantons et 20 gen- « darmes, et je me suis rendu avec toutes les précautions « militaires à West-Meerbeek, assez près de Westerloo. Là « j'ai eu le bonheur de me réunir à Tieken : ce général que « j'ai amené ici a à peu près 13,000 hommes sous les « armes ; j'ai été reçu par la troupe, qui était fatiguée à « mort, avec des acclamations et une joie extrême. Je « pense réunir ici demain matin, pour enlever Montaigu et « marcher vers Daine qui paraît avoir eu des succès, envi- « ron 17,000 hommes et une vingtaine de canons ;

« Je respire, à présent, ayant ce bon gros bataillon qui « est animé du meilleur esprit.

« Les circonstances se trouvant si favorables, je crois « qu'il est urgent d'arrêter le mouvement du maréchal « Gérard ; le sentiment est extrêmement fort dans l'armée, « et je trouve naturel de combattre sans secours étranger.

« Je pense que, pour la bonne harmonie entre les puis- « sances, il est absolument désirable de ne faire marcher « le maréchal que lorsque l'urgence des circonstances le « demandera. »

« Léopold. »

Digitized by Google

La nation belge applaudit à la détermination de son Roi. L'armée entrait en ligne pour arrêter les colonnes ennemies qui manœuvraient dans le but évident de rompre les communications entre nos deux armées. Le général Chassé envoyait le 8 au soir au comte Belliard le refus de son gouvernement de ratifier la convention du 6; bientôt le général Daine se vit menacé sur son flanc par le duc de Saxe-Weimar qui venait de s'emparer de Saint-Trond; Diest, Herck tombaient au pouvoir des Hollandais qui menaçaient en outre Tongres et Zonhoven; enfin le général Daine pressé près de Hasselt par des forces supérieures venait, après avoir obtenu des succès partiels à Beringen, Houthalen, etc., de se retirer en désordre sur la route de Liége, et son armée, qu'un mouvement plus rapide pouvait réunir aux colonnes qui manœuvraient sous les ordres du Roi, paraissait être perdue sans retour.

Tandis que ces revers accablaient l'armée de la Meuse, le Roi, à la tête de l'armée de l'Escaut, se portait sur Montaigu qu'il voulait enlever à l'ennemi. Ce fut en cet instant qu'une dépêche lui apprit les événements déplorables qui venaient de se passer à Hasselt; dès lors tout dut changer de face, l'offensive abandonnée pour se renfermer dans une défensive prudente qui permît de couvrir la capitale du royaume, jusqu'au moment où l'armée française, campée à Maubeuge, et que l'on se voyait forcé d'appeler maintenant, fût entrée définitivement en ligne contre les colonnes du Prince d'Orange (1).

(1) *Le maréchal Gérard, à l'armée du Nord.*

« Soldats,

« L'armée est appelée à protéger l'indépendance du peuple que la France a

Digitized by Google

L'armée belge avait pris position sur les hauteurs de Bautersem occupée par les Hollandais, et s'étendait sur la route de Tirlemont. L'aspect de nos colonnes présentait un front assez redoutable, mais, il faut bien le dire, composées en grande partie de gardes civiques, elles manquaient de cette organisation, de cette discipline indispensables sur un champ de bataille. Cette vérité est tellement flagrante, que l'armée livrée à ses propres forces eût tenu tête à l'ennemi, tandis que le mouvement de recul, la panique qui s'empara des gardes civiques, produisit un effet déplorable sur le moral du soldat, qui vit bientôt ses bataillons rompus par ceux-là même qui devaient les soutenir.

L'action commencée à Bautersem n'avait pas tardé à s'étendre sur toute la ligne ; la garde civique, après avoir reçu quelques bordées d'artillerie, lâcha pied, et vint semer le désordre dans les rangs de l'infanterie ; en vain le Roi voulant l'électriser par son exemple s'était-il élancé au plus fort de la mêlée, en vain les colonels Pletinckx et Van Remoorter avec leur cavalerie, le capitaine Rigano avec son artillerie qu'il dirigeait si admirablement, firent-ils des ef-

« placé à tête de ses amis. Sa Majesté le roi des Belges n'aura pas réclamé en « vain l'appui du roi des Français. Les Hollandais qui connaissent la valeur « des Belges, viennent de nouveau la provoquer en troublant la paix de « l'Europe, au mépris des grandes puissances dont l'accord a garanti l'indé- « pendance et la neutralité de la Belgique. Soldats, nous allons défendre la « cause de la France en soutenant notre alliée; vous ferez honorer le nom « français par votre conduite dans un pays ami : par là, vous répondrez à « l'attente de notre roi, qui compte sur votre discipline, autant qu'il est assuré « de votre courage.

« Au quartier général à Maubeuge, le 9 août 1831.

« *Le Maréchal de France commandant l'armée du Nord,*

« Comte GÉRARD. »

Digitized by Google

forts prodigieux pour relever le moral de ces colonnes éparses, le mal était sans remède et eût été plus grand encore, si le Roi et les chefs que je viens de citer, n'avaient retardé par l'habileté de leurs manœuvres, le courage éminent dont ils firent preuve, la marche agressive de l'armée hollandaise.

Le général Belliard, au nom de la France, et sir Robert Adair, Ministre de la Grande-Bretagne, se rendirent alors au Quartier-Général du Prince d'Orange, et exigèrent la cessation des hostilités; le 14 ils signaient une convention d'évacuation d'après laquelle l'armée ennemie devait commencer immédiatement son mouvement de retraite.

Pour prévenir toute éventualité fâcheuse le Roi Léopold avait pris position près du pont de Campenhout, et si la convention conclue à la suite de l'agression déloyale de l'armée hollandaise, vint rendre inutile l'adoption du nouveau mouvement qu'il avait projeté, elle prouva à la Belgique, que la bravoure et l'habileté de son Roi étaient aussi grandes sur un champ de bataille, que la sagesse de ses conseils était puissante, lorsque la diplomatie entreprenait de terminer pacifiquement une question que l'épée seule semblait capable de trancher.

Les bataillons ennemis avaient rejoint le sol batave; l'armée française reprenait la route de Maubeuge, et la confiance ébranlée un instant renaissait dans nos provinces. Le Roi, rentré à Bruxelles, s'occupait sans relâche de la réorganisation de l'armée, point indispensable lorsqu'il s'agit de sauvegarder l'indépendance d'une nation, qui du jour

Digitized by Google

au lendemain peut toujours être menacée. Il venait d'acquérir la conviction bien intime, que de l'ensemble des mouvements d'une armée, de la précision des manœuvres et d'une discipline sévère, dépendaient presque toujours les succès des grandes batailles. Or, pour atteindre ce résultat, si la nation venait à être menacée encore, pour donner à l'armée ces trois conditions essentielles, tout ce qui avait existé jusqu'alors devait être transformé. Puissamment secondé dans cette tâche difficile par M. Charles de Brouckère, appelé provisoirement au Département de la Guerre en remplacement du général d'Hane de Steenhuyse, blessé le 11 d'une balle à la cuisse, il jeta les bases de l'organisation et de la discipline qui rangent l'armée belge au nombre des troupes les mieux exercées de l'Europe.

Mais là ne se trouvaient point toutes les difficultés de la situation. La révolution avait brisé violemment les différentes branches de service fondées par le gouvernement Hollandais, et tout devait être réorganisé sous une face nouvelle. La nation allait être appelée à déléguer ses pouvoirs à des mandataires qui viendraient siéger à la Chambre et au Sénat, et l'arrêté royal du 26 juillet 1831 (1) avait fixé

(1) Vu l'article 70 de la Constitution,
« Le décret du congrès du 3 mars dernier et celui du 21 juillet 1831,
« Sur le rapport de notre Minstre de l'Intérieur,
« Le conseil des Ministres entendu ;

« Avons arrêté et arrêtons :

ART. 1er. Les colléges électoraux sont convoqués pour le 29 août prochain, à l'effet d'élire chacun le nombre de représentants et de sénateurs, fixé par le tableau annexé au décret du 3 mars.

ART. 2. Les listes des électeurs seront complétées au plus tard le 16 août.

Digitized by Google

le 8 septembre pour jour de convocation. Les élections allaient faire connaître la pensée de tout un peuple qui venait de secouer le joug étranger, et lorsque le canon du 8 septembre annonça la solennité du jour, lorsque le Roi se rendit aux États Généraux pour ouvrir la session, la Belgique entière recueillit avec avidité les paroles qu'il prononça et qui, semblables à un monument national, devaient donner à la nation la conscience de ses droits, la foi et l'espoir dans ses propres forces et dans l'avenir :

« Messieurs ,

« Je suis heureux de me trouver pour la seconde fois « au milieu des représentants de la nation.

« Les preuves d'amour et de dévouement que le peuple « Belge n'a cessé de me donner, depuis le jour où j'ai mis « le pied sur le sol de ma patrie adoptive, ont pénétré « mon cœur du sentiment d'une vive reconnaissance. Cet « élan spontané de tout un peuple, en m'inspirant un bien « légitime orgueil, m'a fait comprendre toute l'étendue des « devoirs qui me sont imposés. Je ne me suis pas dissi- « mulé aucune des nombreuses difficultés de ma position ; « mais aidé de vos lumières et de votre expérience, je « saurai les surmonter.

« Lorsque les principes posés dans la Constitution que

Art. 3. La réunion des colléges électoraux aura lieu dans les chefs-lieux des districts administratifs.

Art. 4. Le Sénat et la Chambre des Représentants seront convoqués à Bruxelles pour le 8 septembre prochain, à midi.

Digitized by Google

« j'ai juré d'observer, auront reçu, par les projets de loi
« qui seront soumis à vos délibérations, le développement
« qu'ils attendent encore, le Belge jouira d'une plus grande
« somme de liberté qu'aucun autre peuple de l'Europe.

« La crise que le pays a dû traverser pour arriver à sa
« régénération politique, a momentanément froissé une
« partie de ses intérêts matériels; c'est à satisfaire ces
« intérêts, en encourageant l'industrie et en procurant de
« nouveaux débouchés au commerce, que devront tendre
« désormais nos efforts réunis.

« Les rapports déjà si heureusement établis avec la
« France et l'Angleterre, et qui bientôt, je l'espère, s'éten-
« dront aux autres puissances, faciliteront l'accomplisse-
« ment de cette tâche.

« Des négociations viennent d'être ouvertes pour ame-
« ner un arrangement définitif de nos différends avec la
« Hollande. L'honneur, les intérêts du peuple Belge y
« seront défendus avec persévérance et dignité. Comme
« vous, Messieurs, comme la nation entière, j'attends
« avec confiance l'issue de ces négociations dont le résultat
« vous sera soumis.

« La neutralité de la Belgique, garantie par les cinq
« puissances, a fait concevoir la possibilité d'apporter des
« modifications dans son système défensif. Cette possibilité
« admise en principe par les puissances qui ont pris part
« à l'érection des forteresses de 1815, sera, je n'en doute
« point, reconnue par la nation. Des négociations auront

Digitized by Google

« lieu pour régler l'exécution des mesures qui se rattachent « à la démolition de quelques unes de ces places. Heureuse « de pouvoir resserrer encore les liens qui unissent les « deux peuples, la Belgique donnera, en cette occasion, « une preuve de reconnaissance envers la France ; l'Eu- « rope, un gage éclatant de sa juste confiance dans la « loyauté du Roi des Français.

« Les services éminents rendus par la France nous « reportent involontairement vers un événement récent « dont, je dois le dire, on s'est trop exagéré les consé- « quences. La Belgique, confiante à l'excès dans les enga- « gements contractés par la Hollande envers les cinq puis- « sances, et qu'elle-même avait souscrits, s'est vue tout « à coup surprise par une armée dont les forces excédaient « de beaucoup celles qu'elle avait à leur opposer.

« Si le courage individuel, si la bravoure qu'on n'a « jamais contestée au soldat Belge, avaient pu suppléer au « défaut d'organisation et d'ensemble qui s'est fait sentir « dans notre jeune armée, nul doute (et vous en croirez « mon témoignage), nul doute que nous n'eussions victo- « rieusement repoussé une agression déloyale et contraire « à tous les principes du droit des gens. La nation n'en sen- « tira que plus vivement l'impérieuse nécessité des réfor- « mes déjà commencées, et qui se poursuivent avec une « activité dont les résultats ne se feront point attendre. « Dans peu de jours, la Belgique aura une armée qui, s'il « le fallait de nouveau, ralliée autour de son Roi, saurait « défendre avec honneur, avec succès, l'indépendance et « les droits de la patrie.

Digitized by Google

« Des projets de loi vous seront présentés, durant cette « session, pour donner au gouvernement sa part légitime « d'influence dans la composition des cadres de l'armée, « rendre la confiance au soldat, et assurer une juste récom- « pense à ceux qui se seront signalés au jour du danger.

« Messieurs, j'appellerai votre sollicitude toute parti- « culière sur l'état de nos finances. Je sais les soins que « réclame cette partie si essentielle du service public. La « pensée dominante de mon gouvernement sera toujours « d'introduire successivement dans les dépenses publiques « les économies si hautement sollicitées par l'état de la « société, et à l'aide desquelles il sera permis d'alléger « peu à peu les charges qui pèsent sur le peuple.

« Aujourd'hui néanmoins des sacrifices sont encore « nécessaires, d'une part, pour couvrir les frais de la réor- « ganisation de l'armée, et de l'autre, pour compenser une « diminution dans les recettes, que les circonstances où « nous nous trouvons temporairement placé font entrevoir « comme inévitable. La nation a prouvé qu'elle ne reculait « point devant les sacrifices qui lui étaient commandés « par l'honneur et l'intérêt du pays. Elle saura supporter « encore ceux dont le gouvernement aura justifié la « nécessité.

« La confiance avec laquelle la nation tout entière est « venue jusqu'ici au devant de son Roi, me donne le droit « de compter sur le concours de ses représentants pour « toutes les mesures qui peuvent contribuer au bien-être « du pays. Mes espérances ne seront point déçues. La

Digitized by Google

« Belgique nous verra animés d'une même pensée, travail-
« ler de concert au bonheur et à la gloire de cette patrie
« à laquelle je ne cesserai de vouer toute ma sollicitude,
« comme je lui ai déjà voué mes plus chères affections. »

Le Sénat et la Chambre, unis de cœur et d'esprit aux nobles pensées exprimées par le Roi, répondirent par des paroles chaleureuses et dévouées au discours du trône. Les pouvoirs suivaient donc la même voie de libéralisme et de nationalité qui permettaient de tout sacrifier au triomphe des libertés publiques, et mettant de côté toutes susceptibilités souvent inquiètes et malheureuses dans leurs résultats, ils votèrent une loi, « qui autorisait le Roi à prendre au ser-
« vice de l'État tel nombre d'officiers étrangers qu'il juge-
« rait utile ou nécessaire pour le bien du pays. Il pouvait
« en outre employer dans l'armée Belge, des officiers qui,
« sans renoncer à leurs grades et prérogatives dans leur
« patrie, offriraient leurs services pendant la durée de la
« guerre. » Cette mesure sage si l'on considère la position difficile dans laquelle se trouvait la Belgique, produisit des résultats favorables à l'armée, car elle permit de faire entrer dans ses rangs, des officiers capables, dont une partie avait déjà fait ses preuves sur plus d'un champ de bataille.

La suspension d'armes conclue à la suite de l'affaire de Louvain, et qui expirait au 10 octobre, avait été prorogée jusqu'au 25 du même mois ; l'armée se formait aussi rapidement que le permettaient les circonstances, le Roi, alors à Louvain (3 octobre), venait d'inspecter 21,000 hommes prêts à entrer en campagne; tout faisait donc pressentir que

Digitized by Google

si la Belgique redevenait encore la victime d'une agression, elle saurait à elle seule faire tête à l'orage, lorsque le 15 M. Van de Weyer, ambassadeur à Londres, arriva à Bruxelles, porteur du traité des 24 articles, auquel la Belgique, en deuil et l'indignation dans le cœur, allait devoir souscrire pour sauver son existence et sa neutralité.

Déjà le peuple avait courbé le front devant la dure nécessité qui lui avait commandé d'accéder aux 18 articles le lendemain d'une victoire. Aujourd'hui, une considération puissante, une nécessité malheureuse dictée par les grands cabinets de l'Europe, imposait à la Belgique l'abandon de 300,000 frères qui, comme eux, s'étaient armés courageusement contre le despotisme hollandais. Fallait-il céder ou succomber glorieusement, et quel est l'homme d'État qui eût osé assumer la responsabilité d'une lutte qui plaçait la Belgique en présence de l'Europe entière. Le pays (1), la nation entière sentit la blessure qui lui était faite ; son cœur bondit d'indignation, et le peuple courut aux armes pour braver et combattre ses ennemis ! Le gouvernement, les chambres, le sénat, ne crurent devoir prendre conseil que de leur amour pour la patrie ; quinze années à peine étaient écoulées depuis le jour où le puissant empire Français, qui semblait assis sur des bases indestructibles, avait croulé, entraînant dans sa chute gigantesque des Rois et des

(1) Voici la note adressée par le Roi à M. Van de Weyer, au sujet des vingt-quatre articles qui étaient imposés à la nation :

« Désirant épargner à son peuple tous les malheurs qu'entraînerait à sa « suite l'exécution forcée de ces vingt-quatre articles, et ne voulant pas ex- « poser l'Europe à une guerre générale, le Roi, cédant à la loi impérieuse de « la nécessité, adhère aux conditions dures et onéreuses imposées à la Belgique « par la conférence de Londres. »

Digitized by Google

Royaumes ; il avait dû lui, fort et grand, céder aussi à la loi de la nécessité, abandonner des provinces, des frères qui avaient combattu dans ses plus braves bataillons, et s'incliner devant la force brutale dont il n'avait pu guider le frein. La Belgique, née d'hier, enfant dont les pas incertains n'avaient pas encore ce point d'appui des nations que l'on nomme armée, pouvait-elle tenter ce que la France n'avait pu réaliser ? Non, sans doute, et le monde entier comprit le vote des 59 voix contre 38, qui le 1er novembre adoptèrent le projet de loi. Le 3 novembre, le sénat ratifia ce vote par une majorité de 35 voix contre 8 (1).

La Belgique s'inclina donc et adhéra au traité qui lui était imposé par les cinq puissances. M. Van de Weyer, en communiquant cette pièce si importante à la conférence, lui

(1) CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

ONT VOTÉ POUR :

MM. Barthelemy, Goblet, Van Innis, de Terbeck, Lefebvre, Ullens, de Muelenaere, de Theux, W. de Mérode, Raymaekers, Dugniole, Coppieters, Verhaegen, Lebègue, Lebeau, Ch. Vilain XIIII, Mesdach, Vuylsteke, Mary, Cools, de la Faille, Brabant, Pirmez, Dumont, Dewitte, Duvivier, Poschet, Delehaye, Thienpont, F. de Mérode, Vanderbelen, Hye-Hoys, de Nef, Morel-d'Hanneel, H. Vilain XIIII, Le Hon, Verdussen, Fallon, Van Meenen, Secus, Osy, Polfvliet, De Roo, d'Autrebande, Milcamps, Legrelle, de Woelmont, Jonet, Coghen, Olislagers, Devaux, Bouqueau de Villeraie, Bourgeois, Raikem, Vandenhove, Serruys, Desmanet de Biesme, Angillis, de Gerlache.

ONT VOTÉ CONTRE :

MM. Vergauwen, Ch. Rodenbach, d'Huart, Jaminé, Corbisier, d'Hoffschmidt, Ch. Rogier, Pirson, Dams, Gilders, Watlet, Jamme, Leclerq, H. de Brouckère, Julien, Tiecken de Terhove, Destouvelles, De Haerne, Blargnies, A. Gendebien, E. de Smet, Domis, Lardinois, Demoer de Morsel, Jacques, Seron, Coppens, Fleussu, Davignon, Berger, Dubus, Hélias-d'Hudeghem, A. Rodenbach, Dumortier, de Robaulx, Liedts, Goethals, Delhoungne.

ABSTENTIONS :

MM. Rouppe et Nothomb.

Digitized by Google

remit deux notes relatives aux réserves établies par le gouvernement Belge, et qui se rattachaient directement à la position que la nation et son Roi devaient occuper dans les conseils Européens. Les plénipotentiaires hollandais furent informés de l'acceptation de la Belgique, mais invités à suivre l'exemple de modération qui leur était donné, ils refusèrent d'apposer leurs signatures au bas de ce traité, qui à leurs yeux compromettait encore, et les droits et la dignité des Nassau.

Mais la volonté du roi Guillaume était de trop peu de poids dans la balance Européenne, pour qu'il ne fût point passé outre à ses récriminations. En conséquence, le 15 novembre, le traité augmenté de trois articles additionnels fut signé par les plénipotentiaires de la France, de la Grande-Bretagne, de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse; M. Van de Weyer y souscrivait au nom de la Belgique.

ABSENTS :

MM. Ch. de Brouckère, l'abbé de Foere et Zoude.

SÉNAT,

ONT VOTÉ POUR :

MM. Vanderstraeten, de Gorge-Legrand, de Guchteneere, Dubois, Puissant, d'Aerschot, d'Outremont, de Peuthy, E. de Robiano, Dejonghe, d'Hooghvorst, Léopold, Lefebvre, de Neve, de Baré de Comogne, de Rhodes, Deman-d'Hobrugge, de Mérode, de Mooreghem fils, Dandelot, Vandeneck, Piers de Raverschot, de Pelichy, de Conninck, Vande Steen, de Secus, de Stockhem, de Snoy, de Rouvroy, Vilain XIIII, de Quarré, Dupont, de Mooreghem père, de Stassart, de Cartier-d'Yves.

ONT VOTÉ CONTRE :

MM. Beyts, de Rouillé, de Schierveld, de Loe, Biolley, de Robiano, d'Ansembourg, Lefevre-Meuret.

SE SONT ABSTENUS :

MM. de Mean et de Thorn.

Digitized by Google

Ce traité a produit, dans toute la nation, une émotion trop pénible et trop légitime, pour qu'il ne soit pas utile de le reproduire en entier.

TRAITÉ CONCLU A LONDRES, LE 15 NOVEMBRE 1831, ENTRE S. M. LE ROI DES BELGES, D'UNE PART, ET DE L'AUTRE PART, LL. MM. L'EMPEREUR D'AUTRICHE, LE ROI DES FRANÇAIS, LE ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, LE ROI DE PRUSSE ET L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

Les cours d'Autriche, de France, de la Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie, prenant en considération les événements qui ont eu lieu dans le royaume-uni des Pays-Bas, depuis le mois de septembre 1830, l'obligation où elles se sont trouvées d'empêcher que ces événements ne troublassent la paix générale et la nécessité qui résultait de ces mêmes événements d'apporter des modifications aux transactions de l'année 1815, par lesquelles avait été créé et établi le royaume-uni des Pays-Bas; et S. M. le Roi actuel des Belges s'associant à ces intentions des Cours ci-dessus mentionnées, ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

BELGIQUE : Ministre des affaires étrangères, M. de Muelenaere; plénipotentiaire, M. Van de Weyer.

AUTRICHE : Plénipotentiaires, le prince d'Esterhazy et le baron de Wessenberg.

FRANCE : Plénipotentiaires, le prince de Talleyrand, Ministre des affaires étrangères, et le comte Horace Sébastiani.

Digitized by Google

GRANDE-BRETAGNE : Plénipotentiaire, lord Palmerston.

PRUSSE : Plénipotentiaire, le baron Bulow.

RUSSIE : Plénipotentiaires, le prince Lieven, le comte Matuszewiez.

ART. 1er. Le territoire belge se composera des provinces de *Brabant Méridional, Liége, Namur, Hainaut, Flandre occidentale, Flandre orientale, Anvers et Limbourg,* telles qu'elles ont fait partie du royaume-uni des Pays-Bas, constitué en 1815, à l'exception des districts de la province de Limbourg désignés dans l'article 4.

Le territoire Belge comprendra, en outre, la partie du Grand-Duché de Luxembourg indiquée dans l'article 2.

ART. 2. Dans le grand-duché de Luxembourg, les limites du territoire belge seront telles qu'elles vont être décrites ci-dessous :

A partir de la frontière de France entre *Rodange,* qui restera au grand-duché de Luxembourg, et *Athus* qui appartiendra à la Belgique, il sera tiré, d'après la carte ci-jointe, une ligne qui, laissant à la Belgique la route d'*Arlon à Longwy,* la ville d'*Arlon* avec sa banlieue, et la route d'*Arlon à Bastogne,* passera entre *Messancy,* qui sera sur le territoire belge, et *Clémency,* qui restera au grand-duché de Luxembourg, pour aboutir à *Steenfort,* lequel endroit restera également au grand-duché.

De Steenfort, cette ligne sera prolongée dans la direction

Digitized by Google

d'*Eischen*, de *Hecbus, Guirsch, Oberpalen, Grende, Nothomb, Parette* et *Perlé*, jusqu'à *Martelange : Hecbus, Guirchs, Grende, Nothomb* et *Parette* devant appartenir à la Belgique, et *Eischen, Oberpalen, Perlé* et *Martelange* au grand-duché.

De *Martelange*, ladite ligne descendra le cours de la *Sûre*, dont *le Thalweg* servira de limite entre les deux États, jusque vis-à-vis *Tintange*, d'où elle sera prolongée, aussi directement que possible, vers la frontière actuelle de l'arrondissement de *Diekirch*, et passera entre *Surret, Harlange, Tarchamps*, qu'elle laissera au grand-duché de Luxembourg, et *Honville, Livarchamp* et *Loutremange*, qui feront partie du territoire belge ; atteignant ensuite, aux environs de *Doncolz* et de *Sonlez*, qui resteront au grand-duché, la frontière actuelle de l'arrondissement de *Diekirch*, la ligne en question suivra ladite frontière jusqu'à celle du territoire prussien : tous les territoires, villes, places et lieux situés à l'ouest de cette ligne, appartiendront à la Belgique, et tous les territoires, villes, places et lieux situés à l'est de cette même ligne, continueront d'appartenir au grand-duché de Luxembourg.

Il est entendu qu'en traçant cette ligne, et en se conformant autant que possible, à la description qui en a été faite ci-dessus, ainsi qu'aux indications de la carte jointe, pour plus de clarté, au présent article, les commissaires-démarcateurs, dont il est fait mention dans l'article 5, auront égard aux localités, ainsi qu'aux convenances qui pourront en résulter mutuellement.

Art. 3. Pour les cessions faites dans l'article précédent,

Digitized by Google

il sera assigné à S. M. le Roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, une indemnité territoriale dans la province de Luxembourg.

Art. 4. En exécution de la partie de l'article 1er, relative à la province de Limbourg, et par suite des cessions indiquées dans l'art. 2, il sera assigné à S. M. le Roi des Pays-Bas, soit en qualité de grand-duc de Luxembourg, soit pour être réunis à la Hollande, les territoires dont les limites sont indiquées ci-dessous :

1° Sur la rive droite de la Meuse : aux anciennes enclaves hollandaises sur ladite rive de la province de Limbourg, seront joints les districts de cette même province sur cette même rive, qui n'appartenaient pas aux États-Généraux en 1790 ; de façon que la partie de la province actuelle de Limbourg située sur la rive droite de la Meuse, et comprise entre ce fleuve à l'ouest, la frontière du territoire prussien à l'est, la frontière actuelle de la province de Liége au midi et la Gueldre hollandaise au nord, appartiendra désormais tout entière à S. M. le Roi des Pays-Bas, soit en sa qualité de grand-duc de Luxembourg, soit pour être réunie à la Hollande.

2° Sur la rive gauche de la Meuse : à partir du point le plus méridional de la province hollandaise du Brabant septentrional, il sera tiré, d'après la carte ci-jointe, une ligne qui aboutira à la Meuse au-dessous de Wessem, entre cet endroit et Stevenswaarde, au point où se touchent, sur la rive gauche de la Meuse, les frontières des arrondissements actuels de Ruremonde et de Maestricht, de manière

Digitized by Google

que *Bergerot, Stamproy, Neer-Itteren, Ittervoord et Thorn,* avec leurs banlieues, ainsi que tous les autres endroits situés au nord de cette ligne, feront partie du territoire hollandais.

Les anciennes enclaves hollandaises dans la province de Limbourg, sur la rive gauche de la Meuse, appartiendront à la Belgique, à l'exception de la ville de Maestricht, laquelle, avec un rayon de territoire de douze cents toises à partir du glacis extérieur de la place sur la dite rive de ce fleuve, continuera d'être possédée en toute souveraineté et propriété par S. M. le Roi des Pays-Bas.

Art. 5. Il sera réservé à S. M. le Roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, de s'entendre avec la Confédération germanique et les agnats de la maison de Nassau, sur l'application des stipulations renfermées dans les articles 3 et 4, ainsi que sur tous les arrangements que lesdits articles pourraient rendre nécessaires, soit avec les agnats ci-dessus nommés de la maison de Nassau, soit avec la Confédération germanique.

Art. 6. Moyennant les arrangements territoriaux arrêtés ci-dessus, chacune des deux parties renonce réciproquement pour jamais à toute prétention sur les territoires, villes, places et lieux situés dans les limites des possessions de l'autre partie, telles qu'elles se trouvent décrites dans les articles 1, 2 et 4.

Les dites limites seront tracées conformément à ces mêmes articles, par des commissaires démarcateurs belges

Digitized by Google

et hollandais qui se réuniront le plus tôt possible en la ville de Maestricht.

ART. 7. La Belgique, dans les limites indiquées aux articles 1, 2 et 4, formera un état indépendant et perpétuellement neutre. Elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres états.

ART. 8. L'écoulement des eaux des Flandres sera réglé entre la Hollande et la Belgique, d'après les stipulations arrêtées à cet égard dans l'article 6 du traité définitif, conclu entre S. M. l'Empereur d'Allemagne et les États-Généraux, le 8 novembre 1785; et conformément audit article, des commissaires nommés de part et d'autre, s'entendront sur l'application des dispositions qu'il consacre.

ART. 9. Les dispositions des articles 108-117 inclusivement de l'acte général du congrès de Vienne, relatives à la libre navigation des fleuves et rivières navigables, seront appliquées aux fleuves et rivières navigables qui séparent ou traversent à la fois le teritoire belge et hollandais.

En ce qui concerne spécialement la navigation de l'Escaut, il sera convenu que le pilotage et le balisage, ainsi que la conservation des passes de l'Escaut en aval d'Anvers, seront soumis à une surveillance commune, que cette surveillance commune sera exercée par des commissaires nommés à cet effet de part et d'autre; que des droits de pilotage modérés seront fixés d'un commun accord, et que ces droits seront les mêmes pour le commerce hollandais et pour le commerce belge.

Digitized by Google

Il est également convenu que la navigation des eaux intermédiaires entre l'Escaut et le Rhin pour arriver d'Anvers au Rhin et vice-versâ, restera réciproquement libre, et qu'elle ne sera assujettie qu'à des péages modérés, qui seront provisoirement les mêmes pour le commerce des deux pays.

Des commissaires se réuniront de part et d'autre à Anvers, dans le délai d'un mois, tant pour arrêter le montant définitif et permanent de ces péages, qu'afin de convenir d'un règlement général pour l'exécution des dispositions du présent article, et d'y comprendre l'exercice du droit de pêche et de commerce de pêcherie dans toute l'étendue de l'Escaut, sur le pied d'une parfaite réciprocité en faveur des sujets des deux pays.

En attendant, et jusqu'à ce que le dit règlement soit arrêté, la navigation des fleuves et rivières navigables, ci-dessus mentionnés, restera libre au commerce des deux pays qui adopteront provisoirement à cet égard les tarifs de la convention signée, le 31 mars 1831, à Mayence, pour la libre navigation du Rhin, ainsi que les autres dispositions de cette convention, en autant qu'elles pourront s'appliquer aux fleuves et rivières navigables qui séparent et traversent à la fois le territoire hollandais et le territoire belge.

Art. 10. L'usage des canaux qui traversent à la fois les deux pays, continuera d'être libre et commun à leurs habitants.

Digitized by Google

Il est entendu qu'ils en jouiront réciproquement et aux mêmes conditions, et que, de part et d'autre, il ne sera perçu sur la navigation des canaux que des droits modérés.

ART. 11. Les communications commerciales par la ville de Maestricht et par celle de Sittard, resteront entièrement libres, et ne pourront être entravées sous aucun prétexte.

L'usage des routes qui, en traversant les deux villes, conduisent aux frontières de l'Allemagne, ne sera assujetti qu'au paiement des droits de barrière modérés pour l'entretien de ces routes, de telle sorte que le commerce de transit n'y puisse éprouver aucun obstacle et que, moyennant les droits ci-dessus mentionnés, ces routes soient entretenues en bon état, et propres à faciliter ce commerce.

ART. 12. Dans le cas où il aurait été construit en Belgique une nouvelle route, ou creusé un nouveau canal, qui aboutirait à la Meuse, vis-à-vis le canton hollandais de Sittard, alors il serait loisible à la Belgique de demander à la Hollande, qui ne s'y refuserait pas dans cette supposition, que ladite route ou ledit canal fussent prolongés d'après le même plan, entièrement aux frais et dépens de la Belgique, par le canton de Sittard, jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Cette route, ou ce canal, qui ne pourrait servir que de communication commerciale, serait construit, au choix de la Hollande, soit par des ingénieurs et ouvriers que la Belgique obtiendrait l'autorisation d'employer à cet effet dans le canton de Sittard, soit par des ingénieurs et ouvriers que la Hollande fournirait, et qui exécuteraient,

Digitized by Google

aux frais de la Belgique, les travaux convenus; le tout sans charge aucune pour la Hollande, et sans préjudice de ses droits de souveraineté exclusifs sur le territoire que traverserait la route ou le canal.

Les deux parties fixeraient, d'un commun accord, le montant et le mode de perception des droits et des péages qui seraient prélevés sur cette même route ou canal.

ART. 13, § 1er. A partir du 1er janvier 1832, la Belgique, du chef du partage des dettes publiques du royaume uni des Pays-Bas, restera chargée d'une somme de huit millions quatre cent mille florins des Pays-Bas de rentes annuelles, dont les capitaux seront transférés du débet du grand-livre à Amsterdam, ou du débet du trésor général du royaume uni des Pays-Bas, sur le débet du grand-livre de la Belgique.

§ 2. Les capitaux transférés et les rentes inscrites sur le débet du grand-livre de la Belgique par suite du paragraphe précédent, jusqu'à la concurrence totale de huit millions quatre cent mille florins des Pays-Bas de rentes annuelles, seront considérés comme faisant partie de la dette nationale belge; et la Belgique s'engage à n'admettre, ni pour le présent ni pour l'avenir, aucune distinction entre cette portion de sa dette publique, provenant de sa réunion avec la Hollande, et toute autre dette nationale belge déjà créée ou à créer.

§ 3. L'acquittement de la somme des rentes annuelles ci-dessus mentionnée de huit millions quatre cent mille

Digitized by Google

florins des Pays-Bas, aura lieu régulièrement de semestre en semestre, soit à Bruxelles, soit à Anvers, en argent comptant, sans déduction aucune, de quelque nature que ce puisse être, ni pour le présent ni pour l'avenir.

§ 4. Moyennant la création de ladite somme de rentes annuelles de huit millions quatre cent mille florins, la Belgique se trouvera déchargée envers la Hollande de toute obligation du chef du partage des dettes publiques du royaume uni des Pays-Bas.

§ 5. Des commissaires nommés de part et d'autre se réuniront dans le délai de quinze jours, en la ville d'Utrecht, afin de procéder à la liquidation du fonds du syndicat d'amortissement et de la banque de Bruxelles, chargés du service du trésor général du royaume-uni des Pays-Bas. Il ne pourra résulter de cette liquidation aucune charge nouvelle pour la Belgique, la somme de huit millions quatre cent mille florins de rentes annuelles comprenant le total de ses passifs. Mais s'il découlait un actif de la dite liquidation, la Belgique et la Hollande le partageront dans la proportion des impôts acquittés par chacun des deux pays pendant leur réunion, d'après les budgets consentis par les États-Généraux du Royaume-Uni des Pays-Bas.

§ 6. Dans la liquidation du syndicat d'amortissement seront comprises les créances sur les domaines dites *domein-losrenten*. Elles ne sont citées dans le présent article que pour mémoire.

§ 7. Les commissaires hollandais et belges, mentionnés

Digitized by Google

au § 3 du présent article, et qui doivent se réunir en la ville d'Utrecht, procéderont, outre la liquidation dont ils sont chargés, au transfert des capitaux et rentes qui, du chef du partage des dettes publiques du Royaume-Uni des Pays-Bas, doivent retomber à la charge de la Belgique jusqu'à la concurrence de huit millions quatre cent mille florins de rentes annuelles.

Ils procéderont aussi à l'extradition des archives, cartes, plans et documents quelconques appartenant à la Belgique ou concernant son administration.

Art. 14. La Hollande ayant fait exclusivement, depuis le 1er novembre 1830, toutes les avances nécessaires au service de la totalité des dettes publiques du royaume des Pays-Bas, et devant les faire encore pour le semestre échéant au 1er janvier 1832, il est convenu que les dites avances, calculées depuis le 1er novembre 1830 jusqu'au 1er janvier 1832, pour quatorze mois, au prorata de la somme de huit millions quatre cent mille florins des Pays-Bas de rentes annuelles, dont la Belgique reste chargée, seront remboursées par tiers au trésor hollandais par le trésor belge. Le premier tiers de ce remboursement sera acquitté par le trésor belge au trésor hollandais le 1er janvier 1832; le second le 1er avril et le troisième le 1er juillet de la même année; sur ces deux derniers tiers il sera bonifié à la Hollande un intérêt calculé à raison de 5 p. c. par an, jusqu'à parfait acquittement aux susdites échéances.

Art. 15. Le port d'Anvers, conformément aux stipula-

Digitized by Google

tions de l'art. 15 du traité de Paris, du 30 mai 1814, continuera d'être uniquement un port de commerce.

ART. 16. Les ouvrages d'utilité publique ou particulière, tels que canaux, routes ou autres de semblable nature, construits en tout ou en partie aux frais du Royaume-Uni des Pays-Bas, appartiendront, avec les avantages et les charges qui y sont attachés, au pays où ils sont situés.

Il reste entendu que les capitaux empruntés pour la construction de ces ouvrages, et qui y sont spécialement affectés, seront compris dans les dites charges pour autant qu'ils ne sont pas encore remboursés et sans que les remboursements déjà effectués puissent donner lieu à liquidation.

ART. 17. Les séquestres qui auraient été mis en Belgique pendant les troubles, pour cause politique, sur des biens et domaines patrimoniaux quelconques, seront levés sans nul retard, et la jouissance des biens et domaines susdits sera immédiatement rendue aux légitimes propriétaires.

ART. 18. Dans les deux pays, dont la séparation a lieu en conséquence des présents articles, les habitants et propriétaires, s'ils veulent transférer leur domicile d'un pays à l'autre, auront la liberté de disposer pendant deux ans, de leurs propriétés meubles ou immeubles, de quelque nature qu'elles soient, de les vendre, et d'emporter le produit de ces ventes, soit en numéraire, soit en autres valeurs, sans empêchement ou acquittement de droits

Digitized by Google

autres que ceux qui sont aujourd'hui en vigueur dans les deux pays pour les mutations et transferts.

Il est entendu que renonciation est faite, pour le présent et pour l'avenir, à la perception de tout droit d'aubaine et de détraction sur les personnes et sur les biens des Hollandais en Belgique, et des Belges en Hollande.

ART. 19. La qualité de sujet mixte, quant à sa propriété, sera reconnue et maintenue.

ART. 20. Les dispositions des art. 11 jusqu'à 21 inclusivement du traité conclu entre l'Autriche et la Russie le 3 mai 1815, qui fait partie intégrante de l'acte général du congrès de Vienne, dispositions relatives aux propriétaires mixtes, à l'élection de domicile qu'ils sont tenus de faire, aux droits qu'ils exerceront comme sujets de l'un ou de l'autre État, et aux rapports de voisinage dans les propriétés coupées par les frontières, seront appliquées aux propriétaires ainsi qu'aux propriétés qui en Hollande, dans le grand-duché de Luxembourg, ou en Belgique, se trouveront dans les cas prévus par les susdites dispositions des actes du congrès de Vienne.

Les droits d'aubaine et de détraction étant abolis dès à présent entre la Hollande, le grand-duché de Luxembourg et la Belgique, il est entendu que, parmi les dispositions ci-dessus mentionnées, celles qui se rapporteraient aux droits d'aubaine et de détraction seront censées nulles et sans effet dans les trois pays.

Digitized by Google

ART. 21. Personne, dans les pays qui changent de domination, ne pourra être recherché ni inquiété en aucune manière pour cause quelconque de participation directe ou indirecte aux événements politiques.

ART. 22. Les pensions et traitements d'attente, de non-activité, et de réforme, seront acquittés à l'avenir, de part et d'autre, à tous les titulaires, tant civils que militaires, qui y ont droit conformément aux lois en vigueur avant le 1er novembre 1830.

Il est convenu que les pensions et traitements susdits des titulaires nés sur les territoires qui constituent aujourd'hui la Belgique, resteront à la charge du trésor belge, et les pensions et traitements des titulaires nés sur les territoires qui constituent aujourd'hui la Hollande, à celle du trésor hollandais.

ART. 23. Toutes les réclamations des sujets belges sur des établissements particuliers, tels que fonds de veuves, et fonds connus sous la dénomination de fonds des legs, et de la caisse des retraites civiles et militaires, seront examinées par la commission mixte de liquidation, dont il est question dans l'art. 13, et résolues d'après la teneur des règlements qui régissent ces fonds ou caisses.

Les cautionnements fournis, ainsi que les versements faits par les comptables belges, les dépôts judiciaires et les consignations, seront également restitués aux titulaires sur la représentation de leurs titres.

Digitized by Google

Si, du chef des liquidations dites françaises, des sujets belges avaient encore à faire valoir des droits d'inscription, ces réclamations seront également examinées et liquidées par la dite commission.

Art. 24. Aussitôt après l'échange des ratifications du traité à intervenir entre les deux parties, les ordres nécessaires seront envoyés aux commandants des troupes respectives, pour l'évacuation des territoires, villes, places et lieux qui changent de domination. Les autorités civiles y recevront aussi en même temps les ordres nécessaires pour la remise de ces territoires, villes, places et lieux, aux commissaires qui seront désignés à cet effet de part et d'autre.

Cette évacuation et cette remise s'effectueront de manière à pouvoir être terminées dans l'espace de quinze jours, ou plus tôt si faire se peut.

Les trois articles suivants furent ajoutés au traité ci-dessus.

Art. 25. Les cours d'Autriche, de France, de la Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie, garantissent à Sa Majesté le Roi des Belges, l'exécution de tous les articles qui précèdent.

Art. 26. A la suite des stipulations du présent traité, il y aura paix et amitié entre S. M. le Roi des Belges, d'une part, et LL. MM. l'empereur d'Autriche, le roi des Français, le roi de la Grande-Bretagne, le roi de Prusse et

Digitized by Google

l'empereur de toutes les Russies; de l'autre part, leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs, à perpétuité.

Art. 27. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Londres, dans le terme de deux mois ou plus tôt, si faire se peut. »

La Belgique avait sacrifié à la paix ses sympathies les plus intimes, ses affections les plus sincères; mais d'après la convention du 14 décembre 1831, les travaux de fortifications de différentes places fortes élevées, réparées ou étendues sur le territoire belge depuis 1815, en tout ou en partie, devaient être démolies aux frais des cours de Grande-Bretagne, de Russie, d'Autriche et de Prusse. De l'exécution de cette clause dépendait la ratification du traité conclu, et de prorogation en prorogation, la conférence en était venue à fixer le 31 janvier 1832, pour terme définitif.

La Hollande croyant trouver dans les Cours du Nord un appui certain contre la France et l'Angleterre, dans le cas où ces puissances en viendraient aux moyens extrêmes, persistait dans son refus d'accéder au traité, lorsque le comte Orloff, arriva à La Haye porteur d'une mission spéciale de l'empereur Nicolas. L'arrivée de ce ministre dont la ligne de conduite fut adoptée par les cabinets de Vienne et de Berlin, força le roi Guillaume à donner son adhésion au traité élaboré par la conférence. Le comte Orloff disait :

« Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et

Digitized by Google

« toutes les voies de conciliation pour aider S. M. le roi « des Pays-Bas, à établir par un arrangement à l'amiable « et conforme tout à la fois à la dignité de sa couronne et « aux intérêts de ses sujets qui lui sont restés fidèles, la « séparation des deux grandes divisions du royaume, « l'Empereur ne se reconnaît plus la possibilité de lui « prêter dorénavant aucun appui ni secours. Quelque « périlleuse que soit la situation où le roi vient de se « placer, et quelles que puissent être les conséquences de « son isolement, S. M. I., faisant taire, quoique avec un « regret inexprimable, les affections de son cœur, croira « devoir laisser la Hollande supporter seules les résultats « des événements qui peuvent résulter de cet état de « choses.

« Fidèle à ses principes, elle ne s'associera point à « l'emploi de moyens coërcitifs qui auraient pour but de « contraindre le roi des Pays-Bas, par la force des armes, « à souscrire aux vingt-quatre articles.

« Mais considérant qu'ils renferment les seules bases « sur lesquelles puisse s'effectuer la séparation de la Bel- « gique d'avec la Hollande (sauf les amendements admis- « sibles dans un traité final entre les deux pays), S. M. I. « reconnaît comme juste et nécessaire que la Belgique « reste dans la jouissance des avantages qui résultent pour « elle des dits articles, et nommément de celui qui stipule « sa *neutralité*, déjà reconnue en principe par le roi des « Pays-Bas lui-même. »

Rien ne s'opposait plus à l'échange des ratifications du

Digitized by Google

traité du 15 novembre et de la convention du 14 décembre 1831, tout semblait marcher vers une solution prompte et pacifique, lorsque de nouveaux griefs vinrent s'ajouter aux justes reproches que la Belgique pouvait adresser à la Hollande.

Par une violation de territoire, une troupe d'individus, organisés par les soins du gouvernement de Guillaume, vint arrêter à sa campagne, le 17 avril 1832, M. Thorn, sénateur et gouverneur de la province du Luxembourg, qui fut détenu dans la forteresse fédérale.

Cet abus de la force, cette surprise déloyale, lorsque tout semblait marcher vers une paix certaine, jointes aux lenteurs diplomatiques des trois Cours du Nord, qui laissaient le pays dans une éternelle perplexité, reveillèrent dans la nation un sentiment d'irritation tel, qu'une explosion devint imminente.

L'orgueil national froissé vint demander vengeance; les Chambres, le Sénat, se firent l'interprète des sentiments populaires dans une double adresse qui fut votée d'acclamation; l'armée forte de 60,000 hommes, reçut l'ordre de se tenir prête à entrer en campagne; mais avant d'en arriver à cette extrémité, le Roi voulut tenter un effort qui pût satisfaire à la fois et la dignité nationale outragée, et la paix si indispensable au bonheur de la nation. Le 7 mai, M. Van de Weyer réclama donc auprès de la Conférence l'évacuation immédiate du territoire belge par l'armée hollandaise, si l'on voulait éviter une reprise d'hostilités. Développée peu de jours après par M. de Muelenaere,

Digitized by Google

interprète des pensées du Roi, cette demande produisit les résultats attendus qui seuls pouvaient calmer les justes susceptibilités de la nation. La Conférence annonça qu'elle avait fait déjà, auprès du roi Guillaume, les démarches les plus propres à amener une solution aussi favorable que possible aux deux peuples rivaux.

Ainsi la sagesse du monarque venait de faire surgir la paix de la guerre elle-même. Le commerce reçut de ce repos un nouvel essor, les administrations prirent une marche plus certaine et plus régulière ; l'Ordre de Léopold, destiné à récompenser le mérite comme le courage, fut institué ; les écoles militaires et vétérinaires furent créées sous la protection du Roi qui, au milieu des travaux qui l'assiégeaient de toutes parts, trouvait encore des instants à donner aux sciences, aux arts et à l'industrie.

Une ère de prospérité s'ouvrait en effet pour la Belgique. Les liens d'amitié qui nous unissaient à la France, allaient recevoir une consécration nouvelle par l'union du roi Léopold avec la princesse *Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans,* fille aînée du roi Louis-Philippe. Le sang de nos rois allait s'allier à une des plus brillantes familles couronnées du monde, et la petite-fille de Marie-Thérèse viendrait s'asseoir sur un trône du haut duquel elle répandrait sur tout un peuple les bienfaits de son âme angélique et de son inépuisable bonté.

La journée du 9 août 1832 vit s'accomplir les noces royales qui eurent lieu à Compiègne. Le 13 août, les Belges saluaient l'auguste reine qui venait régner sur eux, et

Digitized by Google

l'impression heureuse qu'elle produisit sur nos populations, ne fit que s'accroître pendant les trop courtes années que la Providence lui accorda pour le soulagement des malheureux, dont elle devint l'appui et le soutien.

L'anniversaire des journées qui avaient rendu à la Belgique et sa liberté et son nom, approchait à grands pas. Le 27 septembre 1832, une cérémonie nationale devait être célébrée sur la place Royale. Une grande partie des communes du royaume qui avaient combattu glorieusement pour les libertés publiques, allaient recevoir des drapeaux d'honneur des mains du monarque appelé à présider aux destinées de la nation. Du trône qui s'appuyait sur une estrade élevée au centre même de la place Royale, le Roi, ayant à ses côtés la Reine et le duc d'Orléans, entouré des différents corps de l'État et des diverses députations des provinces, rappela au peuple et ses droits et ses devoirs, si la Hollande, persistant dans son opiniâtreté, nous forçait encore à en appeler aux armes pour défendre notre indépendance (1).

(1) Discours du Roi, le 29 septembre 1832.

« J'éprouve une vive satisfaction de pouvoir prendre part en personne à une solennité dont la législature a décrété la célébration.

« Les événements dont ce jour est l'anniversaire, ont consacré l'indépendance de la Belgique. A ce titre, ils ont droit à la commémoration la plus éclatante.

« C'était pour repousser l'envahissement du sol de la Belgique, pour défendre vos foyers et tout ce qu'un citoyen peut avoir de plus cher, que vous aviez pris les armes.

« Votre bravoure a obtenu le succès le plus complet.

« Une armée ennemie supérieure en nombre, composée de forces régulières et bien organisées, a dû vous céder le terrain. Vous avez su la refouler jusque dans son propre pays; vous n'avez été arrêtés que par votre modération.

« Vous avez mérité de la patrie le signe glorieux que la reconnaissance

Digitized by Google

Le 1er octobre, les négociations étant rompues avec le cabinet de La Haye, le gouvernement belge rédigea l'acte de sommation qui fut notifié à la France et à la Grande-Bretagne, et annonça que le traité du 15 novembre allait recevoir son exécution, ou par l'action des puissances ou par l'armée nationale.

Les cabinets de Paris et de Londres décidèrent alors que l'exécution du traité dont ils avaient pris l'initiative, serait réclamé par la France et la Grande-Bretagne, et qu'en cas de refus du cabinet de La Haye, de se conformer à toutes ses prescriptions, une armée française entrerait en Belgique pour expulser l'armée hollandaise de la citadelle d'Anvers, tandis qu'une escadre combinée surveillerait les côtes de Hollande, et que les navires de cette nation qui se trouveraient dans les ports français ou Anglais, ou même en pleine mer, seraient soumis à un embargo des plus rigoureux.

La réponse du roi Guillaume fut négative. Le roi Léopold ayant demandé l'intervention de la France, seul moyen de sauver la ville d'Anvers d'un bombardement, l'armée française sous les ordres du maréchal Gérard,

publique offre à chacune des communes venues au secours de la capitale. Il perpétuera le souvenir de vos efforts et de vos triomphes; vous saurez vous y rallier si notre territoire vient de nouveau à être menacé. Ces belles provinces, réunies pour la première fois en monarchie indépendante, ne prodigueront plus leur sang ni leurs richesses pour les causes étrangères à leurs intérêts.

« La patrie, dans des jours d'épreuve, ne réclamera pas en vain le secours de vos bras. Vous saurez combattre encore avec le même courage pour cette nationalité qui vous est si précieuse, et prouver à l'Europe qu'un peuple qui chérit son indépendance et qui est résolu à la défendre au prix de tous les sacrifices, ne saurait aisément être subjugué.

Digitized by Google

comptant dans ses rangs le duc d'Orléans, le duc de Nemours et le général du génie Haxo, franchit le 15 novembre et pour la seconde fois, la frontière de Belgique; le 19 du même mois elle campait sous les murs d'Anvers.

Moins de cinq semaines après l'arrivée de l'armée française devant Anvers, le général Chassé capitulait (23 décembre 1832), et la garnison hollandaise prisonnière ne devait rejoindre le sol hollandais qu'après la remise des forts de Lillo et de Liefkenshoek. Le 1er janvier 1833, l'armée belge qui avait dû rester inactive (1) pendant

(1) Le général Chassé avait déclaré que si le canon belge tonnait contre la citadelle, l'artillerie hollandaise incendierait la ville d'Anvers.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX DU SIÉGE.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 novembre; douze batteries furent établies la même nuit et ouvrirent leur feu le 4 décembre.

Plus tard, le nombre des mortiers a été porté à 40 dans les batteries B, E, F, G, H et I. La batterie A n'a pas tiré.

2e et 3e nuits (du 30 novembre au 2 décembre).

Cheminements en avant de la première parallèle jusqu'à la deuxième.

4e, 5e et 6e nuits (du 2 au 5).

Deuxième parallèle et logement dans le saillant du chemin couvert de la lunette Saint-Laurent.

Les batteries de mortiers A et B ont été commencées dans la 3e nuit.

7e, 8e, 9e, 10e et 11e nuits (du 5 au 10).

Cheminements en avant de la 2e parallèle, dans la contregarde et son chemin couvert, et continuation des sapes dans le chemin couvert de la lunette et sur son glacis. Commencement des batteries de mortiers E, F, G et de la batterie no 11.

12e nuit (du 10 au 11).

Achèvement de ce dernier logement et de la 3e parallèle, commencement de la 4e et attachement du mineur à l'escarpe de la lunette.

13e nuit (du 11 au 12.)

Achèvement de la 4e parallèle.

Digitized by Google

toute la durée du siége, prenait possession de la citadelle, et sa tâche noblement accomplie, le maréchal Gérard rentra en France à la tête de ses braves, qui venaient de donner à l'Europe de nouvelles preuves de courage et de loyauté.

14e nuit (du 12 au 13).

Couronnement du chemin couvert de la face gauche du bastion de Tolède.

15e nuit (du 13 au 14).

Continuation du couronnement, jeu des fourneaux et prise de la lunette. Logement joignant sa gorge à la 4e parallèle. Commencement de la batterie n° 12 dans la contre-garde.

16e nuit (du 14 au 15).

Cheminements vers le saillant du chemin couvert de la demi-lune 2-3, et commencement de la batterie des mortiers II.

17e nuit (du 15 au 16).

Couronnement du chemin couvert de la face droite du bastion de Tolède et de celui de la face gauche de la demi-lune 2-3. Commencement de la batterie n° 13.

18e nuit (du 16 au 17).

Commencement de la batterie de brèche et de la descente souterraine adjacente, et réunion des couronnements des chemins couverts du bastion et de la demi-lune.

19e nuit (du 17 au 18).

Commencement de la contre-batterie, et logement dans la place d'armes rentrante du chemin couvert de la face gauche du bastion de Tolède.

20e nuit (du 18 au 19).

Commencement de la batterie K de 6 pierriers, du pont de fascines sur le fossé de la demi-lune, et de la descente à ciel ouvert du fossé du corps de place adjacente à la descente souterraine.

21e nuit (du 19 au 20).

Armement de la batterie de brèche et de la contre-batterie.

Le 21, à midi, on commence à battre en brèche.

Le 23, la brèche est faite, la descente souterraine achevée, et la contre-escarpe percée. A huit heures du matin, l'assiégé demande à capituler.

Le 24, les Hollandais sortent de la citadelle et mettent bas les armes sur les glacis.

Le 25, la Tête de Flandre et les forts qui en dépendent, sur la rive gauche de l'Escaut, sont occupés par les Français.

Digitized by Google

Persévérant dans son opiniâtreté habituelle, le roi Guillaume avait refusé de souscrire aux conditions imposées au général Chassé, et les défenseurs de la citadelle retenus prisonniers servaient ainsi d'otage au gouvernement belge. Les cabinets de Paris et de Londres voulant rendre à la nation belge qu'ils avaient prise sous leur protection, une sécurité indispensable au bonheur des peuples, élaborèrent la convention qui fut conclue le 21 mai 1833 (1), et qui en écartant toute hostilité jusqu'à ce qu'un traité définitif soit intervenu entre la Belgique et la Hollande, délivrait les prisonniers de guerre, rétablissait la liberté du

(1) TEXTE DE LA CONVENTION DU 21 MAI 1833.

ART. 1er. Aussitôt après l'échange des ratifications de la présente convention, Leurs Majestés le roi des Français et le roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande lèveront l'embargo qu'elles ont mis sur les vaisseaux, bâtiments et marchandises appartenant aux sujets de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, et tous les bâtiments détenus, avec leurs cargaisons, seront sur-le-champ relâchés et restitués à leurs propriétaires respectifs.

ART. 2. A la même époque, les militaires neérlandais, tant ceux de la marine que de l'armée royale, actuellement retenus en France, retourneront dans les États de Sa Majesté le roi des Pays-Bas avec armes, bagages, voitures, chevaux et autres objets appartenant aux corps et aux individus.

ART. 3. Tant que les relations entre la Hollande et la Belgique ne seront pas réglés par un traité définitif, Sa Majesté Neérlandaise s'engage à ne point recommencer les hostilités avec la Belgique et à laisser la navigation de l'Escaut entièrement libre.

ART. 4. Immédiatement après l'échange des ratifications de la présente convention, la navigation de la Meuse sera ouverte au commerce et jusqu'à ce qu'un règlement définitif soit arrêté à ce sujet, elle sera assujettie aux dispositions de la convention signée à Mayence le 31 mars 1831, pour la navigation du Rhin, autant que les dispositions pourront s'appliquer à ladite rivière.

Les communications entre la forteresse de Maestricht et la frontière du Brabant septentrional, et entre ladite forteresse et l'Allemagne, seront libres et sans entraves.

ART. 5. Les hautes parties contractantes s'engagent à s'occuper sans délai du traité définitif, qui doit fixer les relations entre les États de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, et la Belgique. Elles inviteront les cours d'Autriche, de Prusse et de Russie à y concourir.

Digitized by Google

commerce sur l'Escaut et sur la Meuse, aplanissait les entraves qui rendaient très-difficiles les communications entre Maestricht, le Brabant-Septentrional et Aix-la-Chapelle, et mettait fin au blocus et à l'embargo, mesures rigoureuses exercées contre la Hollande par les deux puissances exécutrices.

Le 18 novembre 1833, la convention de Zonhoven, qui au moment de la saison rigoureuse permettait de renvoyer dans leurs foyers une grande partie des bras destinés jusque-là à la défense du territoire, vint donner des garanties nouvelles à la paix en accordant aux deux nations des concessions indispensables. La Chambre, peu disposée d'abord à admettre cette pièce diplomatique lors de la dis-

Art. 6. La présente convention sera ratifiée et les ratifications seront échangées à Londres, dans l'espace de dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signée, et y ont apposé le cachet de leurs armes.

(*Signé*) Talleyrand.
Dedel.
Palmerston.

Article explicatif.

Il est convenu entre les hautes parties contractantes que la stipulation relative à la cessation des hostilités, renfermée dans l'art. 3 de la convention de ce jour, comprend le grand duché de Luxembourg et la partie du Limbourg occupée provisoirement par les troupes belges. Il est également entendu, que jusqu'à la conclusion du traité définitif dont il est fait mention dans l'art. 3 de la convention de ce jour, la navigation de l'Escaut aura lieu telle qu'elle existait avant le 1er novembre 1833.

Le présent article explicatif aura la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot dans la convention.

En foi de quoi, etc.

Fait à Londres, le 21 mai de l'an de grâce mil huit cent trente-trois.

Signé Talleyrand.
Dedel.
Palmerston.

Digitized by Google

cussion du budget des recettes pour 1834, l'approuva cependant lorsqu'elle eut connu tous les avantages qu'elle devait accorder à notre patrie (1).

(1) TEXTE DE CONVENTION DE ZONHOVEN.

« Le général de division baron Hurel, commandant la première division de l'armée belge, d'une part; et le lieutenant général duc Bernard de Saxe-Weimar-Eisenach, commandant la deuxième division de l'armée des Pays-Bas, et le lieutenant général Dibbets, commandant supérieur de la forteresse de Maestricht, d'autre part;

« Considérant que la déclaration des plénipotentiaires de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, dans la note remise par eux, le 14 septembre passé, à MM. les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, a établi que la navigation de la Meuse est libre et ouverte aux bâtiments belges, conformément aux stipulations de l'art. 4 de la convention du 21 mai 1833,

« Et voulant régler le mode d'exécution du dernier paragraphe du même art. 4, portant que les communications entre la forteresse de Maestricht et la frontière du Brabant septentrional, et entre ladite forteresse et l'Allemagne seront libres et sans entraves,

« Ont nommé des commissaires à cet effet, savoir : le général de division baron Hurel, le colonel Willmar, directeur des fortifications, et le lieutenant colonel Trumper, chef de l'état-major de la première division; et le lieutenant général duc Bernard de Saxe-Weimar-Eisenach, le major baron de Gagern, chef de l'état-major de la deuxième division, le lieutenant général Dibbets, le major Menso, commandant le 1er bataillon du 3e régiment d'infanterie; lesquels, s'étant réunis à Zonhoven, sont convenus des articles suivants :

« ART. 1er. Il y aura une route militaire pour les troupes de l'armée des Pays-Bas se rendant de Maestricht dans le Brabant septentrional, et réciproquement.

« Cette route passera par Lanaken, Asch, Opglabbeek, Grintrode, Brée, Bocholt, Achel et Valkenswaard.

« Les communications de Maestricht avec l'Allemagne seront également libres pour les militaires de l'armée des Pays-Bas, par la chaussée passant par Gulpen (Galoppe).

« Durant la saison d'hiver ou pendant les temps de pluie, les voitures et transports pourront être dirigés par la route passant par Winterslagen et Helchteren, et suivront la chaussée jusqu'à Valkenswaard, et réciproquement.

« Ces transports pourront être accompagnés d'une escorte qui ne dépassera jamais 25 hommes.

« ART. 2. Les communes situées sur les deux routes ci-dessus indiquées ne seront pas occupées par des troupes belges. Cette disposition n'est pas applicable à la route accordée pour les transports et voitures. »

Digitized by Google

La situation de la Belgique au commencement de l'année 1834, était sensiblement améliorée ; les esprits se calmaient graduellement, les intérêts matériels frappés jus-

L'article 3 stipule que la commune de Brée, avec la concurrence de Beek et Gerdingen, sera le gîte d'étape entre Maestricht et le Brabant septentrional, que le gîte d'étape pour les transports et leur escorte sera à Helchteren, et règle aussi les dispositions à prendre pour régulariser ce service, qui sera placé sous la direction d'un commissaire belge et d'un commissaire des Pays-Bas, ce dernier remplissant les fonctions de commandant de place vis-à-vis de la troupe ; mais il ne pourra entraver en rien l'exercice de l'autorité locale.

« ART. 4. Les militaires, tant isolés qu'en détachement, marcheront avec armes et bagages.

« Il ne sera jamais mis en marche plus d'un bataillon de 800 à 900 hommes par jour ; les détachements de cavalerie ou composés de différentes armes ne dépasseront pas la force de 500 hommes par vingt-quatre heures.

« Le commissaire belge au gîte d'étape sera prévenu, au moins vingt-quatre heures d'avance, de l'arrivée de tout détachement dont la force excéderait 12 hommes. »

Les articles 5, 6, 7, 8 fixent les obligations auxquelles sont assujettis les militaires voyageant isolément, les conducteurs de voitures ou transports d'effets militaires, etc. ; ces articles contiennent aussi la quotité et le mode des payements à faire aux localités belges pour indemnité de frais et de logement et de moyen de transport, ou autres réquisitions ; le tout d'après les dispositions et tarifs en usage dans l'armée des Pays-Bas.

« ART. 9. Si, par une raison majeure, une des autorités militaires qui auront ratifié la présente convention croyait devoir faire cesser son effet, elle en dénoncera la cessation au moins quinze jours à l'avance, et en motivant cette mesure.

« ART. 10. Les articles stipulés ci-dessus seront obligatoires à dater du jour de l'échange des ratifications et jusqu'au jour où la convention du 21 mai 1833 cessera d'être en vigueur.

« Les ratifications seront échangées à Zonhoven dans le délai de huit jours ou plus tôt si faire se peut.

« Fait à Zonhoven, le 18 novembre 1833.

« (*Signé*) TRUMPER.
« WILLMAR.
« J.-B. GAGERN.
« J.-A. MENSO.

« Approuvé et ratifié la présente convention.

« Au quartier-général de Hasselt, le 25 novembre 1833.

» *Le général de division,*
« (*Signé*) Baron HUREL. »

Digitized by Google

qu'à cette époque, par la crainte chaque jour renaissante d'une reprise d'hostilités, se développaient insensiblement; l'Allemagne recevait nos produits sur ses marchés, et notre réseau de chemins de fer qui se poursuivait rapidement, allait donner bientôt une extension nouvelle à ce riche débouché. Anvers, Bruxelles, Liége, Verviers, transportaient nos produits vers la Meuse et Cologne, et donnaient ainsi un coup terrible à la concurrence hollandaise. Ce décret (1), qui place la Belgique au premier rang des puissances qui marchent vers un progrès certain et rapide, le progrès des arts, de l'industrie et du

(1) Loi du 1er mai 1834.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, salut :

Nous avons, de commun accord avec les Chambres, décrété et nous ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. Il sera établi dans le royaume un système de chemins de fer ayant pour point central Malines, et se dirigeant, à l'est vers la frontière de Prusse par Louvain, Liége et Verviers; au nord sur Anvers; à l'ouest sur Ostende par Termonde, Gand et Bruges; et au midi sur Bruxelles et vers les frontières de France par le Hainaut.

Art. 2. L'exécution sera faite à charge du trésor public et par les soins du Gouvernement.

Art. 3. Les dépenses de cette exécution seront couvertes au moyen d'un emprunt qui sera ultérieurement réglé par une loi.

Art. 4. En attendant l'emprunt, il sera ouvert au Gouvernement un crédit de dix millions, qui sera couvert, en tout ou en partie, par l'émission de bons du trésor, aux conditions de la loi du 16 février 1833. Les avances ou les bons du trésor seront remboursés sur les premiers fonds de l'emprunt.

Art. 5. Les produits de la rente provenant des péages, qui devront être annuellement réglés par la loi, serviront à couvrir les intérêts et les amortissements de l'emprunt, ainsi que les dépenses annuelles d'entretien et d'administration de la nouvelle voie.

Art. 6. Avant le 1er juillet 1835 et d'année en année, jusqu'au parfait achèvement des travaux, il sera rendu un compte détaillé aux Chambres de toutes les opérations autorisées par la présente loi.

Digitized by Google

travail, promulgée le 1er mai 1834, devait porter des fruits heureux à une année d'intervalle, par l'inauguration de la ligne de Bruxelles à Malines (5 mai 1835), qui précéda l'ouverture de toutes nos grandes voies de communication.

Sous l'égide du monarque choisi par eux, les Belges virent chaque jour se développer leurs libertés et leur sécurité. Grâce à l'amour qu'il sut inspirer à la nation, le Roi étouffa les germes de discorde semés par les orangistes, dans le courant de l'année 1834. Les idées d'amélioration étudiées avec soin par son gouvernement, vinrent en aide aux localités, aux communes nécessiteuses, et la Belgique recueillait enfin les fruits des sacrifices faits au maintien de la paix européenne. Elle était loin de prévoir que le moment le plus douloureux, que l'épreuve la plus pénible lui étaient encore réservés.

Le roi Guillaume avait dès le principe rejeté avec dédain le traité des 24 articles ; son caractère opiniâtre avait conservé aux deux nations le régime de *statu quo,* qui chaque année imposait des charges très-onéreuses à la Hollande, tandis que la Belgique ne se ressentait que médiocrement

Art. 7. A dater de l'ouverture du chemin de fer entre Liége et Anvers, le péage sur les canaux du Hainaut sera réduit au taux du péage à établir sur le chemin de fer, par tonneau et par kilomètre.

Donné à Bruxelles, le 1er mai 1834.

LÉOPOLD.

Par le Roi :
Le Ministre de l'Intérieur,
Ch. Rogier.

Vu et scellé du sceau de l'État :
Le Ministre de la Justice,
Lebeau.

Digitized by Google

de cet état de choses. Les États généraux néerlandais insistèrent pour mettre fin à la position critique imposée à leur pays, et leurs plaintes devinrent telles, que le vieux roi, cédant quoiqu'à regret à la nécessité qui le forçait d'abandonner un rêve caressé jusque là, se résolut à adresser aux conférences de Londres, le 14 mars 1838, une note qui faisait connaître son intention d'adhérer au traité des 24 articles, depuis sept années objet de son mépris.

Un cri de douleur et de haine répondit en Belgique à l'acceptation du roi Guillaume. Le drapeau brabançon fut aussitôt arboré dans toutes les localités des parties cédées du Limbourg et du Luxembourg, unies de cœur et d'âme à toutes les provinces belges. Des pétitions nombreuses furent adressées à la Chambre et au Sénat, pour obtenir le maintien de l'intégrité du territoire, et ce cri d'un généreux désespoir retentit dans tous les cœurs animés de sentiments vraiment patriotiques. Le Roi, plus que tout autre, entendit la voix de ces braves gens dont les efforts, hélas! devaient être vains, et son cœur en fut vivement ému. La Chambre et le Sénat adressèrent au Roi une double adresse, qui demandait le maintien de l'intégrité du territoire (1),

(1) ADRESSE DE LA CHAMBRE.

Sire, en 1831, des circonstances malheureuses menaçaient la Belgique du douloureux sacrifice de nos frères du Limbourg et du Luxembourg; peut-il se consommer encore aujourd'hui que sept années d'existence commune les ont attachés à la Belgique? La Chambre, Sire, ose espérer que, dans les négociations à ouvrir pour le traité avec la Hollande, l'intégrité du territoire belge sera maintenue. »

ADRESSE DU SÉNAT.

« Sire, la prochaine reprise des négociations près de la conférence de Lon-

Digitized by Google

et le pays entier était prêt à appuyer par les armes, ses justes prétentions. Enfin les sept années écoulées semblaient devoir affranchir nos deux provinces du joug odieux qui avait trop longtemps pesé sur elles, aux yeux de la conférence elle-même. Quant au chiffre de la dette, il était d'une importance trop minime aux yeux de la nation pour la préoccuper sérieusement en présence du sacrifice qui paraissait devoir lui être imposé.

L'orage, mais un orage fatal, grondait donc encore sur la Belgique à l'ouverture de la session de 1838-1839. La salle des séances de la Chambre des Députés se ressentait vivement des angoisses qui dominaient la nation entière; le Roi lui-même, à son arrivée, partageait l'émotion des mandataires du peuple, et lorsque les cris enthousiastes qui l'accueillirent eurent cessé, il prononça d'une voix ferme les paroles suivantes :

« Messieurs, les relations de bonne amitié que j'ai éta-

dres, nous donne l'espoir fondé de voir enfin conclure cette paix si nécessaire à l'intérêt général de l'Europe. Le Sénat croirait manquer à un de ses premiers devoirs, si dans cette circonstance il ne se rendait auprès de V. M. l'interprète du vœu général du pays. Ce vœu, Sire, c'est que la marche des négociations permette de nous conserver les provinces du Limbourg et du Luxembourg, dont tous les intérêts sont depuis dix siècles confondus avec les nôtres, et ne peuvent être détachés sans un froissement dangereux.

« La sagesse des hautes puissances qui, depuis les événements de 1830, ont fait tant de nobles efforts pour la paix de l'Europe, ne leur permettra pas de méconnaître que, dans l'intérêt même de cette paix, il est désirable que ses populations puissent continuer de vivre sous des institutions qu'elles ont librement choisies avec nous, et sous lesquelles, depuis sept ans, elles sont calmes et heureuses.

« Le Sénat ose se flatter que V. M., pour prix de la constante sollicitude et des services qu'elle a rendus au maintien de la paix européenne, obtiendra la conservation de l'intégrité du territoire belge. »

Digitized by Google

« blies avec les puissances continuent à subsister. Des « traités de commerce et de navigation ont été conclus « avec la France et la Porte Ottomane. Des négociations « sont ouvertes avec d'autres puissances dans le même « but : nous en attendons également un résultat favorable.

« Nos différends avec la Hollande ne sont pas encore « arrangés ; les droits et les intérêts du pays sont les règles « uniques de ma politique ; ils ont été traités avec le soin « qu'exige leur importance ; ils seront défendus avec « *persévérance et courage...* »

Les cris de Vive le Roi ! répondirent à ces paroles chaleureuses et bien senties ; les voûtes du palais de la nation retentirent six fois des acclamations populaires, qui prouvaient au Roi que le peuple était prêt à répandre son sang pour conserver intact l'honneur national. Le Sénat répondit le 16, en ces termes au discours du trône :

« Le Sénat a appris avec une vive satisfaction que les relations de bonne amitié que V. M. a établies avec les puissances continuent à subsister ; elles contribueront puissamment, nous en avons la conviction, à amener une solution de nos différends avec la Hollande, conforme aux droits et aux intérêts de la Belgique, dont votre Majesté fait la règle unique de sa politique.

« En continuant à défendre avec persévérance et courage les droits et les intérêts du pays, V. M. répondra aux vœux de tous les Belges, jaloux de maintenir sous son règne cette union entre les neuf provinces, qui, subsistant

Digitized by Google

depuis des siècles, a été confirmée par les actes mêmes du gouvernement précédent; ce sera pour sa dynastie un nouveau titre à la reconnaissance de la patrie. Les acclamations unanimes qui ont accueilli les paroles que V. M. a fait entendre au sein de la représentation nationale, lui auront prouvé combien nous apprécions tout ce qui a été fait jusqu'ici, et qu'au besoin nous ne reculerions devant aucun sacrifice pour défendre l'honneur et les droits du pays.

« Le Sénat, Sire, sera constamment disposé à appuyer les mesures que la défense du territoire pourrait rendre nécessaires... »

La Chambre, en envisageant toute la gravité de la situation qui pesait sur la Belgique, sut se maintenir dignement à la hauteur de son rang; le 17 elle répondit en ces termes, au Roi, par l'organe de M. Dumortier :

« Sire, la nation ne pouvait douter que V. M. ne partageât, à l'égard de nos différends avec la Hollande, les sentiments qui l'animent elle-même. Elle savait que c'est avec persévérance et courage que vous défendriez, Sire, les droits et les intérêts du pays. Mais cette éclatante manifestation de la pensée nationale qui est partie de votre trône, était bien faite pour exciter l'enthousiasme qui accueillit vos paroles. En vous révélant cette unanimité entre le gouvernement et le pays, elle nous a dit quelle est notre force.

« Nos droits, Sire, sont ceux que toute la nation doit revendiquer : son unité, l'intégrité de son territoire; ils repo-

Digitized by Google

sent sur cette antique nationalité que le pays n'a fait que reconquérir en 1830.

« Ces droits avaient été méconnus en 1831, et si la Belgique, en présence des calamités qui menaçaient alors l'Europe, avait consenti aux plus douloureux sacrifices, ce n'était que sous la garantie formelle, donnée par cinq puissances, d'une exécution *immédiate* qui nous aurait mis à l'abri de toutes viccissitudes. Mais les puissances ont reculé devant l'accomplissement de cette garantie ; et le gouvernement Hollandais, loin d'adhérer à des stipulations arrachées au pays et à votre Majesté, a préféré les repousser et spéculer sur le temps, afin de faire tourner les événements au profit de sa cause.

« Se plier aux dures conditions d'un traité de circonstance que refuse, pendant de longues années, une puissance adverse, ce n'est pas contracter l'engagement d'en subir exclusivement et sans terme toutes les chances défavorables. L'exécution immédiate, qui était une des conditions essentielles de l'acceptation du traité, et qui seule aurait pu placer la Belgique dans la dure nécessité de voir mutiler son territoire, n'ayant pas eu lieu par le fait de la Hollande, autant que par la tolérance des puissances, les choses ne sont plus entières sur ce point; depuis lors, le temps a consolidé, entre nous et nos compatriotes du Luxembourg et du Limbourg, des liens tellement intimes, qu'on ne pourrait les rompre sans méconnaître ce qu'il y a de plus sacré dans le droit des gens.

« Mais les paroles de Votre Majesté nous ont donné lieu de croire que le projet de nous imposer une dette que nous

Digitized by Google

n'avons pas contractée, de morceler nos provinces et de briser l'union séculaire de leurs habitants, n'était pas abandonné. Cependant, les erreurs commises dans le partage des dettes du royaume des Pays-Bas sont aujourd'hui manifestes, et une expérience de huit années a démontré que les anciens et intimes rapports du Limbourg et du Luxembourg avec les autres provinces belges, faisaient le bonheur de toutes, sans troubler la paix d'aucune contrée d'Europe.

« Depuis quatre siècles le Luxembourg est uni à la Belgique. La révolution belge n'a point opéré sa réunion aux autres provinces, elle n'a fait que la maintenir. Cette province, bin que qualifiée de grand-duché, n'a jamais été régie comme État allemand. Les actes organiques et publics du gouvernement des Pays-Bas, ont constitué les neuf provinces méridionales, conformément à leur existence antérieure, sans établir aucune distinction pour le Luxembourg. La Belgique n'a rien ajouté à leurs limites; elle s'est séparée des provinces du Nord; elle a voulu un Roi pour elle-même; elle a reconnu les droits militaires de la confédération germanique, seuls droits exceptionnels établis sur le territoire des Pays-Bas; elle les a reconnus tels qu'ils subsistaient depuis quinze ans.

« La province de Limbourg a été constituée dans les limites actuelles, en vertu de traités. Les anciennes enclaves ont été échangées contre d'autres enclaves situées en Hollande.

« La Belgique n'a donc été mue par aucun esprit d'envahissement; aujourd'hui encore, elle ne veut que conserver des citoyens qui lui sont unis par une longue communauté.

Digitized by Google

« Si, dans le traité définitif à intervenir, des sacrifices pécuniaires équitables étaient nécessaires, indépendamment de notre part légitime dans la dette des Pays-Bas, nous sommes prêts à y consentir pour y donner un gage de paix; mais la Hollande doit renoncer à tout esprit d'envahissement sur des populations qui veulent rester belges, et dont l'antipathie serait pour elle une source permanente d'embarras.

« Nous en avons la confiance, Sire, les puissances sentiront la justice de notre cause. La France surtout ne refusera pas son appui à la Belgique, dont les institutions sont semblables aux siennes, et qui lui est unie par tant de liens; elle ne négligera pas la force morale dont elle dispose et qu'elle pourrait perdre à la longue, si les peuples, même les plus rapprochés de ses frontières, devaient subir un système qui ne tiendrait aucun compte ni des souvenirs, ni des habitudes, ni des sentiments nationaux qui attachent les hommes entre eux, et constituent le véritable droit des gens. La Grande-Bretagne, à laquelle la Belgique tient également par des liens étroits, n'oubliera pas qu'elle recueille de nombreux avantages de notre nationalité.

« Nous sommes prêts, Sire, à acquiescer à des arrangements qui s'accorderaient avec notre honneur et notre situation actuelle; nous sommes prêts à supporter plus que notre part dans le fardeau de la dette qui pèse sur la Hollande. Mais si l'emploi d'une force abusive tendait à priver de leur patrie des citoyens qui ne veulent pas cesser de l'être, nous nous tiendrions plus serrés encore autour du trône de Votre Majesté, nous ne reculerions devant aucun sacrifice pour la défense du pays, et nous déclinerions la

Digitized by Google

responsabilité d'événements de nature à épuiser le crédit public, à l'aide duquel seulement peuvent se réaliser nos vœux sincères de conclure avec nos voisins du nord une paix durable.

« La bonne discipline de nos troupes, leurs progrès dans les manœuvres, et l'esprit patriotique qui les anime, prouvent ce que nous avons à attendre d'elles pour le maintien de nos droits. Les besoins de l'armée ne manqueront pas d'être l'objet de notre constante sollicitude.

« Nous avons appris avec satisfaction, Sire, que de nouvelles relations ont été formées entre votre gouvernement et diverses puissances étrangères. Les traités de commerce et de navigation avec la France et la Porte-Ottomane, ainsi que les autres traités que Votre Majesté nous fait espérer, seront examinés avec toute l'attention qu'ils méritent. Nous avons la confiance que dans le traité à intervenir avec la Hollande, la navigation de l'Escaut sera garantie de toute entrave... »

En présence de cet élan national, dicté par le patriotisme le plus pur, et lorsque la volonté du roi répondait si bien à la fibre populaire, ne devait-on pas espérer que la Belgique conserverait tous les fleurons de sa couronne, et que le joug humiliant qui avait pesé si longtemps sur elle, ne paraîtrait désormais sur aucune parcelle de son territoire.

Tandis qu'une noble résistance se préparait, que MM. Dumortier et Ducpétiaux se mettaient à la tête du parti opposé au morcellement, et que les ministres de Theux et d'Huart

Digitized by Google

semblaient par leurs antécédents devoir inspirer au parti de la guerre une confiance entière, un coup funeste, puisqu'il ébranla le crédit public, vint frapper le pays, et paralyser ses moyens de défense. Le 17 décembre 1838, la banque de Belgique suspendit ses paiements, et sollicita un sursis.

Malgré l'effet déplorable produit par cet événement, le gouvernement se prépara à remplir dignement sa tâche. Au midi, une armée française prête à entrer en ligne observait les mouvements de l'armée prussienne qui se disposait à appuyer les colonnes hollandaises, échelonnées sur nos frontières. De toutes les contrées du royaume, les miliciens animés de l'amour de leur pays et de la haine à la Hollande, rejoignaient les drapeaux de leurs régiments formés sur le pied de guerre. Jamais encore, même au jour de la révolution, un élan aussi général ne s'était manifesté dans nos provinces; chaque ville, chaque hameau, aspiraient après l'instant où il serait permis à leurs enfants de venger dignement quinze années d'oppression; les régiments de réserve furent complétés et présentèrent bientôt un front redoutable; des volontaires nombreux s'enrôlaient chaque jour et demandaient à marcher à l'ennemi; la garde civique était mobilisée, les élèves des universités sollicitaient une place dans les rangs de l'armée; des corps francs composés d'anciens soldats s'organisaient, tout enfin et plus particulièrement encore la nomination du général polonais Skrzynecki au commandement en chef de l'armée, respirait la guerre entreprise sur une échelle formidable.

Sur ces entrefaites M. Félix de Mérode chargé de suivre

Digitized by Google

à Paris les intérêts de la Belgique, revenait à Bruxelles sans avoir pu obtenir de la France un secours efficace, dans l'hypothèse où l'on résisterait aux prétentions de la Hollande, appuyée sans doute par les puissances du nord; M. de Gerlache, chargé plus spécialement de traiter avec la conférence du rachat des provinces du Limbourg et du Luxembourg, revint de Londres à la même époque (fin de janvier 1838); mais son esprit défavorable d'abord au traité du 15 novembre s'est modifié depuis son départ, et il insiste, afin de décider la Belgique à l'abandon qui lui est demandé : « Cédons, dit-il, cédons, mais ayons foi dans « l'avenir ; espérons que les Luxembourgeois et les Limbourgeois nous reviendront avec nos frères du Brabant « septentrional, que la puissante et catholique Espagne, « après une guerre malheureuse, a dû abandonner à la « Hollande calviniste. La Hollande est vieille et décrépite, « la Belgique est jeune et pleine d'avenir... »

La question territoriale envisagée sous ce point de vue par M. de Gerlache, n'avait pu être maintenue sérieusement aux conférences, qui déclarèrent du reste « ne discuter « avec la Belgique, qu'autant qu'elle renoncerait à toute « prétention sur le territoire contesté. » Le cabinet désuni sur cette question délicate, présentait deux camps bien distincts : l'un, adversaire du projet, comptait dans ses rangs MM. F. de Mérode, d'Huart et Ernst, tandis que MM. de Theux, Nothomb et Willmar partageaient les convictions de la conférence.

Le 1er février, M. de Theux, Ministre de l'Intérieur, agissant de concert avec M. le général Willmar et M. Nothomb,

Digitized by Google

car leurs trois collègues n'avaient point voulu assumer la responsabilité d'un acte qui privait la Belgique de 300,000 frères, lut à la Chambre une partie du rapport des commissaires belges près de la conférence de Londres Le 19 du même mois, la Belgique apprit officiellement que le cabinet anglais s'était déclaré contre nos justes prétentions, et que la France elle-même nous abandonnait à nos propres forces en présence de l'Europe en armes. A la séance du même jour, M. de Theux, après avoir achevé la lecture du rapport, présenta aux Chambres deux projets de loi : l'un accordait au gouvernement l'autorisation de signer le traité de séparation entre la Belgique et la Hollande ; l'autre se rapportait directement aux dispositions à prendre à l'égard des habitants des parties cédées qui voulaient conserver leur qualité de Belge.

En présence des dispositions de la Conférence, et lorsque la puissance la plus intéressée à l'indépendance de la Belgique, l'abandonnait pour se liguer contre elle, la conduite du ministère était sage, car il s'agissait d'éviter à la nation une guerre qui ne pouvait avoir pour elle que des résultats désastreux. Quoi qu'il en soit, cette proposition souleva au sein des Chambres une opposition formidable. M. Dumortier se fit l'organe de cette opposition qui aurait pu sacrifier la nation entière, en l'entraînant dans un mouvement général, dont l'issue ne pouvait être douteuse, lorsque l'on avait encore pour exemple récent la destruction de la nationalité polonaise. Il se leva donc et répondit en ces termes aux paroles de M. de Theux :

« Après le discours que le ministère avait mis dans la

Digitized by Google

« bouche du souverain, à l'ouverture de notre session « législative, je m'attendais à n'entendre prononcer par le « cabinet que des paroles dignes du roi et de la nation.

« Mais l'ai-je entendu? nos moyens, on les nie; nos em- « barras, on les exagère; nos affronts, on les supporte avec « un dédain flegmatique; et l'on vient nous proposer de « sanctionner l'opprobre de la Belgique!

« Hommes d'État misérables! ne voyez-vous pas que « ces terreurs sont l'effet de votre faiblesse? Vos fautes « ont fait la force de nos ennemis que vous servez aujour- « d'hui, et ont seules conduit la patrie au point où, dans « votre cœur, vous vouliez peut-être secrètement la « mener.

« Mais la Belgique a pris, à la face de l'Europe, d'au- « tres engagements que ceux que le ministère nous pro- « pose de sanctionner aujourd'hui. A l'appel de son roi, « aux mots de *persévérance et courage*, la Belgique s'est « levée comme un seul homme pour défendre son hon- « neur et son indépendance. Les Chambres ont déclaré « qu'elles ne reculeraient devant aucun sacrifice, pour « défendre l'honneur et la dignité nationales. Elles ont « voté à l'unanimité tout ce qui a été demandé par le « gouvernement. Et c'est en présence de pareils faits, « quand rien n'est venu changer notre position, quand « aucune force ne nous contraint, ne menace même nos « frontières, qu'on vient proposer un traité dont l'accep- « tation couvrirait à jamais la patrie de honte et d'in- « famie.

Digitized by Google

« Ministres pervers, qui donc a pu vous pousser à « accepter une rôle aussi honteux? Je concevrais qu'on « pût fléchir devant la force seule. Mais où sont donc ces « forces, ces moyens qu'on présente comme devant nous « écraser à l'instant où nous voudrions opposer la moindre « résistance à de révoltantes exigences?

« Si votre intention était de conduire le pays à jouer un « rôle aussi dégradant, pourquoi donc êtes-vous venus « nous parler de persévérance et de courage? De la per- « sévérance, vous n'en avez pas; du courage, vous venez « de nous prouver que vous n'en aurez jamais (1). »

Les sentiments patriotiques exprimés par M. Dumortier étaient sublimes; mais n'y avait-il pas autant de patriotisme d'assumer la responsabilité d'un acte, qui à cette époque était qualifié d'anti-national, et qui pourtant devait dans ses résultats assurer à la Belgique une ère de prospérité et de paix, que de céder à l'impulsion d'une âme généreuse, mais irréfléchie peut-être. C'est à la Belgique d'aujourd'hui qu'appartient de résoudre cette question délicate, c'est aux hommes impartiaux qui ont vu l'Europe entière agitée par le torrent révolutionnaire, à décider si le général qui cède à l'empire de la nécessité, et à des forces qui peuvent anéantir les braves qu'il commande, n'est pas aussi digne de l'estime de ses concitoyens, que celui qui, certain de voir périr tout son monde sans résultat favorable

(1) Il est à remarquer que lorsque le discours dont parle M. Dumortier, fut prononcé, la Belgique croyait pouvoir s'appuyer sur la France et l'Angleterre; cette illusion était perdue au 19 février.

Digitized by Google

pour son pays, brave l'ennemi, et sacrifie inutilement ses bataillons.

Agitée par les sentiments les plus divers, les plus tumultueux, la Chambre dans sa séance du 19 mars, adopta le traité des 24 articles, par 58 voix contre 41 (1).

Le 23 du même mois la discussion du traité avait lieu au Sénat. Le marquis de Rodes, dans un discours remarquable, fit comprendre qu'un refus de souscrire au traité des 24 articles, entraînerait une guerre générale, serait pour la Belgique un arrêt de mort, et que la force des choses nous imposait l'obligation de céder à l'empire de la nécessité ; il disait enfin en terminant : « En 1839 comme « en 1831, la douleur que j'éprouve de voir ainsi briser « l'anneau qui nous unissait depuis des siècles à nos frères « du Luxembourg et du Limbourg, si désireux de rester « Belges et d'en porter le nom, et surtout de devoir nous

(1) ONT VOTÉ POUR :

MM. Andries, Coghen, Coppieters, David, de Behr, de Brouckère, de Florisonne, de Jaegher, de Langhe, de Muelenaere, de Nef, de Perceval, Dequesne, de Roo, de Seeus, de Theux, Desmaisières, Desmanet de Biesme, de Terbecq, Devaux, Dolez, Donny, Dubois, B. Dubus, Duvivier, Éloi de Burdinne, Fallon, Hye-Hoys, Keppener, Kervin, Lardinois, Lebeau, Leereps, Liedts, Maertens, Mast de Vries, Mecûs, Mercier, Milcamps, Morel-Danheel, Nothomb, Pirmez, Polfvliet, Raikem, A. Rodenbach, Rogier, Smits, Troye, Ullens, Vandenhove, Vanderbelen, Van Houbrouck, Van Volxem, Verdussen, Verhaegen, M. Vilain XIIII, Wallaert, Willmar.

ONT VOTÉ CONTRE :

MM. Angilis, Berenbrouck, Berger, Brabant, Cornelis, Dechamps, De Foëre, de Longrée, de Man d'Attenrode, de Meer-de Moorsel, F. de Mérode, W. de Mérode, Demonceau, de Puydt, de Renesse, Desmet, d'Hoffschmidt, d'Huart, Doignon, Dubus aîné, Dumortier, Ernst, Fleison, Gendebien, Heptia, Jadot, Lejeune, Manilius, Metz, Peeters, Pirson, Pollenus, Raymaekers, C. Rodenbach, Scheyven, Seron, Simons, Thienpont, Vandenbossche, Vergauwen, Zoude.

Digitized by Google

« séparer d'honorables collègues qui représentent ici les « parties à céder, doit se taire devant la nécessité.

« Une force supérieure et irrésistible me contraint à l'ac- « ceptation du traité : le salut du peuple Belge, et la néces- « sité de voir notre nationalité reconnue, légitimée, sanc- « tionnée par toutes les puissances de l'Europe, y compris « la Hollande elle-même, avec qui nous avions été réunis « en 1815 par force majeure.

« Messieurs, à l'exemple des peuples les plus puissants « qui ont eu des jours mauvais, tels que l'Autriche qui, en « 1805, accepta le traité de Presbourg ; comme la Prusse « qui, en 1807, se soumit au traîté de Tilsitt ; comme la « France elle-même qui, deux fois, en 1814 et en 1815, « dut se résigner aux deux traités de Paris, la Belgique « doit céder aussi à la nécessité, ou, selon l'expression du « ministre de Hollande, en adhérant à ce même traité, cé- « der à l'empire des circonstances. »

Le Sénat comme la Chambre reconnut que la Belgique, en cédant au traité des 24 articles, souscrivait aussi à la paix du monde et à sa prospérité ; comme les délégués de la nation, il comprit que toute résistance était impossible devant la volonté des cinq puissances exécutrices, et par 31 voix contre 14 il ratifia, dans la séance du 29 mars, le vote de la chambre des représentants (1).

(1) SÉNAT.

ONT VOTÉ POUR L'ADOPTION :

MM. le comte de Quarré, baron de Stassart, baron Vanderstraeten de Ponthoz, Dehaussy, Biolley, baron Dubois, comte de Baillet, baron de Nevele,

Digitized by Google

Dans ces moments difficiles le roi, mettant de côté toute vaine gloire, préféra le bonheur du peuple et le salut de la nationalité belge, à une popularité qui ne pourrait s'appuyer que sur des débris. Ayant les armées françaises en soutien, fort de l'appui moral de l'Angleterre, il aurait accepté avec orgueil et confiance les résultats d'une lutte contre les puissances du nord, mais abandonné à ses propres forces, il voulut sauver la nation qui l'avait appelé au trône, et lui aussi il signa, le désespoir dans le cœur, le traité que la violence imposait à la Belgique (1).

Par son adoption la Belgique entrait dans une phase de repos et de progrès, dont elle ne s'est pas écartée depuis. L'échange des ratifications eut lieu d'après les conventions établies; les forts Lillo et Liefkenshoek furent remis aux troupes Belges qui évacuèrent le territoire cédé des provin-

Dupont-d'Ahérée, comte d'Arschot, comte Vilain XIIII, baron de Mooreghem, marquis de Rhodes, baron de Pélichy, Van Huerne, baron Snoy, vicomte de Jonghe d'Ardoye, comte d'Hane, Dumon-Dumortier, comte d'Andelot, chevalier Heynderyckx, baron de Potesta, comte Duval de Beaulieu, comte d'Espiennes, baron de Haultepenne, baron Deman-d'Hobrugge, chevalier de Wouters, G. de Jonghe, baron d'Hooghvorst, comte H. de Mérode, baron de Cartier d'Yves, Engler.

ONT VOTÉ CONTRE :

MM. le comte de Renesse, chevalier Vanderheyden à Hauzeur, chevalier de Rouillé, vicomte de Rouvroy, baron de Stockhem, chevalier de Bousies, Malou, Cassiers, comte d'Ansembourg, Van Muyssen, Van Saceghem, marquis d'Ennetières, Borlut, Lefebvre-Meuret.

SE SONT ABSTENUS :

MM. Beke-Beke et le baron de Schiervel.

(1) Avant de signer ce fatal traité, le Roi avait épuisé tous les moyens d'amener une solution favorable aux provinces cédées. M. Vande Weyer offrit en dernier lieu à la Hollande, une somme de soixante millions de francs en échange de ces provinces. Cette proposition ayant été refusée, le traité fut signé le 19 avril 1839.

Digitized by Google

ces du Limbourg et du Luxembourg ; bientôt un ambassadeur Hollandais fut accrédité à Bruxelles, des relations commerciales, puis d'intimité s'établirent entre les deux peuples naguère encore rivaux, et pourtant si différents dans leurs mœurs, dans leur caractère, dans leur origine.

Lorsque la paix fut acquise à nos provinces, le Roi songea à compléter les saines institutions élaborées au bruit des armes. Des débouchés furent ouverts à l'industrie belge, encombrée de produits ; de nombreuses associations de bienfaisance se formèrent sous ses auspices ; des institutions de secours et de prévoyance s'organisèrent ; les écoles normales furent encouragées et donnèrent à la Belgique des instituteurs capables ; des caisses de prévoyance furent établies et, à l'ouverture de la session de 1842-1843, le peuple, enrichi déjà de ces éléments utiles, comprit tout ce qu'il pouvait attendre d'un Roi qui, en trois années, avait rendu la sécurité au commerce ; aux arts et aux sciences le travail et l'espoir, et à la nation une confiance entière dans l'avenir.

Sous le ministère du général Prisse qui, le 31 mars 1846, remplaça à la guerre M. le général Dupont, le Roi dota l'armée de nouvelles lois organisatrices, qui devaient améliorer le sort des membres de ce grand corps social, soutien des nations. Les pensions des veuves des officiers de l'armée furent augmentées ; des ordres furent donnés afin que les pensionnés militaires fussent traités gratuitement par les officiers de santé ; une compagnie de sous-officiers sédentaires fut entourée de garanties certaines. Le commerce et l'industrie étaient aussi l'objet des soins les

Digitized by Google

plus attentifs du gouvernement du Roi. A peine le traité avec le Zollverein était-il conclu, qu'afin de donner aux Flandres un bien-être perdu depuis longtemps, en même temps que des débouchés nouveaux à la houille et à la fonte, le gouvernement signait, le 13 décembre 1845, un traité de commerce avec la France ; un acte semblable se reproduisait avec la Hollande, le 29 juillet 1846, et donnait à nos produits une direction vers laquelle ils purent s'écouler avec avantage et facilité.

L'année 1847 par la stérilité de sa récolte sembla préparer les peuples aux événements difficiles qui distinguèrent l'année 1848. Rappeler à la nation les efforts du Roi et du gouvernement pour alléger les grandes misères qui surgirent de ces moments, qui dans leurs résultats auraient pu devenir si funestes à notre nationalité, c'est lui citer aussi une des causes premières qui ont préservé la Belgique de l'anarchie, lorsque la plupart des monarchies de l'Europe étaient agitées par la fièvre révolutionnaire. Les essais d'amélioration tentés avec succès par le gouvernement, les actes de vrai libéralisme et de juste indépendance posés par lui, ont rejailli si heureusement sur les masses, que la nation belge a fait l'envie et l'admiration de tous les peuples.

Mais il appartenait plus particulièrement à l'année 1848, de faire ressortir le respect et la reconnaissance que le Roi a su inspirer à la Belgique. Lorsque, s'élançant de la place du Carrousel vers toutes les contrées de la France, et bientôt chez tous les peuples du continent, le torrent révolutionnaire de février s'apprêtait à pénétrer en Belgique, le

Digitized by Google

Roi Léopold ne voulut pas que son nom qui avait sauvé la Belgique, devînt pour elle un signe de guerre civile : « Si je suis un obstacle au repos et au bonheur des Belges, « dit-il à la Chambre assemblée, je suis prêt à abdiquer, « à m'éloigner avec ma famille. » La nation répondit à ces nobles paroles par des acclamations et des serments qui lui prouvèrent, qu'en 1848 comme en 1831, il était pour le peuple belge un drapeau sauveur.

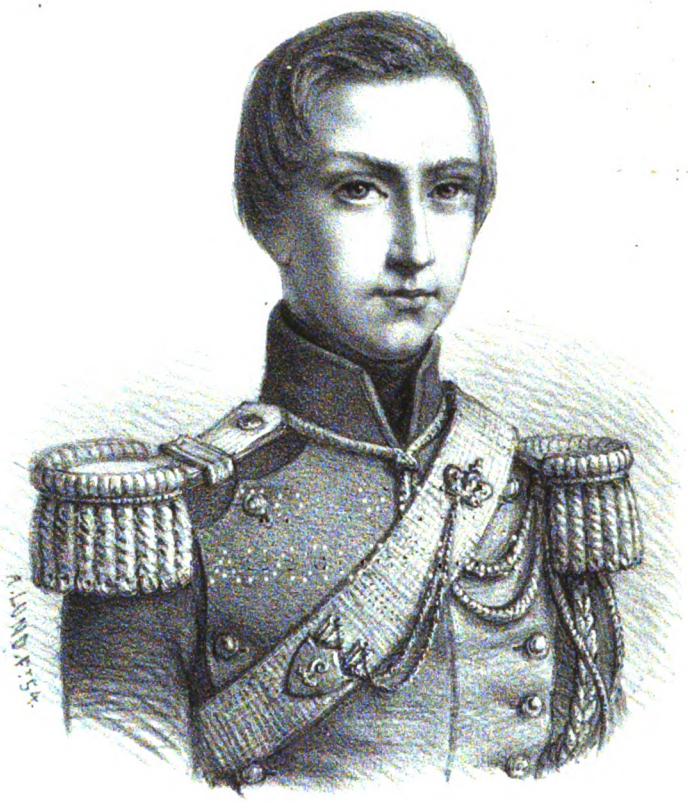
Et en effet, tandis que les nations étaient en proie à la guerre civile, lorsque la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie voyaient leurs enfants s'armer les uns contre les autres, la Belgique poursuivait avec succès ses sages mesures d'amélioration et de progrès ; voyait des expositions donner aux arts et à l'agriculture des garanties de sécurité et d'avenir; le fléau du paupérisme détruit par la création de nouvelles usines qui donnèrent aux travailleurs un pain assuré. Enfin notre armée elle-même, appelée à défendre à Risquons-Tout l'intégrité du territoire, prouva qu'elle était digne en tous points de la sollicitude de son Roi ; que notre devise, symbole d'unité et de force, placée sous la sauvegarde de tous les bons citoyens, assurait à la nation un avenir indépendant et libre, en même temps qu'elle la préserverait des orages révolutionnaires et des maux qui en sont l'inséparable conséquence.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU ROI.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google



S.A.R. LE COMTE DE FLANDRE.

Digitized by Google

PRINCES DE LA FAMILLE ROYALE.

S. A. R. LE PRINCE LÉOPOLD-LOUIS-PHILIPPE-MARIE-VICTOR, duc de Brabant, prince héréditaire, né à Bruxelles le 9 Avril 1835, a épousé, le 20 août 1853, S. A. I. Marie-Henriette-Anne, archi-duchesse d'Autriche, né à Pesth (Hongrie), le 23 août 1836.

S. A. R. LE PRINCE PHILIPPE-EUGÈNE-FERDINAND-MARIE-CLÉMENT-BAUDOUIN-LÉOPOLD-GEORGES, comte de Flandres, né à Laeken, le 24 mars 1837.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant-général Anoul.

Anoul, Victor-Prosper-Ernest, Lieutenant Général, Ministre de la guerre, né à Bruxelles le 15 janvier 1794, fut admis à l'école militaire à l'âge de seize ans (10 Décembre 1810). Incorporé dans un Régiment de cavalerie comme Brigadier le 12 novembre 1811, et devenu Sous-Lieutenant de cuirassiers le 30 janvier 1813, il fit avec ce grade la campagne qui s'ouvrit dans le courant de la même année, lorsque les Aigles françaises allaient pour une dernière fois porter leur vol audacieux, jusque dans les plaines de la Saxe.

A la suite de la pénible retraite de Russie, une grande révolution s'était opérée dans la politique des cabinets de l'Europe. Soumis à la fortune et au génie de Napoléon, les monarques enchaînés à son char de triomphe, se trouvaient humiliés de la supériorité exercée sur eux par le dispensateur des trônes, et tous aspiraient en secret, à secouer le joug qui les opprimait. La Prusse la première donna le signal de ce revirement complet, lorsque le colosse chancelant déjà sous les coups qu'un élément terrible venait de porter à sa vaillante armée, avait besoin pourtant de compter sur la foi de ses alliés. Quand l'armée française presque sans cavalerie, eut arraché la victoire dans les plaines de Lutzen,

Digitized by Google

de Bautzen et de Wurtchen, aux Russes et aux Prussiens qui furent rejetés en Silésie, l'Autriche s'effrayant des nouveaux triomphes de Napoléon, se rangea à son tour du côté de la coalition, et à la bataille de Dresde, si funeste à son armée, elle se trouva en présence de ses alliés de la veille. La bataille de Kulm, les combats de Gros-Beeren et de Dennewitz, fatales aux corps partiels des armées françaises, qui s'y trouvaient réunis, de nouvelles défections prêtes à éclater parmi les alliés qui restaient à la France, obligèrent l'empereur Napoléon, à abandonner la ligne qu'il avait choisie d'abord, pour porter ses colonnes vers Leipsick.

Le Sous-Lieutenant Anoul prit part à tous les événements de cette campagne mémorable. A Dresde, il fit partie de la charge brillante conduite par le Roi de Naples, sur le corps d'armée de Giulay, servant d'avant-garde à Klenau, et contribua à la destruction de ces colonnes, et à la prise de la Division de cavalerie du général Metzko, qui mit bas les armes. Après cette grande bataille, il fut dirigé vers la Bohême, et suivit enfin le drapeau de la France, dans sa marche rétrograde vers Leipsick. Dans ces terribles journées il fit tout ce que la bravoure et la jeunesse peuvent inspirer à un soldat. Entraîné à la suite du Roi de Naples, et du général Latour Maubourg, sur le corps d'armée du Prince de Wurtemberg, qui défendait Gossa, dans la journée du 17, il contribua à semer le désordre et l'épouvante dans ces colonnes qui abandonnèrent leurs positions et vingt-six bouches à feu aux Français. Lorsqu'après des prodiges de valeur de ces intrépides phalanges, le génie de Napoléon fut trompé par la défection des Bavarois et des Saxons qui, sur ce funeste champ de carnage, tournèrent leurs armes contre ses

Digitized by Google

bataillons; lorsque l'armée française sans munitions après deux jours de combat, dut battre en retraite par la route de Mayence, le Sous-Lieutenant Anoul eut l'honneur de rester au poste le plus difficile et le plus dangereux, en protégeant avec les corps du Duc de Tarente et de Poniatowski, le mouvement rétrograde des colonnes françaises. Son énergie s'accrut encore dans ce moment suprême : le 19 une batterie russe venait de s'établir dans une position avantageuse, et semait la mort dans les rangs français ; le Lieutenant Anoul, ne consultant que son courage, et n'ayant qu'un simple peloton de cuirassiers sous la main, s'élança tête baissée sur l'ennemi, sabra les artilleurs sur leurs pièces, enleva la batterie, et paya de son sang cet acte d'un généreux courage : tandis qu'un biscaïen lui fracassait la main, qu'un éclat d'obus le frappait au côté droit, et qu'il recevait un coup de baïonnette dans la cuisse droite, son cheval était tué sous lui, et hors d'état dès lors de suivre activement les péripéties de cette campagne, il rentra en France, après avoir traversé le Rhin à Mayence, et ne tarda pas à prendre part aux nouvelles opérations qui eurent lieu dans les provinces de l'Est de l'Empire Français.

Toutes les grandes puissances de l'Allemagne, y compris la Suède, qui sous Bernadotte avait combattu à la bataille de Leipsick, liguées contre la France, avaient entraîné dans la coalition les Princes de la confédération, dont les contingents grossirent encore la grande armée alliée. Des bords du Mein à la Baltique, à l'exception de quelques places fortes occupées encore par les troupes françaises, tout était au pouvoir des coalisés, qui à leur tour marchaient à la conquête de l'empire de Napoléon, et qui se

Digitized by Google

préparaient déjà à franchir le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Rétabli des blessures qu'il avait reçues à Leipsick, le Sous-Lieutenant Anoul combattit pendant la campagne de France, qui s'ouvrit le 27 janvier 1814 à Saint-Dizier, par l'empereur en personne, contre le corps de Blücher qui abandonna ses positions pour faire sa jonction avec l'armée de Schwartzemberg (1). Mais la valeur ne pouvait plus rien contre le nombre ; après des succès et des revers éprouvés par les armées françaises, et malgré les efforts sublimes du génie de Napoléon qui combat en Champagne, Paris défendu par le Maréchal Marmont capitule le 30 Mars, les alliés entrent dans ses murs le 31 à midi, et enfin l'Empereur lui-même abdique le pouvoir suprême à Fontainebleau, le 11 Avril 1814.

(1) Schwartzemberg (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne en 1771, entra très-jeune dans l'armée et franchit rapidement tous les grades inférieurs pendant les deux campagnes qu'il fit contre les Turcs. Lieutenant-général en 1796, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg en 1801, pour féliciter Alexandre lors de son avènement au trône impérial. Il prit part aux batailles d'Ulm et d'Austerlitz ; ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1809, il reçut un commandement dans l'armée autrichienne peu de temps avant la sanglante bataille de Wagram, et lors de la paix de Vienne il fut chargé de représenter la cour d'Autriche à Paris. Lors de la fête donnée par ce prince à l'occasion du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, le feu prit dans la salle de bal de son hôtel, et cette affreuse catastrophe lui ravit la princesse Pauline d'Arenberg, son épouse, étouffée par les flammes en voulant sauver son enfant. Commandant d'un corps auxiliaire de 30,000 hommes, que l'Autriche mettait au service de la France pendant la campagne de Russie, il reçut le bâton de feld-maréchal pour les services plus ou moins grands rendus à la cause des Français. En 1813, il reçut le commandement en chef de toutes les armées alliées contre la France, combattit à Dresde et à Leipsick, pénétra en France et reçut après le traité de Paris les distinctions les plus flatteuses. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il reçut un grand commandement dans les armées alliées ; rappelé à Vienne après la seconde abdication, il fut nommé président du conseil aulique de guerre, et occupa ce poste jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1820.

Digitized by Google

Le Sous-Lieutenant Anoul, délié de ses serments par l'abdication de l'Empereur, obtint sa démission des armées françaises et fut admis avec son grade, le 11 Novembre 1814, dans l'armée des Pays-Bas (Carabiniers); Lieutenant le 5 mai 1815, il se trouva à la sanglante bataille de Waterloo. Les imputations malveillantes et mensongères échappées en janvier dernier, à un des membres du parlement anglais (1), dans le but évident de ternir l'honneur militaire de la Belgique, m'engage à donner à ce chapitre un développement plus grand, et à voir si les Belges qui combattaient à Waterloo contre ceux qui naguère encore étaient leurs frères d'armes, et pour une cause qui certes n'était pas la leur, n'ont pas rempli fidèlement et bravement la mission pénible qui leur fut confiée.

Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, comprit que la victoire seule pouvait consacrer l'empire, qui se relevait en face de l'Europe encore en armes, et dès lors toutes ses dispositions tendirent à donner à la France une attitude formidable, rendue bien difficile par l'abandon dans lequel l'armée était tombée après son abdication. Il ordonna et pressa la défense de Lyon et des places fortes de l'Est, tandis que les travaux s'organisaient pour mettre la capitale de son empire en état de tenir en respect, au moins pendant un certain temps, les armées combinées, si la fortune trahissait encore ses drapeaux, et ce fut au général du génie Haxo qu'échut cette tâche laborieuse. L'armée de ligne réduite à 200,000 hommes fut portée à 400,000 ; la cavalerie augmentée, les gardes nationales furent armées, et tandis

(1) Lord Derby.

Digitized by Google

qu'il laissait au général Rapp le soin de défendre l'Alsace à outrance, que Suchet gardait le passage des Alpes, que Brune formait ses colonnes dans le Département du Var, que Clauzel et Decaen s'établissaient aux Pyrénées, et que le général Lamarque avec une partie de la jeune garde maintenait la Vendée, lui-même, à la tête de 120,000 hommes, vint chercher en Belgique l'armée des alliés.

A l'annonce du retour du prisonnier de l'Ile d'Elbe, les coalisés ont reformé leurs colonnes qui bientôt reprendront la route de la vieille France. Dès la fin du mois de Mai, Wellington et Blucher ont rassemblé 220,000 hommes en Belgique. Le général anglais cantonné entre Bruxelles et Ath, pousse des éclaireurs vers Mons et Tournay ; le feld-Maréchal Prussien a éparpillé ses divisions entre Liége et Charleroy. Napoléon, instruit de ces circonstances, a résolu de se placer entre les deux armées ennemies pour empêcher leur réunion, et d'écraser à l'aide d'une colonne volante de vingt mille sabres, leurs troupes éparses, avant qu'elles ne puissent se rassembler, pour offrir une résistance sérieuse.

Le 15 au point du jour l'armée française a franchi la frontière, et l'avant-garde de Reille a chassé les Prussiens du corps d'armée de Ziethen, de Thuin, de Marchiennes, et successivement des différentes positions qu'ils ont occupées. Blucher, surpris à Namur par cette irruption subite, se hâta d'expédier à Ziethen, l'ordre de se retirer sur Fleurus, tandis qu'il envoyait les corps de Pirch et de Thielman à Sombreffe, et qu'il pressait la marche de Bulow cantonné sur la route de Liége. Mais l'armée française a continué ses succès, et après avoir occupé Charleroy, Gilly, etc., elle

Digitized by Google

vient livrer une bataille générale aux Prussiens dans les plaines de Fleurus, à hauteur du village de Ligny.

Pour atteindre le but que s'était proposé l'Empereur Napoléon, et empêcher d'une manière certaine la jonction des armées ennemies, il ne suffisait pas d'être en possession de Sombreffe, il fallait aussi se rendre maître des Quatre-Bras, et le Maréchal Ney a reçu l'ordre de s'emparer de ce point essentiel dès le 15 au soir. Mais le Prince de la Moscowa, après avoir dépassé Gosselies, a prêté une oreille attentive au canon de Vandamme qui délogeait les Prussiens de Gilly, et ne connaissant pas exactement la gravité de ce combat, il a retardé sa marche vers les Quatre-Bras, afin de rester à portée de l'Empereur, pour lui prêter son concours, s'il en éprouvait le besoin. Ce retard, fatal à l'armée française, car, dans la soirée du 15, Ney pouvait occuper sans coup férir cette position si importante, devait être réparé le 16 au matin, si le Maréchal, se rappelant son énergie d'autre fois, se fût porté sur les Quatre-Bras dès le point du jour ; mais au lieu de se conformer aux ordres si précis de l'Empereur, il commença son mouvement offensif très-tard dans la matinée, et après avoir échangé vers deux heures quelques coups de fusils avec l'ennemi, il voulut enfin enlever la position de vive force à trois heures de l'après-midi.

Tandis que le Prince de la Moscowa hésitait à se porter en avant, les alliés prévenus de la marche des français prenaient des dispositions énergiques, et le Général Perponcher, à la tête d'une grande partie de sa division, s'établissait aux Quatre-Bras. Cette colonne, composée jusque là

Digitized by Google

de hollandais seulement, et appuyée d'une brigade du Prince de Weimar, soutint les premiers efforts des français; lorsque vers trois heures le Prince d'Orange, forcé de rétrograder, se retirait devant les soldats de Ney, un bataillon du 7e de ligne belge, qui arrivait de Nivelles à marche forcée, fut chargé à la fois d'arrêter les progrès de l'ennemi et de couvrir le bois de Boussu; sa résistance opiniâtre, contre des forces si supérieures, permit aux colonnes de Perponcher de conserver la position des Quatre-Bras, jusqu'à l'arrivée des nouveaux renforts. A trois heures et demie, deux escadrons des chevau-légers N° 5, composés exclusivement de soldats Belges, qui venaient de parcourir une distance de neuf lieues, entrèrent en ligne à leur tour, et furent lancés à la rencontre du 6e régiment de chasseurs français. Après une mêlée qui coûta 157 hommes à ces deux escadrons qui comptaient 400 sabres, les débris menacés d'être entourés, se retirèrent vers la ferme de Germioncourt, lorsqu'une décharge d'un bataillon Anglais de la division de Picton, qui arrivait sur le champ de bataille, et qui crut voir des français dans les chevau-légers belges, vint ajouter encore aux pertes éprouvées déjà par ces valeureux escadrons.

La résistance héroïque de ces braves permit aux renforts qui accouraient de toutes parts d'entrer en ligne : la Division Picton, le corps d'armée du Duc de Brunswick, puis enfin la division des gardes anglaises et les colonnes du général Alten, donnèrent au Duc de Wellington, qui lui-même était arrivé aux Quatre-bras, une supériorité numérique telle, que Ney, après avoir lancé inutilement sur ces masses, sa brigade de grosse cavalerie qui culbuta entiè-

Digitized by Google

rement le 69e Régiment de ligne anglais, après avoir déployé le bouillant courage que faisaient naître en son âme guerrière le fracas des armes et le bruit du combat, dut se résoudre à replier ses colonnes vers Frasnes, pour rallier le corps d'Erlon, qui pendant toute la journée avait flotté inutilement entre les deux champs de bataille.

Les Prussiens battus à Ligny après une perte de vingt mille hommes et de quarante bouches à feu, se retirèrent vers Gembloux et Mont-Saint-Guibert, poursuivis par le corps d'armée du Maréchal Grouchy. Napoléon, satisfait d'avoir battu Blucher, se porta le 17 vers 10 heures, à la rencontre des anglais qu'il croyait encore aux Quatre-Bras; mais déjà Wellington, instruit du revers de son allié, a ordonné la retraite de ses colonnes vers Waterloo, où il veut attendre l'ennemi qui le suit pas à pas. A la nuit tombante le général Anglais a pris position sur le plateau de Mont-Saint-Jean, et se trouve maître de la route de Bruxelles à Nivelles. Un officier qu'il a envoyé à Blucher est venu lui annoncer que le Général Prussien suppose tromper la poursuite de Grouchy, qu'il se fait précéder du corps de Bulow, et que lui-même il espère appuyer le Duc de Wellington pendant l'action probable. Dès lors tout se prépara pour la bataille du lendemain.

Le 18 juin, à 11 heures du matin, car la terre détrempée n'a pas permis de commencer l'action plus tôt, la division Jérôme a commencé l'attaque sur le château et sur le bois d'Hougoumont. Le bois est emporté, mais la ferme crénelée resiste aux fantassins, et c'est à l'artillerie qu'on doit avoir recours pour détruire ce boulevart choisi par Wellington.

Digitized by Google

La Haie-Sainte est menacée, Ney, à la tête du corps de d'Erlon, dirige sur le centre des alliés une attaque furieuse, qui, si elle ne s'adresse à des soldats intrépides, peut percer le centre de l'armée Anglo-Belge, et décider la journée en faveur des français.

La Division Belge Perponcher, postée en première ligne à droite de la chaussée de Mont-Saint-Jean, reçoit ce choc formidable (1) sans s'émouvoir. Les quatre divisions françaises serrées en masse, joignent cette troupe qui semble sacrifiée, et qui déjà a subi pendant deux heures entières les feux roulants d'une batterie de 80 bouches à feu de la garde, tandis que les divisions anglaises à l'abri derrière un plateau, évitaient la pluie de mitraille et de boulets, que nos colonnes, semblables à des cibles vivantes, recevaient en plein. Après une résistance digne d'un meilleur sort, la brigade belge du général Bylandt est écrasée par le nombre des assaillants, mais si elle succombe, elle commande le respect à ses adversaires et aurait dû inspirer la reconnaissance à la nation pour laquelle elle combattait gratuitement. La division anglaise de Picton, cachée jusque là par un pli de terrain, a profité du désordre que la résistance désespérée de la brigade de Bylandt a fait naître dans les rangs français, elle se déploie, ses feux qui tonnent sur la tête et sur

(1) Il est à remarquer que pendant la bataille de Waterloo, les escadrons ou bataillons belges placés en ordre de bataille, à l'exception de la division Chassé, occupèrent toujours la première ligne; lorsque Wellington fit former ses colonnes d'attaque, les bataillons belges se trouvaient en tête. Cet honneur n'est pas réservé à de mauvais soldats, et cependant on ne peut s'empêcher de trouver au moins singulière la tactique du général anglais, qui expose d'abord le sang de ses alliés, avant de se décider à engager ses propres soldats dans la lutte. Ce système, du reste, avait déjà été employé par lui pendant les guerres d'Espagne.

Digitized by Google

les flancs de la colonne de d'Erlon, formée en masse et ne pouvant répondre qu'imparfaitement aux feux des soldats anglais, y font naître un flottement inévitable ; la cavalerie de lord Ponsomby profite de cet instant, elle s'élance contre les bataillons français qui sont ramenés, les dépasse, et charge sur une partie de l'artillerie du Prince de la Moscowa. Napoléon a vu les progrès des cavaliers anglais qui ont pour tête de colonne le 8ᵉ hussards belges de la Division Van Merlen ; il lance contre eux la grosse cavalerie de Milhaut. Ces braves soldats s'élancent dans l'arène, les obstacles qui les séparent des anglais disparaissent sous les pieds de leurs rapides coursiers; Picton a été tué, lord Ponsomby tombe frappé mortellement, le 8ᵉ hussards belges (brigade Ghigny), placé comme nous l'avons dit, en tête de colonne, après avoir eu ses rangs labourés par les feux de l'artillerie française, se trouve aux prises avec deux régiments de grosse cavalerie, et perd la moitié de son monde dans cette lutte inégale.

La Haie-Sainte, après un combat sanglant, avait été enlevée par le Maréchal Ney, la Papelotte était tombée au pouvoir des Français, Wellington inquiet de la longue absence des Prussiens, tournait des regards scrutateurs vers Saint-Lambert, craignant de perdre en un jour et son armée et sa fortune militaire, lorsqu'enfin parurent les têtes de colonnes de Bulow. Napoléon, pour faire face à ce nouvel ennemi, doit dégarnir son centre, et charge Lobau et Duhesme, appuyés par une partie de la garde, de se porter à leur rencontre. En même temps Ney, toujours en possession de la Haie-Sainte, prépara et fit exécuter cette charge formidable de dix mille chevaux français, qui semblables

Digitized by Google

à un ouragan furieux fondirent sur l'armée des alliés ; les premiers bataillons que rencontrent ces vaillants soldats sont écrasés, ils enlèvent 60 pièces de canon aux Anglais, enfoncent deux de leurs carrés et le général anglais lui-même se réfugie dans le carré du 95e régiment. C'en était fait de l'armée de Wellington dans laquelle le désordre a pénétré déjà, si l'infanterie française, lancée à la rencontre de Bulow, eût pu, en cet instant, appuyer la cavalerie de Milhaut ; mais les réserves étaient engagées ; sans appui, privée du soutien qu'elle était en droit d'attendre, cette cavalerie héroïque exposée à tous les feux de l'ennemi, rompue par les nombreuses charges à fond qu'elle venait de donner, menacée elle-même par la cavalerie anglaise, belge, hanovrienne et brunswickoise, dut songer à se reformer, mais menaçante encore elle ramena, l'épée dans les reins, la cavalerie anglaise, lorsque celle-ci tenta de la poursuivre. En ce moment de nouvelles colonnes prussiennes débouchent d'Ohain, et viennent donner la victoire à Wellington au moment où elle allait lui être arrachée. C'est Blucher qui, parvenu à tromper la poursuite de Grouchy, se présente sur le champ de bataille.

Toutes les dispositions de l'Empereur tombent devant ce nouvel et terrible incident. Lobau, après des prodiges de valeur, doit céder aux Prussiens de Bulow et de Pirch qui l'accablent (60,000 hommes contre 15,000), et qui sillonnent déjà la plaine de leurs boulets ; Blucher et Ziethen débordent son flanc gauche ; Wellington, en ce moment, dispose en colonnes d'attaque les masses qu'il a sous la main, l'armée belge entraînée dans ce mouvement va servir encore à affermir la gloire du général anglais, qui par la suite

Digitized by Google

récoltera, lui et les siens, tous les lauriers de la bataille, cueillis en grande partie à l'aide du sang de ses alliés (1). Trois bataillons belges de la division du général Chassé, les débris du bataillon du 7e de ligne (division Perponcher), environ cent hommes qui restaient du 8e régiment de hussards (division du général Van Merlen tué pendant la bataille), deux cents et quelques hommes des braves chevau-légers n° 5, si brillants aux Quatre-Bras, et enfin les restes des carabiniers n° 2, belges comme les précédents, appuyés par les feux si bien dirigés de la batterie d'artillerie du major Vandersmissen, prirent une part glorieuse de l'attaque dirigée par Blucher et Wellington, contre les débris de la vieille garde Impériale, maîtresse naguère encore de l'Europe entière, et qui, dans cette journée sanglante, s'ensevelit dans son linceul de gloire, sans rien perdre de sa vaillante renommée, et qui sut mourir, comme elle avait vécu, sans reproche et sans crainte.

M. Anoul, alors lieutenant aux carabiniers belges, chargea avec son escadron les cavaliers de Milhaut, et reçut pendant l'action, un coup de biscaïen qui lui traversa la hanche droite. Adjudant major, en 1816, capitaine au mois d'avril 1819, ses anciennes blessures l'obligèrent à prendre sa retraite, en 1822.

Huit années s'écoulèrent ; la Belgique, après avoir subi pendant 15 ans le joug des Nassau, sortit en 1830 de sa

(1) Il est hors de doute que sans la résistance héroïque des premiers bataillons belges accourus aux Quatre-Bras, et particulièrement du brave 7e de ligne, Ney s'emparait le 16 de cette position essentielle, et que sans l'arrivée de Blucher sur le champ de bataille de Waterloo, l'armée anglaise, dans la position où elle se trouvait, eût été entièrement écrasée.

Digitized by Google

longue léthargie, et conquit son indépendance au prix de son sang. Elle rappela alors tous ses enfants, et le capitaine Anoul fut désigné pour avoir le commandement de la place de Bruxelles, avec rang de colonel, par arrêté du gouvernement provisoire en date du 28 octobre 1830 ; colonel chargé des mêmes fonctions le 6 janvier 1831, commandant militaire du Brabant le 27 juin de la même année, appelé au commandement du régiment de cuirassiers et d'une partie de la cavalerie de réserve le 19 octobre 1831, un arrêté royal du 9 avril 1841 lui conféra le grade de général major. Commandant de la gendarmerie du royaume, en octobre 1842, aide-de-camp du roi en 1843, lieutenant-général commandant la 4e division territoriale au mois d'août 1847, le général Anoul fut chargé à la fois du commandement d'une division de cavalerie, et des fonctions si importantes d'inspecteur général de la gendarmerie. Il sut par son caractère doux, et cependant énergique quand la nécessité se faisait sentir, se concilier l'affection des officiers ou soldats qui se trouvèrent placés sous ses ordres. Appelé au ministère de la guerre par arrêté royal du 13 juin 1851, les actes qui émanent de son autorité, établissent suffisamment ses droits à la reconnaissance de l'armée, qu'il estime et qu'il aime.

Chevalier de la légion d'honneur le 17 mars 1815, pour sa brillante conduite à Leipzick ; chevalier de l'ordre de Guillaume le 11 août 1815, pour la bataille de Waterloo ; le lieutenant-général Anoul est aujourd'hui commandeur des ordres de Léopold (9 avril 1852) ; de la branche Ernestine de la maison de Saxe (du 15 mai 1845) ; de la légion d'honneur (du 21 octobre 1847) ; du lion de Zohringen

Digitized by Google

de Bade (du 21 mai 1845) ; de l'ordre royal du mérite de la couronne de Bavière (du 3 août 1850) ; grand croix de l'ordre royal de Saint-Michel (du 22 septembre 1853) ; et de l'ordre royal du Christ, décoré par Sa Majesté la reine de Portugal, le 19 octobre 1853.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL ANOUL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant-général de Wautier.

Wautier (Chevalier de), François-Xavier, lieutenant-général, né à Laeken, province de Brabant, le 26 juin 1777. Issu d'une des plus anciennes familles nobles de la province du Hainaut, le général de Wautier entra comme cadet, à l'âge de 17 ans, au régiment des dragons de Latour, composé exclusivement de Belges, qui surent conquérir dans les rangs de l'armée autrichienne tant de pages glorieuses, et ne tarda pas à se distinguer sous les ordres des généraux Werneck, Latour et Hohenlohe, aux batailles d'Altenhoven, le 2 octobre 1794; de Kayserslauten, le 20 novembre; de Membach, le 23 mai 1795, et enfin au siége de Mayence, dirigé en personne par le maréchal Molendorf, pendant l'hiver si rigoureux de 1794-1795.

Le régiment de Latour venait d'être désigné pour faire partie du corps d'armée du général Clerfayt (1), couvert

(1) Clerfayt (François-Sébastien-Charles-Joseph de Croix, comte de), né en 1733, feld-maréchal des armées autrichiennes. Habile autant que brave, il se distingua aux batailles de Prague, de Hochkirchen et de Lignitz pendant la guerre de sept ans, fit avec succès les campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs, prit le commandement de l'armée autrichienne qui opérait contre la France en 1792, pénétra en Champagne, s'empara de Stenai, et livra la

Digitized by Google

encore des lauriers de Nerwinde. Sous les ordres de ce brillant général, M. de Wautier combattit à la célèbre bataille d'Heildelberg, qui ne se termina qu'après deux jours d'une lutte furieuse, prit part aux attaques dirigées avec succès contre les armées françaises, dans les journées du 10 et du 11 octobre 1795, qui obligèrent les colonnes de la république à se replier derrière le Rhin, fut blessé l'année suivante, 18 mars 1796, d'un coup de sabre à la tête dans les plaines de Nieuwid, dans une charge à fond contre les bataillons français, et fut enfin dirigé avec son régiment, vers l'armée du Haut-Rhin pour prendre part à de nouvelles et glorieuses campagnes.

Moreau venait de remplacer Pichegru dans le commandement des armées françaises de Rhin-et-Moselle ; après avoir repoussé l'armée autrichienne vers Manheim, il traversa le Rhin à Strasbourg et vint chercher l'archiduc Charles. La rencontre des deux armées eut lieu à Rastadt, le 5 juillet ; forcées de céder aux soldats de Moreau, les colonnes autrichiennes abandonnèrent la ligne du Necker pour se replier en bon ordre vers Heydenheim, où ce général vint leur offrir une nouvelle bataille, le 3 août 1796. Le sort des armes ne fut pas favorable à l'Autriche, et l'archiduc Charles après des prodiges de valeur, se vit contraint de se porter sur la ligne du Danube; mais les batailles

bataille de Jemappes, suivie bientôt par la retraite de ses colonnes qu'il sut guider savamment dans ces moments difficiles. La bataille de Neerwinde, gagnée sur les Français, vint mettre le sceau à sa réputation militaire. En 1793, il attaqua successivement les trois armées françaises qui menaçaient l'indépendance de l'Allemagne, força toutes leurs positions, et pour couronnement de sa carrière militaire fit lever le siége de Mayence. Appelé à faire partie du conseil aulique de guerre à Vienne, il y mourut en 1798.

Digitized by Google

de Neresheim, 12 août; d'Amberg, 31 août; de Wurtzbourg, 3 septembre; de Limbourg sur la Lahne, le 16 septembre; de Schliengen, le 24 octobre; et enfin de Neuwid, le 18 avril 1797, témoignèrent de l'héroïsme de sa résistance, qui ne se démentit pas un instant pendant sa longue et brillante carrière.

M. de Wautier prit une part honorable des dangers qui à cette époque se représentaient chaque jour, et à vingt ans à peine il avait assisté déjà à plus de vingt batailles ou combats. Les préliminaires de Léoben, et enfin le traité définitif de Campo-Formio (17 octobre 1797), qui enlevait les Pays-Bas, les Duchés de Milan et de Mantoue, et le Brisgau en Souabe, à l'Autriche, permit aux armées belligérantes de prendre quelques instants de repos. Ainsi furent interrompues les hostilités en Italie et en Allemagne; mais la paix de Campo-Formio avait permis à l'Autriche de renforcer ses armées si cruellement éprouvées dans les dernières guerres, et appuyée par la Russie, elle reprit en 1799, des allures menaçantes pour la France. Sous les ordres des généraux Hotge, Kienmager et de l'Archiduc Charles, de Wautier prit part à la série de combats qui, du mois de mai 1799 jusqu'en 1800, furent livrés à Jurjach, Franenfeld, Zurich, Albisruden, Ortenberg, à la seconde bataille de Zurich, gagnée par Masséna, le 17 juillet 1799, et enfin à Brouckzal, le 6 septembre, où, dans une mêlée, il fut blessé d'un coup de sabre à la main droite. L'année suivante (1800), nous le retrouvons porte-drapeau au régiment du Prince de Ligne, combattant vaillamment le 7 mai au Mont-Cenis sous le général Mélas, et le 22 à Clavières, où, après des efforts inutiles, il resta prisonnier des

Digitized by Google

Français. En même temps les colonnes de Bonaparte remportaient à Marengo (1) (14 juin 1800), une victoire éclatante sur l'armée autrichienne, la contraignait à se retirer derrière l'Adige, et imposait à l'empereur François II le traité de Lunéville, qui cédait la Belgique à la France, lui conférait toutes les souverainetés de la rive gauche du Rhin, au nombre desquelles se trouvait le Frickthal, lisière de pays située sur les confins de la Suisse, fixait l'Adige pour limite aux possessions de l'Autriche en Italie, et arrachait enfin la Toscane et l'île d'Elbe au frère de François II.

Un article de la paix de Lunéville accordait aux officiers belges, au service d'Autriche, d'entrer avec leurs grades dans les rangs de l'armée française; mais M. de Wautier, sous-lieutenant au régiment de l'archiduc Joseph depuis le 10 décembre 1800, ne put profiter immédiatement de l'avantage accordé à tous ses compatriotes. Sa santé, délabrée par suite de la vie agitée des camps, l'obligea à prendre un repos forcé qu'il ne put rompre qu'au mois d'août 1808, époque à laquelle il entra comme capitaine au 1er régiment d'infanterie Westphalienne.

A peine incorporé dans les rangs de l'armée française,

(1) Ce fut à la bataille de Marengo que périt le général Dessaix. Né en 1768 à Saint-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, il entra à quinze ans comme sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne. Bientôt la révolution française éclata; Dessaix embrassa sa cause avec enthousiasme, devint aide-de-camp de Victor, depuis duc de Bellune, fit avec distinction la campagne du Rhin, accompagna le général Bonaparte en Egypte, et sut y conquérir à la fois une grande réputation de bravoure et de modération. Arrivé à l'armée d'Italie, peu de jours avant la bataille de Marengo, il se présenta sur le champ de bataille, à la tête de la division Boudet, au moment où la victoire allait être arrachée à Bonaparte, chargea l'armée autrichienne avec un courage remarquable, et tomba frappé à mort en légnant la victoire aux drapeaux français.

Digitized by Google

il part pour la campagne de 1809, et sous les ordres du général Nuslar prend part à la bataille de Dotendorf, livrée le 5 Mai de la même année. Ici la fortune sembla devoir briser sa carrière déjà si bien remplie. Blessé d'un coup de feu et de quatre coups de sabre à la tête, d'un coup de lance à l'épaule gauche et enfin d'un coup de sabre à la main droite, le capitaine de Wautier fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Mais son organisation robuste le sauva cette fois encore ; recueilli par les ambulances, il parvint à retrouver une santé qu'il croyait perdue sans retour ; un an après nous le voyons reparaître chef de Bataillon à l'Etat-Major général, et sur sa poitrine brille l'étoile des braves, conquise au prix de son sang sur tant de champs glorieux.

Les armées françaises, après avoir planté leurs aigles victorieuses à Madrid, à Berlin, à Vienne et dans la plupart des capitales de l'Europe, venaient de reprendre leur vol rapide qui devait ne s'arrêter qu'à Moscou. Le chef de Bataillon de Wautier fit partie de cette lointaine expédition, et entra en Pologne le 30 Mai 1812, à la suite de Napoléon. Mais ces nouvelles fatigues, jointes à ses blessures à peine cicatrisées, le firent retomber dans un état d'affaissement tel, qu'il dut abandonner la grande armée, et rentrer en France afin d'y prendre du repos. Après la désastreuse retraite de Russie, et lorsque les soldats français couraient à de nouveaux combats dans les plaines de la Saxe, M. de Wautier fut désigné (le 8 juillet 1815), pour prendre le commandement de la première cohorte de la garde nationale du département de la Dyle ; incorporé plus tard dans le 2e Régiment d'Anvers, placé sous les ordres

Digitized by Google

du général Rampon, il fut chargé, lors de la retraite des colonnes françaises brisées à Leipsick, de protéger la retraite effectuée par le Général Molitor en Hollande, et cette mission accomplie, lorsque les armées combinées envahissaient l'empire français de toutes parts; il soutint à Gorcum, depuis le 30 décembre 1813 jusqu'au 4 février 1814, un bombardement à outrance qui ruina entièrement la ville, et détruisit tous les établissements qui auraient pu servir à abriter les nombreux blessés et les malades privés de tous les moyens de secours. Mais enfin la détresse de cette garnison héroïque est à son comble; la place défendue par des spectres affamés ne peut plus tenir, et forcés de capituler, ses défenseurs restent prisonniers de guerre en Prusse, jusqu'à la paix conclue à la chute de l'Empire français.

Rentré en France lors du retour de Louis XVIII, avec les différents corps de l'armée française restés dans les places fortes du pays conquis, le chef de Bataillon de Wautier fit partie du 29e Régiment d'infanterie jusqu'au 16 Décembre 1814, époque à laquelle sa qualité de belge le fit admettre dans les rangs de l'armée des Pays-Bas, avec le grade de Lieutenant-Colonel. Lorsqu'en juin 1815 les armées françaises vinrent une dernière fois déployer leurs aigles dans les plaines de Belgique, et se creuser à Waterloo un immortel mais terrible tombeau, le Lieutenant Colonel de Wautier se trouvait retenu à Bruxelles par le service de recrutement dont il avait été chargé dans la province de Brabant, et ne put assister au drame qui se déroula dans la journée du 18 juin.

Le 8 Octobre 1815, nommé Colonel du 5e Régiment de

Digitized by Google

ligne composé exclusivement de hollandais, M. de Wautier sollicita et obtint le commandement du 4e Régiment de la même arme formé dans les provinces belges. Général major le 20 décembre 1826, il fut nommé commandant supérieur des troupes de la ville et de la citadelle de Tournay le 9 septembre 1830, lorsque déjà l'élément révolutionnaire commençait à prendre en Belgique une extension formidable. Le général de Wautier était revêtu des mêmes fonctions lors des événements de septembre, et dans cette position difficile, il sut rester à la hauteur de sa mission. Soldat dès ses plus tendres années, esclave de son serment, n'ayant, quoique belge et, chose très-rare, reçu du gouvernement de Guillaume que des témoignages de confiance, il ne rendit la citadelle confiée à sa garde que le 1er octobre, lorsque déjà les autres forteresses du royaume avaient arboré le drapeau tricolore, et après que les officiers de la garnison, belges en grande partie, lui eurent fait déclarer par l'organe d'une députation, qu'ils ne tireraient point l'épée contre leurs concitoyens. Le gouvernement provisoire ne voulut pas priver la nation d'un cœur aussi fidèle, et dès le 31 octobre le général de Wautier reçut le commandement de la province de la Flandre orientale, poste qu'il occupait encore lors de la triste échauffourée de Grégoire, le 2 février 1831. Son sangfroid, sa loyauté dans cette circonstance, préservèrent la ville d'une catastrophe funeste; le gouvernement lui témoigna sa confiance et son estime en l'appelant dans la même ville, le 21 avril 1831, au commandement supérieur de la 1re division militaire en remplacement du général Duvivier, et en l'élevant au grade de lieutenant-général. Lorsque la Belgique organisa ses forces militaires en trois corps d'ar-

Digitized by Google

mée sous les dénominations d'armée de la Meuse, de l'Escaut et des Flandres (1), ce fut le général de Wautier qui reçut le commandement de cette dernière, et il ne l'abandonna qu'au 19 octobre 1831, époque de la formation du camp de Diest, pour aller y commander la 2e division d'infanterie. A la suite des désastres éprouvés par l'armée de la Meuse, placée sous les ordres du général Daine, l'opinion publique, justement émue, voulut connaître les causes qui avaient produit ces déplorables événements. Une commission d'enquête, nommée par le Roi, fut chargée d'éclairer le gouvernement et la nation à ce sujet, et ce fut au lieutenant-général de Wautier qu'échut l'honneur de présider cette commission. En le chargeant de cette tâche laborieuse et délicate, le Roi voulut sans doute donner à ce général un témoignage de confiance et de satisfaction, pour les bonnes dispositions qu'il sut prendre en mettant obstacle aux agressions des hollandais établis en Zélande, et en maintenant à la fois l'ordre dans la ville de Gand, travaillée par les émissaires du Roi Guillaume.

Nommé inspecteur général des troupes de ligne et chargé de la vérification de l'administration le 5 avril 1832, il apporta, dans ces importantes fonctions, toute l'aptitude qui avait distingué sa longue et glorieuse carrière. Mis en disponibilité le 19 août 1838, le vieux général, criblé de blessures, fut rappelé en activité le 27 septembre de la même année, lorsque la Belgique, prête à entrer en campagne, eut besoin de mettre à la tête de ses armées, des gé-

(1) Les colonnes stationnées dans le Luxembourg, quoique n'étant pas organisées en corps d'armée, se trouvaient placées sous les ordres de M. le lieutenant-général Goethals.

Digitized by Google

néraux capables de donner sur un champ de bataille, les conseils de l'expérience et du savoir. Il crut qu'il allait tirer encore du fourreau cette épée qui tant de fois avait brillé devant l'ennemi, mais cette pensée qui illumina la nation entière, se dissipa par l'acceptation du traité des 24 articles. L'armée dont on crut ne plus avoir besoin, subit des réductions fatales à son organisation, et au pays lui-même. Le général de Wautier, qui depuis longtemps déjà avait atteint sa soixante-cinquième année, fut mis à la retraite le 18 juillet 1842, et depuis lors vit dans une retraite complète.

Décoré de l'Ordre de 1re classe de Westphalie, le 5 février 1810; chevalier de la Légion d'Honneur, le 15 août 1811 (affaire de Dotendorf); commandeur de l'Ordre Léopold, le 7 novembre 1842, le général de Wauthier est un de ces types rares, chez lesquels respirent la franchise et la noblesse du caractère. Glorieux débris des anciennes phalanges, seul survivant peut-être du fameux régiment des dragons de Latour, doyen de notre armée, il dut tous ses grades à sa bravoure, à ses talents militaires, et à ses nombreuses blessures.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL DE WAUTIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant-général de Brias.

Brias (de), Louis, lieutenant général, l'un des officiers généraux de cavalerie les plus distingués de notre armée, qu'aient formés les guerres de l'Empire, né le 15 novembre 1781, à Luxembourg (grand-duché), entra au 27e régiment de chasseurs à cheval en 1806, et dès 1807 fit avec son régiment la campagne de la Poméranie suédoise. Le maréchal Brune, à peine de retour de son ambassade à Constantinople, avait été chargé du gouvernement général des villes anséatiques, et dirigea avec autant d'habileté que de courage le siége de la place de Stralsund, qui finit par tomber au pouvoir des Français, ainsi que tout le littoral de la Baltique. La conduite distinguée de M. de Brias, dans cette campagne, lui valut l'épaulette de sous-lieutenant, le 27 avril 1807, et il partit avec ce grade pour combattre en Danemarck, sous Bernadotte, au commencement de 1808.

Tandis que ses armées se couvraient d'une gloire immortelle dans les champs de l'Allemagne, l'empereur Napoléon, toujours à leur tête, avait préparé les éléments de cette guerre d'Espagne à la fois si impolitique, si injuste et si

Digitized by Google

funeste à sa propre puissance. Le désir malheureux d'étendre sa domination au delà des Pyrénées, par des liens de famille, et d'ôter à l'Angleterre le concours de puissants auxiliaires, firent naître sans doute la pensée de cette guerre désastreuse, qui coûta à la France tant de colonnes formidables. Les services maladroits de Murat, alors grand duc de Berg, les dissensions qui plus tard existèrent entre les généraux des armées françaises, contribuèrent puissamment à donner à cette guerre le caractère farouche et inflexible dont elle porta l'empreinte, surtout après le séjour de Murat à Madrid. Napoléon, à la suite de l'entrevue d'Erfurt, jugea sa présence indispensable dans la péninsule ; après avoir traversé Bayonne le 3 novembre 1808, il posa le pied sur le territoire espagnol le lendemain 4 novembre, et marcha vers Madrid, occupé par une armée qui en défendait aussi les approches. Bessières, Moncey, Ney, Soult, dirigent ses colonnes ; M. de Brias, premier lieutenant au 27ᵉ régiment de chasseurs à cheval depuis le 28 avril, prit part à cette campagne difficile, combattit vaillamment sur la route de Madrid parsemée d'écueils, qui cependant furent surmontés par les colonnes de Napoléon ; marcha ensuite sur cette capitale, défendue par une population en armes, appuyée de cent bouches à feu et d'une garnison de sept mille hommes, et y pénétra avec l'armée française, lorsque la prise du Retiro eut prouvé aux assiégés, qu'une plus longue résistance était devenue impossible.

Cependant la présence de Napoléon en Espagne a rendu aux armes françaises leur ancien prestige. Après la perte de la bataille Del Curgo par les Anglais, qui abandonnent

Digitized by Google

toute la Corogne, la péninsule va subir encore le joug de la France, lorsque Napoléon se trouve forcé de reprendre la route de l'Allemagne, où l'appellent les démonstrations menaçantes de l'Autriche. Mais à peine a-t-il franchi les Pyrénées, que l'espoir renaît dans le cœur des Espagnols, qui ne tardent pas à être appuyés par les colonnes anglaises, et tandis que le maréchal Victor se couvrait de gloire à Cadix, et que Suchet ouvrait la tranchée à Lérida, le lieutenant de Brias, à la tête de soixante chevaux, appuyé par un détachement du 55e de ligne, recevait la mission de délivrer *Guadalaxara,* infestée par une troupe de quatre cents volontaires, appuyés de deux bouches à feu. La petite colonne française n'avait pas tardé à rencontrer la bande signalée ; le lieutenant de Brias, ne prenant conseil que de son audace, et malgré son infériorité numérique, chargea vigoureusement les Espagnols, qui, après la résistance la plus opiniâtre, furent mis en pleine déroute, abandonnant aux Français les deux pièces d'artillerie, un grand nombre de prisonniers et plus de quatre-vingts hommes mis hors de combat.

Ce fait d'arme, signalé au gouvernement impérial par le colonel commandant le 55e de ligne, mérita à M. de Brias d'être porté à l'ordre de l'armée, et lui valut la croix de la légion d'honneur. Nommé Adjudant-Major peu de temps après (1er février 1810), il suivit le Maréchal Soult en Estramadure, combattit vaillamment contre les généraux Mendizabal et Ballesteros sous les murs d'Olivenza, pénétra dans cette ville en vainqueur le 22 janvier 1811, contribua, le 19 février, au gain de la bataille de la Gebora, qui coûta la vie à plus de cinq mille Espagnols, et à la suite de ce

Digitized by Google

nouveau succès vint prendre possession de Badajoz. Deux mois après, lorsque cette ville défendue par une garnison française, fut attaquée par le général Beresford à la tête d'une armée espagnole, et de vingt-six mille Anglais, M. de Brias fit partie de la nouvelle expédition dirigée par le Maréchal Soult, qui força Beresford à la retraite après l'avoir battu complétement sur les bords de l'Albuera et lui avoir fait éprouver une perte de neuf mille hommes. Rentré à Séville, après avoir ravitaillé Badajoz, le Duc de Dalmatie n'avait pas tardé à apprendre que les débris de la colonne ennemie s'étaient ralliés à l'armée du Duc de Wellington, et que le généralissime anglais avait repris avec plus de vigueur le siége de Badajoz. Après avoir fait sa jonction à Mérida avec le maréchal Marmont, Soult marcha à la rencontre de l'armée anglo-espagnole, qui, repoussée déjà par les défenseurs de Badajoz dans deux assauts successifs, crut prudent d'abandonner cette ville pour rentrer en Portugal.

M. de Brias prit part à ces campagnes qui signalèrent les derniers triomphes de l'armée française en Espagne, bientôt la désastreuse retraite de Russie, et les préparatifs de la campagne de Saxe, obligèrent Napoléon de rappeler à lui une partie des glorieuses phalanges qui s'étaient illustrées dans cette guerre si fatale à la France. Avant de rentrer dans la mère patrie pour se porter vers les champs de Leipsick, l'Adjudant-Major de Brias se signala une dernière fois en Espagne le 21 juin 1813, dans les plaines de Victoria, et le grade de capitaine qui lui fut accordé le 20 juillet suivant, fut la récompense de son courage pendant cette mémorable bataille. Quand l'armée française, après

Digitized by Google

ses triomphes de Lutzen, de Bautzen, de Wurtchen et de Dresde, fut forcée d'abandonner la ligne de l'Elbe pour accepter une bataille générale dans les plaines de Leipsick après les événements de Kulm, et par suite des manœuvres de Bernadotte qui venait jeter son épée dans la balance, appuyé par une armée Suédoise, et lorsque déjà l'Autriche s'était rangée avec la coalition, le Capitaine de Brias faisait partie de la cavalerie du corps d'armée de 24 mille hommes confié au duc de Castiglione, qni après s'être organisé en Bavière, vint prendre sa part des comdats et des dangers de Leipsick, et il acquit, sous les ordres immédiats du général Subervie, de nouveaux titres à l'estime de ses chefs. Lorsque la fortune eut trahi les drapeaux français, et que les colonnes impériales, après des prodiges de valeur dans ces champs à jamais célèbres, où elles se trouvèrent en face de l'Europe en armes, furent forcées par la trahison des Saxons et des Bavarois, et par le manque de munitions à rétrograder vers la France, le Capitaine de Brias suivit, avec les restes de la grande armée, la route de Mayence, et toujours à l'arrière-garde pendant cette retraite désastreuse, il assista aux combats qui du 20 au 28 octobre se livrèrent à Markranstadt, à Freybourg, à Kosen, à Erfurt, et il arriva enfin sur les bords de la Kintzig.

C'est là que le général de Wrede a fait prendre position aux Austro-Bavarois qu'il commande. Cette armée, appuyée par une artillerie formidable, s'étend en avant de Hanau, et domine le débouché qui doit livrer passage aux armées françaises. Une grêle de boulets et de mitraille accueillit les têtes de colonnes impériales, lorsqu'elles dépassèrent la lisière de la forêt, et arrêta un instant sa marche ; mais Na-

Digitized by Google

poléon est accouru, déjà cinquante pièces de la garde sont entrées en ligne et ont tonné sur le front de l'ennemi ; bientôt une charge à fond de la cavalerie française guidée par Nanzouty, a culbuté l'armée bavaroise, qui voit sa gauche menacée d'une entière destruction, et abandonne les bords de la Kintsig pour se retirer en désordre sur Hanau. Après avoir pris une part glorieuse de ce dernier fait d'armes, le capitaine de Brias traversa Francfort le 31 octobre, Mayence le 2 novembre, et fut dirigé sur Metz, puis sur Luxembourg. Bloqué dans cette dernière ville par les alliés qui envahissaient l'empire français, il organisa pour la défense de la place un escadron de cavalerie, qui rendit aux généraux Vimeux et Ducos, sous les ordres desquels il se trouvait placé, les services les plus éminents.

Lorsque la chute de l'empire français et l'abdication de Napoléon à Fontainebleau (11 avril 1814), eurent déliés les soldats belges de leurs serments à la France, le capitaine de Brias, démissionné sur sa demande, fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas (21 septembre 1814), et assista le 18 juin 1815, à la sanglante bataille de Waterloo. Blessé dans cette journée d'un boulet qui lui fracassa la jambe droite, il fut nommé trois jours plus tard (21 juin 1815), major au 2e régiment de carabiniers, et reçut le 8 juillet suivant, le brevet de chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, comme récompense de sa bravoure à Waterloo. Lieutenant colonel au 8e hussards le 26 septembre 1824, colonel au même régiment le 16 avril 1830, M. de Brias était revêtu du même commandement lors des événements de septembre, qui affranchirent la Belgique du joug des Nassau.

Digitized by Google

Lorsque la nation belge se leva en 1830 pour briser les entraves qui la liaient à la Hollande, le colonel de Brias, alors dans les provinces hollandaises, obtint sa démission dans le courant d'octobre suivant, et fut admis dans l'armée belge avec le grade de colonel au 2e régiment de chasseurs à cheval, le 29 avril 1831. Général de brigade le 16 octobre de la même année, il déploya dans ses nouvelles fonctions, une énergie et un savoir-faire qui lui méritèrent l'estime et la confiance des officiers ou soldats placés sous son commandement. Chevalier de l'ordre de Léopold en 1833, officier le 14 décembre 1837, lieutenant général depuis le 4 septembre de la même année, M. de Brias reçut presqu'à la fois la nouvelle de sa mise à la retraite et la croix de commandeur de l'ordre de Léopold. En perdant cet officier général, la cavalerie fut privée d'un homme aussi capable que difficile à remplacer, qui sut dans sa longue carrière s'entourer de l'estime générale, et acquérir des droits incontestables à l'amitié de ses égaux, au respect de ses subordonnés et à la reconnaissance de toute l'armée.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL DE BRIAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant-général comte Duval de Beaulieu.

Duval de Beaulieu (comte), Édouard-Joseph-Hubert-Ferdinand, lieutenant général, né à Mons, le 17 mars 1789, fut nommé, à l'âge de 15 ans, page de S. M. l'Empereur Napoléon, alors que la Belgique, incorporée à l'empire français, voyait tous ses enfants combattre avec gloire sous les ordres du chef immortel qui guidait ses colonnes victorieuses, dans toutes les capitales de l'Europe.

D'un caractère actif et aventureux, le jeune page aspirait après l'instant où il pourrait jouir de cette vie des camps qui forma tant de grands capitaines, et qui à cette époque surtout était si pleine d'émotions. Une circonstance favorable à ses désirs ne tarda pas à se présenter : la Prusse, poussée inconsidérément à la guerre, allait donner lieu aux brillantes campagnes de 1806 et 1807. Le jeune Duval de Beaulieu obtint, le 22 mars 1806, un brevet de sous-lieutenant au 5e régiment de hussards, fit dans ce grade ses premières armes en Prusse et en Pologne, assista aux batailles d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, se distingua à Tilsitt, le 25 juin 1807, en s'élançant à la tête d'un faible piquet

Digitized by Google

de 25 hussards, sur une colonne de cosaques qu'il rompit, et à laquelle il enleva plusieurs prisonniers.

Blessé grièvement de deux coups de lance dans cette dernière affaire, le sous-lieutenant Duval de Beaulieu fut obligé de quitter l'armée active, et de se soumettre à un repos rendu chaque jour plus pénible par la lecture des bulletins de la grande armée. Enfin la campagne de 1808 allait s'ouvrir en Espagne, et se croyant assez fort pour prendre part aux événements qui allaient avoir lieu, il rejoignit le régiment provisoire dont il faisait partie, franchit les Pyrénées, se rendit dans la péninsule, prit part aux faits d'armes les plus remarquables de cette campagne qui, dans la suite, devait amener des résultats si funestes à la France, assista au siége mémorable de Saragosse, commandé en personne par le Maréchal Lannes, duc de Montebello, contribua à faire tomber le 21 février 1809, au pouvoir des armées françaises, cette ville héroïque, défendue par trente mille hommes aux ordres de Palafox, et par soixante mille habitants fanatisés, qui ne se rendirent qu'après avoir supporté huit mois d'attaque, vingt-huit jours de tranchée ouverte, et enfin, et comme suprême effort, vingt-trois jours de combat de rue en rue, transformant chaque maison, chaque monastère, chaque église en forteresse formidable, vomissant la mort sur les colonnes françaises victorieuses, qui plantèrent enfin leur drapeau sur les ruines fumantes de cette antique cité, qui avait vu périr pour sa défense quarante mille citoyens, dont les cadavres encombraient les places publiques, les carrefours et toutes les avenues, témoins de tant d'actions glorieuses.

Digitized by Google

Le Maréchal Suchet, à la tête du 5e corps, avait été détaché en Aragon, comme général en chef, après la prise de Saragosse. Le sous-lieutenant Duval de Beaulieu fit partie avec son régiment de cette nouvelle expédition, eut deux chevaux tués sous lui, le 12 mai 1809 (1), au combat d'Alcanitz, marcha avec la colonne si bien disciplinée du Duc d'Albuféra à la rencontre du général O'Donnel, qui couvrait l'inexpugnable forteresse de Lérida, prit part à la brillante victoire de Margalef et entra de vive force à Lérida avec l'armée française; il combattit à Tuléda, Fuentes et Burgos, et après les succès obtenus dans la péninsule par le Duc d'Albuféra, il reprit la route de Wagram, où la puissance de l'empire d'Autriche devait subir un si rude échec.

Tandis que le 5e hussards se reformait à Namur et comblait les vides formés dans ses rangs par la guerre d'Espagne, la grande armée, sous les ordres de Napoléon, se préparait à forcer à l'île de Lobau le passage du Danube, à l'emplacement même où il avait été traversé lors de la bataille d'Essling. Le corps de Masséna chargé de cette opération difficile, lorsqu'elle s'exécute sous le feu d'un ennemi nombreux et bien organisé, commença ce mouvement qui devait aboutir à la bataille de Wagram. Le lieutenant Duval rejoignit les colonnes françaises, le 3 juillet,

(1) Le général Jardon (Henri) périt en Espagne pendant cette campagne. Né à Verviers en 1768, Jardon se signala dans la révolution de Liége en 1789, obtint le grade de capitaine, devint général de brigade au service de France, fit avec gloire toutes les campagnes des Flandres, d'Allemagne, de Suisse et de Pologne, fut envoyé plus tard en Espagne, où son rare courage montra plus d'une fois le chemin de la victoire aux armées françaises, et succomba glorieusement à la journée de Bascalos, le 25 mars 1809.

Digitized by Google

à la tête de 270 hussards placés sous ses ordres. Pendant la bataille, agitée par les détonations formidables de neuf cents bouches à feu, et par le choc impétueux des deux armées ennemies, il se trouva constamment au plus fort de la mêlée, fit partie de la colonne qui s'ébranla et s'empara, malgré la résistance héroïque de l'archiduc Charles, des hauteurs de Russbach et d'Aderklaa, vit tomber à ses côtés pendant une charge brillante, le brave général Lassalle, frappé d'une balle dans un carré autrichien qui venait d'être enfoncé par ses bouillants cavaliers, et après le triomphe remporté dans cette journée mémorable, il se mit avec les colonnes françaises à la poursuite de l'Archiduc, blessé deux fois pendant l'action, et qui se retirait vers Mallebern, pour ne s'arrêter qu'à Brenditz.

Les résultats de la bataille de Wagram furent immenses pour la France : François II abandonnait une partie de la haute Autriche, et les pays de Saltzbourg et de Berchtolsgaden à la confédération du Rhin, placée sous la protection de la France ; l'Istrie, la Croatie, la rive droite de la Save, les pays de Montefalcone, Trieste et la Carniole, étaient cédés à l'empire français, qui recevait en outre comme frais de guerre quatre-vingt-cinq millions de francs ; enfin elle abandonnait à la Russie et à la Saxe, l'ancienne et la nouvelle Gallicie, les enclaves de la Bohême, situées sur son territoire, ainsi que l'arrondissement de Cracovie.

Le grade de lieutenant obtenu après tant de combats, fut conféré au comte Duval, le 15 février 1811, et le 15 mai 1812, au moment de l'ouverture de la campagne de Russie, il reçut le brevet de capitaine.

Digitized by Google

Dès la fin de l'année 1811, l'Europe éprouvait tous les symptômes d'une guerre prochaine et générale. Le blocus continental destiné à ruiner l'Angleterre, que le colossal empire français ne pouvait frapper autrement, atteignait aussi Alexandre auquel il avait été imposé après la paix de Tilsitt. Forcé de céder à la nécessité, il avait dû tolérer ce qu'il était impuissant à combattre, et de cette infraction à la loi des traités, jaillit l'étincelle qui mit le feu à l'Europe entière, et dont les résultats furent la ruine de la puissance de Napoléon. Après avoir mis une dernière main à l'organisation formidable de ses colonnes, qu'il divisa en dix corps d'armées, l'empereur des français franchit le Niémen, le 24 juin 1812, à la tête de deux cent mille hommes, pénétra en Pologne, vint chercher l'armée russe réunie à Wilna, sous les ordres de l'empereur Alexandre, qui se retira à l'approche de son redoutable adversaire, poussa devant lui les colonnes ennemies qu'il chassa de Smolensk après un combat acharné, les battit à Valoutina, et s'élançant à vol d'aigle sur la route de Moscou, les atteignit enfin dans les plaines de la Moscowa.

C'est là que Kutusoff (1), après une longue et pénible

(1) *Kutusoff-Smolenskoï* (*Michel-Lavrionawich-Golenitcheff*), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, entra au service à l'âge de seize ans, se fit remarquer par sa bravoure, et favorisé par des circonstances heureuses, fut nommé général en 1784. Blessé au siége d'*Oczakoff* en 1788, il contribua à la paix d'*Ismailow* en 1790, et fut chargé l'année suivante du commandement d'un corps d'armée qui envahissait la Turquie. Il prit part à toutes les guerres soutenues par la Russie, et dicta aux Ottomans la paix de *Bucharest*, le 16 mars 1812. Élevé à la dignité de prince de l'empire et nommé feld-maréchal, il fut investi du commandement des armées Russes, dans la campagne de 1812, évita longtemps un engagement décisif avec l'armée de Napoléon, et accepta enfin la bataille dans les plaines de la *Moscowa*. Forcé de céder au

Digitized by Google

retraite, s'est décidé à tenter le sort des armes. Son armée rangée en bataille à hauteur du village de Borodino, s'appuie sur des redoutes formidables ; le 7 septembre, l'armée française est en présence, elle attaque avec impétuosité l'ennemi qui à l'abri de ses retranchements évite ses premiers coups ; les colonnes se joignent, se heurtent, mais l'armée française, habituée à vaincre, triomphe de tous les obstacles, les Russes sont renversés, chassés de toutes les positions qu'ils occupaient, et après avoir perdu le général Bagration (1), naguère encore commandant en chef, ils sont poussés en désordre sur la route de Moscou.

Le capitaine Duval de Beaulieu prit part aux dangers et aux succès de cette sanglante journée ; il fit partie de la charge terrible qui arracha aux Russes leur puissante redoute du centre, et poursuivit l'ennemi qui, à Mojaïsk, voulut encore entraver la marche victorieuse de l'armée française. Une redoute défendue par les soldats de Kutusoff, n'avait pu arrêter l'élan du 5e hussards, qui dans sa course furieuse, après avoir écrasé l'ennemi qui s'opposait à sa marche, le dépassa et se rallia sur ses derrières, en présence de nombreuses batteries russes, prêtes à vomir la mort

vainqueur, il lui abandonna la ville de *Moscou*. Lors de la retraite des Français, il dirigea avec habileté le poursuite de cette armée, qu'il voulait écraser partiellement sans jamais tenter de l'anéantir dans une action générale. Il mourut en *Silésie*, le 16 avril 1813, laissant la réputation d'un grand capitaine.

(1) *Bagration* (prince), général et conseiller de l'empereur de Russie, fit avec distinction les guerres de Pologne en 1792 et 1794, et combattit en Italie sous les ordres de *Suwarow* en 1799. Il prit une part active à la bataille d'*Austerlitz*, pendant laquelle il commandait un corps d'armée. En 1812, revêtu momentanément du commandement en chef de l'armée russe, il remit plus tard ces hautes fonctions au général *Kutusoff*, combattit glorieusement à la Moscowa, où il fut frappé mortellement, après des prodiges de valeur.

Digitized by Google

sur ces soldats intrépides. En présence de ce pressant danger, électrisés par la présence de l'empereur qui d'une élévation voit ce glorieux fait d'armes se dérouler sous ses yeux, les hussards vont charger les masses russes, mais une détonation formidable part de la ligne ennemie qui vient d'envoyer une bordée de mitraille à ces braves. La moitié du régiment a mesuré la terre ; qu'importe ! les débris de cette vaillante colonne ressèrent les intervalles creusés par le fer et le plomb, ils sont un contre vingt, ils s'élancent sur les batteries ennemies, et sabrent les artilleurs sur leurs pièces. Le capitaine Duval, à la première décharge, a eu un cheval tué sous lui, il est monté sur celui d'un hussard tué à ses côtés, et s'élance avec cette colonne intrépide, qui se trouve enfin soutenue par l'invincible garde, accourue sur ce nouveau champ de carnage.

Temoin du courage de ces valeureux escadrons, Napoléon est arrivé sur le théâtre du combat ; il demande les plus braves parmi tant de braves, et leur décerne l'étoile de l'honneur. Le capitaine Duval fut du nombre de ceux qui reçurent sur le champ de bataille, ce témoignage d'une bravoure incontestable.

L'armée française cependant a occupé Moscou, et officier de cavalerie légère, il a dépassé cette ville à la suite de Murat qui dirige l'avant-garde. Mais enfin la fortune, lasse de suivre les drapeaux de la France dans ces contrées inhospitalières, veut la vaincre à son tour, et appelle à son aide les éléments et la faim. Moscou est devenue la proie des flammes, la grande armée est en retraite, et lutte à la fois contre toutes les misères qui l'accablent, et contre les

Digitized by Google

colonnes de Kutusoff, qui harcellent sans cesse son arrière-garde ; elle jette encore autour d'elle des étincelles de gloire qui la font craindre et respecter même dans ce grand désastre. Le capitaine Duval de Beaulieu assista à tous les épisodes de cette époque gigantesque, il combattit à Malo-Jaroslawets où brilla d'un si grand éclat le Prince-Eugène ; il revit Smolensk privée de ressources, fit partie de l'escadron sacré qui, pendant ces instants difficiles, donna aux débris de l'armée, l'exemple du dévouement et de l'abnégation, et arriva enfin à cette terrible *Bérésina,* qui devait encore aggraver tant de souffrances.

Les restes de la grande armée qui parvinrent à franchir ce pas terrible, s'écoulèrent vers Zembin, accablés par la faim et par le froid surtout, qui chaque jour devenait plus intense ; elle traversa Bienitza, Malodeczno, Wilna, en luttant à chaque pas contre les colonnes de Kutusoff, de Wittgenstein et de Tchichagoff, et vint enfin se rallier sur les bords de l'Oder, tandis que l'Empereur Napoléon organisait en France les nouvelles colonnes, qui sous ses ordres allaient prendre bientôt la route de la Saxe, pour briller dans les plaines de Lutzen, de Bautzen, et de Dresde, et s'éteindre enfin dans les champs si funestes de Leipsick.

Le capitaine Duval de Beaulieu assista aux batailles de Wachau et de Leipsick en qualité de capitaine au 3ᵉ régiment des gardes d'honneur ; après le désastre sanglant éprouvé dans cette dernière ville par les armées françaises, forcées de battre en retraite, il arriva à Hanau le 30 octobre, afin de rejoindre la vieille France, par la route de Mayence. Le général bavarois de Wrede, qui vient d'aban-

Digitized by Google

donner les colonnes françaises dans les champs de Leipsick, a résolu de leur fermer cette unique voie de salut. Après avoir opéré sa jonction le 19 octobre, avec une partie de l'armée autrichienne, il a occupé Hanau le 29, et s'est emparé du pont sur le Mein. Mais la présence de Napoléon a déjoué les calculs de ce transfuge, et les Austro-Bavarois attaqués avec fureur par la cavalerie française sont chassés de leurs positions, après une perte de quatre mille hommes. Le capitaine Duval de Beaulieu, dont la bravoure à la tête des gardes d'honneur a été remarquée dans cette action sanglante, fut nommé officier de la Légion d'honneur, sur le champ de bataille même. Le grade d'officier de la légion d'honneur ne fut confirmé qu'au 20 mars 1820.

Lorsque les alliés eurent envahi la France, il combattit contre leurs nombreuses colonnes pour la défense de sa nouvelle patrie, et assista aux principaux faits d'armes de cette campagne héroïque. Blessé d'un coup de feu et de deux coups de lance à l'affaire d'Épernay, le 17 mars 1814, il fut hors d'état de prendre une plus longue part à cette brillante lutte d'un peuple qui combattait contre l'oppression, rentra en Belgique comme chef d'escadron, le 10 septembre 1814, après avoir sollicité et obtenu sa démission du service de France à la suite de l'abdication de Fontainebleau, fut nommé major aux dragons légers n° 5, le 11 novembre de la même année, et enfin lieutenant-colonel aux cuirassiers le 19 février 1819.

Le gouvernement de Guillaume, dès son début, avait pris à tâche de froisser soit directement, soit indirectement, la plupart des belges qui faisaient partie ou de

Digitized by Google

l'armée ou des administrations, et il ne vit que trop tard l'abîme qui devait l'engloutir en 1830. Le lieutenant-colonel Duval crut donc devoir abandonner la carrière militaire, commencée sous l'empire, et il obtint la démission de son grade le 8 février 1820. Rentré dans ses foyers, il fut élu député aux états de la province du Hainaut, au mois de mai 1821 ; colonel de la garde Urbaine le 27 août 1830, il occupait cette position lors des événements qui éclatèrent en Belgique au mois de septembre.

L'influence exercée par M. Duval de Beaulieu dans sa province, ses anciens services sous l'empire, décidèrent le gouvernement provisoire à l'élever au grade de général de brigade, le 4 octobre 1830, et à le charger du commandement militaire du Hainaut. La vigueur qu'il déploya dans ces fonctions, lors de l'émeute qui éclata dans le Borinage, pendant l'année 1834, émeute qu'il sut comprimer en quelques jours, prouva toute la résolution de son caractère, et l'instantanéité de son coup d'œil. En 1843 il sollicita et obtint sa retraite ; le Roi, en la lui accordant le 4 avril de la même année, voulut lui donner un témoignage de grande bienveillance, et l'éleva au grade de lieutenant-général honoraire.

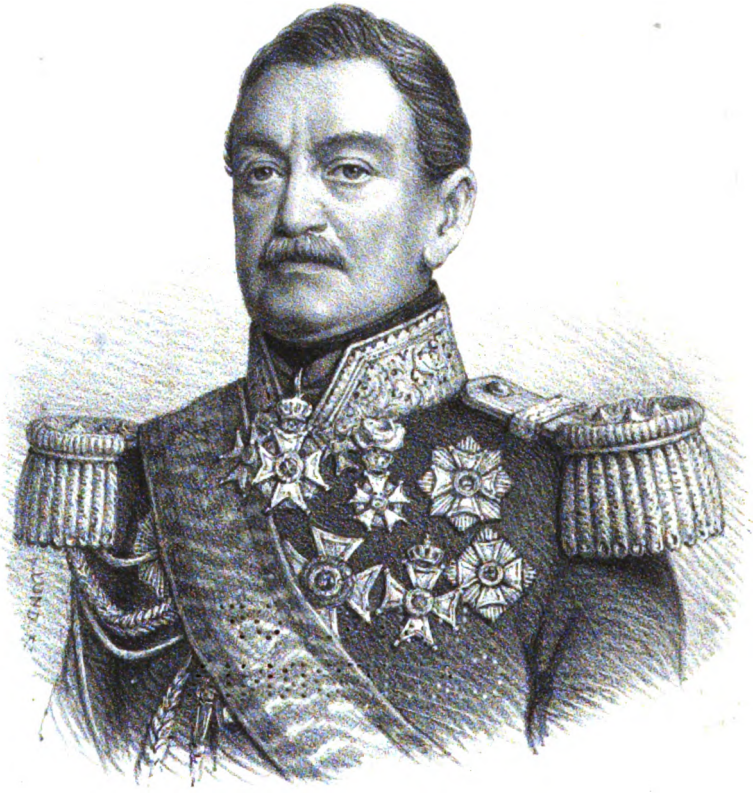
Chevalier et officier de la Légion d'honneur pour action d'éclat, commandeur du même ordre pour ses anciens services le 22 janvier 1838, chevalier de l'ordre de Léopold le 6 février 1834, officier le 21 juillet 1839, le général comte Duval de Beaulieu se repose aujourd'hui des fatigues de sa longue carrière.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL DUVAL DE BEAULIEU.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google



Imp. Simon fils & Turcey

LE GÉNÉRAL PRISSE.

Digitized by Google

Lieutenant général baron Prisse.

Prisse, Albert-Florent-Joseph (Baron), Lieutenant Général, Adjudant-Général, chef de la maison militaire du Roi, né à Maubeuge (France), le 24 juin 1788, embrassa la profession des armes dès l'âge de dix-neuf ans, fut admis en qualité d'élève à l'école militaire de Fontainebleau, et incorporé peu de temps après dans l'infanterie, il obtint une sous-lieutenance au 1er Régiment de conscrits chasseurs à pied de la Garde Impériale, le 25 mars 1809.

Napoléon, afin de rétablir en Espagne l'ascendant des armes françaises, franchit les Pyrénées dans les premiers jours de novembre 1808, et sa présence dans la péninsule avait ramené la victoire sons ses drapeaux. L'Angleterre, menacée sérieusement de ce côté, parvint à détourner le coup suspendu sur sa tête, en décidant l'Autriche, humiliée encore par la paix de Presbourg, à déclarer la guerre à la France. Au cri belliqueux poussé par le cabinet de Vienne, Napoléon s'est vu forcé d'abandonner l'Espagne à ses Lieutenants, pour faire face à l'orage qui gronde vers le Nord, et l'île de Lobau devient le centre des opérations de l'armée française. Appuyée de cinq cents bouches à feu,

Digitized by Google

elle va franchir encore le Danube en présence des colonnes Autrichiennes, qui sous les ordres de l'archiduc Charles occupent la rive droite du fleuve, à hauteur des villages d'Aspern, d'Essling et d'Enzersdorf, qui deviendront bientôt le théâtre d'actions héroïques et de faits d'armes glorieux pour les deux armées.

L'Archiduc Charles, après une résistance opiniâtre, a été forcé d'abandonner Enzersdorf devenue la proie des flammes, et ses colonnes ont fait un pas de retraite sur Wagram. Mais il s'est lancé vers les bataillons qui viennent de fléchir, et sa présence ramène les autrichiens au combat. Les divisions Oudinot et Macdonald sont ramenées en désordre au delà de Russbach, et les Saxons de Bernadotte sont chassés de Wagram qu'ils ont occupée pendant un instant ; Napoléon voit le danger qui le menace, et lance pour soutenir ces colonnes en désordre, la garde impériale toujours si redoutable.

Le moment offensif de cette troupe d'élite arrête l'élan des Autrichiens qui à leur tour se replient vers leurs positions primitives. Le sous-lieutenant Prisse assista à cette lutte sanglante qui décida de la journée du 5 juillet en faveur de l'armée française, et la terrible bataille du lendemain le vit combattre avec les braves qui ravirent à l'archiduc Charles les hauteurs d'Alderklaa, défendues avec tant de valeur par les troupes ennemies. Lorsqu'enfin la fortune eut fait pencher la balance en faveur des colonnes françaises, lorsque François II, sur son trône chancelant, acheta le repos et la sécurité au prix des sacrifices que lui imposait la paix de Vienne, le sous-lieutenant Prisse partit

Digitized by Google

avec son régiment pour la péninsule, où l'armée anglaise faisait de fréquentes apparitions, posa le pied sur le territoire espagnol, après une étape de quatre cents lieues, et placé sucessivement sous les ordres du maréchal Bessières Duc d'Istrie, et des généraux Dorsenne et Caffarelli, il combattit encore pour les drapeaux de la France.

Le sous-lieutenant Prisse eut une part glorieuse de tous les combats importants qui furent livrés dans le Nord de l'Espagne, pendant les années 1810 et 1811, et le grade de lieutenant au 3e régiment de voltigeurs de la garde, obtenu le 17 février 1811, fut la récompense de sa bravoure. A la fin de cette année (30 décembre), chargé d'une reconnaissance devant la place de Mansilla, que défendait une armée espagnole, il eut la jambe droite cassée, et hors d'état de continuer plus longtemps un service actif, il fut forcé de rentrer en France.

La guerre de Russie, la campagne de Saxe, la lutte engagée en Espagne, avaient épuisé l'empire français, qui, pour faire face au torrent qui le débordait de toutes parts, dut appeler tous ses enfants à la défense du sol sacré de la patrie. Le lieutenant Prisse, pensionné le 14 janvier 1813, par suite de sa blessure, fut rappelé sous les drapeaux en qualité de capitaine à la suite du corps du génie, le 20 janvier 1814, et pendant le siége que subit Maestricht, lors de l'invasion, il rendit au général Merle, commandant militaire, les services les plus signalés, qui furent justement appréciés par cet illustre général. Après la remise de cette place, et lorsque Napoléon, par son abdication, autorisa la création du royaume des Pays-Bas, le capitaine Prisse

Digitized by Google

revint en Belgique qu'il considérait comme sa véritable patrie (1).

Le 17 février 1818, M. Prisse, se croyant en état de reprendre du service, fut admis comme capitaine au corps d'état major ; mais il avait trop présumé de ses forces, et les suites de sa blessure l'obligèrent à prendre sa retraite le 1er janvier 1829.

Après les événements de 1830, le gouvernement provisoire qui avait besoin de s'entourer d'hommes spéciaux et d'une capacité reconnue, nomma M. Prisse lieutenant-colonel d'état-major, par arrêté du 12 novembre 1830. Colonel de la même arme, aide-de-camp du roi, sous-chef de l'état-major général de l'armée, dans le courant de 1831, il s'acquitta de ces fonctions diverses avec talent et loyauté, et fut créé général-major par arrêté du 12 avril 1834. Chargé, le 15 octobre de la même année, du commandement militaire de la province d'Anvers, et des troupes destinées à la défense des rives de l'Escaut, il fut nommé, le 22 juin 1839, président de la commission belge, chargée de la démarcation des limites entre la Belgique et les Pays-Bas. Ministre plénipotentiaire auprès de la Cour de la Haye, par arrêté du 18 juin 1842, il dirigea avec habileté les négociations relatives à la navigation de la Meuse, et à l'extradition réciproque des déserteurs et des individus frappés par la loi, négociations qui aboutirent au traité du 15 novembre 1842. Nommé lieutenant

(1) M. le lieutenant général baron Prisse a reçu la naturalisation par arrêté royal du 4 avril 1816.

Digitized by Google

général le 18 juillet 1845, le baron Prisse fut rappelé en Belgique au mois de septembre de la même année, et chargé du portefeuille de la guerre, le 31 mars 1846, en remplacement de M. le général Dupont.

Cette nouvelle preuve de la confiance du Roi, permit au général d'ajouter à l'organisation de l'armée, des dispositions qui se rattachent à la fois, au bien-être moral et matériel de ce levier puissant, qui fait respecter une nation à l'extérieur, tandis qu'il assure à l'intérieur l'ordre et la tranquillité, inséparables du travail, de l'industrie et du commerce. Son caractère bienveillant était un gage certain de la marche qu'il adopterait, et tous ses arrêtés portent le cachet de cette disposition de son esprit. Il impose aux officiers de santé de l'armée, l'obligation de traiter gratuitement les pensionnés des différentes armes, tandis qu'il améliore sensiblement la position des veuves des officiers, obligées souvent de s'imposer les plus cruelles privations; le 23 décembre 1846, il crée une compagnie sédentaire, qui donne aux anciens sous-officiers une position honorable et encore utile à l'État; le 15 avril 1845, il institue une compagnie d'enfants de troupe, afin d'assurer à ces élèves une éducation militaire, et il forme ainsi une pépinière de sous-officiers, appelés plus tard à rendre de grands services à l'armée; il établit sur de nouvelles bases l'organisation du service de santé, nomme un comité d'inspecteurs généraux pour l'infanterie et la cavalerie, dans le but de réprimer les abus relatifs à l'avancement; imprime des modifications utiles et importantes au régime de la milice, règle le mode d'avancement des Princes de la famille Royale; par une loi du 14 décembre 1846, il ordonne

Digitized by Google

la création d'une section d'officiers et de sous-officiers, spécialement chargée de réunir par toutes les communes, les détails nécessaires à l'élaboration de la carte générale du pays, et décide enfin, qu'une commission, chargée de rassembler les plans de toutes les forteresses de Belgique, entrera immédiatement en fonctions.

Remplacé au ministère de la guerre dans le courant du mois d'août 1847, par M. le général Chazal, le lieutenant général baron Prisse fut appelé au commandement de la 2e division territoriale, et de la 2e division d'infanterie, le 14 août 1847. *Adjudant-général,* chef de la maison militaire du Roi le 29 juillet 1850, il fut désigné pour remplir les mêmes fonctions auprès de S. A. R. le Duc de Brabant le 22 juillet 1853, et fut admis à la retraite le 14 mars 1854.

Chevalier de la Légion d'honneur le 30 janvier 1832 seulement, bien que cette décoration devait lui être décernée au moment de la chute de l'empire pour sa vaillante conduite en Espagne, le général Prisse fut nommé grand-officier du même ordre, le 5 octobre 1846. Chevalier de l'ordre de Léopold en 1833, officier en 1837, commandeur en 1846, il a été élevé récemment à la dignité de grand-officier par le Roi des Belges, en récompense de ses anciens et bons services. A la suite du traité du 5 novembre 1842, il fut nommé chevalier Grand-croix de l'ordre Royal du Chêne, et commandeur du Lion Néerlandais le 21 août 1845, lors de son retour de la Haye comme ministre plénipotentiaire. A sa sortie du ministère, le Roi Léopold voulut reconnaître les services rendus à l'armée

Digitized by Google

par M. le baron Prisse, et, sur sa demande, le général fut nommé Grand-Croix de l'ordre de la famille de la branche d'Ernestine de la maison de Saxe, le 5 août 1848 ; enfin S. M. le Roi de Prusse, à la suite d'une mission remplie par M. Prisse à la cour de Berlin, lui a décerné la croix de l'ordre Royal de l'Aigle Rouge, le 7 septembre 1848.

Dans la position de retraite où il se trouve placé, depuis le mois de mars 1854, le général baron Prisse a conservé comme témoignage irrécusable de la confiance royale, la direction des maisons militaires du Roi et de S. A. R. le Duc de Brabant, et dirige aussi l'éducation de S. A. R. le Comte de Flandres. D'une constitution robuste, il partage avec les généraux Brialmont et Cruquembourg, les fatigues qui résultent des fonctions d'adjudant-général, dont il est resté chargé jusqu'à ce jour.

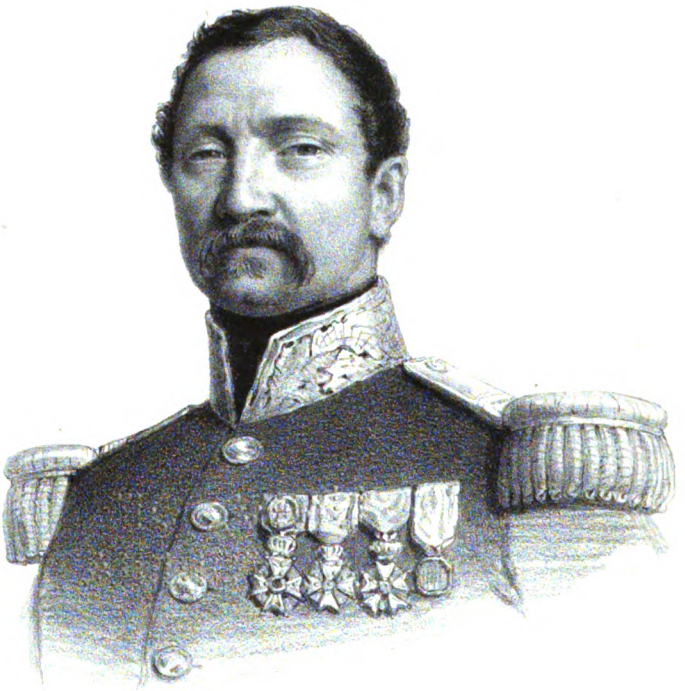
FIN DN LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL BARON PRISSE.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google



GÉNÉRAL LAHURE.

Digitized by Google

Général Lahure.

Lahure, Félix-Charles-Corneille-Alexis, général de brigade, commandant provisoirement la division de grosse cavalerie, né à Bruxelles, province de Brabant, le 29 mars 1800, pendant les luttes gigantesques de la République française contre l'Europe coalisée. Troisième fils d'une famille nombreuse, et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, son caractère impétueux et décidé triompha du désir de ses parents, combattu d'ailleurs par un de ses oncles général et baron de l'empire, qui illuminait cette imagination si vive par les récits des grandes batailles qui ont contribué à immortaliser le règne de Napoléon. Sorti, à l'âge de seize ans, du lycée de Bruges, il s'enrôla le 19 janvier 1817 au 2e régiment de cuirassiers, alors en garnison à Bruxelles, partit peu de temps après pour la Haye avec son régiment, où il obtint successivement les grades de brigadier et de maréchal-des-logis.

Témoin plusieurs fois des embarquements qui avaient lieu pour l'île de Java, son esprit aventureux lui inspira le désir de faire partie de l'une des expéditions dirigées

Digitized by Google

vers ces contrées ; il passa, sur sa demande, au 7e régiment de hussards de l'armée des Indes, partit de Flessingue le 16 mai 1823 et après une traversée de cinq mois, il débarqua à Batavia, le 11 octobre de la même année. A cette époque tout était en paix dans les possessions hollandaises, et rien ne faisait pressentir l'orage qui devait y éclater l'année suivante. Le baron Vandercapelle, alors gouverneur général, voulant consolider l'autorité de son gouvernement, avait résolu de se rendre dans l'île des Célèbes, où il savait que quelques princes et chefs indiens se montraient peu favorables aux négociations qui avaient pour but d'étendre la domination hollandaise. Lahure fut désigné pour faire partie de sa suite dans cette excursion, et ce fut pendant le séjour même du gouverneur dans cette île, qu'éclata cette formidable insurrection qui détermina dans les possessions néerlandaises une guerre de près de 10 ans. En quelques jours toute l'île était en feu, et la révolte avait pris des proportions effrayantes ; le peu de forces dont pouvait disposer le gouverneur pris au dépourvu, étaient insuffisantes pour arrêter l'élan révolutionnaire ; aussi les troupes en petit nombre qui s'y trouvaient, firent-elles des prodiges de valeur pour maintenir l'autorité néerlandaise, en attendant que les renforts expédiés de Java, vinssent leur donner un appui décisif. Le commandement supérieur de l'armée fut confié au lieutenant général baron *Van Geen,* qui dans un ouvrage publié à Breda en 1840, a fait connaître ce qu'il y eut de remarquable et de vraiment grand dans ces guerres lointaines, trop peu connues pour l'honneur et la gloire de ceux qui y ont pris part, et dans un pays où l'armée avait à lutter non-seulement contre les périls ordinaires des combats, mais

Digitized by Google

aussi contre un climat meurtrier et des privations de tous genres.

Dès la première rencontre, Lahure, alors maréchal-des-logis-chef, se fit remarquer, et par sa bravoure, son intrépidité et son sang-froid, sauva des mains de l'ennemi le commandant des hussards. Le soir de cette journée, en présence d'un grand nombre d'officiers, le général en chef le félicita sur sa belle conduite et lui dit : « Vous pouvez « dès cet instant vous considérer comme officier, et votre « brevet de sous-lieutenant, que je vais envoyer à la « signature du gouverneur général, mentionnera que cette « faveur est due à votre valeur. » Cette pièce officielle, datée du 3 novembre 1825, est en effet conçue dans ces termes. Pendant plus d'une année la guerre continua avec acharnement de part et d'autre ; à Sindje, à Boni, Badjoa, à Soupa surtout, l'action fut des plus meurtrières ; partout Lahure donna des preuves d'un grand courage et il fut cité avec éloges, dans les bulletins officiels qui rendaient compte de ces sanglantes journées. A *Soupa,* son détachement se distingua d'une manière particulière en enlevant à l'ennemi, le fameux drapeau d'Alita, qui parmi les Indiens était considéré et jouissait d'un prestige tel, qu'on pourrait le comparer au drapeau de Mahomet, auquel les musulmans superstitieux et fanatiques attachent tant d'influence. La victoire resta enfin aux armes hollandaises ; presque tous les princes indiens firent leur soumission et la paix semblait ne plus devoir être troublée. Le général Van Geen avec la plus grande partie de son corps d'armée s'embarqua alors, pour aller renforcer les troupes de l'île de Java, qui, à l'exemple des Célèbes, venait de s'insurger. A peine était-

Digitized by Google

il parti, qu'un des chefs indiens, le prince Lapatauw, souleva de nouveau la province de Tenetta, une des plus importantes de l'île. Malgré le peu de forces dont il pouvait disposer, le général Bisschoff, à qui Van Geen avait remis le commandement militaire de l'île, n'hésita pas à combattre les naturels qui venaient d'arborer encore l'étendard de la révolte ; il confia la conduite de l'expédition de Tenetta au major Coehoorn, qui déploya dans cette entreprise autant d'habileté que de courage. Ce petit corps d'armée se composait d'infanterie, d'artillerie, et d'un détachement de cavalerie commandé par Lahure. Après les fatigues inouïes d'une marche pénible à travers mille obstacles, il arriva devant la place dont les forts avancés furent enlevés le premier jour. Le lendemain, à six heures du matin l'assaut de la forteresse même fut ordonné ; les assiégés, après une défense héroïque, durent céder à la vigueur de l'attaque ; vers trois heures, le brave Coehoorn planta lui-même le drapeau néerlandais sur les murs de la dernière enceinte, et alors commença un combat corps à corps, qui ne se termina que par la retraite des révoltés qui abandonnèrent leurs retranchements à l'armée hollandaise. Pendant toute cette journée, Lahure, à la tête de sa cavalerie, n'avait cessé de charger contre les masses de cavaliers indiens qui descendaient des hauteurs voisines pour harceler les assaillants, et le bulletin officiel de cette journée le cite pour son infatigable courage. Deux jours après cette sanglante affaire il reçut la mission de pousser une reconnaissance afin de s'assurer des dispositions du prince Lapatauw, qui, ayant pu s'échapper de Tenetta, s'était réfugié dans les montagnes avec ce qui lui restait de troupes. Le brillant fait d'armes qu'il accomplit dans cette circonstance est une des

Digitized by Google

phases les plus glorieuses de sa carrière, et nous croyons ne pouvoir mieux faire, que de transcrire ici l'extrait d'un rapport officiel du général Bisschoff au gouverneur général. Cet extrait fut adressé à Lahure par le chef même de l'expédition, comme un témoignage de satisfaction : « Le « 16 juin 1826, il me fut adressé un rapport de Tenetta « qui constate que le sous-lieutenant de hussards s'était « conduit avec une bravoure éminente à Bougny (1). « Après la prise de la place forte susmentionnée, le sous- « lieutenant Lahure fut chargé de faire une reconnaissance « avec quelques hussards qui lui restaient ; cet officier se « rua sur l'ennemi, força 600 hommes à mettre bas les « armes, se rendit maître de deux pièces de canon, et « détruisit de fond en comble, d'après les ordres qu'il avait « reçus, le village de Paré, habitation royale, ainsi qu'un « magasin contenant 300 barils de poudre et une grande « quantité d'armes. A son retour, il fut cerné par toute « l'armée de Lapatauw; cet officier plein de mérite sut, par « son courage et son sang-froid, tenir pendant longtemps « l'ennemi en échec ; à mon arrivée, après avoir eu son « cheval tué, il se défendait à pied ; deux tiers des hus- « sards avaient trouvé la mort. Les armes et les canons « conquis me furent remis par ce vaillant soldat. »

Les révoltés étant soumis, tout rentra dans l'ordre aux Célèbes, et la paix n'y fut plus troublée. Lahure sollicita alors la permission de retourner à Java, non-seulement pour prendre sa part des combats qui s'y livraient, mais aussi dans l'espoir d'y trouver un de ses frères qu'il

(1) Ville basse de Tenetta.

Digitized by Google

savait arrivé récemment d'Europe. Cet espoir ne devait pas se réaliser ; la veille du jour où les deux colonnes auxquelles ils appartenaient, devaient faire leur jonction, les deux frères furent séparés pour jamais : Alexis Lahure avait été tué, le 16 avril 1827, au combat de Karangbollang. Ce douloureux événement affecta profondément celui qui lui survécut, sans cependant abattre son courage ; précédé à Java d'une réputation de brave méritée et incontestée, il fut accueilli par ses nouveaux camarades avec cette franche cordialité, que l'on ne trouve nulle part plus vraie, que dans les périls de la guerre. Dès lors (1827) Lahure prit part à tous les combats que l'armée néerlandaise eut à soutenir contre les insurgés, qui sous les ordres du fameux Dieponegoro, tenaient constamment en échec les colonnes hollandaises; mais ici, comme plus haut, laissons parler les bulletins officiels que nous traduisons littéralement :

« A Ketjewang (15 mai 1828) le sous-lieutenant Lahure « chargea avec la cavalerie sur le gros de l'ennemi, le culbuta et s'empara de deux drapeaux. La bonne réussite « de cette affaire est due à l'intelligence et à la valeur de « ce brave officier. »

« A Tégal-Waroe (26 octobre 1828) le sous-lieutenant « Lahure chargea l'ennemi avec ses hussards qui s'empa- « rèrent du drapeau. Le succès de la journée est dû à cette « charge habilement exécutée.

« A Tinkilan (rapport du colonel Le Bron, commandant « le corps d'armée, 8 août 1829), l'ennemi, débouchant à « l'improviste du village de Tempel, se précipita sur nous

Digitized by Google

« avec fureur, au pas de course et la lance croisée. Les « Macassars (alliés des Européens) reçurent le premier « choc ; surpris de tant d'audace et d'énergie, ils hésitè- « rent un instant et firent un mouvement de retraite ; l'en- « nemi tomba alors sur les Ambonnais (autres auxiliaires) « et les troupes européennes. Pendant ce temps, les Ma- « cassars, revenus à eux, reprirent l'offensive et la mêlée « devint terrible. Dans cet instant nous fûmes chargés en « flanc par la cavalerie ennemie débouchant également de « Tempel ; notre position était des plus critiques. Heureu- « sement arriva alors notre cavalerie commandée par le « sous-lieutenant Lahure, et composée de hussards et de « Bengalais. Cette brave troupe chargea l'ennemi avec « impétuosité, le sabra et mit la déroute dans ses rangs. »

Le rapport continue et plus bas nous y trouvons ce qui suit :

« Nos pertes, quoique inférieures à celles de l'ennemi, « sont considérables ; nos soldats se sont battus avec cou- « rage ; la cavalerie surtout s'est couverte de gloire et « parmi ceux qui se sont distingués entre tous, je dois vous « citer les deux lieutenants en second Lahure, etc. (1). »

Le lieutenant général de Kock, commandant supérieur, disait dans son rapport au gouverneur général, sur cette même affaire (9 août 1829) :

(1) Il est question ici d'un autre frère de Lahure, arrivé dans l'Inde l'année précédente, plus jeune, mais digne de son aîné par sa bravoure et son caractère. Rentré en Europe en 1832, il fut nommé lieutenant au 1er régiment de lanciers et mourut à Malines en 1834.

Digitized by Google

« Toutes les forces de l'ennemi se ruèrent sur nos trou-
« pes avec fureur, la lance au poing, et en poussant des
« cris sauvages; les Macassars plièrent sous le choc et
« firent un mouvement en arrière, mais ramenés par leur
« chef, le combat recommença avec acharnement sur tous
« les points; il y eut une mêlée épouvantable. L'élite de
« la cavalerie ennemie débouchant du village de Tempel,
« nous prit en flanc et porta le ravage dans nos rangs;
« heureusement dans cet instant arriva notre cavalerie,
« qui avec une impétuosité et une audace sans exemple,
« culbuta l'ennemi et le força à se retirer, après avoir es-
« suyé des pertes considérables; nos troupes ont montré
« dans ce combat terrible un courage digne des plus grands
« éloges. Je dois citer comme s'étant particulièrement dis-
« tingués les deux lieutenants en second Lahure, etc. »

Nous terminons ici nos extraits, les transcrire tous nous mènerait trop loin. Nous ajouterons seulement que Lahure fut encore porté à l'ordre du jour de l'armée après les combats de Bedoyo, de Babetun, de Brodjo et de Dayam.

Comme le grade précédent, Lahure obtint celui de lieutenant (3 novembre 1829), pour sa brillante conduite; depuis longtemps déjà aux Célèbes, il avait été proposé pour la croix de Guillaume, ordre qui, d'après ses statuts, ne peut être conféré que pour actions d'éclat. Sur un très-grand nombre de propositions, quatre décorations seulement furent envoyées d'Europe; Lahure était du nombre de ceux qui les obtinrent et il reçut cette distinction en présence du corps d'armée et au moment de marcher à l'ennemi. En 1830 les tribus insurgées ayant été soumises,

Digitized by Google

la guerre fut terminée ; Lahure songea alors à revoir son pays et sollicita du gouverneur général un congé de deux ans qu'il obtint le 1er octobre, mais dont il ne profita pas immédiatement. Au commencement de janvier 1831, les premières nouvelles de la révolution Belge étant parvenues à Java, Lahure, enfant de Bruxelles, n'hésita pas, et partit à bord du Belge, petit bâtiment marchand, le 18 du même mois. Il avait pour compagnon de voyage le Lieutenant Moreau (devenu plus tard Lieutenant-Colonel), Belge comme lui, et l'un des braves soldats que comptait l'armée des Indes. Débarqués à Flessingue le 6 juin 1831, et instruits tous deux par le capitaine d'un bâtiment qu'ils rencontrèrent à l'Ile de Sainte Hélène, des événements qui s'étaient accomplis depuis six mois dans leur patrie, ils se rendirent immédiatement à la Haye pour y donner leur démission, qui leur fut accordée par arrêté Royal du 19 juillet 1831. Malgré les instances de ses anciens chefs et de plusieurs de ses camarades qu'il retrouva à la Haye, Lahure persista dans sa résolution et partit pour Bruxelles, où à peine arrivé il s'empressa de demander à être admis dans les rangs de l'armée. Malheureusement une sorte de préjugé dont on ne pourrait comprendre la cause, existait à l'égard des officiers revenant de l'Inde, et Lahure eut à en éprouver les effets ; s'étant présenté à M. De Brouckère, alors Ministre de la guerre, et lui ayant fait connaître le but de sa visite, celui-ci lui répondit assez brusquement : « Prenez une blouse « et un fusil, Monsieur, et allez à la frontière. » Officier de cavalerie et ayant les antécédents qui précèdent, Lahure devait se sentir blessé profondément ; ne pouvant plus retourner aux colonies et y servir la Hollande, devenue l'ennemie de son pays, il prit la résolution avec la promptitude

Digitized by Google

qui le caractérise, d'aller en Egypte offrir ses services au vice-Roi, alors en guerre avec la Turquie. Occupé de ses préparatifs de voyage, il reçut un message du chef du personnel qui, mieux renseigné, désirait le voir ; par suite de l'entretien qu'ils eurent ensemble, Lahure fut attaché au ministère de la guerre, comme officier d'ordonnance, par disposition ministérielle en date du 26 juillet 1831.

Sept jours seulement s'étaient écoulés depuis sa démission en Hollande. En cette qualité il reçut à diverses reprises pendant la campagne du mois d'août suivant, des dépêches destinées au Roi et aux généraux commandants les différents corps d'armée ; ces missions ne furent pas toujours sans danger, car plusieurs fois il eut à traverser les avant-postes ennemis. Le 2 septembre 1831 il fut nommé capitaine en second de cavalerie ; désigné pour le corps des guides composé d'abord d'un seul escadron, placé sous le commandement du major Ory, Lahure reçut le grade de capitaine commandant quelques mois après (19 avril 1832). Ce fut au mois de juin 1833 que l'on porta à 4 escadrons le corps des guides dont Lahure commanda le deuxième pendant cinq années.

A cette époque notre pays comptait encore bien des ennemis de notre nationalité naissante et de notre jeune royauté ; une assez grande quantité de petits journaux, oubliant la véritable mission de la presse, se faisaient chaque jour l'écho des sentiments les plus répréhensibles, et déversaient l'injure sur tout ce que la Belgique comptait de plus honorable. Rien n'était respecté ; notre Roi, si digne d'être vénéré et à qui le pays entier, auquel il s'était dévoué,

Digitized by Google

devait les sentiments les plus profonds de reconnaissance, était journellement outragé; le caractère chevaleresque, et l'âme généreuse de Lahure, s'émurent à la vue de ces écrits qu'aucune loi n'atteignait, et qui, répandus dans les lieux fréquentés par la classe ouvrière, avaient une assez haute portée, et il lui sembla qu'un officier qui appartenait à un régiment considéré comme un corps d'élite, ne pouvait souffrir que l'on outrageât constamment le chef de la nation. Alors commença entre lui et les rédacteurs de ces feuilles, une lutte qui eut pour résultat de les faire tomber presque toutes; ce moyen extra-légal ne fût point venu à la pensée du capitaine Lahure, si la législature eût pris dès le principe les mesures qu'elle sentit enfin la nécessité d'adopter dix ans plus tard. Peu apprécié d'abord dans sa manière de voir, Lahure souleva contre lui, en cette occasion, bien des sentiments de haine ; mais ayant agi selon sa conscience et trouvant en elle une approbation entière, il se consola facilement des orages qu'il avait pu soulever.

Par arrêté spécial en date du 1er mai 1834, le Roi voulut bien nommer M. Lahure chevalier de son ordre, et le 17 février 1838 il fut promu au grade de Major ; il continua à servir aux guides en cette qualité jusqu'au 1er août 1843, époque où le Roi l'attacha à sa personne comme Officier d'ordonnance.

En 1840, à la suite d'un entretien qu'il eut l'honneur d'avoir avec son Altesse Royale le Duc d'Orléans, Lahure se décida à prendre part aux opérations de la campagne qui allait s'ouvrir en Algérie ; par disposition ministérielle du 10 mars il y fut autorisé et chargé par le Ministre, « d'é-

Digitized by Google

« tudier l'organisation de la cavalerie française, sa ma-
« nière de servir en campagne, et les dispositions que les
« circonstances toutes spéciales où elle se trouvait l'obli-
« gaient à prendre, en raison de la nature des localités, du
« climat et de l'ennemi qu'elle avait à combattre, » d'autres officiers ayant obtenu l'autorisation de se rendre également en Afrique, le Ministre ajoutait : « Je vous invite à vous
« considérer comme le répondant des autres officiers bel-
« ges qui ont obtenu la même faveur que vous; je leur
« prescris de s'adresser à vous pour toutes les démarches
« sortant du cercle des affaires ordinaires, qu'ils pourraient
« avoir à faire. etc. »

Lahure partit le 13 mars et se rendit à Paris pour y régulariser sa position ; il s'embarqua ensuite à Toulon et arriva à Alger dans les premiers jours d'avril. Des seize officiers passés en Afrique en même temps que lui, huit seulement furent attachés aux divers états-majors ou régiments qui allaient entreprendre l'expédition projetée ; les autres furent répartis dans les différentes provinces de l'Algérie. M. Lahure fit partie de l'état-major du Duc d'Orléans et dans ces circonstances souvent pénibles, mais presque toujours glorieuses, il se montra digne de soutenir honorablement le nom belge. Plus tard il écrivit deux lettres que l'Indépendance inséra dans son journal du 2 juin, elles étaient précédées de ces quelques lignes :
« Nous avons sous les yeux deux lettres écrites de l'Algérie
« par un officier belge qui, s'oubliant lui-même avec une
« modestie bien rare, parle de ses camarades en des termes
« fort honorables pour eux et qui prouvent que nos com-
« patriotes ont pris une part des plus active à la campagne

Digitized by Google

« contre Abd-El-Kader. Nous allons donner deux extraits « de ces lettres dont l'une, quoique de date ancienne, n'en « est pas moins intéressante. »

« Blidah, 5 mai.

« Nous sommes encore ici quand nous nous attendions « depuis plusieurs jours à passer le col de Mouzaia pour « marcher sur Médéah. Plusieurs causes ont dû retarder « notre expédition, je ne vous dirai que la plus apparente. « Elle provient du grand nombre d'Arabes que nous avons « rencontrés dans la plaine, et contre lesquels nous nous « battons depuis huit jours sans fin ni cesse; nous sommes « presque toujours entourés de 14 ou 15,000 ennemis, « et quand on les a repoussés d'un côté, il faut recom- « mencer de l'autre; on dirait vraiment qu'ils sortent de « dessous terre. L'armée française est admirable, je ne « saurais trop le dire, elle compte 12,000 hommes environ « et tient tête de tous les côtés avec une incroyable ar- « deur, endurant d'ailleurs avec une grande patience et « même avec gaîté, les fatigues, les chaleurs de ce diable « de climat, les privations de tout genre et retournant « au combat avec la même intrépidité. Nous avons perdu « passablement de monde dans les dernières journées, « car les Arabes se battent courageusement aussi et visent « bien.

« Le prince royal commande et conduit sa division avec « promptitude et beaucoup de courage. Le duc d'Aumale

Digitized by Google

« est toujours là où est le plus grand danger, tous deux « sont extrêmement bienveillants pour les officiers belges « qui de leur côté se conduisent dignement ; quelques-uns « ont été cités à l'ordre du jour de l'armée. Je dois le dire « à l'honneur de notre pays et de notre armée, les officiers « belges partagent franchement toutes les bonnes et mauvaises fortunes de l'armée française, et se font aimer « par leurs bonnes et franches manières de tous les officiers français. »

Dans sa seconde lettre M. Lahure s'exprimait ainsi : « Nous sommes de retour de l'expédition de Téniah ; je « ne vous donnerai pas de détails sur les combats que « nous avons dû livrer pour franchir ce pas difficile ; les « relations officielles vous arriveront probablement par « les journaux avant la mienne. Je me bornerai à vous « dire que les Arabes s'étaient fortement retranchés, qu'ils « se sont vigoureusement défendus et que l'action était « pénible et meurtrière. Mais quel courage et quelle résolution dans l'armée française, et qui aurait pu lui résister. « Les officiers belges se sont conduits de manière à faire « honneur à l'armée belge, Ghislain, Nalinne, Blanc, Van « de Vin, Nypels, et Dupré se sont fait remarquer par « leur bravoure, ce qui a fait dire au Duc d'Orléans au milieu d'un cercle d'officiers français : « Les officiers belges « ont dignement représenté leur nation, on les a vus à la « tête de la cavalerie dans les charges, ils montaient à « l'assaut devant l'infanterie au col de Mouzaïa, et aux « postes avancés, ils étaient en tirailleurs, faisant le coup « de fusil et se colletant avec les Arabes ; j'en instruirai « le roi des Belges, ainsi que mon père. » Cela est fort

Digitized by Google

« honorable et son Altesse nous rend une justice mé-
« ritée.

« Ghislain et Nalinne ont été blessés, le premier à la
« cuisse et le second au ventre ; cependant ces blessures
« ne sont pas dangereuses. Nypels et Dupré montaient
« à l'assaut au col de Mouzaïa, à mes côtés, devant les
« zouaves; c'était un rude coup de collier, je vous l'assure. »

En effet, le major Lahure s'oubliait lui-même, car, étant entré le premier dans une redoute, le maréchal Vallée, dans son rapport officiel du 27 mai, le cite avec ceux qui en première ligne se sont fait remarquer parmi tant de braves ; il eut à cette bataille sa capote d'uniforme percée de cinq balles. A son retour d'Afrique, et lors de son passage à Paris, il eut l'honneur d'être reçu par S. A. R. le duc d'Orléans qui le félicita sur sa brillante conduite, et lui remit, d'après les ordres de son père, les insignes de chevalier de la Légion d'Honneur.

Le 9 mai 1844, M. Lahure fut nommé lieutenant colonel ; déchargé de ses fonctions près du Roi, il reprit son service aux guides, sous les ordres du lieutenant général d'Hane. Le système de commandement établi alors dans ce régiment, système qui devait amener des tiraillements regrettables et que M. Lahure prévoyait sans pouvoir y apporter remède, l'engagea à solliciter son changement de corps ; le Roi accueillit sa demande, et par arrêté royal du 23 juin 1846, le rappela près de sa personne comme officier d'ordonnance. Le 14 avril 1847 il fut promu au grade de colonel du 1er régiment de lanciers ;

Digitized by Google

chef expérimenté, il fut à même de prouver encore qu'outre ses qualités militaires, il possédait aussi la connaissance des hommes, don précieux pour celui qui est appelé à commander. Exact et rigoureux pour tout ce qui touchait à l'intérêt du service, il se montra bon dans toutes les autres circonstances, et lorsque par disposition ministérielle du 19 décembre 1851, il s'éloigna de ce régiment pour prendre le commandement des guides, le corps d'officiers, ainsi que les sous-officiers lui donnèrent des témoignages d'un sincère attachement; mêmes marques de sympathies lui furent prodiguées, quand un an plus tard, étant nommé général-major, il quitta ce dernier régiment à la formation duquel il a contribué, et où il avait passé dix-sept années de sa carrière. Le 12 janvier 1853 il reçut le commandement de la 2e brigade de la division de grosse cavalerie, et fut chargé provisoirement de celui de la division, fonctions qu'il remplit depuis cette époque.

En résumant ce qui précède, nous voyons en M. Lahure le type de l'homme qui réunit les qualités précieuses d'un bon militaire. Apprécié dans l'armée néerlandaise, il emporta en la quittant les regrets de ses compagnons d'armes; le lieutenant général Van Geen s'exprime ainsi, dans son ouvrage dont nous avons parlé plus haut, au sujet de M. Lahure : « Aujourd'hui (1840) major aux guides, au « service belge, l'un des plus braves officiers que compte « cette armée et qui, autant par son caractère que par ses « talents militaires, jouit à un haut degré de l'estime de « ses camarades. » Ces sentiments qu'il inspirait autrefois ne lui font point défaut aujourd'hui et nul n'ignore que si l'armée était appelée à jouer un rôle moins passif, le Roi

Digitized by Google

et le pays trouveraient en lui un cœur aussi dévoué qu'intrépide.

Chevalier de l'orde de Guillaume en 1828, de l'ordre de Léopold en 1834, de la Légion d'Honneur en 1840, le général Lahure a reçu la médaille de Java le 28 décembre 1841 et la croix d'officier de l'ordre de Léopold le 16 juillet 1851. Par arrêté du 21 mars 1855, M. le général Lahure a été nommé aide-de-camp du Roi.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL LAHURE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Brion.

Brion, Norbert, général de brigade, né à Corbaix (Brabant), le 7 juillet 1787, entra à l'âge de vingt ans dans le 11e régiment de chasseurs à cheval français, et fit avec ce corps la campagne de Pologne en 1807. Ce début était rude pour un conscrit qui ne connaissait qu'en perspective les fatigues et les dangers de la guerre ; il sortit cependant avec honneur de ce baptême du feu, et lorsqu'il se présenta dans les plaines de l'Allemagne, en 1808, pour prendre part aux opérations dirigées contre l'Autriche, il avait acquis déjà cet aplomb du champ de bataille, que l'homme le plus brave ne possède pas, avant d'avoir éprouvé les émotions du combat.

Après avoir combattu à Friedland, le 14 juin 1807, à Ratisbonne, le 23 avril 1809, où il reçut un coup de sabre à l'épaule, il arriva enfin dans les champs d'Essling le 22 mai sous les ordres du maréchal Lannes (1), et il y fit

(1) Lannes, Jean, duc de Montebello, maréchal de France, né à Lectoure (Guienne) en 1769, s'enrôla en 1792 dans un bataillon de volontaires, passa à l'armée des Pyrénées orientales, où son courage lui fit obtenir un avancement

Digitized by Google

preuve d'une grande intrépidité. Cette sanglante bataille, livrée par Napoléon à l'archiduc Charles, et qui vit le village d'Essling pris et repris six fois par les deux partis en présence, qui devint un titre de gloire pour tous les braves qui y prirent part, car, privés du corps d'armée du maréchal Davoust, retenu par la rupture des ponts du Danube sur la rive droite de ce fleuve, ils firent face aux Autrichiens, dans la proportion d'un contre trois, fut pourtant, et par suite de cette circonstance fatale, nulle dans ses résultats, et sembla être le prélude de l'action mémorable de Wagram, qui plaça encore le sort de la monarchie autrichienne dans les mains de Napoléon victorieux.

Les villages d'Essling, d'Aspern, d'Enzerdorf, hérissés d'artillerie, et défendus par l'armée entière de l'archiduc

rapide. Chef d'une demi-brigade en 1794, il passa à l'armée d'Italie au mois d'octobre suivant, et placé à la suite de la fameuse 32e demi-brigade, il prit part à tous les combats livrés par ce régiment intrépide. Nommé commandant du même corps lorsque Rampon fut élevé au grade de général, il y demeura jusqu'à ce que la même récompense lui fût accordée. Il accompagna ensuite le général Bonaparte en Égypte, s'y couvrit de gloire, revint en France comme général de division, prit une part active à la journée du 18 brumaire, combattit vaillamment à Marengo et à Montebello lors de la seconde campagne d'Italie (ce dernier combat lui valut son titre de famille), et fut envoyé en 1801 comme ministre plénipotentiaire à Lisbonne. Rappelé en France, il devint maréchal d'empire, à la création de cette dignité, et dirigea l'aile gauche de la grande armée lors de la campagne de 1805 contre l'Autriche, qui fut couronnée par la bataille d'Austerlitz. Les années 1806 et 1807 ajoutèrent de nouveaux titres à sa renommée militaire. Lors de la campagne de 1808 en Espagne, le duc de Montebello commanda le 3e corps de la grande armée, et enleva aux Espagnols la fameuse place de Sarragosse. Il revint en France immédiatement après ce glorieux fait d'armes, et partit pour l'Allemagne, où l'appelaient les intérêts de la France. Dans cette nouvelle expédition contre l'Autriche, il reçut le commandement du 2e corps d'armée, et trouva un tombeau glorieux dans les champs d'Essling, le 22 mai 1809. L'empereur pleura la mort de cet illustre maréchal qui fut aussi son ami, et fit transporter ses restes à Paris, où ils reçurent les plus grands honneurs.

Digitized by Google

Charles, présentaient, dès le 30 juin 1809, une ligne formidable et allaient devenir le centre de l'action, jusqu'à ce que l'attaque et la défense, s'étendant encorce, prirent pour point essentiel les hauteurs de Baumersdorf, d'Adecklaa et enfin de Wagram. Sous les ordres du général Montbrun, qui vengea sur l'ennemi la mort de Lassalle tombé glorieusement pour son pays, M. Brion prit part aux divers épisodes qui signalèrent cette sanglante journée, et lorsque les triomphes des armées impériales forcèrent l'Autriche à s'incliner devant le traité de Vienne, il fut dirigé vers l'Espagne, où il arriva en 1810, afin de concourir sous les ordres du général Dorsenne, à l'asservissement de la Péninsule. Masséna reçut le commandement en chef de cette nouvelle expédition, et il y déploya les qualités brillantes qui signalèrent sa carrière. Ney, Junot, Reynier et Montbrun guidèrent les colonnes françaises dans cette guerre pénible, où tant d'actions éclatantes demeurèrent ignorées. En 1811, il entrait en vainqueur à Almeida, combattait à *Rodrigo,* puis à Salamanque, sous les ordres du maréchal Marmont, et lorsque Wellington, enhardi par l'immense revers de Russie et par l'affaiblissement des forces françaises en Espagne, crut le moment venu de reprendre l'offensive, lorsque la présomption du roi Joseph fit livrer, malgré l'avis des généraux les plus expérimentés, la sanglante bataille de Victoria, M. Brion soutint honorablement la réputation de bravoure acquise aux soldats belges, et suivit après des succès divers la retraite de l'armée impériale sur Sarragosse, Jaca, Pampelune, pour rentrer enfin en France et reprendre bientôt la route de l'Italie.

L'année 1813 éclaira les derniers triomphes des colonnes

Digitized by Google

de Napoléon dans les champs de l'Allemagne et sur le sol de la Péninsule Hébraïque. Le prince Eugène de Beauharnais qui, pendant la mémorable retraite de Russie, avait acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de Napoléon et de la France, avait reçu l'ordre de se rendre en Italie pour mettre ce royaume à l'abri de l'invasion des Autrichiens, et son grand courage ne fut pas au dessous de cette mission difficile. Sa résistance opiniâtre aux forces supérieures de l'ennemi, l'habileté de ses manœuvres, jetèrent un dernier lustre sur cette époque héroïque. M. Brion assista le 31 octobre à l'affaire de Bassano, qui eut pour résultat d'enlever cette place aux Autrichiens, et reçut le même jour, comme témoignage de sa bravoure, l'épaulette de sous-lieutenant au 31ᵉ régiment de chasseurs à cheval, dont il faisait partie déjà depuis le 1ᵉʳ septembre 1811 ; le 15 novembre, toujours guidé par le prince Eugène, il combat dans les plaines de Caldiero contre les Autrichiens du général Bellegarde, qui sont rejetés de leurs positions. Lorsque la conduite équivoque du roi de Naples (1) et

(1) Murat, Joachim, roi de Naples, naquit en 1771 à Labastide, près Cahors. Fils d'un aubergiste, d'un caractère déterminé et aventureux, il embrassa fort jeune la carrière des armes, et profitant des circonstances favorables de l'époque, il devint lieutenant-colonel en 1794. Destitué alors par la réaction du 9 thermidor, il s'attacha au 13 vendémiaire à la fortune du général Bonaparte, et le suivit comme aide-de-camp en Italie et en Égypte, où il fit preuve d'une bravoure au dessus de tout éloge. Devenu général de division et rentré en France, il dispersa au 18 brumaire, à la tête de soixante grenadiers, le conseil des cinq cents, et épousa peu de temps après Caroline Bonaparte. Commandant en chef de cavalerie dans la journée de Marengo, il devint gouverneur de Paris en 1804, et fut créé maréchal d'empire à l'avénement de Napoléon. A la bataille d'Austerlitz son intrépidité le fit admirer de l'armée entière, et il reçut en récompense le titre de grand-duc de Berg. Après la campagne d'Allemagne en 1807, il partit pour l'Espagne, où sa conduite malencontreuse força l'empereur à le rappeler en France. Créé roi de Naples en 1808, il eut le commandement en chef de la cavalerie pendant la campagne de Russie, et ne se montra

Digitized by Google

bientôt sa défection (11 janvier 1814), qui obscurcit et sa gloire et son nom, vint forcer le vice-roi à se replier sur la ligne de l'Adige ; il suivit le mouvement d'Eugène, combattit une dernière fois pour les armes françaises à la bataile du Mincio, le 8 février 1844, où dans une brillante charge de cavalerie il reçut deux coups de sabre au bras gauche, et rentra en France puis en Belgique, lorsque la restauration de la dynastie des Bourbons et le traité de Paris, eurent délié les Belges de leurs serments envers la France.

Le sous-lieutenant Brion démissionné honorablement le 21 juillet 1814, fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas (5e régiment de dragons légers), le 6 janvier 1815, et se trouva aux Quatre-Bras le 16 juin suivant,

pas à la hauteur de sa position. La crainte de perdre son trône lui fit abandonner les débris de la grande armée pendant la retraite, et il fit les premières avances à l'Autriche lorsqu'il vit l'étoile de Napoléon pâlir. A Leipsick cependant il reparut dans les rangs des armées françaises, et il déploya dans ces sanglantes journées la bravoure inhérente à son caractère; mais après la perte de cette bataille il s'empressa d'abandonner la cause de Napoléon, et conclut avec les puissances alliées, le 11 janvier 1814, un traité par lequel il s'engageait à fournir trente mille soldats à la coalition. Il commença son mouvement agressif contre la France le 7 février, et par sa défection obligea le prince Eugène à se replier sur l'Adige. Sa conduite, les mouvements de ses armées, décélèrent assez qu'il se rangerait du côté du plus fort; mais prévoyant que la décadence de l'empire français amènerait sa chute, il augmenta ses moyens de défense et prépara un mouvement général en Italie. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il appela les peuples italiens aux armes, remporta quelques succès sur les Autrichiens en Toscane, se porta vers la haute Italie, et fut enfin défait à Tolentino, dans une action générale, livrée le 2 mai 1815, qui lui ravit aussi son trône. Retiré à Canne, il offrit ses services à l'empereur pendant les cent jours ; sa demande ayant été repoussée par Napoléon, qui perdit plus tard la bataille de Waterloo, il s'embarqua pour la Corse le 22 août, tenta de reconquérir sa couronne par une descente à Pizzo, mais trahi dans cette entreprise, il fut arrêté, jugé et fusillé le 13 octobre 1815.

Digitized by Google

lorsque Napoléon, s'avançant en Belgique, ordonna au maréchal Ney d'occuper cette position essentielle. Chacun sait que les bataillons ou escadrons belges et néerlandais, soutinrent le premier choc de l'armée du prince de la Moscowa, arrêtèrent les colonnes françaises, et permirent aux renforts envoyés par Wellington d'arriver en temps opportun pour rester maître de ce champ de bataille. M. Brion fit preuve dans cette journée d'un grand courage; entraîné dans un groupe de cavaliers français et pressé plus particulièrement par le chef qui les commandait, il étendit sans vie à ses pieds cet officier, sabra les autres soldats ennemis et sortit avec honneur de cette lutte si disproportionnée. Le 18 juin il suivit avec les débris de son régiment les péripéties de la sanglante journée de Waterloo qui aboutit à la retraite des armées françaises.

Nommé lieutenant le 17 février 1818 seulement, lorsque le fait d'armes des Quatre-Bras lui eut mérité ce grade sur le champ de bataille même, il reçut le brevet de capitaine le 16 avril 1830. Quand la révolution de septembre eut affranchi la Belgique, il rentra dans sa patrie, et fut placé dès le 11 décembre comme major à la suite du 1er régiment de chasseurs à cheval. Major effectif par arrêté du 5 septembre 1831, il fut appelé au régiment des guides par décision du 9 août 1835 ; élevé au grade de lieutenant colonel le 26 mai 1837, colonel le 16 décembre 1841, il reçut le commandement du 2e régiment de lanciers le 23 juillet 1842 et sut conquérir l'estime et l'affection de ses subordonnés. Le grade de général major commandant la province de Luxembourg, qui fut le prix de sa longue carrière militaire, lui fut conféré par arrêté du 16 août 1847.

Digitized by Google

Ayant atteint la limite d'âge fixée par la loi, il fut admis, le 1er juillet 1849, à faire valoir ses droits à la retraite.

Chevalier de l'ordre de Guillaume pour sa brillante conduite à la bataille des Quatre-Bras, M. le général Brion reçut en 1834 la croix de la légion d'Honneur conquise au prix de son sang sur le champ de bataille du Mincio; le roi Léopold, après l'avoir créé chevalier de son ordre par arrêté du 15 décembre 1833, a daigné lui conférer la croix d'officier, le 8 avril 1847, comme témoignage de son estime.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL BRION.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général Daine.

Daine, Nicolas-Joseph, lieutenant-général, naquit à Andenne, province de Namur, le 13 octobre 1782, se voua dès sa première jeunesse au métier des armes, s'enrôla comme volontaire le 8 vendémiaire an 4 de la république au 19e bataillon de Sambre et Meuse, fit les campagnes de l'an 4 et de l'an 5, dans les Pays-Bas, sous Pichegru, assista aux batailles livrées aux alliés par les armées françaises dans les plaines de Cassel, de Bois-le-Duc, de Hooglede et de Nimègue, passa le Whaal sur la glace, entra en Hollande, puis à Amsterdam, le 21 janvier 1795, et combattit pendant toute cette brillante campagne, pour assurer la domination française dans les provinces unies. Appelé en 1796 à faire partie de l'armée de Rhin et Moselle, avec la 17e demi-brigade d'infanterie légère sous le général Moreau, il fit face à l'armée autrichienne sous l'archiduc Charles à Rastadt, à Heydenheim, à Kehl en 1797, et fut enfin dirigé en 1804 sur le camp de Boulogne, qui menaça un instant l'indépendance de la vieille Angleterre.

Le cabinet de Saint-James sentit toute la gravité de sa situation, et résolut à tout prix de se mettre à l'abri du

Digitized by Google

coup qui le menaçait. Ses efforts, les sacrifices qu'il fit pour amener une nouvelle coalition des puissances du Nord contre la France, afin de détourner l'armée de Boulogne de sa véritable destination, furent couronnés d'un entier succès ; la Russie, l'Autriche et la Suède s'unirent à elle, et les troupes françaises reprirent, en 1805, la route de l'Allemagne. Wertingen, Gunsbourg, Hasslach ouvrirent cette nouvelle campagne des colonnes de Napoléon, qui s'étaient dirigées vers la ligne du Danube, pour se porter ensuite dans les plaines d'Ulm. Le 14 octobre 1805, les armées en présence depuis la veille rompirent dès l'aurore le silence, précurseur habituel des grandes batailles, et qui n'était interrompu que par les apprêts du combat. Le général autrichien Mack a fait défendre le village d'Elchingen par 15,000 hommes, appuyés de quarante-cinq bouches à feu, et il espère dans cette position formidable, résister aux efforts de l'armée française ; mais le maréchal Ney a été chargé de déloger l'ennemi de ce poste important, et sa bravoure triomphe de tous les obstacles. Elchingen emporté livre aux français trois mille prisonniers, des drapeaux et de l'artillerie, et les débris des corps ennemis sont refoulés sur Ulm, qui renferme bientôt toute l'armée autrichienne. Déjà le maréchal Lannes a emporté la tête de pont de cette ville, menacée par l'armée impériale, l'Assaut se prépare, lorsque le général Mack et le prince de Lichtenstein, convaincus de l'inutilité d'une résistance qui livrerait cette place au vainqueur, rendu farouche par la fureur de l'action, sollicitèrent et obtinrent une capitulation honorable et défilèrent à la tête de trente mille hommes devant l'armée française, qui prit possession d'Ulm. M. Daine fit partie pendant cette bataille sanglante,

Digitized by Google

du corps d'armée du maréchal Ney auquel cette glorieuse journée valut le titre de Duc d'Elchingen ; blessé d'une balle dans le bas-ventre à Philipsbourg, d'une balle à la hanche droite au passage du pont d'Hedelberg et enfin à Visloch d'un éclat d'Obus à l'épaule gauche, il reçut à Ulm deux coups de baionnette, lors de la seconde attaque dirigée par les colonnes françaises.

La reddition d'Ulm frappait l'armée autrichienne seulement, et une armée russe s'avançait à marches forcées dans la direction de Wischau, pour prêter un concours efficace à l'empereur François. Napoléon a deviné le projet de ses adversaires qu'il entraîne dans les champs d'Austerlitz, où sa gloire militaire brilla de tout son éclat ; M. Daine prit part à cette journée glorieuse pour les drapeaux français, qui privait l'Autriche du Tyrol et des États Vénitiens, et lorsque la Prusse, en septembre 1806, vint jeter le gant à Napoléon victorieux d'Alexandre et de François, lorsque Frédéric-Guillaume vint chercher ses destinées dans les plaines d'Iéna, M. Daine rentra de nouveau en Allemagne, et combattit encore pour le triomphe des armes françaises.

La croix de chevalier de la Légion d'Honneur lui fut décernée le 7 mai 1807, le grade de lieutenant, celui de capitaine qu'il obtint dans le courant de la même année, furent des récompenses bravement acquises. Admis au mois de mai au 2e Régiment d'infanterie polonais, il fit avec ce corps la campagne de 1807 en Pologne, de 1809 en Gallicie, se distingua particulièrement à la bataille de Rachine en reprenant, à la tête de cent grenadiers, deux pièces de canon enlevées à l'artillerie polonaise, à Zamosc, le 23 mai,

Digitized by Google

en enlevant cette forteresse d'assaut avec huit cents hommes seulement et en mettant au pouvoir de l'armée française quatre mille prisonniers et soixante bouches à feu, enfin à Sandomir, à Mickow, où sa brillante conduite lui valut, et l'honneur d'être cité à l'ordre de l'armée, et le grade de chef de bataillon au 10e Régiment d'infanterie polonais, avec lequel il soutint sa réputation de valeur, pendant le reste de la campagne.

Par la perte de la bataille d'Iéna et de toutes ses places fortes, la Prusse soumise dut subir le joug du vainqueur. Lors de la campagne de Russie, le chef de bataillon Daine fit partie des colonnes de la grande armée qui refoulèrent les troupes Russes jusqu'au delà de Moscou, et son courage ne se démentit pas un instant, pendant la longue et pénible retraite qui coûta tant de sang à la France. Après cette funeste mais glorieuse campagne, il suivit le général Rapp (1)

(1) Rapp, Jean, lieutenant-général, né à Colmar en 1772, s'engagea comme volontaire à l'âge de 16 ans, devint promptement officier et aide-de-camp de Desaix, avec lequel il fit la campagne d'Égypte et qu'il accompagna à Marengo. Lorsque ce général tomba glorieusement, Rapp fut attaché à la personne du premier consul dont il obtint toute la confiance. A la la bataille d'Austerlitz, il jeta le désordre dans la garde impériale russe à la tête de deux escadrons, et tout couvert de blessures, fit prisonnier le prince Repnin. Nommé général de division sur le champ de bataille même, Rapp combattit vaillamment à Golymin où il eut un bras fracassé, à Essling et enfin à Malo-Jaroslawets où il seconda puissamment la valeur du prince Eugène. Chargé de la défense de Dantzig, il y déploya toutes les ressources d'une âme vraiment guerrière, et tint en échec pendant une année entière, l'armée coalisée forte de 60,000 hommes. Lorsqu'il dut enfin céder à la nécessité, il stipula dans la convention du 27 novembre 1813, la rentrée en France avec armes et bagages des 7,000 soldats qui lui restaient, débris d'un corps de 20,000 hommes, décimé par la famine et par une cruelle maladie. Mais, au mépris de cette convention, la vaillante garnison de Dantzig fut considérée comme prisonnière, envoyée en Russie, et son général à Kiow. Rentré en France après la première abdication, Rapp fut chargé par Louis XVIII, d'arrêter la marche de Napoléon; mais entraîné dans le mou-

Digitized by Google

à Dantzick, où bientôt il allait être appelé à donner de nouvelles preuves de bravoure et d'intrépidité. Bloqué dans cette place pendant une année entière, le général Rapp, et sa vaillante armée, déployèrent toutes les ressources du génie militaire, tout le sang-froid, tout le courage que ces grandes circonstances peuvent faire naître. Lorsqu'une épidémie cruelle et la famine, eurent frappé de mort les deux tiers de cette garnison héroïque, qui avait tenu tête à une armée de soixante mille combattants, lorsque les sept mille hommes qui avaient survécu, forcés de céder enfin, capitulèrent en stipulant comme point essentiel de la convention, leur rentrée en France avec armes et bagages et que, au mépris des lois de la guerre, les alliés emmenèrent ces braves soldats prisonniers en Russie, le chef de bataillon Daine (1) subit avec ces nobles débris les effets malheureux de ce manque de loyauté, qui privait la France de tant de cœurs généreux.

vement général, il se rangea sous les drapeaux de son ancien chef, et à l'ouverture des hostilités, reçut le commandement en chef de l'armée du Rhin. Après la seconde abdication il se retira en Argovie, rentra en France en 1817, et recherché par Louis XVIII, le vieux général fut attaché à sa personne, et se trouvait près du Roi lorsqu'il apprit la mort de l'Empereur à Sainte-Hélène. Il ne chercha point à déguiser sa douleur, et cette preuve de reconnaissance et de franchise vraiment militaire, lui valut les témoignages les plus flatteurs. Pair de France depuis 1818, il mourut le 2 novembre 1821.

(1) Nous avons sous les yeux différentes lettres, divers certificats qui concernent M. Daine pendant cette époque mémorable. Nous en extrairons deux au hasard.

« Paris, 14 février 1815.

« Le lieutenant général comte Rapp certifie que M. le colonel Daine a servi « sous ses ordres à Dantzig et notamment pendant le siége, avec infiniment de « distinction, et qu'il a donné sans cesse des preuves d'une intrépidité rare « et d'un dévouement infatigable pour le service. Il aime, indépendamment

Digitized by Google

Colonel depuis le 21 juin 1813, M. Daine rentra dans la mère-patrie en juillet 1814, lorsque déjà un grand nombre de Belges avaient sollicité et obtenu leur démission du service de France; il suivit donc l'exemple de ses compatriotes et fut admis avec son grade dans les rangs de l'armée des Pays-Bas, le 25 mars 1815; général de brigade le 24 novembre 1816, il commandait la province de Lim-

« de ces qualités qui l'ont caractérisé, à lui rendre témoignage de ses qualités « morales; on ne saurait placer un officier plus loyal et intègre.

« *Le lieutenant général,*

« Comte RAPP. »

« Paris, 20 janvier 1840.

« MON CHER GÉNÉRAL,

« C'est rendre hommage à la vérité que de déclarer que votre noble conduite « à la tête du bataillon polonais que vous commandiez pendant la campagne de « 1812 en Russie, et pendant toute la durée du siége de Dantzig en 1813, vous « avait fait remarquer par tout l'état-major comme un des officiers les plus « distingués; vous étiez plus particulièrement sous mes ordres pendant ces « deux années, les plus glorieuses de ma vie, où j'ai commandé cette belle « division polonaise, si brave devant l'ennemi, si patiente, si dévouée lorsqu'il « s'est agi de supporter les privations de toute espèce dont nous étions as- « saillis.

« Le général en chef Rapp voulait vous obtenir un témoignage éclatant de « sa haute estime, si justement méritée; il vous avait placé un des premiers « pour la croix d'officier de la Légion d'Honneur, sur l'état des demandes qu'il « a faites, mais qui sont restées sans résultats, parce que nous, soldats, nous « avons subi les conséquences des désastres de 1814 et 1815.

« Plus heureux que bien d'autres, vous n'avez pas cessé, mon cher général, « de servir d'une manière glorieuse, et vous avez été apprécié par Sa Majesté « le Roi des Belges, comme vous l'aviez été de notre temps. C'est un vrai bon- « heur que je vous ai revu il y a quelques années. La France vous doit un té- « moignage qui prouvera que vos glorieux et anciens services n'y sont pas « méconnus; je serais heureux si ma faible voix pouvait contribuer à lui faire « acquitter cette dette.

« *Lieutenant-général,*

« BACHELU. »

Digitized by Google

bourg depuis le 28 décembre 1826 lorsqu'éclata la révolution de 1830. A cette époque un certain nombre d'officiers belges, voyant leur patrie se séparer violemment de la Hollande, crurent de leur devoir de venir lui offrir immédiatement leur épée, d'autres eurent la conviction, qu'il était plus sage, plus conforme aux lois de la guerre, de ne prendre du service en Belgique, qu'après avoir obtenu au préalable leur démission du gouvernement. Sans discuter ici cette question épineuse, nous dirons que M. le général Daine entendit la voix de son pays, lui offrit son concours, et qu'il fut confirmé dans son grade par arrêté du gouvernement provisoire du 31 octobre 1830. Général de division commandant la 3e division militaire le 27 décembre suivant, il fut appelé au commandement en chef de l'armée de la Meuse, par arrêté du régent du 16 juin 1831. Ici ma tâche devient plus laborieuse; j'ai été assez heureux de retracer jusque maintenant des faits glorieux, même pendant les revers qui accablaient les corps d'armée dont faisait partie M. le général Daine; transporté sur un autre terrain, je vais m'efforcer d'établir les faits dans toute leur vérité, de les présenter sous leur véritable jour, laissant à chacun le soin de juger selon son point de vue, et d'après la disposition de son esprit.

La Belgique sortie des premières incertitudes de la révolution, avait organisé tant bien que mal pour sa défense, quinze régiments d'infanterie, dont trois de chasseurs à pied, deux régiments de chasseurs à cheval, deux de lanciers et un de cuirassiers, la plupart incomplets, plus treize batteries d'artillerie, composés en général de levées nouvelles (1830 et de 1831); ces régiments mal exercés,

Digitized by Google

complétement étrangers aux manœuvres, travaillés par l'esprit de discipline qui, au lendemain d'une révolution, pénètre plus particulièrement dans les rangs inférieurs de la société, n'offraient que des garanties incertaines, pour faire face aux colonnes hollandaises, qui s'appuyant sur une organisation solide, comptaient dans leurs rangs des bataillons entiers de Prussiens, d'Allemands, de Suisses, et, point essentiel, qui étaient devenues manœuvrières par un long séjour dans les camps. L'entrain cependant, le patriotisme des bataillons de volontaires, tempérés seulement par le manque d'ensemble dans les opérations, car dans ces moments singuliers, chacun a la prétention de faire prévaloir son opinion sur l'avis même du commandant en chef, assurèrent le succès des bataillons belges, dans quelques rencontres sans importance sur les résultats d'une campagne. Au mois de novembre 1830, le général Daine, à la tête d'une petite colonne de 807 hommes et de quatre pièces de canon, avait quitté Hasselt, afin de tomber à l'improviste sur Venloo, et de s'emparer par surprise de cette place forte, défendue par le général Schepern. Arrivé le 10 sous le canon de la ville, la petite troupe avait commencé aussitôt l'attaque qui ne s'arrêta qu'à 10 heures du soir ; le lendemain, au point du jour, la canonnade reprit avec plus de vigueur encore que la veille ; les bombes lancées par quelques obus que possédait le général Daine, répandirent l'effroi dans le cœur des habitants qui peu disposés déjà en faveur du gouvernement de Guillaume, firent des démonstrations hostiles envers la garnison. Le général Schepern, pressé à l'extérieur par les progrès des volontaires, dont une partie avait escaladé les ponts-levis, menacé par une révolte armée dans l'intérieur de la place,

Digitized by Google

ne crut pas à la possibilité d'une plus longue résistance, déposa les armes avec la garnison forte de 585 hommes, qui, prisonnière de guerre, fut dirigée sur Bruxelles, et abandonna aux colonnes belges qui firent leur entrée dans la place le 11, à 2 heures de relevée, un matériel et des magasins considérables, 115 bouches à feu et 1800 tonneaux de poudre.

Cette petite expédition terminée, le général Daine reprit le 14 la route de Hasselt, après avoir laissé la place de Venloo sous la garde du major Breuer qui commandait 400 hommes, et transporta son quartier-général à Tongres dans le courant de janvier 1831. Au mois de juillet suivant, son armée forte de 10,000 hommes environ, s'éparpillait sur un rayon de vingt lieues, occupait Venloo avec deux bataillons du 2e de ligne sous les ordres du colonel Dufresnel; Ruremonde, Brée, Weert, Visé, avec 1,400 hommes du 3e régiment de chasseurs à pied, sous les ordres du colonel Vandenbroek, tandis que le 1er régiment de la même arme cantonné à Looz et à Herderen, surveillait les mouvements de la garnison de Maestricht; Bilsen, Hasselt et Diepenbeeck étaient défendus par le 11e de ligne, enfin deux bataillons, un du 10e et un du 2e, avaient pris position à Zonhoven et à Cortessem. Les hostilités ayant été reprises, le général Daine, qui le 3 août à 2 heures du matin, en avait été informé officiellement par le ministre de la guerre, se hâta de donner des ordres de concentration dans la direction de Zonhoven; mais déjà l'armée hollandaise avait pris vigoureusement l'offensive; le colonel Boucher, cantonné avec deux bataillons à Beringen et à Tessenderloo, avait été rejeté de ses positions;

Digitized by Google

les défenseurs d'Hechtel et de Houthalen, attaqués par des forces supérieures, subirent le même sort après avoir disputé le terrain pied à pied; Diest était enlevé le même jour; enfin un combat sanglant avait eu lieu à Helderen, défendu par deux bataillons du 1er régiment de chasseurs commandés par le colonel Weusten et par une batterie d'artillerie aux ordres du capitaine Rahier, qui dans cette journée mérita les plus grands éloges.

Le général Daine, à l'annonce des succès de l'armée hollandaise vers Zonhoven, s'était porté rapidement le 6, au matin, dans cette direction, afin de raffermir par sa présence le moral de nos jeunes soldats, qui dans ce rude début eût pu souffrir quelques atteintes. Mais à son arrivée l'action était engagée déjà aux environs d'Hechtel, où le 2e bataillon du 1er chasseurs et les tirailleurs de la Meuse, commandés par les majors de Zantis et Lecharlier, faisaient face à toutes les attaques de l'ennemi; exposés cependant dans cette position, ils se retirèrent lentement, après en avoir reçu l'ordre, jusqu'à Houthalen, où un bataillon du 2e régiment, et deux compagnies de voltigeurs du 11e sous les ordres des majors Patou et de la Gotelerie, vinrent leur prêter un appui efficace. L'ennemi arrêté dans son élan, vivement canonné par l'artillerie du lieutenant Fonsny qui ébranla ses bataillons, ne résista pas à une attaque furieuse de trois petites, mais valeureuses colonnes qui semèrent le désordre et la mort dans ses rangs; poursuivi dans sa retraite précipitée jusqu'au delà d'Hechtel, distant de deux lieues, il laissa la route couverte de débris, de blessés et de cadavres, qui attestaient des pertes sensibles qu'il avait dû éprouver.

Digitized by Google

Les succès que l'on venait d'obtenir à Houthalen dans la journée du 6, pouvaient amener, par une poursuite habilement conduite, la destruction entière du corps d'armée engagé contre nos troupes. Malheureusement le général Daine ne crut pas devoir profiter des avantages obtenus, soit qu'il craignît de compromettre sa colonne, soit qu'il voulût se conformer aux ordres du général de Failly (1), ministre de la guerre, qui lui prescrivait de se porter sur Diest; quoiqu'il en soit, cette circonstance n'a pas peu contribué à donner à cette campagne l'issue funeste, qui rejaillit sur la nation entière.

Dans la matinée du 7, M. Capiaumont, aide-de-camp du général en chef, poussa une reconnaissance dans la direction de Zoldre, et s'assura que les colonnes battues la veille étaient en pleine retraite; mais il signala l'approche d'un corps d'armée ennemi sur Zonhoven, qui était déjà occupé par son avant-garde. En même temps le général eut avis de la marche du prince de Saxe-Weimar, sur Herck-Saint-Lambert; il craignit que ces mouvements concertés entre eux ne tendissent à l'entourer, il crut même que la retraite d'une partie de l'armée hollandaise sur Zoldre, n'avait d'autre but que de l'attirer au centre des colonnes qui manœuvraient. Les ordres du Roi l'appelant impérieusement sur Diest, il fit un premier mouvement dans cette direc-

(1) Il est de fait que la position d'un général en chef, auquel un gouvernement ne donne pas les coudées franches, est insoutenable. Ce qui fait les grands capitaines, c'est une latitude entière dans leurs mouvements, c'est l'instinct militaire qui se développe dans le large espace que l'on accorde à leur génie. Le général Bonaparte n'eût pas brillé d'un aussi grand éclat, s'il eût été soumis de point en point aux ordres qui, émanant de Paris, n'avaient souvent aucun rapport avec sa situation.

Digitized by Google

tion ; en ce moment déjà les postes d'Herkenrood étaient attaqués par l'ennemi, et une lutte acharnée s'engagea dans l'abbaye de ce nom, qui, après avoir changé plusieurs fois de maître, resta enfin au pouvoir de nos volontaires ; mais l'armée hollandaise avait pris position sur la route de Beerbroek à Kermpt, et une mêlée furieuse succéda à ces dispositions. Le courage individuel ne tenait, dans notre armée, qu'imparfaitement lieu de la discipline, de l'ensemble de ses mouvements ; pendant l'action, la cavalerie ennemie, qui s'était glissée sur le chemin de Herck à Kermpt, parvint à s'emparer d'une de nos pièces d'artillerie engagée sur ce chemin ; une charge d'un escadron du 2e chasseurs à cheval, dirigée par le capitaine Ducoron, et appuyée par les artilleurs de la batterie du capitaine Blondeau, arrachèrent ce trophée des mains de l'ennemi ; en même temps notre artillerie, habilement dirigée par le lieutenant-colonel Vandamme et par le major Kessel, semait le désordre dans l'infanterie hollandaise ; les guides commandés par le capitaine Ory (1), profitèrent de ce moment d'effroi, s'élancèrent avec audace dans les intervalles creusés par nos boulets, dépassèrent la première ligne ennemie qui venait d'être enfoncée par eux, et se rabattant ensuite sur elle, y semèrent la terreur et la mort. Forcée dans ses positions, l'armée hollandaise abandonna le village de Kermpt, et, vivement pressée par notre cavalerie, se retira par la route de Herck. Tandis que cet avantage était remporté par le corps d'armée principal, le colonel Vandenbroek détaché dans la direc-

(1) Les soldats composant le noyau du régiment des guides portaient à cette époque la dénomination singulière de Cosaques de la Meuse.

Digitized by Google

tion de Weert avec 1,500 hommes, tenait tête à une colonne de 4,000 ennemis, et familiarisait sa jeune armée avec le fracas des armes.

L'indécision manifestée par le général Daine à la suite du triomphe de Houthalen, revint à son esprit le lendemain de l'affaire de Kermpt. Il avait appris du reste que le corps de Saxe-Weimar avait occupé Saint-Trond, Halkeen et marchait sur Hechtel, que la garnison de Maestricht menaçait ses derrières par de fréquentes sorties, et que l'une d'elles rencontrée par un bataillon du 1er régiment des chasseurs à pied, avait été repoussée par le colonel Wustein. Il crut donc imprudent de s'aventurer sur la route si accidentée de Diest, malgré l'ordre qui lui avait été transmis, se décida à un mouvement rétrograde sur Curange, afin de rallier à Tongres 1,500 hommes, de forcer le passage à Saint-Trond, et de gagner ensuite Louvain par la route de Tirlemont. Ce mouvement exécuté de nuit, le lendemain d'un succès, produisit sur le moral du soldat un effet déplorable ; l'armée de la Meuse arrivant à Hasselt, au lieu de tourner la ville par la route tracée, fut engagée dans les rues étroites et tortueuses de cette cité, encombrées encore par les bagages et les ambulances qui le 8, à huit heures du matin, interceptaient toutes les communications ; des bruits sinistres répandus à dessein sans doute, circulèrent dès lors dans l'armée qui se crut trahie ; la défiance, le désordre pénétrèrent dans ces bataillons la veille encore victorieux, ils croyaient être livrés à l'ennemi, et pourtant les reconnaissances de cavalerie envoyées vers Saint-Trond, Halen et Zonhoven, n'avaient rien rencontré d'hostile. Enfin nos colonnes sortirent du dédale des rues

Digitized by Google

de Hasselt, et se portèrent sur la route de Tongres; l'arrière-garde, forte de trois escadrons, de deux bataillons et de deux pièces d'artillerie commandée par le lieutenant colonel De Gand, chargée de protéger la retraite, ne devait commencer son mouvement que quand l'armée se trouverait à une demi-lieue en avant de cette ville. Contrairement aux plus simples lois de la guerre, le commandant de l'arrière-garde suivit immédiatement le mouvement du corps principal : au lieu d'échelonner sa cavalerie sur les flancs, il la fit marcher en colonne sur la route même, et prépara ainsi la catastrophe qui ne tarda pas à fondre sur l'armée de la Meuse (1).

Le général Daine, alors à la tête de la colonne dont il dirigeait la marche, ne crut pas devoir s'assurer des dispositions prises par son arrière-garde. L'armée hollandaise, surprise d'abord de notre retraite, mit immédiatement à notre poursuite de la cavalerie appuyée par quelques pièces d'artillerie légère. Il était onze heures du matin environ, on approchait de Cortessem, lorsque quelques bordées de mitraille tonnèrent sur l'arrière-garde du lieutenant-colonel De Gand; les chevaux de cette cavalerie se précipitèrent sur l'infanterie, les cris fatals de *sauve qui peut,* poussés par quelques traîtres, semèrent l'épouvante dans la colonne, qui n'écoutant plus la voix de ses chefs se retira en désordre sur Liége. En ce moment, le lieutenant-colonel De Lobel, étant parvenu à maintenir la discipline

(1) Un lieutenant-colonel de grosse cavalerie de l'armée de la Meuse, aujourd'hui général, m'a affirmé que le passage des colonnes par Hasselt, et les mauvaises dispositions de l'arrière-garde, furent les seules causes de la malheureuse affaire qui s'en suivit.

Digitized by Google

dans les deux escadrons de cuirassiers qu'il commandait, se mit en bataille avec sa troupe dans la plaine à gauche de la route, au-delà du château de Prinhagen, et tint en respect la cavalerie ennemie, qui sans appui certain crut prudent de ne point s'exposer à être enlevée. Le major Kessel, le capitaine Gantois, envoyés par le général Daine, arrivèrent enfin, se placèrent en batterie avec quatre pièces d'artillerie en avant de Cortessem, et secondèrent avec succès les efforts des deux escadrons de cuirassiers, qui pendant deux heures et demie restèrent en bataille dans la plaine, arrêtèrent la poursuite de l'ennemi, et mirent un terme à la panique semée dans les rangs de l'armée de la Meuse, par la trahison et la malveillance.

L'extrême gauche reformée par M. Capiaumont, aide-de-camp du général en chef, l'extrême droite raffermie par le major Breuer, le centre par les majors de Zantis, Borremans et Patou, l'artillerie et la cavalerie rappelées à leurs rangs par les colonels Vandamme et Spaye, rendirent à cette armée une apparence, de solidité qui permit de faire repentir l'ennemi de sa témérité. Mais l'effet que produisit ce funeste incident fut irréparable ; la confiance dans le général en chef était perdue, et cet exemple dut convaincre une fois de plus que jamais des colonnes nouvellement formées, et qui n'ont pas pour base une organisation toute militaire, une discipline sévère en présence de l'ennemi, ne pourront subir le moindre échec, sans qu'il ne sème dans leurs rangs la confusion, la défiance et la démoralisation.

L'armée de la Meuse traversa Tongres vers six heures du soir ; la garnison commandée par le colonel Wustein

Digitized by Google

s'étant déjà mise en retraite sur Liége, ce renfort sur lequel il comptait, fut perdu pour le général Daine, qui lui-même arriva dans cette ville après avoir mis dix-huit heures pour parcourir une distance de sept lieues. L'opinion publique émue de ce revers que rien ne semblait justifier, accusait hautement le général, un certain nombre d'officiers étaient assiégés des mêmes soupçons, et dès lors M. Daine fut privé moralement du commandement dont il avait été investi. Le Roi ne se laissa point entraîner par des accusations qui ne lui paraissaient s'appuyer que sur des causes indépendantes du général Daine, et il le rétablit dans les hautes fonctions qu'il occupait, mais en même temps il nommait une commission chargée de rechercher les causes de ce désastre; présidée par M. le général de Wautier, elle déclara qu'à son point de vue, le commandant de l'armée de la Meuse était innocent des charges qui lui étaient imputées (1).

(1) « Bruxelles, le 15 mars 1832.

« Général, pour répondre à votre lettre du 6 de ce mois, j'ai l'honneur de « vous informer que dans mon rapport en date du 5 courant, j'ai donné con- « naissance au Roi des résultats de l'enquête faite sur votre conduite à l'armée « de la Meuse au mois d'août dernier.

« La seule question qui pût compéter l'autorité judiciaire était celle de sa- « voir si vous aviez refusé d'obéir ou si, sans avoir refusé formellement, vous « n'aviez pas obtempéré aux ordres de Sa Majesté.

« Votre interrogatoire, ceux des divers chefs de corps et des officiers atta- « chés à l'état-major de l'armée de la Meuse, les diverses pièces qui ont été « produites et que j'ai mises sous les yeux du Roi, m'ont donné des appaise- « ments sur ce point.

« J'ai donc fait connaître à Sa Majesté que mon opinion personnelle était, « qu'il résultait de l'enquête faite sur votre conduite, la preuve qu'il n'y avait « pas eu un acte d'indiscipline pas plus que trahison.

« *Le Ministre de la Guerre,*

« Ch. de Brouckere. »

Digitized by Google

Au moment où cette décision fut rendue, le général Daine, après avoir ramené son armée à Tirlemont, se trouvait placé dans la position de non activité depuis le 20 août 1831. Mis en disponibilité le 3 avril 1832, il fut appelé au commandement de la 4e division militaire par arrêté Royal du 9 novembre de la même année ; désigné le 30 décembre 1838 pour prendre le commandement supérieur de la forteresse de Venloo, il fut replacé à la tête de la 4e division territoriale et d'infanterie le 20 juin 1839 ; remis en disponibilité en décembre 1841, il mourut à Charleroy le 10 octobre 1843.

Chevalier de la Légion d'honneur le 7 mai 1807 ; décoré de la croix d'officier du mérite Polonais le 13 juin 1809 ; de l'ordre de Mickow le 4 septembre de la même année pour sa brillante conduite aux batailles de Rachine, de Zamosc, de Sandomir et de Mickow ; le Roi Léopold le nomma membre de son ordre par arrêté du 15 décembre 1833. Décoré de la croix de fer le 2 avril 1835 ; commandeur de l'ordre d'Isabelle la catholique le 26 octobre suivant, M. le lieutenant-général Daine, avait été nommé officier de l'ordre de Léopold, par arrêté Royal du 21 juillet 1839.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Mertens.

Mertens, Jérôme, général de brigade, né à Bruxelles, le 7 juin 1784, entra dans les armées françaises (3e régiment de chasseurs à cheval), en 1805, et fut dirigé vers l'Italie avec son régiment dès l'année 1806. En 1807 il fit partie de l'expédition de la Poméranie suédoise, conduite par le maréchal Brune, contribua à la prise de Stralsund, et s'empara, le 17 août 1807, avec cinquante chasseurs, de deux pièces d'artillerie, défendues par un détachement de dragons, qui se retira en désordre après avoir perdu la moitié de son monde. En 1807 la Prusse appelant de nouveau les armées françaises sur le territoire de Frédéric-Guillaume, M. Mertens fit partie de la campagne qui s'ouvrit ; rentré en France à l'entrevue d'Erfurt, il fut admis aux chasseurs de la garde impériale, le 11 octobre 1808, après la soumission de la Prusse, et fit ensuite la campagne de 1809 (Wagram), lors de la rupture du traité de Presbourg par l'Autriche.

C'est là en effet que devait se décider le sort de la monarchie autrichienne ; les deux armées animées d'une égale

Digitized by Google

ardeur, avides, l'une de maintenir sa renommée glorieuse, l'autre de venger quinze années de revers, se trouvèrent en présence dans les plaines de Baumersdorf et de Wagram; la lutte terrible qui s'engagea au bruit d'une artillerie formidable, qui semait la mort sur ce vaste champ de carnage, fut rehaussée encore par l'acharnement que déployèrent les deux armées en présence. Lorsque l'archiduc Charles, bouillant d'une noble ardeur, dirigea vers dix heures du matin l'attaque furieuse qui, s'étendant du Danube à Wagram, prenait l'armée française à revers, et menaçait en même temps l'île de Lobau, lorsque Napoléon, après avoir brisé ces masses compactes par les feux de son artillerie, lança sa valeureuse garde pour achever l'œuvre commencée et percer le centre de l'ennemi, M. Mertens combattit glorieusement pour son drapeau, et lorsque l'armée de l'archiduc, rejetée de toutes ses positions, éprouvée par une perte de trente mille hommes et de vingt mille prisonniers, se retira vers Brenditz, il fit partie avec son régiment, des corps destinés à le poursuivre et sut par la vigueur qu'il déploya conquérir l'estime de ses compagnons d'armes.

Rentré à Paris à la suite de cette brillante campagne, M. Mertens ne prit aucune part aux événements militaires qui eurent lieu pendant les années 1810 et 1811, mais lorsque l'empereur Napoléon entreprit, en 1812, de soumettre la Russie à l'empire de ses armes, et lorsqu'après avoir préparé la défense du sol français, pendant qu'à la tête de ses vaillantes colonnes il se porterait à 600 lieues de sa capitale; il se rendit sur les bords de la Vistule; les chasseurs à cheval de la garde suivirent leur chef dans cette

Digitized by Google

expédition lointaine et acquirent de nouveaux titres de gloire ; Wilna, Smolensk, Valoutina, mais surtout Borodino, virent M. Mertens combattre vaillamment. La victoire couronna encore dans cette journée la valeur des colonnes françaises qui vinrent prendre possession de Moscou, la ville sainte, la ville aux coupoles dorées, assemblage bizarre de quinze cents châteaux, de trois cents églises étincelantes de richesses, de bazars où brillaient les produits des quatre parties du monde, de maisons, de chaumières qui se groupaient et formaient une espèce d'enceinte autour du Kremlin, vaste forteresse triangulaire qui presque seule devait résister à l'acte de vendalisme de Rostopchin (1). Quand l'incendie de cette ville célèbre et l'approche d'un hiver trop rigoureux, obligèrent l'armée de Napoléon à reprendre le chemin de la France, et à faire face à la fois à des ennemis nombreux et à un froid mortel, M. Mertens revint avec ces débris glorieux, restes d'une armée redoutable qui avait soumis l'europe aux volontés de son chef. Vaincue par un élément terrible, enfant de la révolution de 1789, qu'elle avait su consacrer par la victoire, née d'un embrasement qui prenant la France pour point de départ, devait se répandre par le monde entier, soumise au génie et à la voix de l'homme qui sut donner au pouvoir une force indispensable, tandis qu'il relevait le peuple à ses propres yeux, elle succomba dans ces régions glacées de l'Europe, où elle avait pourtant planté ses dra-

(1) Rostopchin, gouverneur de Moscou, se fit seconder dans son œuvre de destruction, par tout ce que cette ville renfermait de plus ignoble, et les forçats mis en liberté devinrent les instruments de sa vengeance. Après avoir ruiné les habitants de cette immense cité, et après le départ des Français il n'osa jamais reparaître dans les murs de Moscou.

Digitized by Google

peaux victorieux, et entraîna dans sa chute gigantesque le sceptre du héros qui fut le régénérateur du pouvoir issu des nations.

Nommé sous-lieutenant le 27 février 1813, M. Mertens ne tarda pas à reprendre la route de l'Allemagne pour combattre encore dans cette mémorable campagne de Saxe, qui vit la France aux prises avec l'Europe coalisée; Lutzen, Bautzen, Dresde et enfin Leipsick le virent plein de feu et d'ardeur donner tout son élan pour la cause qu'il servait. Après les revers essuyés, il fut détaché à l'armée de Belgique, qui, sous les ordres du général Maison, balança un instant les forces combinées qui s'avançaient par Liége, Namur, etc.; blessé de deux coups de sabre sous les murs de Tournay, dans une charge vigoureuse, dirigée sur un corps prussien, il continua néanmoins à combattre sous les drapeaux de Napoléon pendant toute la campagne, et, désireux lors de la chute de l'empire de rentrer dans sa patrie, il obtint sa démission du service de France le 30 septembre 1814. Admis comme capitaine de chevau-légers dans l'armée des Pays-Bas, le 9 décembre suivant, il fit avec ce brave régiment la campagne de Waterloo, et obtint comme témoignage de sa bravoure, dans cette journée, la croix de chevalier de l'Ordre militaire de Guillaume; major de dragons, le 16 avril 1830, il revint en Belgique à la suite des événements de Septembre et fut nommé colonel du 2e régiment de lanciers, le 31 octobre suivant. Commandant de province, le 27 juin 1831, M. Mertens, élevé au grade de général-major par arrêté royal du 20 juillet 1845, fut admis à la retraite, le 15 août 1847.

Digitized by Google

Chevalier de la Légion d'honneur le 12 octobre 1814, pour sa brillante conduite dans la journée du 31 mars de la même année; chevalier de l'Ordre militaire de Guillaume le 18 juillet 1815, pour la bataille de Waterloo; chevalier de l'Ordre de Léopold, par arrêté royal du 15 décembre 1833; décoré de la Croix de Fer, le 2 avril 1835, M. le général Mertens a reçu, le 26 avril 1836, la croix de la Tour et de l'Épée de Portugal.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL MERTENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Delobel.

Delobel, Simon-Jean-Baptiste-Joseph, né à Tournai (Hainaut), le 24 juin 1781, entra comme volontaire au 27e Régiment de chasseurs à cheval le 22 mars 1807, et fit avec ce régiment la campagne de la Poméranie Suédoise, qui s'ouvrit dans le courant de la même année. La guerre d'Espagne prenant chaque jour de plus vastes proportions, il s'y rendit en 1808 et prit part aux nombreux combats ou batailles qui furent livrés aux Anglo-Espagnols. Napoléon ayant été forcé d'abandonner la Péninsule à ses lieutenants pour se remettre à la tête de ses colonnes, qui reprenaient la route de l'allemagne, le Roi Joseph hérita du commandement en chef et débuta le 28 juillet 1809, en livrant bataille aux troupes ennemies beaucoup plus nombreuses, et fortement établies à Talavera. Cette journée, dans laquelle les efforts du maréchal Victor ne purent triompher du nombre, marqua le premier revers des armées françaises; les anglais qui jusque là n'avaient jamais tenté de livrer une bataille sérieuse aux colonnes impériales et se retiraient vers la Corogne pour se mettre à l'abri dans leurs vaisseaux à l'approche d'une armée organisée, après avoir inquiété

Digitized by Google

ou menacé quelques corps détachés, comptèrent dès lors sur les efforts de témérité des français et plus particulièrement sur les divisions des maréchaux, pour obtenir des avantages qu'ils n'auraient pas osé espérer si les forces des armées belligérantes avaient été balancées. L'empereur des français triomphait à Wagram, lorsque les bulletins de Talavera, en lui présentant sous leur véritable jour les événements qui venaient de signaler l'année 1809 en Espagne, lui firent comprendre que lui seul pouvait affranchir cette contrée du joug de l'Angleterre. Déjà il se disposait à se reporter à la tête de ses troupes dans la péninsule, lorsque la victoire d'Ocana, gagnée par le maréchal Mortier, vint lui rendre sa confiance ébranlée et le rassurer sur l'issue de la campagne.

M. Delobel assista à la bataille de Talavera, et sous le général Sébastiani combattit bravement le 21 août dans les plaines d'Almonacid ; ayant abandonné la poursuite du général Vegenas pour se porter sur Ocana, il prit part à cette brillante journée, et les batailles de la Gebora, d'Albuera, d'Olivença, de Badajos, del Montigo, de Salamanque, lui méritèrent enfin le grade de sous-lieutenant, le 22 mai 1812.

A cette époque l'Espagne conquise et occupée semblait passée définitivement sous le joug de la France ; les malheurs de la campagne de Russie changèrent la face du monde, et la péninsule elle-même évacuée par les armées de Napoléon après la bataille de Victoria, fut rendue à ses Rois légitimes ; le sous-lieutenant Delobel dirigé sur la Saxe en 1813, se distingua par son intrépidité dans la brillante charge de cavalerie de Naumbourg et y reçut pour quatrième blessure

Digitized by Google

un coup sabre à la cuisse droite (1). Wachau, Leipsick, Hanau, dernière étincelle de gloire des armées françaises en Allemagne, virent combattre M. Delobel avec le courage qui fut l'apanage de cette armée héroïque. Lieutenant le 8 janvier 1824, il rentra en France avec les faibles restes de l'armée qui avait humilié tant de Rois, tant de peuples et qui toujours imposante conserva jusqu'à cette terrible époque ses formes dominatrices. Mais que pouvait désormais la bravoure d'une poignée de valeureux soldats, contre les armées innombrables qui envahissaient la France? Placé sous les ordres du maréchal Mortier, Duc de Trévise, M. Delobel assista le 27 janvier à la bataille de Saint-Dizier, livrée au maréchal Blücher, et contribua au triomphe de cette journée, qui en brisant l'armée de Silésie faillit compromettre le sort des colonnes ennemies. Brienne, Bars-Sur-Aube, la Rothière, Vitry-le-français, où il eut un bras fracassé d'un éclat d'obus, signalèrent ses derniers efforts contre l'envahissement des peuplades du nord, aidées dans leurs succès par la faiblesse, l'incurie ou la trahison de quelques chefs.

L'invasion du puissant empire de Napoléon, l'asservissement momentané du sud aux volontés d'un vainqueur farouche, qui sorti des limites d'un climat barbare comme ses habitants, imposait enfin des lois, après en avoir reçu pendant de si longues années, donnèrent le pouvoir suprême à Louis XVIII ; la Belgique livrée à la Hollande, ma-

(1) M. Delobel avait été blessé grièvement d'un coup de feu à la hanche droite dans une affaire contre l'Empecinado, d'un coup de feu à la jambe gauche à la bataille de Vuelva, et d'un coup de boulet à la jambe gauche à la bataille de Victoria, où il eut un cheval tué sous lui.

Digitized by Google

râtre inflexible et aveugle, vit tous ses enfants porter encore le poids de l'oppression étrangère et subit le joug que la force lui imposait, jusqu'au jour où, lasse enfin de l'humiliation qui pesait sur elle, et secouant de son bras vigoureux le trône des Nassau qu'elle ébranla, elle parvint à conquérir l'indépendance dont elle peut être fière à tant de titres. Admis avec son grade, à la chute de l'empire, dans les rangs de l'armée des Pays-Bas, M. Delobel, à l'ouverture des hostilités en 1815, fut dirigé sur Waterloo; le courage qu'il déploya dans cette journée sanglante lui valut les témoignages les plus flatteurs et la croix de l'ordre de Guillaume. Quoique blessé assez grièvement d'un coup de sabre au front, il n'en continua pas moins à suivre les péripéties de la campagne, et rentra en Hollande lors de la seconde abdication de l'empereur Napoléon.

Le 18 avril 1820, M. Delobel fut promu au grade de capitaine de grosse cavalerie; admis dans l'armée belge comme major le 22 octobre 1830, il reçut le 23 le commandement des troupes placées jusque là sous les ordres du général Mélinet (1). Lieutenant-colonel des cuirassiers le 9 novembre suivant, il fut chargé de l'organisation de

(1) « Bruxelles, le 23 octobre 1830.

« Le colonel d'état-major chargé du personnel de la guerre.

« J'ai l'honneur, mon général, de vous faire part que le commissaire général de la guerre, d'après décision du comité central, m'ordonne de vous inviter à envoyer, au reçu de la présente, l'ordre à M. le major Delobel, de se rendre aux avant-postes de Malines, pour prendre le *commandement* de toutes les troupes qui sont disponibles sur ce point, à l'exception du corps de M. le lieutenant-colonel Niellon, avec qui il s'entendra pour tout ce qui regarde le bien du service.

« Le comité central désire que vous mettiez, général, à la disposition de

Digitized by Google

ce régiment, et son zèle ses connaissances pratiques, triomphèrent des obstacles qui dans ces moments difficiles se présentaient à chaque pas. Commandant des cuirassiers de l'armée de la Meuse, son courage contribua puissamment à arrêter la panique des colonnes du général Daine après l'événement de Hasselt ; à la tête de deux escadrons qui au milieu du désordre conservèrent leur ensemble et leur discipline, il se forma en bataille dans la plaine de Cortessem, arrêta court les Hollandais pendant deux heures et demie, et permit à l'artillerie du major Kessel de se porter sur la chaussée et d'obliger l'ennemi à la retraite ; cité avec éloge à la page 32 du Mémoire du général Daine, le commandant en chef de l'armée de la Meuse dit encore à la page 76, § 3 du même ouvrage. « Certains hommes ont, pour pallier « leurs fautes, osé rejeter sur les cuirassiers le désordre « de l'arrière-garde ; je m'empresse de déclarer ici, que « c'est le corps des cuirassiers, sous les ordres du lieute- « nant-colonel Delobel, qui le premier a fait volte-face et « a soutenu mes pièces sous le feu de l'ennemi à Cortes- « sem. Ce corps s'est toujours bien montré dans toutes « les circonstances (1). »

Le patriotisme des provinces belges ayant triomphé de

M. le major Delobel le plus de forces possible, afin qu'il puisse rendre tous les services qu'on peut attendre de ses capacités militaires. Veuillez faire précéder la nomination du major d'un ordre du jour qui fasse connaître à nos braves la volonté du *comité central*.

« Le comte A. VANDERMEERE. »

(1) L'artillerie hollandaise, qui avait jeté le désordre dans l'arrière-garde, était composée de pièces de six et se trouvait sans soutien; en manœuvrant dans la plaine pour éviter les boulets qui lui étaient envoyés, le lieutenant-

Digitized by Google

la Hollande et des menées des agents du roi Guillaume, l'armée, d'abord incomplète et indisciplinée, sortit enfin forte et bien organisée des commotions de 1830 qui ébranlèrent le monde. Deux régiments de cuirassiers ayant été formés (1), le 1er juillet 1830, M. Delobel fut nommé colonel par arrêté royal du 26 mai 1837 et reçut le commandement du 2e régiment. Plein de loyauté et de courage, animé d'un esprit essentiellement militaire, il sut, comme dans toute sa longue et glorieuse carrière, faire respecter et aimer son autorité ; lorsqu'un arrêté royal du 17 novembre 1842 lui donna le commandement de la province de Luxembourg, le brave colonel Delobel reçut les témoignages les mieux mérités des hommes qu'il avait été appelé à commander pendant plus de six années. Élevé au grade de général de brigade le 26 février 1847, et pensionné le 1er septembre suivant, il a laissé dans l'armée des souvenirs heureux, qui ne s'effaceront ni de l'esprit de ses égaux, ni du cœur de ses subordonnés.

Chevalier de la Légion d'Honneur, le 4 décembre 1813, pour la bravoure qu'il déploya pendant la campagne de Saxe, de l'ordre de Guillaume pour la journée de Waterloo, le Roi des Belges daigna le nommer chevalier de son ordre par un arrêté du 15 décembre 1833. Le 2 avril 1835

colonel Delobel espérait que les pièces s'engageraient encore sur la route, et qu'il pourrait s'en emparer après avoir sabré les artilleurs. L'arrivée du major Kessel avec une demi-batterie de douze qui fit taire l'artillerie hollandaise et l'obligea à la retraite, ne lui permit pas de réaliser ce projet, qui, selon toutes les probabilités, eût été couronné de succès.

(1) Les escadrons impairs du régiment existant alors, formèrent sous le colonel Anoul le 1er régiment de cuirassiers ; les escadrons pairs, sous le colonel Delobel, formèrent le 2e régiment de la même arme.

Digitized by Google

il fut décoré de la croix de fer, et le 25 mars 1849 le Roi, se souvenant des bons services du général Delobel, le nomma officier de l'ordre de Léopold.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL DELOBEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général comte Goblet d'Alviella.

Goblet, Albert-Joseph (comte d'Alviella), lieutenant général, né à Tournay, le 26 mai 1790, fut admis en qualité d'élève à l'école polytechnique le 28 septembre 1809, et reçut le brevet de sous-lieutenant du génie à l'école d'application de Metz le 1er octobre 1811. Désigné en 1812 pour faire partie de l'armée qui soutenait dignement la gloire du nom français en Espagne et en Portugal, le sous-lieutenant Goblet se rendit à son poste dans le courant de 1812, combattit à Victoria et reçut ensuite pour destination la place de Saint-Sébastien, investie déjà par l'armée anglaise.

Les défenseurs de Saint-Sébastien, sous les ordres du général Rey, quoique privés des approvisionnements de guerre les plus indispensables, soutinrent avec un courage héroïque les efforts des colonnes anglaises, qui, commandées par lord Wellington, s'efforcèrent d'abord, mais en vain, de s'emparer du plateau de Saint-Barthélomé placé à sept cents mètres de la place, clef de cette position rendue formidable par le courage de la

Digitized by Google

garnison appelée à la défendre. Le 17 juillet les assiégeants, après vingt jours de travaux incessants, résolurent d'enlever ce poste aux français ; six mille hommes, guidés par sir Thomas Graham, furent chargés de cet assaut : après un combat des plus meurtriers qui ne dura pas moins de quatre heures, les assiégés durent abandonner cet appui qui seul pouvait servir d'avancée à la place de Saint-Sébastien, et durent se borner à défendre l'enceinte elle-même.

Deux brèches praticables ayant été ouvertes pendant la nuit du 22 au 23 juillet, le général Rey se prépara sinon à vaincre les efforts de l'ennemi, au moins à mourir glorieusement au poste de l'honneur. Les dispositions qu'il prit dans ces moments suprêmes témoignèrent tout à la fois de sa bravoure et de son génie militaire, et lorsque, le 25 juillet, à cinq heures du matin, les nombreuses colonnes d'attaques, précédées d'une artillerie formidable, se portèrent à l'assaut de la place, lorsque ces nuées de soldats se croyant déjà vainqueurs, s'élancèrent aux retranchements qu'ils escaladèrent, les soldats de Rey, guidés par leur brave chef qui avait eu tant de peine à les maintenir jusque là, dans l'inaction, se ruèrent à l'arme blanche sur les colonnes anglaises. En vain celles-ci opposent-elles le nombre au courage : chassées successivement de toutes les positions qu'elles viennent d'occuper, elles se retirent dans le plus grand désordre et laissent plus de deux mille cadavres sur ce champ de carnage.

Le journal des siéges qui rend compte de cette défense héroïque s'exprime en ces termes :

Digitized by Google

« Les défenseurs de Saint-Sébastien montrèrent un sang-
« froid admirable. Ils attendirent que la colonne anglaise
« se fût avancée pour qu'aucun des moyens de destruc-
« tion qu'ils avaient en leur pouvoir ne fût perdu, et ce
« ne fut qu'au moment où la tête de la colonne touchait
« au pied de la brèche, qu'ils commencèrent à faire usage
« des projectiles accumulés sous leurs mains. Tout à coup
« la colonne ennemie est accueillie en tête et sur les flancs
« avec une quantité innombrable de bombes, d'obus et
« de grenades, aux éclats desquels les pièces, tant du bas-
« tion *Saint-Elme* que de la tour de *los Hornos,* de celle
« de *los Mezquitas,* et *du Çavalier,* se trouvant démas-
« quées, ajoutent les ravages de leur mitraille. Ainsi sur-
« pris et écrasés sous cette affreuse tempête de projectiles,
« les Anglais hésitent, se troublent et bientôt ne forment
« plus qu'une masse confuse au sein de laquelle l'artillerie
« fait des ravages épouvantables. Dans cette situation dé-
« sespérée, les plus braves s'élancent sur la brèche, où ils
« trouvent, sous les baïonnettes de nos grenadiers, une
« mort honorable ; le reste cherche son salut dans la fuite,
« exposé encore au feu de toutes les batteries de la place :
« un petit nombre seulement parvint à se retirer.

« Le général Graham tenait prêtes d'autres colonnes
« pour venir en aide à la première ; mais les fuyards de
« celle-ci jetèrent dans ces dernières tant de désordre et
« d'épouvante, qu'il fut impossible de les faire dé-
« boucher. »

La conduite courageuse de M. Goblet dans cette journée sanglante qui sauvait momentanément Saint-Sébastien,

Digitized by Google

de l'occupation anglaise, lui valut l'honneur d'être signalé au général Clarcke, ministre de la guerre, et, lieutenant depuis le 1er juillet, il se prépara à soutenir l'honneur du drapeau de la France dans la nouvelle lutte qui bientôt allait éclater. Forcée à la retraite par l'échec du 25 juillet et par l'arrivée du maréchal Soult, l'armée Anglaise, lorsque Saint-Sébastien fut abandonné à ses seuls défenseurs, avait reparu renforcée par une nombreuse artillerie, qui commença le 27 août son redoutable feu contre la place. Cinq jours d'un bombardement à outrance auquel les assiégés ne pouvaient répondre, avaient ruiné entièrement cette ville héroïque; trois brèches praticables présentant ensemble un développement de deux cents mètres, découvraient la place et la mettaient pour ainsi dire à la merci des Anglais; le 31 août vers onze heures du matin, les colonnes d'attaque s'étaient élancées par les larges brèches que nous venons de décrire, mais les défenseurs sont au poste de l'honneur, la lutte s'engage corps à corps et après des prodiges de valeurs, les premiers efforts de l'ennemi sont repoussés. Une nouvelle brèche cependant a été pratiquée au bastion Saint-Jean, et les assaillants envahissent la ville dans cette direction, tandis que de nouvelles colonnes s'avancent par la grande brèche dont elles parviennent à atteindre le faîte; mais une grêle de balles parties des meurtrières, décime ces bataillons qui n'avancent que difficilement au travers des ruines; les feux du mont Orgullo tonnent sur le front des anglais qui tourbillonnent, chancellent et tombent, pour être remplacés bientôt par de nouveaux régiments qui subissent le même sort, la ville de Saint-Sébastien, semblable à un volcan et quoique foudroyée par les feux de l'ennemi,

Digitized by Google

appartient encore aux français qui reprennent un instant l'offensive. Mais laissons parler sur cet épisode de la bataille un historien Anglais (1), qui certes ne peut pas être taxé de partialité, en faveur des défenseurs de la place :

« ..... Le combat recommença avec fureur et opiniâtreté « sur toutes les brèches ; mais le feu de la mousqueterie « française continuait à produire un effet désastreux ; des « monceaux de cadavres s'élevaient sur les débris des « murailles, et, une fois encore la masse des assaillants, « incapable d'avancer, se trouva encombrée au pied des « ruines ; les vivants s'abritaient comme ils le pouvaient et « l'on n'aurait pu dire s'ils étaient plus nombreux que les « morts et les blessés qui couvraient le sol.

« Il était dès lors évident que l'assaut devait échouer, à « moins qu'il n'arrivât quelque événement imprévu, parce « que la marée commençait à s'élever, que toutes les « réserves se trouvaient engagées, et que l'on ne pouvait « attendre de plus grands efforts de la part des hommes « dont le courage avait été déjà exalté jusqu'au délire. La « fortune intervint dans ce moment critique. Un grand « nombre de barils de poudre, de bombes chargées de « matières inflammables que les Français avaient accu- « mulés derrière leurs traverses, prirent feu ; une flamme « brillante se développa sur toute l'étendue de la haute « courtine, de violentes et successives explosions détrui- « sirent des centaines de grenadiers français et mirent le « reste en désordre, et pendant que les remparts étaient « encore enveloppés de tourbillons de fumée, les sol-

(1) Le général Napier.

Digitized by Google

« dats anglais y pénétrèrent par la première traverse. « Les défenseurs, troublés par ce terrible désastre, cé- « dèrent un moment, mais ils se rallièrent bientôt, « et une lutte s'engagea sur le sommet de la plus haute « courtine.

« L'intrépide gouverneur disputa encore quelque temps « la victoire derrière ses barricades, mais plusieurs cen- « taines de ses hommes ayant été coupés et pris dans l'ou- « vrage à cornes, sa garnison se trouva tellement réduite, « qu'il lui devenait difficile même d'effectuer sa retraite « en arrière de la ligne de défense qui séparait la ville du « Mont-Orgullo.

« Un ouragan, descendu des montagnes avec une « violence extrême aussitôt la prise de la ville, vint ajou- « ter encore à la confusion du combat.

« Cet ouragan sembla être le signal donné par l'enfer « pour la perpétration d'atrocités, qui eussent couvert de « honte les peuples les plus barbares de l'antiquité.

« A Ciudad-Rodrigo, ce furent l'ivresse et le pillage qui « entraînèrent la troupe ; à Badajoz, on vit la luxure et le « meurtre unis à la rapine et à l'ivresse ; mais à Saint- « Sébastien, la plus affreuse, la plus révoltante cruauté « vint se joindre à la nomenclature de tous les crimes.

« Beaucoup d'officiers se dévouèrent pour maintenir « l'ordre ; beaucoup d'hommes, sans doute, se conduisirent « honorablement ; mais l'exemple de la violence et du pil-

Digitized by Google

« lage, que donnèrent quelques bandits, gagna bientôt la « multitude, les traînards du camp se répandirent dans la « place, et la dévastation continua jusqu'à ce que les « flammes, qui suivaient la trace du pillage, vinssent mettre fin à ces actes d'atrocités, *en détruisant la ville tout « entière*.

« Le carnage sur les brèches avait été effrayant. Les « volontaires, quoiqu'ils n'eussent pris part à l'action que « très-tard, perdirent près de la moitié de leur monde, la « plupart des régiments de la 5e division souffrirent dans « la même proportion, et la perte totale, depuis la reprise « du siège, s'éleva au-delà de deux mille cinq cents hommes, compris les officiers. »

Cette explosion qui privait le général Rey d'un nombre considérable de braves soldats, l'obligea de se retirer vers le Mont-Orgullo (citadelle) pour y continuer sa noble défense ; onze bouches à feu lui restent, il ne sait où abriter le peu de munitions de guerre et les quatre cents prisonniers anglais qui sont en son pouvoir, mais il a foi dans le courage des soldats qui combattent sous ses ordres et il rejette le 3 septembre la nouvelle sommation qui lui est faite. Le 8, cinquante-neuf bouches à feu de gros calibre tonnent contre le Mont-Orgullo et font taire les quelques pièces qui restaient aux assiégés ; les blessés, les malades, les prisonniers furent transportés dans un bâtiment sur lequel on hissa un drapeau noir pour inspirer l'humanité des assiégeants, qui loin de respecter le courage malheureux dirigèrent leurs coups vers cet asile de la bravoure. Cet acte d'une barbarie sans exemple dans les annales de la guerre,

Digitized by Google

inspira dans les rangs des soldats de Rey l'indignation la plus légitime ; cependant les feux incessants des anglais triomphent des obstacles qu'ils rencontrent, un donjon s'est écroulé et sa chute a coûté la vie à quelques braves, respectés jusque-là par le fer et le plomb, la manutention des vivres a été détruite, tandis qu'une bombe a fait sauter un dépôt de munitions ; le 8 septembre à midi, toutes les ressources des défenseurs de Saint-Sébastien sont épuisées; il faut capituler enfin ! l'adjudant commandant Sangeon est chargé de porter à l'ennemi cette résolution suprême. Présenté à lord Graham, ce général mu par un sentiment naturel, mais qui fait l'éloge de son caractère, l'embrassa avec entraînement et lui dit en lui présentant une plume : « Monsieur le colonel, lorsqu'on s'est défendu ainsi que « vos troupes l'ont fait, on n'est pas vaincu et l'on a le « droit de dicter des conditions : écrivez-les.....

« Monsieur, repartit le brave soldat, nous ne demandons « que les honneurs de la guerre et le transport en « France de nos blessés; nous ne pouvons exiger d'autres « conditions, *car il ne nous reste plus un seul boulet, pour « soutenir la négociation dont je suis chargé.* »

La capitulation fut signée aux conditions demandées.

Seul survivant des officiers du génie qui prirent part à la belle défense de Saint-Sébastien, qui subit soixante-trois jours de tranchée ouverte et ne succomba que par suite d'un accident terrible, le lieutenant Goblet fut chargé de se rendre en France pour annoncer au duc de Dalmatie, l'inutilité des efforts sublimes tentés par le général Rey.

Digitized by Google

Moins heureux que lui, ses compagnons d'armes expièrent leur gloire sur les pontons anglais, opprobre d'une nation qui foule aux pieds les devoirs les plus sacrés à la face du monde entier. Nommé capitaine du génie, le 17 août 1814, M. Goblet rentra en France après la perte de la bataille d'Ortez; passé au service des Pays-Bas comme lieutenant avec rang de capitaine à la suite du traité de Paris, il assista le 18 juin à la journée de Waterloo, reçut son brevet de capitaine en second par décret du 19 août 1817, et sa nomination de capitaine en premier, le 22 juillet 1822.

Chargé depuis l'année 1816 de la direction des travaux de défense de la place de Nieuport, M. Goblet reçut la même mission pour la ville de Menin, et prit ainsi une part active à l'érection de ce bandeau de forteresses dressées contre la France. A la fin de 1824 il accompagna le prince d'Orange dans son excursion en Russie, et dès lors moins soldat que diplomate habile, il sut, en s'élevant rapidement aux premiers échelons de la carrière des armes, arriver aux fonctions les plus importantes, et qui commanderaient toujours une loyauté à toute épreuve, un caractère à l'abri de toute attaque. Capitaine au moment de la révolution de 1830, il franchit en un bond les grades intermédiaires et fut nommé colonel et directeur-général du génie par arrêté du gouvernement provisoire du 15 octobre 1830. Commissaire-général de la guerre le 30 du même mois, général-major le 31 janvier suivant, ministre de la guerre le 26 février 1831, inspecteur-général des fortifications et du génie le 26 août, ministre plénipotentiaire auprès des conférences de Londres le 10 septembre, il n'entra jamais

Digitized by Google

dans l'esprit de M. Goblet que les provinces du Limbourg et du Luxembourg pourraient faire partie intégrante de la Belgique, et cette conviction sans doute fut son seul guide pendant sa carrière politique. Aide-de-camp du roi le 22 septembre 1831, tour à tour ministre d'État et des affaires étrangères en 1832, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin le 1er février 1834.

Après son arrivée en Belgique en 1830, M. Goblet n'ayant pas fait régulariser sa position avec le gouvernement hollandais dont il n'avait ni sollicité ni par conséquent obtenu sa démission, le roi Fréderic Guillaume III crut ne pouvoir accepter l'envoyé belge aux conférences qui allaient s'ouvrir. Rentré en Belgique à la suite de cet événement (1), M. Goblet fut élevé au grade de lieutenant général le 5 juillet 1835 et fut nommé, le 22 juin 1837, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Lisbonne. Les services réels qu'il rendit au Portugal pendant cette mission, qui ne se termina qu'au mois de septembre 1838, méritèrent au général les plus hautes faveurs, et la reine Dona Maria, en l'élevant à la grandesse du royaume, sous le titre de comte d'Alviella, voulut bien lui donner un témoignage de son estime (2) et reconnaître les services qu'il

(1) Le général Goblet provoqua lui-même son rappel. Sa démission du service des Pays-Bas lui fut accordée le 6 décembre 1843.

(2) Les lettres patentes qui lui furent délivrées sont ainsi conçues : « Dona « Maria, par la grâce de Dieu et par la constitution de la monarchie reine de « Portugal et des Algarves, etc., etc., faisons savoir à ceux qui les présentes « verront, que, désirant donner un témoignage de bienveillance particulière « au général Albert-Joseph Goblet, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Belges, pour les preuves positives qu'il a « données, d'un intérêt efficace et actif pour le triomphe et glorieux succès de « la cause portugaise, lorsqu'en 1833 il était ministre des affaires étrangères;

Digitized by Google

avait rendus à la *nation portugaise*; envoyé extraordinaire en mission spéciale près les cours royales de Dresde, et de Hanovre, les cours Ducales de Saxe-Cobourg, etc., le 15 juillet 1839, ministre des affaires étrangères, le 16 avril 1843, chargé provisoirement du portefeuille de la guerre en janvier 1844, le général Goblet d'Alviella reprit les fonctions d'inspecteur-général du génie le 1er août 1845 et fut admis à la retraite le 10 mars 1854.

Chevalier de la Légion d'Honneur le 25 novembre 1813, pour sa conduite au siége de Saint-Sébastien où il mérita une mention particulière; chevalier de l'ordre de Guillaume, le 11 août 1815, pour la bataille de Waterloo; le général Goblet reçut la croix de Sainte-Anne de Russie le 6 décembre 1824; officier de la Légion d'Honneur le 23 janvier 1833, commandeur le 16 février 1834, le roi Léopold daigna le nommer chevalier de son ordre le 15 décembre 1833, officier le 30 juin 1837 et commandeur le 28 juillet 1849. Grand'Croix des ordres de la branche d'Ernestine de Saxe en 1838, du mérite civil de Saxe en 1843, du duc Frédéric Louis d'Oldenbourg, de Saint-Michel de Bavière, de l'Aigle rouge de Prusse, de Saint-

« voulant aussi dans sa personne, témoigner ma reconnaissance des secours « philanthropiques donnés en Belgique aux émigrés portugais, et ayant en « outre égard au zèle et attachement que le susdit général a constamment « montrés en faveur de la nation portugaise, comme aussi la haute opinion que « j'ai de lui et l'estime spéciale qu'il a su m'inspirer dans tout le cours de la « mission qui lui fut confiée près de ma personne, j'ai trouvé bon de l'élever à « la grandesse de ces royaumes, sous le titre de *comte d'Alviella*, et ordonnons « que ledit général Albert-Joseph *Goblet* s'appelle désormais comte d'Alviella, « et qu'à ce titre il jouisse de tous les honneurs, prééminences, prérogatives « et exemptions qu'ont et ont eus, dont profitent et profiteront toujours les « comtes de ces royaumes, comme il leur appartient par le droit, l'usage et « l'ancienne coutume, etc. »

Digitized by Google

Benoît d'Aviz de Portugal en 1844, le général Goblet d'Alviella a reçu, le 7 juin 1845, la croix de commandeur de l'Étoile Polaire de Suède.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

Lieutenant général Duvivier (Vincent).

Duvivier, Vincent-Marie-Constantin, lieutenant général, né à Mons (Hainaut), le 12 décembre 1774, entra comme volontaire aux hussards de Jemmappes, le 18 janvier 1793, après avoir combattu déjà pour l'indépendance de la Belgique contre la domination autrichienne, qui, par le traité de 1715 avec l'Espagne, avait acquis nos riches contrées, traitées trop longtemps en provinces conquises, et fut promu au grade de sous-lieutenant le 22 février suivant, un mois à peine après son entrée au service de France. Le sous-lieutenant Duvivier, placé dans les rangs de l'armée de Sambre et Meuse, prit part avec ces colonnes intrépides à toutes les actions importantes qui signalèrent les années 1793-94 et dont le résultat fut l'annexion de la Belgique à la France le 25 octobre 1795.

Le général Bonaparte venait d'être investi du commandement de l'armée d'Italie en remplacement de Scherer, dont l'impuissance compromettait gravement le succès des armes de la république, et sous l'impulsion du jeune chef qui bientôt les conduira à la victoire, ces colonnes fortes

Digitized by Google

de trente mille combattants, mais découragés, sans habits et sans armes, prirent une face nouvelle. Dans la main du grand capitaine qui sut inspirer l'amour de la gloire et de cette fidélité au drapeau, qui fait d'une armée une seule famille, dont tous les membres répondent les uns des autres aux yeux de la postérité, l'armée d'Italie se couvrit d'une auréole de gloire qui étonna les contemporains de cette grande époque et qui fera toujours l'admiration des cœurs généreux, amis de la bravoure et de la loyauté. M. Duvivier fier de combattre dans les rangs de ces colonnes intrépides, doué d'ailleurs de ce courage inné qui ne voit jamais que la victoire dans les résultats d'une bataille, se trouva plein de feu et d'ardeur aux journées de Montenotte, Millésimo, Dego, Lodi, Castiglione, etc., et il prit une noble part des dangers et des succès de ces brillantes campagnes, terminées le 15 novembre 1797, par le traité de Campo-Formio, qui donnait à la France les limites du Rhin, de l'Océan, des Alpes et des Pyrénées.

La guerre d'Égypte allait bientôt fournir un nouvel élément aux courageuses phalanges d'Italie, qui, presque toutes, franchirent la méditerranée pour s'immortaliser encore en Asie. Cette expédition gigantesque qui grandit, si c'est possible, l'héroïsme des armées de la republique, et dont les résultats devaient assurer à la mère patrie le commerce du levant et la route des Indes, portait en elle tout ce qui peut émouvoir les cœurs faciles aux grandes émotions. Les colonnes françaises qui allaient porter leur gloire sous le ciel d'airain où brillèrent Alexandre, Pompée, Germanicus, fixaient l'attention de l'Europe entière, qui ignorait dans quelles contrées allaient se porter les

Digitized by Google

terribles coups qui se préparaient. Trois cents voiles portèrent loin de la France de si puissantes destinées ; le sous-lieutenant Duvivier, embarqué à Toulon le 19 mai 1798 avec le 3e régiment de dragons, dont il faisait partie et dont le général Bonaparte connaissait toute la valeur, débarqua le 1er juillet suivant à Alexandrie. Tout ce que les armées de la république comptent de grands courages se trouve réuni dans ces immortels bataillons, à la tête desquels, indépendamment du général en chef, brillent Kléber, Duroc, Beauharnais, Lannes, Murat, Berthier, Belliard, Dessaix, Caffarelli, etc..., qui, plus tard, à l'exception de Kléber, obtinrent un si grand éclat dans les guerres de l'Empire. Alexandrie, enlevée d'assaut, tomba le premier jour au pouvoir de l'armée d'Égypte ; le 5 juillet elle marche sur le Caire et s'engage dans les sables brûlants du désert ; des souffrances inouies l'accablent, mais après avoir dompté l'ennemi sur tant de champs glorieux, elle surmonte avec un courage héroïque les privations et surtout la chaleur accablante qui donne le vertige. Le 8 le désert est traversé et les colonnes françaises arrivent à Damanhur ; enfin, dans la journée du 10, les eaux limpides du Nil viennent soulager l'armée qui envahit le berceau des arts et des sciences. Une première rencontre avec les Mameluks a eu lieu à Chébreiss, les bataillons de la république triomphent sans peine des efforts de l'ennemi ; poursuivant leur marche agressive, ils dépassent Omdinar et rencontrent, en avant d'Embabeh, sur les lieux mêmes où s'élèvent les pyramides, l'armée entière de Mourad-Bey, qui s'appuie au vieux Nil par sa droite, tandis que sa gauche s'étend vers l'antique Memphis. Bonaparte a rangé sa redoutable infanterie en un carré présentant six

Digitized by Google

hommes en profondeur et laissant des pelotons de grenadiers pour flanquer les divisions et les renforcer si le besoin s'en faisait sentir, il plaça la cavalerie au centre et termina cet ordre de bataille en disposant son artillerie aux angles. Guidés par leur chef intrépide, les Mameluks, dont l'artillerie est établie dans le camp retranché, ne tardent pas à s'élancer sur l'infanterie française qui reçoit le choc avec un calme parfait et ne répond aux feux de l'ennemi que lorsqu'il va toucher aux carrés. La division Dessaix, couvre la droite de l'armée; surprise par cette irruption en exécutant le mouvement qui lui a été prescrit, elle est ébranlée un instant, mais la bravoure de son chef lui rend bientôt toute son assurance. Les carrés vomissent sur les cavaliers de Mourad-Bey une pluie de plomb qui les fait reculer et jette l'épouvante dans leurs rangs; les messagers de mort de l'artillerie pénètrent dans ces masses où le désordre commence à pénétrer, le carnage redouble et la victoire couronne les efforts des colonnes de Bonaparte; les Mameluks écrasés malgré des prodiges de valeur abandonnent le champ de bataille et le camp retranché sur lequel ils s'appuyaient, laissant leurs trésors, leurs munitions, leurs vivres au pouvoir des français, qui, après ce triomphe, prennent possession de l'importante place du Caire.

M. Duvivier prit part à cette bataille des Pyramides, début brillant des colonnes françaises en Égypte. Après la perte de la flotte de l'amiral Brueys à Aboukir, et lorsque le général Bonaparte, prisonnier dans sa propre conquête, dut songer à faire face aux nombreux ennemis qui com-

Digitized by Google

battaient la puissance de ses armes, lorsque les habitants du Caire en révolte, après avoir massacré les soldats français égarés, furent châtiés avec tant de vigueur et permirent au général en chef de rêver la possession de l'Inde, le lieutenant Duvivier fit partie de la nouvelle expédition de dix mille hommes destinée à soumettre la Syrie, et qui, partie du Caire, prit possession d'El-Arich après sept jours de marches pénibles. L'armée se porte alors sur Jaffa que les Turcs se proposent de défendre à outrance; cette place dont les remparts sont garnis d'une nombreuse artillerie, présente aux français une formidable ligne de défense et des troupes aguerries et fanatisées vont la disputer aux soldats de Bonaparte. L'investissement cependant a été formé, le canon tonne, une brèche est ouverte, l'assaut se prépare; le 3e régiment de dragons, dont fait partie le lieutenant Duvivier, jaloux d'éprouver les périls de l'attaque et du succès, obtient la faveur d'y contribuer et pénètre dans cette antique cité avec les premières colonnes qui, victorieuses, plantent le drapeau tricolore sur les remparts de la place.

Une garnison que bientôt la peste dévorera est laissée à Jaffa; le général Bonaparte poursuivant son dessein se porte sur Saint-Jean d'Acre, et dans sa marche rapide, livre aux ennemis la célèbre bataille de Mont-Thabor, où le brave Kléber (1) brilla de tout son éclat. Mais, Saint-Jean-

(1) Kléber, Jean Baptiste, général de division, né à Strasbourg en 1754, sortit comme sous-lieutenant de l'école militaire de Munich (armée autrichienne), et rentra en France après sept années de service. Lors de l'avénement de la république, il entra comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires, devint général de brigade, puis général de division, et fit prison-

Digitized by Google

d'Acre résiste aux efforts du vainqueur de l'Italie, quatre assauts infructueux ont été livrés, et des prodiges de valeur n'ont pu triompher de la défense confiée à un émigré français. Un cinquième assaut se prépare comme à Jaffa M. Duvivier avec le 3e Régiment de dragons mit pied à terre pour enlever cette redoutable enceinte ; le signal est donné, tout s'ébranle et pénètre par la brèche, une partie des colonnes françaises couronne les remparts, mais les rues sont inabordables pour une armée aussi faible, les marins de la flotte anglaise, aux ordres du commodore Sidney-Smith viennent augmenter le nombre des défenseurs et le général Bonaparte se voit forcé d'abandonner cette place et de rentrer en Egypte.

nier le prince d'Orange à la bataille de Fleurus. Après avoir enlevé d'assaut la ville de Maestricht, il força le passage du Rhin avec l'armée de Sambre et Meuse, battit successivement le prince de Wurtemberg, sur les hauteurs d'Altenkirchen, et les généraux Kray et de Wartensleben à Kaldieck et à Friedberg. A l'ouverture de la campagne d'Orient, Kléber accompagna le général Bonaparte comme divisionnaire, fut blessé à l'attaque d'Alexandrie, dont il conserva le commandement, fit partie de l'expédition de Syrie, contribua puissamment à la prise de Jaffa, et pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, fut détaché avec deux mille hommes pour arrêter la marche d'une armée turque qui se portait au secours des assiégés. La célèbre bataille de Mont-Thabor fut un de ses plus beaux faits-d'armes ; pendant la retraite de l'armée sur l'Égypte, il fut chargé de diriger l'arrière-garde et fut investi du commandement en chef de l'armée après la victoire d'*Aboukir*. Dans la position difficile qui lui était faite, le général Kléber sut toujours rester à la hauteur de sa réputation. Les négociations qu'il entreprit dans le but de faire rentrer l'armée d'Égypte en France avec armes et bagages, semblaient devoir amener une heureuse issue, lorsque le gouvernement anglais déclara qu'il n'acceptait pour capitulation, que celle par laquelle l'armée française se constituerait prisonnière de guerre ; le général Kléber fit imprimer la lettre de l'amiral, qu'il fit suivre de ces simples mots... « Soldats ! à une pareille insulte « on ne répond que par des victoires. Préparez-vous à combattre ! » La victoire d'Héliopolis ayant répondu à son attente, il soumit le Caire en révolte, et s'occupait à affermir la domination des français en Égypte, lorsqu'il fut assassiné par un fanatique, le 14 juin 1800, dans les jardins de son habitation. Kléber a laissé la réputation d'un des plus beaux caractères, et d'un des généraux les plus capables des armées de la république française.

Digitized by Google

Après avoir eu sa part des succès de l'armée française en Italie, en Égypte et en Syrie, le lieutenant Duvivier subit les rudes épreuves d'une pénible retraite, exécutée sous le soleil du désert, et reprit la route du Caire ; mais avant d'atteindre cette ville, il lui était réservé de cueillir de nouveaux lauriers dans les champs d'Aboukir, où une armée turque, forte de vingt mille hommes, vient de débarquer. Le général Bonaparte a résolu de venger dans les plaines qui avoisinent cette place, la flotte de l'amiral Brueys, détruite par Nelson, et à la tête de ses faibles mais valeureuses légions, il marche à la rencontre de Mustapha-Pacha, qui appuie son armée sur des retranchements formidables. Destaing, Lannes commencent l'attaque des positions de l'ennemi adossé à la mer, et qui sentant tout le prix de la victoire se défend avec une rare intrépidité ; cependant la première ligne est entamée, Murat, avec sa redoutable cavalerie, dont fait partie le lieutenant Duvivier, s'élance sur les Turcs, parvient à percer leur centre, et se rabattant ensuite sur les ailes, y sème le désordre et la mort. Dans cette bataille sanglante qui vit périr toute l'armée ennemie, M. Duvivier se couvrit de gloire en s'enfonçant au plus fort de la mêlée, et deux blessures graves, un coup de feu à la main droite et un coup de sabre à l'épaule gauche, ne purent l'empêcher de prendre part à tous les épisodes de cette journée, qui sauvait les colonnes de la république d'une entière destruction (1).

(1) Cette lettre du général Menou, commandant une division de l'armée française, constate la bravoure de M. Duvivier :

« Je réclame l'intérêt et la bienveillance du général premier consul, en » faveur du citoyen Duvivier, capitaine au 3e régiment de dragons. La con-

Digitized by Google

La bataille d'Héliopolis vint fournir à M. Duvivier l'occasion de déployer encore l'ardeur qui l'animait ; nommé capitaine au 3e régiment de dragons le 26 nivôse an VIII, à la suite de ce nouveau fait d'armes, il se trouva le 21 mars 1801 à la bataille de Canope livrée aux Anglo-Turcs par les français sous le général Menou. Dans une charge brillante du 3e dragons fort de 273 hommes, sur les colonnes d'*Abercromby,* ces cavaliers intrépides enfoncent deux lignes de l'armée anglaise, parviennent jusqu'au général en chef ennemi frappé mortellement dans la mêlée par un sous-officier du régiment dont fait partie M. Duvivier, qui lui-même couvert de blessures, rejoint les lignes françaises engagées de toutes parts avec 51 dragons, no-

« duite de cet officier a été des plus distinguées. Il est impossible d'être plus « brave, plus intelligent et plus dévoué. Aux différentes affaires qui ont eu « lieu en Égypte, depuis la descente des Anglais, le capitaine Duvivier a été « l'exemple de l'armée par son intrépidité et son activité. Il fut dangereuse- « ment blessé au combat du 22 ventôse (Aboukir). Les généraux, les chefs de « corps lui ont rendu la justice qu'il méritait. Je m'empresse donc de de- « mander pour lui, au général premier consul, un sabre d'honneur.

« Général Menou. »

« Lorsque M. Duvivier, en recevant son brevet de chef d'escadron, fut désigné pour faire partie du 21e régiment de dragons, les officiers du 3e régiment lui adressèrent, par la pièce ci-dessous, les témoignages de toute leur affection.

« Le corps d'officiers du 3e régiment de dragons, vivement pénétré des regrets que lui fait éprouver la perte du citoyen Duvivier (V. M. C.), chef d'escadron, passé au 21e régiment de dragons, et désirant lui donner un témoignage authentique de la considération qu'il s'est acquise par sa bravoure, certifie que cet officier distingué par sa bravoure, son zèle pour le bien du service, une conduite pleine d'honneur et au-dessus de tout éloge, emporte avec lui l'estime et la vénération du régiment.

« Fait à Chantilly, le 1er ventôse an XII de la République. »

(*Suivent les signatures.*)

Digitized by Google

bles débris de cette héroïque phalange. Rentré en France avec l'expédition, il reçut, le 10 vendémiaire an XII, le brevet de chef d'escadron au 21e régiment de dragons, fit partie du camp de Boulogne après l'avénement de Napoléon au trône impérial, et lors de la troisième coalition contre la France, il reçut le commandement d'un détachement de dragons qui rejoignit la grande armée la veille de la bataille d'Ulm. La rapidité de sa marche, l'ordre et la tenue de sa petite colonne, lui méritèrent des témoignages flatteurs ; dans la journée du lendemain 14 octobre 1805, chargé avec ses dragons de la défense d'un pont contre l'attaque des Russes, sa valeur, sa ténacité triomphèrent du nombre des assaillants et il resta maître du poste qui lui avait été confié. Les glorieuses journées d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau, qui témoignèrent encore de son courage, le virent briller de son dernier éclat dans les armées de Napoléon.

En effet les fatigues de ses campagnes d'Italie, d'Egypte et d'Allemagne jointes à ses blessures, l'obligèrent à quitter le fracas des armes pour prendre un repos rendu chaque jour plus nécessaire. Admis à la retraite le 2 juillet 1807, le chef d'escadron Duvivier rentré dans sa patrie, reprit encore le harnais lorsqu'en 1813 le trône de Napoléon fut menacé. Placé à la tête de la légion des gardes nationales de Jemmapes le 13 juillet, avec le grade de lieutenant-colonel, il servit la cause des français avec sa loyauté accoutumée jusqu'à la chute de l'empire et reçut du gouvernement des Pays-Bas, le 16 décembre 1814, le commandement important de la place de Mons. Pendant les événements difficiles qui signalèrent les cent jours, le lieutenant-co-

Digitized by Google

lonel Duvivier ne s'écarta point de la ligne de conduite qui signala sa belle carrière, et en récompense des services qu'il rendit à cette époque, le gouvernement de Guillaume l'éleva au grade de colonel le 16 mars 1816. Lorsqu'en 1830 l'heure de l'émancipation sonna pour sa patrie, le colonel Duvivier, vieux soldat des libertés publiques, fixa les regards du gouvernement provisoire qui le nomma général de brigade par arrêté du 6 octobre 1830. Chargé du commandement de la place de Mons le 29 novembre suivant, il traversa les phases difficiles de notre révolution avec honneur, et fut admis à la retraite avec le grade de lieutenant général le 16 janvier 1841 (1).

(1) Lorsque le général Duvivier (Vincent) fut admis à la retraite, la ville de Mons lui témoigna, par l'adresse suivante, les regrets qu'il laissait après lui.

« Monsieur le général,

« Dès que le Conseil communal de Mons eut appris qu'il avait plu à S. M. de vous admettre à faire valoir vos droits à la retraite, comme commandant de place en cette ville, il prit à l'unanimité la résolution de vous exprimer les regrets vifs et sincères que votre détermination lui inspirait, et de vous offrir un témoignage public d'estime, d'attachement et de gratitude pour les nombreux et importants services que vous avez rendus pendant vingt-sept années d'exercice de vos fonctions.

« La ville entière applaudit à cette résolution, parce que toujours elle a pu apprécier la loyauté de votre caractère et cet esprit, à la fois ferme et conciliant, qui vous fit surmonter les difficultés de votre position, allier constamment les devoirs qu'elle vous imposait avec les intérêts de vos concitoyens, et maintenir l'union et l'harmonie la plus parfaite entre la garnison et les habitants

« De si éminents services, rehaussés par l'éclat de la bravoure qui a illustré les seize premières années de votre carrière militaire, ne devaient pas seulement être récompensés par le gouvernement.

« La ville, qui s'énorgueillit de vous avoir vu naître, devait aussi vous prouver sa haute considération.

« Elle a voulu qu'à l'étoile de l'honneur, qui brille à si juste titre sur votre poitrine, à l'éminente distinction que le roi vous a accordée, en vous conférant

Digitized by Google

Soldat intrépide et dévoué, il professait au plus haut point cette fidélité au drapeau et au pays qui élève les hommes dans toutes les positions où ils se trouvent, et les fait passer à la postérité sans tache et sans reproche. Chevalier de la Légion-d'Honneur en l'an XII de la République, récompense méritée sur tant de champs glorieux, le Roi Guillaume le décora de son ordre le 4 mai 1821. Le 14 décembre 1833 le Roi des Belges voulut bien le nommer chevalier de son ordre; officier de la Légion d'Honneur le 6 mars 1835, il reçut le 21 juillet 1839 la croix d'Officier de l'ordre de Léopold, et mourut à Mons le 3 novembre 1851.

le grade le plus élevé de l'armée, se joignit un gage spécial de la reconnaissance que vous a vouée la population montoise.

« Au moment où l'âge et les fatigues vous forcent à passer dans une paisible et honorable retraite les dernières années d'une vie consacrée au service de votre pays, nous sommes heureux, monsieur le général, de trouver un adoucissement à vos regrets, en vous exprimant les sentiment dont nous sommes animés.

« Veuillez accepter le sabre d'honneur que nous vous avons décerné dans notre séance du 9 février 1841 ; il est à la fois le symbole de la bravoure qui vous distingua sur les champs de bataille et de la sage fermeté que vous avez constamment apportée dans les fonctions que vous avez si honorablement remplies au milieu de vos concitoyens.

« Adopté en séance du Conseil à Mons, le 21 octobre 1841.

« Le Bourgmestre, chevalier de l'ordre de Léopold,
Signé : Baron Siraut.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DUVIVIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général baron Duvivier.

Duvivier, Ignace-Louis, frère du précédent, lieutenant général, né à Mons, le 16 mars 1777, s'engagea volontairement à l'âge de seize ans (15 juillet 1793), au 5e régiment de hussards. Dirigé avec ce corps vers l'armée de Hollande qui, sous Pichegru, allait se couvrir d'une gloire immortelle, il prit part aux batailles de Bois-le-Duc, de Nimègue, de Benthem où il fut blessé, et dès ses premiers débuts se fit remarquer par un zèle bouillant et un courage à toute épreuve. Passé au 3e régiment de dragons, le 25 décembre 1795, après la soumission des provinces unies, il fut désigné pour faire partie de l'armée d'Italie, et ce fut avec joie qu'il se vit appelé à partager la fortune du général Bonaparte. Les journées de Caldiero, de Montenotte, de Rivoli, etc., ne tardèrent pas à démontrer que le jeune hussard de l'armée de Hollande, était digne des colonnes d'Italie ; les fatigues, les dangers grandirent son courage, et après avoir conquis rapidement ses premiers grades, il reçut le 15 avril 1800 l'épaulette de sous-lieutenant de dragons, et passa le 26 octobre suivant dans la garde à cheval, créée par le premier consul.

Digitized by Google

Le 18 brumaire, en anéantissant le directoire, donna à la France un pouvoir ferme et surtout plus digne de présider aux destinées d'une grande nation Le général Bonaparte, devenu premier consul, porte alors ses regards vers l'Italie où la fortune abandonne ses drapeaux, et il a conçu avec la rapidité qui le caractérise, le plan de la nouvelle campagne qui doit soumettre cette contrée à la puissance de ses armes. Mais pour que ces dispositions portent le fruit qu'il est en droit d'en attendre, il a fallu tromper l'ennemi afin de profiter de sa sécurité, et dans ce but le gouvernement français a décrété l'organisation d'une armée de réserve à Dijon, tandis que l'armée véritable destinée à ouvrir la campagne se réunit aux pieds des Alpes. Lannes commande l'avant-garde des trente-six mille hommes qui vont s'illustrer bientôt ; le 13 mai le premier consul en passe la revue, et le 17 ces colonnes valeureuses, appuyées de quarante bouches à feu, commencent à gravir péniblement ces monts qui semblaient inaccessibles aux armées modernes ; les pièces d'artillerie disposées sur des troncs d'arbres creusés, traînées par les soldats, suivent les divisions qui ne se séparent pas un instant de ces terribles auxiliaires. Le 19 Napoléon lui-même a dépassé les sommités du Saint-Bernard et s'engage sur les pentes rapides du Piémont ; l'opiniâtreté des armées de la république surmonte toutes les difficultés, elles se forment et s'avancent en ordre sur le territoire ennemi, lorsqu'un obstacle, qui par la gravité qu'il peut présenter aux Français, semble devoir arrêter leur marche, retarde un instant les dispositions aggressives qu'il avaient adoptées.

Les colonnes françaises engagées sur la route sinueuse

Digitized by Google

et encaissée qui débouche dans les vallées d'Albaredo avançaient avec peine, l'avant-garde atteignait le fort de Bard, position inexpugnable confiée à cinq cents hommes déterminés, lorsque le canon qui tonne sur ses premiers bataillons, annonce à l'armée toute la gravité de sa situation. Un coup de main rapide et vigoureux n'a point réussi, mais une attaque de nuit donne la ville aux Français. La citadelle résiste, et les feux meurtriers qu'elle fait pleuvoir sur les assaillants, rendent leur position insoutenable ; faudra-t-il succomber au moment d'atteindre le but que l'on s'est proposé ! Une inspiration soudaine vient sauver les colonnes de Bonaparte du péril qui les menace : un petit sentier placé sur la gauche de la route livre passage à l'infanterie et à la cavalerie, l'artillerie ne peut profiter du même avantage ; elle passera cependant sous le feu des batteries ennemies et à cet effet les roues des affuts, des caissons sont garnies de foin, tandis que de la paille, des matelas sont disposés sur la route pour amortir le bruit du passage qui a lieu pendant la nuit, sans que l'ennemi croie à la possibilité d'une tentative semblable ; enfin le 8 le premier consul vient chercher le général Mélas (1), qui, non content de tenir Masséna étroitement bloqué dans Gênes, a fait envahir le territoire de la république en marchant sur la Provence.

(1) Mélas, lieutenant-général autrichien, fit ses premières campagnes dans la guerre de sept ans contre la Prusse, vint combattre ensuite sur la Sambre, à Trèves, sur les bords du Rhin, et reçut en 1796 le commandement en chef de l'armée d'Italie. Les batailles de Cassano, de la Trebia, de Novi, de Genola et de Coni furent ses plus beaux trophées, mais la belle défense de Masséna dans Gênes retint Mélas devant les murs de cette place et permit au général Bonaparte d'envahir la Lombardie, de se placer sur les derrières de l'armée autrichienne et de la battre enfin dans les plaines de Marengo. Nommé commandant de la Bohême en 1806, le général Mélas mourut à Prague en 1807.

Digitized by Google

M. Louis Duvivier fit partie de l'armée qui, après avoir franchi le Saint-Bernard, se répandit comme un torrent en Lombardie et vint, après une suite non interrompue de succès, livrer la mémorable bataille de Marengo. Le village de ce nom avait été occupé dès le 13 juin par les colonnes françaises, le général Dessaix rentré en France avec la vaillante armée d'Égypte, tenait à la tête de deux divisions la position du Castel-Novo ; le général Mélas, qui la veille avait refusé le combat dans les plaines de Marengo, donna l'ordre le 14 au matin de franchir la Bormida et de déloger les colonnes de la république des positions qu'elles occupaient. Cette attaque habilement dirigée produisit un résultat heureux, le village enlevé avec fureur tombe au pouvoir des Autrichiens, les Français refoulés dans la direction de Tortone ne peuvent arrêter les succès de l'ennemi qui manœuvre pour déborder la droite du maréchal Victor, lorsque le premier consul arrive sur le théâtre du combat : sa présence raffermit la droite ébranlée et permit à huit cents hommes de la garde consulaire de couvrir le point menacé et de repousser les charges terribles et répétées de la cavalerie autrichienne, tandis que le général Monnier prenait position à Castel-Ceriolo. Mais dix heures d'un combat acharné ont épuisé les vingt-deux mille français qui ont des forces doubles devant eux ; Dessaix impatiemment attendu ne se montre pas encore, il faut se replier enfin et céder au nombre les positions que l'on ne peut plus défendre ! Soudain le canon tonne sur la gauche, la division Boudet se montre sur le champ de bataille, elle est lancée à l'encontre de l'ennemi qui est arrêté dans son élan, l'artillerie française troue les masses compactes des Autrichiens, Dessaix la dirige et tombe

Digitized by Google

frappé mortellement en relevant la fortune des armes de la république.

Mélas, certain de la victoire, et souffrant d'ailleurs d'une chute qu'il avait faite au début de cette journée sanglante, avait confié le soin de la poursuite au général Zach. Ce chef d'armée était parvenu à ramener au combat les divisions qu'il commandait, lorsque Kellermann, à la tête de la garde à cheval du Consul, s'élance comme un ouragan sur la gauche des Autrichiens; c'est en vain que ceux-ci font des prodiges de valeur pour résister au torrent qui les menace, ils sont écrasés par cette cavalerie intrépide dans les rangs de laquelle M. Duvivier vient de se couvrir de gloire, et poursuivis avec fureur jusqu'à la Bormida, ils ne trouvent de sécurité qu'après avoir franchi cette rivière.

Rentré en France avec le premier Consul, M. Duvivier obtint le grade de lieutenant en premier le 23 septembre 1804; dirigé sur le camp de Boulogne avec la grande armée, il reçut, à la création de l'ordre, l'Étoile de la Légion d'Honneur, qu'il avait glorieusement acquise, et revêtu de cet emblême d'une bravoure incontestable, il se prépara à de nouveaux combats. Napoléon, devenu empereur, couronné des lauriers d'Égypte et d'Italie, a conçu la pensée d'une descente en Angleterre, et son armée, rassemblée à Boulogne, n'attend qu'un signal pour s'embarquer sur les quatre cents bâtiments de transport qui doivent la déposer sur le sol britannique. Mais le cabinet de Saint-James est parvenu à vaincre les obstacles qui écartaient les puissances du Nord de sa politique, et l'ar-

Digitized by Google

mée de Boulogne, détournée de son but, est dirigée vers les champs de l'Allemagne, où elle va cueillir de nouveaux trophées. Admis avec son grade aux grenadiers à cheval de la garde impériale, le lieutenant Duvivier prit part à la campagne qui fut couronnée par la journée d'Austerlitz ; lorsque la droite de l'armée ennemie fut mise en désordre par l'intrépide Lannes et que Murat, guidant ses bouillants cavaliers, écrasa la cavalerie austro-russe, qui se releva si difficilement de cette défaite, il contribua par son indomptable courage à assurer la victoire des colonnes impériales qui, en imposant aux vaincus le traité de Presbourg, enlevaient les États vénitiens à l'Autriche, et obligeaient les débris de l'armée russe, échappés au naufrage de leur renommée militaire, d'évacuer l'Autriche et la Pologne par journées d'étape, trop heureux de trouver dans le vainqueur autant de magnanimité que de courage.

Un drapeau avait été conquis par le lieutenant Duvivier pendant la charge brillante qui décida du résultat de cette journée mémorable; rentré en France avec cette armée, dans laquelle il tentait si dignement son rang, il reprit la route de la Prusse au mois de septembre 1806, lors de la déclaration de guerre de cette puissance à la France. Le passage de la Saale ayant été forcé par l'armée de Napoléon, les Prussiens furent défaits à Schleist et à Saalfeld, où le prince Louis de Prusse perdit la vie, percé de part en part dans un combat avec un maréchal des logis du 9e régiment de hussards, auquel il refusait de se rendre; les colonnes impériales, poursuivant leur marche victorieuse, arrivèrent dans les plaines d'Iéna en Thuringe, et le

Digitized by Google

14 octobre, à six heures du matin, les deux armées belligérantes, en présence depuis la veille, commencèrent l'action qui ne se termina que par la ruine complète des colonnes de Frédéric-Guillaume. Lorsque, pendant la bataille, le général prussien Ruchel se porta au secours du prince de Hohenlohe, à la tête de vingt-cinq escadrons et de vingt bataillons, et que l'empereur Napoléon, pour anéantir ces masses qui menaçaient sa droite, lança à leur rencontre sa redoutable cavalerie, M. Duvivier, toujours au plus fort de la mêlée, et quoique blessé grièvement, pénétra un des premiers dans un carré qui s'était établi à hauteur du village de Klein-Romstedt, acquit une gloire nouvelle dans cette journée sanglante, qui coûta à la Prusse quarante-cinq mille hommes, deux cent quatre-vingts bouches à feu et soixante drapeaux, et couvert de nobles blessures, reçues en combattant, il entra à Berlin en vainqueur le 27 octobre. Lorsque la plupart des places fortes de la monarchie prussienne eurent été soumises à la puissance des armes de Napoléon, il fut dirigé vers la Silésie et la Pologne prussienne, où de nouvelles opérations se préparaient.

C'est sur les bords de la Vistule. que les coups les plus redoutables vont être portés; c'est là que l'armée russe, sauvée par un vainqueur trop généreux à la journée d'Austerlitz, reparaît pleine d'audace, pour contester à Napoléon sa gloire militaire; les combats de Bergfried, de Wattersdorf, etc., livrés dans les premiers jours de février 1807, mirent les armées en présence dans la journée du 8, sanglante aux deux partis, et qui moissonna tant de braves. Lors de la charge terrible des soixante et dix escadrons

Digitized by Google

français, qui enfoncèrent le centre des russes et culbutèrent leur cavalerie, M. Louis Duvivier, capitaine adjudant-major aux chevau-légers polonais de la garde impériale depuis le 6 avril 1807, fut du nombre des braves qui jetèrent l'épouvante dans les réserves ennemies, après avoir traversé dans leur course furieuse, deux lignes de fer et de feu, qui semblaient devoir anéantir ces audacieux cavaliers. Blessé deux fois pendant cette charge glorieuse et meurtrière, le capitaine Louis Duvivier, à peine rétabli, se trouva dans les champs de Friedland le 14 juin ; l'emploi de la garde impériale n'ayant pas été reconnu nécessaire par l'empereur Napoléon, pour transformer cette bataille en victoire, Duvivier fut condamné à rester simple spectateur de la déroute des russes qui laissèrent au pouvoir des français cinquante-cinq mille hommes tués, blessés ou pris, vingt-trois généraux, soixante et quinze bouches à feu, soixante drapeaux, et qui eut pour résultat l'entrevue de Tilsitt, qui semblait promettre des résultats si féconds pour le repos de l'Europe.

Par la paix conclue sur le Niémen, l'empereur Alexandre reconnaissait les rois *Louis, Joseph* et *Jérôme Bonaparte,* et se soumettait au blocus continental destiné à frapper l'Angleterre dans ses intérêts les plus chers. La grande armée, qui venait de soumettre encore le continent aux volontés de la France, reprit alors le chemin de la mère patrie. Le capitaine Louis Duvivier rentré à Paris avec la garde impériale éprouva une noble fierté, quand la population entière, se portant à la rencontre des valeureuses phalanges qui venaient de se couvrir d'une gloire immortelle, leur adressa les témoignages

Digitized by Google

de respect et d'admiration qu'elles méritaient à tant de titres (1).

Le traité de Tilsitt, en isolant l'Angleterre du continent, promettait à l'Europe une paix certaine, si la clause la plus essentielle, le blocus continental, eût été observée sans restriction. Malheureusement la force seulement avait imposé à la Russie cette loi onéreuse ; incapable alors de résister à la volonté de l'empereur Napoléon, elle s'efforça par la suite de reformer ses armées détruites en grande partie. Aidée par le cabinet de Saint-James qui répandait à profusion l'or, ce mobile indispensable à toutes les grandes entreprises, elle reprit dès 1808 une attitude plus hostile.

(1) Le préfet de la Seine, entouré du corps municipal de Paris, s'était avancé à la rencontre de l'armée et lui avait dit :

« Héros d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, conquérants de la paix, grâces immortelles vous soient rendues !

« C'est pour la patrie que vous avez vaincu, la patrie éternisera le souvenir de vos triomphes ; vos noms seront légués par elle sur le bronze et sur le marbre, à la postérité la plus reculée, et le récit de vos exploits enflammant le courage de nos derniers descendants, longtemps encore après vous-mêmes, vous protégerez par vos exemples ce vaste empire si glorieusement défendu par votre valeur.

« Braves guerriers, ici même un arc triomphal dédié à la grande armée s'élève sur votre passage ; il vous attend : venez recevoir, sous ses voûtes, la part qui vous est due des lauriers votés par la capitale à cette invincible armée ; qu'ainsi commence la fête de votre retour ! venez, et que ces lauriers tressés en couronne par la reconnaissance publique, demeurent appendus désormais aux aigles impériales qui planent sur vos têtes victorieuses. »

En rappelant ici les services rendus à la mère patrie par ces colonnes redoutables qui portèrent si haut la gloire et le prestige de l'empire français, nous croyons servir notre pays avant tout. La Belgique, incorporée alors au vaste territoire qui obéissait aux volontés d'un seul homme, eut une large part des succès, des dangers, des revers qui marquèrent la république et l'empire, et ses enfants furent toujours dignes de l'estime et de l'affection de leurs compagnons d'armes ; notre histoire militaire est donc inséparable des pages glorieuses de l'empire.

Digitized by Google

Les dispositions de l'Autriche moins dissimulées encore, ne laissèrent bientôt plus de doute sur la politique qu'elle se disposait à suivre ; le 9 avril 1809, l'archiduc Charles annonça officiellement à la France qu'il marchait sur la Bavière à la tête des forces qu'il commandait, et qu'il traiterait en ennemi tous ceux qui viendraient s'opposer au succès de ses armes.

Napoléon alors à Paris, apprend le 18 au soir la reprise des hostilités. Après avoir donné des ordres pour la concentration de ses armées, il part le 13 pour la Bavière et se trouve à leur tête quatre jours après à Donawerth. Le capitaine Duvivier prit une part glorieuse à la campagne qui s'ouvrit le 18 par la victoire d'Abensberg ; la journée de Ratisbonne, où la garde fut condamnée à l'immobilité la plus complète, ne lui permit point de déployer ses talents militaires; mais à Essling et surtout à Wagram, il fit preuve de cette bravoure audacieuse devant laquelle tout doit céder, et qui lui mérita l'admiration de tous ses compagnons d'armes. Lorsque l'archiduc Charles, s'avançant à la tête de ses nombreuses et intrépides colonnes, menaça l'armée française qui occupait l'île de Lobau, et fit foudroyer leurs bataillons par les feux de son artillerie formidable, lorsque l'empereur Napoléon, pour arrêter ce torrent qui menaçait de le déborder, lança à sa rencontre son invincible garde, qui fit des trouées épouvantables dans les rangs de l'ennemi, le capitaine Duvivier, guidant son escadron sur ce champ de carnage où il reçoit nne nouvelle blessure, s'enfonce au plus épais des rangs autrichiens dans lesquels il sème le désordre et la mort. Sa bravoure chevaleresque lui mérita, le même jour et sur le théâtre de ses exploits, la

Digitized by Google

croix d'officier de la Légion d'Honneur, qu'il venait de payer de son sang. Passé à l'armée d'Espagne, à la suite de ce nouveau fait d'armes, il prit part aux actions les plus mémorables qui eurent lieu dans la péninsule pendant les dernières années de l'occupation par l'armée française, obtint le brevet de major au 4e régiment de chasseurs à cheval au mois de février 1811, pour sa brillante conduite à Somo-Siera, et rappelé en France en 1812, pour faire partie de la grande armée destinée à la campagne de Russie, il fut dirigé sur le Niémen, point de direction donné aux colonnes, qui depuis vingt ans parcouraient triomphantes toutes les capitales de l'Europe.

Cette entreprise gigantesque dirigée par le génie le plus puissant des temps modernes, devait frapper au cœur la domination impériale; Smolensk, Valoutina, Borodino rappellent à la postérité une auréole glorieuse qui resplendit sur les fronts de ces soldats héroïques au premier rang desquels brillait M. Duvivier; Malo-Jaroslawetz, Krasnoé, la Bérésina, signalèrent et le courage et le malheur de ces hommes que les éléments seuls avaient pu vaincre. Rentré en France après des souffrances inouies, noble débris des colonnes qui virent l'Europe à leurs pieds, et qui précipitées du faîte de la puissance tombèrent dans un abîme aussi grand que leur renommée, le major Duvivier couvert de blessures mit tous ses soins à reformer son régiment dont il restait à peine la dixième partie; avide de venger la mort de ses frères d'armes perdus dans les vastes plaines de neige de la Russie, il fut désigné et reçut avec joie l'ordre de prendre la route de la Saxe pour voler à de nouveaux exploits.

Digitized by Google

Le drapeau de la France flottait encore des rives de la Seine au Tibre et au Zuyderzée, mais des défections partielles, avant-coureurs des maux qui devaient accabler l'empire de Napoléon, avaient été signalées pendant la retraite de Russie. Pour raffermir son pouvoir ébranlé, l'empereur rassemblant autour des débris de ses vieux bataillons les conscrits devenus soldats, qu'il destinait à combattre des troupes aguerries, se porta dans les champs de la Saxe, s'arrêta huit jours à Mayence, cet arsenal formidable qui commande la rive droite du Rhin, et se trouva dès le 29 avril à la tête de quatre-vingt mille hommes qui allaient être bientôt renforcés par les quarante mille du prince Eugène. M. Duvivier prit part à tous les épisodes de cette campagne ; Lutzen, Bautzen surtout, lui méritèrent et l'honneur d'être cité à l'ordre de l'armée et le grade de colonel commandant le 2e régiment de cuirassiers sur le champ de bataille même (19 mai 1813) ; la Catzbach témoigna encore de son indomptable courage : ramenant à plusieurs reprises son régiment contre la nombreuse cavalerie de Blücher, couvert de glorieuses blessures, il fut retrouvé sur le champ de bataille au milieu des morts et des mourants, et mérita le titre de baron, que la chute de l'empire ne permit de réaliser que bien longtemps après.

La fortune trahit les drapeaux de Napoléon pendant les sanglantes journées de Leipsick. Des nations, qui jusque-là avaient brigué l'honneur de combattre dans les rangs de la grande armée, tournèrent leurs armes contre les colonnes impériales, et changèrent en revers une bataille qui pouvait devenir pour la France un trophée glorieux. Les aigles

Digitized by Google

de Napoléon revirent le Rhin non plus comme aux jours heureux de leur histoire, mais luttant contre l'Europe en armes qui s'avançait d'autant plus inflexible, qu'elle avait été plus longtemps soumise, humiliée. C'est en vain que l'empereur des Français déploie dans cette campagne de 1814 une activité surnaturelle, qui lui donne des succès qui paraissaient impossibles ; chaque victoire qu'il remporte amoindrit le nombre des braves qui combattent sous ses ordres pour sauver l'empire des hordes du nord, et bientôt la capitulation de Paris qui lui ravit son trône, livre la France à l'étranger et lui accorde la souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe.

La Belgique, fidèle aux engagements qu'elle avait contractés, partagea la bonne et la mauvaise fortune des armes françaises. M. Duvivier, qui perdit quatre chevaux tués sous lui dans ces dernières convulsions d'une nation qui se raidit contre l'oppression, déploya une valeur éclatante, une bravoure à toute épreuve à la tête du 16e régiment de chasseurs à cheval dont il avait reçu le commandement peu de jours avant la chute de Napoléon. Rentré en Belgique le 23 novembre suivant, il emporta les témoignages les plus flatteurs de ses compagnons d'armes (1), qui pendant

(1) Voici la lettre qui lui fut adressée au moment de sa rentrée en Belgique.

« *A M. le colonel Duvivier.*

« Mon cher camarade,

« Organe du corps d'officiers des chasseurs de la Reine, je suis l'interprète « de tous les sentiments d'estime qu'ils vous portent, pour la belle conduite « que vous avez tenue pendant tout le temps qu'ils ont eu l'honneur de servir « sous vos ordres. Ils n'oublieront jamais votre bravoure éclatante en présence

Digitized by Google

vingt et une années de guerre l'avaient toujours trouvé sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas le 14 décembre 1814, il se trouva avec le 8e régiment de hussards qu'il commandait, à la célèbre journée de Waterloo. Fidèle à ses nouveaux serments, il combattit avec sa bravoure accoutumée, mais la mort dans le cœur, les cavaliers de Milhaut dans les rangs desquels il avait su conquérir une si belle renommée. Général de brigade le 2 décembre 1816, investi du commandement provincial du Hainaut et de la cavalerie de la 6e division militaire le 14 mars 1820, le roi Guillaume lui conféra le titre de baron le 15 mars 1823, acquittant ainsi une dette contractée par l'empereur Napoléon qui, précipité de son trône, n'avait pu tenir la promesse faite à ce loyal soldat.

Le tocsin de 1830 renversa le pouvoir des Nassau ; la Belgique indépendante et libre prit à son tour le drapeau

« de l'ennemi : votre justice, votre générosité, et tout l'assemblage de ces belles « qualités dont le souvenir ne s'effacera jamais de nos cœurs.

« Les regrets de tous les officiers sont unanimes. Votre retraite est une « perte pour eux et pour la France : en mon particulier j'en sens tout le prix ! « heureux, mon cher camarade, si dans votre patrie vous conservez le souvenir « de tous vos compagnons d'armes.

« Pour nous, nous ne vous oublierons jamais : l'amitié contractée dans les « camps est plus durable que celle des villes, parce qu'elle est fondée sur l'es- « time et l'honneur.

« Il ne nous reste plus, mon cher camarade, qu'à faire des vœux pour votre « bonheur. Puisse le ciel vous être prospère, en vous accordant les honneurs « et les récompenses que vos talents et vos vertus vous ont mérités.

« Votre bon camarade et ami,

« *Le colonel des chasseurs de la Reine,*

« *Signé :* Baron Marthy.

« Landau, le 23 novembre 1814. »

Digitized by Google

tricolore pour emblème. Le baron Duvivier, heureux de pouvoir servir efficacement son pays, fut nommé général de division par le gouvernement provisoire le 5 octobre 1830 ; appelé au commandement militaire des deux Flandres le 13 du même mois, il fut du nombre des officiers généraux chargés de se porter à la rencontre du roi Léopold, lors de son entrée en Belgique. Commandant la division de cavalerie le 20 août 1831, la division d'avant-garde le 5 avril 1832, M. Duvivier, inspecteur général de la cavalerie le 24 juillet suivant, rendit à cette arme des services signalés, et lorsque, le 4 août 1834, il fut appelé au commandement de la 3e division territoriale, il emporta les regrets de tous ceux qui avaient eu l'avantage de se trouver placés sous ses ordres.

Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 17 mai 1842, après un demi siècle de glorieux services et décédé à Mons le 5 mars 1853, le lieutenant-général baron Louis Duvivier a emporté dans la tombe une renommée pure que rien n'a pu ternir. Chevalier et officier de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille, il reçut après Waterloo la croix de 3e classe de l'Ordre de Guillaume. Le 10 décembre 1853, S. M. Louis Philippe l'éleva au grade de commandeur de la Légion d'Honneur. Chevalier de l'Ordre de Léopold le 15 décembre 1833, officier le 14 décembre 1837, commandeur le 7 novembre 1842, il fut le premier officier général qui le 15 novembre 1843 reçut la croix de grand officier de l'Ordre de Léopold.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON DUVIVIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

LIEUTENANT GÉNÉRAL CLUMP.

Digitized by Google

Lieutenant général Clump.

Clump, Joseph-Ignace, lieutenant général, né à Mons, le 12 novembre 1781, entra à l'âge de seize ans dans les armées de la république où il ne tarda pas à se distinguer avec le 24e régiment d'infanterie légère dont il faisait partie depuis le 1er messidor an VI. Passé à l'armée d'Italie deux ans plus tard, il vint combattre sous les ordres du premier consul, l'armée autrichienne du général Mélas et se trouva, le 25 prairial an VIII (14 juin 1800), à la célèbre journée de Marengo qui décida de la supériorité des armes françaises. Lorsque le corps d'armée de Victor vivement pressé par des forces triples faisait des prodiges de valeur pour arrêter les progrès de l'ennemi, M. Clump recevait sa première blessure, un coup de feu à la jambe droite, et domptant la douleur qui en résultait, assistait au premier revers et enfin au succès que la colonne de Dessaix venait de donner aux armées de la république.

Blessé une seconde fois d'un coup de feu à la jambe droite le 4 nivôse an IX, au passage du Mincio, M. Clump rentra en France pour être dirigé vers Bordeaux où une

Digitized by Google

armée française se rassemblait sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr, dans le but d'affranchir le Portugal de la domination anglaise. Ce résultat ayant été atteint, l'Angleterre rejetée du continent entreprit dès lors de bloquer à l'aide de sa formidable marine tous les ports de la république. Pour faire face à l'adversaire qu'il ne pouvait atteindre directement, le général Bonaparte ordonna sur toute l'étendue des côtes vulnérables du territoire français, l'établissement de batteries nombreuses ; une armée bien organisée reçut en outre la mission de garantir le drapeau tricolore des insultes du pavillon anglais, et M. Clump fit partie de ces colonnes intrépides qui prirent le nom d'armée des côtes de l'Océan. Lorsque la paix d'Amiens qui avait donné à la France et au monde une sécurité heureuse fut rompue et que les hostilités furent reprises après l'occupation définitive de Malte par les anglais, contrairement au traité dont il vient d'être parlé, il fut dirigé sur le camp de Boulogne où la grande armée se préparait à de nouveaux combats, à de nouveaux triomphes.

En effet une grande partie des soldats d'Égypte et d'Italie se rassemblaient en vue des côtes ennemies et quatre cents bâtiments mis à la disposition de l'armée étaient disposés pour transporter sur le sol de la Grande Bretagne César et sa fortune. L'Europe doutait de la pensée du chef de l'empire français ; ni la gloire recueillie en Italie ni les succès obtenus en Égypte ne peuvent la convaincre et elle s'effraie des armements formidables de Napoléon. L'Angleterre seule a compris tout le danger qui la menace, elle sent que le bras de mer qui la sépare de sa puissante voisine ne peut suffire pour la mettre à l'abri des coups qui peu-

Digitized by Google

vent lui être portés et s'efforce dès lors de susciter une coalition, qui, en menaçant l'intégrité de l'empire, obligerait la France à conserver, pour sa défense, les forces destinées à un embarquement. La Russie, l'Autriche et la Suède, poussées sur la pente fatale des événements qui résultaient de la conduite du cabinet de Saint-James, préparèrent la campagne qui se termina par la journée d'Austerlitz. L'amiral Villeneuve (1) lui-même, par la perte de la bataille de Trafalgar livrée le 21 octobre 1805, ne tarda pas à détruire la possibilité d'une descente sur le sol ennemi et les colonnes françaises dirigées une fois encore vers la route de l'Allemagne triomphent des armées russes et

(1) Villeneuve, Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre, vice-amiral français, né à Valensoles en 1763, entra dans la marine à l'âge de quinze ans et devint contre-amiral en 1796. Ayant reçu le commandement d'une division chargée de faire une descente en Irlande, des vents contraires l'empêchèrent d'accomplir sa mission. Commandant l'arrière-garde au combat naval d'Aboukir, il parvint à gagner Malte, fut nommé vice-amiral en 1804 et appareilla de Toulon en 1805. Après s'être renforcé à Cadix et au Fort-Royal de la Martinique, il accomplit sa mission en appelant les flottes anglaises dans les parages des Indes occidentales et rentra dans les mers d'Europe au moment où Nelson atteignait la Barbade. L'amiral Villeneuve venait d'arriver à hauteur du cap Finistère lorsque la flotte de sir Robert Calder fut signalée; le combat s'étant engagé et l'avantage étant demeuré aux Français, les Anglais profitèrent d'une brume épaisse pour se retirer. Villeneuve, n'ayant point poursuivi son avantage, opéra sa jonction avec l'escadre du Ferrol dans la baie d'Arrès et voulut faire voile pour Brest. Obligé de rentrer à Cadix par suite d'un gros temps, Nelson arriva sur ces entrefaites à hauteur de cette place et le 20 octobre 1805 l'amiral français vint lui livrer bataille. Alors s'engagea le combat si fameux de Trafalgar; la flotte française ayant été mal formée en ligne, l'amiral anglais profita habilement de cette faute qui ne peut être attribuée qu'à l'inexpérience des officiers placés sous les ordres de Villeneuve et la flotte française fut entièrement défaite. L'amiral Villeneuve, prisonnier en Angleterre, fut rendu à la liberté au mois d'avril 1806, et rentra en France. Arrivé à Rennes, il écrivit au ministre Decrès pour pressentir les dispositions de l'Empereur dont il avait enfreint les ordres et qui refusa de le recevoir. Vivement affecté de cette détermination, l'amiral Villeneuve se donna la mort, laissant la réputation d'une très-grande bravoure et de talents militaires incontestables.

Digitized by Google

autrichiennes, en cause pour l'Angleterre, sous les murs d'Ulm et enfin dans les champs glorieux d'Austerlitz.

Le général Mack, capitulant à Ulm, ne terminait que la première période dc cette campagne qui vit M. Clump combattre avec un courage digne en tous points de sa nation. Une armée russe que l'or de l'Angleterre amenait des confins de ce vaste empire, s'avançait sous les ordres du général Kutusoff; les deux empereurs Alexandre et François réunis à Olmutz ayant été rejoints par les colonnes du grand-duc Constantin et du général Essen, se portèrent à la rencontre de l'armée de Napoléon rangée dans les plaines d'Austerlitz. Le soleil du 2 décembre 1805 éclaira de ses feux régénérateurs la victoire éclatante des soldats français et la destruction des armées russe et autrichienne; peu de jours après le traité de Presbourg reconnaissait les limites du nouvel empire. Rentré à cette époque dans la mère patrie, M. Clump fut dirigé un an plus tard vers la Prusse pour assister à la journée d'Iéna qui mit cette puissance à deux doigts de sa perte, se trouva à la sanglante bataille d'Eylau et, continuant sa marche triomphante avec les armées françaises, prit part à la journée mémorable de Friedland, le 14 juin 1807.

Dantzick avait été enlevé par le maréchal Lefebvre après cinquante et un jours de tranchée ouverte et son immense arsenal était tombé au pouvoir des français; les succès de Spanden, d'Altkirchen, de Guttstadt, etc., préludes de Friedland, semblaient indiquer aux armées de Napoléon la route de Berlin; le 14 juin, à 4 heures du soir, les colonnes belligérantes en présence depuis la veille engagèrent la

Digitized by Google

terrible canonnade qui, partie de la droite de l'armée française aux ordres du maréchal Ney, s'étendit bientôt sur toute la ligne. Le 24e régiment d'infanterie légère, entraîné par le duc d'Elchingen sur les bataillons de la garde impériale russe, s'ébranle et se précipite tête baissée contre l'obstacle qui lui est présenté ; son élan, sa vigueur trouent ces masses imposantes; mais menacé par des forces décuples, pressé de toutes parts, il doit rétrograder enfin, jusqu'à ce que soutenu par une nouvelle colonne il reprendra l'offensive avec plus de fureur encore que lors de la première attaque. Le colonel Thuniau, commandant le 24e léger, a guidé son intrépide régiment sur les russes, et dans la mêlée épouvantable qui s'en est suivie, il a brillé d'un courage héroïque. Au moment où ses soldats furent obligés de battre en retraite, il reçut une blessure grave et il allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque M. Clump qui combat glorieusement à quelques pas de son chef, voit le danger qui le menace, s'élance à son secours, fait mordre la poussière à deux soldats ennemis, renverse les autres, arrache son colonel de leurs mains, et reçoit de ses compagnons d'armes les félicitations les mieux méritées.

L'armée française, après le brillant triomphe qu'elle obtint dans cette journée, imposa à l'orgueil moscovite et à la présomption autrichienne le traité de Tilsitt. M. Clump qui reçut sa troisième blessure le 14 juin 1807, mérita aussi l'insigne de la bravoure, la croix de la légion d'honneur, qui lui fut remise sur le champ de bataille même. Nommé sous-lieutenant le 30 novembre 1808, il fit avec ce grade la première partie de la campagne de 1809 en Autriche, et combattit avec tant de valeur à la journée

Digitized by Google

de Ratisbonne le 23 avril 1809, en se précipitant par escalade et l'un des premiers dans la place, qu'il reçut sept jours plus tard, le grade de lieutenant au 25e régiment d'infanterie légère. La bataille d'Essling lui permit le 22 mai de déployer encore son redoutable courage; blessé dans cette journée d'un coup de feu dans le ventre à la défense du village d'Aspern, il reparut néanmoins à la bataille de Wagram livrée le 6 juillet 1809.

L'empereur Napoléon avait fait exécuter le passage du Danube à la grande armée ralliée par les corps détachés à Komorn, Gratz et Lintz; le 6 juillet ses valeureuses phalanges ont pris position dans les plaines de Marchfeld, et les feux roulants de l'artillerie qui éclatent sur toute la ligne, annoncent bientôt que l'action se développe avec une effroyable rapidité. M. Clump, sous les ordres d'Oudinot, ce soldat intrépide qui eut autant d'actions d'éclat et de blessures que de batailles et de combats, fit partie des colonnes audacieuses qui après avoir franchi la Rusbach enfoncèrent le centre de l'archiduc Charles; blessé de deux coups de feu à la jambe gauche dans cette brillante attaque, foulé aux pieds des colonnes autrichiennes lorsqu'elles reprirent un instant l'offensive, le lieutenant Clump, qui venait de se couvrir de gloire, fut dirigé vers l'armée de Portugal en 1810, lorsque ses blessures cicatrisées lui permirent de voler à de nouveaux dangers.

Depuis la perte de la bataille de Trafalgar qui coûta la vie à Nelson (1), la marine française dut abandonner à sa

(1) Nelson, Horace, amiral anglais, né dans le comté de Norfolk en 1758,

Digitized by Google

rivale l'empire des mers. L'empereur Napoléon frappa la puissance anglaise en Europe en imposant le blocus continental à ses alliés et en expulsant l'Angleterre de tous les comptoirs des grandes puissances. L'Espagne et le Portugal surtout avaient forcé l'empereur à des mesures exceptionnelles et une armée française permanente avait été maintenue dans ces royaumes; M. Clump, capitaine adju-

s'engagea à l'âge de douze ans sur un navire de guerre et fit preuve de tant de courage et d'habileté qu'il reçut à quatorze ans le commandement d'un cutter destiné à explorer les bancs de la Tamise. Après quelques expéditions faites aux Indes et plusieurs combats où il se distingua par ses connaissances pratiques, il fut élevé au grade de contre-amiral en 1797. Chargé alors d'une expédition contre l'île de Ténériffe, il échoua dans son entreprise, eut le bras droit emporté par un boulet et fut ensuite adjoint à l'amiral Saint-Vincent, chargé de surveiller dans la Méditerranée les armements qui se faisaient au port de Toulon. Un coup de vent l'ayant forcé de relâcher en Sardaigne, il rejoignit la flotte française à Aboukir et la défit complètement dans une action générale livrée à hauteur de cette ville. Nommé baron du Nil et de Burnham-Thorpe, il reçut du roi d'Angleterre une pension de 2,000 livres (50,000 fr.), réversible à ses héritiers jusqu'à la troisième génération, et un don de 10,000 livres de la compagnie des Indes. Lorsque les Français eurent évacué Naples, les Italiens mutinés, partisans de la révolution française, obtinrent du cardinal Ruffo, commandant en chef de l'armée royale, une capitulation qui leur assurait l'inviolabilité de leur personne et de leurs propriétés, mais Nelson, loin de reconnaître la capitulation, traita les captifs en rebelles et fit périr les chefs par la main du bourreau. Cet acte sanguinaire, approuvé par le roi de Naples, valut à Nelson le titre de duc de Bronte et de nombreuses richesses. Vice-amiral en 1801, il reçut le commandement en second de la flotte destinée à opérer dans la Baltique contre la Russie, la Suède et le Danemarck, et chef de l'avant-garde il contribua puissamment après quatre heures de combat à la destruction de la flotte danoise réfugiée dans la rade de Copenhague. Nommé vicomte à la suite de ce nouveau fait d'armes, il dirigea vainement tous ses efforts contre le port de Boulogne dans le courant de la même année. Commandant en chef la flotte de la Méditerranée après la rupture du traité d'Amiens, il joignit la flotte française sous Villeneuve devant Cadix et lui livra le 21 octobre la célèbre bataille de Trafalgar. Nelson disposa sa flotte en deux colonnes, se mit à la tête de la première et confia la seconde au vice-amiral Collingwood. Les Anglais remportèrent la victoire, mais ils l'achetèrent par la perte de Nelson qui l'avait assurée par ses savantes dispositions et qui, frappé d'une balle partie de la hune du vaisseau français *le Redoutable*, expira peu de temps après la victoire.

Digitized by Google

dant-major, le 3 janvier 1811, prit part à tous les épisodes qui signalèrent les années 1810 et 1811 dans ces contrées, et lorsque Napoléon, entraîné par l'enchaînement de sa politique et par les intérêts de la France, à entreprendre la guerre gigantesque de Russie, fut forcé d'appeler à lui une partie des braves qui combattaient dans la péninsule, il prit la route de Moscou où la plus belle armée du monde devait rehausser encore sa gloire et trouver un noble tombeau.

Que de grandeur et de puissance dans cette entreprise qui pouvait soumettre le monde à l'empire des armes de la France, si la fortune et les éléments, trompant le génie et le courage, n'avaient transformé en catastrophe terrible cette campagne destinée à frapper au cœur la puissance moscovite et la domination de l'Angleterre. Le capitaine Clump, transporté des côtes portugaises au nord de l'Europe, traversa le Niémen le 24 juin 1812 et marcha sur Wilna, puis enfin sur Smolensk que défend Barclay de Tolly; lancé à la poursuite du général russe après sa retraite sur Moscou, il prit une part glorieuse de la sanglante journée de Valoutina, dont les résultats eussent été immenses, si le duc d'Abrantès, se portant, selon les ordres de l'empereur, sur les derrières de l'ennemi, lui eût coupé sa ligne d'opération vers le centre de l'empire. Tout fuyait devant l'armée française triomphante, les routes de Cazan, de Vladimir couvertes de fugitifs annoncèrent aux habitants de Moscou l'approche des colonnes de Napoléon, qui bientôt victorieuses de Kutusoff dans les plaines de Borodino prirent possession de la cité des czars. La fortune sourit encore au vainqueur de l'Europe, mais l'incendie et

Digitized by Google

le froid sans ternir ses lauriers lui ravirent enfin sa valeureuse armée ; la retraite est ordonnée et dans ces moments difficiles qui marquèrent les limites de la gloire et du malheur, le capitaine Clump, surmontant la misère et la faim, fut un des débris immortels des phalanges impériales sauvées de cet immense désastre. Dirigé sur la place de Dantzick avec le général Rapp, il y déploya une activité, un courage qui lui méritèrent les témoignages les plus flatteurs du général en chef lui-même.

La famine et l'épidémie triomphèrent des efforts de la vaillante garnison de Dantzick, qui, après une défense héroïque de treize mois et réduite des deux tiers, se vit forcée de capituler le 27 novembre 1813. En vertu de cette capitulation, M. Clump devait rentrer dans la mère patrie avec armes et bagages, ainsi que ses braves compagnons d'armes, mais la foi des traités n'était que d'un poids très-léger dans la balance du concert européen ; les défenseurs de Dantzick furent envoyés prisonniers de guerre en Russie et ne rentrèrent dans leur patrie qu'au mois d'octobre 1814, alors que l'abdication de l'empereur et l'arrivée des Bourbons firent rentrer la France dans ses anciennes limites.

Admis dans l'armée des Pays Bas, M. Clump dévoué aux institutions impériales n'y trouva que déceptions et ennuis ; son ancienneté même lui fut contestée, car retenu prisonnier de guerre, il n'avait paru que tardivement dans les rangs de l'armée belge, que les traités de 1815 avaient faite hollandaise. Cependant, après dix-sept années de grade de capitaine, le gouvernement de Guillaume le nomma Major

Digitized by Google

d'infanterie (1), 23 juillet 1828, prenant rang d'ancienneté au 20 décembre 1826, et attaché à la sixième division militaire à Bruges ; il se trouvait dans cette ville lorsqu'éclatèrent les événements de septembre.

La révolution française du mois de juillet 1830 rendit au drapeau tricolore qui avait brillé d'un si vif éclat dans les guerres de la république et de l'empire, une partie de son prestige ; l'émancipation de notre puissante voisine qui venait de déchirer les traités de 1815, sembla promettre à la Belgique un avenir meilleur; l'espoir de secouer l'oppression des Nassau, qui depuis longtemps déjà se manifestait dans les masses, prit un nouvel essor et bientôt le développement devint tel qu'il produisit à son tour la révolution belge. Parti de Bruxelles, le tocsin populaire retentit dans toutes nos contrées qui se soulevèrent à la fois. La ville de Bruges, entraînée par M. de Potter, auquel s'étaient joints quelques patriotes, ressentit les effets de cette commotion électrique qui fait d'une révolution un coup de foudre. Le colonel Molsberg, de la 6me division, alors à Menin, avait laissé au major Clump le commandement du régiment qui, appelé sous les armes par l'émeute qui grondait, fut menacé

(1) Gand, le 23 août 1828.

« Mon très-cher Major,

« A mon retour ici, j'ai vu par un ordre du jour qu'on vous a fait justice, « que vous êtes major, et que l'ancienneté que l'on voulait vous faire perdre « vous a été rendue. J'en suis charmé pour vous, et l'attachement que je vous « porte m'engage à vous écrire pour vous féliciter à cette occasion. D'un autre « côté je suis peiné de ce que nos relations de service cessent et que nous « nous verrons moins souvent que jusqu'à présent. Croyez cependant que rien « ne saurait altérer l'amitié et l'estime que je vous ai voués.

« Bernard duc de Saxe-Weimar. »

Digitized by Google

d'être désarmé par le peuple. M. Clump, quoique dévoué de cœur et d'âme à la cause de la nation qui voulait reconquérir ses droits, ne voulut pas enfreindre ses serments ; il s'efforça de ramener l'ordre dans les groupes, mais ceux-ci, loin de céder aux conseils du chef de l'armée, devinrent de plus en plus menaçants ; pressé dans ses dernières limites, ne voulant pas assumer la responsabilité qui eût pesé sur lui dans l'hypothèse où les révoltés eussent triomphé surtout dans des conditions semblables, le major Clump ordonna de faire feu sur les masses qui, non encore organisées d'une manière définitive, se disséminèrent, abandonnant à la troupe le pouvoir dont elles avaient voulu s'emparer.

Admis dans l'armée belge après l'émancipation de sa patrie, le Gouvernement provisoire ne tarda pas à remarquer cet officier distingué sous tous les rapports, et par arrêté du 16 octobre 1830, il l'appela au grade de lieutenant-colonel. Colonel le 28 décembre suivant, M. Clump reçut en même temps le commandement du 4e régiment d'infanterie et se trouvait à la tête de son corps dans la ville d'Anvers lors de la conspiration du général Vander Smissen. Ce général, agent de l'Angleterre et de la Hollande, abandonné au dernier moment par la première de ces puissances, mais trop avancé pour remettre l'exécution de ses projets, prit la résolution hardie d'entraîner à sa suite dans la conspiration dont il était la tête, le corps d'officiers de la garnison et il offrit au colonel Clump, pour obtenir son concours, une somme d'un million de florins. Quelques hommes, il faut bien le dire, et nous reviendrons sur ce chapitre au moment de la publication de leurs bio-

Digitized by Google

graphies, furent loin de rejeter les offres qui flattaient leur avidité, mais le brave et loyal Clump repoussa avec indignation les propositions qui lui furent faites ; aidé du lieutenant-colonel Coitin, des majors Hardi, Eenens et Eyckholt, il adopta les mesures énergiques qui eurent pour résultat de renverser les projets des ennemis de notre nationalité et de raffermir le pouvoir un instant ébranlé par la perfidie de quelques hommes, qui oubliaient que le premier devoir d'un soldat est de rester fidèle à son drapeau et à son pays.

La ville d'Anvers, sauvée par le colonel Clump des troubles inséparables de toute commotion politique, témoigna sa reconnaissance en lui décernant, le lendemain 26 mars, une épée d'honneur qui rappelle cette belle page de son histoire. Le Gouvernement voulant aussi reconnaître sa noble conduite, le nomma le 21 avril suivant général de brigade (1), enfin le 4e régiment offrit à son ancien colonel une preuve de sympathie, en le priant, le jour de son dé-

(1) « Monsieur le Colonel,

« Ensuite de l'avis de M. le Ministre de la guerre en date du 22 courant, j'ai l'honneur de vous informer que par arrêté du 21 dito, M. le Régent vous a nommé général de brigade.

« Il m'est bien agréable d'avoir à vous annoncer qu'en vous donnant cette marque de confiance, le Régent ne suit pas le rang d'ancienneté, mais que c'est une récompense qu'il vous décerne au nom de la patrie, pour les bons et loyaux services par lesquels vous avez sauvé celle-ci des plus imminents dangers. Permettez, M. le Colonel, que je vous exprime en même temps la vive satisfaction que j'éprouve en voyant un brave, un officier qui se distingue par de si brillantes qualités, obtenir enfin une récompense digne de ses longs travaux.

« *Le général, etc.,*

« Vicomte de Beaulieu. »

Digitized by Google

part, d'accepter un sabre d'honneur. Lors de la rupture de l'armistice par les Hollandais, qui s'avançaient rapidement sur Louvain, M. le général Clump commandait la 2e brigade de l'armée de l'Escaut et la valeur qu'il déploya dans cette journée contribua puissamment à sauver l'armée du danger imminent qui la menaçait. Ayant devant lui les colonnes du duc de Saxe-Weimar, le plus valeureux champion de la maison de Nassau, il résista aux attaques simultanées de l'artillerie et de la cavalerie hollandaises qu'il força à la retraite, évita avec sa seule brigade de se laisser entamer, devint un puissant appui pour les autres colonnes, et lorsqu'arrivé au pont de Campenhout, le Roi Léopold qui venait de se conduire si courageusement, l'aperçut, il s'élança à sa rencontre et lui dit dans un moment d'élan : « *Mon bon général Clump, vous nous avez* « *tous sauvés!* »

De tels services ne devaient pas être méconnus; nommé commandant militaire de la Flandre orientale et des troupes destinées à la défense des frontières des deux Flandres le 14 octobre 1834, M. le général Clump se trouvait à Gand lors des troubles qui éclatèrent le 2 octobre 1839; sa conduite à la fois ferme et modérée, l'estime qu'il inspirait aux habitants de cette grande cité, triomphèrent promptement de l'émeute qui donnait déjà les plus vives inquiétudes; l'ordre fut rétabli, et comme témoignage de gratitude des nouveaux bienfaits produits par son administration, le Roi Léopold éleva M. Clump au grade de général de division, le 11 du même mois, en récompense de ses anciens services, *et notamment pour ceux qu'il avait rendus dans une circonstance récente.*

Digitized by Google

Les péripéties ministérielles qui distinguent essentiellement notre époque, devaient être fatales à M. Clump, et le 11 août 1847 un arrêté royal lui annonça sa mise à la retraite. En apprenant cette décision, qui la privait d'un chef si digne de l'affection de toutes les classes de la société, la ville de Gand témoigna au général la plus touchante sympathie, et les échos de la presse de cette capitale des Flandres firent retentir la Belgique entière de plaintes et de regrets. Le général, quoiqu'habitué à l'obéissance d'un vieux soldat, fut froissé de la mesure brusque qui le frappait, et la lettre qu'il adressa au Roi, empreinte d'une franchise toute militaire, mérite de trouver place dans ce recueil (1). Nommé commandant supé-

(1) Le lieutenant-général Clump adressa au Roi, quatre jours après sa mise à la retraite, la lettre suivante :

« Gand, 15 août 1847.

« Sire,

« En quittant les rangs de l'armée, avec la conviction d'avoir toujours rempli mes devoirs en loyal et fidèle soldat, attaché à son pays et à son Roi, je viens vous présenter le renouvellement de mes respects et des remercîments pour la faveur dont Votre Majesté a daigné accompagner ma mise à la retraite en me conférant le titre de commandeur de son ordre.

« Soldat dès mon enfance et ayant assisté à la grande période de la République et de l'Empire, je suis par éducation autant que par caractère habitué à la franchise d'un vieux militaire, et j'ose par conséquent prendre la liberté, Sire, de dire à Votre Majesté, sans détours, que ma mise à la retraite, qui m'a été communiquée brusquement d'abord par la voie des journaux, m'a non-seulement surpris mais vivement affecté.

« Comme le plus ancien militaire de l'armée, comptant soixante-dix années de service, j'espérais plus d'égard, et je ne m'attendais pas à être mis de côté, du jour au lendemain, sans qu'on daignât m'en donner le moindre avis préalable. Ce n'est pas qu'étant informé de cette mesure j'eusse cherché à rester dans le cadre d'activité bien que ma santé et mon zèle me permettaient de me vouer encore au service de Votre Majesté en continuant les devoirs de mon commandement auxquels jamais, pour quelque motif que ce soit, je n'ai dû me soustraire; mais j'aurais pu, au moins, rappeler à Votre Majesté les événe-

Digitized by Google

rieur de la garde civique de Gand par arrêté royal du 16 septembre 1848, M. le lieutenant-général Clump occupe aujonrd'hui encore ces hautes fonctions, que l'estime de ses concitoyens et la confiance royale lui ont si justement méritées.

Chevalier de la Légion d'Honneur pour sa brillante conduite à Friedland en sauvant la vie à son colonel, M. Clump a été nommé Officier du même ordre le 6 mars 1835 et Commandeur le 12 décembre 1846. Décoré de la croix de

ments d'Anvers et d'août 1831, dans lesquels je crois avoir contribué à l'indépendance de la Belgique, alors que d'autres, en activité de service aujourd'hui et même comblés de faveurs, ne songeaient qu'à la trahir au profit de leur fortune personnelle.

» Ces considérations, Sire, Votre Majesté les aurait appréciées et peut-être qu'au lieu d'approuver la proposition qui a eu pour résultat la mesure qui vient de me frapper, Votre Majesté écoutant ma demande et ayant égard à mes services aurait daigné me laisser accomplir, en me plaçant dans le cadre de non-activité, les dix années de mon grade nécessaires pour l'obtention du maximum de pension qui m'aurait ainsi procuré plus de bien-être dans mes derniers jours et les moyens de continuer à soutenir une partie de ma nombreuse famille, car fils d'un vieux dragon de Latour, mon unique héritage fut son nom.

« Général Clump. »

Voici la réponse autographe que le Roi adressa au général Clump :

« Bruxelles, 17 août 1847.

« Mon cher général,

« Veuillez croire que ce n'a été qu'à regret que j'ai consenti à la mesure que la force des circonstances nous a imposée. Depuis plusieurs années déjà j'ai défendu votre position d'activité de service contre des propositions. Malheureusement on ne nous a accordé que deux lieutenants-généraux en réserve, ce qui est hors de proportion avec l'armée, et c'est dans cette position que j'aurais voulu vous placer. Vous connaissez depuis seize ans l'affection que je vous ai toujours portée et ces sentiments ne changeront pas le désir de vous être agréable autant que cela est en mon pouvoir.

« LÉOPOLD. »

Digitized by Google

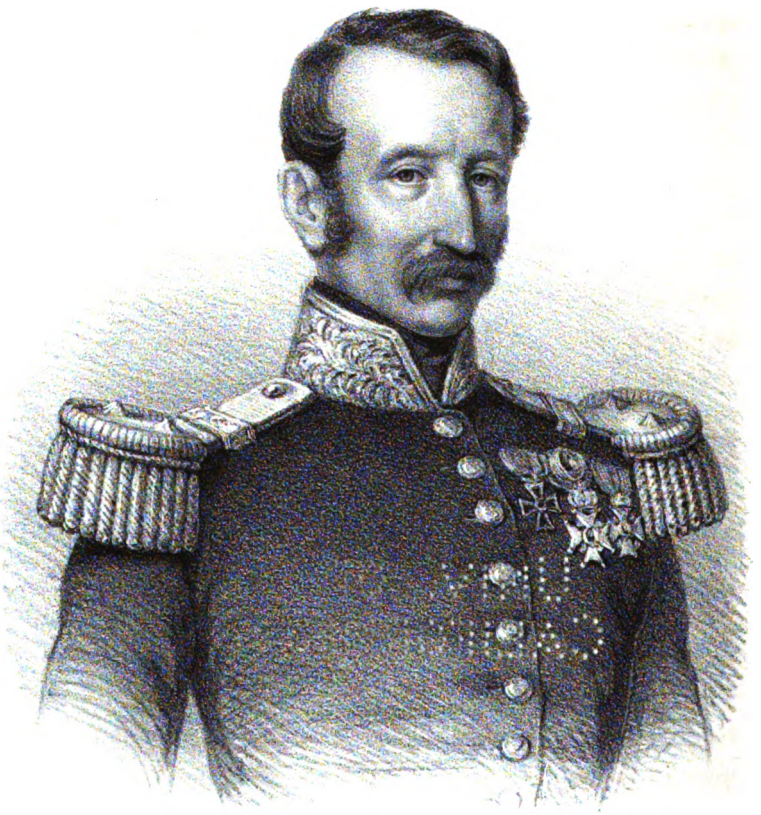
chevalier de l'Ordre de Léopold le 15 décembre 1833, Officier le 14 décembre 1837, le Roi des Belges en l'admettant à la retraite lui a conféré la croix de Commandeur. Ces distinctions flatteuses ont été décernées à M. le lieutenant-général Clump pour services rendus à son pays et nul plus que lui sans doute n'a mieux mérité de sa patrie et de la reconnaissance nationale.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL CLUMP.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google



Imp. Simonau & Toovey

LE GÉNÉRAL PLETINCKX.

Digitized by Google

Général Pletinckx.

Pletinckx, Charles-Joseph, général de brigade, commandant la province de la Flandre occidentale, né à Bruxelles le 21 février 1797, s'engagea comme volontaire au 8e régiment de hussards le 10 mars 1814, pendant les dernières convulsions de l'empire Français, et assista comme sous-officier à la journée de Waterloo. Sa conduite héroïque sous les ordres du brave colonel Louis Duvivier attira les regards du gouvernement sur ce jeune sous-officier qui, témoignage incontestable de sa bravoure, reçut le 11 août suivant la croix militaire de l'Ordre de Guillaume.

Nommé sous-lieutenant de cuirassier le 19 février 1819, M. Pletinckx dont le caractère actif se pliait mal aux exigences du gouvernement de Guillaume, sollicita et obtint le 11 avril 1821 la faveur de passer au 7e régiment de hussards appelé récemment à contenir les Indes Orientales qui s'efforçaient de secouer le joug des Nassau. Digne et valeureux compagnon de Lahure dont nous avons décrit déjà la brillante carrière, il prit une part honorable des succès et des revers qui signalèrent cette guerre dirigée contre des peuplades sauvages; mais les fatigues et plus

Digitized by Google

particulièrement encore le climat meurtrier de ces contrées lointaines, l'obligèrent à rentrer dans la mère patrie au mois de février 1824. Placé à cette époque au 6e régiment de hussards, le délabrement de sa santé et les déboirs auxquels les Belges en général étaient en butte, décidèrent M. Pletinckx à solliciter sa mise à la retraite, qui lui fut accordée par arrêté royal du 10 avril 1827.

La Belgique opprimée par le gouvernement de Guillaume, que les traités de 1815 lui avaient imposé, ressentait dès 1829 tous les symptômes d'une révolution prochaine, et les griefs nombreux qu'elle articulait avec tant d'instances, ne pouvant triompher de l'obstination du Roi des Pays-Bas, elle se prépara à conquérir par la force, ce qui était refusé à sa modération. Le 25 août 1830 la représentation de *la Muette* sembla donner le signal de cette révolution qui affranchit la nation du joug de l'étranger. La foule, frémissante encore au sortir du théâtre de la Monnaie, se porta d'abord aux bureaux du *National,* organe de *Libri-Bagnano,* brisa les vitres, s'efforça vainement d'enfoncer la porte, et se dirigeant ensuite au domicile de *Libri,* situé rue de la Madeleine, ravagea cette habitation ainsi que celles de *Van Maanen* et du baron *de Knyff*. Mêlé à la masse du peuple qui se souvenant de ses droits brise tous les emblêmes du despotisme, M. Pletinckx qui ressentait au suprême degré ce bonheur, que tous les cœurs vraiment généreux éprouvent en combattant pour la liberté et l'indépendance de la patrie, avait pris dès cette première soirée et par son patriotisme et son dévouement un ascendant sur les masses qui devait avoir les résultats les plus heureux pour le parti de la révolution. Après avoir désarmé

Digitized by Google

le poste de la Monnaie, qui le premier tomba au pouvoir du parti populaire, il se rendit à l'hôtel de ville où siégeait le gouverneur civil Vanderfosse, sollicita et obtint l'appel sous les armes d'une garde bourgeoise dont il reçut d'abord le commandement en chef; mais il n'avait d'autre ambition que de voir triompher les libertés publiques; il comprit qu'il était nécessaire, indispensable de placer à la tête du mouvement populaire, un homme d'une certaine influence morale et dont le nom pût devenir un drapeau, un point de ralliement. Cet homme semblait se présenter dans la personne de M. le baron d'Hooghvorst, que la fortune favorisait et qui jouissait d'une considération méritée par la loyauté de son caractère. Une autre circonstance militait encore en faveur de M. d'Hooghvorst : son esprit médiocre et ses qualités peu éminentes rassuraient les hommes de la révolution, car ils étaient certains que jaloux des prérogatives qui lui seraient accordées, il serait peu disposé à transiger avec les partisans de Guillaume, dont le triomphe le priverait de la marque de haute confiance dont il était investi. Ces considérations décidèrent M. Pletinckx à insister pour le choix de M. d'Hooghvorst; mais afin d'être à portée de rendre à la cause de la révolution tous les services qu'un bon citoyen doit à sa patrie, il accepta le commandement en second de la garde bourgeoise, qui dans ces moments difficiles rendit à la capitale des services d'autant plus efficaces qu'ils ramenèrent à l'insurrection des hommes de cœur et de probité, restés à l'écart par la crainte des excès presque toujours inséparables de toute commotion populaire.

Mais son influence ne répondit pas toujours aux inspi-

Digitized by Google

rations du moment. Oubliant le rôle que les circonstances lui imposaient, comptant dans son sein les membres des familles aisées de Bruxelles, la garde bourgeoise avait voulu amener le gouvernement de Guillaume à des concessions qu'elle jugeait indispensables à ses intérêts, sans songer encore à la possibilité d'une séparation entière. Le gouvernement hollandais profitait de ces tergiversations en organisant l'armée du prince Frédéric, destinée à comprimer les éléments révolutionnaires en Belgique, et cette armée qui se grossissait chaque jour par l'adjonction de nouvelles colonnes était en pleine marche sur Bruxelles; déjà son approche inquiétait le peuple privé jusque-là d'armes de guerre, lorsque l'arrivée des Liégeois vint donner au parti populaire un appui indispensable. M. Pletinckx, instruit par MM. Vleminckx et Nicolay du danger qui menaçait la capitale du Brabant, prit des dispositions énergiques pour organiser la défense et lui donner un développement indispensable. L'hôtel de ville ayant été envahi par le peuple, la garde bourgeoise dissoute et désarmée, il forma de ces débris qu'il réunit aux ouvriers armés de la veille, une colonne mobile à la tête de laquelle il dirigea sur la route de Louvain dans la direction de Dieghem et d'Hever des sorties destinées à reconnaître les positions occupées par l'armée hollandaise, et lorsqu'éclairé sur ce point essentiel, il jugea nécessaire de barricader les rues de Bruxelles, il présida avec un courage infatigable et une habileté peu commune à la direction de ces travaux que le danger qui planait sur la ville commandait impérieusement.

Plein de foi dans la justice de sa cause, le peuple pui-

Digitized by Google

sait dans son propre cœur et dans le courage et la loyauté de quelques rares chefs au premier rang desquels apparaît M. Pletinckx, une confiance entière, un espoir que rien ne pouvait détruire. Du reste les nouvelles des provinces étaient bien faites pour encourager la défense des Bruxellois : la révolte organisée instantanément sur tous les points du royaume mettait l'armée hollandaise dans une position excessivement hasardée; les Liégeois s'étaient emparés de la Chartreuse après un assaut sanglant; Gand, Mons, Louvain, Namur, Bruges, Tournay, avaient arboré l'étendard tricolore et le sang avait coulé déjà dans ces différentes cités; le 22 septembre au soir une réunion des personnes les plus influentes eut lieu à l'hôtel de ville (1), afin de délibérer sur la question de savoir si l'on défendrait ou non la capitale contre l'envahissement des troupes hollandaises. M. Pletinckx, convaincu d'un avenir certain pour la Belgique indépendante et libre, fut un des membres qui se prononça avec le plus de chaleur pour une défense à outrance, et le 23, à huit heures du matin, lorsque l'armée hollandaise se présenta aux portes de Louvain, de Schaerbeek, de Laeken et de Flandre, et qu'après des succès du côté de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, elle parvint à la caserne des Annonciades dans l'espoir de s'emparer du parc d'artillerie qui s'y trouvait habituellement réuni, l'on ne dut qu'à sa prévoyance de voir échapper ce trophée des mains de l'ennemi (2).

(1) MM. d'Hooghvorst, Pletinckx, Roussel de Louvain, les deux Bayet de Liége, Palmaert, Grégoire et Nique.

(2) « Ordre.

« Il est ordonné à M. Ernest Grégoire de prendre l'infanterie casernée au

Digitized by Google

Les bouches à feu conservées ainsi aux défenseurs des libertés publiques, furent disposées sur les boulevarts par M. Ernest Grégoire, et leurs feux redoutables semèrent la mort dans les rangs des Hollandais pendant la première grande attaque. Déjà un gouvernement provisoire avait été créé ; composé en majeure partie d'hommes dévoués à la cause de la révolution qui croyaient nécessaire de donner à la défense de Bruxelles un chef entouré d'un certain prestige militaire, peut-être bien au dessus de ses talents réels, elle décida de confier le commandement en chef des troupes organisées et autres, à don Juan Van Halen, dont il a été fait mention dans une biographie publiée récemment. M. Pletinckx partageait la manière de voir de cette Commission et son dévouement à la nation ne fut pas au dessous des nouvelles fonctions qui lui furent attribuées. Dans les attaques sanglantes et souvent répétées de la journée du 25 septembre, chargé du commandement de l'aile gauche, il se distingua par son sang-froid et son intrépidité, s'empara de l'hôtel Torrington, menaça les Hollandais réfugiés dans les palais des États-Généraux et arrêta la marche des colonnes ennemies à hauteur de la rue de l'Orangerie, lorsque, débouchant par la porte de Louvain, elles se préparaient à cerner les braves volontaires qui

« Petit-Château et l'artillerie parquée à la caserne des Annonciadés, d'y prendre toutes les munitions et de s'enfermer avec cette troupe dans le palais du prince d'Orange, d'en fermer les grilles, de creneler les murs et de placer son artillerie de manière à en faire une forteresse. M. Grégoire me répond sur sa tête de la défense et de la préservation de ce palais.

« Hôtel de ville de Bruxelles, le 23 août 1830, à deux heures du matin.

« *Le commandant en chef,*

« PLETINCKX-JANSSENS. »

Digitized by Google

combattaient si vaillamment pour l'indépendance de la patrie et l'affranchissement de leurs frères.

Dans la soirée du même jour un officier de lanciers hollandais, M. de Ravenne, s'étant présenté en parlementaire et le Gouvernement provisoire ayant rejeté ses propositions, M. Pletinckx fut chargé de porter au camp hollandais la réponse attendue. Mais la déloyauté de nos ennemis politiques éclatait dans toutes les circonstances : M. Pletinckx, contrairement aux lois de la guerre, fut considéré comme prisonnier, arrêté, jeté dans un cachot jusqu'au lendemain 26 avant le lever de l'aurore et traîné ensuite, le pistolet sur la gorge, dans les prisons d'Anvers, après avoir éprouvé pendant toute la route les avanies et les insultes les plus grossières des hommes préposés à sa garde.

Lorsqu'enfin les nombreux interrogatoires auxquels il fut soumis, établirent la mauvaise foi qui avait présidé à son arrestation et que le prince d'Orange, après une longue conversation avec son prisonnier, désespérant de le rallier à sa cause, le fit échanger le 15 octobre, ainsi que MM. Ducpétiaux et Évrard, M. Pletinckx, comme témoignage de reconnaissance du gouvernement provisoire et de la nation, reçut le grade de colonel de cavalerie, par arrêté du 18 du même mois (octobre 1830).

A cette époque déjà le drapeau tricolore couvrait de ses plis protecteurs et indépendants les terres de la vieille Belgique. Les places fortes étaient rendues et le triomphe du parti populaire était complet; mais si dans les cités l'on

Digitized by Google

avait triomphé de l'oppression, pouvait-on espérer, sans armée organisée, de tenir la campagne contre des troupes aguerries qui formées dans les provinces néerlandaises se préparaient à envahir le sol belge? non, sans doute; le gouvernement provisoire sentit la nécessité de s'entourer de quelques autorités militaires et M. Pletinkx, dont la loyauté et les capacités ne pouvaient être mises en doute un seul instant, reçut, le 4 novembre 1830, le commandement du 1er lanciers alors en formation, et qui se composait des soldats belges au service de Hollande, formant antérieurement le 10e lanciers et les 4e et 5e dragons; l'activité incessante du chef qui venait d'être investi de la confiance du gouvernement, produisit les résultats les plus heureux, et dès la fin de cette année le colonel Pletinckx quittait Malines à la tête du 1er escadron mis sur pied de guerre, pour rejoindre le corps du général Niellon qui opérait dans la Campine. Le général Marneffe poursuivant l'œuvre organisatrice commencée, étant parvenu à mettre sur pied en février 1831 les 2e et 3e escadrons, M. Pletinckx reprit la campagne le 24 mars suivant sous les ordres du général Tiecken de Terhove, commandant en chef l'armée de l'Escaut, et se trouva à la tête de son régiment à la journée de Bautersem, au mois d'août 1831.

Ce village avait été occupé par l'armée ennemie; le 1er régiment de lanciers, placé en bataille à une portée de fusil environ, commandait la grande route, et il faut reconnaître que, si dès le début de l'action les dispositions énergiques adoptées par le colonel Pletinckx avaient prévalu sur les ordres si contradictoires du général Marneffe, l'armée hollandaise eût éprouvé des pertes irréparables et

Digitized by Google

peut-être un échec sanglant. Lorsque le désordre pénétra dans les rangs des gardes civiques et que l'armée, forcée à la retraite devant des forces supérieures, se retira sur Louvain, M. Pletinckx, pour couvrir cette retraite et admirablement appuyé par une batterie de douze, aux ordres du capitaine Rigano, qui dans cette journée mérita si bien de son pays et de la reconnaissance publique, y déploya un courage au dessus de tout éloge. Lorsque le 10e régiment de lanciers hollandais manœuvrant à l'abri d'un pli de terrain sous la protection de deux bouches à feu, appuyé par une division d'infanterie, dans le but de déborder l'extrême gauche du 1er lanciers, fut brisé et jeté en déroute par l'artillerie du capitaine Rigano et que la perte de ce régiment pouvait être complète par une charge exécutée à propos, M. Pletinckx et son brave camarade le colonel Van Remoortere, commandant le 1er régiment de chasseurs à cheval insistèrent en vain pour profiter de la fortune qui se présentait; le général Marneffe ne jugea pas le moment opportun, il s'opposa à cette charge si indispensable et ravit ainsi un succès assuré et complet.

L'armée cependant, à l'exception du 1er régiment de lanciers et de la batterie de M. Rigano, était rentrée à Louvain, et cette petite troupe elle-même arrivait à hauteur de la place; l'état-major éprouvait les plus vives inquiétudes sur le sort de cette poignée d'hommes, lorsque leur approche fut signalée au Roi. Peu d'instants après le général Malherbe arriva au devant de la colonne et s'avançant vers M. Pletinckx, il lui dit dans un moment d'élan : « Mon cher colonel, je suis chargé par le Roi de venir

Digitized by Google

« vous féliciter sur votre présence ici avec votre régiment « et cette batterie ; il y a deux heures que tout est rentré « en ville et l'on vous croyait pris par l'ennemi. Le Roi se « trouve à la porte de la ville, il a séparé la ligne de la « garde civique et afin qu'il n'y ait point de confusion, « vous allez entrer à Louvain par la porte de Perck. Vous « trouverez à l'entrée des terrains vagues, placez-y votre « régiment et attendez des ordres. »

Ce compliment était mérité ; la bonne contenance et les charges partielles du 1er régiment de lanciers contribuèrent puissamment à arrêter les progrès de l'armée hollandaise. Rentré à Louvain, M. Pletinckx reçut presqu'immédiatement l'ordre de se porter avec le reste de la brigade sur la route de Malines. Ce mouvement ayant été exécuté en présence du corps d'armée du prince de Saxe-Weimar établi sur la Montagne-de-Fer, l'artillerie hollandaise ne tarda pas à tonner sur nos cavaliers, qui, pour se conformer aux ordres qu'ils avaient reçus, durent se jeter dans un chemin de traverse et atteignirent sans accident grave la route de Malines. Le Roi ayant rejoint cette cavalerie ordonna au colonel de se porter de sa personne au pont de Campenhout, afin de s'assurer si cette position était libre encore et en lui prescrivant de prendre les mesures qu'il croirait nécessaires pour conserver ce point essentiel. M. Pletinckx exécuta cet ordre avec rapidité, organisa quelques détachements isolés qui se trouvaient rassemblés sur ce point, les chargea de la défense sous le commandement d'un officier de gendarmerie, rendit compte de sa mission et bivaqua avec son régiment à une très-courte distance du pont de Campenhout, afin d'être toujours dans

Digitized by Google

la main du Roi et de lui prêter un concours sur lequel S. M. savait pouvoir compter (1).

Cependant la campagne du mois d'août était terminée, le Roi privé de l'appui de l'armée de la Meuse et après avoir payé largement de sa personne avait été forcé à la retraite; Louvain avait été occupé par les Hollandais, mais l'approche de l'armée française aux ordres du maréchal Gérard changea la face des choses, et dès la matinée du 14 le prince d'Orange crut prudent de commencer son mouvement de retraite. D'un patriotisme éprouvé, M. le colonel Pletinckx n'avait pas vu sans éprouver un serrement de cœur pénible, les dispositions singulières du général Marneffe, son chef immédiat; lorsque les émotions du combat furent dissipées, il se ressentit vivement de l'indignation furieuse qui s'était emparée de lui, sa santé se perdit et après une longue maladie il dut se résoudre à abandonner son régiment pour le commandement de la place de Namur (26 décembre 1831). Chargé provisoirement du commandement de cette province par arrêté royal du 18 octobre 1832, le colonel Pletinckx fut appelé à réprimer une révolte à main armée qui éclata à la compagnie de discipline, et la vigueur qu'il déploya en cette circonstance brisa le mal à son début et épargna de grands malheurs à la ville de Dinant. Nommé commandant de province le 9 avril 1841, un arrêté royal du 19 juillet 1845 éleva M. Pletinckx au grade de général-major.

(1) On lit dans l'*Annuaire Militaire* :

« Le 1er régiment de lanciers fit partie de l'armée de l'Escaut, commandée « par le lieutenant-général de Tiecken de Terhove et fit la campagne de 1831; « trois de ses escadrons, sous les ordres du colonel Pletinckx, soutinrent la « retraite du corps d'armée, depuis Bautersem jusqu'en avant de Louvain. »

Digitized by Google

Dans la nouvelle position qui lui était faite après quinze années de grade de colonel, le général Pletinckx déploya autant de savoir-faire qu'antérieurement; mais son caractère moins exclusif, car les événements avaient modifié les esprits, s'attacha à améliorer la position de ses anciens compagnons d'armes et à conserver à l'autorité militaire son prestige et sa force. Sur le rapport qu'il adressa au département de la guerre en 1846, le Roi prit un arrêté le 20 décembre qui assurait aux pensionnés militaires éprouvés par une longue et laborieuse carrière, les soins des médecins et les médicaments réclamés par l'état de maladie dans lequel ils pourraient se trouver. Lorsqu'en mars 1847 la cherté des subsistances fit naître à Bruges une émeute qui semblait destinée à prendre de très-grandes proportions, M. le général Pletinckx se trouva le premier où le danger le réclamait, et joignant la persuasion à une volonté ferme, il parvint à rétablir l'ordre dans cette grande cité, circonstance qui lui valut les témoignages les plus flatteurs et les mieux mérités.

Décoré de l'Ordre de Guillaume le 11 août 1815, d'après le rapport du général Ghigny, pour avoir repris une pièce de canon abandonnée par les artilleurs hollandais; de la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold le 15 décembre 1833, de la Croix de Fer le 2 avril 1835 *pour avoir contribué à propager l'élan national et à organiser la défense armée pendant les journées de septembre* 1830, M. le général Pletinckx a reçu la croix d'Officier de l'Ordre de Léopold le 18 avril 1847. Chargé aujourd'hui encore du commandement de la Flandre occidentale, il a rendu dans une circonstance récente des services réels à l'armée et au pays

Digitized by Google

lors de l'invasion à Ostende d'une épidémie cruelle. Sa conduite toute de dévouement à la cause de la révolution de 1830, a pesé un instant sur sa marche dans l'armée, mais elle eût été plus rapide, si pendant de trop longues années la Belgique n'eût été administrée par des hommes dévoués à la Hollande et qui firent de tout temps une guerre sourde aux soldats de notre indépendance qui prirent pour devise : *haine à l'oppression, tout pour la liberté.*

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL PLETINCKX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Colonel Louis.

Louis, Henry, colonel d'infanterie, né à Maestricht (Limbourg), le 13 octobre 1784, se voua, dès sa première jeunesse, au métier des armes, servit d'abord dans la 9e demi-brigade d'infanterie légère avec laquelle il fit la première campagne d'Italie, assista plus tard à la prise de Manheim et de Philipsbourg, et dirigé, en 1800, avec la 11e demi-brigade sous Augereau vers l'armée Gallo-Batave, il quitta bientôt la Hollande pour prendre part aux opérations dirigées par le général Moreau sur le Rhin. Après avoir traversé ce fleuve à Coblentz, dans le courant de la même année, il assista aux affaires de Dusseldorf, de Francfort, de Nuremberg, et clôtura cette brillante campagne par la célèbre affaire de Wurtzbourg.

La paix d'Amiens avait rendu le repos au continent lorsque les convulsions, auxquelles était en proie Saint-Domingue, attirèrent l'attention du gouvernement Français. Toussaint-Louverture, qui d'esclave avait saisi dans cette île infortunée le pouvoir dictatorial, doué d'ailleurs d'une valeur et d'une habileté extraordinaire, venait de

Digitized by Google

lever l'étendard de la révolte. Pour faire rentrer dans l'obéissance ce chef intrépide, la France organisa une escadre de cinquante-quatre bâtiments de guerre, qui sous les ordres du général Leclerc fit voile pour la colonie ; parti des bords du Rhin pour prendre part à cette fatale expédition, M. Louis, sous les ordres immédiats du commandant Dubreton devenu plus tard général de division et doué d'un des plus beaux caractères de l'armée, concourut à la pacification d'une partie du territoire de Saint-Domingue, se distingua particulièrement à la prise du fort *Tourne-Broche* défendu par le féroce Dessalines, en y pénétrant un des premiers, et après la soumission de ce point essentiel, il mit à la voile pour le *cap* à bord de la frégate *La Créole*.

Mais les triomphes de cette valeureuse armée devaient être interrompus par un fléau plus impitoyable que les noirs eux-mêmes. La fièvre jaune venait de faire son apparition et des milliers de victimes étaient tombées déjà sous ses coups redoutables ; le général Leclerc, chef de l'expédition, périt dans l'instant où ses services et ses hautes capacités militaires le rendaient indispensable à l'armée. *La Créole,* égarée dans ces parages inconnus, débarqua la petite colonne dont faisait partie M. Louis, à dix lieues de *Lescaho,* bourg de la partie espagnole très-rapproché du *Port au Prince;* après une marche pénible, sous un climat de feu, entre le tropique et l'équateur, privés d'eau et des choses les plus indispensables à la vie, ces hommes intrépides atteignirent enfin le point assigné pour le débarquement, touchèrent à *Port au Prince* et furent dirigés dans l'intérieur des terres vers le *Grand Gouave* où les deux

Digitized by Google

chefs *Moïse* et *La Plume* commettaient les plus épouvantables dégâts.

Un succès entier avait couronné cette nouvelle expédition, les chefs ennemis venaient d'être chassés des positions qu'ils avaient prises, lorsque le 110e reçut l'ordre de se concentrer au Cap, menacé par les nombreuses attaques des insurgés qui venaient de s'emparer de toutes les montagnes environnantes.

Atteint dans ce moment de l'épidémie qui dévorait l'armée française, M. Louis, transporté à l'hôpital de *la Providence,* ne reparut dans les rangs de sa compagnie que six semaines après ; mais la fièvre jaune avait éprouvé cruellement ces nobles enfants qui portaient sous un autre ciel la gloire de leur patrie. Quatre cents hommes à peine, composaient ce régiment naguère encore l'espoir de la France ; attaqués dans la position du *Morne au haut du Rocher* par des forces décuples, ils se replièrent sur *l'habitation des pères,* puis enfin sur le Cap, seule position militaire de la colonie, que l'imprévoyant Rochambeaux, successeur du général Leclerc, avait abandonnée un instant sans défense. Blessé grièvement d'un coup de feu au pied droit, au combat qui eut lieu près l'habitation des pères, M. Louis ne rejoignit le Cap qu'à force de courage et de persévérance. Un mois après son retour dans la métropole des possessions françaises, il s'embarqua avec une partie des débris de l'armée expéditionnaire pour rentrer dans la mère patrie.

A cette époque déjà la puissance maritime de l'Angle-

Digitized by Google

terre était arrivée à son apogée, et ses flottes nombreuses commandaient les mers de l'ancien et du nouveau monde; parti du Cap depuis quelques heures à peine à bord d'une corvette escortée d'une seule frégate, M. Louis et ses compagnons de gloire et d'infortune furent rencontrés par une flotte anglaise, composée de plusieurs vaisseaux et frégates venant de la Jamaïque; emmené prisonnier de guerre à *Kingstown,* après une résistance héroïque, il fut mis à bord des pontons anglais, éternel opprobre de cette nation.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de s'étendre sur les détails honteux qui se rattachent à la conduite du gouvernement anglais envers des prisonniers de guerre, que les peuples les plus barbares respectent et honorent. Un ouvrage récent (1) en dévoilant les secrets des pontons a frappé les bourreaux d'un stigmate d'infamie qui les poursuivra de génération en génération. Après deux mois d'une captivité que la plume se refuse à retracer, et préférant une mort presque certaine aux souffrances morales et physiques auxquelles il était en but chaque jour sur le vaisseau *l'América,* M. Louis s'échappant à la nage du ponton, maudit témoin de tant d'angoisses et de douleurs, parvint à toucher la rive Américaine où il reçut l'hospitalité, et après s'être embarqué pour Charlestown, il fut dirigé sur Nantes un mois après par les soins du consul français dans la première de ces deux villes.

On venait d'atteindre l'année 1805. Depuis un an déjà

(1) *Mes Pontons,* par Louis Garneray.

Digitized by Google

la face de l'Europe avait subi des transformations telles, que l'homme qui comme M. Louis avait quitté la France Républicaine, et était demeuré totalement étranger aux affaires publiques, ne s'expliquait que difficilement la versalité des peuples. Mais disons-le hautement, à la gloire du régénérateur de l'autorité, la grandeur des circonstances et le bien-être même des populations, avaient imposé à Napoléon la ligne de conduite qui devait faire de la France la première nation du monde; la création de l'empire faisait de cette puissance un soleil resplendissant dont les rayons rejaillissant sur les autres peuples, leur prêtaient les éléments civilisateurs qui, pénétrant toutes les classes de la société, devaient avoir pour notre époque des résultats si féconds. Cette ère de gloire et de conquête prenait chaque jour un développement nouveau, lorsque M. Louis salua avec tant de bonheur le drapeau de sa patrie; dirigé vers le Hanovre en 1806, il prit part en 1807 au siége de Stralsund sous les ordres du maréchal Brune, et fut dirigé vers l'Autriche pour assister aux glorieuses batailles de Ratisbonne et de Wagram.

Rentré en France après la paix de Vienne, M. Louis rejoignit l'armée d'Espagne à la fin de 1810; chargé de se porter sur Victoria à la tête de trente chasseurs, dans le courant d'avril, il fut atteint par un parti ennemi fort de trois cents hommes, et parvint malgré cette écrasante infériorité numérique à accomplir la mission qui lui avait été confiée. Dirigé la même année contre les bandes qui infestaient *la Biscaye,* il mérita à différentes reprises les éloges du général Dubreton, sous les ordres duquel il avait combattu à Saint-Domingue; il fit partie en 1812 d'une co-

Digitized by Google

lonne mobile destinée à opérer dans les *deux Castilles* et dans la *Navarre* contre le général espagnol Mina, se distingua devant Logrono sous les yeux mêmes du colonel Darçay, et rentra en France lorsque les résultats de la campagne de Russie forcèrent l'Empereur Napoléon à rappeler autour de sa personne les braves qui avaient répandu leur sang dans la Péninsule.

Tandis que les armées impériales déployaient une dernière fois leurs colonnes dans les plaines de la Saxe, le bataillon dont faisait partie M. Louis réparait à Cherbourg les vides creusés dans ses rangs par une longue et pénible campagne. Mais lorsque le canon des armées alliées après avoir franchi le Rhin vint tonner sur les vieilles terres gauloises, il reparut dans la lice pour disputer pied à pied le sol de la patrie aux hordes du Nord. Sous-lieutenant depuis le 18 décembre 1813, il assista à presque toutes les grandes affaires qui signalèrent l'année 1814; blessé d'un coup de feu à la main gauche au combat de Nogent, il se trouva le 18 février suivant sous les ordres du maréchal Victor à la journée mémorable de Montereau, et tandis que ce maréchal s'occupait à déloger les Wurtembergeois et les Autrichiens de cette place, il faisait mettre bas les armes, à la tête de sa compagnie, à 300 hommes embusqués dans une maison crenelée de laquelle ils dirigeaient impunément un feu très-meurtrier sur les colonnes françaises; poussant l'ennemi sur Troyes, après avoir puissamment contribué à le chasser de la position qu'il occupait, il combattit à Mery-sur-Seine le 22, reçut un coup de feu qui lui fracassa le bras gauche le 23 dans les plaines de Troyes, et laissé pour mort sur le champ de

Digitized by Google

bataille, il ne dut la vie qu'aux soins du baron Larey, cet ange gardien des armées françaises. Évacué sur l'hôpital de Fontainebleau, il s'y trouvait encore au moment de l'abdication de l'empereur Napoléon (1).

Le trône des Bourbons rétabli par les alliés avait remplacé la puissance impériale ; l'armée française réorganisée par le comte Foix sur les bases imposées par la *Sainte-Alliance,* se trouva bientôt sous la gouverne d'émigrés jaloux de commander aux hommes qui avaient porté leur gloire dans toutes les capitales de l'Europe ; lieutenant depuis le 2 janvier 1814, officier organisateur du 5e régiment d'infanterie légère, M. Louis fut placé à la suite du 72e régiment; mais déjà l'orage grondait vers le golfe Juan, l'aigle reparaissait et ses foudres redoutables mena-

(1) 5e *Régiment d'infanterie légère.* — 2e *Bataillon.*

Nous, commandant et officiers composant le dit bataillon, certifions que M. Louis, Henri, lieutenant de voltigeurs, a été décoré de la Légion d'Honneur par S. M. l'Empereur, le 22 janvier 1814, à la suite d'une action d'éclat. Désirant que cet officier obtienne la récompense que sa valeur lui a méritée, et rendant hommage à la vérité, nous lui donnons le présent comme gage de notre reconnaissance pour lui servir au besoin. Certifions en outre que cette marque de distinction du Gouvernement n'avait pas diminué son zèle à le servir, puisque cet officier a reçu depuis deux coups de feu au champ d'honneur.

Cherbourg, le 7 août 1815.

Delozand, *Capitaine-adjud.-major.*	Cloux, *Chef de bataillon.*	Bourdin, *Capitaine.*
Cara, *Capitaine.*	Ragout, *Capitaine.*	Christophe, *Lieutenant.*
Tardy, *Lieutenant.*	Raymont, *Lieutenant.*	Poyet, *Lieutenant.*
Nicaise, *Sous-lieutenant.*	Sanguinetti, *Sous-lieutenant.*	

Digitized by Google

çaient à la fois et le trône des Bourbons et les puissances alliées contre l'empire. Son vol rapide se perdit enfin dans les plaines de Belgique ; Waterloo, où le lieutenant *Louis* combattit vaillamment pour la France, sa patrie adoptive, vit briller le dernier rayon de l'ère impériale et le triomphe de l'absolutisme sur les idées issues de la révolution.

Démissionné du service de France le 4 août 1816, après la seconde restauration, le lieutenant Louis rentra en Belgique à la même époque et fut admis un an après, le 19 avril 1819, au service des Pays-Bas ; dirigé sur les Indes Occidentales le 5 mars 1819, rentré en Europe au mois d'août 1821, il fut désigné en 1823 pour faire partie de l'expédition de l'île de Java ; nommé capitaine le 30 mai 1824, ses blessures et les résultats inséparables des nombreuses fatigues qu'il avait éprouvées, l'obligèrent à prendre sa retraite le 10 février 1827.

Cependant la Belgique venait de secouer le joug de la Hollande, et la voix des libertés publiques alla trouver le capitaine Louis, qui à cette époque déjà se reposait de sa carrière si honorablement remplie. Cœur généreux et bon, il comprit le signal qui annonce qu'un règne est passé, et, oubliant pour sa patrie les soins de sa famille, il courut un des premiers aux armes, contribua puissamment à la reddition de la citadelle de Liége occupée par l'armée hollandaise (1), organisa deux bataillons du 11e régiment

(1) « Les soussignés membres composant le Comité militaire établi à Liége, « lors de la révolution belge, certifions que M. H. Louis, actuellement major « commandant de la place de Hasselt, ex-capitaine retraité des Indes, est un

Digitized by Google

de ligne au début de la révolution, reçut le brevet de major le 2 octobre 1830, celui de lieutenant colonel le 1er décembre 1847 et admis à la retraite le 18 juillet 1842 ; le Roi par un arrêté du 19 août suivant lui conféra le titre de colonel honoraire.

Chevalier de la Légion d'Honneur, le 9 octobre 1833, pour sa brillante conduite au combat de Montereau ; chevalier de l'Ordre de Léopold, par arrêté royal du 15 décembre 1838, M. le colonel *Louis,* officier du même ordre depuis le 25 mars 1849, est peut-être le dernier survivant de l'expédition de Saint-Domingue, qui commencée sous de si heureux auspices eut une issue si funeste au corps d'armée du général *Leclerc*. Son patriotisme bien connu et les services qu'il a rendus à la ville de Liége, lors des événements de 1830, le désigneront à la postérité comme un des hommes qui ont bien mérité de la patrie (1).

« des premiers officiers qui ont offert leurs services au dit Comité ; il s'est pré-
« senté le 30 septembre 1830. C'est lui qui a formé les deux premiers batail-
« lons du 11e régiment, dont un a servi au blocus de notre citadelle et l'autre
« était prêt à marcher peu de jours après sa reddition.
« M. Louis a montré dans ces circonstances tout le zèle et le dévouement
« que le Comité était en droit d'attendre d'un officier ami de son pays.

« Fait à Liége, le 7 avril 1835.

« *Signé :* VERKEN, aîné,
« CH. BEHR,
« CLOSSET,
« MOREL. »

(1) La carrière militaire de M. le colonel Louis est une des plus extraordinaires, non-seulement de l'armée belge, mais encore de toutes les armées de l'Europe. Seul survivant peut-être des 34,000 hommes qui sous le général Leclerc partirent pour Saint-Domingue, frappé pendant cette affreuse campagne de différentes blessures et d'une très-grave qui lui fracassa la cheville, il se traîna pendant plus d'une lieue à la suite de la colonne expéditionnaire pour

Digitized by Google

échapper à une mort certaine, et montra tout ce que peut la volonté sur les souffrances les plus atroces. Atteint deux fois de la fièvre jaune dans cette possession Française, cette maladie terrible glissa pour ainsi dire sur son organisation, lorsque des milliers d'hommes succombaient aux premières atteintes. Son évasion des pontons anglais est un phénomène, si l'on considère qu'il a dû parcourir à la nage un espace de *quatre mille anglais,* dans des mers qui semblent être le refuge des *caïmans* et des *requins,* et lorsque ces terribles cétacés, toujours aux aguets, entouraient les pontons en attendant une proie assurée, si l'on se reporte à la cruauté exercée par les Anglais sur leurs prisonniers de guerre. Contre les Anglo-Espagnols de Wellington dans la Péninsule, premier-lieutenant à la campagne de France, il commanda sa compagnie à la bataille de Montereau; laissé pour mort sur ce champ de bataille, nous le retrouvons deux fois aux Indes sous le gouvernement des Pays-Bas, et frappé du choléra asiatique, ce fléau bien plus terrible dans ces contrées lointaines, que sur le continent Européen, la Providence semble encore garder ses jours. Rentré dans son pays, il rendit à la cause de notre nationalité des services éminents. Son patriotisme a-t-il contribué peut-être à le faire admettre si promptement à la retraite, lorsque les forces physiques et morales de ce soldat, du 14 ventôse an VI, pouvaient être encore utiles à la Belgique.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COLONEL LOUIS.

Digitized by Google

Général Lefebvre.

Lefebvre, Louis, général de brigade, né à Leuze, province du Hainaut, le 28 juillet 1804, embrassa la carrière des armes comme simple volontaire dans l'armée des Pays-Bas, le 4 décembre 1822 ; il était arrivé au grade de sergent-major lorsqu'après quinze années d'humiliations la Belgique résolut de se rendre indépendante.

Comme Paris, Bruxelles avait eu ses trois journées ; comme la France, la Belgique venait de prendre pour ralliement les trois couleurs, symbole de victoire et de liberté. Les Nassau étaient vaincus ; frappés dans leur orgueil et dans leur puissance, ils abandonnaient, la honte dans le cœur, le sol des Éburons trop longtemps foulé par eux, la patrie des d'Egmont et des franchises populaires qu'ils menaient insensiblement à la ruine. La citadelle de Liége emportée par le peuple voyait flotter l'étendard brabançon; Mons, après un combat acharné, venait de briser le joug de ses oppresseurs, et le triomphe du parti populaire dans cette ville patriotique, dû en grande partie à MM. de Ladrière et Chazal, mettait à la disposition des volontaires un matériel considérable. La garnison de Charleroy, som-

Digitized by Google

mée de se rendre, par le lieutenant Greindl, venait de déposer les armes, et ce trait d'audace avait mis les populations du Borinage en pleine révolution; Louvain, après avoir chassé l'armée Hollandaise à la suite d'un combat sanglant, avait envoyé une forte colonne de volontaires au secours de Bruxelles; Namur, menacée par une citadelle et par les troupes du général Van Geen, était parvenue cependant à vaincre tous les obstacles et à secouer l'oppression qui pesait sur elle; Tournay, après avoir vu couler des flots de sang, était redevenue Belge; la citadelle de cette place, commandée par le général de Wautier, belge d'origine et dont il a été question déjà, avait résisté aux efforts des patriotes et elle aurait tenu plus longtemps encore si les artilleurs, Liégeois en grande partie, n'avaient opposé un refus aux ordres de tirer sur leurs concitoyens, et si les officiers placés entre leur serment au Souverain et leur devoir envers la Patrie, n'eussent refusé de se prêter aux mesures plus que rigoureuses du général. La ville d'Ath, cette autre forteresse du Hainaut, entraînée par l'élément régénérateur qui se répandait rapide comme la pensée dans nos cités les plus florissantes comme dans le hameau le plus obscur, venait aussi de conquérir sa liberté. La garnison de cette place, commandée par le général Kenotser, comptait dans ses rangs deux jeunes gens devenus aujourd'hui deux illustrations militaires ; l'un dont il est question dans cette biographie, était le sergent-major Lefebvre du 4e régiment d'infanterie, l'autre était le sous-lieutenant d'artillerie Lecocq, commandant aujourd'hui le 1er régiment de la même arme.

La voix des libertés publiques étouffée par le despotisme

Digitized by Google

des Nassau brisait à peine ses entraves, que le cœur de M. Lefebvre, bondissant de bonheur et d'espoir, se joignit aux braves volontaires qui combattaient pour affranchir leur Patrie. L'autorité militaire Hollandaise de la ville d'Ath, disposée à sévir avec la plus grande vigueur contre les propagateurs de la révolution, fit occuper tous les postes de cette place et décréta sa mise en état de siége ; mais déjà dans les rangs de l'armée l'on distingue deux partis qui se mesurent et se menacent : l'un, organe du gouvernement de Guillaume, ayant le général Kenotser pour chef, veut faire respecter l'autorité des Nassau, et se dispose à employer tous les moyens en son pouvoir pour réduire à l'obéissance cette ville rebelle ; l'autre, qui à chaque instant acquiert plus de consistance, puise bientôt sa force dans le patriotisme et la bravoure du sergent-major Lefebvre, qui, au péril de sa vie et bravant pour le salut de sa Patrie les dangers les plus grands, devient enfin l'âme de la résistance aux volontés du général. C'est en vain que le chef ennemi ordonne à ses troupes de charger les armes et de s'en servir contre le peuple ; les Belges se sont séparés des Hollandais, et lorsque ceux-ci cédant aux injonctions qui leur sont imposées vont faire feu sur les citoyens, les soldats de Lefebvre, voulant sous la conduite du jeune chef qu'ils viennent de choisir payer à la Patrie une première dette, se précipitent sur les Hollandais, les désarment et font prisonnier le commandant militaire.

Mais le respect dû au malheur avait autant d'accès sur son âme que la bravoure, et le prestige qu'il exerçait sur ses compagnons d'armes, lui permit d'arrêter les insultes que le peuple exaspéré se préparait à faire subir au géné-

Digitized by Google

ral Kenotser. L'artillerie avait suivi l'exemple de la ligne, mais la tâche entreprise par M. Lefebvre, hérissée d'obstacles, était loin encore du but qu'il se proposait, et les plus grandes difficultés étaient à vaincre. Les liens de la discipline semblaient être rompus, le danger du moment était disparu et les soldats qui viennent de triompher des Hollandais se disposent à abandonner leur drapeau pour retourner dans leurs foyers. Si un homme doué d'un esprit supérieur s'écarte un instant de la vérité, rien n'est plus simple ni plus facile que d'éclairer son imagination du rayon vrai dont il semble extraordinaire qu'elle se soit écartée un seul instant, mais le jour se fait plus difficilement lorsqu'il s'agit de chasser le faux d'une organisation médiocre, afin de le remplacer par le vrai ; cette dernière tâche cependant était échue à M. Lefebvre, et son aridité même le rendit éloquent ; il fit comprendre à ses soldats combien serait grande la honte qui rejaillirait sur eux si, suivant une pensée égoïste, ils abandonnaient la cause de la nation dans l'instant où elle avait besoin des bras de tous les bons citoyens, que d'ailleurs éparpillés dans différentes directions ils tomberaient infailliblement dans les mains des armées Hollandaises qui interceptaient encore toutes les voies de communications, et que, livrés à des conseils de guerre, ils subiraient toutes les conséquences des événements qui venaient de se passer, qu'enfin la gloire qu'ils recueilleraient en combattant pour la délivrance de leur Pays, devait l'emporter sur tous les autres sentiments qui pourraient se produire dans leur esprit.

Les cris de vive la Belgique retentissent enfin, et entraînés par le mouvement général ceux même qui hésitaient

Digitized by Google

le plus à marcher sur Bruxelles se font inscrire les premiers ; M. Lefebvre a bientôt formé un noyau de deux cents hommes, sept pièces d'artillerie sont mises à sa disposition et cette partie de la colonne guidée par le sous-lieutenant Lecocq, se dispose à appuyer les mouvements qu'il croira utile d'adopter. Le tocsin appelle aux armes tous les défenseurs de l'indépendance nationale, et c'est sur la capitale du Brabant qu'il faut marcher. La régence de la ville d'Ath voulut donner un signe de ralliement à ces braves volontaires; après les avoir rassemblés sur la place de l'hôtel de ville, elle remit à son chef un drapeau tricolore, le seul désormais qui était appelé à protéger le peuple Belge, et qui fut reçu en jurant de mourir pour le défendre. Un sous-officier nommé Lecocq, aujourd'hui capitaine d'infanterie, reçut ce précieux fardeau et prit la route de Bruxelles avec les volontaires de M. Lefebvre, le 27 septembre, à sept heures du soir.

Poussée par un amour irrésistible de la liberté, la Belgique après une lutte de quelques jours avait vaincu les Hollandais sur tous les points du territoire. La colonne de M. Lefebvre éclairait sa marche sur Bruxelles en appelant aux armes les populations des campagnes qui, elles aussi, avaient eu à subir des résultats malheureux que le despotisme Hollandais avait fait naître dans nos contrées. Le 28 au matin la retraite des bataillons ennemis venait d'être signalée, lorsque la capitale du Brabant vit entrer dans son enceinte les valeureux enfants qui, partis d'Ath la veille au soir, venaient offrir leurs bras à la cause de la nation. Dans ces moments difficiles les émotions de l'homme sont en proportion des sentiments nobles qui se disputent son exis-

Digitized by Google

tence : celui qui n'est dominé par aucune pensée matérielle, s'élève à mesure que les événements grandissent, et transporté parfois dans une sphère supérieure à celle qui semblait lui être assignée par la nature, il s'y maintient habituellement aussi longtemps que son esprit surexcité se ressent des sentiments patriotiques qui se sont manifestés en lui ; l'égoïste, au contraire, celui chez lequel le *moi* est tout, craint de compromettre ou son existence ou son bien-être pour des intérêts qu'il ne comprend pas, car son cœur, étranger aux heureuses sensations de la masse de ses concitoyens, ne rêve que les profits et les pertes de toutes les [illegible]binaisons possibles. Noble soldat, brave compagnon, [illegible]fut compris des Belges qui s'étaient armés pour [illegible]trée à Bruxelles fut pour lui [illegible]qu'il rendit à l'in- [illegible]nts diffi- [illegible]ni

lui avait été confiée. Placé sous les ordres de cet officier supérieur avec le grade qui venait de lui être conféré, M. Lefebvre contribua de toute son énergie à faire naître dans ces bataillons nouvellement formés le feu sacré dont il était animé, et ses efforts contribuèrent puissamment à donner à ces deux régiments un esprit de corps qui fait d'une armée entière un seul homme, que le sentiment de l'honneur seul domine. Dirigé vers l'armée de la Meuse, le 14 janvier 1831, avec le colonel du Fresnel qui venait de recevoir le commandement de la 3e brigade, sous les ordres du général Daine, il fut employé au blocus de Maestricht, commencé si vigoureusement par nos colonnes de volontaires.

Sa carrière pendant cette époque est inséparable de tous les épisodes qui rejaillirent glorieusement sur nos bataillons à peine formés, et son brave colonel fit connaître au gouvernement provisoire toute l'aptitude, tout le dévouement et la valeur de M. Lefebvre. Nommé capitaine par arrêté du Régent, du 11 mai 1831, il commandait une compagnie de son régiment (2e de ligne), pendant la campagne de la même année, combattit à Houthalen, sous les ordres du major Patou, enfant du premier Empire, contribua, à la tête de ses grenadiers qu'il inspirait de son courage, à repousser les attaques réitérées de l'ennemi, qui fut enfin rejeté en désordre au delà de Hechtel, déploya une bravoure non moins grande à la sanglante affaire de Kermpt en chassant la cavalerie Hollandaise de ce village après avoir jeté le désordre dans l'aile gauche de cette armée, qui menaçait de nous déborder, et promu major en 1836 pour servir au 3e régiment de chasseurs à pied (brigade d'avant-garde

Digitized by Google

commandée par le général Magnan), il déploya dans ses nouvelles fonctions, et surtout en 1839, lorsque la guerre paraissait être inévitable, une activité et un amour pour ses devoirs et pour l'armée qui l'élevèrent très-haut dans la confiance du gouvernement, dans l'estime et l'affection de ses soldats.

Le pays entier frappé de consternation après l'acceptation du traité des vingt-quatre articles, voyait dans la conduite des ministres d'alors la pensée d'humilier la nation, qui, malgré les efforts de tant d'ennemis cachés, avait su conserver son indépendance. L'armée surtout éprouva une vive douleur, et les sentiments généreux qui l'animaient se fussent perdus sans doute, si elle n'eût compté dans ses rangs quelques hommes d'élite qui s'efforcèrent de conserver en elle ce feu sacré sans lequel une bonne organisation militaire est impossible. Le caractère chevaleresque de M. Lefebvre, les dons heureux de la nature qui le rendent si populaire près de nos soldats et qui font respecter et chérir en lui l'autorité du chef, lui permirent de rendre à son Pays, dans la période de paix qui suivit le traité du 19 avril, des services, qui, quoique moins apparents aux yeux du vulgaire, méritent les plus grands éloges. Cité dans un ordre du jour émanant du département de la guerre en date du 30 juin 1843 (*Journal militaire,* t. 9), il fut nommé lieutenant colonel au 12e de ligne en 1845 et reçut dans son grade le commandement du 3e régiment de la même arme, le 22 avril 1847.

La tempête de février 1848 avait jeté l'Europe dans l'incertitude et la crainte ; la Belgique placée entre les élé-

Digitized by Google

ments qui bouillonnaient et menaçaient de l'envahir, dut à la sage administration du pouvoir, à la vive sollicitude de son Roi, d'échapper à l'entraînement qui se produisit chez ses voisins. L'armée fut prête à marcher pour la défense du territoire, et ce fut dans cette occasion surtout que l'on dut reconnaître les qualités éminentes des chefs qui avaient su conserver dans ses rangs l'honneur du drapeau et de la patrie. Les services rendus à cette époque par M. Lefebvre, furent hautement appréciés par l'État, et le 5 avril de la même année il reçut le grade de colonel en conservant le commandement du même régiment, à la tête duquel il contribua si puissamment à maintenir la ville de Gand dans les limites tracées par la sagesse et l'amour de la prospérité. Élevé au grade de général de brigade, le 8 mars 1834, l'armée entière applaudit à cette nomination, récompense justement acquise par M. Lefebvre, si l'on considère les difficultés sans nombre qui ont été inséparables de la carrière des armes depuis 1815, et les obstacles que les hommes doués de sentiments patriotiques ont eu à vaincre pendant de longues années, même sous le gouvernement Belge.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, le 15 décembre 1833, *pour sa vaillante conduite pendant la campagne de 1831 à la tête de sa compagnie de grenadiers, et particulièrement aux combats de Kermpt et de Houthalen ;* Officier par arrêté royal du 9 avril 1852, décoré de la Croix de Fer, le 5 avril 1835, *pour les services rendus à la cause de notre indépendance en 1830 et être accouru au secours de la capitale,* M. le général Lefebvre, type rare de franchise et de loyauté, réunit en sa personne toutes les vertus militaires que l'on

Digitized by Google

admire, et sa bravoure entraînante n'attend que l'appel du canon pour marcher le premier à l'ennemi, et faire partager à notre jeune armée, la gloire et les périls du champ de bataille.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL LEFEBVRE.

Digitized by Google

Général Petithan.

Petithan, François, général de brigade, né à Juzenne (1), province de Luxembourg, le 21 mars 1789, fut incorporé comme conscrit au 26e régiment de ligne, le 29 août 1807, et dirigé d'abord vers la Guadeloupe et la Martinique pour y faire le rude apprentissage du métier des armes ; il rentra en Europe lorsque l'empire des mers passé dans le domaine Britannique, obligea la France à prendre sur le continent des mesures propres à vaincre la Grande-Bretagne, en la frappant dans ses intérêts les plus indispensables, non-seulement à sa prospérité, mais encore à son existence.

L'Espagne, française encore lors de la conclusion du traité de Fontainebleau, venait d'être envahie par les colonnes Impériales, qui, à l'ouverture de la campagne, semblaient destinées à soumettre le Portugal à la domination de Napoléon. Cette contrée, en effet, avait été occupée par Junot, ce soldat intrépide qui conquit un royaume entier

(1) Fils de M. G. Petithan de Durbuy, commissaire aux armées Britanniques sur le continent; la famille du général est une des plus anciennes du Luxembourg.

Digitized by Google

à la tête de huit mille braves, mais une nouvelle armée aux ordres de Murat, Grand-duc de Berg, s'était mise en marche sur Madrid, et ces bataillons que l'Espagne avait considérés jusque-là comme protecteurs, devenus tout à coup troupes envahissantes, firent renaître dans le cœur des habitants cet amour de la liberté, qui, poussé dans ses dernières limites, produisit la guerre terrible qui ne se termina que lors de l'abandon de la Péninsule par suite de la retraite de Russie. M. Petithan, rentré en France après la guerre des colonies, fut dirigé vers le Portugal, et combattit glorieusement au siége d'Alméida, achevé par la reddition de cette place, le 28 août 1810, lorsque déjà Cuidal-Rodrigo et Astorga avaient cédé à la puissance des armes Françaises.

En possession des trois points essentiels qui semblaient être la clef du Portugal, le maréchal Masséna se porta le 15 septembre vers Busako, qui devait ouvrir à son armée la route de Lisbonne. Il comptait trente mille hommes à peine sous son commandement, et certes, il y eut témérité à tenter avec une aussi faible colonne, de conquérir un pays défendu par une armée nationale organisée, et par les troupes Anglaises, qui, repoussées à cette époque de tous les points du continent, ne trouvaient de refuge que dans cette partie de la Péninsule. La position de Busaco, rendue formidable et par la nature et par les travaux de l'ennemi, résista aux efforts terribles du Prince d'Essling, qui au lieu de tourner cette place avait résolu de l'enlever de front; la retraite de Wellington sur Lisbonne éclairée par la dévastation et l'incendie, se couvrit au mois d'octobre suivant des lignes de Torrès-Vedras, dont la triple enceinte inex-

Digitized by Google

pugnable pour les bataillons décimés de Masséna, força les armées françaises à se retirer sur Miranda, en suivant la rive droite du Tage. Le 26e régiment se couvrit de gloire pendant cette campagne malheureuse dans ses résultats, et qui, cependant, laissait intact l'honneur militaire; blessé grièvement d'un coup de feu à la hanche droite à la bataille de Busaco, le 27 septembre 1810, M. Petithan, à peine rétabli, prit une part active aux épisodes qui signalèrent la bravoure des armées Impériales et la résistance opiniâtre d'un peuple qui, fort de ses droits, se raidit contre la domination étrangère.

Ney (1), qui, deux ans plus tard, se couvrit d'une si

(1) Ney, Michel, Prince de la Moscowa, Duc d'Elchingen, Pair et Maréchal de France, naquit à Sarre-Louis en 1769. Placé chez un notaire au sortir de l'enfance, il s'engagea en 1787 dans le régiment *colonel-général-hussards*. Les guerres de la révolution lui permirent bientôt de déployer un grand courage, et rentré dans son régiment après avoir été attaché à la personne du général Lamarck, en qualité d'aide-de-camp, il fut chargé par Kléber de différentes missions de partisan et mérita dès lors le surnom d'*Infatigable*. Adjudant-général en 1796, il déploya, sous les ordres du général Hoche et plus tard à l'armée du Rhin, des talents militaires qui lui méritèrent le grade de général de Division en l'an VII. Passé à l'armée du Danube, puis à celle du Rhin, investi du commandement provisoire de cette armée, il le remit ensuite au général Lecourbe et continua à servir avec une valeur remarquable. Il cueillit de nouveaux lauriers à la journée de Hohenlinden, et rentré à Paris à la paix de Lunéville, il s'attacha au Premier Consul et devint Ministre Plénipotentiaire auprès de la République Helvétique. Nommé Maréchal de France et Grand Aigle de la Légion d'Honneur à la création de l'Empire, il reçut le commandement de la 7e cohorte; dans la guerre qui éclata bientôt avec l'Autriche, il enleva la position formidable d'Elchingen et ce fait d'armes fit tomber la place d'Ulm au pouvoir des armées françaises. La campagne de Prusse en 1809 lui fournit de nouveaux titres de gloire, mais la journée d'Amskerdof lui permit de déployer cette profonde connaissance de l'art des retraites qui en fit un des meilleurs généraux d'arrière-garde. C'est de cette époque que date le glorieux surnom de *Brave des braves*, acquis dans les rangs d'une armée de Héros. Passé en Espagne, il contribua puissamment à la reddition de Madrid et soumit les Asturies et la Galice. Cindal-Rodrigo, Almeida, Miranda sont ses principaux titres de gloire en Portugal, et lorsque la guerre de Russie fut déci-

Digitized by Google

grande gloire, avait sauvé l'armée par sa belle retraite des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence des colonnes Anglo-Portugaises. Rentré en Espagne avec son régiment, M. Petithan combattit successivement sous les ordres de Soult et de Suchet; bloqué par le duc de Wellington à Ciudal-Rodrigo, dégagé par les armées françaises qui rejetèrent le généralissime anglais vers le Portugal, il prit part à l'investissement et à l'assaut de Taragone, qui valut au maréchal Suchet le bâton de maréchal, entra dans les murs sanglants de cette place, le 28 juin 1811, se retrouva en présence de l'ennemi, le 29 octobre suivant, à la bataille de Murviedo, et ne rentra dans la mère-patrie que lorsque les désastres de Russie obligèrent l'Empereur Napoléon à rappeler de la Péninsule une partie des vieilles bandes qui avaient combattu si vaillamment pour la gloire de la France.

Le Nord, longtemps soumis aux volontés de ce chef du

dée, Napoléon donna au Maréchal Ney le commandement du 3e corps qu'il conduisit si vigoureusement à Liady, à Smolensk, à Valoutina et enfin dans les plaines de la Moscowa. Ce nom seul suffirait à sa gloire, mais lorsque l'armée française en retraite fut forcée de faire face à des ennemis toujours nouveaux, Ney chargé de protéger la retraite se couvrit d'une auréole qui le fera toujours chérir de tous les cœurs vraiment français. Lutzen, Bautzen, Dresde, Brienne, La Rothière, Champ-Aubert, Montmirail, éclairèrent de nouveaux triomphes qui ne purent sauver la France de l'occupation étrangère, et Ney, resté fidèle à l'empereur jusqu'au dernier moment, reçut bientôt le titre de Pair de Louis XVIII. Investi du commandement des troupes Royales lors du retour de l'Ile d'Elbe, Ney alors à Lons-le-Saulnier fut entraîné par son armée et rejoignit l'Empereur à Auxerre. La journée sanglante de Waterloo vint couronner sa gloire militaire, mais le nombre triompha de la bravoure, l'Empire tomba sous les coups des armées étrangères. Arrêté le 6 août 1815, traduit devant la cour des Pairs, il fut condamné par la réaction sanguinaire qui planait sur toute la France et fut fusillé le 7 décembre de la même année, dans l'avenue de l'observatoire près du Luxembourg. La mort du *Brave des braves* est une tâche que la branche ainée des Bourbons ne lavera jamais.

Digitized by Google

nouvel Empire d'Occident, respirait enfin, et la nation de Pierre le Grand s'appropriant la gloire du désastre des armées françaises en Russie, lorsqu'un hiver trop rigoureux avait seul causé tant de malheurs, s'avançait chaque jour plus menaçante. Pour arrêter ce torrent qui s'apprêtait à le déborder, Napoléon, occupé des plus vastes préparatifs de guerre, se préparait à repousser l'invasion qui à cette époque déjà menaçait son empire. La Prusse, en s'unissant à la Russie, avait préludé aux défections honteuses que l'Autriche elle-même suivit la veille de la bataille de Dresde, après des hésitations qui lui permirent d'accabler son ancien allié, maître deux fois de son sort, et lorsque tous les dangers de la situation semblèrent effacés. Toute la partie vitale de la France parut engagée dans cette nouvelle lutte, et M. Petithan, foulant bientôt le sol de la Saxe, débutait dans cette campagne par le combat de Weissenfels, le 29 avril 1813, traversait la Saale, le lendemain, et marchait sur Lutzen où les armées françaises, privées de cavalerie, allaient avoir affaire aux colonnes ennemies placées sous les ordres du général Wittgenstein.

Dans cette nouvelle campagne chaque journée devient un combat, et chaque combat ou bataille éclaire un nouveau triomphe ; Napoléon est partout, et à la tête des conscrits de la veille qui ont répondu à l'appel de la Patrie, il peut se croire un instant encore le Dominateur de l'Europe. Sous les ordres du Prince de la Moscowa, M. Petithan prit part aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Wurtchen, et lancé à la poursuite des Russes et des Prussiens qui se retiraient vers la Silésie, il se retrouva aux sanglantes journées de Dresde et de Leipzick, où il reçut un coup de sabre,

Digitized by Google

combattit à Hanau contre les troupes bavaroises du général de Wrede, lorsque ce transfuge des armées françaises, maître du pont de la Kintsig, voulut tenter d'arrêter la marche des colonnes Impériales, et dirigé alors vers la forteresse de Mayence qui vit périr les deux tiers de sa garnison par le typhus, il demeura dans cette Place infortunée jusqu'après l'abdication de l'Empereur Napoléon, que la reddition de Paris et l'abandon de quelques chefs qu'il avait comblés d'honneurs et de richesses, avaient précipité de son trône.

M. Petithan, sous-lieutenant depuis le 9 novembre 1813, fut du nombre des officiers de l'ancienne armée qui se trouvèrent sacrifiés au favoritisme et aux émigrés. Mis en non-activité le 21 août 1814, il obtint sa démission du service de France ; admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas, le 27 mai 1815, il ne fit point partie des régiments hollandais qui furent dirigés sur Waterloo ; nommé lieutenant le 27 juillet suivant, capitaine le 16 août 1829, et dirigé sur Lierre, lorsqu'éclatèrent les événements de 1830, pour en arrêter la marche, il fut du nombre des officiers qui déclarèrent au général ennemi qu'ils ne porteraient point les armes contre leurs concitoyens.

Cependant la cause de la liberté avait triomphé de l'absolutisme, et la Belgique, sortie de la lutte engagée par elle au mois de septembre, s'efforçait chaque jour d'organiser une armée qui pût défendre en rase campagne la cause de notre nationalité. M. Petithan, admis avec son grade dans nos patriotiques colonnes, le 15 novembre 1830, démissionné honorablement du service de Hollande trois jours

Digitized by Google

après, bien qu'il eût adressé la démission de ses fonctions aussitôt la révolution éclose, reçut le brevet de major le 12 décembre suivant, et fut chargé, le 8 avril 1831, d'organiser à Saint-Hubert et de prendre le commandement du 10e bataillon de tirailleurs francs, composé presqu'exclusivement de Luxembourgeois. Appelé à l'armée de la Meuse et placé sous les ordres du lieutenant-général Daine, le major Petithan, à la tête de ses volontaires, contribua puissamment aux succès obtenus à Houthalen et à Kermpt, et dans son rapport adressé au chef de l'État, le commandant de cette armée le signale comme un des bons officiers qui ont combattu bravement pour la gloire de nos armes. Ayant rejoint nos colonnes après le mouvement rétrograde exécuté sur Curange, et chargé de diriger l'avant-garde, il reçut l'ordre de couvrir la retraite après les événements de Hasselt, s'acquitta avec honneur de cette mission difficile, et rejoignit nos bataillons réunis sur les hauteurs de Sainte-Walburge.

La fatale issue de la double campagne du mois d'août avait obligé le gouvernement belge à organiser l'armée sur des bases plus solides et essentiellement militaires. Ensuite de ces nouvelles dispositions, les corps de volontaires furent licenciés, et M. Petithan passa, avec son grade de chef de bataillon, au 12e régiment de ligne le 16 septembre 1831, et fut désigné, au mois d'avril 1832, pour commander les troupes destinées à la défense de la rive gauche de l'Escaut depuis Burgt jusqu'à Kemsche; relevé dans ce commandement important par le général Tiburce Sébastiani, au mois de décembre de la même année, lors de l'entrée en Belgique des colonnes du maréchal Gérard; atta-

Digitized by Google

ché à l'État-major général pendant toute la durée du siége, il reprit le commandement de la même rive après la prise de la citadelle et le départ des armées françaises, qui venaient de donner à la Belgique un nouveau gage de bravoure et d'affection. Nommé lieutenant-colonel, le 7 janvier 1833, et maintenu dans les mêmes fonctions, il rendit au pays confié à sa garde des services réels et son activité ne se démentit pas un instant; chargé du commandement du 2e régiment de chasseurs à pied, le 23 février 1834, il occupa pendant près de trois années l'extrême frontière du Limbourg; rappelé au centre du royaume (1) en 1836,

(1) Lorsque le 2e régiment de chasseurs à pied fut distrait de l'avant-garde, le général Magnan écrivit à M. Petithan la lettre suivante :

« Camp de Béverloo, le 6 août 1836.

« Mon cher Colonel,

« Un ordre du Roi donne une autre destination au 2e régiment de chasseurs « à pied et le retire de l'avant-garde. Cet ordre que je n'ai point provoqué « m'a été pénible. J'avais fondé mes expérances de succès, en cas de guerre, « sur votre brave régiment dans lequel j'avais une confiance absolue et j'ai « pour vous, mon cher Colonel, un attachement fondé sur l'estime. Et puis « il m'est pénible de rompre des habitudes de services de plus de 4 ans. J'ai « vu le 2e chasseurs gagner chaque jour, sous tous les rapports, grâce à votre « direction si éclairée et si paternelle, et grâce au zèle et à la bonne manière « de servir de MM. les officiers de tous les grades. J'ai vu le régiment arriver « successivement au point si satisfaisant où il se trouve aujourd'hui et devenir « ainsi un des plus beaux régiments de l'armée.

« Si j'ai dû écouter, dans les circonstances bien rares qui se sont présentées « pendant 4 ans, les exigences de la discipline, et rappeler à ce lien sans lequel « il n'y a pas d'armée, quelques esprits rétifs à se ployer au joug d'obéissance « passive, mon estime et mes sentiments n'en étaient pas changés, je faisais la « part des circonstances, de l'inexpérience et de l'âge, et je dis aujourd'hui, « avec une grande satisfaction, que j'ai trouvé ensuite dans les mêmes « hommes une grande obéissance, une entière résignation et une conduite « pleine de mesure et de dignité.

« C'est au moment où la confiance était entière entre le régiment *tout entier* « et son Général, j'aime à le croire, c'est au moment où les rapports entre eux, « étaient chaque jour plus agréables, qu'un ordre nous sépare; j'en suis très-

Digitized by Google

nommé colonel du 2e de ligne le 26 mai 1837, il fut encore dirigé vers l'extrême frontière en janvier 1839, lors du traité des 24 articles. Général de brigade et gouverneur militaire de la province de Brabant, le 19 juillet 1845, un arrêté royal du 25 janvier 1849 a autorisé M. le général Petithan à faire valoir ses droits à la retraite.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, le 15 décembre 1833 ; de la Croix de Fer, le 2 avril 1835, pour services rendus à la patrie ; de la Légion d'Honneur, le 22 juillet 1836, un arrêté de S. M. le Roi des Belges du 6 octobre 1848 a élevé M. le général Petithan au grade d'officier de son ordre. D'un caractère conciliant et affectueux, Commandant supérieur des gardes civiques de Bruxelles depuis le 15 octobre 1849, sa juste appréciation, aidée des chefs de Légion et particulièrement de son chef d'Etat-major, a contribué puissamment à calmer l'irritation que fit naître en Belgique certaine brochure du major Alvin (constitution de la force publique dans les États démocratiques), dont l'esprit attaquait à la fois tous les éléments de nos libertés, tous les droits octroyés par la Constitution. Par une lettre en date du 19 juin 1852, il fit connaître au Ministre de l'intérieur les plaintes formulées par les gardes placés sous ses ordres, et lui fit comprendre que ce mécontentement pourrait se propager dans tout le royaume si le gouvernement n'arrêtait le mal à son début. Cette conduite

« peiné, mon cher Colonel, et vous prie de le faire savoir à votre brave régi-
« ment, et de lui dire que désormais mes vœux et mon attachement le suivront
« dans toutes les positions où il se trouvera.

« *Le général, commandant la brigade d'avant-garde,*
« MAGNAN.

Digitized by Google

démontre que jamais la moindre pression ne fut exercée contre le pouvoir, et le résultat de ses démarches répondit à son attente. Dévoué à sa patrie, son expérience et son passé sont les garants de sa loyauté future, et la nation conservera un bon souvenir des services rendus, notamment en 1852, par M. le général Petithan.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL PETITHAN.

Digitized by Google

Général Van Remoortere.

Van Remoortere, Charles-Antoine, général de brigade, né à Saint-Nicolas, province d'Anvers, le 26 mai 1785, entra dans les armées françaises, comme vélite, au régiment de chasseurs à cheval de la Garde Impériale, le 18 novembre 1805, au moment de cette mémorable campagne des armées françaises en Allemagne, qui brisa la nouvelle confédération des trois Puissances du Nord, en écrasant, à la foudroyante journée d'Austerlitz, les armées Russe et Autrichienne, en humiliant l'Angleterre frappée dans son orgueil et en imposant enfin à la coalition mise en pièces par les armes victorieuses de Napoléon, la paix de Presbourg signée le 6 décembre 1805.

L'ascendant prodigieux de la puissance Impériale sur le continent, puissance qui chaque jour se développait avec une force nouvelle, imposait aux monarques des traités onéreux sans doute, mais qu'ils n'acceptaient le lendemain d'une défaite, que dans l'espérance de voir la fortune des armes leur accorder plus tard des combinaisons nouvelles, non pas seulement de salut, mais de domination. Pitt, ce Ministre anglais, grand surtout par la haine qu'il avait

Digitized by Google

vouée à la France, miné depuis longtemps par la stérilité de ses efforts, de ses ardentes inquiétudes, expirait, le 23 janvier, de douleur et d'humiliation. Remplacé dans sa toute-puissance de Ministre des affaires étrangères par M. Fox, ami des idées issues de la révolution de 1789, l'Europe vit tout à coup la politique agressive de l'Angleterre, prendre une face nouvelle et venir au devant des dispositions favorables manifestées par l'Empereur Napoléon. Mais la main de Fox, affaiblie par les émotions de son âme et par l'épuisement de son corps, ne put terminer la tâche entreprise, et moins de huit mois après il touchait au terme de sa vie. L'espérance de paix entretenue par son nom fut remplacée au pouvoir par le parti passionné de M. Pitt, qui, sans avoir le génie de cet orgueilleux Ministre, en avait le fiel et la ténacité. Le parti de la guerre, comprimé par le ministère Fox, déploya bientôt son drapeau, et la Prusse la première, brisant ses entraves, vint demander aux hasards des combats un prestige qu'elle s'étonnait d'avoir perdu depuis le grand Frédéric. L'armée française marcha à la rencontre, non de sa rivale, car elle n'en connaissait pas, mais des troupes destinées à défendre les prétentions singulières de la Prusse. Parti de Paris dans le courant de septembre, M. Van Remoortere traversa le Rhin le 1er octobre, fut dirigé sur Bamberg et prit part, sous les ordres de Murat, à la glorieuse bataille d'Iéna, livrée le 13 octobre, qui en écrasant l'armée prussienne mettait cette monarchie à la merci de Napoléon.

Dirigé vers la Pologne après la prise de Magdebourg et de Lubecq, il se trouva, le 8 février 1807, à la sanglante journée d'Eylau, prit part à la charge terrible des soixante

Digitized by Google

et dix escadrons français, qui, sous les ordres de Murat et de Bessières, enfoncèrent le centre de l'armée russe, y semèrent l'épouvante et la mort, et assurèrent aux colonnes de Napoléon une victoire éclatante. La bravoure que déploya M. Van Remoortere dans cette journée, où il fut blessé d'un coup de lance, et qui coûta vingt mille morts aux armées belligérantes, sembla prédire qu'il deviendrait plus tard un des beaux courages de l'armée. Cependant l'ennemi battu à Eylau ne s'avouait pas encore vaincu; de nombreux renforts arrivés aux Prussiens et aux Russes, vinrent ranimer leur ardeur et les engager à tenter sur un nouveau champ de bataille la fortune des armes, qui venait encore de les éprouver si cruellement. Friedland est le lieu chosi par l'Empereur Alexandre, et le 14 juin 1807, anniversaire de Marengo, les souverains alliés attendent dans les positions qu'ils ont choisies, l'attaque des Français qui se développe à cinq heures du soir seulement. Aussi glorieuse, aussi sanglante que celle d'Eylau, cette journée qui enleva à la Russie et à la Prusse cinquante-cinq mille hommes tués, blessés ou pris, qui vit consommer la ruine de la garde Impériale d'Alexandre, permit à M. Van Remoortere de combattre glorieusement pour sa patrie adoptive, en déployant un courage héroïque.

La paix de Tilsitt vint donner à l'Europe un repos chèrement acheté. Tout ploie devant le génie et la gloire de Napoléon, devant la puissance des armes françaises, et M. Van Remoortere rentré à Paris avec le grade de sous-lieutenant au 19e régiment de chasseurs à cheval, qu'un décret impérial lui a conféré le 15 juillet 1807, attend que sa Patrie réclame encore et son bras et son sang. L'Es-

Digitized by Google

pagne seule est agitée par des armées qui se heurtent chacune pour l'homme de leur drapeau, lorsque, le 9 avril 1809, une déclaration de guerre de l'Autriche vint appeler sur son territoire l'armée de Napoléon, qui lui-même parti de sa capitale la rejoignit, le 17, à Donawerth. C'est à Landshut que se portent les premiers coups. M. Van Remoortere, qui combat sous les ordres du duc d'Istrie, contribue au succès de la journée, et tandis que le maréchal d'Avoust se couvre de gloire à Eckmühl (1), il marche sur Ratisbonne où il triomphe avec l'armée française des colonnes de l'Archiduc Charles, prend part, le 2 mai, au combat sanglant livré en avant et dans la ville d'Ebersberg,

(1) D'Avoust, Louis-Nicolas, duc d'*Auërstaedt*, prince d'*Eckmühl*, maréchal et Pair de France, né en 1770 à Annou en Bourgogne, fit ses études en même temps que Napoléon au collége de Brienne. Admis comme sous-lieutenant au régiment de *Royal champagne* (cavalerie) en 1785, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution de 1789, devint chef de bataillon aux volontaires de l'Yonne sous Dumourier, et obtint le grade de général de Brigade après la défection de ce chef. Issu d'une famille noble, il fut forcé un instant de quitter l'armée ; rappelé au 9 thermidor, il se distingua à Manheim et au passage du Rhin (1797), fit partie de l'expédition d'Égypte où il se couvrit de gloire, et rentré en France avec Dessaix, il seconda le Premier Consul dans son projet de ceindre la couronne Impériale, et se fit remarquer d'une manière éclatante dans les campagnes qui se succédèrent si rapidement de 1803 à 1809. Duc d'Auërstaedt et Prince d'Eckmühl sur le théâtre de ses exploits, D'Avoust gouverna la Pologne pendant plusieurs années, se distingua par sa prudence et son courage lors de l'invasion de Russie, établit plus tard son quartier-général à Hambourg et défendit cette place avec une grande habileté. Lorsqu'il apprit les événements de la restauration, il n'en accueillit la nouvelle qu'avec la défiance d'un capitaine versé dans les ruses de la guerre, mais dès que son authenticité fut reconnue il envoya son adhésion au gouvernement provisoire. Remplacé dans son commandement par le général Maurice Gérard, D'Avoust fut exilé par le gouvernement de Louis XVIII, qui cédait aux injonctions des puissances du Nord. Ministre de la Guerre pendant les Cent jours, commandant général de l'armée sous les murs de Paris, il fléchit un instant dans ces hautes fonctions, et la capitulation de cette ville résulte peut-être de cet instant de faiblesse. Après avoir passé les premières années de la restauration dans sa terre de Savigny, il revint à la cour en 1818, fut nommé Pair de France l'année suivante, et mourut le 4 juin 1823.

Digitized by Google

poursuit l'ennemi qui fuit sur la route de Vienne, entre en vainqueur dans la capitale de l'Autriche, et se porte sur Essling où de nouveaux succès attendent la grande armée.

Nommé lieutenant après cette campagne d'Essling et de Wagram, qui en abaissant encore la monarchie de Marie-Thérèse aboutit au traité de Vienne, M. Van Remoortere rentré en France fut dirigé vers la Croatie en 1810. Alors, déjà la Hongrie supportait impatiemment le joug que faisait peser sur elle la Maison d'Autriche. L'empereur Napoléon, sacré et par la victoire et par la nation, résolut un instant de disloquer cette monarchie en lui arrachant la Hongrie, la Bohême et le Danube et en la réduisant à quelques provinces seulement. Ce dénouement hardi qu'un vainqueur irrité allait donner à une guerre devenue obligatoire, effraya la Cour de l'Empereur François qui, le traité de Vienne ayant été posé d'abord, pressa son acceptation d'un effort désespéré, trop heureux d'échapper à une ruine totale en se soumettant aux dures combinaisons qu'il lui imposait. Mais le beau succès de Wagram sembla devoir marquer encore une autre période pour le continent. François II, échappé au naufrage par la paix qu'il venait d'obtenir, voyait avec terreur le sentiment d'intimité qui s'était manifesté à différentes reprises déjà entre Napoléon et Alexandre, et il craignait qu'une alliance de famille ne vînt cimenter encore les dispositions bienveillantes de ces deux monarques. Deux Empires prépondérants semblaient devoir se partager le continent, et si la France dans sa croissance rapide tendait par dessus l'Allemagne une main amie à la Russie, l'Autriche effacée à l'instant même du rang des puissances était perdue sans retour. Le vieux mo-

Digitized by Google

narque, en parlant à l'ambassadeur français des sacrifices récents faits à la paix et à son peuple, témoigna le désir de fortifier cette paix par des liens plus intimes et il démontra enfin la possibilité de sceller par un mariage l'union des deux empires, en fondant une descendance directe et royale à la dynastie de Napoléon.

Ce vœu, qui venait d'échapper à François II, communiqué au monarque français, porta tous les fruits que l'Autriche en attendait ; la fille des Césars devint l'Impératrice Marie-Louise ! La puissance française atteignit son apogée, lorsque l'approche de l'année 1812 vint obscurcir l'horison et disposer l'Europe à une guerre qui puisait sa source dans la paix elle-même. Le blocus continental avait été enfreint par la Russie ; mais en redressant ce manque de foi d'Alexandre, Napoléon voulait aussi prévenir l'invasion des barbares, et refouler le débordement du Nord qu'il prévoyait devoir fondre sur l'Europe civilisée, et sans doute la Pologne rétablie de Wilna à Posen et à Dantzick, réparait la plus déplorable faute de Louis XV, produisait sur l'ordre politique du continent un effet prodigieux, et mettait un frein aux éternelles menaces de la Russie.

Des préparatifs formidables signalèrent la fin de l'année 1811 et tout présagea la guerre gigantesque qui s'ouvrit au printemps de 1812. L'Empereur, après avoir tenu à Dresde sa Cour Européenne, se porta sur le Niémen avec l'appareil de guerre le plus terrible qu'eût vu l'Europe depuis l'invasion de l'occident par les armées Romaines, franchit ce fleuve à demi Russe, pénétra dans l'ancienne Lithuanie qu'il traversa après une étape de vingt jours,

Digitized by Google

toucha les hauteurs de Witepsk où l'ennemi semblait vouloir s'opposer à la marche agressive des colonnes Françaises et s'enfonça au cœur de la Russie.

M. Van Remoortere, capitaine le 6 avril 1812, désigné pour prendre part à cette campagne et placé sous les ordres du général Sébastiani, fut du nombre des cavaliers intrépides qui s'élancèrent sur les cent mille Russes de Barclay-de-Tolly, placés à l'abri de formidables retranchements et maîtres des collines qui font face à la ville de Witepsk et parvinrent à toucher le faîte de ces positions ; Smolensk le vit encore combattre avec le courage ardent qu'il déploya pendant toute sa glorieuse carrière, et il s'arrêta enfin dans les plaines de Borodino où l'armée Russe fortement retranchée attendit les colonnes de Napoléon. Nous avons retracé déjà les principaux épisodes de cette bataille sanglante, livrée à vingt-sept lieues de l'antique cité des czars, qui joncha le sol de soixante mille combattants, et où les Français vainqueurs se rendirent maîtres de la route dévastée de Moscou. M. Van Remoortere fit partie de la vaillante cavalerie qui, en atteignant la grande redoute, jeta la confusion dans les rangs de l'ennemi, et poussant devant lui les colonnes décimées de Kutusoff, il pénétra dans Moscou désert sans autres habitants que les malfaiteurs, qui, sous la conduite de Rostopchin, firent de cette brillante capitale des ruines gigantesques, des décombres fumants.

Cependant la plupart des blessés de Borodino étaient rétablis, et à l'exception d'un nombre fort restreint, ils pouvaient affronter désormais les fatigues de la marche, les

Digitized by Google

dangers des combats. Les vaines apparences des négociations favorables à la paix étaient disparues et cette dernière nouvelle apportée par le général Lauriston, obligea l'Empereur Napoléon à prendre des dispositions pour assurer à son armée un retour vers la Patrie, puisque Moscou incendié n'offrait à ses soldats que des ressources insuffisantes. Le 19 octobre les ruines de cette grande ville conquise furent abandonnées, et bientôt cette armée victorieuse en cent combats, fière de vingt années de victoire, se perdit dans les plaines sans fin de cette Russie, qu'un hiver redoutable rendit si funeste à la France. Durant ce dernier terme de l'expédition, que d'actes d'un dévouement sublime, que de puissance et de bravoure dans ces débris qui entouraient l'Empereur pour le couvrir de leurs vaillantes poitrines. M. le capitaine Van Remoortere fit partie de cet escadron sacré, composé d'officiers et de généraux qui avaient vu périr les troupes placées sous leurs ordres. Sauvé au passage de la Bérésina par son colonel qu'il avait arraché des mains de l'ennemi pendant la même campagne, il revit la France dans les premiers jours de 1814. Alors déjà l'Empereur avait fait armer la mère-patrie, et un Sénatus-Consulte, appelant sous les drapeaux 350 mille conscrits, présenta bientôt à l'Europe étonnée, cette magnifique armée qui dans un effort suprême triompha à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, de l'Europe coalisée contre la France. Ces brillantes victoires promettaient de rendre à Napoléon le sceptre de Charlemagne, que la fatalité semblait vouloir lui arracher; le 2 mai 1813, il s'était remis en marche pour Leipzick, lorsque le canon qui tonna tout à coup sur sa droite, le força de revenir sur ses pas, et d'accepter la bataille que lui offraient dans les plaines de Lutzen les

Digitized by Google

Prussiens de Blücher, qui venaient demander à la fortune une revanche d'Iéna. Sous les ordres du brave général Letort, M. Van Remoortere chargea vigoureusement les Prussiens, mais sa bravoure brilla de tout son éclat à la journée de Bautzen. Le 20 juin il force le passage du Pont-de-Pierre qui aboutit à la ville, et remontant les collines traversées de ravins qui dominent la Sprée, il contribue puissamment à chasser les Russes des hauteurs qu'ils occupaient; le 21 la bataille est reprise avec une nouvelle vigueur, et lancé en même temps que la garde sur le corps de Blücher, qui depuis deux jours occupe les mêmes positions dans un camp retranché, il reçoit un coup de feu au genou gauche en se précipitant un des premiers dans un carré ennemi. Lorsqu'en possession de Dresde, les colonnes françaises menacées par les troupes innombrables qui descendaient des montagnes de la Bohême, troupes qu'elles parvinrent néanmoins à vaincre et à rejeter vers Tœplitz, portèrent de si rudes coups à la coalition, M. Van Remoortere fit partie des charges terribles qui, dirigées par le Roi de Naples, écrasèrent un corps d'armée ennemi et décidèrent la victoire en faveur des colonnes impériales.

Le vainqueur de l'Europe s'est mis sur les pas des alliés et il a laissé à Vandamme le soin d'occuper les positions inexpugnables de Peterswalde, lorsqu'un douloureux malaise le saisit, la fièvre et les vomissements l'abattent, et forcé de s'arrêter, il doit laisser à ses Lieutenants la direction de ses armées. Mais ce mal causé par une fatigue de trois jours et une pluie incessante, a fait perdre à la poursuite sa vigueur et sa force. Vandamme, outre-passant ses ordres, abandonne ses positions pour s'emparer de

Digitized by Google

Tœplitz qui résiste, et attaqué en queue par les armées autrichienne et prussienne, il reste au pouvoir de l'ennemi, ainsi que ses bagages, son artillerie et la moitié de son corps de quinze mille hommes; le Général Corbineau, chef de la vaillante cavalerie qui brisa tous les obstacles semés sur sa marche, vint, tout sanglant, donner à l'Empereur la nouvelle de ce désastre. Ainsi s'évanouissent les résultats de la bataille de Dresde; les alliés qui dans leur retraite ont rencontré une victoire si imprévue, ne tardent pas à être appuyés par des renforts nombreux, tandis que rien ne vient combler dans les armées françaises les pertes essuyées: Macdonald lancé à la poursuite de Blücher en Silésie a été arrêté par des pluies torrentielles et des débordements qui ayant coupé une de ses divisions la livrent à l'ennemi; Ney, obligé de céder la route de Torgau à Berlin aux forces réunies de Bulow et du transfuge Bernadotte, appuyées par la réserve Moscovite, cède le terrain à ses adversaires; Napoléon cependant veut porter à la coalition un coup plus terrible encore que celui qu'il a porté à Lutzen et à Bautzen, et tandis qu'il laisse Gouvion-Saint-Cyr à Dresde avec trente mille hommes, pour conserver ce centre d'opération à ses armées, il s'enfonce vers Magdebourg, afin de se couvrir de l'Elbe, débloquer les places fortes que la France occupe encore, se renforcer de leurs garnisons, et déjouer les projets des alliés en leur enlevant Berlin et la Prusse.

Mais la trahison renverse les inspirations de son génie; arrêté à Duben pour y attendre une colonne qu'il faisait venir de Leipsick, il apprend que les Bavarois du Général de Wrede viennent d'abandonner les drapeaux de la

Digitized by Google

France, pour se ranger sous la bannière des puissances du Nord, et que des défections nombreuses se manifestent surtout dans les rangs des Saxons que Bernadotte s'efforce d'entraîner. Il fallut songer alors à se replier vers le territoire de l'Empire, et Leipsick devient le point de concentration des troupes françaises, qui laissent derrière elles les fortes garnisons de Dresde, de Magdebourg, de Wittembourg, et de Torgau. Après avoir combattu avec gloire sur tant de champs glorieux, M. Van Remoortere fut dirigé vers Leipsick où se rassemblent les masses de l'ennemi; c'est d'abord Schwartzenberg avec la principale armée Autrichienne qui a longé le cours de l'Elster; puis Blücher et Bernadotte qui s'avancent par les routes du Nord; Benigsen et l'armée Russe qui vient des montagnes de la Bohême et enfin une seconde armée Autrichienne qui, postée entre Weisenfels et Leipsick, se prépare à couper la ligne de retraite réservée aux armées de Napoléon.

Les résultats des fatales journées de Leipsick sont connus; quelques détails sur l'ensemble des opérations ont fait l'objet d'une partie de ce travail. Le 16 octobre 1813 vit commencer la sanglante mêlée de ces colonnes redoutables qui combattirent trois journées avec un acharnement extrême, et qui en un seul jour livrèrent trois batailles sur des points distincts du même cercle, et aujourd'hui encore, quand on regarde les états numériques des armées en présence, on est frappé de l'inégalité du chiffre, et l'on ne peut s'empêcher de donner toute son admiration aux cent vingt mille Français qui soutinrent les attaques simultanées de trois cent trente mille hommes qui eussent été vaincus, si la déloyauté des Saxons, passant dans le camp de l'ennemi

Digitized by Google

et tournant leurs armes contre des compagnons de la veille, en forçant l'Empereur à changer ses dispositions primitives, n'eussent transformé en défaite sanglante, une victoire sinon assurée, au moins très-probable.

Il reste à peine à l'armée française, le 19 au matin, seize mille coups de canon à tirer, lorsque la veille quatre-vingt-seize mille boulets ont ravagé les rangs des alliés! La retraite est ordonnée au milieu de l'affreux chaos des dernières résistances de Ney, de Macdonald, de Marmont, et de Poniatowski; M. Van Remoortere, qui s'est couvert de gloire pendant ces trois journées, a défendu un des derniers le faubourg du midi sous les ordres de Lauriston, et plus heureux qu'un nombre considérable de ses compagnons d'armes, il parvint, après la destruction du Pont de l'Elster, à joindre la rive amie que le valeureux Poniatowski ne put atteindre. Quatre jours de marche ont suffi pour arriver à Erfurth, où l'on constate l'absence de plus de quarante mille braves! Cependant le ralliement et le bon ordre ont repris leur place dans les colonnes de Napoléon, mais le nombre de ses ennemis s'accroît chaque jour. Au sortir de Schutern il apprend que le général de Wrede, à la tête d'une armée mixte Austro-Bavaroise de soixante mille hommes, s'est emparé du pont de la Kintzig et qu'il commande la ligne de retraite sur Mayence. Quinze cents cavaliers français parmi lesquels se trouve le capitaine Van Remoortere, placés sous les ordres du général Sébastiani, appuyés par cinquante pièces de la garde que commande Drouot et précédés de quelques centaines de tirailleurs, brisent la redoutable ligne de bataille du général de Wrede, qui, étourdi du choc, est rejeté sur Aschaffembourg, d'où

Digitized by Google

il était venu dans l'espoir d'écraser les colonnes impériales, qui font leur entrée à Mayence le 2 novembre, après avoir perdu successivement les lignes du Niémen, de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe et franchiront bientôt celles du Rhin, ce rempart de la France.

La campagne de 1814 et ses nombreuses péripéties rappellent à chaque pas les services rendus à l'Empire par M. Van Remoortere; Brienne, Champ-Aubert, Montmirail, Craonne le retrouvèrent, plein d'audace, solliciter les postes les plus périlleux qui convenaient à son mâle courage; mais rien ne put sauver les vieilles terres Gauloises de l'invasion étrangère, et selon l'expression du poète le plus populaire des temps modernes, la Seine abreuva les chevaux sanglants des hordes du Nord. Démissionné sur sa demande, du service de France le 3 septembre 1814, le capitaine Van Remoortere fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas (chevau-légers) le 11 novembre suivant et se trouva à la journée de Waterloo.

Sortie des phalanges Impériales avec lesquelles elle avait fait les grandes guerres de la République et de l'Empire, l'armée Belge, placée au 18 juin entre ses devoirs et ses affections, sacrifia ce dernier sentiment à l'honneur du drapeau. Entraînée du reste, forcée de suivre l'impulsion qui lui était donnée, elle combattit les soldats de Napoléon, et par une bizarrerie du sort, M. Van Remoortere, chargeant contre les bouillants cavaliers de Milhaut, se trouva en face de son escadron et reconnut des figures amies. Mais la terrible nécessité de la guerre transformait ses anciens compagnons de gloire en ennemis nombreux; frappé d'un

Digitized by Google

coup de sabre (1) qui le traversa de part en part, renversé sous son cheval abattu en même temps par plusieurs coups de feu, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille et ne fut emporté que quand les ambulances s'efforcèrent le lendemain, au lever de l'aurore, de réparer les pertes éprouvées la veille par les deux armées.

Rétabli de cette dangereuse blessure, M. Van Remoortere, nommé Major de Hussards le 26 octobre 1824, sollicita et obtint sa démission du service des Pays-Bas le 26 octobre 1830, après la division de ce Royaume; admis dans l'armée Belge comme Lieutenant-Colonel le 5 novembre suivant, il fut nommé colonel honoraire par arrêté du Régent du 17 février 1831 et colonel effectif le 23 juin. Sa bravoure et son courage à la journée de Louvain, où avec son collègue le colonel Plétinckx il fournit de si heureuses charges contre l'armée ennemie, que le général Marneffe semblait vouloir ménager, lui mérita les éloges les plus flatteurs. Général de cavalerie le 9 avril 1841, il fut mis à la retraite le 15 août 1847.

Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 avril 1813, à l'ouverture de la campagne de Saxe, pour sa brillante conduite à Wagram, à Essling, et à la Moscowa, où il perdit trois chevaux tués sous lui, nommé une seconde fois à Bautzen pour avoir pénétré le premier dans un carré ennemi, chevalier de l'ordre militaire de Guillaume

(1) Ce fut un maréchal des logis de l'ancien ascadron de M. Van Remoortere qui vint le sommer de se rendre. Dans le combat presque singulier qui s'en suivit, les deux champions tombèrent à la fois, l'un pour ne plus se relever, l'autre pour devenir un des bons généraux de cavalerie de notre armée.

Digitized by Google

le 15 juillet 1815 pour la bravoure qu'il déploya à Waterloo, un Arrêté du Roi des Français du 15 novembre 1833, complétant la pensée de l'Empereur Napoléon, l'a nommé officier de la Légion d'Honneur. Chevalier de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833 *pour services rendus à la patrie*, officier le 18 juillet 1845, commandeur en 1849, M. le Général Van Remoortere, décédé à Gand le 19 Mars 1853, frappé quatre fois du fer de l'ennemi pendant sa longue carrière militaire, était doué d'un de ces rares caractères chevaleresques que tout le monde admire et qui chaque jour tendent à disparaître.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL VAN REMOORTERE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général L'Olivier.

L'Olivier, Jean-Nicolas-Marie, lieutenant général, naquit à Bruxelles à la fin du dernier siècle (1er juin 1792), époque remplie d'événements extraordinaires et d'hommes célèbres, non seulement à la guerre, mais encore dans la politique et dans la science. Caractère aventureux et hardi, le jeune L'Olivier, fils d'un colonel au service de la République, brisant à l'âge de douze ans pour un monde de bruit, de fer et de grande renommée les liens imposés par l'étude et un travail assidu, s'engagea en 1804 comme simple volontaire au 112e Régiment d'infanterie de ligne, formé dans les provinces belges, et dirigé sur l'Allemagne avec la grande armée qui s'était rassemblée au camp de Boulogne; il prit part à ces campagnes gigantesques, où la hardiesse du génie organisateur de la France, vainqueur éblouissant en Europe et en Asie, devait par l'étendue rapide de ses vues, le calme, la netteté et la force de son commandement, forcer la fortune à s'incliner devant le prestige qu'il exerçait sur la France et sur le monde.

L'éclat du gouvernement consulaire avait succédé à la puissance révolutionnaire; lave brulante et pourtant vivi-

Digitized by Google

fiante, qui armée d'une force irrésistible se répandit comme un torrent, et enfant de 1789 acquit aux nations policées ces droits de liberté devenus imprescriptibles et que tout homme, quelle que soit la grandeur des événements qui passent sur sa tête, revendiquerait de nos jours, s'ils étaient compromis ou menacés. L'Empire à son tour, en fermant l'ère des révolutions et des coups d'Etat, avait fait d'un jeune conquérant, muri par le soleil d'Egypte et d'Italie, qui déjà avait eu à ses pieds toutes les armées du nord de l'Europe, tous les monarques absolus dont il avait ébranlé la couronne, un César, qui s'appuyait sur ses phalanges redoutables issues du peuple dont elles avaient sucé le lait, et pour lequel elles répandaient encore chaque jour leur noble sang.

Ulm, Austerlitz, Iéna, furent les débuts éclatants de M. L'Olivier. Nommé sous-lieutenant le 30 mai 1807, il fit partie de l'armée du Prince Eugène qui, le 14 juin 1809, livra aux Autrichiens la glorieuse bataille de Raab. Tandis que le Prince portait les coups les plus terribles sur le centre de l'ennemi et le refoulait sur la route de Kormond, un bataillon du 112e régiment français, posté à l'extrême droite, se trouva assailli par un corps de Hongrois et après avoir essuyé à bout portant une décharge générale éprouva un instant de confusion. Il allait se replier et le désordre pénétrait déjà dans ses rangs, lorsque le sous-lieutenant L'Olivier, saisissant la caisse d'un tambour frappé mortellement à ses côtés, rappela le bataillon au combat et s'élança un des premiers sur l'ennemi qui surpris de tant d'audace fut rejeté des positions dont il venait de s'emparer, poursuivi l'épée dans les reins par la petite colonne victorieuse.

Digitized by Google

Blessé pendant l'action d'un coup de feu qui lui coupa le sourcil gauche, M. L'Olivier fut dirigé sur la grande armée du Danube qui n'attendait que l'annonce de ces succès pour reprendre avec vigueur ses opérations décisives dans l'île de Lobau, devenue un immense atelier. Vingt et un pontons, vingt-deux radeaux et une grande quantité d'embarcations préparés dans le petit bras de ce fleuve étaient disposés pour livrer passage aux armées françaises, tandis que 100 pièces d'artillerie doublement approvisionnées préluderaient à ce mouvement général, commencé dans la matinée du 2 juillet par six cents hommes, qui s'emparèrent de l'île du Moulin et menacèrent les postes avancés de l'Archiduc Autrichien.

Le 4, vers huit heures du soir, le maréchal Oudinot, après s'être rendu maître du bois de Muhlenten, prépara le passage de l'armée entière vers les villages d'Enzerdorf et de Zanet ; à 9 heures l'artillerie française tonnait sur les ouvrages de l'ennemi, qui moins bien disposés ne répondaient qu'imparfaitement au feu des artilleurs de Lobau ; enfin 1500 hommes de Masséna abordent l'autre rive et sont bientôt suivis par le corps entier de ce maréchal. La pluie, le vent s'unissent pour donner à cette nuit l'aspect le plus lugubre ; les travaux se poursuivent cependant avec une grande vigueur, les bataillons et les escadrons défilent successivement sur les ponts rapidement préparés, et à quatre heures du matin les colonnes du Prince d'Essling sont formées sur l'autre rive et s'établissent perpendiculairement au fleuve, à l'instant même où D'Avoust porte ses masses dans la direction de Wittau qu'il occupe après un combat assez vif; la cavalerie de Bessières, le corps d'Ou-

Digitized by Google

dinot remplissent l'intervalle laissé libre entre les 3e et 4e corps, et donnent la main à Masséna, tandis que Bernadotte à la tête de ses Saxons vient prendre position à côté du Prince d'Eckmühl.

Les feux formidables de l'artillerie ont donné le signal de l'attaque qui se développe avec une rapidité remarquable sur toute la ligne. D'Avoust, après s'être déployé dans les plaines de Marchfeld, marche sur Groshofen et en chasse le corps de Nordman, qui après une vive résistance se retire sur Nieusiedel; Bernadotte enlève le village de Raschdorf, Gérard, à la tête d'une partie de la cavalerie Saxonne, culbute les cuirassiers Autrichiens qui menaçaient de se rendre maîtres du chemin de Wagram, et Masséna, ayant sous ses ordres Molitor et Saint-Cyr, pousse vigoureusement les troupes de Klenau dans la direction de Sussenbrunn.

Les honneurs de la journée demeuraient aux colonnes de Napoléon qui avaient entamé la ligne ennemie sur différents points, mais rien n'était décidé, car l'Archiduc Charles renforcé à la tombée de la nuit avait conservé des positions menaçantes et ses lignes demeuraient établies des pieds de Rissamberg jusqu'aux approches de Léopoldsdorf. Le 6 au matin l'Empereur à cheval parcourait le front de bataille et son regard d'aigle planant sur cette immense plaine de Wagram, où doit se décider le sort de la monarchie Autrichienne, cherche à pénétrer les projets de l'Archiduc, qui manœuvre dans le but de déborder l'armée française; il donne des ordres précis pour que l'attaque dirigée avec ensemble triomphe de toute résistance :

Digitized by Google

D'Avoust couronnera Neusiedel par les deux flancs; Oudinot se portera au delà de la Russbach vers Baumersdorf; Marmont s'emparera de ce village et Macdonald arrêtera tout ce qui voudrait en sortir; Bernadotte menacera Wagram; une partie des troupes d'Eugène, de Masséna, la cavalerie de la Garde et trois divisions de cuirassiers formées en réserve, se tiendront prêtes à appuyer les colonnes qui viendraient à échouer, et à soutenir celles qui seraient pressées par des forces supérieures.

Mais quoique forcé la veille dans une partie de ses positions, l'Archiduc Charles n'avait pas cru devoir attendre l'attaque des Français et le bruit de son artillerie qui tonne vers Neusiedel, en avertissant l'Empereur de l'agression de l'ennemi, lui fit craindre un instant qu'il ne soit forcé de changer les ordres déjà remis; Alderklaa, ce point si important aux deux armées, venait d'être occupé par une partie du premier corps Autrichien que commandait Bellegarde, tandis que les trois colonnes de Rosemberg attaquaient vigoureusement le Maréchal D'Avoust à Glizendorf. Ce mouvement heureux à son début, car le Général Puthod repoussé un instant du village fut forcé d'appeler en soutien les divisions Gudin et Friant, allait devenir fatal à l'ennemi et marquer la première période des succès de la journée. L'attention de Napoléon, fut attirée vers cette partie du champ de bataille; il crut que l'approche de l'Archiduc Jean animait les masses de Rosemberg et s'y porta rapidement en se faisant appuyer par une forte partie de la Garde. Après avoir dirigé ses batteries redoutables sur le front de l'ennemi qu'elles ébranlèrent, il lança la cavalerie de Grouchy renforcée des colonnes de D'Avoust sur les posi-

Digitized by Google

tions occupées par Rosemberg, qui forcé, après une action sanglante, de céder à la valeur des troupes françaises, se retira au-delà de la Russbach poursuivi l'épée dans les reins.

Dans l'instant où le succès couronnait les efforts de D'Avoust, Napoléon se reportait au centre. Après avoir parcouru toute sa ligne de bataille, il a reconnu la position de Bellegarde sur les hauteurs formidables d'Alderklaa qui commandent la contrée, et c'est de ce point essentiel qu'il faut chasser l'ennemi. Les 5e et 6e corps de l'Archiduc sont chargés de la défense de ce terrain qui devient le gage de la victoire et l'armée frémissante demande l'ordre d'attaquer. C'est à Masséna que revient l'honneur de porter les premiers coups. Le maréchal, blessé grièvement la veille d'une chute de cheval, se fait traîner dans sa calèche pour diriger les mouvements de son corps d'armée ; il charge Saint-Cyr de se porter en colonnes serrées sur le point désigné, de donner tête baissée sur l'ennemi et de trouer son centre qui semble dégarni. Mais ce général ne met pas la vigueur désirable ; Masséna reconnaît la mollesse de son attaque, il s'y fait transporter, et par sa présence ranime le soldat que l'hésitation démoralise ; un combat terrible s'engage, les obstacles sont franchis avec un élan extrême, les maisons sont enlevées successivement, deux régiments surtout (4e et 24e) se distinguent par leur fougue belliqueuse et renversent tout ce qu'ils rencontrent, encore un effort et la ligne ennemie rompue par le centre donnera la victoire aux Français. Mais Masséna n'avait pu suivre toutes les péripéties du combat: ces deux héroïques régiments, qui viennent de faire une trouée sanglante dans les rangs de l'ennemi, sont

Digitized by Google

pressés à leur tour, repoussés vers Alderklaa qu'ils ont dépassé de quatre cents toises, une lutte plus acharnée que la première se développe, Bernadotte, entraînant les Saxons et la division du général Dupas, marche enfin pour appuyer Saint-Cyr, l'infanterie saxonne lâche pied au premier choc, se répand dans la plaine et Masséna se voit forcé de la faire charger pour la ramener au combat. L'Archiduc Charles veut cependant reprendre cette position importante qui vient de lui être arrachée, il s'y porte à la tête des grenadiers d'Aspre, qui, lancés sur les bataillons décimés de Saint-Cyr, parviennent à se rendre maîtres de la position, tandis que le général autrichien Klenau repoussait la division Boudet du village d'Aspern, après lui avoir enlevé une partie de son artillerie.

Il était 9 heures du matin environ, et la ligne de bataille de l'ennemi, qui par l'immensité de son étendue pouvait prendre à revers les colonnes françaises, s'étendait des bords du Danube jusqu'aux approches de Wagram. Napoléon au contraire a réuni ses troupes vers le centre, et de la position qu'elles occupent, il pourra les transporter rapidement sur le point menacé. Les premiers succès des Autrichiens contre les Saxons de Bernadotte et la division Saint-Cyr, enhardissent l'Archiduc Charles, qui après avoir étendu encore sa droite laisse derrière lui les hauteurs de Russbach et s'avance dans la plaine où l'armée française semble devoir succomber. Mais Napoléon va mettre en mouvement les formidables colonnes qui, spectatrices des combats de la matinée, n'attendent qu'un signal pour se porter sur l'ennemi : c'est d'abord Macdonald dont le corps d'armée, dans lequel combat M. L'Olivier, va décider

Digitized by Google

du sort de la journée ; c'est Oudinot et D'Avoust qui attaqueront le côteau de Russbach et le village de Neusiedel, c'est enfin Bessières, Nanzouty, Arrighy, qui porteront leurs terribles cavaliers sur les carrés ennemis foudroyés déjà par l'artillerie de la Garde que commande l'intrépide Drouot.

A dix heures les masses autrichiennes s'avancent avec assurance et font retentir les hauteurs de la Russbach et les plaines de Wagram de leurs cris de victoire. L'artillerie française se porte à leur rencontre, elle tonne sur leurs rangs dans lesquels elle produit les plus épouvantables ravages; l'agitation y pénètre bientôt, mais elles se reforment et reprennent une partie de leur assurance. En ce moment paraissent les têtes de colonnes de Macdonald ayant le général Lamarque en première ligne ; elles s'établissent sous les yeux de l'Empereur qui, d'un regard calme au milieu de la tempête, préside à toutes les dispositions nécessaires ; les bataillons sont formés, demandent à marcher, s'inquiètent, lorsque les feux du maréchal D'Avoust, touchant le sommet de Neusiedel, annoncent à Napoléon les succès de ce chef d'armée. Aussitôt le signal est donné, les différents corps reçoivent l'ordre de reprendre l'attaque avec plus de vigueur, tandis que Macdonald, précipité sur le centre de l'Archiduc, qui s'appuie au clocher de Sussenbrunn, va renverser tout ce qu'il rencontrera et donnera la victoire à la France.

Cette colonne intrépide, forte de vingt et un bataillons, s'ébranle, et tout succombe sous ses coups redoutables. C'est en vain que le généralissime ennemi fait doubler ses

Digitized by Google

lignes et appelle vers son centre compromis, toutes les réserves qu'il a sous la main ; c'est en vain que le courage qu'il déploie pénétrant le cœur de ses soldats les ramène toujours au combat, il prolonge l'action sans pouvoir espérer de ressaisir la victoire qui lui échappe. Ses lignes sont rompues, Alderklaa, Breitenlée sont enlevés, le centre est culbuté ; Macdonald, semant autour de lui la terreur et la mort, marche toujours à la tête de son intrépide colonne, réduite à quinze cents hommes ! Mais enfin Nanzouty, Durutte, de Wrede, Reille, pénétrant par la trouée que vient de faire le maréchal, lui viennent en appui, et ces braves guerriers prenant à revers les colonnes de l'ennemi y font les plus affreux ravages. En même temps Oudinot gravissait les hauteurs de la Russbach et chassait à la baïonnette le corps de Hohenzolern ; Davoust dirigeant ses bataillons avec une rare vigueur s'emparait du rideau et donnait le signal de la grande attaque ; rien n'avait pu arrêter les valeureux régiments qui, sous Morand, Gilly, Friant, Gudin, Puthod, enlevèrent d'assaut les hauteurs placées devant eux, hauteurs bravement disputées par l'ennemi, qui en comprenait toute l'importance et qui tint en désespéré dans la tour de Neusiedel ; Masséna, poussant ses soldats dans la direction d'Aspern, chassait les Autrichiens d'Essling et de tous les villages qui bordent le Danube, après avoir écrasé successivement leurs carrés et venait établir son quartier-général à Léopoldau. Quant à l'Archiduc Charles il se sentit vaincu par l'attaque formidable et les succès glorieux de Macdonald ; incapable de disputer plus longtems la victoire, jugeant qu'une plus longue résistance entraînerait la perte de son armée et livrerait la monarchie Autrichienne aux vainqueurs, il se retira par différentes routes

Digitized by Google

sur Hohenleiten, Brünn, Kornenbourg et Stamersdorf, s'efforçant de dissimuler sa ligne de retraite afin d'échapper à une poursuite qui pouvait décimer encore les débris de son armée.

Macdonald, Oudinot, Marmont devinrent Maréchaux; la France perdit trois Généraux, huit Colonels et comptait au nombre des blessés vingt Généraux et douze Colonels. M. L'Olivier, placé sous les ordres du premier de ces Maréchaux, prit une part glorieuse des dangers et de la gloire de cette journée qui ébranla jusqu'à sa base l'Empire de François II; nommé Lieutenant en premier trois jours plus tard (9 juillet 1809), il reçut, le 17 du même mois, l'étoile de la Légion d'Honneur, faveur d'autant plus grande qu'il comptait dix-sept ans à peine. Rentré en France à la paix de Vienne, entraîné dans la suite par le mouvement rapide de la vie des camps, il assista dès lors à toutes les grandes batailles livrées depuis cette époque dans le Nord de l'Europe, et Capitaine depuis le 17 avril 1811, il fit partie de la grande armée destinée à la campagne de 1812.

Poussé à cette guerre aventureuse par une raison de haute politique née des condescendances d'Alexandre et par des motifs plus puissants encore dont il a été question dans la biographie précédente, l'occupation du Duché d'Oldenbourg devint le prétexte de la guerre de Russie, et l'armée française appuyée faiblement par des alliés sans foi, après des succès glorieux, après avoir rehaussé encore son immense renommée, qui comme un granit que rien n'altère s'était incrustée chez tous les peuples, dut se soumettre à la fatalité qui, pendant la mémorable retraite de

Digitized by Google

Russie, s'attacha à ses pas. M. L'Olivier fit partie des colonnes qui plantèrent leurs étendards victorieux sur les tours de Moscou; attaché au corps d'armée du prince de la Moscowa, il suivit ce maréchal jusqu'à sa rentrée en Prusse et se couvrit de gloire surtout aux défilés de Ponary, où, à la tête de quelques braves, il contint les Russes prêts à deborder les débris des phalanges Impériales. Dirigé vers la Saxe, en 1813, les journées de Lutzen et de Bautzen lui permirent de déployer son brillant courage; placé plus tard sous les ordres de Macdonald, il se trouva, le 29 août 1813, à la sanglante affaire de la Katzbach et vint enfin combattre dans les plaines de Leipsick, où devaient se décider les destinées du monde.

Nommé capitaine à l'état-major du Duc de Tarente pendant ces terribles journées, M. L'Olivier, débouchant par Holzhausen avec la colonne commandée par ce maréchal, pour enlever une redoute à l'ennemi dans la matinée du 16, fut renversé par un boulet qui atteignit son porte-manteau. Après les succès de la première journée vers Wachau, l'armée française, abandonnée par une partie de ses alliés qui tournèrent leurs armes contre elle, fut forcée de se replier sur Mayence; le capitaine L'Olivier, demeuré un des derniers à Leipzig, parvint à franchir l'Elster à la nage, lorsque la funeste négligence du colonel Montfort précipita dans l'abîme tant de glorieux soldats. Il revit successivement toutes les places qu'il avait traversées en vainqueur, mais la fortune cruelle poursuivait aujourd'hui ses favoris d'autrefois, qui, après avoir touché à Lindenau, Markraustraedt, Weissenfels, Freybourg, Erfurt et Gelnhausen, furent arrêtés un instant, le 30 octobre 1813, par

Digitized by Google

les colonnes du général de Wrede qui occupaient Hanau. Ici encore il fallut déblayer la route à coups de sabre pour regagner la France. Chargé par le Duc de Tarente de s'assurer des forces que déployait l'ennemi aux débouchés de la forêt, M. L'Olivier s'acquitta de cette mission périlleuse avec le courage et l'habileté dont il avait donné tant de preuves, et fut un des premiers qui, sous les ordres de Sébastiani, s'élancèrent sur les Austro-Bavarois qui disputaient aux colonnes de Napoléon le passage de la Kintsig. Dirigé vers la Hollande avec Macdonald, rentré en France pour défendre le sol de la Patrie, le capitaine L'Olivier prit part aux batailles de Champ-Aubert, Montmirail, Mormant, etc., et sa bravoure éclatante au combat d'Arcis lui mérita, le 21 mars 1814, le grade de chef de bataillon ; blessé dans la soirée du même jour en chargeant les masses de l'ennemi qui s'avançaient menaçantes sur les routes de Vitry-le-Français, il resta au pouvoir des alliés jusqu'au moment de l'abdication.

L'Empire était tombé, la coalition avait satisfait sa rancune et s'était vengée de vingt années d'humiliation, les lambeaux de la Pologne passaient définitivement dans les mains des spoliateurs, qui allaient s'efforcer d'arracher de ses entrailles tous les éléments de patriotisme et de nationalité; la Prusse ardente à la proie s'agrandissait au détriment de la monarchie française; la Belgique donnée à la Hollande fit partie intégrante du royaume des Pays-Bas et lui demeura soumise pendant quinze années. Le chef d'escadron L'Olivier, attaché à l'état-major du duc de Tarente dans les premiers jours de la Restauration, rentra dans sa patrie le 28 février 1815, et admis dans l'armée des Pays-

Digitized by Google

Bas à la même époque, il obtint en 1826 le grade de major. Entré au service de Belgique peu de temps après la Révolution de 1830, il fut nommé Colonel d'infanterie le 5 novembre de la même année.

Grégoire, nommé lieutenant colonel à la suite des événements de septembre, mécontent cependant de la position qui lui avait été faite, dévoré de besoins, avait été circonvenu pour le parti Orangiste qui dominait encore dans un grand nombre de nos contrées. Mis en communication directe avec le Prince d'Orange, il n'avait pas tardé à être gagné aux soutiens du régime qu'il avait contribué à renverser, et son caractère aventureux agissant, il s'était mis à la tête d'un bataillon de 400 hommes en garnison à Bruges, qu'il avait conduit sur Gand pendant la nuit du 1er au 2 février 1830, dans l'espoir d'être soutenu par les citoyens de cette cité laborieuse, et convaincu de trouver dans quelques chefs d'armes, sinon un appui certain et immédiat, au moins une approbation morale qui ne demanderait qu'un premier succès pour se déclarer. Arrivé à Mariakerke, Grégoire fut joint par le général de Wautier, commandant la Province de la Flandre Orientale, qui, paraît-il, venait lui intimer l'ordre de rebrousser chemin. Mais cette manière au moins singulière de réprimer une révolte à main armée, ne produisit qu'un effet médiocre; Grégoire, loin de se conformer aux ordres qui durent lui être donnés, continua sa marche sur Gand, accompagné du général de Wautier, qui arrivé à la porte de Bruges, cria au poste venu sous les armes de ne point faire feu et s'esquiva à la faveur du tumulte occasionné par cette échauffourée. Le poste rendu inutile par suite de cette circonstance, le bataillon de Grégoire fut

Digitized by Google

divisé en deux colonnes; il prit le commandement de la première et se porta à l'hôtel du gouvernement aux cris de *Vive le prince d'Orange*, tandis que le second détachement, guidé par un certain De Bast, se dirigeait vers la caserne des Pompiers, dans le but de se rendre maître de cette position avant l'arrivée de la garnison. Mais la loyauté de quelques hommes de cœur devait anéantir l'espoir des ennemis de notre nationalité naissante : M. Vande Poele, commandant des pompiers, instruit de l'arrivée du bataillon révolté, avait rassemblé à la hâte cent hommes environ, dont il pouvait disposer, il avait fait atteler deux pièces de campagne qui furent chargées à mitraille, en attendant l'arrivée des soldats de Grégoire; celui-ci, s'étant rendu maître de l'hôtel du Gouverneur, avait fait des efforts inutiles pour vaincre la résistance de ce magistrat; un jeune officier de pompiers, M. Rolliers (1), ayant fait connaître cette circonstance à son chef immédiat, les soldats de Vande Poele reçurent la seconde colonne de Grégoire par une bordée de mitraille qui mit soixante-dix hommes hors de combat et suffit pour disperser le reste.

Pendant ce temps que faisaient les autorités militaires? soit incurie, soit tout autre motif bien moins avouable, elles se hâtaient lentement à prendre des mesures inopportunes, et tout juste suffisantes pour ne pas arrêter la marche et les succès de Grégoire et des siens; le général de Wautier s'était rendu à la citadelle, et les troupes rassemblées à la plaine Saint-Pierre et mises en marche, on s'aperçut *seulement alors*, qu'elles n'avaient pas de car-

(1) Aujourd'hui capitaine au Régiment des Grenadiers.

Digitized by Google

touches et il fallut rebrousser chemin pour s'en procurer, laissant à l'insurrection le temps nécessaire pour s'établir à Gand d'une manière définitive ; le colonel L'Olivier, commandant le 7e régiment de Ligne, moins réservé dans ses allures, proposait au général de Wautier de prendre la haute direction du coup de main tenté par Ernest Grégoire (1), et cet officier général laissait ce chef de corps à la tête de son régiment, circonstance bizarre, significative même, si l'on réfléchit à l'espoir qui a bercé si longtemps le parti Orangiste en Belgique ; enfin, lorsque les mesures énergiques prises par M. Vande Poele eurent réduit à néant les prétentions de Grégoire et l'espoir de quelques partisans de l'ancien régime, ceux même dont la conduite avait été la plus équivoque s'efforcèrent par un faux patriotisme et un zèle outré, de donner le change à l'opinion publique qui les accusait hautement de participation aux complots qui répandaient la défiance dans le Pays, le désordre et l'anarchie dans les rouages de l'État.

Quoi qu'il en soit, dans ces circonstances le bras seul qui agissait fut frappé, et à Gand comme à Bruxelles, à Anvers et à Malines, on ne toucha que médiocrement aux vrais coupables. M. L'Olivier, malgré sa conduite malheureuse en cette circonstance, reçut le brevet de Général de brigade le

(1) « En ce moment la scène changea, le colonel L'Olivier commandant le 7e Régiment s'approcha de moi et me dit : *Général, il faut que tout cela finisse, mettez-vous à la tête du mouvement d'Ernest Grégoire, je vous soutiendrai avec mon régiment.* » (Mémoire justificatif du général de Wautier, 25 février 1834.)

Pourquoi donc le général n'a-t-il pas fait arrêter immédiatement le chef de corps qui lui faisait une proposition aussi honteuse. On sait que le Prince d'Orange avait sacrifié des sommes énormes qui ont été distribuées à Gand, pour s'assurer le concours de quelques hauts fonctionnaires.

Digitized by Google

10 octobre 1831, et celui de Général de division le 21 juillet 1842. Chevalier de l'Ordre de Léopold en 1833, Officier en 1837, Commandeur en 1846, il reçut du Roi Louis-Philippe la croix d'Officier de la Légion-d'Honneur comme récompense de sa bravoure pendant la campagne de 1814; Commandeur du même ordre le 5 novembre 1846, de la Branche d'Ernestine de Saxe le 18 novembre 1852, M. le Lieutenant Général L'Olivier, décédé à Liége le 3 octobre 1854, a laissé la réputation d'un chef d'armée distingué sous le rapport des connaissances pratiques. Bon manœuvrier, brave sur un champ de bataille, il est à regretter que les événements dont il vient d'être question aient terni sa carrière, qui sans cette circonstance serait une des plus belles de notre armée.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL L'OLIVIER.

Digitized by Google

Général La Coste.

La Coste, Honoré-Joseph, Général de Brigade, né à Gand le 22 octobre 1794, entra dans les armées françaises à l'âge de seize ans et fit comme sous-officier les campagnes de 1810, 11 et 12 sur les côtes de la Zélande. Son aptitude au rude métier des armes, les dispositions naturelles de son esprit, le firent admettre, le 14 janvier 1813, à l'École Impériale de Saint-Cyr, et dès le 17 décembre suivant, son examen de sortie lui valut la distinction d'être nommé sous-lieutenant au 7e régiment des Tirailleurs de la Garde Impériale.

A cette époque déjà l'Empire français menacé de toutes parts appelait aux armes de nouvelles phalanges pour résister aux armées de la coalition qui s'avançaient, après avoir triomphé dans les plaines de Leipsick. Des trahisons extraordinaires, inouies, avaient préparé ces revers; enchaînée au colossal Empire de Napoléon, la Monarchie Prussienne la première, par la défection des généraux Yorck et Massembach, donna le signal qui fut suivi en dernier lieu dans les plaines de la Saxe par l'abandon même sur le champ de bataille, des corps auxiliaires

Digitized by Google

Saxons et Bavarois, abandon qui étonna tous les cœurs vraiment loyaux et perdit le vainqueur de l'Europe. Le patriotisme français s'émut de la brusque rupture des traités d'alliance conclus lorsque Napoléon, dans la plénitude de sa gloire, faisait trembler les plus puissants monarques; il comprit que la patrie menacée du nord au sud avait besoin des bras de tous les bons citoyens pour résister aux flots envahisseurs qui devenaient chaque jour plus menaçants, et des levées nombreuses répondirent à la marche hostile de toute l'Allemagne, de toutes les nations liguées contre la France.

M. La Coste atteignait alors sa dix-neuvième année, et quoique bien jeune encore il avait combattu pendant trois années consécutives pour la gloire de sa patrie adoptive, où tant de Belges méritèrent l'estime et souvent l'admiration de leurs compagnons d'armes. Le 21 décembre 1813, la Suisse fut envahie et dès les premiers jours de janvier 1814, le Rhin avait été traversé par différents corps ennemis qui se répandaient en Alsace, en Bourgogne et en Loraine, tandis que les Anglo-Espagnols franchissant les Pyrénées, pénétraient dans les provinces méridionales. Après avoir forcé à la retraite les quelques troupes qui leur furent opposées, les alliés marchant simultanément pour entourer la France entière d'un cercle de fer difficile à rompre, avaient divisé leurs forces en trois armées distinctes, qui sous des chefs différents devaient pourtant concourir au même but, celui de l'abaissement de la puissance française, désarmée en grande partie par les pertes éprouvées dans la retraite de Russie et en dernier lieu dans les champs de Leipsick. La première grande

Digitized by Google

armée, forte de cent soixante mille hommes, obéissait au Prince de Schwartzenberg et manaçait l'Empire vers la Suisse; la seconde, dite armée de l'Est, guidée par le général Wittgenstein, avait envahi la France par le Port Louis, et la troisième (armée de Silésie), commandée par le Feld-Maréchal Blücher, après avoir passé le Rhin entre le Mein et le Necker, se portait vers Bar-sur-Aube et Brienne afin d'opérer sa jonction avec les colonnes du prince de Schwartzenberg, et d'être ainsi, en *nombre suffisant,* pour accabler les débris des vieilles bandes Impériales qui, sous l'Empereur en personne, allaient disputer glorieusement dans une dernière campagne le sol de la France, le prestige national.

Pour faire face à tant d'ennemis implacables, Napoléon développe toutes les ressources de son génie, et il peut encore triompher de la coalition, si ses Lieutenants ont conservé l'énergie et la loyauté qui distinguèrent autrefois leur brillante carrière. Le 26 janvier, à onze heures du soir, il a rejoint son armée à Châlons-sur-Marne, et dès le 27 au matin il se porte sur Saint-Dizier où il bat un corps de l'armée de Silésie commandée par le général Landskoï; M. La Coste eut l'honneur de faire partie des colonnes de l'immortelle Garde Impériale qui portèrent les premiers coups à l'ennemi et qui, toujours redoutable, même dans les revers les plus terribles, inspirèrent le respect aux envahisseurs de la France. Mais le succès de Saint-Dizier ne fut que le prélude de la campagne; le lendemain il franchit avec l'armée Impériale la forêt de Montierender et joignit le 29 les masses de Blücher établies à Brienne. Placé sous les ordres du Maréchal Ney, il fit partie des six bataillons qui formés en colonnes serrées se portèrent à l'attaque

Digitized by Google

du corps d'armée d'Alsufieff proposé à la défense du château, et le courage qu'il déploya dans cette action terrible, où avec la jeune Garde il contribua puissamment à enlever une batterie à l'ennemi, lui mérita les plus grands éloges. A huit heures du soir, après une lutte acharnée de cinq heures, Blücher qui avait failli tomber dans les mains des soldats du général Chateau, se sentant incapable de conserver plus longtemps la position qu'il avait prise, fit mettre le feu à la ville de Brienne pour couvrir sa retraite, qui s'exécuta lentement au milieu des ténèbres. Enfin la baïonnette acheva l'œuvre commencée par l'artillerie, l'ennemi culbuté sur tous les points se retira en désordre vers la Rothière, laissant au pouvoir des Français de nombreux prisonniers et plusieurs trophées.

M. La Coste s'était noblement conduit dans cette journée sanglante qui donna un nouveau lustre aux armes de Napoléon, et poussant l'ennemi l'épée dans les reins, il se trouvait deux jours plus tard dans les plaines de la Rothière. Chargé le 1er février de déloger la Garde Impériale Russe des positions qu'elle avait prises dans ce village, il s'élança à l'assaut des retranchements de l'ennemi, parvint à les emporter et livra passage aux braves qui combattaient à ses côtés. Une mêlée épouvantable s'en suivit, et dans la trouée creusée par le fer dans ces masses qui à chaque instant se déployaient plus nombreuses, le général Marquet fut frappé à mort. M. La Coste blessé grièvement au pied droit, trouva cependant assez de forces pour assister à toutes les péripéties du drame qui ensanglantait le sol de la France ; repoussés des positions qu'ils viennent de conquérir, ralliés par l'Empereur qui à la tête de la cavalerie

Digitized by Google

du général Colbert, jette le désordre dans les rangs de l'ennemi ; les régiments de la jeune Garde guidés par le Duc de Reggio s'élancent la baïonnette croisée sur les Russes, et parviennent après trois attaques furieuses à reprendre le village. Mais enfin il faut céder au nombre, Napoléon voit grossir à chaque instant les colonnes des coalisés, il ordonne de traverser l'Aube et de se concentrer sur Troyes, où il attendra la bataille que l'ennemi, fort de son nombre, viendra sans doute lui livrer.

Déjà cependant de nouvelles dispositions semblaient avoir été adoptées par les monarques alliés ; le drapeau tricolore avait flotté sur les murs de Vienne, de Moscou, de Berlin et de Madrid, pourquoi ne pas s'efforcer de réduire Paris, cette ville féerique, cette Babylone moderne, cœur de la France, diamant étincelant dont les reflets électrisaient les départements en armes, leur donnaient cette puissance, cette vigueur héroïque qui dans les départements de l'Est surtout, se traduisaient chaque jour par des actions glorieuses, qui seront toujours la gloire de ces provinces nationales. Mais pour atteindre ce résultat immense, il fallait tromper l'Empereur Napoléon par de fausses manœuvres ; on laissa donc devant lui des forces respectables, tandis que le gros de l'armée de Blücher se portant vers Château-Thierry, la Ferté-sous-Jouarre et Meaux, culbuterait le corps d'armée du Duc de Tarente et menacerait Paris, proie qui semblait assurée, car les plus grands ennemis de l'Empire ne combattaient pas à découvert sur un champ de bataille. Sur un autre rayon le danger n'était pas moins grand ; le Prince de Schwartzenberg s'avançait par Sens et poussait des éclaireurs jusqu'à Melun ; Marie-Louise, Régente, effrayée de l'approche

Digitized by Google

des coalisés, faisait déjà ses préparatifs de départ, lorsque Napoléon brisa momentanément par un éclair de son génie, l'espoir des Souverains alliés qui marchaient en vainqueurs.

Le 9 février, les colonnes qu'il a sous la main, composées presqu'exclusivement de soldats de la Garde, sont dirigées sur Sezanne par Villenoxe et Barbonne, dans des chemins impraticables surtout pour l'artillerie; mais l'Empereur a ordonné de franchir tous les obstacles, et ses volontés s'accomplissent; les canons sont traînés à bras, on franchit douze lieues dans la journée et le soir on atteint le rendez-vous assigné à l'armée. Le 10 au point du jour les troupes françaises sont dirigés sur Saint-Prix, et Marmont, après avoir traversé les étangs du Saint-Gond, attaque avec vigueur les Russes d'Alsufieff qui occupent le village de Baye. Bientôt l'action se développe, deux divisions françaises (Lagrange et Ricard) débordent l'ennemi par sa droite et le chassent des positions qu'il a prises; mais le général Russe a concentré ses forces sur Champ-Aubert, il est deux heures environ et la valeureuse Garde qui se déploie dans les belles plaines de cette partie de la Brie, guidée par Napoléon, se porte tête baissée sur les colonnes établies devant elle; rien ne résiste à ce choc terrible, les bataillons d'Alzufieff renversés cherchent à se mettre en retraite sur Châlons où ils appuient leur droite; en ce moment les cuirassiers de la Garde chargent vigoureusement cette partie de leur ligne de bataille dans laquelle ils sèment l'épouvante et la mort, les bataillons ennemis sont brisés; acculés à un bois et à un lac près la route d'Epernay ils sont atteints par ces terribles cavaliers qui les culbutent dans les marécages, où plus de deux mille hommes péris-

Digitized by Google

sent ; le reste, à l'exception de quinze cents hommes qui parvinrent à s'échapper à la faveur de la nuit, tombe au pouvoir des Français, ainsi que trente bouches à feu.

Le corps d'armée d'Alsufieff était détruit, mais un ennemi plus menaçant encore se montrait vers Montmirail : c'était d'abord les colonnes de Saken renforcées depuis la veille de trois brigades d'infanterie, puis le général Prussien York qui venait de faire sa jonction avec le précédent et qui, en pleine marche sur Meaux, semblait disputer aux Russes l'honneur d'arriver le premier sous les murs de Paris. La nouvelle des succès de Champ-Aubert ralentit pourtant leur ardeur, et pressés d'accepter la bataille qui leur est offerte, ils prennent position, étendant leurs deux ailes du village de Fontenelle à la rivière du Petit-Morin et appuyant leur centre à la ferme de l'Epine-au-Bois. Placé sous les ordres du Prince de la Moscowa, M. La Coste fut dirigé sur le village de Marchais, et contribua par son courage et son élan à s'emparer et à se maintenir dans cette position essentielle, qui fut prise et reprise trois fois par les armées en présence. Mais l'occupation de ce poste ne décidait pas encore des résultats de la journée ; Napoléon, pour engager une action générale, attendait l'arrivée d'une partie de la Garde aux ordres du duc de Trévise ; cette colonne si impatiemment désirée se montra enfin vers trois heures : aussitôt le général Ricard, qui occupait Marchais, reçut l'ordre de céder cette partie du terrain à l'ennemi afin de l'engager d'une manière certaine dans les lignes françaises ; Friant prépare quatre bataillons de la Garde qui formés en colonnes serrées vont être lancés sur l'Epine-au-Bois et attaqueront le centre des Russes qui se dégarnit

Digitized by Google

sensiblement pour appuyer la droite menacée en cet instant par Nanzouty et par le maréchal Mortier. Le Prince de la Moscowa, à la tête de la Garde, portera les coups les plus terribles : profitant de la manœuvre qui oblige Saken à dégarnir sa ligne à hauteur de l'Epine-au-Bois, il s'élance au pas de course sur les Russes qui occupent cette position, les aborde à la baïonnette, renverse tout ce qui s'oppose au torrent que sa voix guide et dirige, et achève de culbuter le centre lorsque les Grenadiers à cheval de la Garde, conduits par le général Guyot, tournant la droite de l'ennemi, se jettent sur ses derrières et poursuivent leur triomphe jusqu'à ce que les Russes par une retraite désordonnée sur Château-Thierry, se fussent dérobés aux sabres destructeurs de ces cavaliers intrépides, de cette infanterie peu nombreuse, mais grande par son courage et son dévouement. Huit mille Russes gisaient sur le champ de bataille, six drapeaux, dix-sept pièces d'artillerie, tous les bagages et deux mille prisonniers, couronnèrent cette brillante journée, qui en privant les Russes d'un puissant auxiliaire faisait renaître l'espoir et la confiance non-seulement dans l'armée, mais encore dans les cœurs vraiment français.

Blücher cependant avait appris la gravité des revers qui venaient de frapper l'armée de Silésie dont il avait le commandement en chef, et son impétuosité ordinaire l'emportant sur des conseils plus sages, il dirigea immédiatement les forces qui lui restaient sur Etoges afin de faire subir au Maréchal Marmont un sort analogue à celui éprouvé par Saken et Alsufieff. Un dernier et glorieux succès venait de couronner, dans la journée du 12, les efforts merveilleux des armes de Napoléon : Château-Thierry occupé un instant

Digitized by Google

par l'ennemi venait de lui être enlevé par la bouillante cavalerie des généraux Letort, Nansouty et Defrance, qui enfoncèrent successivement tous les carrés qui leur furent opposés, et la vieille Garde, après avoir chassé les Russes établis à la Petite-Noue, leur enlevait trois mille prisonniers, des canons, de nombreux bagages et ramenait au delà de la Marne un renfort commandé par le Prince Guillaume de Prusse. Le Feld-Maréchal Prussien, à la tête de son armée, s'est porté le 14 sur le Duc de Raguse, mais ce Maréchal se retire vers Montmirail, où l'Empereur le rejoint à huit heures du matin après avoir fait une marche forcée, dans le but de porter un dernier coup à l'armée de Silésie. Blücher reconnaît bientôt qu'il se trouve en présence des colonnes conduites par Napoléon en personne, il voudrait maintenant refuser la bataille qui lui est présentée, mais forcé de l'accepter il s'établit à Vaux-Champ, et le Duc de Raguse, le premier, commence l'attaque des Prussiens, tandis que Grouchy tournant leur droite se porte à une lieue derrière la position qu'ils ont prise et renverse tout ce qui s'oppose à sa marche victorieuse. A deux heures, le village pris et repris deux fois demeurait au pouvoir des Français, lorsque toute la cavalerie de la Garde, débouchant à la fois, tomba sur les alliés qui venaient d'éprouver déjà de grandes pertes, et sema dans leurs rangs le désordre le plus épouvantable. Blücher pressé de toutes parts, trop heureux de sauver les débris de son armée qui laissait deux mille hommes sur le champ de bataille et six mille prisonniers aux mains des Français, pressa son mouvement de retraite vers Champ-Aubert ; mais Grouchy l'avait prévenu, et son apparition sur cette partie du champ de bataille jeta l'épouvante dans les rangs brisés des Russes et des Prus-

Digitized by Google

siens, qui n'échappèrent à une entière destruction qu'à la faveur de la nuit, et parce que le général Français, lancé dans des chemins impraticables, s'était vu forcé de marcher sans être appuyé par son artillerie.

Le Duc de Reggio, le Maréchal Ney surtout dans cette campagne mémorable, furent toujours chargés d'accomplir, avec les valeureuses troupes qu'ils commandaient, les missions les plus difficiles, les plus aventureuses. M. La Coste, constamment placé sous les ordres de ces deux Maréchaux, combattit avec gloire dans ces sanglantes journées ; après les succès du 14 février et la fuite de Blücher, l'Empereur, ayant appris que la grande armée alliée, suivant le cours de la Seine et de l'Yonne, menaçait Paris et atteignait Nogent-sur-Marne, Provins, Montereau et Orléans, dut se résoudre à abandonner la poursuite du Feld-Maréchal pour se diriger vers les points menacés. Le 15, au lever de l'aurore, sa Garde a fait volte-face et s'est portée sur Meaux; le 16 il rallie à Guignes les corps de Macdonald et d'Oudinot qui se replient en combattant devant l'ennemi, et dans le courant de la même journée il est rejoint par les différentes colonnes qui viennent de battre Blücher; le 17 il trouve le corps d'armée du général Wittgenstein établi entre Guignes et Nangis et occupant le village de Mormant. Aussitôt il lance sur les Russes deux bataillons conduits par le général Gérard ; ce chef intrépide franchissant tous les obstacles, pénètre dans le village tandis que la cavalerie de Milhaut et de Kellermann, tournant la position par les deux ailes, écrase les carrés qui se sont formés à leur approche. En vain Wittgenstein paie-t-il de sa personne, les colonnes qu'il déploie sont rompues et lui-même

Digitized by Google

n'échappe au vainqueur que par un hasard providentiel ; il rallie alors ses débris vers Provins, mais six mille hommes et vingt bouches à feu sont restés au pouvoir des Français, et bientôt Gérard, qui s'est porté sur Villeneuve-le-Comte, bat complétement les dix mille Bavarois du général de Wrede. Victor, Duc de Bellune, reçut en ce moment l'ordre de se porter immédiatement sur Montereau, de s'emparer des ponts de cette ville pour forcer Schwartzenberg à une action générale, et Napoléon lui-même se dirigea sur Nangis, où il établit son quartier Impérial.

Dans une position aussi difficile que celle où se trouvait alors la France, il fallait, pour triompher de la coalition, que le génie et l'immense activité de l'Empereur Napoléon trouvassent un écho dans ses lieutenants ; le moindre retard, la faute la plus légère pouvait avoir les résultats les plus funestes sur les destinées de l'Empire. Le Maréchal Victor, au lieu d'occuper Montereau dans la soirée du 17, s'est mis en marche le 18 au point du jour seulement, et ses têtes de colonnes qui se montrent à dix heures devant cette ville sont reçues par une vive fusillade, dirigée par les Austro-Wurtembergeois, qui, arrivés depuis une heure à peine pour couvrir la retraite de Bianchi vers Sens, ont pris position sur les hauteurs en avant de Montereau. En vain le général Chateau, gendre du Duc de Bellune, a-t-il déployé un grand courage pour déloger l'ennemi, frappé mortellement en conduisant ses bataillons sur les masses qui sont déployées, sa mort qui fut une véritable perte pour l'armée entière ne tarda pas à être vengée. A deux heures Napoléon se présente sur le champ de bataille, il

Digitized by Google

ordonne à Gérard de gravir le plateau et de s'en rendre maître, tandis que Pajol, se portant sur le flanc gauche de cette position, devait seconder l'attaque de l'infanterie. L'action ne tarda pas à s'étendre sur toute la ligne, l'ennemi abordé à la baïonnette est refoulé dans Montereau où il rencontre un nouvel adversaire : les habitants font pleuvoir sur lui une grêle de plomb et de projectiles qui produisent les plus terribles ravages ; sept mille prisonniers, plusieurs drapeaux tombent au pouvoir des Français ; les monarques alliés établis à Bray quittent précipitamment ce lieu trop avancé, dans la crainte de tomber au pouvoir des colonnes de Napoléon. Schwartzemberg presse sa marche sur Troyes, abandonnant à eux-mêmes les débris d'Alzufieff et il est suivi dans sa retraite par les forces établies à Fontainebleau, Nogent, Provins, Orléans ; la terreur a pénétré dans le camp des alliés qui ne se trouveront rassurés, que lorsque toutes leurs forces seront réunies pour combattre une poignée de braves, qui disputent le sol sacré de la patrie aux soldats de l'europe qui l'envahissent sur tous les points.

Cependant Blücher ne se sentant plus pressé par l'armée de Napoléon, s'était efforcé de reformer à Châlons son armée désorganisée par les terribles revers qui l'avaient accablée, et renforcé de quelques corps détachés, il s'était porté sur Troyes pour opérer sa jonction avec le Prince de Schwartzemberg. Arrivé le 12 à Méry-sur-Seine, forcé dans cette position, il ne continua sa marche qu'après avoir incendié cette ville pour arrêter la poursuite des Français. Napoléon a transporté le même soir son quartier Impérial au hameau de Châtres, et le lendemain il paraît devant

Digitized by Google

Troyes ; mais l'armée des alliés n'accepte pas la bataille qui lui est offerte, ses postes avancés composés de Bavarois et d'Autrichiens, se retirent à l'approche de la cavalerie française, et se barricadent dans l'intérieur de la ville ; l'Empereur, pour sauver l'ancienne capitale de la Champagne, accorde la nuit pour son évacuation et il y entre le 24, tandis que Schwartzemberg porte ses colonnes dans la direction de la Seine et de l'Aube. Cependant de nouvelles dispositions venaient de surgir du conseil des Souverains : il parut téméraire de risquer le sort des armées combinées dans une action générale, et on résolut encore de partager les forces pour atteindre Paris et forcer l'Empereur Napoléon à diviser ses colonnes. L'armée de Silésie s'était mise en communication avec de nouvelles troupes qui arrivaient sur la Marne, et par le passage qu'elle venait d'exécuter à la Ferté-sous-Jouarre en détournant l'attention des maréchaux Marmont et Mortier, elle était maîtresse des deux rives de cette rivière et se trouvait à portée de tendre la main aux forces qui arrivaient du Nord par Laon, Châlons et Reims, après avoir traversé la Belgique sous les ordres des généraux Bulow et Wintzingerode, qui venaient de s'emparer de Soissons et de mettre cette ville à sac. Châlons, Vitry, Epernay, sont occupés par les troupes de Blücher ; Saken s'est établi dans les faubourgs de Meaux, des coureurs se montrent à Lagny et menaçent la capitale de l'Empire, lorsque Napoléon, continuant avec ses quarante mille hommes la poursuite des cent mille Russes sur Colombey, espérait battre complétement cette armée, soulever derrière elle les populations irritées, et en assurer la destruction, avant qu'elle n'ait atteint les bords du Rhin.

Digitized by Google

Instruit de ces circonstances par l'arrivée subite de plusieurs courriers expédiés de Meaux et de Paris, l'Empereur résolut de se porter à tire-d'aile sur les derrières de l'armée de Silésie, tandis qu'il laisserait au duc de Tarente le commandement des corps d'Oudinot et de Gérard pour maintenir l'armée Austro-Russe en avant de Bar-sur-Seine. Le 27 février, il partit donc de Troyes à la tête de sa Garde qui coucha le même jour au petit village d'Herbise et poussa le lendemain jusqu'aux environs de Sezanne; le 1er mars, il traversa Ferté-Gaucher et arriva sur le même soir à Rebais, puis à Jouarre. Blücher apprend alors qu'il va se trouver en présence des colonnes de l'Empereur, il abandonne aussitôt Ferté-Milon et Oulchy-le-Château, et gagne la route de Soissons occupée par Wintzingerode et Bulow; cette place a été réoccupée le 19 par le duc de Trévise qui l'a mise en état de défense et en a confié la garde au colonel Kosinsky et à douze cents Polonais; si elle tient, ainsi que tout le fait espérer, les corps ennemis placés dans une position défavorable, ayant la ville qui leur refuse tout accès en face d'eux, les colonnes des maréchaux Mortier et Marmont à dos, et sur leur flanc droit les forces que Napoléon en personne guide avec tant d'activité, seront infailliblement écrasés, et déposeront les armes jusqu'au dernier homme; mais ce triomphe était trop complet et la fortune, en refusant ce juste succès au génie de Napoléon, sauva l'armée de Silésie d'un naufrage certain.

Les généraux Wintzingerode et Bulow, pressés dans leur mouvement vers Soissons, s'étaient présentés le 2 mars sous les murs de cette place, et engagèrent aussitôt l'action pour emporter ce boulevard, de la possession duquel dépen-

Digitized by Google

dait le sort de l'armée de Silésie; la garnison répondit d'abord avec beaucoup de vigueur, mais vers quatre heures du soir, l'attaque devint plus vive; le commandant de la place, craignant alors de compromettre le sort de cette ville, ignorant s'il avait devant lui une armée victorieuse ou des colonnes en retraite, ne tenant pas compte des détonations formidables qui se rapprochaient de l'Aisne et qui auraient dû lui annoncer l'arrivée de Napoléon, reçut un parlementaire, entama des négociations, s'effraya du danger qui menaçait la place et capitula, se trouvant très-heureux de se retirer sur Villers-Coterets, avec la garnison, son artillerie et ses bagages, lorsqu'une résistance honorable pouvait sauver l'empire et frapper si cruellement les ennemis de la Patrie.

Napoléon venait d'arriver à Fisme, il hâtait la marche de ses colonnes lorsqu'il apprit le terrible incident qui détruisait tout l'échafaudage sur lequel il avait élevé le plan de sa campagne. Blücher arrivé à Soissons et le pont de l'Aisne étant demeuré intact, la marche de son armée n'avait pas éprouvé le plus léger retard! Après avoir laissé six mille hommes dans la place, renforcé des corps de Wintzingerode et de Bulow, il prit position à deux lieues au delà sur les hauteurs qui de Craonne s'étendent jusqu'aux approches de Laon. L'Empereur, voyant une victoire assurée lui échapper des mains par la faiblesse d'un de ses lieutenants, ne désespéra pas encore d'atteindre, au moins en partie, son but primitif, et il résolut de tourner de quelques lieues plus loin sur la droite de Soissons, l'armée de Silésie et de manœuvrer sur le flanc du feld-maréchal. Ayant poussé ses colonnes de Fismes sur Béry-

Digitized by Google

au-Bac, il traversa l'Aisne, fit chasser les Russes par le maréchal Ney, dans la journée du 6, du bois de Corbeny et de la ferme d'Urtubize, et vint chercher l'armée coalisée fortement retranchée sur les hauteurs de Craonne et de Sainte-Marie, appuyant sa droite et sa gauche à deux ravins extrêmement escarpés, tandis qu'un troisième couvrait son front et que sa ligne n'était abordable que par une gorge resserrée, dont la nature elle-même semblait défendre l'entrée.

Cette position était formidable et cependant l'Empereur résolut de l'arracher à l'ennemi; le 7, à onze heures du matin, le Maréchal Ney se porte sur l'extrême droite des Russes qu'il cherche à déborder, tandis que le Duc de Bellune, à la tête de la jeune Garde, s'empare de l'abbaye de Vauclair et reçoit un coup de feu en franchissant avec ses braves, le ravin que foudroient cinquante bouches à feu. Une décharge terrible accueillit ces valeureux bataillons, mais bientôt Drouot franchit le défilé avec sa redoutable artillerie qu'une cavalerie nombreuse est prête à soutenir, ses feux sèment la mort dans les rangs de l'ennemi qui répond vigoureusement à l'attaque des Français; en ce moment l'intrépide Ney a forcé le passage au ravin de droite et renverse tout ce qu'il rencontre. Grouchy, Laferrière et Nanzouty guident leurs escadrons au milieu d'une pluie de mitraille, les deux premiers sont grièvement atteints; les Russes pressés de toutes parts, menacés d'être tournés par le Prince de la Moscowa, qui gagne toujours du terrain, se préparent à la retraite, qu'une charge générale de la cavalerie décide et qui s'exécute sous la protection des colonnes de Saken.

Digitized by Google

Mais la victoire difficile de Craonne, achetée chèrement par les colonnes françaises, fut pour l'Empereur un succès sans trophée et produisit sur l'armée entière une teinte de tristesse que Napoléon lui-même ne put dissimuler. Les Russes et les Prussiens en retraite sur Laon avaient pris position sur le plateau escarpé qui domine la contrée; suivis dans leur mouvement par l'armée française partie de Bray le 8 mars, ils se préparaient à disputer vigoureusement le terrain aux soldats de Napoléon, lorsque le Maréchal Ney arrivé pendant la nuit à une lieue du village de Chivi, fait attaquer par deux bataillons de la Garde une partie du corps de Woronzow en possession du défilé flanqué de marais impraticables, qui couvre la position des coalisés. Culbutés et renversés par ces grenadiers intrépides, les Russes sont refoulés sur les autres corps de l'armée combinée, qui courent aux armes; le 9, au point du jour, les colonnes de Napoléon se montrent en avant de Laon et occupent le terrain entre Semilly et Aippes, au delà de la route de Reims; bientôt elles se déploient à la faveur d'un brouillard très-intense et s'emparent des villages de Semilly, d'Ardon et de Leuilly; leur artillerie balaie les hauteurs occupées par Blücher et particulièrement le mamelon de Saint-Vincent, où de nombreuses batteries russes viennent de s'établir. Mais l'avantage de la position et le nombre considérable des défenseurs triomphent de l'impétuosité de l'attaque; Napoléon se voit forcé de négliger son projet d'enlever de front les retranchements naturels et formidables sur lesquels s'appuient les alliés, il donne l'ordre d'abandonner Semilly, Ardon et de se retirer sur Chavignon, tandis que le maréchal Marmont, dirigé vers Corbeny avec dix-huit bataillons, de l'artillerie et de la cavalerie, débordera l'ennemi par la

Digitized by Google

chaussée de Reims et coupera ses communications avec Marle.

Ce mouvement s'exécutait; le Maréchal Marmont formant la droite du corps d'armée principal après avoir chassé l'ennemi de Veslud atteignit son aile gauche à hauteur du village d'Athies, lui fit éprouver les pertes les plus sensibles, et se rendit maître de cette position que les Prussiens incendièrent pour couvrir leur retraite. Mais le triomphe que vient d'obtenir le Duc de Raguse et qui pouvait être d'un résultat si heureux sur le sort de la campagne, contribua peut-être à lui inspirer une trop grande confiance et à lui faire perdre cette vigilance indispensable surtout dans des moments si solennels. Tandis que Napoléon dispose pour le lendemain une attaque générale des colonnes prussiennes et russes, le Maréchal français se laisse surprendre vers onze heures du soir par toute la cavalerie ennemie qui fond sur la droite avec une grande impétuosité, sème, dans les rangs des conscrits qui la composent, le désordre le plus épouvantable, s'empare de quarante-six bouches à feu, de cinquante charriots, de deux mille prisonniers et renverse entièrement les projets de Napoléon, qui voit sa petite armée privée de son aile droite, dans l'instant où il allait devoir s'appuyer sur toutes les forces qu'il avait sous la main.

Tout avait été disposé pour la bataille du 10 : déjà les colonnes étaient en marche, l'attaque avait commencé au village de Clacey, lorsque la nouvelle du revers inattendu, qui, en privant l'Empereur de son aile droite, l'obligeait à prendre d'autres dispositions, se répandit à l'état-major général. Il fallut donc abandonner l'espoir de forcer les

Digitized by Google

Prussiens et les Russes dans leurs retranchements sans toutefois, par un mouvement irréfléchi, leur permettre de prendre vigoureusement une offensive qui pouvait amener les résultats les plus désastreux; le combat se maintint donc jusqu'à la tombée de la nuit, et tandis que les débris du corps de Marmont se retiraient sur la route de Reims devant les forces réunies d'Yorck, de Saken et de Kleist, Napoléon dirigeait son armée vers Chavignon, et se reportait sur l'Aisne, où de nouveaux combats allaient être livrés.

Le prince de Schwartzenberg commandant la grande armée alliée, après avoir été rejeté au delà de Troyes, n'avait par tardé à apprendre que l'Empereur en personne s'était porté sur la Marne pour arrêter les progrès de Blücher vers Paris. Dès lors il fit exécuter une contre-marche à ses colonnes et, passant de la défensive à une vigoureuse offensive, il vint chercher les corps d'Oudinot et de Gérard dans les lignes de Bar-sur-Aube, témoins déjà de tant d'actions glorieuses. Le 26, de Wrede avait pris position dans cette ville et il en avait été chassé dans la soirée du même jour. Le 27, le duc de Reggio et Gérard attaquèrent avec une forte colonne de vingt mille hommes, les régiments Bavarois établis derrière Bar-sur-Aube, et leur impétuosité fut telle, qu'après avoir culbuté cette partie des forces alliées, ils repoussèrent avec perte le corps russe aux ordres de Wittgenstein accouru au secours des soldats de Wrede. Les hauteurs d'Arsonval sont emportées par les Français ainsi que les lignes de Levigny; mais le généralissime ennemi déploie ses innombrables colonnes qu'une artillerie nombreuse vient appuyer, il

Digitized by Google

s'élance vers sa droite refoulée en cet instant par le Duc de Reggio et parvient à arrêter le mouvement de retraite exécuté sur ce point du champ de bataille ; en même temps des troupes fraîches formées en colonnes d'attaque sont dirigées sur les bataillons français : en vain ceux-ci déploient-ils un courage héroïque, ils sont accablés par le nombre des assaillants qui croît à chaque instant ; rejetés au delà des hauteurs qu'ils viennent d'occuper et forcés dans leurs positions après une résistance sublime, les corps d'Oudinot et de Gérard furent poussés sur Vandœuvre, et enfin vers la route de Troyes, où ils furent ralliés par le Duc de Tarente, qui venait d'être forcé d'évacuer successivement La Ferté et Bar-sur-Seine, devant des forces supérieures.

M. La Coste avait combattu glorieusemeut pendant cette époque terrible pour la France, et son courage ne se démentit jamais dans les moments difficiles qu'il eut à traverser. Chaque journée fut pour lui un nouveau combat ; chargé de couvrir la retraite du Duc de Reggio après la bataille de Bar-sur-Aube, et coupé par la cavalerie ennemie, il parvint néanmoins à se faire jour au travers des masses de cosaques, traversa l'Aube à gué ayant de l'eau glacée jusqu'à la poitrine, et parvint avec les dix-huit hommes qui lui restaient à rejoindre son régiment. Le 3 mars, lorsque le prince de Schwartzenberg, à la poursuite du Duc de Tarente, vint attaquer les Français établis au village de Laubrecelle et sur les hauteurs environnantes, fit charger par sa nombreuse cavalerie les corps des maréchaux qui disparaissaient au milieu des masses d'ennemis déployées en avant de nos colonnes, M. La Coste, chargé

Digitized by Google

de protéger son bataillon avec cinquante tirailleurs qu'il commandait, se couvrit de gloire ainsi que ses braves en arrêtant un régiment entier de cavalerie russe, qui s'avançait pour prendre en flanc l'infanterie française. Sa valeur, son opiniâtreté en cette circonstance, sauvèrent son régiment en lui donnant le temps de se former en carré, pour recevoir la charge de l'ennemi qui fut repoussé avec perte; mais il paya de son sang cette action d'éclat qui lui valut l'étoile de l'honneur; blessé grièvement de deux coups de feu, l'un au côté, l'autre au bras droit et d'un coup de baïonnette dans le ventre, il parvint néanmoins à rejoindre sa place de bataille avec une grande partie des hommes qu'il commandait et qui, tous, avaient été frappés du fer de l'ennemi pendant le combat disproportionné, qu'ils venaient de soutenir contre la cavalerie russe.

Malgré la bravoure des héroïques phalanges qui combattaient sous ses ordres, Napoléon vit son empire s'écrouler lorsqu'un de ses lieutenants (Marmont, Duc de Raguse), foulant aux pieds ses serments et la reconnaissance qu'il devait à la France et à son Souverain, livra sa Patrie en deuil à l'étranger, qui occupait déjà Paris. Il avait abandonné la position d'Essonne en avant de Fontainebleau, et trompant le corps d'armée qu'il commandait et qui formait l'avant-garde de Napoléon, il le conduisit dans les lignes ennemies, à quatre lieues du poste qui lui était confié, et vendit aux monarques alliés, douze mille hommes qui demandaient à marcher sur la capitale. La défection honteuse du Duc de Raguse, qui sera toujours pour son nom et sa mémoire une tache indélébile, laissait à découvert les colonnes conduites par Napoléon en personne, et amena l'ab-

Digitized by Google

dication de Fontainebleau. Et pourtant jamais peut-être les monarques alliés ne furent plus près de leur perte qu'à l'instant même où le maréchal Marmont livrait la France. En effet, leur armée, après avoir occupé Paris, avait dépassé cette capitale et allait se trouver en présence des forces conduites par l'Empereur, qui composées en majeure partie des régiments de la Garde Impériale, avaient atteint Fontainebleau le 3 avril dans la matinée. Le 4 une attaque générale devait avoir lieu contre les coalisés; l'artillerie française était formidable; tout présageait une victoire; et que seraient devenues les masses ennemies culbutées par l'armée impériale et ayant à dos la généreuse population de Paris, qui venait de combattre si noblement contre l'oppression étrangère? Nul doute que détruites de fond en comble, elles n'eussent payé cher l'audace qu'elles avaient montrée en envahissant le sol de la France, que la faiblesse ou la duplicité leur livra, convaincues qu'elles étaient qu'une guerre loyale et franche leur aurait toujours refusé un triomphe aussi complet.

Rentré en Belgique lorsque le drapeau de l'Empire fut remplacé par la monarchie des Bourbons, M. La Coste fut admis dans son grade au 8e bataillun de ligne belge, le 30 septembre 1814, et se trouva chargé de l'instruction des cadres jusqu'au 6 avril 1815. Promu à cette époque au grade de lieutenant en premier, nommé capitaine le 21 juillet 1828 et membre de la commission d'instruction des officiers de la 14e division peu de mois après, il fut démissionné honorablement du service de Hollande le 4 novembre 1830, et chargé, le 10 du même mois, de l'organisation du 5e régiment de ligne Belge. Il déploya dans ces nouvelles

Digitized by Google

fonctions une aptitude et un patriotisme qui lui valurent le grade de major le 8 janvier 1831. Appelé au commandement des sapeurs mineurs le 9 avril suivant, et à organiser ce bataillon où tout était à créer, il apporta dans cette mission difficile, car il s'agissait d'un corps d'élite, tous les soins, toute l'activité que le Pays était en droit d'attendre d'un officier aussi distingué, et présenta au Roi, quatre mois après, un corps établi sur des bases indestructibles, qui mérita l'approbation entière du général français Nempde, investi du soin de réorganiser l'arme du génie en Belgique. Chargé du commandement et de la défense de la citadelle de Liége après la retraite de l'armée de la Meuse, il sut comme toujours rester à la hauteur de la mission qui lui était confiée, et une lettre du comte de Looz, commandant la place de Liége, adressée au colonel Willmar, est un témoignage irrécusable des services éminents qu'il a rendus (1).

(1) « Bruxelles, le 22 juillet 1833.

« Monsieur le Colonel,

« Il m'est très-agréable de satisfaire au désir que vous m'avez manifesté, « d'obtenir quelques renseignements sur les services qu'aurait rendus à Liége, « M. le lieutenant colonel La Coste, lors des hostilités qui eurent lieu au mois « d'août 1831.

« A cette époque je commandais la place de Liége. Les deux forts qui en « dépendent n'ayant pas reçu de commandant particulier, au premier avis qui « me parvint de la retraite opérée sur Liége par l'armée de la Meuse, je pen- « sais qu'il était urgent de confier le commandement de la *citadelle surtout,* « à un officier supérieur à la fois ferme, actif et instruit; je désignai à cette « fin M. le lieutenant colonel La Coste, alors Major, et lui donnai l'ordre de « s'établir immédiatement à ce poste avec tous les mineurs sous ses ordres. Il « répondit entièrement à mon attente par la manière prompte dont il organisa « le service de la citadelle, utilisant par tous les moyens possibles les faibles « éléments que lui offrait le personnel placé dans ce fort pour sa défense.

« Dans la nuit du 8 au 9 particulièrement, il déploya toute l'activité et

Digitized by Google

Nommé lieutenant colonel, le 24 août 1832, à la suite des événements dont il vient d'être fait mention, l'arme du génie doit à M. La Coste le *Manuel pratique du Sapeur et du Mineur,* qui aujourd'hui encore est en usage dans cette partie de notre armée. Mais après être demeuré pendant neuf années à la tête du corps qu'il avait créé dans le grade de lieutenant colonel, il comprit que sa position était un obstacle à un avancement mérité et sollicita son passage dans l'infanterie. Désigné pour commander provisoirement le 12e de Ligne, le 17 août 1841, un arrêté du 17 décembre suivant le nomma colonel en lui conservant le commandement du même corps. Organisateur distingué, M. La Coste ne tarda pas à donner à ce régiment cette force militaire qui se développe sous un chef habile, et qui dans des moments difficiles fait d'une armée la sauve-garde de la nation. Le Roi, dans un voyage qu'il fit à Tournay en 1842, apprécia hautement la conduite du colonel et crut devoir lui témoigner publiquement sa juste satisfaction. Chargé tem-

« l'énergie qu'il fallait nécessairement pour maintenir l'ordre et la discipline « gravement compromise, par l'arrivée des troupes qui formaient l'armée de « la Meuse. A diverses reprises le fort fut menacé d'être envahi, ses magasins « pillés, etc. M. La Coste sut écarter ces calamités, et par de sages mesures, « malgré la confusion qui régnait, introduisit successivement le matériel et « les munitions de guerre de l'armée, procura des vivres aux hommes et aux « chevaux exténués de fatigue et de privations, et rétablit ainsi l'ordre dans « cette partie essentielle de l'armée de la Meuse. Plusieurs corps furent égale- « ment ralliés dans le fort En un mot, dans cette circonstance M. le lieute- « nant colonel La Coste a rendu des services importants. Ayant pu les appré- « cier sur les lieux mêmes, je me plais à lui en rendre témoignage et à vous le « signaler comme un officier dont j'ai remarqué le mérite, non seulement dans « la circonstance précitée, mais dans d'autres encore qui se présentèrent pen- « dant que j'exerçais à Liége, les fonctions de commandant de place et de « province.

« *Le colonel,*

« Comte DE LOOZ. »

Digitized by Google

porairement du commandement de la 2e brigade de la 1re division d'infanterie, le 11 octobre 1843, élevé au grade de général-major pour commander la province du Limbourg, le 15 mai 1846, les événements de 1848 forcèrent le ministre de la guerre à placer M. le général La Coste à la section de réserve, en lui laissant son commandement et en attendant que des circonstances favorables lui permissent de la replacer dans une position d'activité plus analogue à son caractère (1).

Cette circonstance s'étant présentée par la suppression de l'emploi de sous-chef d'état-major-général de l'armée, rempli par le général Trumper, M. La Coste, reçut le commandement de la 2e brigade de la 4e division d'infanterie, le 21 août 1850, position qu'il occupe encore aujourd'hui et dans laquelle il a su, comme par le passé, s'entourer de

(1) « Bruxelles, 17 mai 1848.

« Général,

« J'ai l'honneur de vous prévenir de votre passage au cadre de réserve à « dater du mois prochain. Cette mesure que je me vois forcé de prendre, à « mon regret, est uniquement motivée sur la nécessité où le gouvernement s'est « trouvé dans les circonstances actuelles, d'augmenter par la création d'un « emploi spécial, celui de sous-chef d'état-major général, le nombre des offi- « ciers généraux d'activité; d'un autre côté les commandements des différentes « provinces étant confiés à des officiers généraux du cadre de réserve, il m'est « impossible, sans soulever de justes réclamations, de faire plus longtemps « une exception pour la province de Limbourg, une des moins importantes.

« Vous apprécierez, j'en suis certain, ces considérations, et vous compren- « drez la peine que je dois éprouver à prendre, dans l'intérêt du service, une « mesure de nature à vous contrarier momentanément; j'espère que les cir- « constances me permettront bientôt de vous confier un commandement qui « vous mettra dans une position plus avantageuse que celle que je me vois « forcé de vous faire.

« *Le Ministre de la guerre,*
« Baron Chazal. »

Digitized by Google

l'estime publique et d'une considération qu'aucun nuage ne vient ternir.

Chevalier de la Légion d'Honneur, le 4 avril 1814, *pour avoir arrêté avec cinquante tirailleurs, un régiment de cavalerie russe qui chargeait les français au combat de Laubressel, le 3 mars 1814, et avoir permis à son bataillon de se former en carré;* de l'Ordre de Léopold, le 15 décembre 1833; un arrêté royal du 26 septembre 1848 l'a nommé officier du même Ordre, *en considération de ses bons services et des preuves de zèle et de dévouement qu'il continue de donner au Roi*. Officier instruit et distingué, M. le général La Coste est appelé sans doute à rendre encore à sa patrie des services signalés, et l'armée est convaincue qu'elle peut compter autant sur sa loyauté que sur ses talents.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL LA COSTE.

Digitized by Google

Lieutenant général baron Evers.

Evers, Charles-Joseph (Baron), lieutenant général, né à Bruxelles le 8 mai 1773, un des hommes de guerre les plus distingués dont s'enorgueillit la Belgique, conquit son titre et ses grades au prix de son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe et prouva une fois de plus, que

Qui sert son pays, n'a pas besoin d'aïeux

pour passer avec éclat à la postérité.

Entré comme simple volontaire aux dragons de la garde nationale le 27 septembre 1787, sa bravoure lui mérita l'épaulette de sous-lieutenant le 8 août 1791. A cette époque déjà, la révolution française prenait son vol, et répandait l'épouvante et la terreur dans les gouvernements aristocratiques, appuyés jusque-là sur les abus et les préjugés; ils sentirent toute la puissance du mouvement universel qui, parti des rives de la Seine, vint secouer son flambeau sur tous les peuples de l'Europe. Les souverains, qui plus tard s'unirent contre la France, animés par l'esprit de Georges III, roi d'Angleterre, et de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, posèrent dès cette époque les bases de la

Digitized by Google

coalition formidable qui, détruite tant de fois par les armées françaises, se reforma plus menaçante après la campagne de 1812, et finit enfin par engloutir l'Empire de Napoléon en 1814. Le 25 août 1792, la France répondant au traité de Pilnitz, conclu contre sa puissance, déclara la guerre à l'Allemagne, et quoique sans armée organisée, comptant d'ailleurs sur l'élan des populations qui, au nom de la liberté, s'étaient levées en masse, elle se prépara à faire tête à l'orage et à montrer à ses nombreux adversaires que, forte de son droit, elle attendait sans crainte les résultats d'une guerre à laquelle la nation entière était prête à prendre part.

C'est au milieu de ces événements gigantesques que se développa le mâle courage de M. Evers. Placé sous les ordres du maréchal de Rochambeau, il prit part aux premiers combats qui signalèrent l'entrée des Français en Belgique; après le succès de Wasme, de Paturage, de Jemmapes, les revers de Mons, de Quiévrain, de Valenciennes, il rentra en France et ne revint dans nos contrées que lorsque la victoire de Kellermann dans les plaines de Valmy et la retraite des Autrichiens et des Prussiens, chassés des murs de Longwy, de Thionville, de Lille, rendirent l'offensive aux armées françaises qui, sous Dumouriez, envahirent une seconde fois la Belgique par Quiévrain, tandis que le général Labourdonnaye, commandant l'armée du Nord, manœuvrait sur la ligne de l'Escaut, et que Valence, dirigé vers Namur avec ses colonnes, se chargeait d'arrêter les Autrichiens de Clerfayt et du duc de Saxe-Tesschen.

M. Evers, à cette époque déjà, était revêtu du grade de

Digitized by Google

capitaine : renfermé dans Lannoy à l'instant où le duc de Saxe-Tesschen, après avoir rallié à lui les colonnes autrichiennes qui menaçaient Valenciennes, Maubeuge et Philippeville, commença, le 25 septembre 1792, à investir la ville de Lille, ce boulevard du nord de la France, il parvint à se faire jour, avec quarante hommes de bonne volonté, au travers des Autrichiens qui venaient de faire capituler le commandant français, traversa la Lys à la nage avec une trentaine de braves, revint sur l'ennemi qui avait surpris quelques-uns de ses compagnons, reçut un coup de sabre à la tête dans l'affaire qui s'en suivit, et, sauvé par la fortune et par son grand courage, parvint encore à rejoindre les troupes de la République refugiées dans la place de Lille. Lors des nombreuses sorties exécutées par la garnison de cette place, le capitaine Evers, lancé avec sa compagnie à l'attaque d'un retranchement sur lequel flottait un drapeau enlevé aux Français dans une action précédente, conduisit ses soldats avec une telle impétuosité qu'il parvint, après avoir reçu un coup de feu à la jambe droite, à leur arracher le trophée qu'ils déployaient si orgueilleusement. Lorsque la bravoure des habitants de cette ville héroïque, et particulièrement du général Ruault et de la garnison placée sous ses ordres, triomphèrent des efforts de l'ennemi, M. Evers, placé dans les rangs de l'armée de l'Escaut, fut dirigé sur la place d'Anvers qu'il contribua à enlever aux Autrichiens, alors encore en possession de toutes les provinces belges (novembre 1792), prit une large part des épisodes les plus glorieux de cette campagne, se trouva le 16 mars 1792 au combat de Tirlemont où la victoire indécise un instant finit par rester aux Français, combattit glorieusement pendant toute la retraite des armées de la République et obtint le

Digitized by Google

grade de chef d'escadron de hussards, le 4 ventôse an III, comme témoignage de son incontestable bravoure.

Les défaites avaient succédé aux victoires ; la présence aux armées des Représentants du peuple délégués avec des pleins pouvoirs par le *Comité du salut public,* annula le prestige et l'autorité des généraux, hommes pratiques et seuls capables de conduire une armée à la victoire, car combien de fois un chef d'armée ne fut-il pas forcé de se conformer aux plans de campagne absurdes de ces hommes loyaux quelquefois sans doute, mais toujours ridicules dans leur orgueil, défiants dans leurs allures, sanguinaires d'instinct, de nécessité peut-être, pour faire croire à un patriotisme outré, qui se traduisait chaque jour par des excès nouveaux et par l'arrestation et souvent la condamnation des hommes de guerre et de science les plus éminents, entachés un instant de modérantisme. Dumouriez devenu suspect à la suite des démarches qu'il avait tentées en faveur de Louis XVI, traduit à la barre de la Convention après la perte de la bataille de Neerwinde, voulut dérober sa tête à l'échafaud et passa dans le camp de l'ennemi, tâche indélébile et que rien sans doute ne peut justifier complétement, car l'homme qui trahit son pays en quelque circonstance que ce soit ne mérite que le mépris de ses concitoyens, et si parfois un gouvernement descend à se servir d'un traître, il ne l'estime jamais, et le repousse toujours avec dégoût, lorsque ses services ne sont plus indispensables. Cependant la défaite de Neerwinde et les suites déplorables qui en furent la conséquence, jetèrent la Convention dans la stupeur et l'obligèrent à adopter des mesures extrêmes, non-seulement pour faire face aux ennemis

Digitized by Google

du dehors, mais encore pour arrêter les complots qui se tramaient à l'intérieur contre les institutions républicaines, qui se développaient avec plus de force, à mesure que le danger devenait plus menaçant. La France entière, transformée en un vaste arsenal, forgea le fer destiné à arrêter l'ennemi ; toute une génération répondit à l'appel du gouvernement révolutionnaire, et des recrues nombreuses rejoignirent les colonnes de Pichegru, opposées aux huit armées de la Coalition, qui envahissaient toutes les frontières du nord de la République.

Le 17 avril 1794, l'empereur d'Autriche, placé en tête de ses colonnes, manœuvra pour rejeter l'armée française au-delà de l'Oise, et investit la place de Landrecies. Les premiers engagements s'étant terminés à l'avantage de l'ennemi, les soldats de Pichegru furent repoussés sur Trois-Villes ; le chef d'escadron Evers, placé sous les ordres de Moreau, occupait l'aile gauche des Français vers Courtrai et prit une part glorieuse du combat livré devant Menin le 30 avril. Cette ville forte défendue par une partie du corps d'armée du général Clerfayt, attaquée vigoureusement par Moreau qui avait triomphé dans les plaines de Mouscron, ne tarda pas à céder au feu vigoureux de l'artillerie Française ; lancé dans la porte de Bruges qui venait d'être forcée, M. Evers atteignit l'arrière-garde ennemie, sabra quelques artilleurs au moment où ils pointaient une pièce sur les colonnes françaises qui s'avançaient victorieuses, et s'empara de ce trophée, qui tourné contre les Autrichiens, jeta le désordre et la confusion dans leurs rangs décimés par la mitraille et par les sabres destructeurs de la cavalerie.

Digitized by Google

Retracer les épisodes glorieux de la campagne de 1794, c'est rappeler à chaque pas une action d'éclat qui rejaillit sur le nom de M. Evers. Nous nous bornerons donc à citer ses principaux faits d'armes : le 18 mai il contribue puissamment, sous le général Moreau, à battre et à refouler sur Thielt, le corps d'armée de Clerfayt qui manœuvrait pour faire sa jonction avec le Duc d'Yorck, battu le même jour par Pichegru, qui le poursuivait sur la route de Tournay ; les 15, 16 et 17 juin, il combat avec bravoure sous les murs d'Ypres, parvient à repousser un renfort qui arrivait à l'ennemi par Tournay, et entre un des premiers dans la place, où l'armée française trouva de nombreuses munitions, cent bouches à feu et six mille prisonniers. Détaché à l'armée de Sambre et Meuse, qui sous Jourdan venait de traverser les Ardennes et de s'emparer de Dinant, il arriva le 24 juin sous les murs de Charleroy, entra dans cette place le 26 à l'instant même où les Princes de Cobourg et d'Orange accouraient de Nivelles au secours de la ville assiégée, et prit part le même jour, à la célèbre bataille de Fleurus gagnée par le Général Jourdan sur les troupes de la coalition. Dans cette action sanglante, le chef d'escadron Evers fit partie de la colonne du Général Lefebvre, postée sur la gauche du village, qui s'élança en appui du Général Marceau (1), forcé de se replier devant

(1) Marceau (François-Severin *des Graviers*), général des armées de la République, né à Chartres en 1769, s'engagea dans un régiment d'infanterie, à l'âge de seize ans, et obtint son congé en 1789. Il allait embrasser la profession d'avocat, lorsque la révolution française vint réveiller ses instincts guerriers ; nommé à cette époque chef du premier bataillon des volontaires du département d'Eure-et-Loire, il fut bloqué à Verdun par l'armée prussienne, et montra dès lors ce qu'il deviendrait un jour. Désigné pour porter les articles de la capitulation au Roi de Prusse, il obtint à son retour le commandement d'une

Digitized by Google

les forces supérieures de Beaulieu, et parvint avec le 17e régiment de chasseurs à cheval dont il faisait partie, à refouler les tirailleurs ennemis et à relier les communications avec la division française qui venait d'être ébranlée. Le courage qu'il déploya pendant cette journée sanglante, fut pour M. Evers un des plus beaux titres de gloire qui ornent sa couronne militaire, si riche en actions éclatantes, qui attesteront toujours une bravoure et un dévouement, qu'une nation ne peut jamais récompenser avec assez de grandeur et de reconnaissance.

Battue dans les plaines de Fleurus où elle venait de

compagnie de cavalerie, et, dirigé en Vendée pour soumettre les Chouans en révolution, il fut dénoncé comme aristocrate par le conventionnel Bourbotte et arrêté comme complice des ennemis de la République. Reconnu bientôt innocent, rendu à la liberté, il sauva la vie à ce même Bourbotte à la bataille de Saumur et fut nommé général de brigade lorsqu'il avait 22 ans à peine. Désigné par Kléber, son ami, pour commander en chef les deux armées de l'Ouest, Marceau gagna bientôt après la célèbre bataille du Mans (12 et 13 décembre 1793), où périrent 9,000 républicains et 20,000 vendéens ; mais aussi généreux après le combat que terrible lorsqu'il avait le sabre à la main, sa bonté naturelle lui valut une nouvelle accusation et cette fois il ne dut qu'au même Bourbotte de ne point porter sa tête sur l'échafaud. Passé à l'armée de Sambre-et-Meuse, Marceau commandait à Fleurus la droite de cette armée, perdit deux chevaux tués sous lui, et combattit comme un lion jusqu'au moment où la victoire eut couronné les efforts des Français. Lors de la retraite de l'armée du général Jourdan, Marceau couvrit les colonnes françaises avec un courage héroïque et rendit inutiles les efforts de l'Archiduc Charles. Le 19 août 1796, tandis qu'à l'extrême arrière-garde il présidait au passage des défilés d'Altenkirchen par les derniers bataillons français, il fut frappé mortellement d'une balle ennemie et tomba aux mains de son adversaire. En vain l'Archiduc Charles fit-il entourer le jeune héros de tous les secours de l'art, et des soins les plus tendres, Marceau expira au milieu des larmes des généraux ennemis, triomphe irrécusable de la valeur et de la loyauté. Inhumé au bruit de l'artillerie des deux armées, un poëte moderne a honoré en ces termes la mémoire de cet illustre guerrier : « Sa vie fut glorieuse, courte, immortelle. Il se battit « pour rendre la liberté à sa patrie : Il fut pur comme la cause qu'il avait em- « brassée, noble comme Paul-Emile et Brutus. Il fut magnanime, et ses enne- « mis ont pleuré sur son tombeau. »

Digitized by Google

perdre dix mille hommes, l'armée autrichienne se replia sur Mons et prit position sur les hauteurs du mont Panisel qui avoisinent cette place. Le général Jourdan, poussant ses colonnes à la suite de l'ennemi, l'atteignit le 2 juillet, le chassa de ses retranchements et le poursuivant l'épée dans les reins, opéra sa jonction près de Nivelles avec l'armée du nord, qui venait de prendre successivement possession d'Ostende, de Bruges, de Gand et d'Audenarde, et déployait ses vaillantes divisions aux portes de Bruxelles. Mais ce mouvement de concentration dicté par une juste prudence, ne tarda pas à être abandonné : les alliés cherchant leur sécurité dans des directions opposées, obligèrent les généraux français à se mettre vigoureusement sur leurs traces. Le chef d'escadron Evers, replacé dans les rangs de l'armée du nord sous Pichegru, pressa la retraite du duc d'Yorck et du prince d'Orange sur la Hollande et fut du nombre des valeureux soldats qui, dans la journée du 13 juillet, franchirent à la nage le canal de Louvain près de Malines, afin de commencer l'attaque, tandis que l'armée principale jetait un pont et établissait un passage certain. L'on sait combien fut grande la diversion opérée sur cette partie du champ de bataille ; l'ennemi refoulé au-delà de la Nèthe, atteignit la place d'Anvers et l'abandonna aux Français dans la journée du 27. Lorsque la prise de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé, permit aux armées du nord, et de Sambre et Meuse d'être renforcées par les corps détachés dans ces directions, le général Pichegru, poursuivant le projet qu'il avait formé de soumettre la Hollande à la puissance des armées françaises, quitta Anvers le 23 août, établit son quartier-général à Turnhout le 24, traversa Meerle, Hoogstraeten, prit pos-

Digitized by Google

session de Bréda après en avoir chassé les Anglais du duc d'Yorck, qui se retirèrent en toute hâte sur la ligne de la Dommel, laissant à découvert la place importante de Bois-le-Duc, qui investie le 28 septembre, se rendit le 10 octobre suivant, et livra aux français cent cinquante bouches à feu, dix mille fusils et de nombreuses munitions. Le 28 décembre, l'armée de Pichegru maîtresse du cours de la haute Meuse, prenait position en face de Venloo, tendait la main à Jourdan qui avait repoussé les Autrichiens de Liége et des hauteurs environnantes dans la journée du 18 septembre, après leur avoir fait éprouver une perte de quatre mille hommes, les avait complétement battus le 20 octobre dans les plaines d'Aldenhoven et était entrée victorieuse dans les villes de Cologne, de Juliers et de Bonn.

Maître d'une partie des places les plus fortes de la Hollande, le général Pichegru poursuivant sa marche victorieuse, touche aux bords du Wahal dans la soirée du 7 janvier 1795. C'est de ce fleuve mobile et dangereux que l'armée ennemie vient de se couvrir; elle suppose que son extrême rapidité, échappant à une gelée qu'un hiver rigoureux faisait pressentir, elle pourra attendre les renforts que les Anglais, les Autrichiens et les Prussiens lui promettent chaque jour ; mais le sort en a décidé autrement · le 9, au lever de l'aurore, quelques tirailleurs de l'avant-garde ont aperçu une glace assez épaisse qui couvre la surface du fleuve ; ils veulent s'assurer de sa solidité et reconnaissent avec joie qu'elle supporte avec facilité un peloton entier de soldats. Le général en chef en est informé, il se rend compte par lui-même du concours heureux de circonstances qui livreront les Pays-Pas à ses colonnes

Digitized by Google

qu'il guide sur l'abîme toujours prêt à s'entrouvrir; l'artillerie, les caissons, les munitions accompagnent l'armée du nord, qui dans la journée du 14 est transportée sur l'autre rive, occupe Heusden, Lovestein et se trouve appuyée par Jourdan, qui manœuvre vers le Bas-Rhin et tient en échec l'armée prussienne.

Les anglo-bataves repoussés en arrière du camp qu'ils avaient établi sur les bords de l'Yssel vers Arnheim et Zutphen, le stadhouder fuyant en Angleterre avec le duc d'Yorck, le général Pichegru fit occuper Arnheim par les troupes du général Van Damme, tandis qu'il attaquait vigoureusement les Anglais établis entre Rheenen et le Zuiderzée, et les chassait le 18 de ces positions après leur avoir enlevé quatre-vingt-cinq bouches à feu. Le 19, le général en chef prenait possession d'Utrecht, le 20 il entrait dans l'importante ville d'Amsterdam et le 23 à La Haye, où les commissaires de la convention ne tardèrent pas à le rejoindre. En même temps l'armée française se répandait dans les sept provinces, et y établissait la suprématie de la République, tandis qu'un corps de cavalerie légère manœuvrant vers le Texel et profitant de la gelée qui interdisait toute espèce de navigation, s'emparait des vaisseaux de guerre hollandais et faisait prisonniers leurs nombreux équipages.

Le 3 février 1795, la Hollande était soumise, et l'armée anglaise chassée de tous les points du territoire, trop heureuse d'échapper à la poursuite des Français, se rembarquait sur ses navires; au mois de mars, Moreau s'emparait de la Westphalie, et Jourdan complétait l'investissement de

Digitized by Google

Mayence. Mais les talents militaires déployés par Pichegru dans cette campagne glorieuse devaient attirer sur lui les regards des ennemis de la République, et trop faible pour résister aux propositions qui lui furent faites, n'osant pas se déclarer ouvertement, le général donna dès-lors des preuves d'un mauvais vouloir tel, que le gouvernement révolutionnaire se vit forcé de lui retirer le commandement de l'armée du Rhin et de Moselle dont il avait été investi. Après avoir pris une part très-active à cette guerre aussi surprenante dans ses résultats que difficile dans son exécution, M. le chef d'escadron Evers enleva trois cents hommes aux Autrichiens, le 30 ventôse an VII, en chargeant à la tête de l'avant-garde leurs colonnes en retraite. Le 8 germinal, protégeant les derniers bataillons de l'armée du général Jourdan, il fit prisonnier un chef d'escadron du régiment de Cobourg (dragons), après avoir jeté le désordre dans la petite colonne ennemie; le 9 floréal an VIII, il culbuta un corps de trois mille hommes, établi à Saint-Blaise, et s'empara de cette position à la tête du 5e régiment de chasseurs à cheval qu'il commandait provisoirement; au combat d'Engen, il reprit aux alliés trois pièces d'artillerie dont ils venaient de s'emparer et enleva quatre-vingts hussards qu'il fit prisonniers; à Biberach, il chargea l'ennemi avec tant de vigueur qu'il le précipita dans la Hesse, et entra pêle-mêle avec lui dans la place; le 16 prairial, chargé d'une reconnaissance avec cinquante hommes, il surprit un demi-bataillon de Valaques, jeta le désordre dans ses rangs, et lui fit déposer les armes; à Guttenzel, entraînant trois escadrons à sa suite, il fit éprouver à l'arrière-garde ennemie les pertes les plus sensibles, et lui enleva ses bagages; le 9 frimaire an IX, il chargea avec son escadron deux

Digitized by Google

bataillons de Croates dans lesquels il sema l'épouvante et la mort, et reçut un coup de feu à l'instant où il triomphait de la résistance de l'ennemi.

Lors de la création d'une Légion Hanovrienne qui allait combattre dans les rangs de l'armée française, M. le chef d'escadron Evers qui avait donné tant de preuves de courage et de vrais talents militaires, reçut la mission d'organiser ce corps, de prendre à son égard toutes les mesures qu'il croirait utiles, et il reçut, cette tâche accomplie, les éloges les plus flatteurs et les mieux mérités. Nommé colonel de cette légion, le 1er brumaire an XII, M. Evers prit part sous Masséna et Mortier aux campagnes d'Italie, du royaume de Naples et des États-Romains ; chargé par le général Frecheville d'enlever avec deux mille huit cents hommes le fort et la ville de Civitella-del-Tronto, il parvint avec ses braves, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, à atteindre le mur d'enceinte, posa la première échelle, pénétra dans la place par escalade, reçut trois blessures dans le combat sanglant qui s'en suivit, et fit prisonnière de guerre la garnison qui se rendit après une défense héroïque. Passé à l'armée d'Espagne, puis à celle de Portugal, sous le Maréchal Soult, il prit part à tous les épisodes de cette campagne désastreuse, se distingua le 2 janvier 1809 au combat de Fureinzo (Gallice), en se rendant maître d'une chaîne de montagne défendue par les Espagnols, qu'il défit complétement, et auxquels il enleva huit mille hommes dont trois cent quarante officiers et un général (Maïs), aux pas duquel il s'était attaché particulièrement, et qu'il fit prisonnier de sa propre main ; quand la fortune obligea les troupes françaises à évacuer le Portu-

Digitized by Google

gal, le colonel Evers toujours à l'arrière-garde se couvrit de gloire, en enfonçant à Braga, avec son seul régiment, la droite des Anglo-Portugais, auxquels il enleva cinq bouches à feu, un drapeau et de nombreux prisonniers; lors de l'abandon d'Oporto par les colonnes françaises qui s'étaient emparées de cette place le 29 mars 1809, M. Evers soutint encore la retraite et reçut une nouvelle et grave blessure en chargeant l'ennemi qui s'efforçait de le déborder. Rentré en France comme Général de brigade pour prendre part à la campagne de Russie, un décret de S. M. l'Empereur, du 31 mars 1812, l'éleva au grade de Lieutenant Général pour commander une division de la cavalerie, placée sous les ordres du Roi de Naples.

Plusieurs fois déjà nous avons entretenu nos lecteurs des épisodes terribles, toujours glorieux, qui signalèrent l'entrée sur le sol moscovite des colonnes de Napoléon. Tant de bravoure, tant d'abnégation et de grandeur eussent mérité un sort moins malheureux; les Russes comme dans toutes leurs guerres n'osèrent jamais affronter la grande armée, sans s'être mis à l'abri derrière des retranchements, que les soldats de la France, emportés par un élan extrême, guidés par le chef immortel devant lequel tout s'inclinait, franchissaient aux cris de vive l'Empereur. Lorsque le ciel jaloux de tant de gloire voulut abattre la puissance colossale de l'Empire français, il appela à son aide les éléments, le froid, la faim, la misère, toutes les privations qui non-seulement abattent l'homme, mais le tuent moralement, lorsqu'une organisation généreuse triomphe de tous ces fléaux. Chef d'un corps de trois mille chevaux, le général Evers déploya sa bravoure habituelle chaque fois qu'il

Digitized by Google

trouvait devant lui des ennemis à combattre ; mais son bouillant courage brilla de tout son éclat à la célèbre bataille de la Moscowa, où l'orgueil moscovite subit un si rude échec. Il pénétra avec ses braves dans la grande redoute, où Caulaincourt trouva une mort glorieuse, s'élança un des premiers sur les masses de Bagration qui voulut tenter de reprendre la position de Seminskoé, et après des prodiges de valeur il entra en vainqueur dans cette antique cité des czars que les Russes nomment Sainte, et que Rostopchin détruisit de fond en comble. Chargé avec un faible détachement d'escorter un convoi d'argent de onze millions pendant la mémorable retraite des débris de la grande armée, atteint par des hordes de Cosaques alléchés par un butin aussi considérable, il parvint à force de courage à briser leurs colonnes compactes et à ramener à Smolensk le dépôt sacré qui lui avait été confié. Chargé alors de se porter à la rencontre de l'Empereur avec un renfort de cinq mille hommes, il joignit les colonnes Impériales à une lieue de Viasma, le 3 novembre, à l'instant où elles étaient engagés, appuya vigoureusement le troisième corps aux ordres du maréchal Ney, contribua puissamment à refouler l'ennemi qui perdit dans cette journée dix pièces d'artillerie et de nombreux prisonniers, chassa les Russes de la route de Kalouga dont ils avaient voulu se rendre maîtres et reçut en récompense de tant de hauts faits le titre de Baron de l'Empire, conquis comme tous ses grades au prix de son sang.

Mais tant de travaux, de fatigue et de blessures avaient altéré sa santé ; la transition subite du froid au chaud, qui se manifesta peu de jours après son entrée en Prusse, oc-

Digitized by Google

casionna, chez lui, comme chez plusieurs de ses compagnons d'armes, une maladie grave qui le retint à Kœnigsberg, tandis que la retraite des colonnes françaises continuait. Resté prisonnier de guerre, le 5 janvier 1813, lors de l'occupation de cette place par les Russes, il ne fut rendu à sa patrie que le 11 juin 1814, lorsque l'Empereur, abandonnant son sceptre de gloire, se fut retiré à l'île d'Elbe.

Démissionné honorablement du service de France, car il ne voulut pas servir Louis XVIII, qui lui fit les offres les plus avantageuses, nommé inspecteur général de la cavalerie du royaume des Pays-Bas en octobre 1814, M. le baron Evers organisa en huit mois toute la cavalerie belge, telle qu'elle se trouva à Waterloo, tâche bien difficile dont il s'acquitta avec un entier succès. Appelé au grand commandement militaire de la province de Namur et du duché de Luxembourg, en septembre 1815, M. le lieutenant général baron Evers, homme de guerre vraiment remarquable, est mort à Namur, le 9 août 1818. Chevalier de la Légion d'honneur à la création de l'ordre, officier en 1809, commandeur de l'ordre de Guillaume après Waterloo, sa vie fut un modèle de bravoure et d'abnégation trop rare de nos jours.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON EVERS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Colonel de l'Escaille.

De l'Escaille, Louis-Charles-Constantin, colonel d'infanterie, né à Bruxelles, le 8 mai 1779, entra dans l'armée autrichienne à l'âge de 15 ans, fit toutes les campagnes du Rhin et de l'Allemagne jusqu'en 1800, et, après avoir débuté dans le rude métier des armes par le siége de Mayence, dirigé en personne par le maréchal Molendorf, pendant l'hiver de 1794–1795, il assista sous Clerfayt à la célèbre bataille d'Heidelberg, qui força les Français à évacuer la rive gauche du Rhin ; reçut une blessure grave au combat d'Altenkirchen, le 4 juin 1796, lorsque le duc de Wurtemberg fut rejeté de ses positions, après une perte de quatre mille hommes ; se retrouva aux journées de Friedberg, 24 août, de Greisenfels, 1er septembre, à l'attaque de Kehl, le 18 du même mois, et enfin au fameux blocus de Philipsbourg.

Nommé sous-lieutenant en 1800 et transporté à l'armée d'Italie, il assista, le 9 mai, au combat du Mont-Cenis sous le général Mélas, défendit, le 4 juin, le passage du Pô, contre les colonnes de la République, se distingua au combat de Casteggio, le 9 du même mois, et enfin à la bataille de

Digitized by Google

Marengo, le 14 suivant. Admis dans les armées françaises à la suite du traité de Lunéville, qui forçait l'Autriche à abandonner la Belgique à la France, et à prendre l'Adige pour limite de sa puissance en Italie, M. de l'Escaille, placé alors au 112e régiment de ligne, fut dirigé sur la grande armée réunie au camp de Boulogne, et il assista, le 16 août, à la cérémonie auguste qui instituait la Légion d'honneur. Le trône orné des trophées de la guerre, élevé à l'extrémité de la droite du camp, reçut bientôt l'Empereur ; à ses côtés vinrent s'asseoir le prince Joseph, les maréchaux, les colonels-généraux ; derrière lui les grands officiers de la couronne ; sur les marches ses aides de camp, et aux pieds du trône les généraux, les officiers étrangers, les hauts fonctionnaires de l'Empire. La garde impériale, deux mille tambours et les différentes musiques occupaient le reste du diamètre, aux extrémités duquel se trouvaient réunis l'état-major général et les états-majors des camps. L'armée, qui comptait soixante bataillons rangés en vingt colonnes, occupait en partie la demi-circonférence, tandis que plus près du trône les pelotons des légionnaires se trouvaient réunis, et que la cavalerie formée sur les hauteurs se déployait en avant de ce cirque imposant.

A midi, l'Empereur paraît et les feux de toutes les batteries annoncent que la cérémonie se prépare ; les cris de joie de l'armée entière et des populations accourues s'entremêlent au bruit des tambours qui battent la charge, et font naître dans tous les cœurs la pensée du combat. Mais Napoléon a fait un signe et le silence le plus religieux s'établit ; il jette un long regard sur les braves qui le contemplent, et d'une voix fortement accentuée : « Comman-

Digitized by Google

« dants, officiers, légionnaires, citoyens et soldats, » leur dit-il, « vous jurez, sur votre honneur de vous dévouer « au service de l'Empire et à la conservation de son terri- « toire dans son intégrité, à la défense de l'Empereur, des « lois de la République et des propriétés qu'elles ont con- « sacrées; de combattre, par tous les moyens que la jus- « tice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise qui « tendrait à rétablir le régime féodal; enfin, vous jurez de « concourir de tout votre pouvoir au maintien de la li- « berté et de l'égalité, bases premières de nos Constitu- « tions. Vous le jurez! »

Une immense acclamation a répondu : *Nous le jurons!* C'est l'armée entière qui a répété le serment des légionnaires; des cris de *Vive l'Empereur!* retentissent bientôt dans ces valeureuses colonnes; les soldats brandissent leurs armes; des officiers présentent à Napoléon les décorations déposées dans des casques et sur des boucliers de Duguesclin et de Bayard, et chaque légionnaire, depuis le maréchal de France jusqu'au simple soldat, vient recevoir alternativement des mains de l'Empereur l'étoile des braves, qui le récompense de ses nobles travaux. L'aspect de ce camp gigantesque, où retentissent les hourras de toute l'armée et le bruit formidable de l'artillerie; de cette mer battue par la tempête, à laquelle s'efforçaient d'échapper les vaisseaux ennemis, qui fuyaient vers les côtes blanchâtres de l'Angleterre; de ce ciel nuageux qui pourtant éclairait de ses rayons régénérateurs la scène grandiose, qui subsistera dans la mémoire des spectateurs comme un monument indestructible, achevaient de transporter l'imagination de ces soldats intrépides, qui ne demandaient qu'à mar-

Digitized by Google

cher à l'ennemi et à répandre leur sang pour leur belle patrie.

Et en effet, quel est l'homme capable de résister à l'entraînement magique d'une cérémonie aussi auguste, aussi nationale, qui faisait naître dans tous les cœurs de si nobles émotions. Nulle organisation humaine ne pouvait échapper à l'ascendant prodigieux qu'exerçait l'Empereur sur le peuple entier qui l'environnait, et le couvrait, pour ainsi dire, de ses larges épaules, de sa noble poitrine. Lorsque l'Angleterre, menacée d'une invasion formidable, parvint à éviter le coup prêt à fondre sur elle, détourna la grande armée du but qui lui avait été assigné, M. de l'Escaille, embarqué déjà sur la flottille qui faisait ses derniers préparatifs pour cingler vers l'Angleterre, fut rappelé avec le 112e, dont il faisait partie, et marcha à la rencontre des Autrichiens, qui, après avoir franchi l'Inn, s'avançaient vers la Bavière, le Palatinat et la Souabe, déployant déjà leurs colonnes en avant du Rhin, depuis le duché de Wurtemberg jusqu'au lac de Constance.

L'armée française, formée en six corps placés sous les ordres des maréchaux Lannes, Ney, Soult, Davoust, Marmont et Murat, se portant vers Strasbourg et Mayence, franchit le Rhin à Kehl, à Durlach, à Spire, à Manheim et à Cassel, établit bientôt ses lignes de Weissembourg jusqu'à Donawerth, tandis que la cavalerie de Murat se déployait sur les bords du Danube. Le 8 octobre, la campagne s'ouvrit par le combat sanglant de Wertingen, qui ouvrit aux Français la route d'Ulm ; le 9, ils se rendirent maîtres de Guntzbourg et pressèrent l'archiduc Ferdinand dans sa retraite ;

Digitized by Google

le 11, le maréchal Soult chassait les Autrichiens des hauteurs de Landsberg ; le 14, M. de l'Escaille, combattant sous les ordres du maréchal Ney, assista au combat d'Elchingen, reçut une nouvelle blessure et contribua avec sa compagnie, qu'il commandait par la mort de son capitaine, à se rendre maître de ce village, dans lequel l'ennemi s'était fortement retranché ; enfin, le 20 octobre, il entrait à Ulm par suite de la capitulation du 17, qui annulait cette partie de l'armée autrichienne, en la mettant à la merci des colonnes de l'Empereur, ainsi qu'un matériel de guerre considérable. L'armée russe cependant s'avançait à tire-d'aile au secours des colonnes autrichiennes ; les premières masses qu'elle déploya, battues à Crems, ne purent sauver Vienne de l'occupation française, qui eut lieu le 13 novembre ; ralliées le 18 par l'empereur Alexandre, qui comptait dans ses rangs quatre-vingt mille hommes, elle joignit les Autrichiens à Olmutz, dans la journée du 27 novembre. Napoléon, voulant faire quitter à l'ennemi la position avantageuse que celui-ci venait de prendre, ordonna à Murat de faire replier les avant-gardes devant les Russes, tandis que lui-même exécutait un mouvement rétrograde pendant la nuit du 18 au 19. Il s'agissait non seulement de vaincre les alliés, mais encore de les placer dans une position telle, qu'ils se trouvassent, après la bataille, entièrement à la merci du vainqueur. Ce résultat parut atteint, lorsque, le 1er décembre, l'armée d'Alexandre, pleine de présomption, manœuvra dans le but de tourner la droite des Français, qui se retiraient à son approche, et s'établit dans les positions de Menitz, de Pratzen et d'Austerlitz, tandis que les empereurs François et Alexandre plaçaient leur quartier-général à Kzerwitz, et que Napoléon, passant en revue ses

Digitized by Google

vieux compagnons de gloire, leur prédisait le triomphe du lendemain.

La journée du 2 décembre devait tout réaliser ; l'armée formidable des alliés, taillée en pièces, perdit toute son artillerie, ses caissons, dix mille morts, vingt mille prisonniers, et pouvait être détruite jusqu'au dernier homme, si l'empereur, trop généreux, n'eût permis aux soldats d'Alexandre de rentrer en Russie et de se retirer par journées d'étapes. La garde russe détruite perdit la renommée dont elle jouissait; deux colonnes ennemies, ayant voulu franchir un étang gelé pour échapper aux vainqueurs, virent la glace se rompre sous leurs pieds, et disparurent dans l'abîme! Le 27 du même mois, Napoléon imposait aux alliés la paix de Presbourg, qui le reconnaissait empereur des Français, roi d'Italie et réunissait à son empire la République de Venise, tandis que les ducs électeurs de Wurtemberg et de Bavière, alliés des Français, prenaient le titre de rois, et s'agrandissaient au détriment de l'Autriche. M. de l'Escaille, après avoir combattu bravement pendant cette journée qui faisait de la France la première puissance du monde, se retrouva à la bataille d'Iéna, qui livra la Prusse à Napoléon, et plus tard dans les champs d'Eylau. Friedland, Essling devinrent enfin ses nouveaux titres de gloire ; nommé capitaine à la suite de cette dernière bataille (9 juin 1809), où il s'était fait remarquer, il prit part, le 22 juin, à l'attaque et à la prise de Raab, reçut une blessure au travers du bras droit dans une charge à la baïonnette, et, désigné après guérison pour servir en qualité d'aide de camp auprès de la personne du général Pachtoit, il remplit avec un grand courage et beaucoup de distinction la tâche difficile attribuée à ces

Digitized by Google

fonctions, surtout lorsque chaque jour on se trouve en présence de l'ennemi ; prit part à la glorieuse campagne et à la fatale retraite de Russie, pendant laquelle il mérita l'étoile de l'honneur ; reparut dans les champs de la Saxe comme chef de bataillon, au 101e régiment, pour combattre à Lutzen, Wurtchen, Bautzen, Dresde et Leipzick ; disputa le sol de l'empire aux innombrables colonnes qui, descendues du nord, se virent encore forcées, pour réduire la France, d'appeler à leur aide la défection et la trahison ; rentra dans sa patrie à la chute du gouvernement impérial ; et nommé lieutenant-colonel dans l'armée des Pays-Bas, le 25 mars 1815, il fut admis en 1826 à faire valoir ses droits à la retraite.

La Belgique, lorsque sonna l'heure de son émancipation, vit se ranger sous la bannière tricolore tous les cœurs mus par des sentiments vraiment patriotiques, et M. le lieutenant colonel de l'Escaille fut un des premiers à offrir son bras à la cause populaire, à l'affranchissement de son pays. Appelé au commandement de la place de Bruxelles dans les moments les plus difficiles (29 septembre 1830), il sut rester à la hauteur de sa mission et maintint l'ordre dans la cité, tandis qu'il s'efforçait d'en organiser la défense. Remplacé dans ces fonctions par M. Anoul, ex-capitaine de cuirassiers et naguère encore directeur des postes et des haras de Tervueren, M. de l'Escaille reçut, le 19 décembre suivant, le commandement de la 3e brigade de l'armée de l'Escaut, et prit part sous le général Tiecken de Terhoven à la bataille de Louvain. Nommé colonel d'infanterie et commandant militaire de la province de Luxembourg, le 22 septembre 1831, son énergie inébranlable, son activité

Digitized by Google

désespérante pour l'ennemi rendirent des services signalés à la Belgique. Appelé à Bruges, le 28 avril 1832, pour remplir les mêmes fonctions, M. le colonel de l'Escaille, chevalier de la Légion d'honneur le 13 février 1813 et de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, décédé à Bruges le 24 janvier 1842, méritait l'honneur d'être cité au premier rang des soldats dont s'honore la Belgique.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COLONEL DE L'ESCAILLE.

Digitized by Google

Lieutenant général de Marneffe.

De Marneffe, Louis-Joseph, lieutenant général de cavalerie, né à Bruxelles le 19 mars 1789, entra au service de France comme volontaire au 1er régiment de hussards le 4 septembre 1804, prit part comme soldat à la campagne d'Allemagne de 1805 ; et, nommé officier d'ordonnance du prince Louis le 10 novembre de la même année, il fit plus tard les guerres de Pologne, de Naples et d'Italie, et assista aux opérations de la grande armée, qui en 1809 fut dirigée vers l'Allemagne.

La reconstitution des colonnes formidables qui devaient abattre encore l'orgueil de l'Autriche avait été jugée indispensable à la suite des armements et des préparatifs de guerre de François II, qui, comme toujours, agissait sous l'impulsion des cours étrangères, tantôt anglaise, tantôt russe. Dès l'origine du gouvernement républicain, qui tendait à rendre à la France une suprématie perdue pendant les dernières années du règne des Bourbons, le cabinet de Saint-James mit tout en œuvre pour susciter à sa rivale des difficultés qui, en l'obligeant à répandre sur le continent le sang généreux de ses enfants, la placerait

Digitized by Google

dans l'impossibilité d'user de tous ses moyens dans une guerre entreprise contre la Grande-Bretagne. Ennemie implacable des idées issues de la révolution de 1789, menacée dans son existence même par le développement de ces idées, elle parvint en 1804, dans l'instant où le danger de sa position augmentait chaque jour, à armer l'Europe entière contre Napoléon. La dynastie impériale mit le comble à la crainte qui animait le cabinet de Londres; tous les moyens, tous les sacrifices furent employés pour renverser le puissant génie qui guidait les colonnes françaises et combattait pour les besoins de l'humanité et la marche progressive des esprits et de la civilisation. Écrasée à Ulm et à Austerlitz, l'Autriche ne dut son salut qu'à la générosité d'un vainqueur qui honorait le courage malheureux; les colonnes d'Alexandre, dispersées dans la même journée, obtinrent la faveur de rentrer en Russie sous la protection des troupes françaises; la Prusse, soumise après une seule bataille, dut sa conservation à la modération de Napoléon victorieux, qui rendit la paix au continent et crut pouvoir s'appuyer sur la bonne foi des princes que sa main puissante avait sauvés d'une perte certaine. Dès le commencement de 1806, il comprit que les conditions trop favorables qu'il avait imposées à Presbourg permettaient à la mauvaise foi de l'Autriche de ressaisir le glaive, pour venger la honte de ses dernières défaites. Les victoires incroyables qui signalèrent l'hiver de 1806-1807 la forcèrent toutefois de dissimuler ses projets, et calmèrent ses instincts belliqueux; mais les résultats peu certains de la bataille d'Eylau allaient donner à cette puissance le courage de se déclarer ouvertement contre la France, si un nouveau coup de foudre porté par

Digitized by Google

l'empereur Napoléon ne lui eût rendu toute sa circonspection, et ne l'eût forcée de se montrer d'autant plus soumise, qu'elle sentait toute l'indélicatesse de sa conduite, et comprenait, non sans de puissants motifs, le danger qui pouvait fondre sur elle.

L'Angleterre cependant, toujours inaccessible au milieu de l'Océan, échappait à la puissance des armes impériales, qui imposa enfin le système continental : vaincue au nord, profitant avec adresse de l'orgueil et de l'ignorance des Espagnols, elle parvint, après avoir soutenu la guerre civile dans ces contrées pendant quatorze années, à les soulever contre la France. Son or, ses armées, formées en corps auxiliaires, prennent pied dans la péninsule; les désordres malheureux de la famille royale, la demande du prince Joseph comme roi des Espagnes, formulée par une partie de la nation, combattue par l'autre, permit au cabinet de Saint-James de faire naître une guerre de principes, de religion même, qu'il soutint rarement avec le sang de ses soldats, et dont lui seul recueillit tous les fruits.

Pour éteindre ce brasier qui chaque jour devient plus menaçant, Napoléon a résolu de se porter lui-même à la tête de ses colonnes, qui ont pris la route de la péninsule Ibérique, et, un mois après avoir posé le pied sur le sol espagnol, il entre à Madrid en vainqueur. Mais les Anglais, qui viennent de laisser écraser leurs alliés dans les plaines de Burgos, de Valmaseda, de Tolède et de Sommo-Sierra, battent en retraite vers la Corogne afin d'échapper aux coups que l'Empereur, à leur poursuite, se propose de leur porter; pour assurer leur fuite, le gouvernement de la Grande-

Digitized by Google

Bretagne parvint à faire renaître la coalition de ses cendres. L'Autriche, depuis longtemps déjà, a fait des armements considérables et jette encore le gant à la France; la Prusse, qui vient d'obtenir l'évacuation de son territoire par les troupes impériales et une diminution de 20,000,000 dans les contributions imposées à Tilsitt, suivra l'impulsion de l'Autriche aussitôt qu'une première victoire aura couronné la bravoure des troupes de François II, et l'empereur Alexandre, oubliant ses protestations d'Erfurth et la loyauté du vainqueur d'Austerlitz, se prépare sourdement à faire marcher ses armées contre les colonnes de Napoléon, aussitôt que la Prusse aura jeté le masque dont elle couvre sa politique.

L'empereur d'Autriche a quitté sa capitale le 8 avril pour se porter à la tête de son armée; le 9, la Bavière est envahie en même temps que la Franconie, le Tyrol, l'Italie et la Pologne; l'archiduc Charles, ce valeureux champion d'une cause trop souvent mauvaise, a porté ses masses entre la forêt Noire et le Mein, tandis que les têtes de colonne de Napoléon, marchant à la rencontre de l'ennemi, touchent à Ingolstadt et à Augsbourg. M. de Marneffe, placé dans les rangs de cette armée de héros qui brilla d'un si grand éclat, combattit avec gloire aux journées de Landshut, d'Eckmühl et de Ratisbonne, qui affranchirent la Bavière des armées autrichiennes, se distingua d'une manière éclatante à la célèbre bataille de Wagram, obtint peu de jours après (20 juillet 1809) l'épaulette de lieutenant en premier, combattit en Italie, où il reçut un coup de feu à la jambe en pénétrant un des premiers dans un carré ennemi, prit part aux engagements les plus meurtriers qui signalè-

Digitized by Google

rent la guerre d'Espagne pendant l'année 1811, et fut enfin placé dans les rangs de la grande armée, lorsqu'elle se disposa à envahir l'empire d'Alexandre.

S'il est vrai que chaque homme rencontre une époque privilégiée pendant le cours de son existence, l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que l'année 1812 fut pour M. de Marneffe l'instant le plus glorieux de sa vie. Parti de Paris dans le courant d'avril et placé sous les ordres du général Pajol, il franchit le Niémen, le 24 juin, et contribue puissamment à chasser les Russes de Kowno, dans la journée du lendemain. Blessé légèrement pendant ce combat, qui le vit s'élancer au milieu de l'ennemi, il reçut, le 30 juin, et comme récompense de sa conduite, le grade de capitaine. A la bataille de la Moskowa, il pénétra dans la grande redoute que les Russes défendirent avec tant d'acharnement, et dont les Français se rendirent maîtres après tant d'actions héroïques, et dans cette affaire sanglante il eut trois chevaux tués sous lui. Frappé de sept coups de lance et d'un coup de sabre à Kalouga, le 4 octobre suivant, en chargeant trois bataillons ennemis, qu'il mit en déroute avec son seul escadron, et décoré pour ce fait d'armes sept jours plus tard, M. de Marneffe parvint cependant à atteindre Kœnigsberg ; mais l'état de sa santé ne lui permit pas de suivre dans leur retraite vers la France les colonnes de Napoléon, et, prisonnier de guerre le 4 janvier 1813, il ne rentra dans la mère patrie que le 19 décembre 1814, sept mois après la restauration du trône des Bourbons par les colonnes de la coalition.

Admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas, M. de

Digitized by Google

Marneffe, qui venait d'acquérir une certaine renommée militaire, fut nommé major aide de camp du général Evers le 7 janvier 1815, et déploya beaucoup de bravoure à la journée de Waterloo, qui vit les derniers efforts d'une lutte héroïque. Nommé lieutenant colonel le 30 décembre 1826, et colonel de cuirassiers le 19 avril 1830, il obtint sa démission du service de Hollande le 18 octobre suivant, lorsque déjà la Belgique avait reconquis son indépendance et ses droits.

Le gouvernement provisoire aimait à s'entourer d'hommes pratiques, indispensables, du reste, dans des circonstances aussi difficiles que celles que la nation avait à traverser, et M. de Marneffe, accueilli avec faveur, obtint, cinq jours après son arrivée, le grade de général de brigade et fut chargé avec M. le colonel Pletinckx de l'organisation du 1er régiment de lanciers. Ici, nous voudrions pouvoir terminer cette biographie ; mais notre qualité d'historien nous oblige à poser les faits tels qu'ils se sont passés. Le nouveau général n'avait pas donné encore toutes ses sympathies au gouvernement issu de la révolution ; il eût mieux fait sans doute de continuer à servir fidèlement Guillaume, que d'offrir son épée au peuple belge, sans lui donner aussi son cœur et toute son existence. Quoi qu'il en soit de ces appréciations, il employa tous les moyens en son pouvoir, et souvent même son autorité, pour réduire à néant les efforts du colonel Pletinckx, qui s'efforçait de donner à son corps une organisation irréprochable, basée sur des principes de fidélité à la révolution. Ces menées compromirent maintes fois le repos du pays et contribuèrent à donner à la journée de Louvain l'issue désastreuse qui

Digitized by Google

faillit précipiter la Belgique dans un nouveau chaos. Le lieutenant-colonel Edeline, du 1er régiment de lanciers, appuyé par le général de Marneffe, balançait le pouvoir de son colonel, et était parvenu à former dans ce régiment un noyau de mécontents dont il était le bras. Encouragé par les allures de quelques hommes déloyaux, il rêva un instant de substituer, avec une partie de son régiment, la royauté du prince d'Orange au gouvernement qui l'avait élevé à la position dans laquelle il se trouvait ; les généraux Van der Smissen et Nypels, à Anvers, devaient appuyer vigoureusement ce mouvement contre-révolutionnaire. Instruit de ces circonstances par un capitaine demeuré fidèle à son pays, M. le colonel Pletinckx se rendit chez le général de Marneffe, lui fit part de ses craintes, et le supplia de prendre des mesures pour trancher dans le vif et couper le mal à sa racine ; mais ce chef d'armes feignit de ne point croire au complot qui lui était dénoncé, et dont il connaissait toute la trame. Repoussé avec perte de ce côté, M. Pletinckx vint à Bruxelles, et introduit près du Régent, qui le renvoya au ministre de la guerre (d'Hane de Steenhuyse), ce haut fonctionnaire écouta d'un oreille distraite les justes griefs du commandant des lanciers, et le lendemain deux escadrons de ce régiment, commandés par le lieutenant-colonel Edeline, entraient dans la capitale, et étaient logés à la caserne des Annonciades.

Mais la population de Bruxelles fut instruite enfin des menées et des projets des orangistes, et son indignation se traduisant par des actes, elle se préparait à leur faire subir un châtiment exemplaire. Déjà plusieurs officiers des lanciers avaient été maltraités, lorsque le ministre de la guerre,

Digitized by Google

effrayé de la gravité des événements qui semblaient se préparer, donna l'ordre aux deux escadrons de retourner à Malines. Le soldat, toujours franc et loyal, furieux du rôle qu'on avait voulu lui imposer, se mutina contre ses chefs, dont quelques-uns avaient voulu le trahir ; l'autorité paternelle de M. Pletinckx lui-même fut moralement atteinte, car l'homme ne discerne pas toujours le vrai du faux; mais il obtint de se porter à la frontière, et ces soldats, à l'aide desquels on avait voulu renverser le gouvernement établi, reprirent tout leur élan et toute leur franchise militaire, le jour où ils espérèrent verser leur sang pour réparer l'erreur dans laquelle on les avait fait tomber.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de s'étendre sur le procès qui suivit la conspiration de mars. M. Pletinckx porta longtemps le poids de son patriotisme ; M. le général de Marneffe, au contraire, fut à la journée de Louvain le même homme qu'aux événements de Malines, et il refusa maintes fois au commandant du 1er régiment de lanciers de profiter des phases favorables que la fortune se plaisait parfois à offrir à notre armée. Malgré ces circonstances fâcheuses, qui jettent sur sa carrière une certaine teinte d'infidélité, il fut appelé au commandement de la brigade de cavalerie de la 2e division, le 20 août 1831, et reçut le brevet de lieutenant général le 21 juillet 1842.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 octobre 1812, pour la bravoure qu'il avait déployée à Kalouga le 4 du même mois; officier et commandeur du même ordre sous le gouvernement de juillet, il reçut du roi des Pays-Bas la croix de Guillaume à la suite de la journée de Waterloo.

Digitized by Google

Chevalier, puis officier de l'Ordre de Léopold, il est à regretter que M. le lieutenant général de Marneffe, cédant à des conseils déplorables, se soit écarté un instant de cette loyauté, de cette franchise, qui doit toujours faire l'apanage d'un franc et loyal soldat. On ne peut blâmer celui qui, cédant aux sympathies de son cœur, continue à se vouer à un gouvernement déchu, mais les verges de l'histoire doivent flétrir celui qui, après avoir prêté serment à une nation, à un souverain, emploie la confiance et les hautes fonctions dont il est investi par l'État et par ses concitoyens, à tromper, sinon à trahir, ceux qu'il est appelé à défendre et à protéger.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE MARNEFFE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Coitin.

Coitin, Charles-Alexandre, général de brigade, né à Thuin (Hainaut), le 22 février 1784, entra dans les armées impériales comme soldat au 5e régiment d'infanterie légère, le 3 avril 1805, prit part à la campagne de Prusse, et placé sous les ordres du maréchal Mortier, qui commandait le 8e corps de la grande armée, il fut dirigé sur la Suède, qui venait de se déclarer contre la France, et combattit non sans gloire aux affaires de Gripswaldt, de Grimm et enfin sous les murs de Stralsund, pendant le siége de cette place forte, clef de la Poméranie suédoise. Dans la journée du 2 mars 1807, deux mille hommes d'infanterie de la garnison, appuyés d'artillerie et de cavalerie, voulant tenter d'enlever aux Français une redoute à peine ébauchée, qui donnait déjà des inquiétudes à la garnison, se portèrent à l'attaque des travaux des assiégeants, et engagèrent un combat acharné avec trois compagnies du cinquante-huitième de ligne, établies sur ce point important; la défense héroïque de ces braves soldats, qui profitèrent avec adresse et vigueur des circonstances favorables dans les-

Digitized by Google

quelles ils se trouvaient, n'aurait pu cependant triompher des efforts de l'ennemi, si une compagnie d'infanterie légère dans laquelle combattait M. Coitin, ne fût arrivée au pas de course, et n'eût précipité dans les fossés les plus hardis des assaillants, qui, refoulés vers la colonne suédoise, y jetèrent le désordre et la confusion.

Entré en Allemagne pour faire partie de la campagne de 1809, M. Coitin assista à tous les épisodes qui signalèrent cette époque héroïque, et les batailles d'Ebersberg, d'Essling, de Raab et enfin de Wagram, brillent avec éclat sur son blason militaire. Placé pendant cette dernière journée dans le corps d'armée du maréchal Davoust, il concourut à l'attaque et à la prise du plateau de Neusiedel et fit partie de la première colonne, qui lancée sur les Autrichiens établis dans la position de Wagram, les culbutèrent à l'arme blanche des hauteurs qu'ils dominaient. Frappé d'un coup de biscaïen pendant cette dernière action, M. Coitin, aussitôt rétabli, fut dirigé vers l'Espagne, et se trouva à la bataille et au siége de Lérida, dirigé par le maréchal Suchet. Entré en vainqueur dans cette place, qui livrait aux Français cent cinquante bouches à feu et de nombreuses munitions, le 14 mai 1810, il contribua le 8 juin suivant à enlever de vive force la position formidable de Mequinença, et assista, le 27 septembre de la même année, à la sanglante bataille de Bousaco, livrée aux Anglo-Espagnols sous Wellington, par le maréchal Masséna, prince d'Essling.

Le généralissime ennemi, fortifié sur la crête des monts d'Al-Coba, avait établi un nombreuse artillerie qui domi-

Digitized by Google

nait la plaine, et allait bientôt foudroyer les col onnes qui tenteraient de s'emparer de ces positions inexpugnables. A la suite d'une mêlée sanglante, le prince d'Essling, jugeant de l'inutilité de ses efforts, résolut de tourner Wellington par Sardao et refoula ainsi les anglais sur Lisbonne. Quand Masséna fut forcé d'évacuer le Portugal, M. Coitin marcha sur Tortose, le 21 décembre, avec les colonnes du maréchal Suchet, et pénétra dans cette ville, le 1er janvier 1811. Arrivé sous les murs de Tarragonne dans le courant d'avril, son courage fut toujours digne de son pays, et il entra un des premiers dans cette forteresse, le 28 juin 1811, lorsqu'après quatre assauts infructueux les Français, dans une cinquième et plus terrible attaque, s'en rendirent maîtres et s'emparèrent de dix mille prisonniers. Nommé sous-lieutenant, grade noblement acquis, le 13 mars 1812, sa bravoure s'accrut à mesure que la position des Français en Espagne devenait plus critique; à la bataille de Vittoria, il se trouva placé sous les ordres directs du général Saru; chargé de couvrir la route de Bilbao, son intrépidité dans cette journée terrible lui mérita les éloges les plus flatteurs; blessé, le 30 juillet 1813, sous les murs de Pampelune, il fut nommé lieutenant en premier, le 7 octobre suivant, et après de nouveaux faits d'armes sur cette partie du continent européen, il se trouva placé sous les ordres du maréchal Soult, à la célèbre bataille de Toulouse.

Le duc de Wellington envahissant le Languedoc, lorsque la presque totalité de l'armée d'Espagne avait dû se transporter ou en Saxe ou sur différents points de l'Empire, avait été rejoint, le 17 mars, par toutes ses réserves, et, dès

Digitized by Google

le 18, il s'était mis sur les traces du maréchal, qui se retirait sur Tarbes. L'armée anglaise ayant manœuvré pour tourner la colonne française, le duc de Dalmatie, qui n'occupait point une position militaire, se vit forcé d'abandonner cette place pour se replier vers Toulouse. La rapidité de son mouvement, qui s'exécuta par la route transversale qui conduit de Saint-Gaudens à Auch, ayant dérobé trois marches à Wellington, il arriva sous les murs de la capitale du Languedoc avec ses colonnes intactes, qui se formèrent, leur gauche au cimetière de Saint-Cyprien, leur droite vers le canal à une maison nommée la Tuilerie, décrivant ainsi un fer à cheval à quatre kilomètres de Toulouse. Bientôt il fit élever sur la rive gauche de la Garonne, au pont d'Albi, à ceux des minimes et du passage sur le canal, quatre têtes de pont défendues par de nombreuses pièces d'artillerie, tandis que des ouvrages de campagne fermaient l'accès du faubourg Saint-Cyprien, et qu'une ligne de défense appuyait la droite de sa position. Cinq redoutes, élevées comme par enchantement sur les collines qui couvrent la ville, complétèrent le système d'ouvrages conçu et exécuté par le maréchal Soult, dans l'espace de trois jours.

Wellington, cependant, moins circonspect dans ses mouvements depuis qu'il était parvenu à se mettre en relations avec les royalistes de Toulouse, s'avançait à la tête d'une armée de soixante et douze mille hommes, et après avoir traversé la Garonne, le 9, et s'être rendu maître de la route de Montauban, il établit ses lignes en forme de croissant, à une petite distance de l'armée française, forte de vingt mille combattants, qui comptait dans ses rangs non pas seulement

Digitized by Google

les vieilles bandes qui avaient élevé si haut la gloire de leur patrie, mais encore un grand nombre de soldats de nouvelles levées, qui faisaient dans ces journées sanglantes le rude apprentissage du métier des armes. Le 10 avril, à six heures du matin, le général Villatte, placé avec sa division à la rivière d'Ers, fut attaqué vigoureusement par le maréchal Beresfort, et, forcé de se replier devant des forces supérieures, il s'appuya aux redoutes. En ce moment, le général espagnol Freyre s'avançait par la route d'Albi, en longeant la gauche de l'Ers, et occupait avec son artillerie les hauteurs en avant des Français. Bientôt il forma ses colonnes d'attaque avec l'infanterie espagnole, tandis que l'artillerie portugaise et la cavalerie anglaise conservaient leurs positions; lui-même marche à leur tête, et se précipite sur les retranchements des Français. Mais les feux croisés de ceux-ci arrêtent l'élan de l'ennemi, qui est culbuté dans les fossés et repoussé dans le plus grand désordre. Une brigade de cavalerie de la division d'Armagnac profite de cet instant; elle charge avec une impétuosité extraordinaire les colonnes rompues, dans lesquelles elle jette l'épouvante, et ne s'arrête qu'après avoir moissonné leurs rangs, que la mitraille achève d'éclaircir. Mais là ne s'arrêtent pas ces premiers succès : les Anglais, voulant manœuvrer de concert avec leurs alliés, s'étaient portés à l'attaque du premier pont établi sur le canal, et reçus de ce côté avec une vigueur égale à celle déployée à la gauche de la colonne, ils tombaient foudroyés sous les coups d'une batterie masquée, qui, après les avoir écrasés à bout portant, les poursuivait de ses feux dans leur retraite précipitée.

Le général anglais n'a pas cru qu'une poignée de braves

Digitized by Google

arrêterait une armée entière. Lui qui ne comprend la bravoure que quand le nombre l'emporte et qui n'a jamais accepté une bataille qu'avec des forces au moins doubles et souvent triples de celles de son adversaire, il hésite maintenant à porter de nouveaux coups, et le feu suspendu un instant permet aux habitants de donner leurs soins aux valeureux enfants qui viennent d'être frappés par le fer meurtrier. Mais Wellington a compté le nombre de ses soldats ; il sait que son adversaire n'a que de faibles bataillons à lui opposer, et bientôt il renouvelle l'attaque avec une vigueur que rien ne semble devoir arrêter. C'est d'abord le maréchal Beresfort qui, à la tête de son corps d'armée tout entier, se porte sur les hauteurs de la Pujarde et marche résolument sur la première redoute ; arrêté par la défense héroïque des quelques bataillons français postés sur ce point, il revient à la charge avec des colonnes fraîches et parvient à se loger dans ce premier ouvrage. Mais les soldats de Soult, prenant l'offensive, s'élancent comme des panthères contre les anglais et après un carnage épouvantable les chassent du poste qu'ils viennent d'occuper. Le généralissime ennemi reconnaît l'insuccès de son attaque ; il voit des bataillons entiers détruits, écrasés ; il comprend que sa renommée militaire dépend peut-être de cette journée. Il envoie donc de nouveaux bataillons sur ce point si disputé : un combat terrible s'engage corps à corps, la redoute est prise et reprise cinq fois, mais enfin elle reste aux alliés, qui n'obtiennent ce premier avantage qu'au prix des plus cruels sacrifices.

Maître de cette position, Wellington appelle à lui deux nouvelles divisions espagnoles, qu'appuie l'artillerie entière

Digitized by Google

du maréchal Beresfort, et se prépare à l'attaque des positions que les Français ont conservées. Le canon tonne, des colonnes compactes sont formées et se précipitent tête baissée aux pieds des retranchements qu'ils veulent escalader; mais la mitraille renverse des rangs entiers, une rage que rien ne peut décrire anime les combattants des deux partis qui se joignent à l'arme blanche ; les Anglais, les Portugais, les Espagnols s'abritent derrière les monceaux de cadavres que leurs camarades, abattus comme des épis de blés, ont formés en tombant ; le nombre des assaillants augmente à chaque instant, et bientôt ils sont renforcés par un corps considérable d'écossais qui prennent part à la lutte. Il est trois heures, et toute la ligne est couverte des feux de l'artillerie ; en ce moment le nombre commence à l'emporter ; deux redoutes du centre, entourées de cadavres, viennent de rester aux colonnes des alliés, lorsque le maréchal Soult lance à l'encontre de l'ennemi la division Taupin, embusquée derrière des haies. Ce général, qui peut-être pouvait changer la face de la bataille et couper en deux l'armée des alliés, s'est laissé emporter par sa valeur avant d'avoir formé sa troupe, et ses soldats sont ramenés, tandis qu'il tombe lui-même mortellement atteint ; le maréchal Beresfort fait charger cette partie du champ de bataille, lorsque la première brigade de la division d'Armagnac vient arrêter court la colonne ennemie, et la force à se réfugier derrière son infanterie, qui est parvenue à s'établir dans les trois redoutes qu'elle occupe en ce moment.

La position du duc de Dalmatie en avant du canal de Languedoc devenant précaire par les progrès de l'armée com-

Digitized by Google

binée, il fit évacuer les deux redoutes qui étaient demeurées en son pouvoir, et retira ses colonnes en arrière, tandis qu'il établissait sur les remparts tous les moyens de défense, et qu'une partie de ses troupes, crénelant les habitations des faubourgs, jetaient l'effroi dans l'âme des habitants. La bataille avait duré douze heures, et soixante et douze mille alliés sous Wellington, réduits à vrai dire de douze mille hommes qui avaient payé de leur vie les attaques furieuses de la journée, n'avaient remporté que de faibles avantages sur vingt mille braves conduits par le maréchal Soult. A huit heures, le feu cessa ; à neuf heures, le vaillant duc de Dalmatie se préparait à recommencer, le lendemain, cette bataille glorieuse pour son nom, lorsqu'il apprit que des Français, indignes de ce nom, devaient livrer différentes portes à l'ennemi. Il fallait donc céder à la nécessité, et l'évacuation de la place s'exécuta avant le lever de l'aurore.

Ici, comme sur plusieurs points de la France, la trahison vint en aide aux armées coalisées. M. Coitin, capitaine depuis le 5 février 1814, se couvrit de gloire à la sanglante journée de Toulouse ; chargé de commander son bataillon après la mort de ses chefs, déjà blessé lui-même, il se conduisit avec une valeur remarquable à la défense et à l'attaque de la première redoute, dont Wellington ne se rendit maître qu'après avoir sacrifié une forte partie de ses plus hardis bataillons. Suivant le maréchal Soult qui, dans sa retraite, ne laissait pas un pouce de fer à l'ennemi, il demeura dans les armées françaises après la chute de l'Empire, combattit dans les rangs de cette armée à la journée de Waterloo, et eut l'honneur de faire partie des débris de tant d'héroïques

Digitized by Google

phalanges qui, après la capitulation militaire de Paris, se retirèrent derrière la Loire avec leur matériel et toute leur artillerie.

Cette convention funeste, qui livrait encore la France à l'étranger, avait été souscrite par le prince d'Eckmühl, dans la journée du 3 juillet 1815 (1), lorsque l'armée française, forte encore de soixante mille braves, demandait à marcher à l'ennemi, et se plaignait de l'indolence de quelques chefs comblés de gloire et d'honneurs. Malgré l'avis imposant du conseil de guerre, et particulièrement du maréchal Lefebvre, des généraux Van Damme, Drouot, etc., qui voulaient épuiser toutes les ressources de la guerre pour sauver la capitale, le cœur de l'Empire, les colonnes impériales, qui laissaient

(1) Dans le conseil de guerre tenu au quartier général du prince d'Eckmühl, à La Villette, l'on avait posé aux maréchaux et aux généraux les questions suivantes :

D. Quel est l'état des retranchements élevés pour la défense de Paris?

R. L'état des retranchements et de leur armement sur la rive droite de la Seine, quoique incomplet, est en général assez satisfaisant.

D. L'armée pourrait-elle couvrir et défendre Paris?

R. Elle le pourrait, mais non pas indéfiniment. Elle ne doit pas s'exposer à manquer de vivres et de retraite.

D. Si l'armée était attaquée sur tous les points, pourrait-on empêcher l'ennemi de pénétrer dans Paris, d'un côté ou d'un autre?

R. Il est difficile que l'armée soit attaquée sur tous les points à la fois : mais si cela arrivait, il y aurait peu d'espoir de résistance.

D. En cas de revers, le général en chef pourrait-il réserver ou recueillir assez de moyens pour s'opposer à l'entrée de vive force?

R. Aucun général ne peut répondre des suites d'une bataille.

D. Existe-t-il des munitions suffisantes pour plusieurs combats?

R. Oui.

D. Enfin, peut-on répondre du sort de la capitale, et pour combien de temps?

R. Il n'y a aucune garantie à cet égard,

Digitized by Google

éclater leur juste indignation, accusaient hautement le prince d'Eckmühl, et voulaient lui retirer le commandement pour le remettre en d'autres mains. La garde, morne et silencieuse, animée d'une colère plus calme, n'attendait qu'un regard pour signaler d'un nouvel exploit sa brillante carrière ; mais lorsqu'il fallut, de par la volonté d'un chef, se retirer sans combattre, lorsque cette vaillante armée dut abandonner sa conquête à l'étranger, qui devait trop longtemps la souiller, des larmes amères s'échappèrent des yeux de ces vieux guerriers, brunis par le soleil d'Égypte et par le froid glacial de la Russie. Plusieurs d'entre eux brisèrent leurs armes devenues inutiles. Quant à l'Empereur, qui tant de fois les avait menés à la victoire, il s'était placé sous la sauvegarde de l'honneur britannique, et, nouveau Prométhée, il expirait bientôt sur le rocher de Sainte-Hélène, léguant au gouvernement anglais une tache de honte et peut-être de remords, que les siècles seront impuissants à effacer de son blason (1).

(1) L'Empereur croyait à la générosité du gouvernement anglais et s'était livré à lui, le jugeant d'après l'impulsion de son âme. Voici la lettre qu'il adressa au Prince Régent dans cet instant solennel :

« Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimi-
« tié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière poli-
« tique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple bri-
« tannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre
« Altesse, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de
« mes ennemis. »

Le voile devait tomber; maître du sort de l'Empereur, le gouvernement anglais, foulant aux pieds les lois de l'hospitalité, décida que le vainqueur de l'Europe irait mourir sur le rocher de Sainte-Hélène. La protestation de l'Empereur est empreinte des sentiments que cet acte inqualifiable fit naître en lui : « Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, et l'emploi de la force, pour disposer de ma personne. Je suis venu librement à

Digitized by Google

Le gigantesque Empire était passé, laissant derrière lui un souvenir immortel, impérissable. Sa gloire, qui traversera tous les siècles futurs, marquera l'élévation la plus extraordinaire et les dernières limites du grand, du sublime. Comme un monument ineffaçable, il aura pour trophée l'auréole de l'Italie, de l'Égypte, de Marengo, de toute l'Allemagne, de la Pologne, de la Russie elle-même, et indiquera par son empreinte la domination du héros qui éclaire son siècle comme les rayons d'un soleil éblouissant pénètre les forêts les plus épaisses, et vient réchauffer de sa chaleur bienfaisante l'humble plante, prolétaire de ces lieux isolés, qui, étouffée jusque-là par ses puissantes voisines, s'élève et grandit lorsque la vivifiante nature lui accorde des faveurs dues sans doute, mais qui, jusqu'à cet instant, lui avaient toujours été refusées.

Ce fut donc après la seconde restauration seulement que

bord du *Bellérophon ;* je ne suis pas le prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. Je suis venu à l'instigation du capitaine, qui a dit avoir des ordres de me recevoir à bord, et de me conduire en Angleterre, avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi. Assis à bord du *Bellérophon,* j'étais sur le foyer du peuple anglais. Si le gouvernement, en donnant l'ordre au capitaine de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que me tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon. Si cet acte se consommait, *c'est en vain que les Anglais voudraient parler désormais de leur loyauté,* de leurs lois et de leurs libertés. La foi britannique aura péri dans l'hospitalité du *Bellérophon.* J'en appelle à l'histoire ; elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle preuve plus éclatante pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance? « Mais comment répondit-on en An-« gleterre à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospita-« lière à cet ennemi; et quand il se fut livré, on l'immola.

« A bord du *Bellérophon,* 4 août 1815.

NAPOLÉON. »

Digitized by Google

M. Coitin rentra dans sa patrie, placée alors sous le despotisme de la Hollande. Mais ses antécédents glorieux et sa fidélité inébranlable au régime impérial lui valurent l'animadversion du gouvernement de Guillaume, qui ne l'appela à l'activité de service que le 13 février 1817, et le laissa languir dans son grade de capitaine jusqu'au moment où le souffle populaire vint déraciner les abus de cette époque malheureuse. Rentré en Belgique au moment de la révolution, il fut nommé major au 1er régiment de ligne, le 7 octobre 1830. Lieutenant colonel le 14 du même mois, il reçut la mission d'organiser ce corps qui, grâce à ses soins et à son savoir-faire, devint un des plus beaux de notre armée. En garnison à Anvers à l'instant où éclata la conspiration du général Vander Smissen, il fut peut-être le plus hardi champion des officiers supérieurs, qui rejetèrent avec dégoût les propositions qui leur furent faites, et jamais sa loyauté ne transigea avec l'honneur et l'amour de son pays. Le coup hardi de Vander Smissen échoua donc, et le gouvernement belge, voulant reconnaître l'immense service que le brave Coitin venait de rendre à la nation, l'éleva au grade de colonel en lui conservant le commandement de son beau régiment ; mais les blessures et les fatigues de ses nombreuses campagnes ne devaient pas lui permettre de se consacrer à sa patrie aussi longtemps qu'il l'avait espéré : forcé de solliciter sa mise à la retraite, le roi n'accéda que tardivement à la demande de ce loyal soldat, dont il connaissait tout le dévouement, et lui conféra en même temps le titre honoraire de général-major. Cette faveur royale vint adoucir les souffrances du vieux vétéran, qui rendit le dernier soupir le 29 juin 1847.

Digitized by Google

Chevalier de la Légion d'honneur pour la bravoure qu'il déploya sur tant de champs de bataille, et particulièrement à Toulouse, M. le général Coitin, chevalier de l'ordre de Léopold, a mérité de tout temps l'estime de ses compagnons d'armes, certains de trouver en lui un noble cœur, un bras courageux.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL COITIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Colonel Dandelin.

Dandelin, Germinal, colonel du génie, né à Bourges (France), d'une mère belge, le 12 avril 1794, fut élevé en Belgique et embrassa la carrière militaire à l'âge de 15 ans (1809). Sous-officier dans le courant de la même année, il fit la campagne de l'île de Walcheren, fut admis plus tard à l'école polytechnique, et en sortit pour défendre la capitale de la France contre l'invasion étrangère, qui chaque jour prenait des proportions plus menaçantes.

En effet, les alliés poussant devant eux les faibles colonnes des maréchaux Marmont et Mortier, avaient dépassé successivement la Ferté-Gaucher, Coulommiers, la Ferté-sous-Jouarre, Meaux, et s'établissaient déjà à Bondy et sur les routes de Lagny et de Chelles. Le 29 mars, au point du jour, leurs avant-postes occupèrent les abords de Pantin, de la Villette et le bois de Vincennes ; bientôt Paris vit défiler sur ses boulevards des convois de blessés, des colonnes de soldats noircis par la poudre, hâlés par le soleil et par les fatigues, mais dont l'air imposant et fier rassurait

Digitized by Google

encore les esprits les plus timides. La population de la capitale comprit toute la gravité du danger qui la menaçait, et à quelques rares exceptions, elle se prépara à faire tête à l'orage et à prêter un vigoureux appui aux débris des glorieuses phalanges qui avait vaincu tant de fois l'Europe coalisée.

Vingt mille soldats, dix mille gardes nationaux environ composaient toutes les forces dont pouvaient disposer les maréchaux, pour défendre Paris. Le roi Joseph, réunissant dans ses mains le commandement suprême de la défense, fit établir sa droite sur les hauteurs de Belleville, de Mesnil-Montant et des buttes Saint-Chaumont, s'appuyant à Vincennes, tandis que son centre au canal de l'Ourcq, adossé au mamelon de Montmartre, était protégé par plusieurs redoutes, et que sa gauche s'étendait de Monceau à Neuilly. Cent cinquante bouches à feu couvraient cette ligne déjà redoutable et qui serait devenue inexpugnable, si le nombre trop restreint des défenseurs eût été appuyé des renforts sur lesquels les maréchaux croyaient pouvoir compter.

Les souverains alliés touchaient enfin à la capitale de la France, si longtemps objet de leur convoitise, et pour combler leur fortune, le Lion dont ils redoutaient tant l'approche, guidait ses valeureux bataillons sur Vitry, et ne pourrait, si l'attaque était rapide, bien organisée, arriver au secours de Paris pour l'arracher des mains de l'ennemi. En conséquence, le prince royal de Wurtemberg reçut l'ordre de se porter à l'attaque de Vincennes, tandis que les forces du général Rajewski attaquaient Pantin et Belleville, et que

Digitized by Google

les gardes russes et prussiennes manœuvraient sur la chaussée de Bondy en longeant le canal de l'Ourcq. La grande armée ennemie réunie aux colonnes du maréchal Blücher, allait menacer à la fois les hauteurs de Romainville, de la Villette et occuper Saint-Denis et la route de Soissons ? Environ six cents bouches à feu devaient appuyer sur toute la ligne les mouvements agressifs des colonnes coalisées.

Le 30 mars, avant trois heures du matin, la générale s'est fait entendre dans les rues de la grande ville ; chacun court aux armes, les troupes occupent les positions qui leur ont été assignées, et à cinq heures le canon qui tonne vers Romainville, annonce à la population attentive que l'action est commencée. Bientôt un feu de mousqueterie des plus violents se mèle au bruit du canon : ce sont les nombreux tirailleurs des deux partis qui préludent à une grande bataille. A 8 heures, l'action se développe; le corps russe du général Rajewski, formé en trois colonnes compactes, s'est élancé à l'attaque des hauteurs de Belleville et de Romainville ; repoussées par les feux redoutables de l'artillerie française, les masses ennemies se retirent en désordre ; le duc de Raguse, prenant aussitôt une vigoureuse offensive, les chasse des abords de Pantin et occupe les premières maisons de ce village ; il lance alors son infanterie au milieu des bataillons russes décimés déjà par sa redoutable artillerie, et après des prodiges de bravoure leur arrache les villages de Pantin et de Romainville, qui devinrent bientôt le théâtre de tant d'exploits.

L'insuccès de cette attaque, la crainte de voir arriver

Digitized by Google

l'Empereur sur les derrières des alliés, commandèrent impérieusement au général Barclay-de-Tolly, de se servir de toutes les ressources qu'il avait sous la main. Certain d'ailleurs d'avoir en soutien l'armée de Silésie, qui pouvait entrer en ligne à midi, il fit aussitôt appuyer des grenadiers russes et prussiens le général Rajewski, qui reprit avec une nouvelle vigueur l'attaque du village de Pantin, tandis que le prince Eugène de Wurtemberg dirigeait ses forces vers les Prés-Saint-Gervais. Prises et reprises trois fois, ces positions essentielles restent enfin au pouvoir des gros bataillons alliés, et le général Compans, qui dirige les forces françaises sur ce point, est obligé de se retirer vers Belleville et Mesnil-Montant. Mais l'ennemi a payé cher ce premier succès, et les champs qu'il occupe, couverts des débris de ses colonnes, attestent des ravages que les feux et les charges des Français ont exercés dans ses masses compactes, et de la bravoure des faibles bataillons appuyés par des citoyens courageux et par tous les élèves de l'École Polytechnique, qui, dans cette journée sanglante, déployèrent une vigueur et un héroïsme au-dessus de tout éloge.

Il était environ midi et demi lorsque les armées des souverains alliés se déployant à la fois sur un front de plus de deux lieues d'étendue, couvrirent de leurs innombrables bataillons la plaine et les abords de Saint-Denis, et menacèrent Clichy, Montmartre, la Villette, Vincennes, Belleville, Charonne et Mesnil-Montant. Nous avons dit déjà que le nombre des braves défenseurs de Paris était trop restreint pour couvrir toutes les parties vulnérables de la capitale. Mais la gloire de mourir à son poste remplissait ces âmes

Digitized by Google

guerrières, qui avaient conservé tout leur aspect imposant et calme ; chaque citoyen, animé de l'amour de son pays et de la haine de l'étranger, mêlait son sang loyal à celui des soldats de la France, et lorsque le général Barclay-de-Tolly, ayant dans la main tant de forces imposantes, jugea que le moment était venu de donner le signal d'une attaque générale, il rencontra une résistance telle, qu'il crut un instant avoir devant lui les colonnes conduites par le fantôme immense, qui foula sous ses pieds redoutables les trônes de tant de rois.

Mais les bataillons ennemis s'ébranlent et leur artillerie tonne sur les positions des Français. Le prince Eugène de Wurtemberg attaque Belleville, le prince Gortschakoff marche sur Charonne, le général Lambert sur Mesnil-Montant, et le prince royal de Wurtemberg menace Vincennes; les colonnes françaises soutiennent sans sourciller le choc terrible de toutes ces masses réunies. En avant de la Villette, les Prussiens du prince Guillaume, foudroyés par l'artillerie parisienne, sont rejetés en désordre vers Saint-Ouen, lorsque les généraux Kleist et Yorck, accourant sur ce point, y rétablissent la fortune de leurs armes et parviennent à reprendre l'avantage ; après un combat acharné à Belleville et à Pantin, ces positions sont tournées et tombent au pouvoir des alliés ; Mesnil-Montant, les Buttes-Saint-Chaumont, qui viennent d'être reprises une troisième fois à la baïonnette par les Français, finissent aussi par demeurer au pouvoir de l'ennemi ; le cimetière de Mont-Louis et le village de Charonne sont forcés par deux divisions russes ; une batterie de dix-huit pièces établie à la ferme de Rouvroy, en avant du canal de l'Ourcq, qui

Digitized by Google

depuis le commencement de la bataille avait tenu en échec le corps d'Yorck, se voyant tournée après la prise de Mesnil-Montant, dut se retirer jusqu'aux barrières; les défenseurs de Montmartre, attaqués par vingt mille hommes de l'armée de Silésie, après avoir admiré la bravoure de quatre cents dragons qui chargèrent l'ennemi le colonel en tête, venaient enfin d'être obligés à la retraite; la Barrière du Trône, menacée par le prince royal de Wurtemberg, défendue par les élèves de l'École Polytechnique qui couvrirent cette partie du champ de bataille de cadavres ennemis, était dans un danger très-pressant; Charenton, où sont postés les élèves de l'École Vétérinaire, vient d'être forcé et déjà les alliés sont en possession du pont de la Marne. Le duc de Raguse, jugeant alors qu'il avait tout fait pour la gloire des armes françaises, supposant qu'une plus longue résistance était impossible et craignant d'exposer davantage Paris au danger qui le menaçait, résolut d'expédier au prince de Schwartzenberg un parlementaire, qui demanda une suspension d'armes de quatre heures, et s'engagea, au nom du commandant en chef de l'armée française, à remettre tout le terrain qu'il occupait encore en dehors des barrières, et à évacuer Paris à l'expiration de la trève. Heureux d'atteindre, à si peu de frais, le résultat qu'ils désiraient si ardemment, car ils n'avaient guère perdu que dix mille hommes dans les combats de la journée, les monarques alliés se hâtèrent d'accepter l'armistice, qui fut suivi de la capitulation de Paris.

Si l'on ne peut trop rendre justice à la bravoure des troupes françaises, brillant de tout leur éclat dans cette journée sanglante qui décida du sort de la nation, comment

Digitized by Google

qualifier la conduite du roi Joseph, qui abandonna la capitale de son frère, dans l'instant où le danger devenait le plus pressant, et lorsqu'une résistance prolongée de quelques heures pouvait sauver l'Empire, puisque Napoléon arrivant en poste atteignait la Cour de France, entre Essonne et Villejuif, à quatre lieues de Paris, lorsqu'il apprit la capitulation de Marmont; quel nom faut-il donner au général Clarke, alors ministre de la guerre, qui, loin de mettre Paris en défense à l'approche de l'ennemi, refusa aux habitants qui demandaient des armes, vingt mille fusils renfermés dans l'arsenal et qui, lui aussi oubliant tous ses devoirs et le soin de son honneur militaire, délaissait l'armée dont il était le premier chef après l'Empereur, et le poste glorieux qui lui avait été confié.

M. Dandelin, combattant dans les rangs des élèves de l'École Polytechnique, s'était couvert de gloire sous les murs de Paris, et frappé du fer de l'ennemi, il mérita et obtint l'étoile des braves qu'il paya de son sang. Employé par Carnot, qui pendant les cent jours fut chargé du ministère de l'Intérieur, poste difficile qui ne pouvait tomber dans des mains plus loyales, M. Dandelin revint en Belgique après la seconde abdication, et fut admis dans l'armée des Pays-Bas comme sous-lieutenant du génie, le 16 août 1817. Lieutenant le 28 août 1824, il ne goûtait que médiocrement le système de favoritisme et d'exclusion qui régissait alors nos contrées, et obtint sa démission l'année suivante, pour passer comme professeur à l'université de Liége. La révolution de 1830 le trouva dans ces paisibles fonctions ; mais, au son du tocsin et à la voix de la liberté, il sentit renaître toute sa vieille énergie, et nommé major

Digitized by Google

du génie, le 12 octobre 1830, lieutenant-colonel, le 23 juin 1831, et colonel, le 1er août 1843, il déploya dans ces positions diverses les connaissances les plus étendues sur les différents systèmes d'attaque et de défense des places, et les croquis qu'il nous a laissés, démontrent combien il multipliait dans les ouvrages qui composent un tracé, les occasions de faire des sorties intérieures et comment, d'après ses combinaisons habiles, le tracé des fronts obligeait l'assiégeant à faire plusieurs siéges avant d'atteindre la place. Il nous reste encore de cet officier distingué un manuscrit ayant pour titre : *Études des enceintes fortifiées*, etc.

Chevalier des Ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, M. le Colonel Dandelin, décédé le 15 février 1847, avait été appelé, en 1846, au fauteuil de directeur de la classe des Sciences de l'Académie Royale de Bruxelles.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COLONEL DANDELIN.

Digitized by Google

Général-major Delplanque.

Delplanque, Jean-Baptiste-Louis-Joseph, général-major, né à Tournay, le 16 avril 1787, entra au service de France, comme soldat, le 1er avril 1805 (2e régiment de chasseurs à cheval), fit ses premières campagnes en Allemagne pendant les années 1806 et 1807, et dirigé vers l'Espagne à la fin de 1808, il prit part, le 23 novembre de la même année, à la célèbre bataille de Tuléda, qui brisa l'armée de Castagnos, et vint enfin avec les colonnes françaises mettre le siége devant Saragosse, le 19 décembre suivant. Le siége mémorable de cette place forte, devenue l'espoir des bandes espagnoles, a joué un trop grand rôle dans les guerres de la Péninsule, pour qu'il ne soit pas nécessaire de donner ici un aperçu de la vigueur, de l'acharnement de l'attaque, de la fureur et du désespoir de la défense.

Capitale de l'Arragonais, rendue inexpugnable par les travaux immenses élevés pour sa défense avec une ardeur et un courage admirables, cette ville, qui bientôt allait être transformée en décombres fumants, présentait à l'intérieur

Digitized by Google

autant de forteresses que de maisons ou de couvents, tandis que ses rues coupées par de nombreuses traverses, armées de batteries formidables, étaient rendues inaccessibles, et qu'une armée de trente-cinq mille hommes, guidée par le général Palafox, couvrait les remparts défendus par cent cinquante bouches à feu. Le cinquième corps français ayant rejoint l'armée d'opération, le maréchal Moncey commença l'investissement, le 21 décembre 1808, et fit occuper de vive force, peu de jours après, la position de *Monte-Torreo*, d'où les Espagnols furent chassés après la défense la plus opiniâtre. Le général Gazan, appuyé du général Grandjean, ayant achevé le blocus du faubourg de la rive gauche de l'Èbre, les généraux Morlot, Suchet et Meunier établirent leurs divisions jusqu'au bas de la rivière, et on commença les travaux de tranchée pendant la nuit du 29 au 30 décembre de la même année.

Les parallèles de droite et du centre ayant été ouvertes à cent soixante et à cent quarante toises des ouvrages avancés, les Espagnols exécutèrent une sortie sur toute la ligne le 31 ; mais les assiégeants, après un combat sanglant, restèrent maîtres de leurs positions, et continuèrent leurs cheminements, pendant toute la journée du 1er janvier 1809. Différentes tentatives dirigées par les assiégés pour débloquer la partie de la ville faisant face à la route de Valence, demeurèrent infructueuses, et les travaux se poursuivant avec vigueur, les Français arrivèrent le 6 à quarante toises de la ville, et après avoir achevé d'établir leur artillerie dans la soirée du 9, ils ouvrirent leurs feux avec beaucoup de vigueur le 10 au point du jour. Les batteries ennemies du fort Saint-Joseph et de la tête de pont établie sur l'Ebre ayant été

Digitized by Google

réduites au silence, la brèche de ce fort fut rendue praticable le 11 à trois heures du soir, et une colonne d'attaque, dirigée par le commandant du génie Haxo, appuyée par quelques pièces de campagne, s'élança aussitôt sur les hauteurs qu'elle parvint à couronner, et dont elle s'empara après une action des plus meurtrières.

Resserrés dans l'enceinte par les succès des assiégeants, les Espagnols établirent le 14, en arrière du fort Saint-Joseph, une batterie destinée à inquiéter les travaux commencés dans cette direction ; mais dans la soirée du même jour cet espoir fut détruit, et les Français se logèrent dans la tête de pont le lendemain 15 ; le 21, la troisième parallèle de droite et du centre ayant été terminée, cinquante bouches à feu furent préparées pour battre la place elle-même.

Tandis que de glorieux succès se préparaient sous les murs de Saragosse, l'Arragonais en feu voyait ses enfants voler au secours des défenseurs de cette place, et des colonnes formidables de paysans armés dans la Sierra de la Muela et aux environs d'Epila, commandées par le frère de Palafox, inquiétèrent d'abord les derrières de l'armée française, détruisirent les détachements isolés, menacèrent les établissements de réserve, arrêtèrent les convois de vivres et assiégèrent pour ainsi dire l'armée du maréchal Moncey dans son propre camp. Ce fut dans cet instant critique que le duc de Montebello vint remplacer le duc de Conégliano dans son commandement. Dès le lendemain de l'arrivée de cet illustre général, il fut possible de prédire une issue aussi prompte que le permettent les lois de la

Digitized by Google

guerre. Le maréchal Mortier fut dirigé sur la rive gauche de l'Ebre, non pour contenir, mais pour détruire les bandes de Palafox, et la vigueur de ce mouvement ayant répondu à l'attente du chef de l'armée de siége, on commença le 23, sous les feux de l'ennemi, l'établissement d'une seconde parallèle, à quatre-vingts toises du château, et le 26, les batteries formidables du maréchal Lannes tonnèrent à la fois contre tous les retranchements de l'ennemi.

Pendant la nuit du 26 au 27, les colonnes françaises atteignirent le pied des remparts ; au point du jour le feu reprit avec une vigueur irrésistible, les batteries espagnoles furent démontées, et à midi deux brèches praticables, l'une à droite, l'autre au centre, furent ouvertes au mur d'enceinte. Aussitôt une colonne d'attaque est lancée par la droite : elle franchit sous une grêle de mitraille l'espace qui la sépare du but qui lui est assigné, elle y touche et va pénétrer dans l'intérieur de la place, lorsqu'elle est arrêtée par un nouveau retranchement ; c'est en vain qu'elle s'efforce d'escalader cet obstacle ; accueillie par un feu de mousqueterie auquel elle ne peut répondre qu'imparfaitement, elle se voit forcée de se retirer, après avoir été décimée par les projectiles de l'ennemi.

Une autre colonne, dirigée contre la gauche, avait dépassé tous les obstacles et était parvenue à s'établir dans les premières maisons qui donnaient accès dans la ville elle-même ; au centre un succès plus marqué venait de signaler la vigueur des assaillants. Les bataillons, chargés sur ce point de refouler l'ennemi en arrière des ouvrages élevés près du couvent de Santa-Engracia, s'emparèrent de l'ar-

Digitized by Google

tillerie espagnole qui y était établie, pénétrèrent dans les couvents del Calzar et des capucins, qui furent aussitôt barricadés, et s'avancèrent jusqu'à la porte del Carmen. A la nuit tombante, les Français fortifiés dans ces postes avancés, marquèrent la première phase de la prise de cette place redoutable, et par sa position et par l'héroïsme de ses défenseurs.

Dans la journée du 28, l'armée assiégeante poussa ses premiers bataillons jusqu'à la rue de Quemada, et toucha le 29 aux couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique, dont elle ne put toutefois s'emparer que le 31 ; dans la soirée elle dut faire sauter plusieurs maisons situées près de Santa-Engracia, car la résistance dans les caves et dans les chambres de ces postes avancés était telle, qu'elle devenait presqu'insurmontable. Le couvent des capucins ayant été occupé après des efforts prodigieux, les Espagnols, guidés par des moines tenant d'une main un crucifix tandis que de l'autre ils agitaient des armes, tentèrent de s'en rendre maîtres dans la soirée du 31 ; repoussés après les pertes les plus sensibles, ils durent abandonner cette tentative, mais n'en devinrent que plus opiniâtres à la défense des autres édifices, des autres maisons que l'on dut enlever chambre par chambre, et où le fanatisme religieux déploya toutes les horreurs auxquelles il peut entraîner ces populations ignorantes.

Plus heureux vers l'angle de la rue de Quemada, les Espagnols parvinrent à arracher aux Français une partie des maisons qu'ils avaient occupées la veille, et qui furent définitivement reprises le 2 par ces derniers, ; le 3 on se

Digitized by Google

rendit maître d'une grande partie des rues de Quemada et del Medio ; le 4 on occupa entièrement ces rues, où l'on ne trouvait que des décombres, l'ennemi incendiant les maisons dont il était forcé de se retirer ; le 5 on attaqua vigoureusement le collége des écoles Pies et le Cosso, grande rue qui forme une espèce d'enceinte autour de Saragosse ; mais tous les efforts tentés sur ces deux points furent infructueux, et à la nuit tombante on n'avait pu se rendre maître que d'une seule maison ; le 6 on établit deux batteries qui enfilaient les rues de Sainte-Monique et de Quemada, et l'on s'empara après une action sanglante du couvent des filles de Jérusalem ; les Français pratiquèrent en même temps une brèche au couvent de Saint-François. Le 7 on parvint enfin à se loger dans le collége des écoles Pies et dans quelques maisons del Cosso ; le 8 on poursuivit l'attaque dans cette direction sans succès apparent ; le 9 quelques autres bâtiments furent enlevés aux Espagnols dont le courage allait chaque jour croissant ; le 10, après trois assauts terribles au milieu des flammes et des bordées de mitraille, on parvint à pénétrer dans un ancien couvent, situé à côté du grand hôpital del Cosso ; en même temps l'on faisait démolir par l'explosion d'un fourneau de trois milliers de poudre, la partie avancée du couvent de Saint-François, et une compagnie entière de grenadiers ennemis était détruite par cette terrible explosion ; les Français se logèrent le même soir dans l'église après des efforts surhumains, mais pendant la nuit les Espagnols escaladent le clocher et font pleuvoir sur leurs ennemis une quantité considérable de grenades qui les force à évacuer ce poste essentiel, dont ils se rendent définitivement maîtres le lendemain 11 ; le 12 on chemine vers l'université par le Cosso ;

Digitized by Google

les 13 et 14, les mineurs préparèrent deux fourneaux pour faire sauter cet édifice; les 15, 16 et 17 on attaqua vainement avec de l'artillerie les abords de la porte del Sol; le 18 on parvint à pratiquer une brèche vers les Augustins et l'on s'établit fortement dans cette direction, tandis que l'on faisait sauter une tour qui dominait la position des Français, et que deux fourneaux chargés chacun de quinze cents livres de poudre renversaient les murs de l'université. Dans la soirée du même jour l'artillerie battait le couvent de Saint-Lazare, et le général Gazan, après s'être emparé de cette position, se rendit maître d'une partie de la rive gauche de l'Èbre et fit prisonnière une colonne de deux mille hommes qui venait d'être acculée à cette rivière; le 19, les Français attaquèrent avec succès le couvent et l'église de la Trinité à laquelle on avait dû ouvrir une brèche à l'aide d'un fourneau de deux milliers de poudre; le 20, on pénétra dans la rue du Sépulcre, qui fut presqu'entièrement réduite en cendres, et l'on parvint à s'emparer de quelques maisons qui touchaient aux quais de l'Èbre; on allait faire sauter, avec six fournaux de trois milliers de poudre chacun, la plus grande partie de la rue del Cosso, lorsque les débris de ces défenseurs courageux, épouvantés du nombre de projectiles qui pleuvaient sur eux, voyant leur ville entièrement détruite, et désespérant d'une plus longue résistance, se livrèrent à la merci du vainqueur.

Le maréchal Lannes, qui avec moins de trente mille hommes venait d'obtenir ce difficile triomphe, fit son entrée à Saragosse après vingt-trois jours de combat soutenu de rue en rue, de maison en maison. Mais des ruines seules

Digitized by Google

frappent ses yeux, les cadavres, les membres mutilés de cinquante mille individus, gisent épars dans l'enceinte de cette place, qui en tombant avait épuisé toutes les ressources momentanées de cette partie de la péninsule.

Rentré en France pour se rétablir de deux blessures graves reçues à Saragosse, M. Delplanque fit partie de la grande armée qui en 1812 fut dirigée sur Moscou. Nommé sous-lieutenant pendant cette terrible campagne, il revit la France après la retraite et fut nommé lieutenant dans les premiers jours de 1813. Lorsque les malheurs des campagnes de Saxe et de France eurent rendu le trône aux Bourbons, M. Delplanque demeura au service de Louis XVIII, d'abord comme officier instructeur, et mérita l'épaulette de capitaine adjudant-major dans les chasseurs du roi, au mois d'octobre 1814. Aide-de-camp du général Pajol dans le courant de la même année, il obtint sa pension en décembre 1815 et rentra dans sa patrie en 1816. La marche suivie par le Gouvernement de Guillaume n'engagea point ce vétéran des guerres d'Espagne à prendre du service sous le règne des Nassau, mais il fut un des premiers à offrir son bras à la Belgique à l'époque de sa régénération. Commandant de place à Tournay avec grade de lieutenant-colonel le 16 octobre 1830, il organisa dans cette ville patriotique plusieurs légions de volontaires, fut nommé colonel dans le courant de la même année, et élevé au grade de général de brigade, par arrêté royal du premier août 1843; il exerçait encore ces hautes fonctions, lorsqu'il fut enlevé à son pays et à l'estime de ses concitoyens, le 23 février 1847.

Digitized by Google

Chevalier de la Légion d'Honneur, le 29 septembre 1813, pour la bravoure qu'il déploya dans les campagnes de Russie et de Saxe et notamment le 15 septembre, au combat de Fiume, où il reçut une blessure très grave ; officier du même Ordre par S. M. Louis Philippe, un arrêté du roi a nommé M. le général Delplanque, chevalier de l'Ordre de Léopold, en récompense des services signalés qu'il avait rendus à la cause de notre nationalité naissante.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL-MAJOR DELPLANQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Dutiloeul.

Dutiloeul, Charles-Jean, général de brigade, né le 5 septembre 1798, à Peruwelz, province de Hainaut, fit ses études à l'école de Delft, et obtint le grade de sous-lieutenant du génie le 16 août 1817, celui de lieutenant en 1823, celui de capitaine en 1829, et fut chargé dans cette position de diriger une partie des travaux de fortification, élevés à la frontière méridionale du royaume des Pays-Bas, et particulièrement aux approches des places de Menin et de Mons, continuation du réseau défensif élevé par le Nord contre les envahissements de la France.

Le règne des Nassau qui s'appuya surtout pendant les dernières années sur la force brutale, amena et devait amener la convulsion politique de 1830. Donnée à Guillaume Ier, en récompense de son dévouement à la coalition, la Belgique arrachée à l'Empire en 1814, sans force elle-même, après avoir passé successivement sous la domination des Espagnols, des Autrichiens et des Français, crut un instant que le nouveau monarque qui lui était imposé, comprenant les intérêts de sa dynastie et de sa propre gloire, respecterait en elle les droits imprescriptibles de tous les

Digitized by Google

peuples, et lui accorderait les avantages qui dans la suite furent dévolus à la Hollande seulement. Mais les intérêts des deux nations qui venaient d'être réunies, étaient trop distincts les uns des autres pour ne pas amener entre elles une division prochaine. Dès 1825 elle était inévitable, et aujourd'hui l'on ne doit s'étonner que d'une chose, c'est que les provinces méridionales et les provinces septentrionales aient traversé quinze années avant d'en arriver à une séparation violente. Et puis des souvenirs récents frappaient tous les esprits : l'Empire français, après une lutte héroïque, avait succombé à la tâche ; la Pologne, la malheureuse Pologne agonisant encore, montrait jusqu'où pouvait aller la barbarie politique, et ces exemples jetaient involontairement de l'hésitation dans les esprits les plus fermes, dans les cœurs les plus dévoués qui, s'ils ne craignaient rien pour eux, s'effrayaient de précipiter une catastrophe dont on ne pouvait prévoir l'issue. Mais les événements de juillet 1830, qui les premiers déchirèrent les traités de 1815, sans préparer la révolution belge, vinrent rassurer les esprits qui jusque-là n'avaient osé contester ouvertement le partage imposé par la Sainte-Alliance. Le frémissement des populations fit présager l'ouragan qui rejeta du sol national le pouvoir des Nassau ; la tempête éclata, et la Belgique libre et indépendante sortit du fracas des armes et de la lutte généreuse qu'elle venait de soutenir.

Transporté des régions de la science dans une sphère turbulente et révolutionnaire, le capitaine Dutilœul, animé par l'amour de son pays et par un patriotisme éclairé, rendit à la cause de la révolution des services signalés,

Digitized by Google

pour lesquels il reçut plus tard un témoignage éclatant de reconnaissance. Nommé major et lieutenant-colonel dans le courant de 1830, il obtint en 1831 le brevet de colonel, fut chargé de diriger les travaux extraordinaires que réclamait la ville d'Anvers, et sut concilier la défense de cette place avec les intérêts du commerce. Chargé peu après de rédiger le projet d'un camp à établir près de Westmaele, il s'acquitta avec talent de cette mission, et l'on put admirer les nouvelles et importantes améliorations dues à son esprit inventif. Attaché plus tard au quartier-général de l'armée, il fut appelé le 5 août 1831 au commandement supérieur du génie à Anvers, et dirigea divers travaux d'attaque contre la citadelle, lors du siége de cette forteresse par le maréchal Gérard. Désigné comme chef de la 2e direction des fortifications (chef-lieu Mons), après la reddition d'Anvers par le général Chassé, M. Dutilœul employa les loisirs de la paix à l'étude de l'art difficile de défendre et d'assiéger les places. Élevé au grade de général de brigade le 18 juillet 1845, il fut chargé à différentes reprises, et remplit avec talent la tâche d'inspecteur-général lorsqu'une mission importante enlevait momentanément du corps du génie l'officier-général chargé spécialement de ces importantes fonctions. Atteint peu après cette époque d'une maladie, fruit de trop d'assiduité au travail, qui devait l'enlever trop tôt à l'armée et à son pays, M. le général Dutilœul mourut à Bruxelles le 11 avril 1847.

Chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'honneur en récompense des services rendus à la nation lors du siége d'Anvers; de la Croix de fer pour le patriotisme et le courage qu'il déploya à Mons pendant les moments diffi-

Digitized by Google

ciles de la révolution, un arrêté du roi Léopold venait de l'élever au grade d'officier de son ordre, lorsque la mort vint le frapper. D'une exactitude remarquable dans tout ce qui pouvait concerner le service, d'un coup-d'œil juste et observateur, les qualités du cœur se joignaient chez le général Dutilœul à un esprit supérieur et distingué.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL DUTILOEUL.

Digitized by Google

Général Van Mons.

Van Mons, Louis-Augustin-Ferdinand, général de brigade, né à Bruxelles le 22 février 1796, montra dès sa première jeunesse de grandes dispositions pour la profession des armes et entra à l'école de Saint-Cyr le 13 septembre 1813, lorsque l'astre impérial déjà à son déclin, appelait autour du drapeau national tout ce que la patrie renfermait de cœurs nobles et courageux. Trop jeune pour entrer dans la lice et se trouvant d'ailleurs forcé à l'inaction par la position qui lui était faite, M. Van Mons ne sortit de Saint-Cyr qu'à l'époque du premier traité de Paris, et rentré dans son pays il fut admis, le 1er juin 1814, comme sous-lieutenant d'artillerie, lors de la création de l'armée des Pays-Bas.

La carrière militaire commencée à cette époque, fut pour les Belges surtout entourée d'épines et de difficultés presqu'insurmontables. Cependant la famille du jeune sous-lieutenant qui jouissait d'une assez grande influence, devint pour lui une ancre de salut beaucoup plus certaine que ses hautes capacités, et une année s'était à peine écou-

Digitized by Google

lée depuis sa promotion au grade d'officier, qu'il obtint le brevet de lieutenant (12 juin 1815). Nommé capitaine en second le 12 janvier 1826, et capitaine en premier le 21 juillet 1828, M. Van Mons, lorsqu'éclatèrent les événements de 1830, embrassa la cause de la Nation, et le Gouvernement provisoire, ayant reconnu en lui des qualités réelles, le reçut avec une vive satisfaction et le nomma major d'artillerie par arrêté du 13 novembre 1830. Détaché à la même époque au Ministère de la Guerre et chargé de la direction générale de l'artillerie et de tout ce qui concernait le matériel et l'administration de cette arme, qui joue un si grand rôle dans toutes nos guerres modernes, les travaux, les essais de M. Van Mons eussent abouti sans nul doute à des résultats certains dans la science de l'artillerie, s'il n'eût été enlevé trop tôt à l'armée. Quoi qu'il en soit, il considérait à juste titre sous un double point de vue les rapports théoriques et pratiques inhérents au métier de l'artilleur; il séparait l'art du tir où doivent tendre tous les efforts de cette arme précieuse, car son exactitude en fait toute sa force, et les tentatives d'amélioration, de progrès et de perfectionnement que l'on doit s'efforcer d'apporter dans l'organisation et le matériel des armes de guerre. Certains obstacles insurmontables ayant la jalousie pour base, qu'il recontra chez les partisans d'une vieille routine, contribuèrent aussi à arrêter l'élan de ses recherches, car profitant d'une longue période de paix et ayant pour lui une expérience bien acquise, il eût pu, dans l'ensemble des réformes qu'il tentait, donner aux constructions des qualités de solidité et de légèreté qu'il dut abandonner au moment où ces questions importantes allaient être résolues

Digitized by Google

à l'avantage de l'artillerie, qu'il envisageait au point de vue de la science et de l'art militaire.

Nommé lieutenant-colonel le 16 juin 1831, M. Van Mons continua à exercer les mêmes fonctions au département de la Guerre, et le travail consciencieux auquel il se livra pendant de longues années, lui mérita le grade de colonel le 6 décembre 1836 et celui de général major le 18 juillet 1845. Ce dernier arrêté lui donnait aussi le commandement de la 2e brigade d'artillerie.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'ordre royal suédois de l'Epée et de l'ordre bavarois du Mérite, officier de la Tour et de l'Épée, M. le général d'artillerie Van Mons, officier distingué sous tous les rapports, décédé le 31 mars 1847, avait été chargé en 1831 de mettre Bruxelles à l'abri d'un coup de main et il s'était acquitté avec talent de cette mission. Auteur d'un *Cours élémentaire d'artillerie à l'usage des aspirants et des sous-officiers,* d'un autre *Cours élémentaire théorique et pratique à l'usage de l'artillerie belge* et d'un *Mémorial d'artillerie,* sa mémoire sera toujours chère à notre armée.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL VAN MONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Steven.

Steven, Jean-Baptiste, général de brigade, né à Dunkerke (France), le 2 septembre 1789, entra dans les armées impériales en qualité d'élève de marine le 4 novembre 1804, fit les campagnes des côtes d'Angleterre depuis la création du camp de Boulogne jusqu'en 1808, sur la flotille et dans l'armée de débarquement. Dirigé vers l'Allemagne après la déclaration de guerre de l'Autriche à la France le 9 avril 1809, il reçut sa première blessure à la prise de l'île de Kayserwerck sur le Danube, qui préluda aux grandes journées d'Essling et de Wagram.

Nous avons en ce moment sous les yeux un de ces caractères modestes et bienveillants qui pourtant n'excluent pas la vigueur et la résolution de l'homme que la nature a doué de ces qualités rarement réunies. En ce temps où la publicité s'empare avec empressement de toutes choses, et où il est impossible que rien de remarquable reste dans l'oubli, l'on trouve peu de ces types qui travaillent pour le devoir sans songer à la récompense qu'ils trouvent dans leur propre cœur. Non pas que l'on puisse trouver à redire à la conduite de ceux qui veulent acquérir, car ainsi que

Digitized by Google

le disait un auteur célèbre : « le travail et la récompense sont deux pôles qui font mouvoir le genre humain ; » mais on serait heureux parfois de rencontrer plus de discernement chez certaines natures insatiables qui, pour atteindre plus tôt le but qui peut satisfaire leur ambition et leur orgueil, foulent souvent aux pieds tout espèce de respect humain, sans remarquer que la curiosité publique et la raillerie s'emparent de tous leurs faits et gestes, et tournent souvent contre eux des arguments que dans leur impatience puérile et peu fécondante, ils faisaient valoir à une époque où ils cherchaient encore à s'élever sur le pavoi et à tourner ou renverser les obstacles qui pouvaient les empêcher de se montrer aux yeux de leurs rares admirateurs, et de dominer de toute la hauteur de leur position, l'essaim des médiocrités éphémères toujours prêt à présenter sous leur aspect favorable certains génies méconnus.

Et combien n'a-t-on pas vu de hautes intelligences envahies par le népotisme, suivre les sentiers honteux de l'intrigue, et s'acharner vers cette guirlande de roses qui s'effeuillent bientôt dans leurs mains, en oubliant, pour l'amour des places, de l'or, des honneurs, les soins d'une renommée moins éclatante, mais plus glorieuse et surtout plus honorable que celle qui a fait trop longtemps leur envie. Cette fièvre brûlante, qui nuit aux plus grands talents et ridiculise les hommes médiocres qui en sont atteints, ne pénétra jamais dans l'âme de M. Steven, qui ne comprit pas que l'on pût servir à la fois deux drapeaux différents. Essling, Wagram le virent combattant glorieusement dans cette armée qui compta presque autant de héros que de soldats. Rentré en France à la paix de Vienne,

Digitized by Google

il fut dirigé vers l'Espagne où il prit une part glorieuse des dangers et des combats de chaque jour, pénétra en Portugal sous le maréchal Masséna, et après avoir cueilli de nouveaux lauriers sous les murs d'Almanza le 10 juillet 1810, où il reçut un coup de feu à la jambe droite, il combattit vaillamment à la sanglante bataille de Busaco dont nous avons rendu compte déjà dans une précédente biographie, et reçut une nouvelle blessure à la journée de Séville.

Atteint grièvement d'un coup de sabre à la tête, et prisonnier de guerre à la bataille de Salamanque, M. Steven à peine pansé de la blessure qui l'avait livré sans défense à l'ennemi, résolut de rejoindre son drapeau ou de succomber glorieusement, plutôt que de subir l'esclavage horrible auquel étaient soumis les prisonniers des anglais. La fortune favorisa cette tentative désespérée; les balles ennemies qui déchirèrent ses vêtements respectèrent son courage, et il embrassa ses compagnons d'armes après avoir craint un instant d'en être séparé pour toujours.

Cependant la campagne de Russie avait eu pour l'Empire français les résultats les plus funestes; le drapeau tricolore, après avoir brillé dans toutes les capitales de l'Europe, n'avait pu abriter de ses plis généreux les braves qui succombaient sous les coups d'un élément terrible. Napoléon appela vers lui la moitié des nombreux bataillons qui combattaient en Espagne, et M. Steven fit partie des colonnes destinées à marcher vers la Saxe. Un contre-ordre le retint à Bordeaux, tandis que les destinées du monde s'accomplissaient dans les plaines de Leipsick.

Digitized by Google

L'immense édifice social élevé par Napoléon tombait sous les coups de la fatalité, ou plutôt s'écroulait parce que dans les matériaux qui avaient servi à transformer en réalité sa large pensée, se trouvaient des éléments discordants qui échappèrent à sa puissante étreinte, aussitôt qu'ils virent le colosse moins ferme sur sa base, s'appuyer sur eux et leur demander un franc et loyal concours. Bientôt l'Empire fut envahi par toutes ses frontières : les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, la ligne du nord furent impuissants contre le torrent qui chaque jour se répandait dans de nouvelles provinces ; la capitulation de Paris et plus encore les événements d'Essonne livrèrent à l'étranger les plaines fertiles des anciens Gaulois. M. Steven combattit courageusement dans cette mémorable campagne de France, où une poignée de braves tint en échec pendant trois mois l'Europe entière en armes. Nommé sous-lieutenant à la même époque, après avoir franchi successivement tous les grades intermédiaires, décoré de l'étoile des braves qu'il avait payée de son sang et de plusieurs actions d'éclat, il eut la douleur de voir les colonnes ennemies triompher de ce que la France comptait encore de cœurs nationaux et dévoués à la patrie.

La voix de Napoléon exilé à l'île d'Elbe avait retenti dans le cœur des populations après un silence de dix mois. Du nord au sud, un long cri d'effroi a répondu à l'homme qui, confiant dans son génie et dans le dévouement de ses anciennes phalanges, vient affronter tous les monarques coalisés. Les plaines de Belgique virent ce duel sanglant, et le vaincu tomba enveloppé dans son linceul de gloire que rien n'a pu ternir. Le lieutenant Steven, frappé à Wa-

Digitized by Google

terloo de deux coups de feu, dont l'un lui fracassa la jambe gauche, rentra en France avec les débris de l'armée. A peine guéri de ses blessures, il reconnut que le gouvernement du roi Louis XVIII avait pris pour base un système de favoritisme qui devait faire disparaître promptement toutes les traces d'une bonne organisation militaire; il résolut donc d'abandonner cette carrière devenue ingrate pour les hommes qui s'étaient sacrifiés à leur pays, offrit sa démission en France le 27 décembre 1816, et vint s'établir en Belgique où il obtint sa naturalisation le 20 mai 1819.

De 1815 à 1830 les ministres du roi Guillaume s'efforcèrent de faire dominer sur le sol belge, l'arbitraire et la négation des droits les plus sacrés. Écartant avec dédain toutes les pensées libérales qui surgissaient parfois du sein des populations, ils semblaient croire à la possibilité d'arrêter la pensée, ce germe divin que le Créateur féconde, et ne jamais vouloir s'écarter d'un *statu-quo* qui faisait toute leur politique. Au lieu de diriger le mouvement progressif de la société, ils entreprirent, tâche bien ardue, de faire rétrograder et d'étouffer l'idée, qui malgré tous ces efforts prenait chaque jour des formes plus distinctes, et se dessina enfin d'une manière éclatante en 1830. Septembre arriva, et le peuple belge, à l'exemple de son voisin, franchit d'un bond l'abîme entr'ouvert sous ses pas. Sa pensée s'éclaire et s'épure dans l'orage qu'il traverse, et les trésors de virilité qui marquent ses premiers actes, démontrent que la liberté qu'il vient de conquérir, saura régénérer les sens et l'âme du peuple. M. Steven, alors chef d'une des légions civiques de Bruxelles, a senti bondir

Digitized by Google

son cœur généreux, et son nom devient bientôt un drapeau autour duquel se groupent les partisans d'une entière émancipation. Appuyé seulement de quelques hommes dévoués, il fut pendant plusieurs heures le seul gouvernement provisoire que possédât Bruxelles, rendit à la cité et au pays les services les plus signalés et les plus désintéressés, en dirigeant l'élan populaire et en l'arrêtant lorsqu'il se laissait entraîner sur la pente fatale des récriminations et des excès.

Nommé major d'état-major le 27 septembre 1830, et appelé au ministère de la guerre comme sous-chef de division, il obtint dans la même arme le grade de lieutenant colonel le 18 octobre, et fut désigné *ad interim* pour remplir les fonctions de chef du personnel de la guerre, le 5 avril 1831. Son aptitude et ses connaissances spéciales lui permirent de rendre à l'armée, où tout encore était à créer, les services les plus signalés. Attaché à la première division comme colonel d'état-major le 23 juin 1831, il reçut le commandement de la province de Limbourg le 25 août suivant, et fut chargé spécialement le 4 août 1832 de la défense de la place de Hasselt en cas de guerre. La marche des événements ayant fait pressentir une paix prochaine, M. le colonel Steven fut chargé du commandement de la province de Liége le 22 février 1837, et il exerça ces fonctions jusqu'au mois de juillet 1847, époque de sa mise à la retraite.

Son départ de cette ville fut pour les Liégeois une perte sensible. M. Steven avait su concilier à la fois la fermeté et la bonté, et il reçut des habitants les témoignages les

Digitized by Google

plus touchants et les plus sincères. C'est un de ces caractères heureux et actifs que l'on ne rencontre pas assez souvent chez le citoyen revêtu de hautes fonctions publiques. L'on peut se faire aimer et obéir, pourquoi rencontre-t-on si souvent des hommes qui préfèrent se faire craindre et détester.

M. Steven, élevé au grade de général le 9 juin 1847, couvert de glorieuses blessures qui aujourd'hui encore le font souffrir, chevalier de la Légion d'Honneur au déclin de l'Empire, en 1814, et de l'Ordre de Léopold le 16 août 1834, a reçu la croix d'officier de cet ordre le 9 juillet 1847.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL STEVEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général comte de Fourneaux de Cruquenbourg.

De Cruquenbourg, Victor-Baucis-Louis-Englebert, lieutenant général de cavalerie, né à Bruxelles le 15 janvier 1788, d'une ancienne et noble famille du Brabant, sembla prédire de bonne heure qu'il deviendrait un jour un des soldats les plus intrépides dont la Belgique peut à juste titre s'enorgueillir. En effet, sa première enfance fut extrêmement vive, et tous ses camarades du même âge le reconnaissaient volontiers pour chef dans les questions de guerre intestine qui agitaient parfois la masse pétulante de la pension où il passa ses plus tendres années. Son défaut d'application désolait ses maîtres qui s'efforçaient en vain de le maintenir sur ses bancs. Plus tard cependant cette activité incessante lui fit tourner des regards envieux vers les armées impériales qui portèrent si haut la renommée de la France, et son âme ardente accusait la marche des années dont le cours rapide, mais trop lent au gré de ses désirs, retardait l'instant de son entrée dans un monde de bruit, de guerre et de renommée. Admis à l'École militaire de Fontainebleau le 1er septembre 1805, il obtint le 14 décembre 1806 une sous-lieutenance au 1er régiment

Digitized by Google

de carabiniers (grosse cavalerie), prit part avec ce corps aux sanglantes batailles de Friedland où il reçut l'étoile des braves, de Landshut où il mérita l'épaulette de lieutenant et enfin d'Eylau où il déploya sous les ordres de Murat toute la valeur dont il était animé. Mais la journée de Wagram surtout montra le courage et le sang-froid de son organisation essentiellement militaire : Lancé sur les carrés autrichiens qu'animait la présence de l'archiduc Charles, il parvint à pénétrer dans l'un d'eux avec cinq carabiniers qui tombèrent presque aussitôt frappés mortellement. Sommé de se rendre, blessé de deux coups de baïonnettes, il répondit à l'ennemi en faisant mordre la poussière à ceux qui le serraient de trop près, et enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval qui bondit de douleur et de rage, il renversa par ce choc terrible trois rangs de soldats, à l'instant même où les carabiniers, ramenés sur le carré autrichien, se proposaient de venger leurs camarades. L'intervalle que M. de Cruquenbourg, couvert de sang, venait de creuser, n'était pas encore comblé ; les Français s'y précipitèrent avec une impétuosité sans exemple, et quelques instants leur suffirent pour couvrir cette partie du champ de bataille de débris fumants que cette colonne écrasée laissa derrière elle.

L'impression que l'on ressent à chaque pas en retraçant les actions héroïques des hommes au cœur grand et fort, qui à cette époque élevèrent si haut notre patrie dans l'estime de tous les peuples, et firent d'elle un des points avancés et lumineux de la civilisation moderne, élève l'esprit humain. On respire plus librement les émanations d'un soufle bienveillant qui semblent prédire que notre

Digitized by Google

armée encore à son aurore, est prête à ressaisir une gloire nouvelle si l'heure des combats venait à sonner; on éprouve un tressaillement qui dit que si le cours général des choses dégageait notre époque trop sujette à matérialiser les inspirations les plus saintes des mesquineries intrigantes ou triviales qui règnent aujourd'hui, si un danger commun pulvérisait l'apathie des grandes idées, pour l'amour de l'or qui domine du haut en bas de l'échelle sociale, la génération actuelle renverserait les faux dieux devant lesquels elle s'incline, l'armée serrerait ses rangs autour de ses glorieux souvenirs, et après s'être pénétrée de sa mission, se mettrait en marche, et fournirait bientôt quelques étapes dans ces champs glorieux qui retrempent l'âme des nations, et disposent les populations à sacrifier à la Patrie et aux intérêts généraux les instincts vulgaires et intéressés qui les guident, lorsqu'elles ne songent qu'à acquérir et à s'identifier avec un bien-être vers lequel tendent, quand même, tous leurs efforts.

Pendant que Napoléon, vainqueur à Wagram de la coalition qui s'était formée contre lui, abaissait la Maison d'Autriche et renversait tous les plans qu'elle avait ébauchés, M. de Cruquenbourg rentrait en France et jouissait de la paix qu'il avait contribué à affermir. Adjudant-major au même régiment le 31 juillet 1811, il fit partie de la grande armée destinée à soumettre la Russie, et prit part à tous les épisodes de cette campagne. Le Niémen franchi le 24 juin 1812, les Russes rejetés de toutes les positions sur lesquelles ils avaient voulu s'appuyer, chassés de Wilna, écrasés à Smolensk, après s'être couverts de nombreuses fortifications dans les plaines de Borodino, attendirent le

Digitized by Google

choc des français. Le 7 septembre l'attaque se développe et prend bientôt les proportions d'une grande bataille : M. de Cruquenbourg entraîné avec son régiment vers la grande redoute où l'ennemi semble avoir concentré toutes ses forces, repoussé à une première attaque par les feux croisés d'une artillerie formidable, remarque dans le désordre qui succède toujours à une charge à fond, que le porte-étendard entouré de tous côtés d'ennemis nombreux, et qui déjà a fait mordre la poussière à trois officiers russes, est sur le point de succomber et de laisser aux mains de Kutusoff ce signe de ralliement. Rapide comme la pensée, il s'est élancé au secours de son frère d'armes qui vient d'être renversé et serre contre son cœur le dépôt sacré qui lui est confié : son terrible cimeterre lui ouvre un chemin sanglant, et semblable au Dieu de la guerre dans cet instant solennel, chaque coup qu'il porte est mortel. Le porte-étendard est relevé, mais son noble coursier gît à terre mortellement atteint ; de Cruquenbourg lui donne son cheval, lui remet son drapeau, sacrifiant ainsi sa liberté, sa vie peut-être, à l'honneur du régiment auquel il appartient. Bientôt de nouveaux soldats s'élancèrent vers lui, et dans le combat qu'il eut à soutenir, il reçut trois coups de baïonnettes et un coup de sabre ; il allait succomber enfin, lorsqu'une nouvelle charge de cavalerie française vint le sauver d'une mort certaine.

La joie de la victoire est un baume réparateur qui cicatrise bien des plaies ; c'est à lui en grande partie que M. de Cruquenbourg dut son prompt rétablissement qui lui permit de reprendre le harnais et de voler à de nouveaux combats. Malo-Iaroslawetz, toute la froide Russie, la Béré-

Digitized by Google

sina lui demandèrent, ainsi qu'à ses compagnons d'armes qui revinrent de cette expédition gigantesque, autant d'opiniâtreté dans le malheur, que d'élan sur le champ de bataille. Rallié sur les bords de l'Oder aux débris de tant de glorieux bataillons, lorsque l'Empereur préparait en France la guerre de 1813, il prit part à toute la campagne de Saxe où il reçut une nouvelle blessure, perdit trois chevaux tués sous lui, et ajouta bientôt à son blason militaire les noms glorieux de Lutzen, de Dresde, de Leipsick et de Hanau.

En étudiant la politique du gouvernement de Louis XVIII qui eut le tort immense et déjà suffisant pour amener des résultats funestes, d'arriver à la suite des étrangers, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il prépara lui-même les chutes qu'il éprouva plus tard. Ses tendances en général avaient divisé la France en deux camps très-distincts qui devaient absorber les groupes formant l'extrême limite de chacun d'eux. Dans l'un se remarquait la partie vitale de la population : enfant des principes libéraux inaugurés par la révolution de 1789, elle mettait toute sa gloire, après avoir versé son sang pour la défense du territoire, à sauver des insultes du pouvoir ces saintes libertés, expression de la divinité et de l'intelligence qu'elle avait incrustées dans le cœur de la grande cause des peuples, dons précieux pour les générations qui devaient succéder à de si terribles commotions. Dans l'autre où dominaient les influences du Nord, et l'arrogance d'une époque passée, un pouvoir sans base puisqu'il ne s'étayait point sur la nation, un foyer d'intrigues où l'on s'efforçait d'arrêter la pensée après avoir poussé au morcellement de la Patrie, la

Digitized by Google

négation de toute justice, l'intronisation de l'arbitraire, le dégoût semé dans l'armée en faveur d'émigrés jaloux et incapables, un cercle d'erreurs qui s'efforçait de présenter le salut du pays sous un aspect qui ne pouvait tromper personne, puisqu'il était anti-national.

Cette politique malheureuse prépara donc le retour de l'île d'Elbe et plus tard la révolution de Juillet. M. de Cruquenbourg, nommé capitaine commandant d'escadron le 31 janvier 1813, attaché au général Laroche comme aide-de-camp le 6 novembre de la même année, fit dans cette nouvelle position toute la campagne de France et mérita l'honneur d'être cité plusieurs fois à l'ordre du jour. Son dévouement bien connu au régime impérial, le fit mettre en non-activité lors de la première restauration ; mais pendant les cent jours il fut attaché comme chef d'escadron à l'état-major général de l'Empereur, combattit pour son drapeau à la journée de Waterloo, fit partie de la brave armée qui fut licenciée sur les bords de la Loire, et donna sa démission du service de France le 3 juillet 1816.

Pendant le règne des Nassau, M. de Cruquenbourg, gardant ses convictions et son indépendance, demeura constamment à l'écart et refusa toutes les propositions qui lui furent faites. Lorsque éclatèrent les événements de septembre 1830, il revint dans sa patrie, et lors de la campagne du mois d'août, il fut attaché comme volontaire à l'état-major général. Le Roi, voulant récompenser en lui le courage et les talents militaires, le nomma colonel de cavalerie le 20 du même mois, et l'attacha à sa personne en qualité d'officier d'ordonnance le 23 octobre suivant.

Digitized by Google

Sous-chef d'état-major général de l'armée le 30 juin 1839, au moment où les hostilités étaient sur le point d'éclater avec la Hollande, aide-de-camp du Roi le 21 juillet 1842, et général commandant la 2e brigade de grosse cavalerie le 18 juillet 1845, M. de Cruquenbourg fut chargé du commandement de la province du Brabant le 13 octobre 1848, et de la division de grosse cavalerie le 22 juin 1851. Lieutenant-général le 1er décembre de la même année, admis à la retraite avec continuation de ses fonctions d'aide-de-camp du Roi, le 19 novembre 1853, commandeur des Ordres de Léopold, de la Légion d'Honneur et du mérite civile de Saxe, il a laissé dans l'armée française des souvenirs d'une bravoure éclatante, et dans nos rangs des gages certains de son dévouement et de l'aménité de son caractère.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE CRUQUENBOURG.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général Borremans.

Borremans, François, lieutenant général, né à Louvain le 17 juillet 1789, c'est-à-dire en pleine révolution et lorsque les idées de liberté commençaient à faire explosion dans les masses pour triompher bientôt dans leur immense et irrésistible simplicité, des erreurs d'une autre époque qui dans ces moments solennels ne pouvaient être vaincues que par des mesures terribles, mais trop souvent nécessaires, si l'on se reporte à l'état dans lequel gémissait la plus grande partie des populations, et aux abus d'une certaine classe de la société qui ne put sauver du naufrage les préjugés sur lesquels elle fondait sa puissance, presque toujours aveugle et despotique.

M. Borremans était donc encore enfant pendant les années difficiles qui suivirent la révolution française ; mais lorsqu'il eut franchi ses premiers pas, son imagination ardente suivit avec une curiosité inquiète tout ce qui avait rapport aux événements militaires dont l'Europe était le théâtre. Après le collége, vers la fin de 1806, il commença à s'initier plus directement avec le genre de vie,

Digitized by Google

les devoirs et les obligations imposés à l'homme de guerre, et le 29 novembre 1807 il fut incorporé comme conscrit aux fusiliers de la garde impériale, qu'il quitta le 10 août 1810 pour entrer, comme caporal, au 1er régiment de tirailleurs de la vieille garde.

A cette époque déjà il comptait trois campagnes, et sur ses états de service figuraient les glorieuses journées de Burgos, d'Ulm, de Wagram, où il fut frappé d'une balle à la jambe droite, d'Essling, et bientôt il put y ajouter avec orgueil les noms de Talavera, Léon, Toloza, Rodrigo, Ponte-Lorena, etc., où tant de sang généreux fut répandu. Rappelé en France et dirigé vers la Russie pendant l'année 1812, il eut l'honneur de combattre aux batailles de Smolensk et de Borodino, pénétra en vainqueur dans l'antique cité des Czars et fut du nombre des soldats invincibles qui après avoir cueilli de nouveaux lauriers dans les plaines de Mojaïsk et de Kowno, accablés par un élément destructeur qui fit naître un affreux désastre, rentrèrent en France pour retremper leur santé au soleil de la patrie et voler bientôt à de nouveaux combats.

C'est dans les plaines de la Saxe que doivent se décider les destinées de tous les peuples de l'Europe : sous la bannière de la France se déploient les débris de la grande armée qui vont guider dans les combats les conscrits de la veille ; mais sous la conduite de leur chef immortel, ces derniers déploieront la valeur et le courage de leurs aînés, car sur leurs drapeaux brillent les noms de cent victoires éclatantes. Dans leurs rangs combattent en première ligne les colonnes Belges, compagnes inséparables des armées

Digitized by Google

impériales dont elles méritèrent toujours l'estime et l'affection ; puis viennent les Bataves, comme les précédents réunis à l'Empire, mais dont l'esprit et le caractère plus allemand que français contraste singulièrement avec l'ardeur qui anime nos soldats ; plus loin encore paraissent les enfants des provinces rhénanes, qu'un noble dévouement à la France ne sauvera point quelques mois après d'une pénible séparation ; viennent enfin les Bavarois et les Saxons, d'une affection très-douteuse et qui n'attendent qu'un revers, un signal pour se ranger sous la bannière des soldats qu'ils combattent à regret, et pour tourner leurs armes contre celui dont la générosité leur a conservé le titre de nation. Dans les rangs pressés et nombreux de l'ennemi, on distingue d'abord les habitants de ces contrées inhospitalières, dont Pierre le Grand guida les premiers pas, et qui depuis cette époque agrandirent le territoire des Czars des dépouilles de voisins désunis, incommodes ou impuissants, employant tour à tour la ruse et l'audace, et marchant d'un pas égal et opiniâtre vers un but, qui étendant leur puissance de l'Orient à l'Occident devait obliger l'Europe entière à courber le front sous un principe despotique, si une volonté ferme n'opposait une digue infranchissable aux envahissements réguliers qui chaque jour effrayaient la civilisation. Derrière ces hordes avides de pillage, se montraient les descendants des soldats du Grand Frédéric, essayant cette fois encore de ressaisir une étincelle de gloire et de triomphe dont ils avaient été sévrés de si longues années, pendant lesquelles ils n'avaient recueilli que défaites et humiliations. Sentinelle immobile, dont le regard et l'intention encourageaient indirectement ces deux puissances, l'Autriche paraissait sur la seconde

Digitized by Google

ligne, attendant pour prendre une part directe à la lutte que le sort des premiers combats et les ressources des armées belligérantes vinssent lui apprendre de quel côté elle devait appuyer pour accabler le vaincu et profiter avec le vainqueur des avantages de la victoire, sans remarquer toutefois que voisine du colosse du Nord, elle finirait tôt ou tard par devenir sa victime, si elle n'apportait tous ses efforts à entraver la réalisation de ses projets. Puis enfin venait la Suède à laquelle cependant la Russie avait naguère arraché la Finlande : cette partie de l'armée alliée était confiée à un ancien soldat de la république et de l'empire, à Bernadotte qui maintenant reniait sa Patrie et jetait son épée dans la balance de la coalition. Différents princes de la Confédération que la menace et souvent la force entraînait dans la ligue des puissances du Nord se présentaient ensuite. La politique habile, l'intrigue et les sacrifices de l'Angleterre parvenaient, contraste bizarre d'intérêts opposés, à réunir contre l'Empire français et à pousser dans une lutte dont elle surtout devait recueillir les avantages les plus réels et les plus incontestables, des peuples dont les intérêts différents, les mœurs et souvent même le caractère national présentaient l'assemblage le plus étrange, si l'on réfléchit que la civilisation et le bien-être des masses suivaient toujours au pas redoublé les progrès des colonnes françaises et les succès des armées impériales.

M. Borremans se couvrit de gloire aux journées de Lutzen où il fut frappé d'un boulet à l'épaule droite, de Wurtchen et de Bautzen, mais lors de la bataille de Dresde surtout, à Pirna il déploya la plus brillante valeur : dépassant tous les braves qui l'accompagnent et dont un

Digitized by Google

grand nombre tombèrent glorieusement dans cette attaque terrible ; il couronna le premier les hauteurs de Pyrna, échappa à tous les coups qui furent dirigés contre lui et eut l'honneur de marquer le début de cette journée mémorable dont le resultat frappa si douloureusement la coalition qui sembla un instant dissoute, et qui pouvait être entièrement écrasée par Vandamme à la suite du succès éclatant de l'armée française.

Le regard de Napoléon qui suffisait pour donner la victoire à ses soldats, a suivi toutes les phases de la bataille. Il a remarqué la bravoure de M. Borremans, et voulant récompenser dignement ce fait d'armes, il décore lui-même de l'étoile des braves la poitrine du valeureux soldat dont le courage vient d'être admiré par l'armée entière. La bataille de Leipzig lui permit encore de déployer l'ardeur dont il était animé, et lorsqu'après trois jours d'une lutte héroïque les Français abandonnés des Bavarois et des Saxons qui se tournèrent contre eux, durent évacuer la Saxe pour se replier vers Mayence, M. Borremans, qui défendit un des derniers le faubourg du midi, suivit la retraite sur Erfurth, puis sur Hanau, et obtint l'épaulette de sous-lieutenant le 2 novembre, c'est-à-dire le jour de son entrée à Mayence. Nommé lieutenant le 11 décembre, chaque journée produisit pendant la campagne de 1814 un nouvel épisode guerrier auquel assista le loyal soldat dont je retrace ici la carrière. Frappé d'une balle à la joue gauche pendant la bataille de Brienne, il n'en continua pas moins à offrir tout son sang à l'empire chancelant, et nous le retrouvons plus dévoué encore à sa patrie adoptive pendant les journées de Laon, de Soisson, de Saint-Denis et

Digitized by Google

enfin sous les murs de Paris, où tant de braves cherchèrent la mort, ne pouvant sauver la France de la domination étrangère.

Après cet effort suprême d'une glorieuse armée, le lieutenant Borremans rejoignit l'empereur à Fontainebleau, et lorsque la garde impériale fut licenciée, il fut désigné pour servir dans son grade au 67ᵉ régiment d'infanterie dans lequel il se trouvait encore au retour de l'Ile d'Elbe. Dirigé vers la Belgique en 1815, il fut opposé aux colonnes des alliés qui se rassemblaient sur notre territoire, et se montra à la hauteur de sa renommée militaire à la journée de Ligny si fatale aux soldats de Blücher. Placé sous les ordres du maréchal Grouchy chargé de donner la chasse à ces derniers, il ne prit point part à la bataille de Waterloo, et lors de la retraite des colonnes françaises il couvrit, avec la compagnie de grenadiers qu'il commandait, les mouvements du maréchal qui abandonnait la place de Namur. Cette mission difficile ne pouvait être confiée à des mains plus loyales, à un cœur plus courageux ; aussi sa noble résistance dépassa tout ce que l'on était en droit d'attendre d'un homme brave et dévoué. Accablé de tous côtés par des masses de prussiens, il ne céda que pied à pied devant des forces trop supérieures, soutint toutes les attaques qui se multiplièrent depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et dans cette résistance héroïque fit éprouver à l'ennemi, d'après ses bulletins, une perte de deux mille cinq cents hommes mis hors de combat.

Fidèle à son serment, le lieutenant Borremans suivit l'armée française sur les bords de la Loire et certes la pos-

Digitized by Google

térité doit s'incliner devant ces hommes qui sacrifièrent tout à l'honneur du drapeau, à la gloire de la France, lorsque tant de honteuses abjurations tachèrent d'un stigmate indélébile, des réputations jusque-là glorieuses et à l'abri de tout reproche. Après l'abdication de l'Empereur, il fut désigné pour servir au 75e régiment de ligne, mais le drapeau fleurdelysé, qui n'avait remplacé l'étendart tricolore qu'en s'étayant de cadavres français, ne pouvait avoir de prestige pour une âme aussi nationale que la sienne, et le 6 février 1816 il donna sa démission du service de France avec l'intention bien arrêtée de rentrer dans ses foyers (1).

Cœur droit et franc, M. Borremans n'est pas et n'a jamais été un homme du jour ; en mesurant les misères du siècle que nos habiles savent faire servir de marchepied pour atteindre au sommet des honneurs, il a toujours ressenti une peine véritable pour ne pas dire du dégoût. C'est un de ces esprits qui semblent parfois surannés parce qu'ils gardent leurs convictions, leur bonne foi antique et qui

(1) 75e *Régiment de ligne.*

Nous soussignés officiers du 75e régiment d'infanterie de ligne, certifions que M. Borremans, François, ex-lieutenant de grenadiers, chevalier de la Légion d'Honneur, s'est toujours comporté avec probité, zèle et distinction. Brave, sans reproche au champ d'honneur, exact à remplir ses devoirs, subordonné envers ses chefs, obligeant, franc et désintéressé envers ses camarades, il n'a jamais cessé de s'attirer la parfaite estime et la haute considération des uns et l'amitié sincère des autres. Nous n'avons donc qu'à nous louer de l'irréprochable et belle conduite qu'a tenue parmi nous ce lieutenant, conduite qui constitue le militaire accompli.

M. Borremans emporte avec lui les regrets que nous avons de le quitter, et nous ne croyons pouvoir lui donner de meilleures preuves de notre véritable attachement, qu'en lui délivrant le présent pour lui servir au besoin.

Olivet, le 1er septembre 1815.

(Suivent les signatures de tous les officiers du régiment.)

Digitized by Google

deviennent progressifs et même téméraires lorsqu'ils ont reconnu que les efforts auxquels ils tendent ont un but utile et glorieux à leur pays. Le gouvernement de Guillaume ne pouvait accueillir favorablement un homme qui avait tenu aussi loyalement ses serments à la France; aussi à son retour dans sa patrie, il ne fut admis dans l'armée des Pays-Bas qu'avec perte de son rang d'ancienneté et fut placé immédiatement en demi-solde (15 avril 1816). Appelé à servir activement le 12 décembre suivant, il fut nommé capitaine le 16 août 1829, après seize années de grade de lieutenant! Il occupait la même position lorsqu'éclatèrent les événements de 1830.

Sans s'abuser un seul instant sur le sort de la branche des Nassau en Belgique, M. Borremans comprit trop ses devoirs de soldat pour se prononcer hautement contre cette dynastie aussi longtemps que le peuple belge ne faisait pas entendre sa voix. Chez nous, nations modernes, nations d'Occident, les révolutions se passent d'une façon différente que dans l'antiquité ou même dans l'Orient. L'armée essentiellement conservatrice est la colonne qui sert d'appui à l'état; elle est la force de la loi, le bras du gouvernement. Rentré en Belgique à cette époque, il fut nommé major d'infanterie le 27 octobre 1830 (1) et fit avec ce

(1) On raconte qu'un avocat de l'époque, ambassadeur depuis et parent de M. Borremans, lui écrivit peu après les événements de septembre pour l'engager à se rendre immédiatement à Bruxelles où il recevrait le grade de colonel pour être nommé très-promptement général. M. Borremans lui répondit qu'il ne voulait rien, et que s'il arrivait au grade de général il aurait la satisfaction de ne pas le devoir à l'intrigue. L'avocat fut blessé de la réponse et l'ambassadeur en a gardé un souvenir peu flatteur; il ne comprit jamais ce désintéressement!

Digitized by Google

grade la campagne du mois d'août 1831 ; ici encore nous sommes obligés de nous étendre un instant sur les faits généraux.

Les hostilités entre la Hollande et la Belgique avaient été reprises le 2 août 1831 ; le 3, le général Daine avait donné des ordres de concentration vers Zonhoven, et le major Borremans cantonné à Tessenderloo poussa une reconnaissance à Olmen afin de s'assurer des routes par lesquelles les hollandais pouvaient se montrer. Il apprit que Molle, distant de quatre lieues, venait d'être occupé militairement par l'armée ennemie. Le lendemain 4, à 6 heures du matin, il chargea un détachement de soixante hommes sous les ordres du capitaine Devaux, de prendre possession de Meerhout où l'ennemi faisait de fréquentes apparitions, et de s'y barricader pour arrêter le plus longtemps possible sa marche s'il voulait forcer les positions de notre avant-garde.

Ces dispositions étant prises et le major Borremans ayant disposé son bataillon pour soutenir les détachements qui s'étendaient sur les routes de Molle et d'Olmen, on attendit les événements.

Le 5, vers deux heures du matin, la fusillade qui éclata dans les trois directions à la fois, annonça que l'ennemi venait d'échouer dans la surprise qu'il avait tentée ; bientôt le bruit de la mousqueterie augmenta sur toute la ligne et les forces hollandaises durent se retirer devant le feu bien nourri de nos tirailleurs. A sept heures du matin de nouveaux bataillons et de l'artillerie vinrent appuyer les

Digitized by Google

forces ennemies engagées précédemment et attaquèrent aussi le village d'Oosham, défendu par la 3e compagnie du bataillon, qui fit sa jonction avec la 4e au village de Quaed-Mechelen, et s'acharna à défendre cette position avec une opiniâtreté sans exemple. En ce moment le major Borremans ayant reçu l'ordre de se retirer sur Diest, fit sonner la retraite, et après avoir été rejoint par les différents détachements qui combattaient, il se mit en marche sur cette ville. Mais il touchait à peine aux premières maisons, qu'il apprit que six mille Hollandais de l'armée du prince d'Orange occupaient la place et se faisaient remettre les armes de la garde civique. Le danger était pressant : en exécutant les ordres du général en chef, mal éclairé sans doute sur la marche de l'ennemi, on venait de compromettre inutilement un bataillon qui pouvait être sacrifié, mais sans perdre un temps précieux à délibérer, il s'entoura aussitôt de toutes les précautions militaires, et porta son bataillon vers Hasselt. Renforcé en route par un peloton de chasseurs à cheval envoyé en éclaireur et qui faillit se perdre dans l'aile gauche des Hollandais, il atteignit cette dernière ville sans encombre à huit heures du soir.

Le 6 août, à six heures du matin, la générale s'est fait entendre dans les rues de Hasselt et l'armée est dirigée vers Zonhoven qu'elle traverse pour se porter sur Houthalen, où l'action ne tarde pas à s'engager. Malgré le peu d'ordre qui régna dans l'attaque, malgré le brouillard épais qui dans cet instant obscurcissait la lumière du jour, la valeur de nos jeunes soldats triompha d'un ennemi plus nombreux et mieux exercé, et il serait à désirer que l'on eût profité d'un succès aussi entier. Le lendemain 7, l'ar-

Digitized by Google

mée de la Meuse commença son mouvement sur Diest ; le colonel Boucher faisait l'avant-garde; le major Borremans, bien qu'il déplorât les marches et les contre-marches qui fatiguaient et démoralisaient inutilement le soldat, s'efforça de maintenir dans le bataillon qui lui était confié cet ensemble, cette discipline sans lesquels une armée ne peut éprouver que revers et déceptions. La lutte commencée vers Herkenrood s'étendit bientôt sur la route de Beerbroek et de Herck à Kermpt, où un escadron de chasseurs à cheval chargea les colonnes hollandaises qui s'efforçaient de s'emparer de ce point essentiel. Appuyé par la batterie que commandait le capitaine Blondeau, le major Borremans lança son bataillon au pas de charge : en ce moment l'artillerie ennemie éclaircit ses rangs trop peu nombreux, lui-même reçoit une contusion d'un boulet au genou droit, déjà ses soldats hésitent à affronter une mort presque certaine; mais plus le danger est grand, plus il sent la nécessité de triompher des obstacles qu'il rencontre : il saisit le drapeau, ce symbole de gloire et de l'honneur du régiment et s'élance vers l'ennemi en encourageant ses soldats de la parole et de l'exemple. A la vue de leur chef qui leur montre la victoire, la crainte disparaît de tous les cœurs, la colonne se reforme, elle s'ébranle, renverse tout ce qui s'oppose à sa marche, et s'empare de la position de Kermpt, si bravement défendue et si vaillamment attaquée.

Lorsque des revers vinrent accabler l'armée de la Meuse, le major Borremans, loin de suivre le mouvement inqualifiable qui portait nos colonnes sans ordre sur la route de Liége, s'établit avec son bataillon entre les villages de Bapertange et de Cortessem à la droite de la route,

Digitized by Google

et, s'étant fait appuyer de deux pièces de campagne, il permit aux fuyards de se rallier et sauva une grande partie des bagages de l'armée. Dans la soirée du même jour il bivaquait avec son monde (720 hommes) aux portes de Liége.

Malgré le courage et le dévouement bien connu du major Borremans à la cause de la nation, il n'obtint le brevet de lieutenant-colonel que le 26 mai 1837. Mais on parut comprendre l'injustice d'un tel oubli, et à quelques jours delà (25 juin), il fut investi du commandement du 10e régiment de ligne. Colonel le 9 avril 1841, il fut désigné le 29 juillet 1842, d'après la volonté expresse du Roi, pour servir au régiment d'élite (aujourd'hui de grenadiers), position qu'il conserva jusqu'au 18 juillet 1845, époque à laquelle un arrêté royal lui conféra le grade de général de brigade. Lieutenant général le 7 mars 1854, admis à la retraite le 14 du même mois, M. Borremans jouira toujours dans notre armée d'une réputation de bravoure et de franchise, trop rare dans le temps où nous vivons.

Décoré de la croix de chevalier de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille de Dresde, officier le 1er août 1839, membre de l'Ordre de Léopold le 15 décembre 1833 pour sa brillante conduite à Kermpt, le Roi en l'élevant le 8 avril 1846 au rang d'officier de son ordre, a récompensé un dévouement à toute épreuve, un caractère qui avait pris pour devise : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* »

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BORREMANS.

Digitized by Google

Lieutenant général baron Ghigny.

Ghigny, Charles-Étienne (baron), lieutenant général, né à Bruxelles vers la fin de 1771, de parents obscurs, brille sans contredit d'un grand éclat entre les hommes de guerre les plus éminents de notre temps, et son nom peut figurer avec honneur à côté des Oudinot, des Lassalle et des Moncey qui occupent un rang si glorieux dans les annales de notre siècle. D'une intelligence précoce et heureuse, d'une bravoure remarquable, même au début de sa carrière, il fut admis en 1787 dans une compagnie franche qui combattait pour l'indépendance de la Belgique, fit plus tard comme simple dragon sous les ordres du général Vandermersch la campagne de 1789 sur les côtes de la Hollande, contribua à chasser les Autrichiens du sol national et nommé brigadier pour avoir fait prisonniers plusieurs dragons ennemis, il passa sous les ordres du général Van Geest, obtint les galons de sous-officier pour avoir enlevé un drapeau à la fin de la même année et fut nommé sous-lieutenant de cavalerie en 1790, atteint déjà de trois blessures graves.

A une époque comme celle dont nous nous occupons, il

Digitized by Google

fallait pour sortir de la foule, pour être distingué dans ces masses de guerriers à la poitrine d'acier et au cœur de bronze, être doué d'une de ces organisations d'élite qui s'écartent du vulgaire et répandent une clarté vivifiante sur tout ce qui en approche, sur le siècle même qu'elles traversent. Disons encore qu'au point de vue de la gloire, il y a avantage à briller pendant une époque peuplée de grands noms, de grands courages ; le nombre, le rapprochement ne peuvent nuire aux réputations qui s'établissent sur des faits éclatants. Par le rang élevé qu'il occupe sur le premier plan de la galerie que j'aime à établir, M. Ghigny est du nombre de ceux dont l'autorité restera à l'abri de tout reproche, car on est certain en avançant de toujours le retrouver franc et loyal, pendant les différentes phases qu'il eut à traverser.

Au souffle immense sorti de la révolution de 1789, M. Ghigny sentit se développer en lui des sensations plus vastes, plus fécondantes que celles qui jusque là avaient agité son esprit, et cet agrandissement de la pensée inspirant dès lors la société tout entière, produisit les hommes célèbres qui brillèrent de tant d'éclat. Nommé lieutenant en 1791 et capitaine dans une légion belge en octobre 1792, il fut placé à l'armée du Nord, commandée par le général Labourdonnaye, se distingua sous les murs d'Anvers en chargeant deux bataillons autrichiens qu'il mit en déroute à la tête de son escadron, et prit une part glorieuse à la prise de cette place forte. Nommé chef d'escadron au 17e régiment de chasseurs, l'an II de la république, et placé peu de temps après à l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres du général Jourdan, il se trouva à la célèbre bataille de

Digitized by Google

Fleurus et s'y couvrit de gloire : chargé d'arrêter la marche de deux divisions ennemies qui manœuvraient pour tourner la gauche des Français, et quoique n'ayant qu'un seul escadron du 3e régiment de chasseurs sous la main, il s'élança à la tête de ses braves, brisa la première colonne qui lui fut opposée, jeta la confusion dans la seconde, et se rabattant avec fureur sur ces masses que le désordre rend impuissantes, il y sème l'épouvante et la mort, arrête le mouvement qu'elles avaient projeté et opère sa retraite en emmenant comme trophée de sa victoire un capitaine et vingt-cinq artilleurs, qu'il vient de faire prisonniers.

Tandis que le général Pichegru, qui à cette époque comptait autant de triomphes que de combats et soumettait les hollandais à la puissance des armes de la France, s'emparait d'Arnheim, d'Utrecht et d'Amsterdam, le chef d'escadron Ghigny lancé à la poursuite des Autrichiens en retraite sur Mons, contribua puissamment à les chasser des hauteurs du mont Panisel, et cueillit de nouveaux lauriers dans les plaines d'Aldenhoven en enfonçant un carré qu'il détruisit presque entièrement à la tête de trois escadrons. Dirigé sur Liége où l'ennemi s'était abrité, sa bravoure contribua à affranchir cette ville du joug qui pesait sur elle, et poussant devant lui les alliés en retraite il entra en vainqueur à Cologne lorsque cette place se vit forcée d'ouvrir ses portes aux français. Passé à l'armée du Rhin en l'an v, et placé directement sous les ordres de Ney, il força un des premiers le passage de ce fleuve, et rassemblant des escadrons du 2e régiment de hussards, qui comme lui venaient de toucher la rive étrangère, il les guida sur un régiment

Digitized by Google

d'infanterie ennemi du prince Charles qui s'avançait appuyé d'une batterie d'artillerie et de deux escadrons de cuirassiers du régiment d'Alberck. Dans cette mêlée terrible où une bravoure éclatante pouvait seule triompher d'assaillants aussi nombreux, M. Ghigny croyait courir à une mort certaine avec les braves qu'il commandait, mais il n'avait pas hésité à faire le sacrifice de sa vie à la gloire des armes françaises, car il sentait qu'une noble résistance de sa part permettrait à Ney et à Hoche de jeter de nouvelles forces dans la balance. Sa charge impétueuse devait non-seulement atteindre le résultat qu'il en attendait, mais encore dépasser l'espoir d'un succès quelque grand qu'il eût pu naître dans son cœur. A l'approche de sa petite colonne le carré ennemi s'ouvre et un feu de mitraille emporte un demi escadron ; ceux qui n'ont pas été moissonnés se rallient à leur chef, qui quoique blessé à l'épaule d'un coup de biscaïen, charge toujours le premier en tête. On atteint le carré avant que l'artillerie ne puisse par une nouvelle décharge foudroyer les survivants de la colonne : c'est en vain qu'après un terrible feu de bataillon, l'ennemi présente une triple rangée de baïonnettes, il est enfoncé et jeté dans la déroute la plus complète, et les artilleurs sont sabrés sur leurs pièces. Un carnage affreux a marqué ce premier triomphe, les Autrichiens brisés dans leur résistance se retirent en désordre, mais atteints dans ce mouvement de retraite par les sabres des chasseurs qui les déciment, ils perdent bientôt toute contenance, une panique épouvantable pénètre dans leurs rangs et ils abandonnent à leurs vainqueurs un bataillon entier qui dépose les armes et trois pièces de canon, qui dans la même journée sont tournées contre eux.

Digitized by Google

Pendant les années v, vi, vii et viii de la République, la bravoure de M. Ghigny ne se démentit pas un instant, et nous le retrouvons sans cesse au plus fort du danger lorsque son pays l'appelle à d'autres combats. Eugen, Biberach où il écrase, à la tête du 2e régiment de hussards, deux régiments de grenadiers ennemis, témoignèrent encore de son grand courage. Passé à l'armée de Hanovre l'an ix, il ajouta de nombreux trophées à sa renommée déjà si grande, et après quatre nouvelles années de guerre, de gloire et de combats, il rentra dans la mère-patrie, obtint le 6 brumaire an xii le brevet de major au 1er régiment de hussards, et la croix de chevalier de la Légion d'Honneur le 5 germinal de la même année.

Un jour, au printemps de 1804, après une incubation sous le régime consulaire, la France qui s'était endormie républicaine, s'éveilla impériale. L'armée rassemblée à Boulogne, appelée en Allemagne lorsqu'elle était destinée à une descente en Angleterre, franchit le Rhin et vint chercher les Autrichiens en marche sur la Bavière, le Palatinat et la Souabe. Le 8 octobre le succès de Wertingen livra la route d'Ulm aux français qui entrèrent à Gunsbourg le lendemain et se rendirent maîtres le 11 des hauteurs de Landsberg. La journée du 14 ayant permis au maréchal Ney d'arracher à l'ennemi la position d'Elchingen, les colonnes impériales entrèrent à Ulm le 20, et après avoir battu dans les plaines de Crems une partie de l'armée russe accourue au secours de l'Autriche, elle déploya ses étendarts victorieux sur les remparts de Vienne le 9 novembre. L'empereur Alexandre, ayant opéré sa jonction avec l'armée autrichienne le 27 du même mois, rallia ses

Digitized by Google

bataillons battus à Crems, marcha à la rencontre des français qui à son approche exécutèrent un mouvement rétrograde et établit ses bivacs le 30 novembre à Pratzen, Ménitz et Austerlitz, tandis qu'il indiquait la position de Kzerwitz comme siége de son quartier-général.

Tout a marché au gré des désirs de Napoléon qui par un coup de foudre va terminer la campagne. L'assurance, l'arrogance même d'un ennemi supérieur en nombre, doit contribuer puissamment à sa perte qui se réalise le 2 décembre dans les plaines d'Austerlitz. De cette belle armée sur laquelle il fondait tout son espoir, il ne reste à l'empereur Alexandre dans la soirée du même jour que des débris, sans forme ni ensemble, épouvantés d'une défaite à laquelle ils semblaient ne point devoir s'attendre. Il a vu sa garde, ce noyau qu'il croyait invincible, écrasée par la garde Impériale française, toute son artillerie prise ou détruite, dix mille des siens couchés sur le sol et vingt mille prisonniers tombés au pouvoir de son ennemi. Cette perte l'accable et il s'incline devant l'étoile de son adversaire qui impose au vaincus le traité de Presbourg. La bravoure que déploya M. Ghigny dans cette journée mémorable où la France triomphait complétement des efforts de la coalition, fut ce qu'elle avait été sur tant de champs glorieux, digne d'admiration pour l'armée entière. Deux nouvelles blessures qu'il reçut dans une charge à fond qui précipita dans un étang plusieurs bataillons russes, le désignèrent à l'empereur comme un des soldats les plus intrépides de son armée.

Rentré en France à cette époque, M. Ghigny fut dirigé

Digitized by Google

vers la Prusse dès l'année 1806 et prit part à la nouvelle campagne qui s'ouvrit dans cette contrée et s'étendit jusqu'à la Pologne. Iéna, Eylau surtout où il prit part à la terrible charge qui brisa les alliés, le virent déployer toute sa bouillante ardeur ; Essling où il fut blessé d'un éclat d'obus et enfin Wagram où à la tête de deux escadrons il s'élança sur une batterie ennemie qui foudroyait les colonnes de Napoléon et dont il s'empara après avoir sabré les artilleurs sur leurs pièces, nous l'indiquent comme un de ces courages héroïques, un de ces hommes à organisation tout exceptionnelle, qui simples et bons dans la vie privée, deviennent des héros lorsque le danger grandit, et quand le fracas qui résulte de deux armées qui se heurtent, est arrivé à son apogée.

Les guerres d'Espagne et de Portugal l'ayant appelé au delà des Pyrénées, il arriva dans la Péninsule aux premiers jours de janvier 1810, et ne tarda pas à s'y faire remarquer comme en Allemagne, en Prusse, partout enfin où le service de la France avait réclamé son bras. Le 27 juillet 1810, au combat sanglant de Laroca, un carré de quatre mille grenadiers a résisté à deux charges successives des cavaliers français, M. Ghigny reçoit l'ordre à son tour de tenter d'y pénétrer ; il n'a sous la main que trois escadrons d'élite, mais il a brisé tant de fois des obstacles qui semblaient insurmontables, que cette fois encore il espère triompher de la courageuse résistance des Anglo-Espagnols. Il s'élance : l'espace qui le séparait de l'ennemi disparaît avec une effrayante rapidité ; c'est en vain qu'un feu bien nourri s'efforce d'arrêter son élan, il n'augmente que son désir de vaincre. Il touche enfin cette colonne

Digitized by Google

dans laquelle il fait une épouvantable trouée, les sabres destructeurs de ses cavaliers y jettent la confusion et la mort, tout est renversé et cinquante prisonniers qu'il ramène marquent le succès qu'il vient d'obtenir, succès qui a décidé la journée en faveur des soldats de la France.

Tant de nobles travaux obtinrent une récompense dont il pouvait être d'autant plus fier, que comme les précédentes il l'avait payée d'une nouvelle blessure. Nommé colonel du 12e régiment de chasseurs à cheval le 14 octobre 1811, il fut désigné en 1812 pour faire la campagne de Russie et eut l'honneur de prendre part à tous les épisodes glorieux de cette année malheureuse. Son sang-froid, son courage dans les plaines de Borodino où à la tête de son régiment il pénétra dans la grande redoute, après avoir brisé les colonnes de Bagration, contribuèrent puissamment à chasser les Russes des positions formidables sur lesquelles ils s'étaient appuyés. Rentré en France après la retraite, il reprit en 1813 la route de la Saxe et sous les ordres de Sébastiani, combattit dans les provinces prussiennes où il déploya une grand valeur. Dirigé sur Mayence, après la journée de Leipzig, il rentra sur le territoire de l'Empire, fit toute la campagne de France, et s'immortalisa d'un dernier fait d'armes peu de jours avant l'abdication.

L'Empire envahi de toutes parts faisait un sublime effort pour échapper à l'étreinte des armées alliées, et certes il est permis de croire que ce résultat eût été atteint, si la trahison ne fût venue en aide à la coalition. Quoi qu'il en soit, Napoléon se portant sur Essonne trouva cette position occupée par deux divisions ennemies disposées pour gar-

Digitized by Google

der ce passage. Le colonel Ghigny reçut l'ordre en cet instant de disperser ces forces avec les débris de deux régiments de cavalerie, mais l'Empereur, en le chargeant de cette mission difficile, savait que rien n'était impossible à un cœur aussi courageux. Après avoir exhorté les braves qui l'accompagnent par quelques paroles énergiques, il s'élance et franchit un petit ravin qui le séparait des Russes qu'il aborde bientôt avec une fureur sans égale : tout tombe sous les coups de ses bouillants cavaliers, la colonne ennemie traversée dans toute sa longueur est jetée dans la plus épouvantable déroute ; chassée de ses positions, elle se replie en toute hâte vers Paris poursuivie dans sa retraite par les chasseurs qui, dans les mains de ce chef intrépide, viennent d'acquérir tant de gloire.

La campagne de Saxe avait valu au colonel Ghigny le grade d'officier de la Légion d'Honneur le 2 juin 1813, et le titre de baron de l'Empire le 28 septembre de la même année ; la journée d'Essonne lui mérita la croix de commandeur alors que cette distinction était si rare. En lui remettant cette marque de sa valeur sur le nouveau théâtre de ses exploits, Napoléon félicita le colonel et lui dit : « Vous avez assez fait aujourd'hui pour l'armée et » pour la France, mon brave, l'une et l'autre en garderont » le souvenir. »

A la chute de l'Empire, le colonel Ghigny, dégagé de ses serments, rentra dans sa patrie malgré les offres avantageuses du gouvernement de Louis XVIII ; admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas le 27 mars 1815, il fut nommé général de brigade le 21 avril suivant, et fidèle à

Digitized by Google

ses nouveaux engagements, combattit à Waterloo dans les rangs de l'armée de Guillaume. Investi du commandement de la cavalerie dans la cinquième division militaire en 1819, et des troupes stationnées dans la province de Liége, au mois d'août 1824, un arrêté du 26 juin 1826 l'éleva au grade de lieutenant général et lui confia le troisième Grand Commandement militaire. La Révolution de 1830 ayant séparé violemment la Belgique de la Hollande, le vieux soldat, couvert de blessures reçues pour son pays pendant vingt-huit années de guerre, quitta le service du roi Guillaume et rentra dans ses foyers.

Chevalier, Officier et Commandeur de la Légion d'Honneur, distinctions qu'il n'obtint qu'au prix de son sang sur tant de champs glorieux; Officier du Lion de Belgique au mois de juillet 1815, le Roi Léopold remit les insignes de Chevalier de son ordre au lieutenant général Baron Ghigny, l'un des plus nobles et des plus braves soldats que la Belgique ait comptés dans les armées impériales.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON GHIGNY.

Digitized by Google

Colonel Crooy.

Crooy, Adolphe-Léonard-Guillaume, colonel de cavalerie, né à Tongres en 1790, entra dans les armées françaises, à l'âge de 17 ans, comme volontaire au 1er régiment de hussards, et débuta dans la carrière militaire par la campagne de 1809. Les résultats de la bataille d'Essling n'ayant répondu qu'imparfaitement aux nécessités impérieuses de la politique de Napoléon, les plaines de Wagram devinrent le théâtre de nouveaux exploits qui firent plier sous le joug de la France tant de nations vaincues. Ce fut à cette bataille glorieuse que se manifesta une première fois le courage de M. Crooy, et pour être remarqué à une époque qui brilla surtout par la valeur de tant de héros, il fallait être doué de qualités transcendantes et souvent exceptionnelles. Un coup de feu qu'il reçut à l'épaule droite dans une charge contre un carré autrichien, l'ayant retenu quelque temps en Allemagne, il fut dirigé vers l'Espagne au commencement de 1810, combattit à Lérida le 14 mai de la même année, à Bousaco et enfin à Tarragone où il obtint l'honneur d'être cité à l'ordre de l'armée.

Digitized by Google

Rappelé de la Péninsule pour prendre part à la campagne de Russie, M. Crooy compta bientôt autant d'actions d'éclat que de nouveaux combats : A Smolensk il fait prisonniers plusieurs soldats russes qu'il était parvenu à atteindre lorsque les derniers bataillons ennemis évacuaient la place ; à la Moscowa il charge avec les cavaliers intrépides qui après des prodiges de valeur parvinrent à se loger dans la grande redoute et triomphèrent d'une résistance héroïque ; à Mojaïsk, lorsque les soldats de Kutusoff fortement retranchés tentèrent d'arrêter la marche des colonnes victorieuses, il prit part au mouvement offensif de la cavalerie, qui en écrasant les Russes débarrassa le 5e régiment de hussards fortement engagé dans les lignes ennemies, en s'emparant d'une partie des bouches à feu qui vomissaient la mort dans les rangs français.

Pendant la retraite son courage ne se démentit pas un instant ; toujours à l'arrière-garde avec le maréchal Ney, il fut blessé d'un coup de sabre au front à l'affaire de Kalouga, contribua puissamment à enlever aux Russes l'artillerie et les prisonniers qui restèrent au pouvoir du maréchal, franchit la Bérésina un des premiers pour éclairer la marche de l'armée, fit mordre la poussière à deux soldats ennemis dans le combat qui s'engagea lorsque les colonnes de Wittgenstein accoururent pour disputer ce passage aux Français, reçut en récompense de sa bravoure la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, et après tous les désastres de cette grande époque, rentra en Prusse, lui cinquième de son régiment, mais porteur encore du drapeau, ce noble signe de ralliement qu'il avait arraché à ce climat fatal.

Digitized by Google

Chose singulière et à jamais digne de méditation : lorsque l'Empire, à la suite de l'année 1812 qui comme un ouragan avait frappé la France, eut glissé peu à peu du faîte de la toutepuissance; lorsque les secousses que lui imprimèrent les deux années qui succédèrent eurent *oxidé* sa trempe si forte, et que les anneaux de cette chaîne d'airain se furent brisés successivement, le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille et qui souffre, qui combat lorsque le danger menace sa patrie, conserva toute sa tendresse à Napoléon, tandis que d'autres comblés de faveurs, enrichis et anoblis par ce maître souverain, perdirent tout leur dévouement à la cause de leur bienfaiteur. La fortune et les honneurs suffisent-ils donc à la gloire et à la renommée des humains, et faut-il seulement les obtenir pour passer honorablement à la postérité? Sans doute, lorsqu'ils s'appuyent sur une base loyale et dévouée à la nation et au souverain, ils méritent en tous points le respect des citoyens. Mais si l'on a pris l'intrigue pour guide afin de s'élever à ces hautes positions, si l'on oublie un jour ce que l'on doit à sa Patrie, à sa dignité même, l'on perd dès lors tous les droits à l'estime publique, et l'on est d'autant plus coupable que l'orgueil ou la cupidité ont seuls pu servir de guide dans cette voie honteuse.

Lorsque les colonnes impériales furent reformées pour livrer de nouveaux combats dans les plaines de la Saxe, M. Crooy, qui avait fait toute la campagne de Russie avec le grade d'adjudant sous officier, obtint l'épaulette de lieutenant en second et prit part aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et enfin de Leipsick, où il fut blessé en chargeant les masses prussiennes qui cherchaient à débor-

Digitized by Google

der le faubourg du midi. Un officier de dragons ennemis ayant voulu faire prisonnier M. Crooy alors renversé sous son cheval, il parvint à se dégager, fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet au Prussien, s'empara de son cheval, rejoignit son escadron et combattit bientôt dans les rangs des soldats de la France avec une nouvelle ardeur. Lorsqu'après des prodiges de valeur les phalanges impériales durent se retirer sur Mayence, il suivit leur mouvement rétrograde, fit preuve d'une grande bravoure le 30 octobre à Hanau en chassant les Austro-Bavarois sous le général de Wrede qui voulaient disputer aux Français le passage de la Kintzig, et nommé lieutenant en premier au 1er régiment de hussards peu de jours après avoir posé le pied sur le sol de l'Empire, il se prépara aux nouveaux combats qui ne tardèrent pas à rougir la rive gauche du Rhin.

Nous ne suivrons point M. Crooy dans cette nouvelle campagne où il versa encore son sang pour le drapeau tricolore qu'il avait toujours servi avec gloire, honneur et patriotisme, car il était pour lui le symbole de l'affranchissement des nations du joug des anciens préjugés, qui pesèrent trop longtemps sur tous les peuples. En le montrant à Montmirail, où seul avec son escadron qu'il commandait, il enfonça deux bataillons ennemis auxquels il enleva cent et cinquante prisonniers lorsqu'il n'avait plus que soixante-deux hommes valides sous la main, nous croyons résumer sa vie dans ces derniers instants qui semblaient être un éternel adieu à la gloire et aux grandes actions. Lorsqu'il fut délié de ses serments par l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau, il rentra dans sa patrie et fut nommé lieutenant aux dragons-légers le 23 janvier 1815.

Digitized by Google

Pendant les Cent Jours, la Belgique qui, contrairement au droit des nations, avait été donnée au roi Guillaume par la Sainte Alliance, fut incorporée dans les rangs anglais toujours habiles à faire la guerre avec le sang de leurs alliés, et le régiment dans lequel servait M. Crooy fut le premier qui le 16 juin aux Quatre-Bras fut opposé aux armes impériales. Sacrifiant ses anciennes affections à l'honneur du soldat, il s'y conduisit avec toute la bravoure qui distinguait son caractère, sauva des mains de l'ennemi son colonel blessé quatre fois, et fut récompensé de son courage par la croix Militaire de Guillaume. Nommé capitaine le 16 août 1817, la révolution de Septembre le trouva dans cette position qu'il se hâta d'abandonner pour offrir son bras à la Belgique, lorsqu'après quinze années d'engourdissement elle résolut de reconquérir son indépendance et de renverser un gouvernement arbitraire. Nommé major au 1er régiment de lanciers par le Gouvernement provisoire, M. Crooy fut digne en tous points de figurer au nombre des officiers supérieurs de ce brave régiment dont nous avons déja retracé la conduite à la journée de Louvain (1). Lieutenant colonel au régiment des guides le 19 avril 1832 et admis à la retraite avec rang de colonel le 27 septembre 1845, le vieux guerrier couvert de glorieuses cicatrices, décoré de la croix de Léopold à la création de l'ordre, se retira dans sa ville natale et mourut le 13 février 1850, entouré de l'estime de ses concitoyens et de tous les cœurs qui comprennent que l'amour de la Patrie est la plus sainte de toutes les vertus.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COLONEL CROOY.

(1) Pages 308 et suivantes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Ruzette.

Ruzette, Emmanuel (chevalier de), général honoraire, né à Mons le 27 juillet 1793, entra à l'école militaire de St-Cyr en qualité d'élève le 20 mai 1811, et incorporé dans l'armée le 28 mai 1812, il fit la campagne de l'Ile-d'Aix dans le courant de la même année et obtint l'épaulette de sous-lieutenant au 22e régiment d'infanterie par un décret impérial du 8 février 1813.

Vers le même temps, la France, frappée d'une grande infortune, se raidissait contre la fatalité qui venait de l'accabler, et l'empereur Napoléon complétant tout ce qui était inachevé ou même ébauché, créait les ressources nombreuses que l'empire français allait opposer aux forces de la coalition. Mais il est de ces choses qui malgré le génie de celui qui les fait naître ne répondent point d'abord à ce que l'on croyait pouvoir en attendre, et en première ligne il faut compter une bonne armée. Cette base de tous les états qui résume tant de passions différentes qu'il faut assujétir à l'obéissance, de caractères tantôt téméraires ou impatients qu'il faut dompter par une énergie et une confiance sans borne, de vues et d'opinions diverses qu'il faut

Digitized by Google

rassembler et faire mouvoir dans l'intérêt public seulement, peut sans doute dans un moment de danger commun sortir d'une nation avec une rapidité bien grande, sous la pression d'une main ferme et puissante, mais remplira-t-elle les conditions essentielles pour qu'elle soit réellement redoutable ? En admettant que la bravoure soit innée chez une nation, les soldats de la veille auront-ils l'habitude des marches souvent forcées auxquelles ils seront appelés ? Seront-ils assez rompus aux manœuvres dont la prompte exécution assure souvent le gain d'une bataille ? Résisteront-ils froidement aux attaques d'un ennemi aguerri ? Et quand bien même ils réuniraient, chose impossible, ces conditions indispensables, que deviendraient-ils si la victoire abandonnait un instant leur drapeau ? Incapables de reformer leurs rangs brisés, ils feraient naître un affreux désastre du plus léger échec, car la discipline et le devoir du soldat n'auraient pu encore s'identifier dans leur esprit. Lorsqu'au contraire un général commande à des troupes endurcies aux travaux, vieillies sous le harnais et dans les combats, accoutumées au sang, aux blessures, à toutes les fatigues et aux privations de la guerre, il tient dans la main un gage presque certain de la victoire ; mais s'il ne triomphe pas d'ennemis trop nombreux, si la fortune rebelle ne couronne pas ses nobles efforts, son armée vaincue n'éprouve pas les moindres symptômes d'une déroute toujours si fatale, elle se reforme sous le plomb meurtrier et dans sa retraite même présente encore un front redoutable à son adversaire. Cette vérité reconnue par tous les peuples ne fut jamais plus flagrante que pendant l'année 1813 : une armée pleine de valeur et de dévouement, mais inexpérimentée, sortit des entrailles

Digitized by Google

de la France, elle s'élança dans l'arène où l'appelait l'honneur de la patrie, triompha dans les premières et glorieuses batailles qu'elle livra à un ennemi bien supérieur en nombre ; mais il faut le dire, elle était guidée par la main puissante de Napoléon. Quand les revers de Leipsick éprouvèrent si cruellement ses braves bataillons, elle ne put retrouver un ensemble qui eût rendu ses pertes moins sensibles. Il est avéré aujourd'hui que si les colonnes françaises eussent été composées de troupes éprouvées déjà par les vicissitudes de la guerre lors de la campagne de Saxe, l'empereur eût vaincu tous ses ennemis, et leur eût imposé des lois au centre même de leur empire.

M. Ruzette, nommé lieutenant le 1er mai 1813, fut donc dirigé vers la Saxe, et prit part à tous les épisodes de la campagne. A la bataille de Bautzen plusieurs compagnies ayant été chargées de se porter en tirailleurs tentèrent d'enlever une batterie aux Prussiens. Repoussés après des pertes très-sensibles, les Français durent défiler sous les feux de la mousqueterie ennemie et M. Ruzette atteint d'un coup de mousquet au travers des deux cuisses, au moment où il relevait un sous-officier qui venait d'être frappé à ses côtés, il ne dut la vie qu'à un parti de français accouru à son secours d'après les ordres du général Cohorn (1). L'extraction de la balle ayant eu lieu et la guérison paraissant devoir être assez prompte, il rejoignit

(1) La fureur des Prussiens était grande et plusieurs vétérans des grandes guerres de l'empire dont la bonne foi ne peut être suspectée, m'ont affirmé qu'ils achevaient très-souvent les blessés qui tombaient en leurs mains! Ils étaient loin de prendre pour maxime, ces sublimes paroles prononcées par l'empereur devant un convoi de blessés ennemis · « *Honneur au courage malheureux.* »

Digitized by Google

son corps à la reprise des hostilités, et lorsque l'empereur fut forcé après les événements de Kulm, d'abandonner la ligne de l'Elbe pour se replier sur Leipsick, il suivit les mouvements de l'armée et combattit dans cette mémorable bataille pour l'honneur de son drapeau et de la France. Prisonnier de guerre dans la journée du 19, car sa blessure s'étant rouverte il ne put suivre les colonnes de Napoléon en retraite, il resta dix mois dans les prisons ennemies et ne rentra en France que le 1er septembre 1814. Mis en non activité le 12 du même mois, il revint dans sa patrie peu de jours après et fut admis dans l'armée des Pays-Bas le 14 novembre de la même année. Nommé capitaine le 6 avril 1815, M. Ruzette resta dans cette position jusqu'à l'instant où la Belgique s'affranchit du joug de la Hollande, et se trouvait en garnison à Ath lorsque la révolution de 1830 vint à éclater.

Nous avons retracé brièvement dans une précédente biographie une partie des événements qui eurent lieu dans cette forteresse du Hainaut. M. Ruzette fut l'un des officiers belges qui se prononcèrent avec le plus de force contre les moyens extrêmes auxquels on voulait pousser la garnison, et il déclara formellement qu'il ne se servirait point de ses armes contre ses compatriotes. Admis dans l'armée belge comme major le 26 septembre 1830, à l'instant où la cause de la nation commençait à triompher de l'opiniâtreté de Guillaume, il réorganisa en huit jours sur de nouvelles bases le bataillon qui tenait garnison en cette ville, fut nommé lieutenant colonel par arrêté du gouvernement provisoire du 27 décembre suivant et fut très-utile à notre armée qu'il contribua puissamment à mettre en état de rendre

Digitized by Google

des services efficaces au pays (1). A la journée de Louvain le 12 août 1831, il dirigea le 1er bataillon du 9e de ligne qu'il commandait, vers les positions où Niellon devait venir l'appuyer, mais abandonné à lui-même et enveloppé par un brouillard qui lui permettait à peine de distinguer les mouvements du corps d'armée principal, il fut assailli à droite et à gauche par l'artillerie légère et la cavalerie hollandaise (lanciers), fit former en carré la poignée d'hommes qu'il commandait et par sa contenance hardie tint en respect les forces de l'ennemi.

Frappé d'un biscaïen dans la cuisse gauche à l'instant où la mitraille trouait nos colonnes, M. Ruzette fut transporté à Louvain sur son cheval qui même avait été légèrement blessé, et resta dans cette ville pendant deux mois nécessaires aux soins de sa blessure (2). Seul officier supérieur atteint grièvement à cette journée, il semblerait que cette circonstance eût dû contribuer à aplanir les obstacles qui entravèrent sa carrière, il n'en fut rien cependant et il n'obtint le brevet de colonel que le 15 juin 1838, après avoir été chargé pendant dix-huit mois du commandement du 11e régiment de ligne. En 1845 M. Ruzette ayant été oublié dans les nominations qui eurent lieu à cette époque, bien qu'il eût rempli pendant cinq années les fonctions de général de brigade à la satisfaction de ses chefs, sentit sa dignité d'homme blessé et sollicita sa retraite qu'il obtint le 16 mai 1846 avec le grade de général honoraire. Décoré de la croix de chevalier de la Légion d'Hon-

(1) M. Ruzette organisa en outre les 4e et 5e bataillons du 9e de ligne.
(2) Le biscaïen fut extrait par M. Lentier de Louvain.

Digitized by Google

neur en récompense des services rendus dans les armées françaises ; la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold lui a été accordée le 16 août 1834, *pour blessure grave reçue à Louvain en 1831 et pour ses anciens services*.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL RUZETTE.

Digitized by Google

Général baron De Failly.

De Failly (baron), Étienne-Auguste, général de brigade, né à Bruxelles le 17 avril 1789, fut admis à l'école impériale militaire de Fontainebleau le 24 octobre 1805, et fut nommé sous-lieutenant d'infanterie le 11 novembre 1806, grade avec lequel il fit la campagne de Pologne pendant l'année suivante. La journée d'Eylau lui ayant permis de déployer quelques talents militaires, il fixa dès lors l'attention de ses chefs et parcourut bravement, mais avec assez de facilité, la carrière qui s'ouvrait devant lui. Les exploits de cette époque qui comme un tissu merveilleux se lient entre eux, et inculquèrent à tout jamais au peuple la dignité de l'homme, l'énergie civilisatrice des sentiments les plus mâles et les plus inviolables, développèrent son imagination, son courage peut-être par un contact bienfaisant, une émulation naturelle au cœur humain lorsqu'un noble orgueil fait palpiter la poitrine des citoyens appelés à combattre pour la gloire ou l'indépendance de leur patrie. L'esprit militaire pris dans le sens véritable du mot ne peut naître en effet que sur le champ de bataille ; les combats, les dangers de chaque jour chassent les idées

Digitized by Google

mercantiles, les petites ambitions qui lèvent hardiment la tête lorsqu'une armée se traîne dans une paix trop prolongée. Chacun veut ne devoir qu'à son courage les titres, les grades, les honneurs dont on peut être fier lorsqu'ils ont été gagnés au prix d'un sang généreux, et l'on ne jalouse jamais des distinctions si loyalement acquises, car, patrimoine exclusif de ceux qui en décorent leur poitrine, les actions qui les ont méritées ont rejailli avec gloire sur des compagnons d'armes qui s'inclinent avec respect devant le courage et le dévouement à la nation.

Rentré en France à la paix qui fut cimentée par l'entrevue d'Erfurt, M. de Failly reprit la route de l'Allemagne en 1809 et combattit avec gloire aux journées d'Essling et de Wagram où il fut atteint d'une balle à l'épaule droite, à l'instant où il marchait à la rencontre des colonnes de l'archiduc Charles qui s'étendaient du Danube à Wagram, et montra une grande force de caractère en se portant quoique blessé à la poursuite de l'ennemi, qui frappé cruellement dans son orgueil et dans sa puissance, se retirait précipitamment sur Brenditz, abandonnant l'empire d'Autriche aux soldats de la France.

On vieillit vite sur un champ de bataille, aussi quelques années de guerre firent de M. de Failly un soldat accompli quant au sangfroid et au courage. Nommé lieutenant à la fin de la même année, le 8 novembre 1809, il fut dirigé vers l'Espagne peu de temps après et prit part au siége de Lérida dirigé par le maréchal Suchet. Méquinença, Tortose vinrent lui permettre de déployer toute sa valeur, et les combats livrés sous les murs de cette place à la fin de

Digitized by Google

l'année 1810, lui méritèrent l'étoile de la Légion d'Honneur et le titre de Chevalier de l'Empire le 7 février 1811. Appelé à prendre part au siége de Tarragonne au mois d'avril suivant, il reçut deux fortes contusions au troisième assaut livré par les Français, et pénétra dans cette place forte avec les premières colonnes d'attaque le 28 juin, lorsque toute résistance étant devenue impossible, la garnison décimée par la mitraille et l'épidémie, déposa les armes et se livra à la merci du vainqueur.

La campagne de 1812 ayant appelé M. de Failly dans les rangs de la grande armée il se trouva placé sous les ordres du général Gudin, combattit vaillamment à Smolensk, et poursuivant les soldats d'Alexandre sur la route de Moscou, il concourut à les chasser des positions formidables qu'ils occupaient à Valoutina, lorsque la mollesse du duc d'Abrantès les sauva d'une destruction certaine. M. de Failly placé dès lors à l'avant-garde fut appelé chaque jour à livrer de nouveaux combats. Atteint une troisième fois du fer de l'ennemi à la bataille de Borodino, sa blessure cicatrisée à Moscou lui permit de prendre part à la retraite. Passé sous les ordres de Ney pendant ces moments désastreux, il suffira de dire pour sa gloire, qu'il accompagna toujours le noble maréchal et qu'il suivit le général Rapp à Dantzick pour défendre cette place contre les entreprises des alliés. Capitaine le 7 février 1813, la fortune trahit son dévouement à une cause généreuse ; blessé le 13 octobre de la même année dans une sortie qu'il dirigeait avec le premier aide-de-camp du général en chef, il fut, par la violation de la capitulation, considéré comme prisonnier de guerre et revint

Digitized by Google

dans sa patrie à la suite des événements de Fontainebleau. Admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas, le baron de Failly fut nommé major et enfin lieutenant colonel au 5e régiment de ligne. Démissionné du service de Hollande, après la révolution belge, le Gouvernement provisoire le nomma général major puis ministre de la guerre le 11 mai 1831.

Des sentences trop sévères ont été prononcées peut-être contre les mesures insuffisantes qu'il adopta pour parer aux dangers du moment. Nommé major général de l'armée le 3 août de la même année, l'on doit reconnaître qu'il ne fut pas à la hauteur de la position qui lui fut faite, et qu'il fut cause en grande partie des désastres de la campagne du mois d'août. Mais s'en suit-il qu'il faille attribuer à des motifs honteux l'impuissance de son ministère, et doit-on salir la mémoire d'un homme dont les antécédents furent honorables, sur de simples suppositions? Non sans doute : brave sur un champ de bataille, ainsi qu'il le prouva encore dans ces journées d'épreuves, M. de Failly ne réunissait pas les qualités indispensables à un ministre de la guerre ; il était de bonne foi lorsqu'il affirmait que l'armée était forte de 68,000 hommes et pourrait se suffire à elle-même ; il aurait dû comprendre néanmoins qu'elle était trop jeune, trop indisciplinée pour se mesurer avantageusement avec de vieilles troupes. Le courage individuel ne suffit pas en campagne, il faut aussi cet ensemble dans les mouvements qui brise toute résistance et renverse tous les obstacles.

Or, ces conditions essentielles ne pouvaient se trouver

Digitized by Google

réunies dans une armée faite de la veille. M. le général baron de Failly, décoré des ordres de la Légion d'Honneur, de Guillaume et de Léopold, décédé à Bruxelles le 24 avril 1853, a donc péché par incurie, par légèreté, mais sa mémoire ne peut être souillée d'une action honteuse, qui répugnait à son caractère d'homme et de soldat.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL BARON DE FAILLY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général Nypels.

Nypels, Lambert, lieutenant général, né à Maestricht (Limbourg), en 1783, et l'un des soldats les plus distingués qui ont offert leur épée à la Belgique lors de son émancipation, entra dans les armées de la République comme sergent d'infanterie en 1801, fit ses premières campagnes en Italie et fut dirigé sur le camp de Boulogne à la formation des colonnes destinées à porter la guerre sur le sol de la Grande-Bretagne.

Embarqué déjà sur la flottille qui devait déposer sur les côtes ennemies les valeureuses phalanges impériales, M. Nypels prit la route de l'Allemagne à la rupture de la paix avec les puissances du Nord, et après avoir traversé Strasbourg, franchit le Rhin à Kehl, et manœuvra bientôt sur les bords du Danube. Le combat de Wertingen ayant livré la route d'Ulm aux Français, il obtint l'épaulette de sous-lieutenant peu de jours après et fit avec ce grade et non sans distinction, toute cette campagne, qui après les journées de Guntzbourg, de Landsberg, d'Elchingen et d'Ulm, aboutit enfin à la bataille d'Austerlitz, et à la paix glorieuse de Presbourg, dont les articles principaux réu-

Digitized by Google

nissaient la république de Venise à l'Empire et donnaient à Napoléon le titre de Roi d'Italie, tandis que la volonté suprême de ce grand monarque érigeait en royaume les duchés de Wurtemberg et de Bavière agrandis des dépouilles de l'Autriche.

L'armée française couverte des lauriers qu'elle venait de cueillir dans cette guerre mémorable, touchait à peine le sol de France, lorsque la Prusse poussée dans une voie fatale, résolut de braver à elle seule les héros de tant de victoires, qui avaient porté leur renommée sous le soleil brûlant de l'Égypte, dans les plaines d'Italie, puis enfin en Allemagne, et qui inscrivaient déjà sur leurs drapeaux les noms fameux des Pyramides, de Marengo et d'Austerlitz. La journée d'Iéna suffit aux armées impériales pour abattre l'orgueil de cette puissance, qui cette fois encore se trouva placée à la merci de Napoléon. M. Nypels s'y couvrit de gloire, et dans une charge à la baïonnette fit mordre la poussière à trois prussiens chargés de la garde d'un drapeau qu'il allait arracher, lorsqu'un coup de feu reçu presqu'à bout portant, le renversa au milieu des morts et des mourants. Rétabli de cette blessure, il obtint le grade de lieutenant et vint chercher de nouveaux dangers dans les plaines d'Eylau, de Friedland et d'Essling. La bataille de Raab, où il reçut un coup de feu lui permit de déployer un courage qui se développa plus encore à l'attaque des positions de l'archiduc Charles sur le mamelon de Wagram. Déjà le 2 juillet il s'était fait remarquer parmi les six cents braves qui s'emparèrent si vaillamment de l'île du Moulin : placé alors sous les ordres de Saint-Cyr, corps d'armée de Masséna, il franchit le Danube

Digitized by Google

le 4 au soir avec les premières colonnes de ce maréchal, et tandis que Davoust, Eugène, Bessières et Oudinot préparent les éléments d'un succès éclatant, il combat les forces autrichiennes du général Klenau, qui sont refoulées vers Sussenbrun.

Les armées belligérantes manœuvrant rapidement pour se rapprocher et prendre les positions les plus avantageuses dans la lutte qui allait avoir lieu, se trouvèrent en présence le 6 juillet, et le canon de l'archiduc Charles qui se fait entendre vers Neusiedel et Glenzendorf où se montrent déjà les têtes de colonnes du maréchal Davoust, annonce à Napoléon que l'ennemi prend une vigoureuse offensive. Bientôt des hauteurs d'Alderklaa dominées par les 5e et 6e corps d'armée aux ordres du général autrichien Bellegarde, éclatent les détonations successives d'une artillerie formidable; Masséna reçoit l'ordre de s'emparer de cette fournaise redoutable et les braves qu'il commande s'ébranlent aussitôt aux cris de vive l'Empereur. Le lieutenant Nypels fait partie de ces colonnes intrépides qui après des prodiges de valeur s'emparent de la position d'Alderklaa ; ramenées par l'ennemi quand les Saxons de Bernadotte lâchèrent pied, il reprit l'offensive à l'instant où Masséna pour couronner cette journée s'emparait d'Essling et portait son avant-garde jusqu'à Léopoldau. Atteint pendant cette dernière phase de la bataille d'un boulet qui lui emporta toute la partie charnue des deux cuisses, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'Honneur en récompense de sa bravoure, et rentra en France pour rétablir sa santé délabrée, lorsque la paix de Vienne vint donner un repos si mérité à tant de nobles guerriers, toujours

Digitized by Google

prêts à répandre leur sang pour la cause sacrée de la patrie.

Nommé capitaine dans le courant de la même année, M. Nypels, lorsqu'il fut rétabli de ses blessures, sentit renaître toute l'énergie palpitante de son caractère, et la guerre d'Espagne lui fournit bientôt l'occasion de voler à de nouveaux combats et de déployer toute l'ardeur de son âme valeureuse. Lorsqu'après des succès divers dans la Péninsule Napoléon appela à lui une partie des colonnes françaises qui avaient porté leur gloire au-delà des portes de Madrid et de Lisbonne, il reprit la route de la France qu'il ne fit que traverser, et fut dirigé vers l'empire d'Alexandre. Redire les combats de chaque jour de cette époque gigantesque, c'est rappeler à chaque pas les triomphes de la grande armée, qui apparurent avec le siècle de la république sur l'horison de l'Europe et disparurent en 1815, pour rester à jamais gravés dans l'esprit de tous les peuples ; c'est montrer aux nations, des hommes d'un grand courage succombant sous le poids de toutes les misères qui peuvent accabler l'humanité, et cueillant de nouveaux lauriers dans l'excès même de leur malheur. M. Nypels combattit non sans gloire pendant toute la guerre de 1812, reçut une blessure grave à l'attaque de Malo-Jaroslawetz, toucha aux bords de la Bérésina qu'il franchit avec l'armée en retraite, et nommé chef de bataillon au commencement de l'année 1813, il prit une part active à la nouvelle et dernière campagne qui fut dirigée sur le sol ennemi par les troupes impériales.

L'empire de Napoléon se repliait sur lui-même et ce fut

Digitized by Google

en France que se portèrent les derniers coups. L'Aigle dont les foudres avaient broyé tant de monarchies, mutilée par quelques hommes qui depuis ont été fouettés par l'opinion publique et le mépris de leurs concitoyens, écrasait dans un dernier éclair de puissance, les masses ennemies qui en 1814 avaient envahi l'immense édifice social créé par le grand capitaine. Mais après une lutte héroïque qui donne à cette époque des souvenirs aussi brillants que ceux de la campagne d'Italie, il fallut succomber enfin. Le capitaine Nypels se montra comme toujours digne de figurer au premier rang dans cette armée de braves et il pouvait invoquer avec orgueil les noms glorieux de Saint-Dizier, de Brienne, de la Rothière, de Champ-Aubert où il mérita et obtint la croix d'Officier de la Légion-d'Honneur, et enfin de Château-Thierry, de Vaux-Champ et de Montereau. Rentré dans sa patrie à la chute de Napoléon, il fut admis dans l'armée des Pays-Bas avec le grade de lieutenant-colonel et colonel en 1826; il mit son épée au service de la Belgique à la suite des événements de Septembre.

Le gouvernement provisoire se hâta d'accueillir un homme doué de qualités aussi précieuses, et M. Nypels nommé général de brigade puis général de division en octobre 1830, fut revêtu peu après du commandement en chef de l'armée. Sa loyauté ne se démentit pas un instant dans les moments difficiles qu'il eut à traverser; aussi lorsqu'en 1835 il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, le roi lui témoigna toute son estime en le nommant commandant supérieur des gardes civiques de Bruxelles, position qu'il occupa jusqu'en 1849. A cette époque le

Digitized by Google

vieux général criblé de blessures sentait le besoin d'un repos plus complet, et il vécut dès lors dans une entière solitude. Officier des ordres de Léopold et de la Légion d'Honneur, décédé le 22 août 1851, il a laissé dans les armées françaises surtout, une renommée de bravoure qui s'est conservée malgré les transitions multipliées qui ont eu lieu depuis 1815.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL NYPELS.

Digitized by Google

Colonel Stroykens.

Stroykens, Henri-Jean, colonel commandant de place, à Bruxelles, naquit à Louvain le 1er février 1788, et fut incorporé comme soldat en 1806 au 5e régiment d'infanterie légère. Les campagnes de Prusse et de Pologne qui devaient amener de si glorieux résultats le virent débuter dans la carrière des armes. Ramené en Autriche après ces premiers essais, il combattit à Ratisbonne le 23 avril 1809, se retrouva dans les champs d'Essling le 22 mai suivant et vint enfin déployer sa valeur à Wagram, où les armées françaises achevèrent tant de nobles travaux.

Au moment où la Russie et l'Allemagne semblaient avoir épuisé dans ce magnifique effort les derniers bataillons qu'elles avaient pu opposer à la France qui s'étend et grandit des provinces vaincues et soumises, l'Angleterre comprenant la nécessité d'attirer l'attention de Napoléon

Digitized by Google

vers une contrée dont la conquête l'empêcherait de réaliser sa pensée primitive d'une descente sur son propre territoire, était parvenue à jeter de nouvelles forces dans la Péninsule et à faire renaître de ses cendres cette guerre à laquelle le fanatisme donna un caractère implacable. C'est en vain que la France s'efforce d'arracher cette nation au joug honteux des abus d'une religion qui devrait être de pardon et de paix, la parole de Napoléon transformée par l'envie et la mauvaise foi n'apparaît à ces populations extrêmes dans leurs affections comme dans leur haine, que sous des couleurs sombres et mensongères. Ses lieutenants même ne rendent qu'imparfaitement la pensée du grand capitaine, et leurs divisions furent la cause première des pertes sensibles qu'éprouvèrent certains corps d'armée. Ces hommes célèbres qui s'immortalisèrent pendant les guerres de la République et de l'Empire, prêts toujours à s'incliner devant le génie du chef de la France, ne se soumettaient qu'avec peine à d'autres maréchaux leurs frères d'armes investis du commandement suprême, et du manque d'ensemble dans les mouvements, d'une folle jalousie dont ils prirent trop souvent conseil, dépendit le sort de l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, M. Stroykens à peine revenu des bords du Danube fut dirigé vers les Pyrénées et combattit aux journées d'Almeida, de Rodrigo, de Salamanque, de Victoria, de Gaca et de Pampelune où il soutint dignement la réputation de bravoure de sa nation. La Saxe pendant l'année 1813 étant devenue le théâtre de nouveaux combats, il prit part à tous les épisodes, qui pendant cette campagne décidèrent du sort de tant de monarchies,

Digitized by Google

se retrouva dans les plaines de la France et combattit bravement pour la gloire des armes impériales alors réduites à défendre le sol de la patrie.

Le général Wittgenstein avait été chassé le 17 février de sa position de Mormant, après avoir laissé au pouvoir des soldats de Gérard, de Milhaut et de Kellerman six mille prisonniers et vingt bouches à feu ; le maréchal Victor, ayant reçu l'ordre d'occuper Montereau dans la même journée, avait exécuté tardivement le mouvement qui lui avait été prescrit et s'était présenté le 18, à dix heures seulement, devant cette place. Mais les Austro-Bavarois ont prévu ce mouvement, et les Français reçus par une vive fusillade sont repoussés avec perte à la première attaque dirigée par le général Chateau, qui trouve une mort glorieuse à la tête de ses bataillons. Napoléon accouru sur le théâtre du combat ordonne au général Gérard de s'emparer du plateau. M. Stroykens combat dans les rangs des soldats intrépides qui vont triompher de la résistance opiniâtre d'un ennemi supérieur en nombre et établi dans des positions avantageuses. A peine la colonne française s'est-elle ébranlée au pas de charge, que la mitraille éclaircit ses rangs et semble un instant devoir arrêter sa course furieuse. Mais bientôt elle se reforme, et tandis que Pajol se montre à la tête de ses fougueux escadrons pour tourner la droite ennemie, elle aborde à la baïonnette les bataillons autrichiens dans lesquels elle fait naître les ravages les plus épouvantables. M. Stroykens, plein d'ardeur et quoique frappé grièvement de deux coups de sabre, s'est élancé au plus fort de la mêlée et ramène un colonel ennemi prisonnier, après l'avoir arraché des mains de ses soldats.

Digitized by Google

Cette action d'éclat, qui lui fit obtenir l'étoile des braves, lui mérita aussi d'être proposé pour l'épaulette de sous-lieutenant (1); mais les événements qui se succédèrent peu après avec une effrayante rapidité amenèrent la chute de l'Empire et ravirent à M. Stroykens cette récompense de sa valeur et du sang qu'il avait versé. Rentré dans sa patrie à cette époque, il obtint une sous-lieutenance en 1817 seulement; nommé lieutenant adjudant-major peu avant la révolution, il s'empressa d'offrir ses services au gouvernement provisoire belge, et fut nommé capitaine avec continuation des mêmes fonctions au 4e régiment de ligne. Investi du commandement de la citadelle d'Anvers en 1832, il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction de ses chefs et fut nommé major au 3e régiment de chasseurs à pied, en récompense des services qu'il avait rendus. Appelé plus tard au commandement provisoire de la rive gauche de l'Escaut, le vieux soldat prouva qu'il était à la hauteur de la position qui lui était faite, et qu'il pouvait être encore très-utile à son pays. Chargé par le roi d'une mission en

(1) A cette époque l'officier gagnait ses épaulettes. Il était fier de ces insignes qui relevaient l'uniforme et entouraient d'un certain prestige celui qui en était revêtu. De nos jours il n'en est plus ainsi, du moins en ce qui concerne l'infanterie. Cette arme essentielle, la plus indispensable d'une armée, qui à elle seule peut gagner des batailles, ainsi que le prouve la campagne de Saxe, est privée d'une marque distinctive, qu'on laisse subsister pour la cavalerie, l'artillerie et le génie. Le fantassin, toujours le premier au feu quand la patrie réclame son sang, qui subit les plus grandes fatigues de la guerre et reçoit une solde mesquine comparativement à celle des armes spéciales, est-il donc un Paria pour qu'il soit moins bien traité que ses frères de l'armée? Au lieu de s'efforcer d'annuler encore le prestige de l'officier d'infanterie, il fallait au contraire l'élever à ses propres yeux; il n'est pas de soldat qui ne déplore ces changements successifs introduits dans l'uniforme : leur premier résultat est de créer des frais inutiles qui grèvent la masse de l'officier, bien heureux s'ils n'entraînent pas après eux des abus plus flagrants encore que celui dont il vient d'être parlé.

Digitized by Google

Portugal en 1837, et commandant d'armes à Bruxelles en 1839, il montra un dévouement sans bornes à la nation, lors des événements malheureux qui eurent lieu peu après cette époque et mourut en 1849, entouré de l'estime de ses concitoyens et de l'affection de ceux qui connaissaient la loyauté de son caractère.

Chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Ordre de Léopold, M. le colonel Stroykens avait été nommé commandeur de l'Ordre militaire de Saint-Benoît d'Aviz, par S. M. la reine de Portugal.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COLONEL STROYKENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Colonel Vanderveken.

Vanderveken, François, colonel de cavalerie, né à Walhem (Anvers), en 1784, entra dans les armées françaises en 1805, comme conscrit de l'an XII de la république, fit ses premières campagnes en Autriche, en Russie et en Pologne, obtint le grade de maréchal des logis en 1808, fut dirigé vers l'Allemagne en 1809 pour assister aux journées de Ratisbonne le 23 avril, d'Essling le 22 mai, où il fut blessé en repoussant les masses ennemies qui avaient tenté d'ébranler la gauche des Français, et enfin de Wagram où il signala son courage dans la charge brillante que guida le général Montbrun contre les carrés Autrichiens.

La paix de Vienne ayant permis à Napoléon de rappeler en France, les phalanges qui venaient de se couvrir de gloire de l'autre côté du Rhin, M. Vanderveken rentra dans la mère patrie à la même époque et se rendit en Espagne au commencement de l'année 1810, afin de prendre part sous le général Dorsenne aux opérations militaires dirigées par le maréchal Soult. Cette campagne désastreuse

Digitized by Google

où tant d'actions éclatantes demeurèrent ignorées devint pour M. Vanderveken une école où il se forma à la guerre des montagnes, la seule réellement possible dans ces provinces méridionales, et qui fit. au début surtout, éprouver des pertes si sensibles aux colonnes impériales. Envoyé en Estramadure, il fut opposé aux armées de Ballesteros, combattit sous les murs d'Olivenza et pénétra dans cette place en vainqueur, le 22 janvier 1811. Le 19 février suivant, les armées belligérantes s'étant rencontrées dans les plaines et sur le plateau de la Gebora, il se couvrit de gloire en pénétrant un des premiers dans un carré espagnol qui fut entièrement détruit et reçut un coup de sabre sur le sommet de la tête, tandis qu'un coup de baïonnette lui traversait la cuisse droite. Cinq mille ennemis gisaient sur le théâtre du combat et les troupes françaises poursuivant les avantages signalés qu'elles venaient d'obtenir prirent possession de Badajoz. Les blessures de M. Vanderveken étaient à peine cicatrisées, lorsqu'il suivit le duc de Dalmatie qui dirigeait ses bataillons à la rencontre des Anglo-Espagnols réunis sur les bords de l'Albuera. Bien que les troupes ennemies fussent supérieures en nombre aux colonnes du maréchal Soult, la victoire, si elle fut bravement disputée, ne fut pas un instant indécise, et les alliés après une perte de neuf mille combattants abandonnèrent toute la contrée aux Français. Rentré à Séville après ces nouveaux et importants succès, M. Vanderveken reprit bientôt la campagne pour se reporter vers Badajoz complétement investi par les forces du duc de Wellington, qui fidèle à sa tactique se retira vers le Portugal à l'approche des armées françaises, qu'il ne se décidait à affronter ouvertement que quand le nombre des troupes qu'il com-

Digitized by Google

mandait, lui assurait si non un triomphe au moins un succès certain.

Mais au moment où la victoire couronnait les efforts des soldats de la France dans la Péninsule, la Russie sortant de la torpeur où l'avaient plongée les défaites successives de ses armées, voulut tenter un suprême et dernier effort pour reconquérir une suprématie qui lui échappait, et ce fut cette époque surtout qui marqua l'intention bien arrêtée de Napoléon de reconstituer le royaume de Pologne, ce boulevart indispensable aux empiétements des barbares du Nord. Et en effet, ce peuple si brave ne méritait-il pas les sympathies du guerrier qui avait foulé de son pied victorieux toutes les capitales du continent. N'étaient-ils pas dignes d'intérêt les enfants de cette contrée jadis si puissante, qui avaient toujours versé leur sang pour l'indépendance des nations et dont un peuple libre n'avait jamais en vain invoqué l'appui. Polonais généreux, votre cause est sacrée à toutes les nations qui sentent battre en elles l'amour de la liberté. C'est en vain que le fer du despotisme s'est appesanti sur vous, un avenir prochain vous vengera peut-être des malheurs qui vous ont accablés; exilés sur la terre étrangère, vous retrouverez un jour cette patrie qui vous a été ravie, et rendus au sol qui vous a vu naître, vous deviendrez encore la sauvegarde de l'Occident contre les débordements des hordes, dont l'œil avide est sans cesse tourné vers les riches provinces de l'Europe civilisée.

Les événements funestes de la campagne de Russie ne permirent point à l'empereur de réaliser la pensée géné-

Digitized by Google

reuse qu'il avait conçue, et bientôt après il dut songer à défendre les portes de l'Empire contre les armées ennemies qui devenaient chaque jour plus menaçantes. M. Vanderveken rappelé de l'Espagne suivit donc les colonnes impériales en marche sur Moscou, traversa le Niémen, et posa le pied sur le sol de la Lithuanie qu'il franchit pour livrer un premier combat aux Russes sur les hauteurs de Witepsk. Barclay de Tolly ayant été rejeté des positions qu'il avait fait prendre à son armée, il fut placé sous les ordres du général Sébastiani et suivit l'ennemi l'épée dans les reins jusqu'aux approches de Smolensk. Entré dans cette ville après un sanglant combat il continua la poursuite jusque dans les plaines de Borodino et prit part à la lutte terrible qui devait mettre l'empire russe à la merci de la France, si un hiver trop rigoureux n'était venu renverser les grandes conceptions de Napoléon. Soixante mille combattants avaient payé de leur sang la fureur des deux partis fatigués, l'un dans sa fuite honteuse, l'autre dans sa poursuite implacable. Il vit Moscou qui promettait à tant de braves un repos si laborieusement conquis, et lorsque l'incendie eût transformé cet immense cité en foyer ardent, lorsqu'il ne resta plus que des ruines de cette ville qui naguère encore brillait au premier rang des capitales de l'Europe, il reprit le chemin de la France, couvrit l'empereur de sa personne pendant cette retraite mémorable et revit sa patrie dans les premiers jours de 1813.

L'enthousiasme qu'inspirait toujours Napoléon lorsqu'il parlait à la nation, avait fait naître les merveilles qui précédèrent la campagne de Saxe et bientôt M. Vanderveken

Digitized by Google

nommé lieutenant en second aux chasseurs à cheval suivit la route toute tracée qui devait le mener à Dresde et menacer encore Berlin. Placé dans les rangs de l'armée de l'Elbe, il assista à tous les épisodes de cette campagne, et après les revers de Leipsick où il perdit deux chevaux tués sous lui, il revint en France par Mayence et eut l'honneur de combattre un des derniers pour l'astre impérial alors à son déclin. Le 12 février 1814, après le succès de Montmirail qui venait de frapper si cruellement l'armée de Silésie, le maréchal Blûcher ayant porté les forces dont il pouvait disposer encore sur Etoges, afin d'accabler Marmont, prit position à la Petite-Noue. Attaqué par la cavalerie des généraux Nanzouty, Letort et Defrance, le feld maréchal prussien voit bientôt ses colonnes renversées par les escadrons français qui enfoncent plusieurs carrés et chassent l'ennemi au-delà de la Marne. M. Vanderveken placé à la tête de son peloton a chargé une batterie de six pièces, il perd deux chevaux tués sous lui, reçoit un coup de sabre à la lèvre, mais le mouvement impétueux qu'il a dirigé doit triompher de la défense opiniâtre des Prussiens, il sabre les artilleurs, s'empare de leurs pièces et reçoit la croix de la légion d'Honneur pour ce nouveau fait d'armes.

Après la chute de l'Empire, il revint en Belgique et fut admis dans l'armée des Pays-Bas. Nommé lieutenant de carabiniers en 1815, il fut dirigé sur Waterloo et se trouvait placé avec sa brigade et au commencement de la bataille, sur le plateau qui fait face à la ferme de la Belle-Alliance, afin de favoriser les opérations des armées combinées qui couvraient les routes de Namur et de Nivelles.

Digitized by Google

Son courage inébranlable ne se démentit pas un instant dans cette journée, il prit part aux trois grandes charges qui méritèrent tant d'éloges à ce régiment composé exclusivement de Belges, et obtint en récompense de sa bravoure la croix de l'ordre de Guillaume. Adjudant major au 4e régiment de dragons en 1825, capitaine au 8e Hussards l'année suivante, démissionné du service de Hollande le 26 octobre 1830, il offrit à sa patrie un bras loyal et fort. Nommé major au 2e régiment de chasseurs à cheval le 13 novembre de la même année, et lieutenant colonel commandant d'armes à Malines le 5 avril 1837, le roi l'éleva au rang de colonel en 1845 et le maintint dans son commandement. Admis à la retraite en 1848, M. le colonel Vanderveken, décédé le 15 juillet 1849, décoré de la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold en 1833, et de celle d'Officier le 6 octobre 1848, jouissait à juste titre de la réputation d'un des plus braves soldats de notre armée.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COLONEL VANDERVEKEN.

Digitized by Google

Lieutenant général comte Du Monceau.

Du Monceau, Jean-Baptiste, lieutenant général, comte de Bergendael, naquit à Bruxelles le 8 novembre 1760 d'une famille aisée, qui après lui avoir fait donner les premiers éléments d'une bonne éducation, lui permit de continuer ses études dans un collége de sa ville natale. Mais les dispositions assez prononcées que témoigna de bonne heure le jeune Du Monceau pour l'architecture, décidèrent ses parents à l'engager à suivre cette carrière, et après avoir reçu dans sa patrie les notions indispensables, il partit pour Rome, afin de trouver dans les ruines gigantesques de cette cité des inspirations qui naissent à chaque pas, lorsque l'homme d'intelligence foule le sol des héros de l'antiquité. De retour à Bruxelles, ses travaux ne tardèrent pas à lui acquérir une certaine réputation d'habileté qui grandissait chaque jour, lorsque les abus du gouvernement de Joseph II, qui froissaient les droits du peuple et lui arrachaient successivement tous les priviléges sur lesquels il était habitué à s'appuyer, préparèrent les éléments de la révolution brabançonne. Mais les murmures de la place publique, au lieu d'avertir le monarque autrichien et de le ramener par de justes concessions aux devoirs qui lui étaient imposés vin-

Digitized by Google

rent au contraire mettre le sceau à la rigueur qu'il déployait dans l'arbitraire, et la nation comprit dès lors qu'il fallait reconquérir par la force ce que l'on refusait à ses justes demandes. Bientôt la ville de Bréda devint l'asile des mécontents qui s'y réunirent et se placèrent ainsi sous la protection du Stadhouder.

Ces groupes épars d'abord et presque sans armes, ne tardèrent pas cependant à présenter une masse assez imposante, qui le 27 octobre 1789 tomba à l'improviste sur les Autrichiens, les chassa de Turnhout et vint prendre possession de la ville de Diest où Du Monceau, qui à la voix de son pays avait senti son âme tressaillir d'une noble ardeur, rejoignit les volontaires du général Vandermersch et se fit remarquer par une bravoure tellement éclatante dans les combats des patriotes contre les troupes ennemies qui furent enfin expulsées de Louvain, qu'il obtint le grade de sous-lieutenant au mois de novembre 1789. La guerre ayant été portée aux frontières de Luxembourg, Du Monceau, dont la témérité augmentait à chaque combat, sembla prédire dès lors qu'il deviendrait un jour un modèle de vaillance dont le nom passerait avec gloire à la postérité. Nommé capitaine le 14 mars 1790, et major le 10 juillet de la même année, il fut investi en même temps du commandement d'une compagnie de volontaires namurois qui, habillés de jaune et d'une intrépidité rare, avaient reçu le nom de *braves canaris*. A la tête de ces soldats d'élite, Du Monceau fit des prodiges de valeur et obtint bientôt une de ces renommées glorieuses qui survivent aux armées elles-mêmes, et qui suffisent pour porter la terreur dans les rangs de l'ennemi. Toujours le premier et le dernier au feu,

Digitized by Google

il eut l'honneur d'occuper constamment les positions les plus périlleuses qu'il immortalisait par son courage, et nous ne pouvons nous dispenser de citer un passage d'un mémoire militaire sur les campagnes des armées belges en 1790, publié à Londres en 1791, au sujet de la prise d'une batterie autrichienne établie sur la Roche à Bayard près de Dinant : « Les troupes brabançonnes, dit ce rapport, « commandées pour l'attaque, passèrent la Meuse à onze « heures du soir sur deux bateaux vis à vis de cette roche... « Elles tombèrent sur l'ennemi, la baïonnette au bout du « fusil, prirent la redoute, tuèrent ou firent prisonniers les « soldats qu'elles rencontrèrent et mirent le feu à tous les « ouvrages. Cette manœuvre s'exécuta sous le feu con- « tinuel qui venait de la cense d'Herbichen et derrière nos « troupes. Quand cette première expédition fut achevée, « le major Du Monceau fit changer le front de ses *braves* « *canaris* et marcha droit sur une pièce de canon qui tirait « sur eux à cartouches. L'ennemi n'eut que le temps d'y « mettre l'avant-train et de s'enfuir bride abattue bien loin » derrière la dite ferme. » Mais les nobles efforts de ces braves gens et de leur chef intrépide, comprimés par l'incapacité et l'orgueil des hommes qui s'étaient mis à la tête du mouvement populaire, devaient s'émousser contre les forces sans cesse renaissantes d'un ennemi qui s'était créé des intelligences au centre même de la capitale; il fallut succomber non sans gloire dans cette lutte héroïque d'un peuple qui combat contre l'oppression, et lorsque l'aigle autrichienne après s'être abreuvée du sang belge eut reparu dans nos provinces vaincues mais non soumises, Du Monceau rentra dans ses foyers (décembre 1790), en attendant que sa patrie l'appelât encore pour défendre ses droits.

Digitized by Google

Ce moment ne tarda point à se présenter : en butte à des persécutions chaque jour plus menaçantes, il résolut de se rendre à Douai et d'offrir ses services à la république française qui venait de déclarer la guerre à l'Autriche. A cette époque déjà le prince de Bethune-Charost avait organisé dans cette ville, pour la France, une légion belge, qui attendait avec impatience l'instant de se porter contre les dominateurs de nos contrées. M. Du Monceau dont les talents et la bravoure avaient déjà franchi la frontière, fut accueilli avec enthousiasme et reçut le grade de lieutenant colonel commandant du premier bataillon belge le 1er juin 1792. Colonel au mois de novembre suivant, placé sous les ordres de Dumouriez et ensuite de Pichegru, il combattit à la journée de Valmy, revint au camp de Maulde et se couvrit de gloire à la célèbre bataille de Jemmapes. Les hauteurs de Quaregnon dominées par une artillerie formidable semblaient inabordables au général Dumouriez. Clé de la position des Autrichiens vers Jemmapes, il fallait à tout prix s'en rendre maître, et ce fut Du Monceau qui reçut l'ordre de s'en emparer avec les troupes belges. C'est en vain que les feux croisés de l'ennemi qui plongent dans ces colonnes intrépides s'efforcent d'arrêter leur essor, elles marchent aux cris répétés de *vive la République,* abordent l'ennemi à la baïonnette, le chassent des positions formidables qu'il occupait, et donnent ainsi la victoire à Dumouriez. Poursuivant ses succès il porte bientôt l'étendard de la France sur les bords de la Roer, et reçoit le commandement d'une brigade le 16 octobre 1793, sur la demande expresse du général La Marlière, qui le 5 juin écrivait au représentant du peuple Gasparin : « Je vous re-» commande l'excellent officier, le citoyen Du Monceau,

Digitized by Google

« colonel du premier bataillon belge. C'est un général de « brigade que je serai très-aise d'attacher à ma division ; « je lui confierai mes avant-postes. » Le 28 octobre suivant le général Souham, commandant l'armée de Lille, écrivait au ministre de la guerre en rendant compte des faits qui venaient de s'accomplir : « Les troupes de la di- « vision que j'ai l'honneur de commander viennent de « donner des preuves du plus grand courage. Les postes « importants de Commines (Nord), Warneton et Wervick « ont été enlevés hier avec la rapidité de l'éclair par les « soldats républicains aux ordres du général Macdonald, « ceux de Roncq, Halluin et Menin n'ont pu tenir contre « l'impétuosité des colonnes commandées par le général « de brigade Du Monceau. »

Couvert de nouveaux lauriers cueillis à Neerwinde et sur tant d'autres champs glorieux, le général Du Monceau qui à la tête de seize cents hommes avait repoussé avec avantage les attaques réitérées de nombreux corps ennemis, dans le village de Mouveaux, où il avait reçu l'ordre de se maintenir, et qui aux portes de Tournay avait battu une division hollandaise et détruit un corps d'émigrés français du nom de *Uhlans britanniques*, fut menacé un instant de perdre le fruit de tant de nobles travaux. Son cœur qui ne connaissait plus d'ennemis lorsqu'il voyait des vaincus, s'était laissé attendrir à la vue de quelques émigrés qu'il venait de faire prisonniers et qui d'après les lois de la république devaient être passés par les armes ; il contribua lui-même à les dérober au supplice qui les attendait. Dénoncé pour ce fait au représentant Joseph Lebon, il reçut l'ordre de se rendre à Arras pour justifier

Digitized by Google

sa conduite. Mais l'intervention heureuse de son divisionnaire, le général Souham vint le sauver d'une mort certaine. Ce dernier lui défendit de quitter l'armée et le chargea d'une expédition où il ne tarda pas à déployer de nouveaux talents militaires.

Chaque jour cependant la guerre s'étendait sur un théâtre plus vaste. La France, menacée d'abord par la coalition qui avec une armée de 90,000 hommes s'apprêtait à marcher sur Landrecies, sur Laon et sur Paris, tandis que Clerfayt à la tête de forces considérables échelonnées en Flandres, donnerait la main au corps d'armée principal et manœuvrerait de concert avec lui, n'avait que les 50,000 hommes de Pichegru à opposer aux masses ennemies. Ce fut alors que les généraux Du Monceau et Reynier comprirent qu'il fallait menacer les derrières des coalisés pour arrêter leur marche agressive et préparèrent cette campagne de Hollande qui brille de tant d'éclat dans les annales de la France. Le général en chef ayant donné une entière approbation au plan conçu par ces deux généraux, il dirigea ses forces sur Courtrai, et par ce mouvement hardi arrêta l'armée ennemie qui venait de planter ses étendarts victorieux sur les murs de Landrecies. Le général Clerfayt ayant accepté la bataille qui lui était offerte par les français dans les plaines de Turcoing, le 18 mai 1794, fut entièrement défait, et laissa aux mains de Pichegru soixante bouches à feu, et trois mille prisonniers. Bientôt le canon de Fleurus vient fournir de nouveaux trophées à l'armée française qui dès lors marcha rapidement à la conquête de la Hollande, et campa sous les murs de Bréda ; ce fut encore aux soldats de Du Monceau que l'on dut l'enlèvement de vive

Digitized by Google

force de cette place. Mais laissons parler un historien français qui rend compte de cette campagne : « La Brigade du « général Du Monceau, dit-il (1), était composée d'un ba- « taillon de tirailleurs belges et de huit autres bataillons « français. Quelques carabiniers du bataillon belge s'ap- « prochèrent d'une des batteries des lignes et lièrent con- « versation avec les sentinelles et canonniers hollandais. « Ils se plaignirent dans cette conversation, du service pé- « nible qu'on leur faisait faire, et témoignèrent l'intention « de déserter, en annonçant que leur exemple serait suivi « par beaucoup d'autres de leurs camarades. En même « temps ils glissaient sur la glace comme pour se réchauffer « et ils se rapprochaient de plus en plus. Toute la compa- « gnie se trouva bientôt réunie et fit le même manége.

« Les Hollandais commençaient à concevoir des soupçons « et se disposaient à éloigner ces indiscrets, lorsqu'un coup « de canon donna l'attaque générale des lignes. Les carabi- « niers se précipitèrent alors sur les pièces de la batterie « qu'ils entouraient. Le gros des artilleurs, que commandait « le chef de bataillon Thibaut, et les compagnies d'élite que « le général Du Monceau avait fait embusquer dans un fossé, « coururent sur les lignes pendant que les bataillons placés « plus en arrière soutenaient l'attaque en marchant au pas « de charge. Le succès fut rapide et complet. Les carabi- « niers belges ne laissèrent pas aux canonniers le temps de « tirer, et les lignes de Bréda furent enlevées sans le con- « cours des colonnes d'attaque. »

Bois-le-Duc, Nimègne ne tardèrent pas à tomber au pou-

(1) *Victoires et conquêtes des français*, vol. III, page 242.

Digitized by Google

voir des bataillons français, et Du Monceau poursuivant ses triomphes à la tête de ses valeureuses légions les guida enfin sur la surface glacée des marais ennemis. Après avoir traversé ainsi le Biesbos le 20 janvier 1795, il marcha avec sa colonne sur Dordrecht, puis sur Rotterdam et prit possession de la Haye dont il reçut le commandement supérieur par le général Pichegru (1), qui témoignait ainsi

(1) Je joins quelques lettres que le lecteur ne lira pas sans intérêt et qui témoignent et des services rendus par le Général Du Monceau et des sentiments affectueux qu'il avait su inspirer aux plus grands capitaines de l'époque.

ARMÉE
DU NORD.

AU QUARTIER GÉNÉRAL A UTRECHT, LE 17 VENTÔSE, L'AN IIIe DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

Le Général en chef de l'armée du Nord au Général Du Monceau.

Je t'envoie ci-joint, général, l'ordre d'aller t'établir et commander à La Haye, sans cesser cependant le commandement de ta brigade ; ne mets aucun délai à t'y rendre, et préviens-en de suite ton général de division. A ton arrivée dans cette ville, tu communiqueras ton ordre au Représentant du Peuple Alquier, qui s'y trouve, ainsi qu'aux autorités civiles du pays. Ce commandement est assez important pour que tu le regardes comme un témoignage de ma confiance ; je compte que de ton côté tu continueras à me donner ceux de ta prudence et de ta sagesse, en conciliant tout ce que peut exiger notre position actuelle chez une nation qui paraît destinée à être notre alliée et qui se trouve en révolution.

Salut et fraternité,
PICHEGRU.

Paris, le 6 messidor (24 juin).

J'ai reçu, mon cher Général, la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 mai ; elle me flatte surtout comme un témoignage de votre souvenir et de votre amitié ; veuillez agréer l'expression de toute ma reconnaissance, et me coutinuer ces deux sentiments que j'ose croire mériter, au moins par la réciprocité des miens ; je me rappellerai toujours avec plaisir les moments où nous servions ensemble, et je n'oublierai jamais combien vous avez contribué avantageusement aux succès de la campagne de 1794.

Agréez, je vous prie, mes salutations et amitiés.

PICHEGRU.

Digitized by Google

combien était grande la confiance, qu'il mettait dans les talents militaires de ce soldat éprouvé. La loyauté et la noblesse de son caractère ne se démentirent pas un instant dans les moments difficiles qu'il eut à traverser, et s'il avait une main de fer pour réprimer les abus qui pouvaient se produire, son âme toujours accessible au malheur, lui faisait souvent prêter un généreux appui à quelques pauvres émigrés, qui à la veille de tomber dans les mains des autorités républicaines venaient implorer sa clémence. Lorsque les Provinces-Unies organisèrent une armée indépendante, sous les auspices de la France, les États-Généraux demandèrent quelques officiers distingués pour la commander et offrirent à M. Du Monceau le grade de général de division dans cette armée. Le comité du salut public ayant ratifié cette proposition il en obtint le brevet le 11 juin 1795, et par une lettre que lui écrivit à cette occasion le général Moreau (1), l'on remarque qu'il avait su inspirer autant d'estime à ce grand capitaine qu'à son prédécesseur dans le commandement en chef, le général Pichegru.

A peine revêtu de ces hautes fonctions, le général Du Monceau mit tous ses soins à organiser vigoureusement une

ARMÉE DU NORD.

(1) Au quartier général de la Haye, le 28 prairéal, l'an IIIe de la République, une et indivisible.

Le Général en chef de l'armée du Nord au Général Du Monceau.

J'ai reçu, Général, votre lettre d'hier. Je laisse au citoyen Faudeur le commandement des troupes françaises à La Haye; il correspondra jusqu'à nouvel ordre directement avec le général Delmar.

Si vous n'entriez pas au service d'une puissance alliée de la France, je regretterais la perte d'un officier qui a servi avec autant de zèle et de courage

Digitized by Google

défense des côtes et des frontières de la République Batave et à faire naître l'union et la concorde dans ces provinces alors si divisées. Au mois de janvier 1797, des troubles ayant éclaté dans la Frise, sa modération et son énergie rendirent bientôt a cette contrée une confiance qu'elle commençait à perdre et il fut récompensé de sa noble conduite en cette circonstance par les témoignages de gratitude et de reconnaissance des provinces de Frise, de Groningue et de Drenthe. Lorsque les revers essuyés par les Français sur le Rhin et en Italie encouragèrent les cabinets de Londres et de Saint-Petersbourg à tenter un débarquement en Hollande, afin de rétablir le Stadhoudérat, l'on reconnut toute la valeur des dispositions stratégiques adoptées par le général Du Monceau. En effet, au mois d'août 1799, vingt-cinq mille anglais sous le duc d'York ayant débarqué

que vous; mais nous n'avons désormais que les mêmes ennemis à combattre, et les nouveaux services que vous rendrez à la patrie que vous venez d'adopter, ne seront point perdus pour la France.

Salut et fraternité,

MOREAU.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Spire, le 12 messidor,

L'AN IIIe DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE.

Je suis bien reconnaissant, mon cher général, de l'intention que vous avez eue de m'informer de votre nomination au grade de lieutenant général dans l'armée hollandaise; je vous en fais de bien bon cœur mon compliment; ce nouveau grade devant vous mettre à même de déployer les talents dont vous avez fait preuve dans la campagne dernière.

J'apprécierai les circonstances qui pourraient me rapprocher de vous, et j'apprendrai toujours avec bien de l'intérêt tout ce qui pourra vous arriver de satisfaisant; donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles.

Salut et amitié,

PICHEGRU.

Digitized by Google

au Helder, repoussèrent la division Daendels et s'établirent dans le Syp, conservant ainsi leurs communications avec la mer et s'abritant derrière une des principales digues de la Hollande. Mais voulant attendre les troupes russes avant de poursuivre leur marche au travers la ligne fortifiée qui venait d'être établie, le général Brune commandant en chef l'armée Gallo-Batave profita avec habilité de cette inaction et ordonna au général Du Monceau qui occupait la Frise et Groningue, et à quelques milliers d'hommes sous Van Damme, de se porter au pas redoublé au secour de Daendels. Ces colonnes s'étant rassemblées à Alkmaar le 9 septembre, attaquèrent le lendemain les forces britanniques. Ici encore nous croyons devoir citer quelques passages d'un ouvrage anglais (1) qui rend compte de cet événement : « Le général Du Monceau s'avança avec » une extrême rapidité le long du canal et directement » contre Crabbendam, sans se laisser intimider par deux » pièces de canon qui enfilaient la route par laquelle il mar» chait. Il parvint en peu de minutes aux premières mai» sons du village où les tirailleurs se logèrent, tandis que » le corps principal s'élança pour enlever de vive force les » retranchements élevés sur la digue. Il s'avança même » jusqu'auprès du parapet, mais il ne put se soutenir con» tre le feu qui en était dirigé. Peu découragés par cette » résistance, les républicains retournèrent à la charge avec » une nouvelle ardeur, etc. »

N'oublions pas de citer un article d'un journal anglais qui disait à cette époque en parlant des soldats de Du Mon-

(1) *Campagne de Hollande en* 1799, par Mac Carthy.

Digitized by Google

ceau. « *Qu'il n'y avait pas dans toute l'armée un corps qui* « *eût plus d'audace et de bravoure, ni parmi les commandants,* « *un chef qui sût mieux conduire et électriser sa troupe.* »

Les Russes vinrent enfin renforcer les anglais et les alliés prirent aussitôt des dispositions pour attaquer l'armée batave. Le 19 ils rencontrèrent à Bergen sur la route d'Amsterdam une division française forte tout au plus de cinq mille baïonnettes. La bravoure de ces derniers ne pouvait triompher des nombreux bataillons Russes et après des prodiges de valeur ils se retiraient en bon ordre, lorsque le général Du Monceau, qui avait reçu le commandement du centre de l'armée Gallo-Batave, se présenta sur le théâtre du combat avec une brigade qu'il précipita tête baissée sur l'ennemi. Cette charge fut si vigoureuse que les bataillons russes enfoncés de toutes parts abandonnèrent vingt-six bouches à feu, sept drapeaux, cinq mille prisonniers et le général Herman, qui tombèrent au pouvoir des soldats de Du Monceau. Cette victoire qui dans la suite devint le titre nobiliaire du général, qui fut élevé à la dignité de comte de Bergendael, sauva la Hollande et détruisit les illusions qui avaient germé un instant dans le cerveau des Anglo-Russes. Le général Du Monceau ayant été blessé grièvement à la fin de cette journée glorieuse, le général en chef Brune voulut témoigner que c'était à lui que revenait tout l'honneur de la journée, il vint donc le visiter le soir même et déposa aux pieds de son lit les drapeaux enlevés à l'ennemi, ces trophées de sa bravoure.

Cependant une amélioration sensible s'étant manifestée dans l'état de sa blessure, il crut pouvoir reprendre le

Digitized by Google

harnais pour faire sentir encore le poids de son bras aux Russes et aux Anglais, et dès cet instant on le vit avec une ardeur sans pareille s'acharner à leurs bataillons, les harceler sans cesse et les forcer enfin à regagner leurs vaisseaux après leur avoir fait éprouver les pertes les plus sensibles. (Capitulation d'Alkmaar 22 octobre 1799) (1). Mais

(1) ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

ARMÉE
FRANÇAISE ET BATAVE.

AU QUARTIER-GÉNÉRAL A LA HAYE, LE 1er FRIMAIRE, L'AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

BRUNE, *Général en chef, au Lieutenant Général Du Monceau.*

J'ai reçu, mon cher Général, la lettre où vous m'annoncez votre arrivée à Groningue et le retour des troupes de votre division dans leurs garnisons. Je n'ai pour le moment aucun ordre à vous donner, bien persuadé que tout ce que vous ferez sera bien fait. Je serai bien aise de connaître l'état de situation de vos troupes.

L'amitié et l'estime que j'ai conçues pour vous en vous voyant de près, me font regretter de vous savoir éloigné, mais vous devez être assuré qu'elles n'y perdront rien.

Je vous embrasse,

Salut républicain,
BRUNE.

ARMÉE
FRANÇAISE ET BATAVE.

ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

AU QUARTIER GÉNÉRAL A LA HAYE,
LE 6 FRIMAIRE DE L'AN VIIIe DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

BRUNE, *Général en chef, au Lieutenant Général Du Monceau.*

Les Consuls de la République française m'appelant à Paris, mon cher Général, j'ai nommé le général Kellerman pour commander pendant mon absence. Vous féliciter de votre zèle et de vos talents militaires, c'est vous dire combien je regrette de m'éloigner de vous. Vous me ferez grand plaisir en toute circonstance de me fournir l'occasion de vous témoigner mon amitié.

Je vous embrasse,
BRUNE.

Digitized by Google

déjà se préparait cette grande campagne de l'Allemagne qui devint le plus beau trophée de Moreau, et Du Monceau partit au mois de juillet 1800 à la tête du contingent que la république Batave fournissait à la France. Sa brillante valeur dans cette campagne lui mérita comme toujours les éloges les plus flatteurs. Chargé du blocus de Wurtzbourg, il dirigea les travaux d'attaque avec une grande habileté, repoussa victorieusement toutes les sorties d'une garnison plus nombreuse que les troupes qu'il commandait, et pénétra dans ses murs à la suite des résultats obtenus dans les champs de Hohenlinden (1).

(1) LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

ARMÉE DE LA BATAVIE. — ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

AU QUARTIER GÉNÉRAL A TRIFFISTEIN,
LE 6 FRIMAIRE, IXe ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le Général en chef Augereau au Lieutenant Général Du Monceau.

Je vous préviens, citoyen Général, que d'après la connaissance que j'ai *de vos talents militaires et de votre expérience*, j'ai arrêté que vous seriez chargé du blocus et du siége de Wurtzbourg.

En conséquence vous aurez à votre disposition toutes les troupes Bataves qui sont maintenant sous vos ordres, et de plus la 98e demi-brigade d'infanterie de ligne, le 16e régiment de dragons, commandés par l'adjudant général Deverinnes, l'artillerie de réserve française, le régiment de cavalerie batave qui arrive demain ici, les sapeurs, les officiers du génie, les mineurs, les pontonniers, l'artillerie de réserve batave qui va arriver avec l'équipage de l'artillerie de siége.

Au moment où vous serez en mesure, ce qui doit être après-demain matin 8 frimaire, vous ferez ce jour-là même une sommation vigoureuse au général autrichien commandant Wurtzbourg; s'il se refuse à obtempérer à votre sommation vous ferez de suite attaquer la ville de vive force; je me repose entièrement sur vous quant à la manière dont vous prendrez vos dispositions à cet effet.

Je vous préviens que les divisions Duhesme et Barbon sont dans ce moment-ci sur votre gauche; elles occupent *Lhor* et *Gemundt*. Le quartier-général de l'armée sera à *Trifstein;* si vous avez besoin de quelque chose, vous voudrez bien adresser là vos dépêches.

Digitized by Google

La paix de Lunéville ayant rendu quelque repos à l'Europe, Du Monceau vécut un instant à l'abri des fatigues de la guerre dans une propriété qu'il avait acquise aux environs de Groningue, mais la rupture du traité d'Amiens lui rappela que la patrie comptait encore sur son zèle et sur toute son expérience. A cette époque déjà l'Empire suc-

J'ai ordonné qu'il fût établi des magasins de vivres et fourrages à *Langfield ;* en attendant qu'ils soient convenablement fournis, veuillez faire vivre vos troupes dans les cantonnements qu'elles avoisinent; requérez dans les villages du pays que vous occupez des pelles, des pioches et des haches, pour que vos troupes puissent se barraquer.

Salut et amitié,

AUGEREAU.

(1) LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

ARMÉE DE LA BATAVIE. — ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

AU QUARTIER GÉNÉRAL A HERZOGEN-AURACH,
LE 28 FRIMAIRE AN IXe DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le Général de division Andréossy, chef de l'état-major général, au Lieutenant Général Du Monceau.

La nouvelle du succès de l'armée Gallo-Batave a excité la plus vive sensation à Paris et chez les premiers Magistrats de notre République. Une lettre du Ministre de la Guerre en date du 22, félicite le Général en chef, les généraux et les troupes qui ont combattu sous leurs ordres, du résultat des mouvements et des actions qui ont eu lieu, et où les Bataves que vous commandez, mon cher Général, ont eu une part si honorable. Dans le nombre de ces derniers le Gouvernement a distingué le colonel Colard, qui a si vaillamment défendu la tête de pont d'Aschaffenburg; le Ministre lui a adressé une lettre qui renferme les témoignages les plus flatteurs pour ce brave officier.

Le Général en chef me charge, mon cher Général, de vous transmettre particulièrement l'expression de la reconnaissance des Consuls pour les services distingués que vous avez rendus pendant cette campagne, qui contribuera conjointement avec le succès de l'armée du Rhin, à donner à la France cette paix qu'offre à l'Autriche la généreuse modération des Consuls, et à ses fidèles alliés une existence politique dont la loyauté du Gouvernement français et le dévouement de la nation Batave seront les garants.

Salut et attachement,

F. ANDRÉOSSY.

Digitized by Google

cédait au Consulat, et par une circonstance malheureuse, le nom de Du Monceau avait été omis lors de la grande distribution des étoiles de la Légion d'Honneur, le 17 juillet 1804, au camp de Boulogne. Mais le général en chef Marmont s'était chargé de faire réparer lui-même cet oubli et il lui avait suffi de rappeler à l'Empereur le nom de son compagnon d'armes pour qu'une justice prompte et éclatante lui fut accordée. « Si quelqu'un, disait plus tard « le grand chancelier, mérite l'exception que vous avez « cru devoir faire lors de la cérémonie des aigles de la « Légion d'Honneur, c'est le général Du Monceau, *on peut* « *réunir plusieurs palmes sur sa tête.* » Nommé Grand Aigle de la Légion d'Honneur le 24 septembre de la même

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

BUREAU des OPÉRATIONS MILITAIRES.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

PARIS, LE 8 GERMINAL AN IXe DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE.

Le Ministre de la Guerre au Général Du Monceau, commandant la division Batave à l'armée Gallo-Batave.

C'est dans le moment, citoyen Général, où la France et ses alliés commencent à jouir des bienfaits de la paix, que leur satisfaction doit le plus se manifester à l'égard de tous les braves qui la leur ont procurée, et plus spécialement à l'égard de ceux d'entre eux qui y ont contribué par des preuves éclatantes de talents et de bravoure. Le Gouvernement Français, en reportant ses yeux sur cette liste honorable, a vu que vous y occupiez une place distinguée, et ne veut point vous laisser ignorer combien il est satisfait de toute votre conduite militaire, et surtout des services que vous avez rendus au siége de Wurtzbourg. Recevez à ce sujet, le témoignage de sa gratitude, dont je vous invite à faire part aux braves soldats qui ont combattu sous vos ordres, et qui ont donné des preuves constantes de courage et d'ardeur dans cette glorieuse campagne.

Je vous salue,

Maréchal BERTHIER.

Digitized by Google

année (1), appelé au commandement de l'armée Batave réunie au camp de Zeyst près d'Utrecht, et placé ainsi que

(1) AU QUARTIER GÉNÉRAL A OSTENDE, LE 26 THERMIDOR AN XII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le Général en chef au Général Du Monceau.

Je n'ai eu qu'à rappeler votre nom à l'Empereur, mon cher Général, pour lui faire sentir combien il était juste et convenable de vous admettre à la Légion d'Honneur; il m'a promis de le faire sans retard, et j'ai un vrai plaisir à vous l'apprendre.

Je compte vous revoir incessamment.

Mille amitiés,
MARMONT.

Le Général en chef.

Mon cher Général,

Je ne perds pas un moment pour vous envoyer la lettre que je viens de recevoir à votre sujet du Grand-Chancelier de la Légion d'Honneur, et qui m'a fait autant de plaisir qu'elle peut vous être agréable.

Mille amitiés,
MARMONT.

LÉGION D'HONNEUR.

Paris, le 2 vendémiaire an XIII.

LE GRAND-CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A M. le Général Marmont, Grand Officier de la Légion d'Honneur, commandant en chef le camp d'Utrecht.

Monsieur le Général et cher confrère,

Si quelqu'un mérite l'exception que vous avez cru devoir faire, lors de la cérémonie de la distribution des Aigles de la Légion d'Honneur, c'est le Général Du Monceau.

Au reste il y a déjà plusieurs jours que j'ai adressé au Ministre des relations extérieures les lettres de nomination de ce brave Général, ainsi que le Grand Aigle que Sa Majesté Impériale m'avait chargé de lui faire parvenir : *On peut réunir plusieurs palmes sur la tête du Général Du Monceau.*

Agréez, Monsieur le Général et cher confrère, la nouvelle assurance de tous les sentiments que vous m'inspirez.

J'ai l'honneur de vous saluer,
A. G. B. A. LACEPÈDE.

Digitized by Google

deux divisions françaises sous les ordres immédiats du maréchal Marmont, Du Monceau fut nommé général en chef le 28 juin 1805, et attendit dans la rade du Helder où il s'était embarqué, le signal qui parti de Boulogne devait porter sur les côtes d'Angleterre l'armée la plus redoutable des temps modernes. Mais nous avons vu déjà que cette dernière puissance était parvenue à détourner le coup qui la menaçait et que le théâtre des hostilités fut transporté sur les bords du Danube. Chargé de garder avec son corps d'armée la position importante d'Augsbourg, tandis que l'empereur se portait sur Ulm, il tomba bientôt comme la foudre sur les colonnes des Autrichiens établies près de Noordlingen, les brisa par son attaque vigoureuse et obligea l'archiduc Ferdinand qui fuyait devant ses bataillons, à chercher un refuge dans les provinces prussiennes d'Anspach et de Bareuth. Tournant alors ses regards vers Passau il s'y porte avec la rapidité de l'éclair, s'en empare de vive force, vient prêter l'appui de son corps d'armée au maréchal Mortier qui combat à Diernstein le 14 novembre, poursuit les Russes qu'il chasse des plaines de la Moravie, couvre et s'assure du pont de Krems si important aux armées françaises, se porte ensuite sur la route de Styrie pour menacer Vienne tandis que se livrait la bataille d'Austerlitz, et après cette victoire éclatante reçoit à Schœnbrünn, et dans les termes les plus flatteurs, les félicitations que l'Empereur n'accordait que quand des services réels et nombreux avaient mérité cette distinction que chacun enviait.

La paix avait couronné les succès d'Austerlitz, et la Hollande transformée en monarchie reçut le frère du vain-

Digitized by Google

queur de l'Europe. Le général Du Monceau, désigné par le nouveau roi Louis Bonaparte, pour faire partie de son conseil, fut nommé peu de temps après, 4 juillet 1806, ministre plénipotentiaire à Paris. Ces fonctions s'écartaient des habitudes du général, mais l'Empereur préférait souvent la franchise d'un vieux soldat à la déloyauté de certains diplomates, et conserva toujours un bon souvenir du séjour qu'il fit à Paris. A l'ouverture de la campagne de Prusse en 1806, il fallait à la tête des armées hollandaises, un homme qui réunît de grandes qualités militaires, et ce fut Du Monceau qui reçut le commandement en chef des troupes Bataves destinées à seconder les mouvements de l'armée Impériale sur Berlin. La place de Hameln qu'il força à capituler, celles de Brême et de Hambourg dont la défense lui fut confiée, lui méritèrent la dignité de maréchal de Hollande, le 21 décembre 1806 (1), et en 1809, il repoussa glorieusement les Anglais qui s'étaient établis dans la Zélande (Ile de Walcheren) (2).

(1) Monseigneur.

C'est avec une extrême satisfaction que nous venons d'apprendre qu'il a plu à Sa Majesté le Roi de Hollande, d'élever Votre Excellence au grade de Maréchal du Royaume, et de la décorer du nouvel Ordre du Mérite.

Permettez-nous, Monseigneur, de vous témoigner la part sincère que nous prenons à ce juste tribut, dû aux grands talents militaires que vous avez déployés à la tête de vos braves, et aux exploits qui vous mériteront une place distinguée parmi les généraux qui ont illustré l'histoire du siècle.

Continuez, nous vous en supplions, d'embrasser les intérêts de notre Patrie souffrante, dont une partie est confiée à votre surveillance, et vous ajouterez à la gloire du héros celle de bienfaiteur d'un peuple reconnaissant.

(Cette pièce présentée par une députation, était signée par tous les membres des États du Hanovre.)

(2) Je vous donne avis, mon cher Maréchal, qu'une soixantaine de vaisseaux de transport, accompagnés de dix à douze frégates, et deux ou trois vaisseaux de ligne, ont quitté les environs de Bathz pour se diriger sur *Willemstadt* et *Hellevoetsluys*. Tout me porte à croire que l'ennemi veut faire

Digitized by Google

Cependant l'Empire Français allait bientôt étendre ses limites. Le roi de Hollande, Louis Bonaparte, n'avait pu se

une diversion pour tâcher de disséminer nos forces, car l'agent qui a vu partir la division, assure qu'il n'y a aucun homme de débarquement sur les vaisseaux de transport. L'amiral *Verhuel*, que j'ai eu le plaisir de voir hier, a dû déjà en parler à Votre Excellence.

Je vous renouvelle, mon cher Maréchal, l'expression de mes sentiments distingués, de tout mon attachement et de ma tendre amitié.

J. Bernadotte.

P. S. Je vous annonce comme certain, mon cher Maréchal, que le Duc de Brunswick-Oels est débarqué avec son corps à l'île de Wight en Angleterre, et qu'il est parti de suite pour se rendre à Londres.

A Son Excellence M. le Maréchal Du Monceau.

Anvers, le 7 septembre 1809.

Mon cher Maréchal,

J'avais eu le projet d'aller vous voir avant-hier, lorsque je fus passer la revue des troupes à Santvliet ; mais arrivé là, j'appris que M. le Maréchal Moncey était venu à Anvers, et je me pressai d'y revenir. Hier je vous ai envoyé un aide-de-camp qui s'est trompé et s'est rendu à Berg-op-Zoom. Je vous remercie des renseignements que vous me donnez sur l'ennemi, je vous offre tout ce qui est à ma disposition ; je puis vous fournir de l'artillerie et des affûts de marine pour réarmer le fort de Bathz. Les troupes du général Chamberlhac sont prêtes à marcher, le général Valteaux a ordre de vous envoyer aussitôt que vous le voudrez, deux ou trois bataillons et de se porter lui-même où vous le jugerez nécessaire.

Quant à votre position, mon cher Maréchal, vous la connaissez mieux que moi ; il est essentiel de se mettre en garde contre toute surprise. Vous avez sans doute écrit à l'amiral Verhuel et à Berg-op-Zoom afin d'avoir toujours prêts les moyens d'embarcation pour vous porter des secours. La communication entre Bathz et Ostendrecht doit toujours être bien assurée, il est aussi très-urgent que le fort Saint Martin soit relevé pour croiser ses feux avec le fort de Bathz. Enfin nous ne devons rien négliger pour mettre l'ennemi hors d'état de rien entreprendre à l'avenir sur ce point.

Je vous renouvelle, mon cher Maréchal, l'expression de mes sentiments d'attachement et d'amitié.

Je vous embrasse,
J. Bernadotte.

(*) Il ne faut point perdre de vue que M. Du Monceau était Maréchal de Hollande.

Digitized by Google

soumettre en tous points à la politique de son frère, et afin de ne point se dépopulariser, il n'avait point donné dans ses États toute la force exclusive que commandait le blocus continental. Mécontent d'un état de choses qui entravait la réalisation de ses projets, Napoléon d'un trait de plume effaça le royaume de Hollande de la carte de l'Europe et le réunit à l'Empire. Privé de son titre de maréchal de Hollande pour reprendre celui de lieutenant général au service de France, le 11 novembre 1810, Du Monceau se rendit à Paris. L'Empereur reçut avec bienveillance l'illustre général : « Je n'ai pu, lui dit-il, vous conserver le bâton de « maréchal ; mais les occasions de le conquérir ne vous « manqueront point. » Nommé en même temps comte de Bergendael, avec une riche dotation en Toscane, que les événements politiques lui ravirent dans la suite, il eut aussi ses grandes et petites entrées à la Cour, faveur que Napoléon n'accordait qu'à ceux qui jouissaient de toute son affection. Chargé de l'inspection des anciens régiments hollandais le

Anvers, le 21 août 1809.

J'ai reçu vos lettres, mon cher Maréchal, j'ai attendu jusqu'à ce moment pour vous répondre désirant vous marquer quelque chose de positif sur les mouvements des Anglais ; ils continuent à se rassembler à Bathz et à sonder le fleuve surtout dans sa partie gauche. J'espère avoir sous peu de jours des renseignements plus certains sur leurs projets ultérieurs, il serait possible que n'ayant pas grand espoir de réussite sur Anvers, ils se dirigeassent vers les côtes de la Hollande, et alors vous ne devez pas douter, mon cher Maréchal, du plaisir que j'aurais à marcher à votre secours ; je viens d'écrire au Ministre de la guerre pour lui en demander l'autorisation.

Je vous prie, toutes les fois que le roi de Hollande vous donnera des instructions, de vouloir bien me les communiquer.

Aussitôt que vous apprendrez quelque chose de certain sur l'île de Fakkée, veuillez avoir la bonté de m'en instruire.

Je vous renouvelle, mon cher Maréchal, l'expression de mes sentiments distingués et de mon attachement inviolable.

J. Bernadotte.

Digitized by Google

17 décembre 1810 (1), il reçut, le 15 août 1811, le commandement de la 25e division militaire à Maestricht, celui de la 2e division à Mezières le 15 novembre suivant, et conserva cette dernière position pendant toutes la campagne de Russie. En 1813, à l'ouverture des hostilités en Saxe, il reçut l'ordre de se rendre à Brême pour prendre le commandement d'une division de conscrits du contingent de trois cent cinquante mille hommes, et dès le mois de mars, il tenait l'avant-garde de l'armée française qu'il conduisait sur les rives de l'Elbe.

Glorieux vétéran des guerres de la république, il inspirait ses jeunes soldats du feu sacré qui bouillonnait dans

(1) Monsieur le Général comte Du Monceau, j'ai reçu votre lettre du 17 juillet. Je connais depuis longtemps l'attachement que vous me portez ; j'apprécie vos talents et je les emploierai avec confiance pour le bien de mon service. Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, M. le Général comte Du Monceau, en sa sainte garde.

A Saint Cloud, le 25 juillet 1810.

NAPOLÉON.

Mon cher Général,

J'ai appris avec bien de la satisfaction le nouvel emploi auquel vous êtes appelé ; c'est celui dont sont chargés les officiers dans lesquels l'Empereur reconnait le plus de lumières et sur qui toute sa confiance repose. Le poste d'Inspecteur Général vous place, comme vous le méritez si bien, sur la première ligne de nos généraux, et vous devez y rencontrer tous les agréments dont notre carrière est susceptible. De mon côté, mon cher Général, je regrette bien d'être séparé d'un aussi digne compagnon d'armes ; croyez que je compterai toujours parmi mes plus heureuses destinations, celle où je me rencontrerai sous les mêmes drapeaux que vous. Croyez à ma vive amitié, à tout mon attachement.

Je serai bien flatté de me rencontrer à Paris avec vous, ce sera un motif de plus pour m'en rendre le séjour agréable.

Le Maréchal duc DE REGGIO.

A M. le Général Du Monceau, comte de Bergendael.

Digitized by Google

son âme guerrière et sous la conduite de leur chef intrépide, ils firent des prodiges de valeur pendant toute cette campagne. Après avoir empêché le général Czernitscheff de se mettre en communication avec Hambourg, Du Monceau porta ses colonnes sur Dresde, culbuta, le 27 août, avec sa seule division quinze mille Russes qui, sous le prince de Wurtemberg, avaient pris position sur les hauteur de Pyrna, et se couvrit de gloire dans la journée du lendemain, en faisant éprouver aux mêmes troupes renforcées de nombreux détachements, les pertes les plus sensibles dans les gorges de Péterswalde. A Kulm, le 30 août, le général Van Damme, qui commandait à 18 mille hommes, ayant été assailli par soixante-dix mille coalisés, les généraux Du Monceau et Philippon opposèrent des carrés formidables aux charges tumultueuses de l'ennemi, se creusèrent un sillon sanglant au travers leurs escadrons qui s'efforçaient en vain d'entamer cette poignée de jeunes, mais valeureux soldats, et ramenèrent sept mille hommes à l'Empereur qui les croyait perdus pour toujours, tandis que Corbineau avec sa brave cavalerie se créait un passage le sabre à la main, au milieu des masses prussiennes, et que Van Damme demeurait au pouvoir de l'ennemi, ainsi que trois mille braves qui succombèrent accablés par le nombre.

Après ces événements funestes dont les résultats annulèrent la victoire de Dresde, l'Empereur sentit la nécessité de porter ses colonnes sur Leipsick et dans la revue qu'il passa le 7 septembre, il donna au général Du Monceau les témoignages de satisfaction les plus éclatants. Laissé dans la capitale de la Saxe avec le corps d'armée du maréchal

Digitized by Google

Gouvion-Saint-Cyr, ces soldats héroïques durent capituler le 11 novembre suivant après les désastres de la campagne, et d'après les termes formels de la capitulation ils devaient rentrer en France avec armes et bagages. Au mépris de la bonne foi et de l'honneur les monarques alliés traitèrent en vaincus ces hommes qu'ils n'avaient pu vaincre et à Dresde comme à Dantzick et dans tant d'autres places fortes, ils foulèrent aux pieds toutes les lois de la guerre. Conduit en Hongrie comme prisonnier de guerre à l'instant où il se disposait à regagner sa patrie, le général Du Monceau ne revit la France que le 1er juin 1814.

Le gouvernement de Guillaume aurait dû, s'il avait compris sa mission, s'entourer des hommes généreux qui avaient illustré leur pays sur tant de champs glorieux; il voulut au contraire écarter tout ce qui rappelait la grande époque qui venait de régénérer le monde. Le général Du Monceau demeura donc au service de sa patrie adoptive et reprit son ancien commandement de Mezières qu'il conserva pendant les cent jours. Lorsque les aigles impériales se furent abîmées dans les champs trop funestes de Waterloo, lorsque l'Empereur eut abdiqué une seconde fois la couronne de France qu'il avait entourée de tant de prestige, et que Louis XVIII eut reparu à la suite des alliés, le général Du Monceau, ce vétéran de la victoire et de l'honneur, revint en Belgique (30 septembre 1815) pour jouir d'un repos auquel il avait droit sans doute, après vingt-huit années de guerre et de combats. Et d'ailleurs n'avait-il pas offert son bras à la république et à l'empire? Pouvait-il continuer à servir cette puissance lorsqu'il voyait triompher les préjugés d'une autre époque et les ennemis

Digitized by Google

intérieurs d'une France grande et respectée? Non sans doute, tout lui commandait de déposer sa redoutable épée, alors qu'elle était entourée encore de l'éclat de tant de hauts faits (1).

Ce fut donc à Bruxelles, aux lieux mêmes de sa naissance qu'il s'était abrité, lorsque ses concitoyens lui imposèrent la tâche de siéger aux États-Généraux, 22 février 1820, où

Paris, le 3 octobre 1815.

Mon cher Général,

Vous me causez de vifs regrets en m'annonçant que vous quittez notre France, pour rentrer dans votre patrie. Cette France était bien devenue la vôtre par les services signalés que vous lui avez rendus, la haute réputation que vous y aviez acquise, et vos droits à sa reconnaissance. Je conserverai toute ma vie le souvenir des rapports que nous avons eus ensemble. En mettant votre bonheur, comme vous le faites, dans l'estime des gens de bien et dans le sentiment de votre propre conscience, vous en êtes si longtemps en possession que vous ne pouvez jamais le perdre ; c'est le plus beau dédommagement que puisse avoir un homme pur de la perte de son État et du fruit de ses travaux : Vous vivrez heureux ainsi au milieu de votre famille. Vos vœux pour la prospérité de la France et mon bonheur particulier me touchent sensiblement ; j'en fais pour le vôtre qui ne sont pas moins réels. Ils sont dictés par les sentiments de la considération distinguée et de l'attachement sincère que vous m'avez inspirés.

Votre ami,

Le Maréchal Oudinot.

A M. le comte Du Monceau, Lieutenant Général à Bruxelles.

Paris, le 3 octobre 1815.

Monsieur le comte,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne puis que regretter beaucoup de vous voir prendre un parti auquel les circonstances vous ont déterminé, et pour votre intérêt personnel et comme votre ancien compagnon d'armes. Croyez que j'ai su apprécier les services que vous avez rendus, et que si jamais vous avez besoin de moi, vous me trouverez disposé à vous donner des preuves de l'estime et de l'intérêt qu'ils m'ont inspirés pour

Digitized by Google

comme sous le grand règne il fit preuve de beaucoup de savoir et d'une grande indépendance de caractère. Mais les fatigues de la guerre avaient altéré sa constitution, et il mourut dans les bras de sa famille le 29 décembre 1821, laissant la réputation d'un homme de guerre aussi probe que courageux et qui avait su mériter dans les armes impériales le nom glorieux de *Général sans tache* (1).

Grand Aigle de la Légion d'Honneur, conseiller d'État sous l'empire, Grand Croix de l'Ordre de l'Union de la Fidé-

vous. Je ne forme qu'un vœu, monsieur le comte, c'est que vous trouviez dans votre Patrie le bonheur et le repos que vous y allez chercher et personne ne l'apprendra avec plus de plaisir que moi.

Recevez je vous prie, monsieur le comte, l'assurance de ma considération très-distinguée et de mon sincère attachement.

Le Maréchal duc DE RAGUSE.

M. le comte Du Monceau à Bruxelles.

Bourges, le 6 octobre 1815.

Mon cher Général,

J'ai reçu votre lettre du 3 de ce mois, et je m'empresse de vous témoigner mes regrets de vous voir éloigner. N'ayant jamais eu qu'à me féliciter des rapports qui ont existé entre nous, je vous prie d'être assuré que mon estime et mon attachement vous suivront dans votre retraite où je vous souhaite toutes les prospérités et contentements possibles.

Agréez la nouvelle assurance de mes sentiments distingués.

Le Maréchal duc DE TARENTE,

MACDONALD.

A M. le Lieutenant Général Du Monceau à Bruxelles.

(1) Nous croyons devoir donner place ici à une lettre que le maréchal Bertrand, croyant que le général Du Monceau existait encore, lui écrivait en 1826. Elle prouvera une fois de plus que l'illustre compagnon de l'empereur à Sainte Hélène avait conservé lui aussi un bon souvenir de son ancien compa-

Digitized by Google

lité de Bade, chevalier de Saint Louis, le général comte Du Monceau de Bergendael est une de nos plus belles gloi-

gnon d'armes. Le général Du Monceau était mort depuis cinq ans déjà lorsque cette lettre parvint à sa famille.

Paris, le 18 avril 1826.

Monsieur le Général,

Permettez, je vous prie, qu'en ma qualité de votre ancien compagnon d'armes, je m'adresse à vous pour obtenir quelqu'éclaircissement sur un fait qui m'intéresse dans un pays où vous demeurez.

Un ami vient de me communiquer un imprimé qui a paru, dit-on, dans votre ville, et qui se vend, à ce qu'on m'assure, sous le manteau, à Paris, portant au frontispice : *Manuscrit de l'île d'Elbe, nouvelle édition, publiée par le Général comte Bertrand ; Bruxelles*, 1823 ; *sans nom d'imprimeur.*

Je n'ai pu qu'être péniblement surpris de voir annoncer, contre toute vérité, comme publiée par moi, une nouvelle édition d'un pamphlet qui paraît avoir été déjà imprimé en 1819, pendant que j'étais à l'île Sainte Hélène. N'ayant coopéré en aucune façon à l'espèce d'avertissement qui est placé en tête de cette brochure et dont on me suppose l'auteur, il m'importera peut-être de constater, d'une manière évidente pour tout homme impartial, que je suis aussi étranger à cette nouvelle édition que je l'ai été à la précédente ou aux précédentes dont je ne crois même pas avoir jamais eu aucun exemplaire. A quoi je puis et dois peut-être ajouter que la pratique des sténographes qui m'est attribuée dans l'avertissement soi-disant *Déclaration*, dont on me suppose l'écrivain, m'a toujours été absolument inconnue ainsi qu'à tous les autres français avec qui j'ai habité à l'île Sainte-Hélène. Une circonstance trop bizarre pour qu'elle n'ajoute pas encore à ma surprise, c'est que l'imprimeur ou l'éditeur d'un pareil pamphlet, résidant en pays étranger, ait cru devoir cacher son nom et n'ait pas hésité à le publier sous le mien lorsque je demeure en France. Et cette réticence au moins singulière augmente l'embarras où je serais si j'avais besoin de prouver au public que je n'ai point eu part à l'impression d'un écrit, qui s'il était parti de la dictée du glorieux captif auquel on l'attribue, n'aurait été sans doute qu'un des mille moyens de délassement auquel il avait recours de temps à autre. Tout homme qui prendra la peine d'y réfléchir se convaincra que je n'ai pu participer à cette impression, moi qui ne me suis pas mêlé des publications relatives à Sainte Hélène, lors même qu'elles n'avaient rien d'offensif contre le gouvernement sous la protection duquel je suis.

Éloigné de votre capitale où je n'ai aucune relation et n'y ayant connu en d'autre temps que peu de personnes, je pense donc, Général, que vous ne trouverez pas hors de propos, que je vous adresse la prière de vouloir bien me faire savoir si l'imprimeur de ce pamphlet dissimule réellement son nom et

Digitized by Google

res nationales, et le souvenir de ses grandes actions suffirait en un jour de bataille, pour guider nos soldats à la victoire.

son motif, ou si au contraire dans votre ville on a publiquement la connaissance de l'un et de l'autre. J'espère, Général, que vous excuserez facilement la petite importunité dont je vous rends l'objet pour une chose qui ne peut être indifférente à mes sentiments de droiture. Je désire que vous n'ayez pas besoin d'un pareil service en ce pays, mais si l'occasion s'en présentait jamais, je vous prie de compter sur toute réciprocité de ma part et de me croire avec les sentiments les plus distingués, Général,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Général Bertrand.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE DU MONCEAU.

Digitized by Google

Lieutenant général Vander Merch.

Vander Merch, Jean-André, général commandant en chef les premières légions créées par le comité révolutionnaire de Bruxelles lors de la révolution brabançonne en 1789, qui tentèrent d'affranchir leur patrie du joug autrichien, naquit à Dandizeele près de Menin le 10 février 1734, d'une famille dont les titres de noblesse étaient tout récents, dirigea particulièrement les efforts de son esprit vers l'étude aprofondie des mathématiques. Mais son caractère entreprenant l'ayant décidé à embrasser la carrière des armes, il s'engagea à l'âge de 19 ans comme simple volontaire dans le régiment de la Marck au service de France, et débuta dans le rude métier des armes par la campagne de sept ans qui ne tarda pas à lui permettre de signaler son courage. Sa valeur l'ayant fait triompher maintes fois d'obstacles et de périls qui semblaient insurmontables, il obtint enfin l'épaulette d'officier, mérita la confiance de ses chefs qui le chargèrent toujours des missions qui, si elles étaient les plus glorieuses, entraînaient aussi après elles les plus grands dangers et marqua cette époque dans sa carrière par la prise de la ville et du château d'Arensberg en 1759, qui lui mérita dès lors le surnom glorieux de *brave flamand*.

Digitized by Google

Cette réputation de bravoure qui allait jusqu'à la témérité, ne tarda pas à s'accroître encore pendant les années suivantes. En 1761, les armées françaises sous les maréchaux de Soubise et de Broglie, ayant occupé le Bas-Rhin, se portèrent le premier sur Dormund et le second à la rencontre des troupes du prince Ferdinand (corps de Sporken), établies sur la Dimel. Les Prussiens ayant tenté, mais en vain, de déloger les soldats de Soubise des positions qu'ils venaient de prendre, et le maréchal de Broglie étant parvenu à les tourner à la suite du mouvement qu'ils venaient d'exécuter, les attaqua en flanc, les chassa de tous les points sur lesquels ils avaient voulu s'établir, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à Hamm et opéra sa jonction avec Soubise à Paderborn, qui resta confié au comte de Lusace, tandis que les maréchaux français marchaient sur Soeft. Vander Merch ayant été chargé du commandement de l'avant-garde d'une colonne qui se portait vers Hesse-Cassel, pénétra dans cette place dont il s'empara ainsi que de l'artillerie, des vivres et des munitions qui s'y trouvaient renfermés, fit presque toute la garnison prisonnière et se dirigea ensuite rapidement sur le village de Bozenzeel défendu par douze cents hommes. Son attaque impétueuse à la tête de quatre cents cavaliers dont les sabres décimèrent les bataillons ennemis, forcèrent la garnison à déposer les armes et à abandonner aux soldats qu'il commandait trois bouches à feu, dont les foudres impuissantes n'avaient pu arrêter l'ardeur des braves qui s'immortalisaient sous les ordres de ce chef intrépide.

Les combats de Werle et d'Hexter où, à la tête de quelques centaines d'hommes, il avait pénétré au milieu

Digitized by Google

des colonnes ennemies en y semant le désordre, mirent le comble à sa renommée militaire, lui méritèrent le grade de lieutenant-colonel de cavalerie et la croix de chevalier de Saint-Louis, qu'il avait payée déjà de sept blessures glorieuses. La Prusse humiliée dans son orgueil, qui venait de perdre les montagnes de la Saxe confiées au prince Henri, et les villes de Colberg et de Schweidnitz gardées par le prince de Wurtemberg et par le roi lui-même, voyait la position de ses troupes en Silésie devenir chaque jour plus précaire, et demandait la paix tout en se préparant à de nouveaux combats. Dans la nouvelle campagne qui s'ouvrit l'année suivante, Vander Merch acquit de nouveaux titres à la reconnaissance de sa patrie adoptive, dans laquelle il ne rentra qu'après la conclusion de la paix. Tout semblait faire supposer qu'il continuerait au service de France une carrière si bien commencée et remplie déjà de tant d'actions éclatantes, lorsque son amour-propre de soldat se sentit froissé par quelques préférences maladroites qui le privaient de droits acquis, et il résolut dès lors d'abandonner les drapeaux qu'il avait adoptés pour offrir ses services à l'Autriche.

Cette puissance aimait à attirer dans ses rangs les officiers belges de naissance, dont le courage avait tant de fois guidé ses colonnes à la victoire (1). En ajoutant à cette

(1) La Belgique se trouvait alors sous la domination de la maison d'Autriche, et tous les fils de famille qui adoptaient la profession des armes servaient sous les drapeaux de cette puissance, au moment où éclata la révolution brabançonne. Après l'émancipation de notre pays une faible partie seulement revinrent dans nos contrées, et cette circonstance fut cause qu'un nombre très-restreint d'officiers belges prit rang dans les armées françaises. En se reportant à cette époque, on restera convaincu que la langue française n'était

Digitized by Google

circonstance et à la bravoure de Vander Merch la protection efficace du général Wurmser, on comprendra facilement qu'il dut être accueilli avec une faveur marquée qu'il justifia bientôt en s'emparant des places de Groffenort et d'Habelschwert en Silésie. La paix de Teschen ayant permis à l'Autriche de licencier une partie de ses armées, Vander Merch fut pensionné comme colonel, revint dans sa patrie et s'établit dans une modeste maison à Dadizeele, aux lieux mêmes de sa naissance, où il s'occupait spécialement de l'agriculture et des soins de sa famille, lorsque les événements de Bruxelles et peu après de la Belgique entière, vinrent l'arracher à la vie paisible et heureuse qu'il goûtait au milieu des siens.

En effet, Joseph II, en ravissant aux populations certaines libertés traditionnelles, avait fait éclater les tendances révolutionnaires de l'époque qui se propagèrent rapidement et menacèrent son autorité. Au lieu de répondre par de justes concessions aux plaintes qui lui furent adressées, il jeta les yeux, au mois de décembre 1787, sur un homme qui venait d'acquérir en Hongrie une triste célébrité, en noyant sans scrupule dans le sang des révoltés et souvent des victimes innocentes, le ressentiment de ces populations contre la maison d'Autriche. Cet homme était le lieutenant-général comte d'Alton dont les pouvoirs comme gouverneur général étaient indépendants du ministre plénipotentiaire, le

pas à beaucoup près aussi répandue que de nos jours, et il en résultait pour les officiers belges, des ennuis continuels que l'empereur Napoléon fit cesser en organisant en Belgique deux régiments, qui furent le 112e de ligne et le 27e régiment de chasseurs à cheval. C'est ainsi qu'un grand nombre d'officiers dont je retrace la carrière ont fait les mêmes campagnes.

Digitized by Google

comte de Trauttmansdorf, et qui, croyant réussir à comprimer la sédition en Belgique par les moyens employés dans le nord de l'Europe, prit des mesures aussi sévères qu'impolitiques, qui inspirèrent la crainte et firent pressentir des événements prochains d'une grande gravité. Charmé de l'effet produit par les dispositions hostiles à nos libertés, et croyant sa cause gagnée lorsqu'à peine elle s'engageait, Joseph II écrivait peu de temps après au général d'Alton, en le félicitant sur les mesures qu'il avaït adoptées : « Je « suis charmé que les soi-disant patriotes commencent à « sentir l'insigne folie qu'il y avait de leur part à vouloir « lutter de vive force avec moi. En conservant le ton que « vous avez pris, je crois que vous ramènerez les choses « au point désiré, ce dont je vous serai fort obligé. » Enfin le 7 juin 1788, toujours imbu des mêmes erreurs, il écrivait à son général en chef : « Vous apprendrez par le mi- « nistre qu'il s'agit une bonne fois de faire finir de bonne « où de mauvaise grâce les affaires litigieuses aux Pays-Bas. « Ennuyé de leur durée et voyant que le mal ne fait « qu'augmenter en différant davantage, j'ai résolu de cou- « per court aux difficultés. Si les choses vont sans qu'on « soit obligé d'employer la force, tant mieux ; sinon il « faut l'employer à propos, mais avec fermeté et énergie « et ne pas balancer, ne pas douter et ne rien commencer « qu'on ne l'achève et que tout me soit soumis. *Le plus « ou moins de sang que peut coûter une pareille opération ne « doit point être mis en ligne de compte, quand il s'agit de « finir une bonne fois ces éternelles insolences.* »

Ces prescriptions malheureuses qui ne furent que trop bien exécutées par d'Alton, réveillèrent le patriotisme de toute

Digitized by Google

la nation qui sentait derrière elle les promesses de la Prusse, de la Hollande et de l'Angleterre, inquiètes des derniers succès des Autrichiens en Turquie, et qui voulaient arrêter ses progrès en augmentant encore ses inquiétudes vers les provinces belges. C'est de cette époque aussi que datent l'espèce de popularité que Vandernoot sut acquérir, et les efforts loyaux de Vonck pour donner à la révolution un élan tout national, qui puiserait son unique force dans la haine des Autrichiens et dans le patriotisme de la nation. Les efforts de ces deux hommes qui par des chemins si différents voulaient cependant aboutir au même résultat ne tardèrent pas à porter leurs fruits : ils faisaient ressortir avec habilité tous les actes entachés de despotisme, qui provoqués chaque jour par le gouvernement autrichien amenaient l'émigration à des proportions effrayantes, et de Bréda où ils siégeaient sous la protection de la Hollande, ils appelaient sous les drapeaux patriotes, les soldats belges placés dans les rangs des autrichiens. Bientôt cette colonne informe allant toujours s'augmentant, présenta un effectif de trois mille hommes. C'était peu de chose sans doute, si l'on ne considère que ces volontaires étaient pleins d'ardeur, et trouveraient dans le moindre succès un enthousiasme qui pourrait dans la suite vaincre de nombreux obstacles, mais si les bras de la cause publique étaient rassemblés, il lui manquait encore un chef habile et brave pour conduire à l'ennemi ces soldats indisciplinés, et ce fut à Vander Merch que Vonck vint proposer de prendre dans ses mains les destinées de la nationalité belge.

Aux propositions qui lui furent faites par un homme dont il partageait tous les principes, le vieux guerrier comprit

Digitized by Google

que son pays était en droit de réclamer le concours de son bras, et qu'il serait coupable en ne s'associant pas à la pensée qui alors faisait battre tous les cœurs généreux. Mais il voulut d'abord se dégager des liens qui le retenaient engagé à la maison d'Autriche, et il atteignit ce but en envoyant sa démission à Joseph II. Le 6 octobre 1789 il se rendit donc à Breda afin de prendre le commandement des troupes qui s'y trouvaient rassemblées ; mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'au lieu de trouver un corps organisé, il se vit placé à la tête de volontaires indisciplinés et mal armés, dont il fallait d'abord conquérir le respect et la confiance. Ses efforts cependant parvinrent à vaincre les premières difficultés, et le 24 du même mois, tandis qu'il dirigeait une colonne de 900 hommes sur les Flandres pour y faire naître un mouvement révolutionnaire, il partait lui-même avec 3,000 hommes et atteignait bientôt Hoogstraeten. Quelques coups de fusils tirés mal à propos semblèrent un instant devoir faire avorter son entreprise : Une de ces paniques inexplicables, qui parfois pénètrent dans les rangs des meilleures armées, ne fut dissipée que par la vigueur qu'il déploya, et le lendemain 25 il occupa Thurnhout et poussa des reconnaissances sur la route de Diest.

Le général d'Alton parfaitement instruit des mouvements de l'armée patriote, résolut dès cet instant de manœuvrer de manière à l'entourer et à couper sa ligne de retraite sur Breda, et si sa pensée eût été fidèlement exécutée, nul doute que Vander Merch n'eût succombé au début même de son entreprise, lorsqu'une circonstance imprévue vint rendre nulles les dispositions du gouverneur autrichien. Le général Schrœder, commandant une des trois colonnes destinées

Digitized by Google

à écraser la petite armée qui levait l'étendart de la révolte, se croyant en état de triompher à lui seul de cette poignée d'hommes, vint lui offrir le combat dans les plaines qui avoisinent la place de Diest. Mais Vander Merch privé d'artillerie et de cavalerie sentit toute l'imprudence qu'il y aurait à accepter une bataille dans des conditions si désavantageuses ; il se retira donc sur Turnhout où l'ennemi ne tarda pas à le suivre.

Sur le terrain qu'il venait de choisir, le général belge pouvait tenir tête à un ennemi supérieur en nombre ; résolu à attirer les autrichiens dans un dédale de rues dont ils ne pourraient se retirer que difficilement, il ne fit opposer qu'une faible résistance aux premières colonnes de Schrœder. Mais bientôt la défense prit des proportions plus imposantes : un feu bien nourri partit des maisons crenelées et des barricades insurmontables que l'on était parvenu à élever. Frappés par des ennemis presque invisibles, les Autrichiens éprouvèrent un moment d'hésitation dont Vander Merch profita pour s'élancer sur eux : rien ne résiste à la puissance de son attaque, l'ennemi accablé de toutes parts est jeté dans le plus épouvantable désordre et laisse aux mains des patriotes de nombreux prisonniers et trois bouches à feu, les seules qu'ils possédèrent pendant le commencement de cette campagne.

L'effet moral de cette victoire (27 octobre 1789) fut plus grand encore que le résultat matériel. Cette armée que l'on appelait du *camp de la lune* existait donc puisqu'elle venait de mettre en déroute un corps organisé ? Il fallait désormais compter avec ces hommes que l'on avait espéré

Digitized by Google

disperser au premier coup de canon. La crainte de l'Autriche disparut, et de nombreux volontaires vinrent se joindre aux soldats de la cause nationale. Joseph II, à la réception de la dépêche qui lui annonçait et les excès de ses soldats qui pillèrent toutes les maisons de Turnhout dans lesquelles ils parvinrent à se loger, et l'insuccès de cette échauffourée dont les résultats pouvaient devenir si funestes à sa puissance, témoigna tout son mécontentement au général d'Alton. « Mes soldats, lui disait-il, sont entrés « dans la ville en sots, s'y sont comportés en brigands, et « s'en sont retirés en lâches. » Et plus bas destituant le général Schrœder, il revient encore sur ce fait qui domine toutes ses pensées, et il ajoute . « Je suppose que vous « aurez fait citer au son du tambour le colonel Vander « Merch. Comme probablement il ne comparaîtra pas, vous « le ferez pendre en effigie, en attendant qu'on ait *le plai-* « *sir* de l'exécuter en personne. »

Tandis que Vander Merch triomphait à Turnhout, la petite colonne de 900 hommes partie sous les ordres du prince Louis de Ligne, avait pris possession de Zantvliet, puis s'était présentée aux environs de Gand, le 13 novembre. Après avoir forcé les portes de Bruges et du Sas, les patriotes avaient trouvé un concours efficace dans les habitants qui s'étaient joints à eux pour refouler les troupes jusqu'à la caserne Saint Pierre. Le 16, le combat avait pris une extension plus grande encore : les volontaires aidés des Gantois, attaquèrent avec une violence extrême les Autrichiens refugiés dans cette caserne qui fut enlevée après cinq heures d'un combat acharné, et tous les soldats qui ne succombèrent point furent faits prisonniers. Le lieutenant général

Digitized by Google

comte d'Arberg, commandant la citadelle, désespérant de vaincre les insurgés dont les rangs grossissaient à chaque instant, avait évacué ce rempart de la domination étrangère pendant la nuit du 16 au 17, et le drapeau national avait remplacé l'étendart autrichien. Les Brugeois plus éloignés du centre du mouvement, en avaient cependant éprouvé le contre-coup : ils étaient courus aux armes et après des combats sanglants avaient obligé la garnison à se livrer à leur merci. Ypres, Courtrai, Ostende, Nieuport avaient été évacués par les troupes ennemies, les Flandres étaient libres, et le 18 les gouverneurs généraux dont l'autorité était nulle à Bruxelles, voyant leur personne gravement menacée par les révoltés, cherchèrent dans la fuite un abri contre les insultes dont ils commençaient à être l'objet.

Nommé lieutenant général après la prise de Turnhout, Vander Merch profita de ses premiers succès pour réorganiser sa petite troupe, et marcha sur Diest qu'il occupa le 21 novembre, puis enfin sur Louvain et Tirlemont afin de donner la main aux volontaires des Flandres. Mais à peine arrivé dans cette dernière place, il apprit qu'il devait renoncer aux secours qu'il attendait de Gand, le prince Louis de Ligne n'ayant pu à cette époque, malgré tous ses efforts, organiser une colonne en état de prendre la campagne. De son côté le général d'Alton se portait à la rencontre des patriotes, et ses menaces faisaient pressentir le sort qu'il réservait à Tirlemont, dont les habitants s'étaient montrés favorables aux soldats de Vander Merch. Ce général abandonné à ses propres forces, incapable de résister à un ennemi trop supérieur en nombre, et voulant éviter à cette

Digitized by Google

ville les horreurs d'un combat livré dans ses murs, ordonna la retraite sur Léau où il arriva pendant la nuit du 29 au 30. Sans vivres, sans munitions, il allait être accablé par d'Alton, lorsque ses avant-postes interceptèrent les dépêches que l'empereur Joseph II adressait à son ministre plénipotentiaire, le comte de Trautmansdorf. L'une d'elles écrite de la main de ce souverain, lui fit connaître la mésintelligence qui existait entre le pouvoir civil et l'autorité militaire, et il profita de cette circonstance pour obtenir un armistice de dix jours. Cette faveur de la fortune sauva son armée et perdit son adversaire. Les troupes de d'Alton, gagnées par de nombreux exemples de défection, abandonnèrent en masse les drapeaux de l'Autriche ; des compagnies entières disparurent avec armes et bagages, pour prendre rang dans la colonne de Vander Merch. Et pourtant les Vandernoot et les Van Eupen lui firent un crime dans la suite de ne pas avoir livré bataille, et comme ils le disaient dans leur ignorance ingénue, de ne pas avoir anéanti les sicaires de l'oppression. A l'abri de tout danger, s'arrogeant dans leur orgueil déplorable des pouvoirs souverains, et voulant prescrire aux vieux guerriers des plans de bataille, eux qui n'avaient jamais vu le feu, il perdirent par la suite, et la cause de nos libertés et les hommes généreux qui s'étaient voués à la défense des droits de notre patrie.

Le général d'Alton forcé de rentrer à Bruxelles presque sans armée avait évacué cette ville le 12 décembre, poursuivi par les patriotes, dans sa retraite sur Waterloo et Genappe. Disgracié par son souverain et remplacé dans ses hautes fonctions par le général Ferraris, qui prit aussitôt le

Digitized by Google

commandement des troupes autrichiennes, il abandonna Louvain, puis Namur pour se diriger vers le Luxembourg, où les habitants étrangers aux troubles qui agitaient les autres provinces étaient incapables de rien entreprendre. Cette circonstance pensa être fatale aux volontaires. En effet, les Autrichiens ne se sentant plus pressés par des bandes hostiles, attendirent Vander Merch, qui après avoir dépassé Marche les joignit à Nassogne. Mais si le nombre de ses patriotes s'était augmenté aprés les désastres des soldats de Joseph II, il n'en était pas de même de son matériel qui se trouvait toujours dans un état déplorable. Le comité souverain à la tête duquel brillaient d'un si triste éclat Vandernoot et Van Eupen, se montrait plutôt hostile que favorable au général dont la loyauté et la bravoure troublaient leur médiocrité; déjà même on remarquait dans leurs relations cette jalousie qui se traduisit peu après en une hostilité directe, et aux plaintes de Vander Merch il avait été répondu que dans les conditions où il il se trouvait, il devait pouvoir se suffire. Toute son artillerie consistait en cinq bouches à feu et dans ce nombre il fallait compter les trois pièces enlevées à Turnhout. Les Autrichiens au contraire avaient une armée bien équipée, et cette différence ne tarda pas à se faire sentir lorsque l'action fut engagée. Voyant son aile gauche gravement menacée, craignant d'être tourné et de perdre en un jour ce qui constituait toutes les forces de notre nationalité naissante, Vander Merch ordonna la retraite sur Namur où il établit son quartier général, et se rendit lui-même à Bruxelles le 25 janvier 1790, pour demander en faveur des soldats qui combattaient sous ses ordres, des secours en tous genres, réclamés par un état de dénûment qui inspirait plutôt la pitié que la crainte.

Digitized by Google

Les efforts de Vandernoot et ses menées souterraines ne purent arrêter l'élan populaire qui se prononçait ouvertement en faveur du général patriote. Vonck, le duc d'Ursel, le comte de La Marck (Auguste d'Aremberg) et tous les hommes auxquels des services rendus à la patrie inspiraient de la reconnaissance, se portèrent à sa rencontre ; un *Te Deum* fut chanté en son honneur à Sainte Gudule, et les États-Généraux, « *prenant en considération les importants services rendus par lui à la nation,* » lui déférèrent le grade de général en chef avec le traitement de 25,000 florins. Mais ces faveurs mêmes, en inspirant une jalousie sans frein à Vandernoot, décidèrent la ruine du général. On travailla d'abord à perdre sa popularité dans les masses. A force d'intrigues, le cabinet de Berlin fit admettre dans l'armée belge le général prussien Schoenfeld, qui fut investi d'un commandement et placé à la tête d'une armée nombreuse sous prétexte d'empêcher la citadelle d'Anvers d'être secourue avant son évacuation ; enfin le Conseil Souverain chargea ce général qui nous avait été envoyé par une puissance despotique, de régler la capitulation de cette place qui eut lieu le 29 mars, lorsqu'au général Vander Merch seulement revenait l'honneur de cette mission.

Joseph II, mort sur le trône le 20 février, avait été précédé dans la tombe le 15 du même mois par le général d'Alton, que sa disgrâce avait frappé au cœur. L'Empereur Léopold voulant ressaisir un des plus riches joyaux qui échappait à sa couronne, avait fait entendre vainement des paroles conciliatrices, qui ne purent vaincre l'aversion conçue alors contre son pouvoir. Mais les divisions du parti patriote allaient bientôt servir sa politique et lui permettre

Digitized by Google

de reprendre au moins momentanément un pouvoir qui alors déjà semblait perdu sans retour. Vander Merch avait rejoint ses troupes à Namur, et il s'aperçut bientôt que le congrès souverain ne tiendrait aucune des promesscs qu'il avait faites en faveur de son armée. Vonck commençait à être dépopularisé par les machinations de Vandernoot, et sa puissance tombait définitivement les 16 et 17 mars. Tous les bons officiers du régiment de Namur, un des meilleurs de l'armée et qui avait constamment suivi Vander Merch, furent écartés et remplacés par des jeunes gens sans expérience. Décidé ainsi que ses amis le duc d'Ursel et le comte de La Marck, à substituer au pouvoir des moines et de la noblesse, les principes adoptés en France par l'assemblée constituante, il refusa de se soumettre aux caprices de ceux qu'il considérait comme des adversaires politiques, et offrit sa démission lorsqu'il fut informé des scènes affligeantes qui avaient accompagné la chute des hommes loyaux, à côté desquels il avait constamment marché.

L'armée dont il était l'idole ne voulut point que son chef fût sacrifié et s'opposa à son départ. Le Conseil Souverain résolu à lui arracher un pouvoir dont il s'était rendu si digne, chargea le général Schoenfeld de se porter contre lui à la tête de toutes ses forces, et cette armée, après avoir traversé Flawinne, prit position sur les hauteurs qui dominent la route de Bruxelles. Vander Merch marcha aussitôt à la rencontre de son adversaire et s'établit sur une petite éminence entre Namur et le hameau de Belgrade. Bientôt cependant on entre en pourparlers : Schoenfeld assure au général patriote que l'on n'en veut ni à lui, ni aux

Digitized by Google

siens, il déclare « *qu'aucun officier ne serait arrêté*, » parvient à vaincre ses convictions, et bientôt les bataillons des deux armées, prêts à en venir aux mains, rentrent à Namur et oublient dans un commun transport les griefs qui les animaient naguère.

La loyauté du général Vander Merch, qui n'avait point voulu faire couler le sang de ses compatriotes, ne s'arrêta pas à cette première concession. Convaincu que sa présence à Bruxelles suffirait pour rétablir les faits dans toute leur vérité, il s'y rendit le 8, sans escorte, pour y rendre compte de sa conduite : « Je viens, dit-il aux membres du Conseil « Souverain, je viens, libre et de mon plein gré, me justifier « des accusations atroces lancées contre moi, et présenter « ma tête à la nation pour garant de ma fidélité. Elle doit « tomber si je suis coupable, mais aussi j'attends une répa- « ration éclatante si l'on ne peut me convaincre de crime. » Sans articuler de grief sérieux contre sa conduite, le Conseil lui prescrivit de garder les arrêts et nomma le lendemain un conseil de guerre composé des ennemis particuliers du général pour le juger. Vander Merch déclina sa compétence et cette circonstance servit de prétexte pour le transférer dans la citadelle d'Anvers, pendant la nuit du 13 au 14 avril, malgré les justes protestations qu'il fit entendre, et sa femme n'obtint qu'avec peine, l'honneur de partager sa captivité. Dirigé sur le couvent des Alexiens de Louvain, le 2 novembre suivant, après sept mois d'une cruelle détention, il en fut enlevé de vive force la nuit du 27 du même mois, pour être conduit à Tournay. Dans ce trajet il fut rencontré par les débris de l'armée belge ; reconnu par quelques soldats, les accla-

Digitized by Google

mations et l'enthousiasme de ses anciens frères d'armes malheureux et dénués de tout excitèrent son attendrissement, et versèrent un baume consolateur sur les blessures encore saignantes du vieux guerrier. Remis en liberté le 2 décembre, il se réfugia en France et revint dans ses paisibles foyers, dont le souvenir avait tant de charmes pour son cœur après une année d'agitations et de peine. Mais sa santé était brisée et cette noble victime des traîtres et des ambitieux, mourut dès l'année suivante, le 14 septembre 1792.

Quant à la Belgique, livrée à ses oppresseurs par les hommes qui s'étaient établis ses gardiens, elle retomba momentanément au pouvoir des Autrichiens. Le général prussien Schoenfeld, qui fit détruire volontairement son armée, les 18 et 23 mai, la livra sans défense; une note du *Moniteur français* de l'époque qui terminera cette biographie, expliquera aussi les malheurs de notre patrie :

« Trop de perfidie à éclaté contre les malheureux Belges,
« pour que le peuple ait à craindre de l'histoire de ce temps,
« la honte qui accompagne la défection, ou l'opprobre qui
« s'attache à la servitude volontaire. Toute l'Europe sait
« qu'on les a trahis au dedans; au dehors on ne leur a
« tendu que des embûches. On a lassé leur espérance et fa-
« tigué leur courage. Leurs prétendus protecteurs ont servi
« leurs véritables ennemis; leurs prétendus chefs ont vendu
« leur liberté à sa naissance. Jamais tant de crimes politi-
« ques n'ont conspiré à la fois contre la justice et les droits
« d'un peuple armé pour sa propre défense. Il semble que
« les Cours aient traité de l'obéissance des belges comme on

Digitized by Google

« traite de la vente d'un bétail dans un marché public. Ils « sont vaincus !... Espérons du moins qu'il restera dans « l'âme de ce peuple, cette indignation profonde que sou- « lèvent les grandes injustices accompagnées de perfidie. »

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL VANDER MERCH.

Digitized by Google

Digitized by Google

Prince De Ligne.

Ligne (Charles-Joseph, Prince de), feld-maréchal, naquit à Bruxelles, le 23 mai 1735, d'une des plus illustres famille des Pays-Bas. Un des aïeux du prince, Jean de Ligne, chambellan du duc Charles de Bourgogne, conquit le titre de maréchal du Hainaut qu'il laissa dans sa famille, et fut admis chevalier de la Toison d'Or en même temps que Philippe d'Autriche, père de Charles-Quint. Lorsque les Pays-Bas se trouvèrent placés sous la domination espagnole, la fortune et la puissance des Barons de Ligne brillèrent d'une splendeur nouvelle; créés comtes en 1545, et princes en 1602, leur nom, dans les deux derniers siècles surtout, fut mêlé avec éclat à toutes les guerres soutenues par les différents souverains qui régnèrent dans nos contrées, et nous retrouvons l'aïeul et le père de celui dont nous allons nous occuper feld-maréchaux dans les armées Autrichiennes.

L'enfance du prince Charles-Joseph promit un digne rejeton à tant de nobles guerriers, et il sembla créé pour embrasser avec ardeur cette carrière des armes dans laquelle il obtint de si légitimes succès. Jeune encore il suivit son

Digitized by Google

père dans une de ses nombreuses expéditions, et confié aux vieux dragons du régiment de Ligne qui le portaient tour-à-tour dans leurs bras, il fut pour ainsi dire bercé au récit des exploits du prince Eugène dont il devint un des plus grands admirateurs, et l'impression de ces récits guerriers ne s'effaça jamais de son âme ardente. A l'âge de huit ans, lorsque les autres enfants ont à peine franchi le seuil de la maison paternelle, il avait été témoin déjà d'une bataille et de trois siéges, et à quinze ans, voulant ne devoir qu'à lui-même la gloire et les honneurs auxquels il aspirait, il convint avec le colonel du régiment français, le *Royal Vaisseau,* alors en garnison à Condé, qu'il entrerait dans son régiment sous un nom supposé dans le cas où la guerre viendrait à éclater. Déjà le château de Bel-OEil où il fut élevé lui semblait triste et monotone, lorsque son père le fit entrer comme enseigne au régiment d'infanterie de son nom dont il était propriétaire. Il avait alors 17 ans et les dispositions qu'il avait manifestées ne tardèrent pas à se développer au contact des hommes d'armes auxquels il se trouva mêlé. Capitaine au bout de quatre ans, il venait à peine d'être élevé à ce grade lorsque la guerre qui éclata en 1757, entre Marie-Thérèse et le Grand-Frédéric, vint lui permettre de déployer tout son courage; après s'être distingué à la journée de Breslau, où il fut cité à l'ordre de l'armée, il cueillit de nouveaux lauriers à Leuthen en guidant à la victoire son bataillon dont il avait pris le commandement à la mort de son chef tué à ses côtés, et enfin à la bataille de Hochkirchen en 1758, où il s'empara d'une position formidable à la tête des braves qu'il commandait, et où il reçut le grade de colonel sur le théâtre même de ses exploits.

Digitized by Google

Après la guerre de sept ans pendant laquelle il ne cessa de donner chaque jour des preuves de sa valeur, Marie-Thérèse choisit Joseph II pour époux, et il obtint le grade de général major (1) à l'époque du couronnement de ce prince, auquel il inspira d'abord cette sympathie qui ne se démentit jamais pendant son règne, et lors de son entrevue avec Frédéric II en 1770, il fut désigné pour faire partie des personnages de distinction qui accompagnèrent l'Empereur d'Autriche. A cette époque déjà il laissait remarquer cet esprit observateur et piquant qui donna à sa carrière ce caractère fin, ce cachet d'originalité et de bon ton qui de nos jours est devenu proverbial. Nommé lieutenant général et propriétaire d'un régiment d'infanterie en 1772, il fit sous le maréchal Laudon la campagne de Bavière en 1778, et cette guerre lui mérita de nouveaux titres à la reconnaissance de son souverain.

La paix succéda enfin au bruit des armes, et le prince de Ligne profita du repos qui lui était accordé pour voyager dans différentes contrées, et revoir son pays où il rencontra le comte d'Artois (Charles X), dont les pressantes invitations le décidèrent à se rendre en France et bientôt à la Cour. Ses habitudes, son amabilité ne tardèrent pas à réunir tous les suffrages autour de sa personne. Les salons des célébrités de l'époque lui furent ouverts et chacun était heureux de posséder chez lui l'homme à la mode par ex-

(1) En lui annonçant sa nomination au grade de Général Major, Marie-Thérèse qui savait tout le courage dont il avait fait preuve dans la campagne précédente lui dit . « Vous m'avez fait tuer l'an dernier toute une brigade en « prodiguant votre vie ; n'allez pas à présent m'en faire tuer deux, l'État et « moi avons besoin de vous. »

Digitized by Google

cellence dont l'affabilité ne se démentit dans aucune circonstance et auquel le malheur n'eut jamais recours en vain. Lui-même il sentit naître dans son cœur des sentiments d'affection et de reconnaissance envers la France qu'il regretta toujours ; il s'en souvint sur les bords du Borysthène, il pleura sur ses malheurs lorsqu'elle fut accablée et fut toujours heureux des souvenirs de cette époque qu'il considéra comme la plus belle de son existence. Au moment où la guerre que fit l'Autriche à la Turquie se préparait, le prince de Ligne fut rappelé à la cour de Vienne (1782) et chargé par Joseph II d'une mission importante près la Grande Catherine, dont le bon vouloir était indispensable à son souverain ; il vit ses efforts couronnés de succès, fut nommé Feld-Maréchal par la Czarine qu'il accompagna dans son gigantesque voyage en Crimée et reçut en outre une terre immense dans cette contrée. Joseph II ayant rejoint la souveraine de l'empire moscovite à Kherson, le prince de Ligne fut nommé général d'artillerie en 1788 et reçut une mission militaire pour le prince Potemkin devant Oczakow. Chargé d'une grande partie des travaux du siége de cette place, il y déploya autant de talents militaires que de valeur et traça dans la suite des portraits curieux sur les différents personnages avec lesquels il s'était trouvé lié. En 1789 il couronna sa carrière militaire par le siége de Belgrade dont il recueillit tout l'honneur avec le maréchal Laudon, et revint à Vienne recevoir la croix de Commandeur de l'Ordre de Marie-Thérèse, à l'instant où la révolution brabançonne se développait dans nos contrées.

Déjà Joseph II souffrait de cette maladie cruelle qui peu de temps après le conduisit à la tombe. Il accueillit le prince

Digitized by Google

avec l'affection marquée qu'il n'avait cessé de lui témoigner pendant son règne, bien qu'un de ses enfants paraissait au nombre des chefs les plus déterminés des patriotes brabançons, et l'engagea même à retourner dans sa patrie : « Je vous remercie, lui dit-il de la fidélité et du dévoue- « ment que vous n'avez cessé de me montrer ; retournez « aux Pays-Bas ; faites les revenir, et si vos efforts sont in- « utiles, si le mal est sans remède, restez-y. Ne me sacri- « fiez pas vos intérêts et ceux de votre famille. » Mais ces conseils ne purent le résoudre à fouler aux pieds la loi de la reconnaissance ; il fut un des sujets les plus dévoués de ce monarque dont la mort brisa sa carrière militaire, lorsque nul autre n'avait autant de droits que lui aux égards d'une monarchie à laquelle il avait offert son bras et son courage.

Après l'avénement de Léopold au trône d'Autriche, le prince de Ligne revint en Belgique alors en proie aux convulsions révolutionnaires, et il ne dissimula point le mécontentement qu'il éprouva à la vue de quelques scènes de désordre dont il fut le témoin. Ennemi des abus religieux, il ne voyait pas sans regrets des moines et des prêtres se mêler aux groupes populaires et abuser d'une influence qu'ils s'efforçaient de rendre redoutable, pour détourner un but utile et juste, en faveur de leurs priviléges et de leur fortune. On le vit dans un de ces moments d'émeutes, réclamer et obtenir au palais du Gouverneur Général le redressement des torts que l'on venait de faire aux petits marchands de Bruxelles. Mais depuis la perte de son royal protecteur, la fortune sembla vouloir l'accabler sans relâche. Après avoir vu ses biens confisqués à l'arrivée des armées républicai-

Digitized by Google

nes, il apprit qu'un de ses fils, Charles de Ligne, dont il aimait le caractère et la valeur, avait été tué dans l'expédition des Prussiens, à Boux en Champagne, le 14 septembre 1792. Ce coup, le plus terrible qui frappa sa vieillesse, laissa dans son âme l'empreinte d'une mélancolie profonde qui reparut chaque fois que son esprit se reportait aux grands événements qui avaient signalé la fin du siècle dernier. Ses amis et ses compagnons d'armes, les maréchaux de Laudon et de Lascy étaient descendus dans la tombe; froissé dans la fibre la plus délicate du cœur de l'homme, par suite du déni de justice qui succéda à cet événement malheureux, il en ressentit un profond chagrin. « Je suis mort avec Jo- « seph II, » disait-il lorsqu'un ami indiscret lui rappelait l'ingratitude de Léopold. En 1807 l'Empereur François sembla vouloir réparer l'oubli dans lequel on laissait un des plus braves soldats et des hommes les plus éminents de son empire; il l'attacha à sa personne en le nommant capitaine des *Trabans* de sa garde, et en l'élevant à la dignité de Feld-Maréchal en 1808. Ecarté d'un commandement en chef par l'inimitié d'un ministre (1) dont il avait froissé maintes fois l'orgueil et les prétentions, il fut cependant consulté sur les opérations militaires de l'époque et présida jusqu'à ses derniers moments le conseil de l'ordre de Marie-Thérèse dont il était Commandeur depuis la prise de Belgrade.

La libéralité du prince de Ligne, qui parfois allait jusqu'à la prodigalité; les pertes successives dont il avait été frappé avaient annulé presqu'entièrement son riche patrimoine, lorsque les démarches du gouvernement français

(1) Le Ministre Thugut.

Digitized by Google

lui firent obtenir quelques faibles dédommagements. A cette époque déjà son âge l'avait obligé à dire un dernier adieu à la vie des camps, et son goût pour les lettres le décida à rassembler les nombreux matériaux épars qu'il avait recueillis pendant sa longue carrière, à les mettre en ordre et à en former un tout qui fut livré à la publicité et dénota chez son auteur un style clair, lucide, qui ne manque ni d'élégance ni de force. « Les bontés paternelles du bon, du « respectable empereur François Ier, disait-il un jour, ma- « ternelles de la grande Marie-Thérèse, et quelques fois « presque fraternelles de l'immortel Joseph II ; la confiance « entière du maréchal Lascy et presqu'entière du maréchal « Laudon ; la société intime de l'adorable reine de France ; « l'intimité de Catherine le Grand ; mon accès chez elle « presqu'à toutes les heures ; les bontés distinguées du « Grand Frédéric rendraient mes mémoires bien intéres- « sants. » Et en effet quel homme plus que lui pouvait traiter une époque qui a transformé presqu'entièrement la carte de l'Europe.

Retiré à Vienne ou sur le Léopoldsberg pendant les dernières années de sa vie, il se trouvait dans la capitale de l'Autriche lorsque le congrès s'y réunit en 1814, et tous les étrangers de distinction se hâtèrent de visiter celui qui avait laissé en France tant de souvenirs heureux, tant d'admirateurs enthousiastes. La grâce de son esprit et son aménité n'avaient point souffert du ravage des années et chacun en le quittant demeurait pénétré de respect et d'admiration pour la noblesse de sa personne. Son caractère avait conservé toute son ardeur juvénile et ses bons mots comme toujours étaient répétés à l'envi. Les monarques

Digitized by Google

très-occupés à cette époque de bals et de fête songeaient peu aux motifs qui les avaient rassemblés : « Le congrès, « disait-il, danse et ne marche pas ; quand il aura épuisé « tous les spectacles, je lui en donnerai un auquel il ne « s'attend guère, celui de l'enterrement d'un feld maréchal. » En effet le 13 décembre de la même année il fermait pour toujours les yeux, n'ayant autour de son lit funéraire que quelques amis fidèles. Placé par son esprit et par sa naissance au premier rang des sommités sociales, ses talents et son courage en firent un des hommes les plus éclatants et un des plus braves soldats des différents souverains qu'il servit avec gloire pendant sa longue et brillante carrière. Ses travaux littéraires en font un historien fidèle que l'on aime à suivre ; sa générosité qui le fit mourir sans fortune montra que les qualités de son cœur équivalaient à celles de son esprit. Méconnu en Autriche, car ses habitudes caustiques blessaient parfois la morgue allemande, il fut apprécié par tout ce que la France comptait d'hommes supérieurs, et son caractère chevaleresque sera toujours un des plus beaux apanages de ses descendants, tandis que son nom sera un des plus glorieux de la Belgique.

FIN DE LA BIOGRAPHIE
DU FELD-MARÉCHAL PRINCE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE.

Digitized by Google

T'Serclaes De Tilly.

T'Serclaes, Jean, Comte de Tilly, naquit à Bruxelles, d'une ancienne et noble famille du pays de Namur, en 1559, embrassa de bonne heure la carrière militaire, fit ses premières armes dans les Pays-Bas, se distingua successivement sous les drapeaux d'Ernest de Bavière, de Henri de Guise, de Charles de Lorraine et combattit avec une rare bravoure aux journées d'Arques et d'Ivry. Passé au service de l'Autriche, il reçut le commandement de la cavalerie lors de la guerre contre les Turcs et par la hardiesse de ses mouvements et la justesse de son coup d'œil, décida souvent la victoire en faveur de la cause qu'il avait embrassée. Le duc Maximilien de Bavière étant parvenu à décider cet illustre soldat à adopter ses drapeaux dans la campagne qui se préparait contre la Bohême, il se trouva mêlé aux malheureuses guerres de religion qui à cette époque désolèrent l'Allemagne, et firent de si nombreuses victimes surtout parmi les populations protestantes de cette partie de l'Europe. La Hongrie, la Transylvanie, la Bohême combattaient vers le même temps pour secouer le joug de la maison d'Autriche, alors toute dévouée au parti ultra catholique ;

Digitized by Google

Bethlen-Gabor, à la tête des Transylvaniens, vint camper après de nombreux triomphes sous les murs de Vienne, lorsque la paix d'Ulm dont les résultats furent si favorables à la dynastie des Habsbourg, ferma un instant le temple de Mars.

La Bohême en se déclarant indépendante avait couronné Frédéric V à Prague; Ferdinand II, appuyé dans le mouvement qu'il projetait contre cette puissance, par le duc Maximilien de Bavière, chargea T'Serclaes d'envahir ses provinces. La rapidité de sa marche, les dispositions habiles qu'il adopta dans cette guerre d'invasion, ne tardèrent pas à faire tomber en son pouvoir toutes les villes en deçà de Prague; il repoussa ensuite sous les murs de cette capitale les forces bohémiennes qui se disposèrent à accepter une action générale sur les hauteurs de la montagne blanche, à l'abri de retranchements nombreux. T'Serclaes comprit aussitôt qu'il avait dans les mains le sort de la monarchie autrichienne : hésiter un instant c'était compromettre une armée jusque là victorieuse, qui puisait dans les avantages qu'elle venait d'obtenir des éléments certains pour des succès futurs; il fallait demander à la fortune et à la confiance sans bornes qu'il inspirait à ses soldats une victoire assurée. Pénétré de cette volonté de vaincre, de cette confiance qui souvent triomphe d'obstacles qui semblaient insurmontables, il forme son armée et la guide à l'attaque des retranchements ennemis, le 8 novembre 1620. Déjà il s'est emparé d'une redoute qui protége la droite de ses adversaires, lorsque la cavalerie bohémienne conduite par le prince d'Anhalt fait irruption, refoule ses premières colonnes et menace de porter le désordre dans les rangs des

Digitized by Google

Impériaux. Mais T'Serclaes est accouru où le danger l'appelle : il fait former sous ses yeux les bataillons Wallons et Bavarois, soutiens de son armée, et ces soldats d'élite, après avoir repoussé la cavalerie d'Anhalt, abordent l'infanterie ennemie qui ne peut résister à ce choc redoutable. Bientôt son artillerie tonne sur ces masses déjà ébranlées, le désordre pénètre dans les rangs des Bohémiens qui, en proie à la plus épouvantable confusion, abandonnent aux Austro-Bavarois quatre mille prisonniers, toute leur artillerie et cherchent un abri dans les rangs des soldats de Mansfeld, ce ferme soutien de la maison Palatine, cet ennemi acharné du trône des Habsbourg et du nom Autrichien.

La Bohême était soumise; un seul homme soutenu par son nom redoutable et par quelques bandes de soldats dont il est l'idole, semble vouloir disputer au général victorieux les restes fugitifs d'une contrée que tant de fois déjà il a illustré de son courage. Cet homme, c'est Mansfeld. Tilly veut forcer ce partisan dont le nom est devenu un drapeau d'hostilités contre l'Autriche, il marche à sa rencontre, triomphe de sa valeur à Pilsen et à Thabor, le poursuit sans relâche dans sa retraite précipitée, mais toujours régulière, sur le Bas-Palatinat, tombe dans une embuscade à Wisloch pour reprendre bientôt une allure plus menaçante encore à la tête des renforts qui viennent de lui parvenir des Pays-Bas, bat complétement le margrave de Bade avant qu'il ne puisse être soutenu par les forces de Mansfeld et porte ses colonnes vers Aschaffenbourg à la rencontre des troupes du prince Christiern de Brunswick, qui se préparaient à franchir le Mein, pour se réfugier dans les provinces du Haut-Rhin et de la Lorraine.

Digitized by Google

Après avoir dérobé les mouvements de ses colonnes à l'ennemi dont il se propose de couper la marche, T'Serclaes franchit le Mein avec la rapidité de l'éclair, se porte sur Hoechst par des chemins qui semblaient impraticables, et tombe à l'improviste sur le flanc des soldats de Brunswick, qui surpris d'une attaque aussi soudaine, sont renversés et mis en déroute sans que la bravoure de leur valeureux chef puisse les ramener au combat. Poursuivi par son terrible adversaire dont l'activité n'est jamais en défaut, le prince ne rallie que difficilement la moitié de ses troupes et se retire précipitamment sur le Palatinat, pour opérer sa jonction avec l'intrépide Mansfeld, qui à la tête de dix mille hommes devenait l'unique appui d'une monarchie dont la dernière heure allait sonner.

Frédéric V moins confiant dans son étoile que Mansfeld et Brunswick, moins disposé à sacrifier sa vie que les soldats de ces deux guerriers au cœur de bronze, résolut de les écarter, pour obtenir par ce sacrifice et cet abandon, des conditions moins dures que celles qui le dépossédaient de ses États et de ses honneurs. Il engagea donc les deux champions sur lesquels il pouvait s'étayer encore, à abandonner désormais une cause qui lui semblait perdue, et tandis que livrés à eux-mêmes. sans drapeau, ils se retiraient dans le Haut-Rhin et dans la Lorraine, il se livrait à la mercide l'empereur Ferdinand, dont le trône se parait chaque jour de nouveaux trophées, que T'Serclaes arrachait successivement aux ennemis de la maison des Habsbourg.

Nommé comte à la suite des nombreux triomphes qui partout avaient marqué son passage, le guerrier ne tarda

Digitized by Google

pas à soumettre à la domination de l'Autriche les places d'Heidelberg et de Manheim, et toute la partie de territoire qui jusque-là avait échappé à la puissance de ses armes. Ferdinand II, désormais en possession de tous ses États héréditaires, et ne voyant que des ennemis vaincus, songe alors à user largement des fruits de tant de victoires. Il veut dompter les peuples soumis, par la crainte et non par la justice. Frédéric V est dépossédé de tous ses États ; il fait punir de mort et s'empare des biens de tous les chefs qui avaient combattu contre lui, et frappe les vaincus lorsqu'ils sont courbés déjà sous le joug ! Mais les rigueurs mêmes qu'il déploie réveillent les populations de leur assoupissement. Mansfeld et Christiern de Brunswick, toujours attentifs à la marche des événements reparaissent bientôt en Allemagne (1623), et c'est encore T'Serclaes qui est chargé d'arrêter les premiers succès de ces deux chefs hardis, qui déjà signalent leur présence dans la basse Saxe, où ils s'efforcent de relever le courage des habitants. Il part, et la Victoire, fidèle à ses drapeaux, guide les pas de ses colonnes. Après avoir traversé la Hesse, il occupe l'Eisfeld, en déloge les troupes chargées de la défendre, poursuit ses avantages avec l'habileté dont toujours il avait fait preuve, et atteint les bataillons de Brunswick le 26 juillet 1623, à Stadtlohn, dans le pays de Munster sur les bords de l'Ems. En vain les protestants déploient-ils une bravoure héroïque, ils sont écrasés et périssent en grande partie dans cette journée sanglante. Mansfeld trop éloigné pour prêter un concours efficace à son parti, trop faible pour affronter en rase campagne un ennemi supérieur en nombre, prend une position formidable dans la basse Saxe, et défie son heureux rival, qui tourne ses regards vers les États de

Digitized by Google

Brunswick, dans l'espoir d'obliger ce général à voler à leur secours, et enlève de vive force Hoexter, Hameln et Munden. Mais les forces dont dispose son adversaire sont trop puissantes pour que Mansfeld s'expose à perdre en un instant le fruit de ses travaux ; d'ailleurs, le roi de Danemark, Christiern IV, vient d'être désigné comme chef du protestantisme, et il s'avançe à la tête de nombreuses colonnes pour lui donner la main. T'Serclaes, menacé un instant d'être accablé à la fois par ces éternels ennemis qu'il retrouve toujours à la tête des bataillons qui lui sont opposés, apporte une vigueur nouvelle dans ses entreprises et bientôt il est maître de tous les passages du Weser.

Cependant, le roi de Danemark manœuvrait hardiment pour se joindre à Mansfeld et accabler le redoutable défenseur du trône des Habsbourg, lorsque Wallenstein reçut l'ordre de marcher en appui des Impériaux avec un nouveau corps de troupes. La rapidité d'exécution qu'apporte ce chef habile dans la mission qu'il vient de recevoir, arrête les progrès de Christiern IV dans la basse Saxe. Il s'avance sur la rive gauche du Weser ; mais il importait d'empêcher la jonction des forces autrichiennes, et ce fut Mansfeld qui se chargea de ce projet difficile. Appelant vers lui tous les efforts de Wallenstein, qu'il menace par ses manœuvres hardies, il l'oblige à retarder sa marche et le tient en échec pendant que les armées danoise et autrichienne en viennent aux mains près du village de Lutter, peu distant de Barenberg et de Wolfenbüttel. Animé du désir de vaincre un ennemi dont il n'avait pu jusque-là soutenir les regards, Christiern IV s'élance à la tête de ses plus valeureux bataillons pour enfoncer le centre des Im-

Digitized by Google

périaux. Trois fois il revient à la charge ; mais, plus heureux dans un dernier et suprême effort, il ébranle les colonnes de son adversaire ; déjà même le désordre a pénétré dans les rangs autrichiens et la victoire semble se décider en faveur de Christiern, lorsque T'Serclaes, à la tête d'un corps d'élite, s'élance à la rencontre des Danois, qui, sous les coups qui leur sont portés, plient à leur tour. Le général redouble d'efforts ; c'est là qu'il doit vaincre ou succomber : il pousse les braves qu'il commande au milieu de l'ennemi, qui, brisé par la vigueur du choc, abandonne le champ de bataille, laissant au pouvoir des Impériaux 4,000 prisonniers, soixante drapeaux, une nombreuse artillerie, et bientôt après deux régiments d'infanterie renfermés dans Lutter, et toutes les garnisons des places fortes, qui, abandonnées à elles-mêmes, durent s'incliner sous la loi du vainqueur.

Poursuivant le cours de ses succès, T'Serclaes chasse les Danois jusqu'à Brême, et se jette ensuite dans le Brandebourg, dans le Mecklembourg et le Holstein, tandis que Wallenstein va mettre le siége devant Stralsund, qui résiste à tous ses efforts. Les deux ennemis les plus redoutables de la cause qu'il servait, viennent de descendre dans la tombe. Mansfeld, après avoir évacué la basse Saxe, avait rejoint Bethlen-Gabor, et s'était dirigé sur Venise en 1626, lorsque ce chef avait cessé les hostilités qu'il dirigeait contre la maison d'Autriche ; mais la mort le surprit en Dalmatie à la fin de la même année, et Christiern de Brunswick, son ami et son compagnon d'armes, avait fermé les yeux peu de mois auparavant. T'Serclaes met le comble à sa gloire et à la puissance de Ferdinand II, par les nouveaux succès qu'il obtient en 1628 dans le duché d'Oldenbourg ; et la paix

Digitized by Google

de Lubeck (1629), qu'il vient de conquérir, le montre bientôt aussi habile comme diplomate, que comme général en chef à la tête de ses armées.

Mais nulle puissance humaine n'est à l'abri des coups de la fortune, et ce fut précisément à l'instant où Ferdinand II jouissait de la plénitude de ses triomphes, qu'un jeune héros, jusque-là presque inconnu, fut investi à Stockholm du pouvoir souverain, et montra bientôt, par l'ardeur dont son âme guerrière était empreinte, qu'il allait devenir le plus ferme appui du parti protestant, toujours en butte à la haine et aux persécutions de l'empereur d'Autriche. Richelieu, ce ministre habile, dont la vie entière fut un long combat qu'il livra pour la France, et dont les grandes actions doivent faire oublier les fautes, seul, avait compris peut-être la destinée qui était réservée au roi de Suède. Ses efforts pour le placer à la tête de la ligue qui se formait contre la puissance autrichienne, triomphèrent des tendances de l'Angleterre, toujours disposée en faveur du roi de Danemark, dont le concours, dans les campagnes précédentes, n'avait pas répondu à l'espoir des nations dont il avait embrassé la cause. La cour de Vienne s'émut médiocrement des préparatifs du guerrier suédois, qui rassembla ses troupes dans la rade d'Elfsnabe et mit à la voile, le 30 mai 1630, en présence de nombreuses populations qui s'étaient portées sur le passage du roi, pour le saluer de leurs dernières acclamations. Le 24 juin, il arrive en Poméranie, et bientôt il signale sa présence en Allemagne par la prise de Stettin et de Stutgard, qui ouvrent leurs portes au guerrier du Nord. A la nouvelle des insultes que vient de subir le drapeau autrichien, Ferdi-

Digitized by Google

nand II appelle T'Serclaes à lui, et le charge de châtier le téméraire qui ose s'en prendre à sa puissance. Mais le vieux guerrier ne partage point le mépris de son souverain; déjà il a reconnu dans les dispositions de Gustave-Adolphe un rival digne de lui, qui commande des armées depuis quarante années et n'a jamais perdu une bataille. Jaloux de sa réputation d'habileté, qui le désigne comme le général le plus expérimenté de l'Europe, il espère cependant triompher encore du nouvel ennemi qu'il va combattre; mais, lors de son passage à Ratisbonne, il développe toute sa pensée aux électeurs réunis de la diète de cette ville qui le félicitaient déjà de ses prochains succès : « Le roi « de Suède, leur dit-il, est un ennemi aussi sage que vail- « lant. Quoique encore à la fleur de l'âge, il a déjà acquis « une longue expérience dans l'art de la guerre; toutes les « mesures qu'il prend sont admirables. Il trouvera des « ressources dans l'amour enthousiaste de ses sujets et « dans le dévouement sans bornes des États. Son armée, « quoique composée de Suédois, d'Allemands, de Livo- « niens, de Finlandais, d'Anglais et d'Écossais, ne forme « qu'un seul corps par la discipline sévère à laquelle il a « su les soumettre. Croyez-moi, ne rien perdre contre un « tel adversaire serait déjà un beau succès. »

Après avoir rassemblé les forces dont il peut disposer, T'Serclaes se porte à la rencontre de Gustave-Adolphe vers le Mecklembourg, enlève Feldsberg d'assaut, attaque New-Brandebourg, dont il s'empare après de sanglants combats, et cette victoire coûte la vie à la garnison, composée de deux mille Suèdois; il se porte ensuite avec la rapidité de la pensée sous les murs de Magdebourg : cette ville, bien

Digitized by Google

armée et bien défendue, résiste à toutes les tentatives qu'il fait pour s'en emparer, et il se décide alors, au moins en apparence, à en poursuivre régulièrement le siége. Mais la défense, conduite par le prince Christian-Guillaume, triomphe de la vigueur des nombreuses attaques qui surgissent chaque jour. Les habitants eux-mêmes, transformés en soldats, encouragés par l'approche des Suédois, qui déploient leur bannière à quelques lieues de la place, rivalisent d'ardeur et de courage avec les braves défenseurs qui sont restés dans leurs murs. T'Serclaes veut entamer des négociations, mais ses propositions sont rejetées avec hauteur. Menacé sur ses derrières par les colonnes du duc de Holstein, qu'il parvient pourtant à repousser avec succès, il veut, dans un suprême effort, tenter d'anéantir ce boulevard ennemi ; sa gloire, son honneur militaire y sont intéressés.

Le 10 mai 1631, il ordonne de retirer toutes les pièces placées en batterie sous les murs de la ville ; le feu, qui depuis deux jours déjà avait faibli, s'éteint entièrement, et sur toute la ligne des assiégeants des préparatifs de départ semblent annoncer que cette armée renonce à emporter la place. La joie des habitants est à son comble : depuis plusieurs jours ils n'ont goûté aucun sommeil ; persuadés que les Impériaux sont pressés par l'armée de Gustave-Adolphe, ils se livrent avec joie à un repos trop nécessaire. Mais quel n'est pas leur effroi, lorsque le 11, au point du jour, ils sont éveillés par une fusillade terrible qui éclate aux extrémités de la ville neuve. Deux postes viennent d'être surpris, égorgés ; déjà les soldats de T'Serclaes ont pénétré dans la ville ! C'est en vain que la garnison et les

Digitized by Google

habitants courent aux armes pour disputer encore leurs foyers aux assaillants, ils sont écrasés par le nombre et succombent en combattant. Les plus courageux tombent successivement sous le plomb meurtrier ; rien ne peut résister désormais, et le fer et le feu achèvent la ruine de cette cité fidèle, et la destruction des défenseurs qui périssent tous dans cette affreuse catastrophe.

Le troisième jour seulement, lorsque tous ses ennemis dormaient du sommeil éternel, T'Serclaes, qui de son camp avait dû surveiller les mouvements des colonnes suédoises, fit son entrée dans cette ville qui naguère encore respirait la vie et la puissance ; mais ses regards ne sont frappés que de débris. Maître de l'Elbe, il veut que le coup terrible qu'il vient de porter soit d'un effet salutaire à la cause de son souverain, et il écrit aux États protestants pour les engager à se soumettre à l'empereur Ferdinand, et à licencier les troupes dont les dispositions hostiles semblent être une éternelle menace contre l'Autriche. Tandis que différentes principautés cèdent à la terreur qu'inspire son nom, la Saxe, qui met tout son espoir dans l'armée de Gustave-Adolphe, se décide à résister aux injonctions qui lui sont faites. T'Serclaes quitte aussitôt Magdebourg, se porte en Thuringe, où il soumet tout à la puissance de ses armes, et va se diriger vers la Hesse, lorsqu'il apprend que le roi de Suède, après avoir jeté un pont sur l'Elbe à Tangermünd, menace la place qu'il vient d'abandonner. Aussitôt il se porte à sa rencontre ; mais le monarque du Nord, dont les forces numériques sont bien inférieures à celles de son rival, refuse la bataille qui lui est offerte, et, par une marche hardie, parvient à faire sa jonction avec les troupes saxon-

Digitized by Google

nes qui viennent d'être placées sous son commandement. T'Serclaes dirige aussitôt la marche de ses colonnes sur Leipsick et s'empare de cette place, tandis que Gustave-Adolphe, renforcé des Saxons et des Hessois, qui eux aussi, se sont rangés sous sa bannière, franchit la Mulde et vient enfin offrir la bataille qui doit décider du sort de plus d'une monarchie.

Les deux guerriers sont en présence et bientôt l'écho des montagnes annoncera aux différentes nations le nom de celui qui aura triomphé de son adversaire. Illustres tous deux et désignés par la voix commune de l'Europe comme les deux plus grands capitaines du siècle, de caractères si opposés et réunissant cependant les mêmes qualités, ils avaient reçu de la nature une âme élevée, un génie profond de grands talents pour la guerre et furent redevables de leur renommée à leur courage et à leurs travaux. L'un, que son grand âge faisait agir avec trop de réflexion peut-être, n'avait plus ces soudaines illuminations qui avaient signalé sa glorieuse et longue carrière ; l'autre, comme un homme inspiré, s'était égalé dès ses premières batailles, aux généraux les plus consommés dans l'art de la guerre, et la rapidité de ses mouvements ne ressemblait jamais à de la précipitation; celui-ci, qui, dès que son nom paraît dans les armées, promet quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre et vient graduellement aux prodiges qui ont élevé le trône de Ferdinand II; celui-là, par de continuels efforts fait taire l'envie et oblige la fortune à s'incliner devant lui; l'un enfin, par les incroyables ressources de son courage, a triomphé des plus immenses périls ; l'autre, par l'avantage de sa haute naissance et les

Digitized by Google

grandes pensées qui ont germé dans son sein, semble être né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer la destinée.

Le 7 septembre 1631, T'Serclaes a formé son armée sur une ligne, vers la gauche de Leipsick, au pied des collines qui dominent cette place, tandis que son artillerie, placée derrière ses colonnes, sur le faîte de ces mêmes collines, pourra diriger ses feux dans les rangs ennemis ; Gustave-Adolphe, introduisant dès cette époque une tactique nouvelle dans la formation des masses, à établi les Suédois sur deux lignes, ayant l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Chacune des deux armées compte 35,000 combattants environ, et bientôt une vigoureuse canonnade prélude à la bataille. L'artillerie des Impériaux a pris pour point de mire les bataillons saxons placés sous les ordres immédiats de l'Électeur, et sous la pluie de fer et de plomb qui foudroie leurs rangs, ces soldats de formation nouvelle éprouvent un moment d'hésitation. T'Serclaes lance alors une colonne d'attaque qui ne tarde pas à renverser les Saxons, les chasse de toutes leurs positions et les force à abandonner le champ de bataille et à chercher un refuge vers Eilenboug. Mais les Suédois, dont les colonnes n'ont pas été mêlées à leurs alliés, sont demeurés inébranlables. Pour triompher de ces ennemis qui paraissent les plus redoutables, le vieux guerrier les fait accabler par la cavalerie de Pappenheim : sept fois ce général attaque avec fureur l'infanterie de Gustave-Adolphe, et sept fois il est forcé de se retirer après avoir éprouvé les pertes les plus sensibles. T'Serclaes lui-même s'élance vers la gauche, qu'il veut culbuter, à la tête de nombreux batail-

Digitized by Google

lons; mais déjà Gustave a pu faire soutenir son aile par plusieurs régiments sous les ordres de Gustave Horn, et les Impériaux sont repoussés. Bientôt les Suédois eux-mêmes prennent l'offensive; ils s'avancent en bon ordre, conduits par le roi en personne, sur la gauche des Autrichiens qui est renversée avant que le général en chef puisse arriver à son secours, pénètrent dans l'intervalle qui existe entre l'artillerie et la ligne de bataille des soldats de Ferdinand, qui, pris à revers et ne pouvant plus attendre de secours des batteries qui dominent toujours les hauteurs, sont jetés dans le plus épouvantable désordre. En vain T'Serclaes, couvert de sept blessures, veut-il faire entendre sa voix et ramener ses soldats à l'ennemi, il ne peut y réussir. Il rassemble alors quatre régiments d'élite, la fleur de son armée, les forme en carrés et se retire sur Halle avec ses braves, qui le soir sont réduits à six cents hommes. Peu de jours après, il touchait à Halbertstaed, après avoir abandonné à son heureux rival cent drapeaux, toute son artillerie et perdu onze mille soldats, dont sept mille gisaient sur le champ de bataille.

Arrivé sur les bords du Weser, T'Serclaes vit à peine ses nobles blessures cicatrisées, qu'il reforma une nouvelle armée des garnisons de la basse Saxe, et s'apprêta à marcher à la rencontre de Gustave-Adolphe, qui venait de soumettre la Franconie. Mais la fortune lui réservait le coup le plus terrible : privé de son commandement par Ferdinand II, qui le remplaça par Wallenstein, il fut laissé à la tête de quelques troupes pour protéger le Palatinat contre les entreprises des Suédois, et cette disgrâce imméritée, qui froissa son honneur militaire, fut sans doute la goutte

Digitized by Google

d'amertume qui se répandit sur ses vieux jours. L'année suivante, le roi de Suède s'étant montré vers Nuremberg, T'Serclaes se porte aussitôt dans cette direction, réunit 15,000 hommes sous son commandement, et enlève les citadelles de Wurtzbourg et de Forckheim pour chasser bientôt le général Horn de Bamberg. Mais le jeune roi de Suède marche à son tour à la rencontre des Impériaux, et T'Serclaes, dont les forces n'égalent pas la moitié des troupes ennemies, est forcé de se replier vers la petite ville de Rain sur le Lech. Gustave s'y porte : d'une éminence où il établit ses batteries, il foudroie la ville où s'est abrité son adversaire, et fait jeter un pont sur la rivière, où ses soldats ne tardent pas à s'élancer. Déjà ils ont repoussé les premières colonnes des Impériaux et ils sont maitres de la rive opposée, lorsque T'Serclaes, qui voit toute la grandeur du danger, se porte à leur rencontre avec quelques bataillons. Les coups terribles qu'il porte le font reconnaître au milieu de la mêlée, les Suédois sont arrêtés et vont être refoulés, lorsqu'il est atteint d'une balle qui lui fracasse la cuisse et le renverse de son cheval. A cette vue les Impériaux sont saisis de terreur; ils se retirent en désordre sous la conduite d'Altringer, qui en prend le commandement et ordonne la retraite. T'Serclaes, transporté avec grande peine à Ingolstadt, sentit ses derniers moments approcher et les utilisa encore en traçant à Maximilien un plan de campagne qui pouvait lui assurer la possession de la Bohême. Peu de jours après, le 30 avril 1632, il mourut des suites de sa blessure.

Ainsi périt, à l'âge de soixante-douze ans, un des guerriers les plus illustres auxquels la Belgique ait donné le jour,

Digitized by Google

dont la mort fut une calamité pour l'Autriche et un grand événement pour l'Europe. Après avoir éprouvé pendant cinquante années ce que la prospérité a de plus grand, il fut accablé à la fin de sa carrière, sans être ébranlé un instant, par ce que l'adversité a de plus cruel. On aime à voir dans cette grande figure du XVIIe siècle, l'alliance rare de qualités héroïques et de vertus privées, qui parfois même vont jusqu'à l'exagération, et la soif démesurée de la gloire, qu'il conserva jusqu'à ses derniers instants, s'alliait parfaitement chez lui avec une extrême simplicité de mœurs. Appui le plus sincère du souverain qu'il avait adopté, la fortune infidèle finit enfin par tromper son grand courage.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DE T'SERCLAES DE TILLY.

Digitized by Google

Comte De Lannoy.

(Vice-roi de Naples.)

Lannoy, Charles (Comte de), naquit, en 1470, d'une illustre famille originaire des Flandres, et reçut une éducation soignée sous les yeux d'un père qui le destinait de bonne heure à la profession des armes. Il venait à peine d'atteindre sa dix-huitième année lorsqu'il obtint une sous-lieutenance dans le corps de l'artillerie, et prit bientôt rang parmi les officiers les plus distingués qui se firent remarquer au service de l'empereur Maximilien, dont il ne tarda pas à mériter toute l'affection. Après s'être signalé dans différents combats et avoir fait preuve de grands talents militaires, il franchit rapidement tous les grades inférieurs, obtint le généralat et la Toison d'or en 1516, après de nouvelles et éclatantes preuves de valeur, et nommé gouverneur de Tournai en 1521, le savoir-faire qu'il déploya dans ces hautes fonctions lui mérita, l'année suivante, d'être élevé au poste de vice-roi du royaume de Naples.

Habile à tout prévoir, son ardeur martiale, qui lui fit tout entreprendre sans témérité, lui permit d'anéantir les

Digitized by Google

premiers obstacles qui s'opposaient à ce que cette partie de l'Italie fut soumise entièrement à la puissance de Charles-Quint. Sa prévoyance, à laquelle rien n'échappait, son étendue de pénétration, lui firent allier à la fois les égards dus à un peuple vaincu, à une fermeté qui laisse peu ou point d'espoir à l'esprit de rébellion, toujours prêt à surgir dans les moments difficiles qu'il eut à traverser. Presque à la même époque il parvint à vaincre les scrupules qui empêchaient le pape Léon X de se soumettre à la politique inexorable de son souverain. Mais un ennemi plus redoutable allait appeler vers lui les efforts réunis de toutes les troupes espagnoles établies au delà des monts.

Le connétable de Bourbon, oubliant ce qu'il devait à sa patrie, avait pris les armes contre elle. Placé à la tête d'un corps d'armée de 16,000 hommes, il avait franchi le Var et envahi la Provence le 7 juillet 1524, et s'était emparé successivement des places d'Antibes, de Grasse, de Toulon, de Brignolles et d'Aix, pour venir enfin assiéger Marseille, défendue par Renzo de Ceri. Mais ce prince infidèle à sa propre gloire avait trouvé dans cette place des soldats dignes de lui ; repoussé dans toutes les attaques dirigées contre la ville et dans un assaut général livré le 27 septembre, il s'était vu forcé de lever le siége dès le lendemain et de se retirer en toute hâte vers la Lombardie, pour échapper aux troupes que François Ier amenait au secours des Marseillais. La retraite précipitée du connétable et du marquis de Pescaire semblait rendre inutiles les préparatifs du roi de France ; mais ce monarque, à la tête des forces imposantes qu'il avait sous la main, voulut tenter d'arracher le Milanais aux Impériaux, et, après avoir laissé aux

Digitized by Google

maréchaux de Montmorency et de Chabannes le soin de la poursuite, il franchit les Alpes au mois d'octobre avec le gros de son armée, s'empare de Crémone le 26 du même mois, et vient former ses troupes sous les murs de Pavie, occupée alors par une garnison de 6,000 hommes, aux ordres de l'intrépide Antonio de Leyva.

Pressés par un ennemi supérieur en nombre, les Espagnols, après avoir jeté des garnisons dans la plupart des places importantes, se retirèrent derrière le Pô, en attendant que des renforts vinssent leur permettre de s'opposer aux progrès des Français. Sur ces entrefaites, le comte de Lannoy fut investi du commandement en chef des armées de Charles-Quint, devenu vacant par la mort de Prosper Colonna, et, après s'être retiré vers l'Oglio, où il opère sa jonction avec le marquis de Pescaire, il attend les troupes qui lui sont amenées par le connétable de Bourbon, alors en Allemagne, pour rassembler l'armée qu'il se disposait à faire marcher contre son souverain.

François Ier, négligeant la poursuite des généraux ennemis pour presser le siége de Pavie, commit ainsi la faute de laisser aux Espagnols le temps de se rallier et de rassembler des forces capables de balancer l'influence qu'il exerçait déjà en Italie à la tête de 28,000 soldats. Convaincu d'ailleurs qu'un assaut général lui livrerait la ville, dont les murs n'étaient pas entourés de fossés, il fit pratiquer une brêche, et, chargeant du commandement de la première colonne le maréchal de la Trémouille, arrivé récemment de Milan, il donna le signal de l'attaque le 24 décembre. Aussitôt les masses françaises s'ébranlent, fran-

Digitized by Google

chissent l'espace sous une grêle de mitraille et plantent leurs étendarts sur le terrain qu'elles viennent de conquérir. Mais, lorsqu'elles veulent pénétrer dans la place, un nouvel obstacle s'y oppose : Antonio de Leyva à fait creuser un fossé intérieur qui arrête les assaillants ; accablés de projectiles par des ennemis abrités dans des maisons et derrière des remparts nouvellement élevés, les soldats de François Ier sont contraints de se retirer après avoir éprouvé les pertes les plus sensibles.

Résolu cependant à s'emparer de cette ville qui venait de résister à ses efforts, le roi de France en poursuivit le blocus, et jeta un corps de 9,000 hommes sous les ordres du duc d'Albany dans le royaume de Naples, pour y opérer un soulèvement. Mais déjà le comte de Lannoy s'avançait à sa rencontre à la tête de nouvelles troupes. Parti de Lodi, le 25 janvier 1525, il profitait de la faute de son adversaire, qui persistait à conserver ses lignes devant Pavie, au lieu de prendre, selon les conseils de ses généraux les plus expérimentés, une position militaire qui lui offrît des avantages stratégiques certains. Appuyant la droite de son armée au Tessin, la gauche au parc de Mirbel, les avantages partiels remportés par les Impériaux ne purent le décider à sortir de la défensive malgré la situation défavorable dans laquelle il se trouvait. Enfin, le 24 février, les deux armées, en présence depuis un mois environ, se préparèrent à cette fameuse bataille de Pavie qui faillit coûter à François Ier la couronne et la vie, et qui assura la suprématie de l'Espagne en Italie.

Après avoir distribué aux différents corps de son armée

Digitized by Google

les ordres relatifs à la bataille qui se préparait, le comte de Lannoy ordonna au marquis de Pescaire de pénétrer dans le parc de Mirbel, de s'en emparer et de donner ainsi la main à la garnison. Cette manœuvre, d'une réussite douteuse, présentait un avantage certain au vice-roi, puisqu'il devait, dans tous les cas, forcer l'armée française à sortir de ses retranchements. Mais un événement d'une plus grande gravité encore ne tarda pas à justifier son espoir : Pescaire, entraînant après lui le corps d'armée qui vient de lui être confié, ne tarde pas à être accablé par les feux de l'artillerie française qui faisaient dans ses rangs les ravages les plus cruels. Voulant éviter autant que possible de rester longtemps dans cette position désastreuse, il ordonne à ses soldats de s'élancer au pas de course. A cette vue, les Français croient que l'ennemi vient d'être mis en déroute ; ils veulent la compléter, et oubliant toutes les règles de la prudence, ne réfléchissant pas sans doute qu'ils allaient par ce mouvement inconsidéré annuler l'effet de leur artillerie, ils abandonnent leurs positions et se précipitent à la rencontre des Espagnols. Mais à l'approche de l'ennemi qui se croit déjà victorieux, Pescaire a reformé ses soldats, qui présentent un front d'airain ; en même temps de Lannoy à la tête de la colonne du centre marche sur les Français, qui, pris en queue, tandis que le connétable de Bourbon attaque vigoureusement leur droite, surpris d'être assaillis lorsqu'ils se croyaient assaillants, hors d'état d'être secourus par l'artillerie qu'ils viennent de réduire au silence par leur manœuvre intempestive, plient et cherchent à se reconnaître. Une attaque vigoureuse, dirigée alors sur leur flanc par de Lannoy, jette le désordre dans leurs rangs : en vain François Ier, qui combat au plus fort de la mêlée, se couvre-

Digitized by Google

t-il de gloire ; en vain tous les braves chefs de l'armée française font-ils des efforts surhumains pour faire renaître l'ordre dans les rangs de leurs soldats ; tournés dans leurs positions, ils tombent presque tous mortellement atteints ; la déroute est complète ; le roi lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, entraîné par les fuyards, renversé sous son cheval dans un fossé, va périr sous les coups des soldats victorieux, lorsque de Lannoy et le connétable de Bourbon arrêtent les armes prêtes à accabler le monarque vaincu. Contraint de se rendre, mais ne voulant pas au moins remettre son épée à Bourbon, ce soldat rebelle qui jouit de l'humiliation de son roi, il se tourne vers le général belge, dont il connaissait déjà la valeur et la courtoisie : « M. de Lannoy, « lui dit-il, » je vous remets cette épée qui « a coûté la vie à plus d'un de vos soldats ; je me persuade « que vous en ferez quelque estime, car ce n'est point la « lâcheté, mais un revers de fortune qui la fait tomber dans « vos mains. » Le comte ploya le genou devant le monarque vaincu, et détachant sa propre épée : « Je supplie Votre Ma- « jesté, « dit-il, » de permettre que je lui donne la mienne en « échange, car plus d'une fois elle a épargné le sang fran- « çais. Il ne convient pas qu'un officier de l'Empereur voie « un grand roi désarmé, quoique prisonnier. »

L'armée impériale était triomphante ; mais les soldats qui la composaient, privés de solde depuis l'ouverture de la campagne, faisaient entendre des murmures qui ne demandaient qu'un prétexte pour se traduire d'une manière plus prononcée encore. Ce fut alors que le comte de Lannoy, craignant que ces troupes ne servissent l'inimitié du connétable de Bourbon et du marquis de Pescaire en s'em-

Digitized by Google

parant du Roi de France pour en obtenir une forte rançon, le fit conduire au château de Pizzighitone, et bientôt à Madrid sur la demande de François, plein de confiance dans la générosité et la bonne foi de Charles-Quint. Après la signature du traité de paix par lequel le roi s'engageait à abandonner le duché de Bourgogne, le vice-roi de Naples accompagna François 1er jusqu'à la Bidassoa, et lorsqu'à son retour en France, ce monarque, considérant qu'en abandonnant une partie de son territoire il n'avait fait que céder à la violence, refusa de se sousmettre à cette clause essentielle, et que l'empereur Charles-Quint le fit sommer de tenir son engagement, ce fut encore le comte de Lannoy qui fut chargé de cette mission difficile. Sa démarche n'amena point le résultat qu'en attendait son souverain; mais le roi de France fit au vaillant capitaine une réception digne de l'affection qu'il avait su lui inspirer, et il se plut à lui rappeler les circonstances dans lesquelles il lui avait sauvé la vie.

L'Italie ne souffrait que difficilement le joug que Charles-Quint faisait peser sur elle, et n'attendait qu'un instant favorable pour s'en affranchir. Le pape Clément VII était prisonnier de l'Empereur, dont les soldats, conduits par le connétable de Bourbon, avaient enlevé d'assaut et mis à sac la ville de Rome; la France encourageait ouvertement la révolte de ces contrées, et cette puissance d'accord avec les princes confédérés résolut d'opérer un débarquement dans le royaume de Naples, pour pénétrer ensuite au cœur même de l'Italie. Le comte de Lannoy, toujours en Espagne pour diriger les négociations entamées avec Clément VII, s'embarqua aussitôt pour mettre ses États à l'abri d'un coup

Digitized by Google

de main, lorsqu'une fièvre pernicieuse le saisit à son arrivée à Gaëte, et malgré les secours de l'art les plus empressés, il y succomba le 6 novembre de l'année 1527, laissant la réputation d'un général aussi estimé par sa probité que par son courage, et dont le coup d'œil profond embrassait avec rapidité toutes les chances favorables que pouvait lui accorder l'immensité d'un champ de bataille.

FIN DE LA BIOGRAPHIE
DU COMTE CHARLES DE LANNOY, VICE-ROI DE NAPLES.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

LIEUT.t GÉNÉRAL BARON GOETHALS.

Digitized by Google

Lieutenant général baron Goethals.

Goethals, Charles-Auguste-Ernest (Baron), naquit à Maubeuge (France) d'un père belge, le 18 avril 1782; entra dans les armées autrichiennes à l'âge de 15 ans, le 15 septembre 1797, comme cadet au régiment des chasseurs Le Loup, et fit avec ce corps les campagnes de la fin du siècle dernier dans le Tyrol, cette province qui, par son dévouement à la Maison d'Autriche, avait su conserver la plupart de ses priviléges, qui restèrent debout au milieu de toutes les dissensions politiques. La bravoure qu'il déploya dans ces moments difficiles l'avait déjà fait remarquer par ses chefs, lorsqu'il fut désigné pour faire partie d'un détachement destiné à opérer sur le flanc d'une colonne française. Cerné par des forces supérieures, il combattit avec un courage héroïque, et, quoique blessé d'un coup de feu, parvint avec quelques autres valeureux soldats à s'ouvrir un passage sanglant dans les rangs ennemis, et à rejoindre son corps d'armée. Sous-lieutenant au régiment belge de Wurtemberg, le 1er janvier 1800, en récompense de cette action d'éclat, il fit les campagnes de 1801 et de 1802, et

Digitized by Google

lorsque, par le traité de paix du 2 juillet 1804, la Belgique fut réunie à la France, il prit place dans les rangs de la grande armée et fut désigné pour servir avec son grade au 112e régiment de ligne, composé exclusivement de belges, et en grand nombre des débris des anciens chasseurs Le Loup, qui avaient acquis une si brillante renommée dans les rangs autrichiens.

Nommé lieutenant dans le courant de la même année, M. Goethals prit une part active à tous les épisodes où fut mêlé le régiment fameux dans lequel il avait eu l'honneur d'être incorporé, et les journées d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna devinrent bientôt pour lui des titres glorieux. Capitaine, le 3 avril 1807, il se signala par une bravoure éclatante pendant la campagne d'Italie en 1809, où il fit preuve d'autant de courage que de sang-froid. Blessé grièvement à l'épaule au combat de Blinzona, on le vit bientôt reparaître à la tête de sa compagnie pour se couvrir de gloire à Volano, où, quoique atteint au pied, il fit prisonnier douze soldats ennemis. Chevalier de la Légion d'honneur pour ce fait glorieux, qui lui valut en outre d'être cité à l'ordre de l'armée, il obtint le brevet de chef de bataillon au régiment d'Illyrie le 2 mars 1811, et fut désigné pour faire partie des immortelles légions qui en 1812 envahirent l'empire russe. Les soldats d'Alexandre, reculant à l'approche d'un ennemi devant lequel ils s'étaient inclinés tant de fois déjà, voulurent tenter cependant d'arrêter sa marche sous les murs de Smolensk. Cette circonstance permit au commandant Goethals de déployer toute la valeur dont il était animé : chargeant les colonnes ennemies à la tête de son bataillon dont il guidait les pas, il eut l'honneur de pénétrer un des pre-

Digitized by Google

miers dans cette place, qui n'arrêta qu'un instant l'armée victorieuse, combattit à Borodino, et prisonnier de guerre au commencement de la retraite, il ne rentra dans sa patrie qu'après la chute de l'Empire, le 12 août 1814, et fut admis dans l'armée des Pays-Bas avec le grade de lieutenant-colonel commandant le 36e bataillon de chasseurs belges, le 10 septembre suivant.

Lors de la campagne de 1815 en Belgique, M. Goethals fut dirigé sur Waterloo, et sa noble conduite pendant cette journée mémorable lui mérita la croix de chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, qui certes ne fut pas prodiguée, et le commandement du 8e régiment d'infanterie dont il fut investi presque en même temps. Dans les nouvelles fonctions qui lui furent confiées, il témoigna de cette puissance organisatrice qui dans la suite le plaça au premier rang des officiers généraux belges auxquels l'armée doit les bases solides qui lui servent de point d'appui. Si ce travail ingrat n'est pas aussi saillant aux yeux du public que certaines autres qualités militaires, il n'en mérite pas moins des témoignages de reconnaissance de la nation entière, car c'est lui qui un des premiers a contribué à faire sortir une armée organisée presque au lendemain de notre commotion politique. Le gouvernement de Guillaume, qui rendait justice aux qualités éminentes de M. Goethals, ne se montra point ingrat envers lui, et l'éleva au grade de colonel le 18 août 1820, et enfin à celui de général major commandant de la province d'Anvers, le 20 décembre 1826. Passé dans la province de la Flandre Occidentale en 1829, pour y exercer les mêmes fonctions en même temps qu'il se trouvait placé à la tête de la 2e brigade de la 3e di-

Digitized by Google

vision d'infanterie, il se trouvait à Bruges lorsque éclatèrent dans la capitale du Brabant les premiers symptômes de la révolution.

L'autorité hollandaise du chef-lieu de la Flandre Occidentale avait éprouvé une première atteinte le 29 août, lors du pillage de l'hôtel de *M. Sandelin,* membre des états généraux, mais elle n'avait pas tardé à ressaisir, au moins en partie, le glaive de la loi qu'on avait voulu lui arracher; les émeutiers furent emprisonnés et en attendant leur jugement, dont le résultat ne pouvait être douteux, tout rentra dans l'ordre, lorsque le 26 septembre des manifestations plus sérieuses éclatèrent sur tous les points de la ville. Des drapeaux tricolores parurent et les rassemblements menacèrent les postes établis sur la Grand'Place et à différentes portes. Le commandant du régiment ayant fait réprimer ces mouvements par la force militaire, la sévérité qu'il déploya et qui coûta la vie à plusieurs habitants mit en émoi la population entière. Huit cents hommes environ composaient la garnison; mais ils ne pouvaient s'appuyer sur aucun moyen de défense : les casernes étaient ouvertes; et cependant les groupes populaires s'armaient et devenaient chaque jour plus menaçants. En présence de ces préparatifs, et se sentant incapable à la tête d'une poignée d'hommes de résister avec avantage à une attaque sérieuse, le colonel fit replier son monde le 27 au matin sur Ostende, où le général Goethals avait établi le siége de son commandement.

Cette ville, elle aussi, avait commencé dès le 26 à lever l'étendard de la révolte; les émeutiers, guidés par un an-

Digitized by Google

cien officier de marine, *Jean Bataille,* s'étaient emparés le même jour de la grand'garde et avaient arboré les couleurs nationales à la maison de ville, lorsque le général Goethals fit diriger des troupes sur le point menacé pour reprendre le poste qui venait d'être enlevé. Après une résistance assez prolongée qui coûta neuf hommes aux patriotes, les soldats reprirent leurs positions et enlevèrent le drapeau qui avait été arboré. Le 27, les 800 hommes amenés de Bruges vinrent renforcer la garnison d'Ostende, mais le lendemain 28 les événements de Bruxelles transpirèrent dans la forteresse. Dès lors on courut aux armes avec un nouvel élan : les bourgeois se mirent en communication avec les soldats belges, qui bientôt s'unirent à eux malgré tous les efforts du général Goethals pour les retenir sous son commandement. Le 28, des 1,500 hommes sur lesquels la veille encore il croyait pouvoir compter, il lui en restait 500 à peine. Tous les autres, nés dans les provinces belges, s'étaient rangés sous le drapeau tricolore, que dès lors on ne se permit plus de vouloir faire enlever. Bientôt le général lui-même se plaça à leur tête, fit mettre à la disposition des Hollandais deux bateaux à vapeur qui les conduisirent avec leurs armes à Flessingue, et arbora les couleurs de notre indépendance sur tous les points de la forteresse; le 30, il faisait afficher la proclamation suivante qui respire toute la loyauté d'un ancien soldat (1).

(1). « Habitants d'Ostende,

« Informé que la présence des Hollandais était ici la seule cause des trou-
« bles qui affligent la ville, je les ai invités à se retirer ; il sont partis et vous
« n'êtes plus commandés que par des Belges.

« J'ose espérer qu'après vous avoir rendu ce service, vous n'exigerez pas que

Digitized by Google

Le gouvernement provisoire ne négligea point de s'attacher un homme d'un mérite aussi incontestable que le général Goethals, qui six jours après, le 6 octobre, fut élevé au grade de général de division, et appelé à la direction du comité de la guerre. Mais il ne crut point devoir accepter ces dernières fonctions, qui l'eussent empêché de se vouer particulièrement à l'organisation de l'infanterie belge, aux soins de laquelle il consacra tout son savoir et toutes ses éminentes qualités. Lors de la formation des forces militaires de la Belgique en corps d'armée (1831), il fut placé à la tête des colonnes destinées à opérer dans le Luxembourg, et reçut peu de temps après le commandement d'une division d'infanterie. Dans ces nouvelles et importantes fonctions, le lieutenant général Goethals se fit remarquer par un esprit ferme, éclairé, et des talents militaires que jamais personne ne songea à lui contester. Le 9 juillet 1847, après dix-sept années de guerre et cinquante années de service, ayant atteint la limite d'âge fixée par la loi, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, et mourut à Bruxelles le 7 avril 1851, entouré de l'estime de ses concitoyens, qui s'inclinaient toujours avec respect devant le vieux guerrier.

Chevalier de la Légion d'honneur pour action d'éclat, le

« d'anciens militaires qui n'ont jamais manqué à l'honneur trahissent leurs « serments; tous les Belges sentiront que cela est impossible.

« Je compte sur le bon esprit qui anime les habitants de cette ville pour me « seconder de tous leurs efforts et pour m'aider à maintenir le bon ordre.

« Ostende, le 30 septembre 1830.

« *Le général-major commandant la*
« *province de la Flandre Occidentale,*

« (Signé) Ch. Goethals.

Digitized by Google

17 juillet 1809, le roi des Français avait nommé M. le général Goethals officier du même ordre en 1832. Successivement chevalier officier et commandeur de l'ordre de Léopold, S. M. le Roi, qui avait daigné lui remettre des lettres de noblesse pour le récompenser des services qu'il avait rendus à notre pays, l'éleva à la dignité de grand officier de son ordre, par un arrêté portant la date de sa mise à la retraite.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON GOETHALS, ET DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES BIOGRAPHIES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
S. M. Léopold Ier.	1
LL. AA. RR. les Princes.	133
Anoul	135
Borremans.	493
Brion	205
Clump.	285
Coitin	437
Crooy	515
Cruquembourg (Comte de).	485
Daine	213
Dandelin	451
De Brias	161
De l'Escaille	419
De Lobel	237
Delplanque.	488
De Marneffe	427
Du Monceau (Comte).	551
Dutilœul	469
Duval de Beaulieu (Comte)	169

Digitized by Google

Duvivier (Baron Louis) 269
Duvivier (Vincent). 257
Evers (Baron) 405
Failly (Baron de). 527
Chigny (Baron) 503
Goblet d'Alviella (Comte). 245
Goethals (Baron). 629
La Coste. 377
La Hure 187
Lannoy (Comte Ch. de) 621
Lefebvre 525
Ligne (Prince Charles-Joseph de) 597
L'Olivier 361
Louis 315
Mertens. 231
Nypels. 533
Petithan. 535
Pletinckx. 301
Prisse (Baron). 179
Ruzette (chevalier). 521
Steven. 477
Stroykens. 539
T' Serclaes (Comte de Tilly) 605
Vander Merch 579
Vandervecken. 545
Van Mons. 473
Van Remoortere. 345
Wauthier (Chevalier de) 151

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

19Apr'60JC

APR 5 1950

INTER-LIBRARY LOAN
FEB 19 1950
UNIV. OF CALIF., BERK.

REC. CIR. APR 1 '60

LD 21-95m-11,'50(2877s16)476

Digitized by Google

Vigneron, E. 509484
La Belgique militaire.

V5

JUN 23 1944 Small
FEB 6

OCT 4 1944
FEB 2

509484

DH513
V5

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google